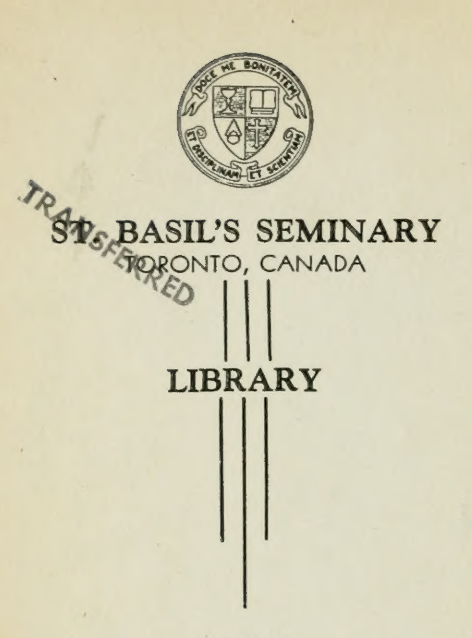
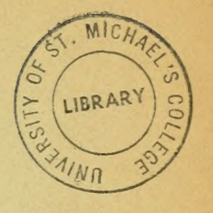

DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

5

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

VOLUME XVII

L.V.

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1865



TRAITÉ

DE

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE).

CHAPITRE IV.

Du troisième commandement de Dieu, le dernier de la première table.

Le commandement qui se présente le troisième et qui est le dernier de la première table, est ainsi formulé : « Tu sanctifieras les fêtes. » Par là le Seigneur complète l'éducation de l'homme sur ce qui regarde directement le service de Dieu. Le premier dit ce que l'homme doit être dans son cœur; le second dirige sa parole; le troisième, ses actions, bien que dans les termes il ne soit ici question que de la sanctification des fêtes. Par ce précepte, en effet, les fidèles sont obligés à consacrer certains jours déterminés au culte divin; c'est un devoir pour eux, ces jours-là, de se réunir dans l'église pour y célébrer les saints offices, et témoigner de leur obéissance envers Dieu par le moyen de ces cérémonies extérieures; ces réunions publiques et ces pieuses cérémonies doivent encore avoir pour résultat d'exciter leurs sentiments religieux par le contact et l'exemple. Ce temps appartient à Dieu : les chrétiens doivent alors l'invoquer, le louer, lui donner avec une foi vive leur cœur, leurs paroles et leurs œuvres; aller écouter les sermons, assister aux divins offices, à la messe surtout, et communier en grand nombre. Non-seulement ce précepte nous enseigne qu'il y a des jours que Dieu s'est réservés, un culte qu'il a lui-même pres-

crit et par lequel nous devons, dans l'assemblée de nos frères, manifester aux yeux de tous la foi qui vit dans le sanctuaire de notre cœur; mais il nous montre encore la nécessité d'entendre la parole évangélique, qui nous apprend les œuvres à pratiquer, la manière de les accomplir et le but auquel elles tendent. Tout cela est compris dans ces mots : « Tu sanctifieras les fêtes. »

Pour écarter tout ce qui pourrait faire obstacle à ce bien, le Seigneur a voulu qu'en de tels jours les hommes n'eussent à s'occuper d'aucune œuvre servile. Or ces œuvres ne sont pas défendues comme des choses mauvaises de leur nature, puisqu'elles sont, au contraire, un moyen licite et honorable de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille, un remède contre la nécessité, qui parfois pousse l'homme à soutenir sa vie par des moyens honteux; elles sont défendues parce que l'homme n'a pas été créé pour rester à jamais dans ce monde, mais bien pour acquérir ailleurs une éternelle félicité : Dieu ne veut donc pas que nous donnions tout notre temps aux soins de la vie présente, il a établi certains jours qui nous rappelleraient la vie future et durant lesquels, laissant de côté tous les travaux serviles dont l'objet est précisément le soutien de la vie terrestre, nous nous occuperions d'œuvres plus capables de nous anoblir, d'œuvres spirituelles destinées à rendre hommage au souverain Maître de l'univers, qui nous a créés, qui jusqu'à ce moment a conservé notre existence, et qui nous a promis une vie plus durable, un repos éternel.

Ainsi donc, méditer sur le service du Seigneur et sur la manière d'acquérir les biens célestes, telle doit être notre occupation dans ces saints jours, qui sont comme les prémices et la dîme du temps. Voilà ce que Dieu se propose en nous ordonnant de nous réunir dans les églises pour protester de notre foi commune et de notre soumission, pour y recevoir les enseignements sacrés, la nourriture de nos âmes. De plus, la cessation de tout travail corporel durant ces mêmes jours, nous remet en mémoire que les labeurs et les peines de cette vie sont des châtiments infligés à l'humanité par la justice divine et mérités par le premier péché. Hâtons-nous de dire que ces pénibles labeurs, depuis que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour nous guérir et nous sauver, unis à ceux

qu'il a lui-même soufferts, sont devenus pour nous autant de remèdes salutaires, la guérison de nos péchés, si nous savons les accepter avec patience : c'est la malédiction primitive qui se change de la sorte en bénédiction. De là résulte la connaissance de ce que nous devons à Dieu, qui non content de nous soutenir et de nous bénir dans les travaux de la vie temporelle, nous promet en récompense un bonheur immortel. Ce sera là ce que nous pouvons bien appeler l'éternelle fête, puisque à jamais et sans interruption, ces douces pensées, ces ravissantes contemplations y rempliront notre âme, que l'adoration et la charité parfaites y règneront dans toute leur beauté, sans que le pécheur y mêle un seul instant sa voix discordante.

Ceux qui consacrent fidèlement ces saints jours au but pour lequel ils sont institués, outre la récompense éternelle qui leur est réservée, en gagnent encore une autre ici-bas : ils en sortent plus courageux et plus forts pour revenir aux travaux terrestres et temporels des autres jours; si bien qu'en faisant alors une ample provision de doctrine, en s'instruisant de tout ce que le chrétien doit savoir, on se repose des fatigues qui nous sont imposées par le travail de la vie. Oui, le Seigneur veut que ces jours soient sanctifiés, consacrés à sa gloire, employés à son service, comme les autres le sont aux affaires humaines. Il veut que dans ces jours nous fassions avec les sentiments d'une vive componction, l'examen de notre conscience, la revue de nos péchés et spécialement de ceux que nous avons commis dans la semaine précédente, pour en demander pardon à sa majesté sainte; il veut que nous nous livrions avec plus de ferveur à l'oraison, à la fréquentation des sacrements, à de pieux élans vers la patrie céleste, au chant des hymnes spirituelles; que nous soyons plus charitables et plus généreux envers les pauvres; que nous vivions avec plus de vigilance et de recueillement; que nous exercions les œuvres de miséricorde, instruisant les ignorants, visitant les infirmes et les prisonniers, consolant les malheureux, sans négliger les saints offices. Sanctifier véritablement les fêtes, c'est travailler à se sanctifier soi-même.

Contre ce commandement, en tant qu'il défend les œuvres ser-

viles et corporelles, pèchent tous ceux qui travaillent sans raison légitime, sans nécessité, par avarice. Il cède néanmoins le pas à la charité, et nous permet de travailler pour nos frères nécessiteux, comme le Sauveur nous l'enseigne en répondant aux pharisiens qui se scandalisaient parce qu'il n'abandonnait pas les malades et les guérissait le jour du sabbat. *Matth.*, XII. Mais celui qui par cupidité, sans craindre la justice divine, travaille ou fait travailler les siens, pèche mortellement, puisqu'il viole un précepte formel et qu'il est pour les autres un sujet de scandale. Pour rappeler les prévaricateurs au devoir, je citerai ici un exemple bien remarquable.

Nous lisons dans l'Écriture sainte, livre des *Nombres*, chapitre XV, qu'un Israélite ayant été surpris ramassant du bois le jour du Seigneur, on l'amena devant Moïse, et que le sage législateur le fit renfermer avant de porter sa sentence, afin d'avoir le temps de consulter Dieu et de savoir quel châtiment il fallait infliger à cet homme. La réponse de Dieu fut qu'on devait le conduire hors du camp et le faire lapider par tout le peuple ; ce qui fut accompli. Ainsi furent désormais traités tous ceux qui transgressaient ce précepte ; tel était sur ce point le régime de l'ancienne loi. Certes la peine ne saurait être moindre aujourd'hui ; seulement comme nous vivons sous une loi de grâce et d'amour, ce n'est pas sur la terre, c'est par un supplice éternel que ce crime est puni. Autrefois les transgresseurs expiaient immédiatement leurs fautes, et, s'ils en avaient le repentir, ils étaient sauvés : maintenant, s'ils ne se corrigent pas, ils ont à subir des peines éternelles.

Il y a d'autres violateurs de ce commandement : ce sont ceux qui, tout en s'abstenant des œuvres serviles, n'accomplissent pas les œuvres religieuses dont nous avons parlé, mais qui, sans souci de leur âme, consument tout le jour dans les jeux et les amusements. Ce serait bien à tort qu'on dirait d'eux qu'ils observent les fêtes, quand on songe à la fin pour laquelle Dieu les a établies : il ne fera jamais cesser les travaux et les offices dans l'intérêt seul de notre repos. Ceux-là trompent encore la fin de ce précepte, qui font de l'église un lieu de promenade, de négoce ou de conversation, dont les entretiens pendant les cérémonies et la messe elle-

même troublent la piété des fidèles; on les prendrait plutôt pour des hommes qui se moquent de la religion et se jouent des choses saintes, que pour des chrétiens. Mais pires que ceux-là sont encore ceux qui consacrent les fêtes aux amusements mondains, tels que les jeux publics, les danses, les représentations théâtrales, à des choses même plus honteuses, à l'impureté. C'était ainsi que les Juifs célébraient leurs fêtes, et le saint prophète Jérémie pleurait sur ces désordres quand il disait : « Les ennemis ont vu la manière dont mon peuple célébrait ses fêtes; et nous avons été pour eux un objet de dérision, ils ont ri de nos saints jours. » *Thren.*, I, 9.

C'est également un spectacle digne de larmes que celui de nos solennités religieuses. Non contents de ne pas accomplir les œuvres que Dieu s'est proposées dans l'établissement de ces solennités, les chrétiens y commettent de dessein prémédité des désordres et des abominations qu'ils regarderaient comme impossibles les autres jours. Au lieu d'effacer alors les péchés de la semaine, ils remplacent les œuvres spirituelles et remplissent l'intervalle des offices divins par de nouveaux péchés, projetés d'avance : par un étrange renversement de l'ordre, le jour de l'expiation et du pardon devient ainsi plus abominable que les autres, le remède se change en poison et ce qui devait donner la santé n'est plus qu'une cause de maladies. Or, qu'espérer d'un malade dont l'état empire par l'effet des remèdes? Qu'espérer de celui qui consacre au service du démon les jours réservés et destinés au service de Dieu? Si c'est une grande perversité de ne pas donner au Seigneur, qui t'a donné tous les jours, le seul qu'il ait réservé pour lui, que sera-ce de passer ce jour à l'offenser, bien loin de l'employer à son service? Que répondront à cela les prévaricateurs devant le tribunal suprême?

CHAPITRE V.

Du quatrième commandement de Dieu, le premier de la seconde table.

C'est par ce commandement que commence la seconde des deux tables sur lesquelles le Seigneur écrivit sa loi. De même que dans la première il nous a tracé la conduite que nous avons à tenir en-

vers Dieu, il nous enseigne dans la seconde ce que nous devons être à l'égard des hommes désignés sous le nom de prochain : ce commandement embrasse les sentiments et les œuvres dont le prochain est l'objet. Et comme ce qui conserve avant tout entre les hommes la paix si nécessaire à la société, c'est l'obéissance, tel est le devoir qui nous est prescrit par le premier précepte de la seconde table, précepte ainsi conçu : « Honore ton père et ta mère. »

Sous ce nom d'honneur, ce n'est pas seulement une obéissance pleine et entière qui nous est ordonnée, c'est encore un profond respect que nous devons à nos parents comme aux instruments dont Dieu s'est servi pour nous donner l'existence : voilà pourquoi nous devons les respecter, abstraction faite de leur condition, qu'ils soient grands ou petits dans le monde, nobles ou plébéiens, riches ou pauvres. Les honorer, c'est encore les servir et les aider autant qu'il nous est possible toutes les fois qu'ils ont besoin de notre secours. Nous sommes de plus obligés, par le même précepte, à supporter les ennuis qu'ils peuvent nous causer, aussi bien que leur défaut d'éducation ou d'intelligence. Honorer, exprime en effet un sentiment tout spécial de reconnaissance, qui des parents remonte à Dieu, la source de l'inappréciable bienfait dont ils ont été pour nous les ministres. Après Dieu, ce sont eux qui nous ont donné l'être, qui nous ont élevés avec tant de soucis et de peines, supportant avec une admirable résignation les embarras et les chagrins qui naissent des soins prodigués à l'enfance. Il est donc bien juste que, ne pouvant pas reconnaître et payer par des services équivalents le bien qu'ils nous ont fait, nous leur rendions au moins en tout, ceux qui sont en notre pouvoir, ne nous arrêtant en cela qu'aux limites du possible, bien sûrs de ne jamais acquitter pleinement notre dette. Aimons ceux qui nous aimèrent les premiers, servons ceux à qui nous devons le jour, supportons ceux qui nous ont supportés. Il n'est pas de fatigue, il n'est pas d'ennui qu'ils puissent nous causer par leur indigence, leurs infirmités, leurs habitudes et tous les maux de leur vieillesse, dignes d'être comparés à ceux que nous leur avons fait éprouver par l'ignorance, l'ingratitude et les déplorables écarts qui d'ordinaire accompagnent le premier âge. Mais, comme ils nous aimaient plus

que nous ne les aimons, ils sentaient moins nos misères que nous ne sentons les leurs.

Par-dessus tout nous devons respecter en eux cette supériorité dont Dieu les a revêtus à notre égard. De là cette soumission loyale et fidèle que Dieu commande aux enfants envers leurs parents, et dont les animaux eux-mêmes nous donnent l'exemple. Les cigognes, à ce que rapportent certains auteurs, quand elles sont tellement vieilles qu'elles ne peuvent plus ni voler, ni se procurer leur nourriture, se retirent dans leur nid; et là les plus jeunes, partageant avec elles le fruit de leur travail, les alimentent et les soulagent avec un merveilleux instinct, rendant enfin à la vieillesse défaillante les services et les soins que la faible enfance a d'abord reçus. Si les oiseaux, qui ne sont pas éclairés par l'intelligence et dont l'éducation réclame si peu de temps et de travail, montrent une telle piété filiale; que n'a-t-on pas le droit d'exiger d'une créature douée de raison, qui sait ce qu'elle a coûté de temps, de labeurs et de frais durant son enfance, alors surtout que Dieu lui rappelle son devoir, le glaive vengeur à la main, c'est-à-dire, la menace à la bouche?

C'est ce que le Sage remet sous nos yeux quand il dit : « Honore ton père et n'oublie pas les gémissements de ta mère. » *Eccli.*, VII, 29. Souviens-toi que c'est par eux que la lumière du jour t'a été donnée, et travaille un peu pour ceux qui ont tant travaillé pour toi. Le saint homme Tobie disait à son fils : « Ne méprise pas ta mère, honore-la tous les jours de ta vie. Procure-lui tout contentement et ne lui cause jamais de tristesse. Souviens-toi de la sollicitude avec laquelle elle te porta dans son sein, fuyant tous les dangers pour ne pas nuire à ta naissance. » *Tob.*, IV, 34. Voici comment s'exprimait encore le Sage : « Par tes paroles et tes actions, par ta patience à tout endurer, honore tes parents. Soulage, ô mon fils, la vieillesse de ton père et garde-toi de lui causer aucun ennui; et si parfois il te semble que sa raison et sa mémoire s'affaiblissent, ne le méprise pas pour cela, et ne t'enorgueillis pas de voir que tu possèdes plus de force et de science. » *Eccli.*, III, 9 et 15.

Les parents, de leur côté, doivent élever leurs enfants avec une

tendre sollicitude, avoir pour eux un véritable amour, leur inspirer sans cesse l'amour et la crainte de Dieu, les traiter avec mansuétude. Tout cela est conforme à ces autres conseils du Sage : « Avez-vous des enfants? dès les premiers jours vous devez les assouplir et les instruire. Avez-vous des filles? veillez sur leur pureté et ne leur montrez pas un visage riant. Si vous flattez votre fils, vous le verrez bientôt s'élever contre vous. Si vous jouez et vous amusez avec lui, il vous causera mille peines. Ne vous abandonnez avec lui ni au rire ni aux larmes; car vous auriez à vous en repentir. Ne le laissez pas commander dans votre maison pendant qu'il est encore jeune; tâchez de vous rendre bien compte de ses tendances et de ses pensées; faites-lui courber la tête dans sa jeunesse et châtiez-le dans son enfance, de peur qu'il ne vienne à vous mépriser quand il aura grandi; votre cœur serait alors dans l'amertume. » *Eccli.*, xxx, 9 et seq. « Instruisez votre fils et travaillez avec lui, pour que ses péchés ne vous soient pas imputés. » *Ibid.*, 13. Sur ce même sujet l'Apôtre parle en ces termes : « Parents, gardez-vous d'exciter vos enfants à la colère; élevez-les plutôt dans la doctrine et la crainte du Seigneur. » *Éphes.*, vi, 4. Touchant le fruit que recueillent les parents de l'instruction et de la bonne éducation qu'ils ont données à leurs enfants, le Sage dit : « Le père qui aime son fils le châtie souvent, afin d'y trouver plus tard un sujet de joie et de ne pas le voir mendier aux portes étrangères. Le père qui instruit bien son fils, sera loué pour les vertus dont il a jeté la semence et glorifié parmi ses proches. » *Eccli.*, xxx, 1, 2.

Ce que nous venons de dire montre clairement combien répréhensibles et cruels sont les parents qui, par une aveugle compassion et une tendresse exagérée, ne veulent pas châtier les enfants et les laissent se plonger dans l'ordure et le vice. On peut bien dire qu'ils ont plus de barbarie que d'affection, de négligence que d'amour, qu'ils sont même les meurtriers de leurs enfants. Qui pourrait imaginer un père plus cruel que celui qui, voyant son fils entraîné par les flots et n'ayant pas d'autre moyen pour l'en retirer que de le saisir par les cheveux, le laisserait périr, dans sa stupide tendresse, plutôt que de lui causer une légère douleur? A

celui-là ressemblent les pères qui, pour épargner à leurs enfants les larmes de la punition, les laissent s'enfoncer dans le gouffre du vice. Je ne sais vraiment par quelles paroles on infligerait à cette maudite pitié la flétrissure qu'elle mérite. Je vois le mauvais riche lui-même, au milieu des tourments de l'enfer, demander que Lazare soit envoyé sur la terre, afin d'arracher au vice par ses prédications et ses réprimandes, les frères de ce malheureux, et les empêcher ainsi de tomber dans cet abîme de douleurs où il était lui-même plongé. Voilà donc un damné qui se préoccupe du sort de ses frères et voudrait les sauver; non qu'il agît ainsi par un sentiment de charité, pour le bien des autres, la charité n'existant pas dans les flammes éternelles, mais parce qu'il voulait s'épargner un surcroît de souffrances, n'ignorant pas qu'en tombant dans l'enfer, ceux qu'il avait entraînés au mal par ses funestes exemples, viendraient aggraver ses tourments : un père chrétien oubliera-t-il ce dont se souvint ce frère infortuné? Ne songera-t-il pas qu'il lui sera demandé un compte rigoureux des désordres de sa famille?

Si cet exemple ne touche pas les parents, qu'ils se laissent émouvoir par celui du grand-prêtre Héli, dont la négligence à corriger ses enfants attira le courroux du ciel sur leur tête et sur la sienne. Si Dieu punit ainsi cette négligence, n'est-ce pas un devoir pour la tendresse paternelle d'arrêter la main vengeresse du Tout-Puissant en corrigeant les enfants avec une sage fermeté, pour que cette main ne s'appesantisse pas sur les pères aussi bien que sur les enfants? Il faut que la correction soit faite avec calme et discernement, dans le temps et les circonstances favorables, suivant les conseils de la raison, et non sous l'impulsion de la colère. Les parents doivent surtout éloigner les enfants des mauvaises compagnies, des jeux et de l'oisiveté, commencer à les soumettre au joug de l'autorité tandis qu'ils sont encore à la mamelle, briser fréquemment dans le jour leurs caprices et leurs résistances, châtier sans ménagement leurs petits mensonges, leurs jurements, leur gourmandise, ne permettant pas qu'ils soient toujours à manger, à gaspiller toutes choses, leur interdisant de prononcer le

nom du démon, de tenir des propos injurieux et de dire des paroles grossières.

Le meilleur moyen, la méthode la plus sûre pour bien élever les enfants, pour les rendre sincères et modestes, c'est qu'ils n'aperçoivent rien dans leurs parents qui ne soit un exemple de vertu : les mœurs des pères sont la loi des enfants. Ceux qui le peuvent doivent leur donner des maîtres vertueux, qui les appliquent de bonne heure à des études capables de les rendre meilleurs. Qu'on leur enseigne à prier, à vivre en la présence de Dieu, à venir dans l'église pour entendre avec respect la messe, le sermon, les offices divins, à se confesser de temps en temps dans le cours de l'année. Tout en évitant de les amollir par la complaisance ou la flatterie, qu'on leur témoigne un dévouement affectueux, mais en les empêchant de satisfaire leurs caprices, pour qu'ils ne deviennent pas exigeants, volontaires, indomptables.

Que les parents ne perdent pas l'heureuse occasion que la nature leur fournit dans les premières années des enfants pour les instruire et les corriger ; s'ils négligent d'en profiter, ils n'en auront pas assurément une autre. Toutes les choses ont leur temps, tout alors les seconde ; passé ce temps, elles exigent beaucoup de peine et donnent peu de fruit ou n'en donnent même pas. Le pilote connaît le temps qui peut favoriser ses manœuvres, et le laboureur sait l'utiliser avec une égale habileté pour la culture de ses terres : à plus forte raison, les parents doivent-ils mettre à profit les premières années de leurs enfants pour dompter et redresser leur caractère ; plus tard, et quand ils le voudraient, cela ne leur sera plus possible, ils les briseraient plutôt que de les redresser. C'en est assez pour faire connaître les obligations réciproques des parents et des enfants.

Mais, comme sous ce nom de pères sont compris les supérieurs ecclésiastiques, les prêtres ayant charge d'âmes, les parrains, les maîtres ou précepteurs, les chefs de famille, les seigneurs temporels, tous ceux qui sont investis d'un pouvoir quelconque, il ne sera pas hors de propos de dire ici quel respect et quelle soumission nous leur devons comme à nos chefs ; quelles obligations ils ont eux-

mêmes à remplir vis-à-vis de leurs subordonnés, de leurs inférieurs, de ceux qu'ils ont à leur charge.

Commençant donc par les ecclésiastiques et les prélats ayant charge d'âmes, je ne pense pas qu'il y ait de nation d'entendement assez obtus et de mœurs assez grossières pour ne pas comprendre qu'elle doit honorer à tous égards de telles personnes. S'il n'est pas d'être humain qui ne sache quel honneur est dû à nos pères selon la nature, parce qu'ils ont été l'instrument dont Dieu s'est servi pour nous donner l'existence, la nourriture et l'éducation; quel est celui, du moins parmi les fidèles, qui, n'ignorant pas l'excellence de l'être surnaturel, de cette vie spirituelle qu'alimentent les sacrements, ne connaisse par là même combien il doit honorer et respecter les prélats, les pasteurs des âmes, les confesseurs, les prêtres, qui ont pour mission de nous administrer ces divins sacrements? Cet honneur et ce respect nous sont enseignés par l'Apôtre, écrivant en ces termes à son disciple Timothée : « Les prêtres qui remplissent bien leur ministère, sont doublement dignes d'être honorés, principalement ceux qui travaillent dans la prédication et l'enseignement.» I *Timoth.*, v, 17. Ce qu'exige d'abord ce précepte apostolique, c'est que nous les aimions du fond du cœur, avec une sincère conviction des droits qu'ils ont à nos affections comme à nos hommages; puis, que nous recevions avec la docilité d'un enfant pieux leurs avertissements et leurs corrections, voyant en eux nos pères spirituels qui désirent nous procurer la vie de la grâce et de la gloire; enfin, que nous leur procurions de notre côté tout ce dont ils ont besoin pour leur entretien.

C'est ce que saint Paul recommande, non dans un endroit seulement, mais dans plusieurs endroits de ses Épîtres. Écrivant aux Thessaloniciens, il dit : « Nous vous prions, mes frères, de ne pas oublier ceux qui travaillent au milieu de vous, qui vous gouvernent et vous dirigent au nom du Seigneur. Ayez pour eux, à cause de leur œuvre, une abondante charité, vivez en paix avec eux. » I *Thessal.*, v, 12, 13. Or, vivre en paix avec les prêtres, les prédicateurs et les confesseurs, c'est leur obéir, c'est faire ce qu'ils nous commandent. Le même Apôtre le dit clairement dans son Épître aux Hébreux : « Obéissez à ceux qui vous sont préposés, soyez

pleins de soumission à leur égard; car ils veillent sur vous comme devant un jour rendre compte de vos âmes. » *Hebr.*, XIII, 17. Conduisez-vous envers eux de telle sorte qu'ils exercent leur ministère avec joie ; ne soyez pas pour eux une cause de larmes et ne faites pas qu'ils gémissent sous le poids de leur charge.

Pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, ils doivent à leur tour le nourrir avec soin du pain de la saine doctrine et l'édifier par les exemples de leur vie. C'est l'exhortation que leur adresse saint Paul en ces termes : « Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau tout entier auquel vous avez été préposés par le Saint-Esprit, pour en être les gardiens, pour gouverner l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise au prix de son sang. » *Act.*, XX, 28. Le prince des apôtres ne tient pas un autre langage : « Voici la prière que je fais aux prêtres qui sont parmi vous, moi, prêtre aussi, témoin des souffrances de Jésus-Christ, ayant un jour participé à cette gloire qu'il laissera éclater dans la patrie future : Paissez le troupeau qui vous a été confié, le dirigeant non par la crainte, mais avec joie, selon Dieu, non par un vil intérêt, mais pour le bien commun, ne vous regardant pas comme les maîtres, mais vous faisant les modèles de ce troupeau. » I *Petr.*, V, 1, 2.

Les maîtres et les instituteurs assument en partie sur eux les devoirs et les charges de la paternité. De même que les parents sont les auteurs de la vie corporelle, et que les prêtres, par l'efficacité des sacrements, engendrent l'être spirituel, donnent la vie de la grâce ; de même ceux qui sont chargés de l'éducation des enfants, doivent former non-seulement leur intelligence, mais encore leurs mœurs par une bonne discipline, et surtout par les principes de la doctrine chrétienne. En retour de ce bienfait, les élèves sont obligés à les vénérer, à leur obéir, à leur témoigner une crainte filiale, pleine d'affection et de reconnaissance, et les parents doivent rémunérer leur travail avec exactitude et générosité. Il faut que les maîtres, de leur côté, remplissent leur mission avec zèle, corrigeant les défauts, réprimant le désordre, ne pactisant jamais avec les mauvaises tendances, enseignant aux enfants et leur imposant la conduite qu'ils ont à tenir, soit envers leurs supérieurs, soit envers leurs égaux. En aucun cas, ni sous aucun

prétexte, ils ne doivent leur enseigner des doctrines nouvelles ou des opinions étranges; les vérités communes et reçues dans toute l'Église seront l'unique objet de leur enseignement : rien de funeste à de jeunes cœurs comme la nouveauté des doctrines.

Disons maintenant quelque chose sur les obligations des serviteurs à l'égard de leurs maîtres, et des maîtres à l'égard de leurs serviteurs. Le premier devoir de ceux-ci, c'est d'aimer véritablement ceux-là, de leur désirer toute sorte de biens. Le second, c'est d'obéir avec promptitude à tout ce qui leur est ordonné, quand l'ordre, bien entendu, ne va pas contre un précepte divin. Le troisième, c'est d'être loyaux et fidèles dans tout ce qui leur est confié, de procurer par tous les moyens légitimes l'avantage du maître, d'aimer son honneur et son profit en même temps que sa personne. C'est aux serviteurs que parle saint Paul quand il dit aux Éphésiens : « Obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre âme, comme vous obéiriez au Christ; » *Ephes.*, VI, 5, 6, et cela, non-seulement quand ils ont l'œil sur vous, ce qui serait ne vouloir plaire qu'aux hommes, mais toujours, en véritables serviteurs du Christ, qui veulent accomplir du fond du cœur la volonté de Dieu. L'apôtre renouvelle les mêmes conseils en écrivant à Tite son disciple : « Exhortez les serviteurs à être soumis à leurs maîtres, à leur complaire en toutes choses, ne les contredisant jamais, ne les fraudant en rien, gardant toujours envers eux une bonne foi parfaite. » *Tit.*, II, 9, 10. Saint Pierre dit à son tour : « Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec une crainte respectueuse, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais encore à ceux dont le caractère est dur et emporté. » I *Petr.*, II, 18. Observons que dans ces anciens temps beaucoup de fidèles étaient serviteurs ou même esclaves chez des infidèles, et c'est dans une telle condition que les saints apôtres leur recommandaient l'obéissance et la soumission la plus entière en tout ce qui n'était pas contraire à la loi de Dieu.

Les maîtres, de leur côté, doivent à leurs serviteurs, à tous ceux qui sont placés sous leurs ordres, amour, bienveillance et douceur, une grande attention à les pourvoir des choses nécessaires, une exactitude non moins grande à payer leur salaire; leur devoir est

encore de s'assurer s'ils craignent Dieu, s'ils ont de bonnes mœurs. C'est évidemment aux maîtres que le Sage dit : « Avez-vous un serviteur fidèle, qu'il vous soit cher comme votre vie, traitez-le comme un frère. » *Eccli.*, XXXIII, 31. L'Apôtre leur dit aussi : « Et vous, maîtres, rendez la pareille à vos serviteurs, n'exécutez pas contre eux vos menaces, sachant que leur Seigneur et le vôtre est dans les cieux, et qu'il ne fait point acception de personne. » *Ephes.*, VI, 9. Voici les conseils qu'il donne encore aux maîtres dans son Épître aux Colossiens : « Soyez équitables et justes envers vos serviteurs, sachant que, vous aussi, vous avez un Maître dans les cieux. » *Coloss.*, IV, 1. Tout cela s'entend des serviteurs qui font partie de la famille et demeurent dans la maison ; mais, à certains égards, on peut l'entendre des ouvriers qui sont appelés à remplir un service limité. Il est ordonné à ceux-ci de faire leur travail le mieux qu'ils peuvent, et à ceux qui les emploient, de payer exactement le salaire dont on est convenu, pour qu'il n'y ait de part ni d'autre aucun juste sujet de plainte. L'apôtre saint Jacques fait entendre les plus redoutables menaces contre ceux qui détiennent frauduleusement la récompense promise aux travailleurs. *Jac.*, V, 4.

Dans ce même précepte est compris le respect que l'on doit à la vieillesse, l'honneur des cheveux blancs. Ce respect, dû par les jeunes gens aux vieillards, consiste, en premier lieu, à leur rendre ces hommages de politesse et de prévenance que le monde lui-même a consacrés, à se lever, à se découvrir devant eux, à leur céder la meilleure place, à se taire en leur présence, à se montrer pleins de déférence et d'attention quand ils parlent. Dieu l'a formellement commandé : « Devant le vieillard, en présence des cheveux blancs, lève-toi ; honore la majesté des ans. » *Levit.*, XIX. En second lieu, nous honorons la vieillesse quand nous écoutons et demandons humblement ses conseils. De là cette parole du Sage : « Ne méprisez pas les discours des vieillards, prêtez l'oreille à leur sentence ; car vous apprendrez d'eux la sagesse et la doctrine. » *Eccli.*, VIII, 9, 10. A leur tour, les vieillards doivent vivre et converser de manière à mériter un tel honneur plutôt par le caractère de leur vie que par le nombre de leurs années. L'Apôtre recom-

mande à son disciple Tite de rappeler aux vieillards qu'ils ont à faire briller en eux la tempérance, la chasteté, la prudence, la foi, la charité et la patience. *Tit.*, II, 2.

CHAPITRE VI.

Du cinquième commandement de la loi de Dieu.

Le cinquième commandement est ainsi conçu : « Tu ne tueras pas. » La place qu'il occupe a sa raison d'être aussi bien que celle des commandements que nous avons étudiés jusqu'ici. Après celui qui nous impose le devoir de l'obéissance, vient naturellement celui qui nous trace la conduite que nous avons à tenir envers tous les hommes, n'importe la condition à laquelle ils appartiennent. Et comme de tous les biens de ce monde, celui que les hommes aiment le plus, c'est la vie, il nous est défendu par ce précepte d'ôter la vie à notre prochain de notre autorité privée. Je dis de notre autorité privée; car le ministre de la justice, mandataire de celui qui est investi du pouvoir et qui doit assurer l'exécution, n'agit pas contre ce précepte, quand il exécute la sentence de mort, pourvu qu'il ne soit animé d'aucun sentiment de haine ou de vengeance personnelle. C'est même un honneur pour lui de porter le glaive de la société, laquelle a bien le droit de punir, de retrancher même de son corps, par ses ministres et ses juges, les membres gâtés et corrupteurs qui troublent la paix publique, méconnaissent les lois et portent atteinte à la religion. Il est juste que ceux-là soient châtiés comme des violateurs du quatrième commandement qui, en foulant aux pieds le principe de l'obéissance, causent le malheur des États et finissent par ébranler les croyances. La peine de mort ainsi comprise n'est pas défendue par le commandement dont nous parlons; il n'interdit encore une fois que les vengeances exercées par les simples particuliers en leur propre nom et au mépris de la justice divine.

Il défend, non-seulement l'acte extérieur, mais encore le sentiment et la pensée qui se cachent dans l'âme; car qui prohibe l'effet doit aussi prohiber la cause. Les passions qui produisent l'homi-

cide sont principalement l'orgueil, la colère, l'envie, l'avarice. Toutes ces affections désordonnées sont condamnées par le cinquième commandement comme étant la cause d'une action aussi mauvaise que l'est celle de donner la mort à son prochain. Aucune exception n'est admise dans une matière qui peut entraîner de si funestes conséquences. Il suit de là qu'il nous est défendu par ce précepte de porter un préjudice quelconque à nos frères, par actions ou par paroles, d'en avoir même l'intention ou le désir. Le germe de tous les maux que nous nous faisons les uns aux autres, est d'abord dans notre cœur pour passer ensuite à la langue et à la main. Nous comprenons ainsi de plus en plus pourquoi sont avant tout prohibées, par le cinquième commandement, les passions qui disposent le cœur de l'homme à la haine du prochain. Dieu n'aime rien tant que la paix, qui ferait du genre humain une grande famille. Comme le monde entier a été fait pour le service de l'homme, et que ce magnifique tableau représente à nos yeux la grandeur de l'amour divin, rien ne saurait mieux conserver à ce tableau toute sa pureté, laisser à la magnificence divine sa libre manifestation, que la paix et la concorde réunissant des êtres que le Créateur a formés pour leur révéler sa gloire.

Il résulte de cette considération que les hommes animés d'un désir constant et sincère de maintenir cette paix, d'empêcher tout ce qui pourrait y porter atteinte, sachant au besoin sacrifier leurs droits et souffrant tout avec patience, sont en quelque sorte des révélateurs de la Divinité; comme des enfants pieux, ils s'appliquent sans relâche à faire connaître leur père. Le divin Sauveur nous les montre du doigt, les nomme spécialement ses enfants quand il dit : « Heureux les amis de la paix, car ils seront appelés les enfants de Dieu. » *Matth.*, v, 9. Ceux-là rendent vraiment témoignage au Créateur en personnifiant dans leur vie cette paix et cette concorde qui doivent régner entre de bons frères, sous l'autorité du meilleur des pères; ils sont les seuls qui sachent rapporter à sa véritable fin la royauté dont l'homme est investi sur la terre. Par la même raison, ceux qui font peu de cas de cette paix, qui la rompent sans motifs, qui ne veulent ni rien perdre, ni rien souffrir pour la conserver, semblent s'être donné pour mission

d'amoindrir l'œuvre de Dieu, sont ses ennemis déclarés; car, autant qu'il est en eux, ils effacent et déforment ce qui, dans le miroir de la création, représente le mieux l'éternelle beauté du Créateur. Voilà les principes renfermés dans ce commandement.

Disons maintenant les actes qu'il prescrit, pour revenir aussitôt après sur ceux qu'il prohibe : quoique négatif dans sa teneur, il a nécessairement sa partie positive. Un tel développement est exigé pour que nous ayons une exposition nette et facile des commandements de Dieu, et que nous connaissions ainsi par l'explication de ce code moral tout ce que nous avons à faire. Cette défense : « Tu ne tueras pas, » implique un commandement corrélatif. En effet, condamner les mauvaises affections du cœur, celles qui tournent au préjudice et au mal du prochain, c'est évidemment ordonner que nos affections soient bonnes, qu'elles tendent au bien et à l'avantage de nos frères; défendre les paroles et les actions qui leur sont nuisibles, c'est commander celles qui leur sont utiles. Et comme les hommes sont des êtres destinés à vivre en société, qui doivent être guidés par les affections, les paroles et les actes, impossible de leur défendre le mal sans leur prescrire en même temps et par là même le bien.

Ainsi donc, les œuvres qui nous sont imposées par ce précepte, en tant qu'il est positif, peuvent être résumées de cette sorte : Sincère bienveillance à l'égard du prochain, ce qui nous fait désirer pour lui le vrai bonheur et lui pardonner tous les torts dont il peut se rendre coupable envers nous; compassion pour ses maux et ses peines; indulgence pour ses défauts et ses travers; attention à le secourir dans ses besoins selon la mesure de nos forces, et toujours à lui donner une part dans nos prières; mais ce qui nous est surtout imposé par ce commandement, c'est la patience, sans laquelle ne peuvent subsister la paix et la cordialité si nécessaires aux sociétés humaines.

Si nous voulons fidèlement accomplir ce qu'il nous prescrit, nous devons demander à Dieu l'inspiration et l'appui de sa grâce. En effet, notre cœur de sa nature est sujet à l'orgueil, peu endurant, ami de la vengeance : c'est pour cela qu'il faut humblement implorer du Seigneur cette mansuétude et cette longanimité

réciproques dont lui-même nous a fait une loi; qu'il nous rende doux, pacifiques, affectueux, zélés pour l'union et la concorde; qu'il nous donne un cœur ample et généreux qui nous fasse oublier et dédaigner tout ce qui deviendrait une cause de trouble ou de division, et de plus une résolution invariable de ne jamais rendre le mal pour le mal et de n'ambitionner d'autre vengeance que celle qui s'exerce glorieusement par des bienfaits. Oui, prions pour ceux qui nous font du mal, confions-nous à la miséricorde et à la bonté du Seigneur, qui saura bien les convertir et changer en amour leurs sentiments de haine.

Ce qui reste dans ce précepte, en tant qu'il est négatif, ou, pour parler avec plus d'exactitude, ce qui le viole et le méconnaît, c'est la malveillance, quelle qu'elle soit, l'envie, la vengeance, tout propos injurieux, qu'on le tienne en l'absence du prochain ou devant lui, peu importe. Le cinquième commandement nous défend, avant tout, nous avons à peine besoin de le redire, de causer à un homme quelconque un malheur aussi grand qu'est la perte de la vie, par vengeance et de notre autorité privée; de favoriser ou de conseiller un tel crime. Il nous défend ensuite de nous abandonner aux excitations de la colère, de l'orgueil ou de l'antipathie contre quelqu'un de nos frères, de prononcer contre lui des malédictions et de lui souhaiter du mal; de plaisanter sur le compte des autres d'une manière inconvenante et pénible, de manière à les affliger, à plus forte raison de les tourner en ridicule; d'aimer les querelles ou les contestations, et, ce qu'il faut encore éviter avec plus de soin, de semer la discorde entre les frères, de blesser la vérité ou de manquer à la droiture dans nos rapports avec eux, de commettre même le plus léger mensonge, d'être durs, implacables dans nos ressentiments, cruels et sans miséricorde, de ternir la réputation des autres, de nuire à la bonne opinion qu'on peut avoir d'eux.

Pour ce qui regarde l'homicide extérieur, deux considérations sont bien capables de nous en inspirer l'horreur et la crainte, d'en étouffer immédiatement la pensée dans nos cœurs : la première est que ce crime n'appartient pas à la nature de l'homme, qu'il est le propre des animaux et même des bêtes féroces; car enfin, les

hommes, Dieu les a créés pour la paix, et la preuve, c'est qu'ils naissent sans aucune sorte d'armes offensives ou défensives. Parmi les animaux, les uns sont armés de cornes, les autres de fortes dents, d'autres encore de puissantes griffes ou de lourds sabots, si bien qu'ils puissent briser quand ils ne peuvent pas déchirer. L'homme seul naît sans défense; tout en lui réclame la pitié et les soins délicats d'une main secourable, afin qu'il apprenne à traiter les autres comme il a besoin d'être lui-même traité.

La seconde considération porte sur l'horreur profonde que le Seigneur a toujours eue de ce péché. Dans les temps anciens il le châtiait par les peines les plus graves, et, de nos jours, il veut qu'il soit châtié de même. Cela se voit clairement en beaucoup d'endroits de la divine Écriture. Le premier exemple et le plus frappant, nous le voyons dans la Genèse par la manière dont Dieu parle à Caïn, le premier des homicides parmi les hommes : « La voix du sang de ton frère s'élève vers moi du sein de la terre qui en a été abreuvée; tu seras donc maudit sur toute la face de cette même terre arrosée de ce sang fraternel répandu par tes mains; elle se chargera de punir ta méchanceté; car, malgré tes soins et tes travaux, elle ne répondra pas à ton attente. Tu t'en iras à travers le monde, vagabond et fugitif, cherchant à te dérober aux yeux de tes semblables. » *Genes.*, IV, 12. A cela se rapportent encore les menaces que Dieu fait entendre plus loin : « Je demanderai compte de votre sang aux bêtes comme aux hommes, sans en excepter vos frères. » *Ibid.*, IX, 5. C'est là nous signifier évidemment que ce crime ne doit jamais être pardonné devant les tribunaux humains. « Soit mis à mort quiconque aura tué; ni ceux qui représentent la victime, ni ses parents n'auront le droit d'épargner le meurtrier. N'y aurait-il que deux frères, celui qui tue l'autre doit mourir; les parents devraient-ils rester sans enfants, cela vaut mieux que d'avoir un fils homicide. » *Levit.*, XXIV, 21, 22. Ce que le Seigneur a dit plus haut, qu'il tirerait vengeance des bêtes elles-mêmes quand elles auraient causé la mort d'un homme, montre bien l'horreur qu'il a pour le meurtre, et ce sentiment est consacré par une loi, dans laquelle le Seigneur ordonne que le bœuf ou le taureau qui aura tué un homme, une femme, un en-

fant, soit immédiatement lapidé, avec défense de manger de ses chairs. Il est encore ordonné que le maître de ces animaux, une fois averti par l'autorité publique d'avoir à prendre ses précautions pour qu'ils ne causent aucun malheur, s'il vient à négliger cet avertissement, paiera lui-même de son sang la mort de celui qui a été victime de sa négligence.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres passages à ceux que nous venons de citer. *Prov.*, I; *Isa.*, LIX; *Psalm.*, V. Tous concourent à nous montrer combien le péché d'homicide est abominable devant Dieu, et dans quel abîme de perversité tombent ceux dont les pieds sont rapides dans la voie qui conduit à l'effusion du sang, et dont les mains en sont arrosées. Et ce nom d'homicide convient non-seulement à ceux dont le bras a porté le coup mortel, ou dont les faux témoignages ont produit le même résultat, mais encore à ceux qui ont eu cette intention et formé ce dessein, alors même que l'action n'aura pas suivi, ou par défaut de pouvoir, ou par changement d'idée, ou même par repentir. Sont également homicides ceux qui, pouvant secourir le prochain et l'arracher à la mort sans courir un danger manifeste pour leur propre vie, ne l'ont pas voulu. Dans ce nombre, il faut placer les avares qui laissent mourir les pauvres. De ce crime sont encore coupables ceux qui voient condamner à mort un innocent, et ne font pas tout ce qui dépend d'eux pour l'arracher au supplice. Sur ce dernier point, voici le précepte du Seigneur : « Ne sois pas négligent à secourir ceux qui sont entraînés à la mort. » Et voici ce qui suit : « Ne dis pas, pour excuser ta négligence, que tu n'as pas assez de pouvoir pour cela ; car Dieu sait bien le motif pour lequel tu restes dans l'inaction. » *Prov.*, XXIV, 11, 12.

Considérations contre les haines et les désirs de vengeance.

Comme il y a beaucoup d'hommes qui nourrissent des inimitiés et pour qui la vengeance a de puissants attraits, comme aussi plusieurs gémissent de se trouver dans cet état, éprouvant la plus grande difficulté à vaincre de telles passions, j'ai cru convenable

de proposer ici une série de considérations diverses pouvant servir de remède à ce mal.

I.

Celui qui se sentira tourmenté par un sentiment de haine contre son prochain, dont il a reçu quelque offense, devra penser que cet homme, tout criminel et méprisable qu'il puisse être, est une créature de Dieu, non comme la brute, mais comme un fils racheté par le sang précieux de son père ; que, par amour pour le souverain Maître de l'univers, il n'est rien qu'on ne doive faire, et que, si l'homme dont on se plaint ne présente aucun motif de pardon, Dieu le couvre de sa miséricorde et de sa bonté. Considérez ce que Dieu mérite en lui-même, par l'excellence de son être, et ce qu'il mérite spécialement de vous, quelle obligation vous avez de le servir pour les bienfaits sans nombre dont il vous a comblé ; plus que cela, pour toutes les souffrances qu'il a supportées afin de vous rendre éternellement heureux, et vous verrez aussitôt combien ce que vous pouvez faire, en reconnaissance de tels bienfaits, est bien peu de chose, et que bien peu de chose est aussi tout ce que vous pouvez avoir à souffrir, alors même que le monde entier se réunirait pour vous persécuter : en comparaison de ce que le Seigneur a souffert pour vous, que sont les humiliations et les douleurs dont vous accepterez le fardeau par amour pour lui ?

II.

Rappelez à votre mémoire les nombreuses offenses que vous avez commises depuis le jour où vous avez pu pécher envers Celui qui vous ordonne aujourd'hui de pardonner à votre frère. Que faites-vous de si grand en pardonnant par égard pour ce Dieu qui vous a tant pardonné ? Songez aussi que celui-là n'a aucun droit à la miséricorde, qui ne sait pas lui-même user de miséricorde. Non, vous ne sauriez espérer que Dieu vous pardonne si vous ne pardonnez pas les offenses que vous avez reçues de votre frère. Il y a là un contraste frappant, une prétention téméraire que le Sage condamne hautement quand il dit : « L'homme garde la colère dans son cœur, et il ose demander à Dieu la guérison de

ses maux ! » *Eccli.*, xxviii, 3. A-t-il besoin d'ajouter qu'une telle demande n'obtiendra jamais son effet ? Quoi ! il n'a pas pitié d'un autre homme, d'un être semblable à lui, et il implore pour lui-même la pitié de Dieu ! Qui pourrait s'associer à une telle prière ?

III.

Examinez avec attention le remède que le Sage vous donne contre la passion de la haine et le désir de la vengeance : « Souvenez-vous de vos dernières fins, et vous oublierez toutes vos inimitiés. » *Eccli.*, vii, 40. C'est comme s'il disait en termes plus formels : Souvenez-vous qu'il ne s'écoulera pas de longs jours sans que vous vous trouviez en présence de la mort, et, dans ce moment suprême, vous ne désirerez rien tant que de trouver miséricorde aux yeux de Dieu. Que dis-je ? tous les autres désirs s'évanouiront alors, et celui-là seul les remplacera tous. Puisqu'il en est ainsi, tenez pour certain que l'une des choses qui vous aideront le plus à vous faire trouver grâce devant Dieu, c'est d'avoir ici-bas pardonné les injures qui vous auront été faites. Concluez de là qu'il dépend entièrement de vous de trouver alors Dieu tel que vous désirez le trouver. Voulez-vous trouver un Dieu plein de miséricorde? soyez donc miséricordieux envers votre prochain. Voulez-vous qu'il vous soit pardonné là-haut ? pardonnez ici-bas. Soyez assuré que vous ne pouvez pas emporter de meilleure garantie auprès du souverain Juge, que l'amour dont vous aurez fait preuve envers vos frères en leur pardonnant; car, comme le dit le prince des apôtres : « La charité couvre la multitude des péchés. » I *Petr.*, iv, 8.

IV.

Mesurez, s'il se peut, la grandeur et le mérite de cette œuvre : non-seulement elle est un moyen efficace pour obtenir le pardon de ses péchés, mais encore elle enrichit de nouveaux mérites l'âme qui l'accomplit. En effet, l'une des causes du mérite d'une œuvre, comme l'enseignent les théologiens, c'est la difficulté qu'elle présente ; de telle sorte que plus une œuvre est difficile en soi, plus en est grand le mérite. Voilà pourquoi le martyre est une œuvre

si méritoire devant Dieu; la peine et la difficulté donnent la mesure de ce mérite. Si donc le pardon des injures vous est d'une semblable difficulté, vous en recevrez une semblable récompense. On peut inférer de là que le pardon d'une même injure sera pour les uns d'un plus grand mérite que pour les autres, à raison de la difficulté qu'on y sent. Par conséquent encore, à défaut du martyre de la foi, vous pourrez obtenir le martyre de la charité. Le pape saint Grégoire l'avait dit : « Sans fer et sans feu nous pouvons être martyrs, si nous conservons dans nos cœurs la véritable patience. »

V.

Considérez le prix et la beauté de la vertu de miséricorde dans le pardon des injures; elle nous rend, d'une manière éminente, les enfants de Dieu, les imitateurs de sa bonté généreuse, qui fait lever son soleil pour les méchants comme pour les bons, et fait tomber la pluie sur le champ des premiers comme sur celui des seconds. *Matth.*, v, 45. Si votre cœur n'est pas encore attendri, si vous êtes moins ému par l'amour du bien que par la crainte du mal, considérez ce que la haine renferme de malice. Cette malice est si grande, que l'évangéliste saint Jean la compare à l'homicide, puisqu'il dit : « Celui qui hait son frère, est un homicide. » I *Joan.*, III, 15. Au jugement de Dieu, avoir désiré commettre un meurtre, c'est l'avoir commis.

VI.

Tout énorme qu'est ce péché, s'il était au nombre de ceux qui disparaissent en quelque sorte aussitôt qu'ils sont commis, comme l'action même de tuer, le blasphème, le péché d'impureté et tant d'autres qui sont presque toujours suivis du repentir, cette circonstance en diminuerait la gravité; mais il n'en est pas ainsi. La haine et la vengeance ont coutume de durer longtemps, presque tout le temps de la vie chez quelques-uns. Voyez par là combien de péchés de haine se commettent dans le cœur durant des années entières, et, ne l'oublions pas, on est autant de fois coupable de meurtre devant Dieu, qu'on a conçu le désir de tuer. Ce péché de

haine n'est pas comme un coup d'épée, l'épée ne reste pas dans la blessure; c'est une flèche dont le fer reste dans le corps où il a pénétré, y produisant sans cesse de nouveaux ravages tant qu'il n'en est pas retiré.

VII.

A ce genre de mal, il faut en ajouter un autre non moins grand; c'est que le péché dont nous parlons traîne à sa suite une nombreuse escorte d'autres péchés. Là-dessus, écoutons l'Évangéliste déjà cité : « Celui qui aime son prochain, demeure dans la lumière; il n'y a point de scandale en lui. Mais celui qui hait son frère, est plongé dans les ténèbres, il marche dans l'obscurité et ne sait où il va. » I *Joan.*, II, 10, 11. Il trébuchera souvent dès lors, et souvent il tombera. Il est certain, en effet, que, si nous avons de la haine contre une personne, tout en elle nous paraît mal; nous la jugeons et la condamnons sans réflexion comme sans pitié. Contre elle naissent aussitôt la colère, l'envie, la détraction, les murmures, en un mot, tout ce que cette passion produit de mauvais effets. Et, ce qu'il y a de pire, celui dont la haine s'est emparée, ne se contente pas de nourrir en lui-même ce funeste sentiment; il s'applique à la communiquer à tous ses amis, il détruit autant qu'il peut toutes les affections dont sa victime pourrait être l'objet. Sous ce rapport, semblable au dragon infernal, il s'efforce d'entraîner les étoiles dans l'abîme. *Apoc.*, XII, 4.

VIII.

Si tout ce que nous avons dit ne suffit pas pour incliner votre cœur au pardon, pour en arracher la haine et le désir de la vengeance, portez vos yeux sur l'exemple du divin Sauveur qui, étendu sur l'arbre de la croix, percé de clous, couronné d'épines, les épaules déchirées par les coups de verge, plongé dans un océan de douleurs, et tout cela, en présence de sa très-sainte Mère, demande pardon pour ses meurtriers : c'est la première parole qui sort de sa bouche, le premier cri qui s'élève de ce sein déchiré par l'angoisse et la souffrance. Quelle plus grande folie, quelle ingratitude plus noire que de laisser passer en vain, de fouler en quelque

sorte aux pieds un tel exemple de pardon et d'amour? C'est rendre stérile pour les chrétiens la plus magnifique de toutes les leçons que Jésus-Christ nous ait données, et la plus chère à son cœur. Voilà, chrétien, ce que vous devez considérer dans les injures que vous aurez à subir; elles vous deviendront alors tellement douces que vous croirez tirer du miel de la gueule du lion; car nous pouvons bien désigner ainsi la colère, l'emportement et la fureur de celui qui vous offense, et, de la sorte, on verra de nouveau la nourriture sortir d'un animal dévorant, et la douceur naître de la force. *Judic.*, XIV. Ces injures qui, dans la manière de juger du monde, faisaient votre tourment, seront pour vous, selon la pensée du Christ, une source de bonheur et de joie.

CHAPITRE VII.

Du sixième commandement de la loi de Dieu.

« Tu ne commettras pas l'adultère. » C'est ainsi qu'est formulé le sixième commandement. Il est négatif comme celui qui précède; mais, pour bien entendre ce qu'il implique d'affirmatif, souvenons-nous que la chose la plus précieuse aux yeux de l'homme après sa vie, c'est l'honneur de sa femme. Tel est le sentiment, comme le montre l'expérience, de tout homme doué de raison et de cœur. Cet amour, entre les personnes mariées, émane de la volonté même de Dieu; le bonheur qu'on y goûte, les biens réels qu'il produit et l'inclination de la nature manifestent clairement cette volonté. Dès que l'homme a reconnu dans sa femme de nobles et précieuses qualités, il lui donne une confiance qui n'a pas d'égale ici-bas; il en est de même de la femme par rapport à son mari. Ils n'ont qu'une vie comme ils n'ont qu'une demeure, tous les biens comme tous les maux leur sont communs, cette unité éclate surtout dans leurs enfants. De là vient que la plus grande injure qu'on puisse faire à l'homme aussi bien qu'à la femme, après la perte de la vie, c'est de ravir à l'un sa femme, à l'autre son mari; on brise de la sorte un lien qui devait être éternel, on porte atteinte à l'amour le plus fort dont Dieu nous ait donné le précepte. Voilà

pourquoi ce commandement : « Tu ne tueras pas, » est immédiatement suivi de celui-ci : « Tu ne commettras pas l'adultère.» Méconnaître le premier, c'est ébranler dans ses fondements l'œuvre du Créateur; de même, violer le second, c'est détruire la foi qui fait le fondement divin du mariage, c'est jeter dans l'esprit de l'homme le plus terrible de tous les doutes, celui qui porte sur la légitimité de son enfant, et tarir la source du dévouement qu'on doit lui porter comme à une partie de soi-même; c'est profaner le grand sacrement dont le mariage est le symbole, à savoir, l'union spirituelle de Jésus-Christ avec son Église, qu'il a rachetée de son propre sang; autant d'objets sacrés que l'adultère outrage et sur lesquels il déverse le mépris.

Cela suffit certes pour laisser entrevoir l'énormité de ce crime. Il est néanmoins nécessaire d'aller plus loin et de montrer si par ce précepte il est seulement défendu de ravir au mari sa femme, à la femme son mari, ou si les obligations qu'il nous impose ne s'étendent pas au delà. Pour répondre à cette question et bien comprendre toute la portée de ce commandement négatif, il faut expliquer d'abord l'affirmation qu'il renferme. En prohibant l'adultère, en effet, on prohibe aussi le principe d'où naît cette action criminelle; car, si la racine n'était pas mauvaise, on ne pourrait pas en regarder le fruit comme mauvais. De la nature du fruit on conclut à la nature de l'arbre, puisque « un arbre mauvais ne saurait donner un bon fruit. » *Matth.*, VII, 18. Je dis, par conséquent, que, par ce précepte, il est défendu de consentir à des pensées déshonnêtes. Il en est de la pensée comme de l'action elle-même. Ainsi donc, par le commandement affirmatif que le négatif suppose, nous est ici commandée la parfaite pureté du corps et de l'âme. L'âme étant la demeure de Dieu, et le corps étant la demeure de l'âme, Dieu, de son côté, étant la pureté par essence, il veut que tout soit chaste et pur : pure doit être l'âme, pur le corps, chastes et modestes doivent être les yeux, chastes et modestes les discours, les entretiens, les actes et les exemples. Nous devons tellement veiller sur nous à cet égard, qu'on ne puisse jamais, par suite de notre négligence, mal juger de nos sentiments, concevoir d'un chrétien une opinion indigne d'un serviteur de Dieu.

La nature de ces œuvres détermine la nature des œuvres qui sont contraires à ce commandement, pensées déshonnêtes, paroles sortant d'un cœur dépravé et conduisant à l'immoralité, entretiens et gestes lascifs, faiblesse qui flatte ou n'empêche pas ces désordres. Contre ce commandement pèchent les parents, les maîtres, les vieillards, les prélats, les pères de famille qui tiennent peu compte de pareilles choses, ou qui donnent eux-mêmes un funeste exemple à leurs subordonnés. Ce commandement est encore violé par ceux qui, nourrissant leur corps dans l'abondance et les délices, fournissent chaque jour une nouvelle force aux appétits des sens. Il l'est encore, et d'une manière grave, quand on vit dans des compagnies et des rapports capables d'éveiller les soupçons et d'être une pierre d'achoppement pour tout le monde; car, en pareil cas, ce n'est pas assez que le cœur soit pur, il faut autant que possible garder intacte sa réputation et celle des autres; il n'est pas permis de scandaliser les faibles par défaut de prudence et de réflexion.

Ce n'est pas seulement l'adultère, le crime commis avec une femme mariée, c'est tout désordre avec une femme quelconque, c'est-à-dire la simple fornication, que ce précepte condamne; l'absence de tout engagement de part et d'autre, n'excuse pas le péché; on n'est pas moins coupable en profitant de la tolérance des lois humaines qui, du reste, ne prétendent pas autoriser le mal, mais veulent seulement prévenir un mal beaucoup plus grave. Dieu défend également par là les excès et les abus qui peuvent se glisser dans les unions légitimes, bien qu'on puisse prétendre que ce sont alors des péchés véniels. On serait loin de comprendre toute l'étendue de ce prétexte, si l'on pensait qu'il prohibe uniquement les actions déshonnêtes et les consentements formels, et si l'on n'y comprenait encore tout ce qui peut alimenter ou bien exciter la flamme des désirs impurs : l'oisiveté, la perte du temps, les recherches du luxe, les parures exagérées, les amusements mondains, les chants empreints de mollesse et les danses, en un mot, tout ce qui respire les habitudes relâchées du monde.

Bien que, à mon jugement, ce précepte soit suffisamment exposé par tout ce qui précède, pour inspirer une horreur plus profonde,

un plus grand éloignement du vice impur, je désire rappeler ici quelques exemples que nous voyons dans les Livres saints. Il est rapporté, dans le chapitre sixième de la Genèse, que lorsque les hommes commençaient à se multiplier sur la terre, les enfants de Dieu, — et, par ce mot, il faut entendre les descendants de Seth, demeurés fidèles à la religion primitive, — ayant vu les filles des hommes, — des hommes corrompus et qui vivaient sans penser à Dieu, — frappés de leur beauté, se prirent à les aimer et s'unirent avec elles. Dieu dit alors : « Le mal déborde; puisque les hommes sont plus attachés à la volupté qu'à la vertu, mon esprit ne demeurera pas en eux. » Ce fut là l'origine de ce feu qui ravagea le monde et contre lequel le Seigneur envoya les eaux du déluge. *Genes.*, IX. C'est par ce vice que fut allumé l'incendie qui consuma la Pentapole. La seule intention de séduire Sara, la femme d'Abraham, fut cause que le roi Abimélech n'eut jamais d'enfant, malgré le nombre de ses femmes; il fut même au moment d'être puni de mort, bien qu'il ne crût pas commettre un adultère. *Ibid.*, XIX, 20. Même chose était auparavant arrivée au sujet encore de Sara, à Pharaon, roi d'Égypte : en punition d'un semblable dessein, lui-même et sa maison furent en butte à de nombreuses plaies. Pour avoir fait violence à Dina, fille de Jacob, le prince de Sichem, fils du roi Hémor, qui régnait sur la ville de Sichar, ce malheureux ne fut pas seul châtié; son père le fut aussi, bien qu'innocent, et la ville entière, dont tous les hommes furent passés au fil de l'épée. *Ibid.*, XXXIV. Quelques individus, appartenant au peuple de Dieu, s'étant attachés à des femmes Moabites, vingt-quatre mille furent frappés par le Seigneur. *Num.*, XXV. Ce fut un immortel honneur pour le prêtre Phinée, d'avoir percé de son épée l'un des chefs de son peuple, et la femme Madianite auprès de laquelle il s'était introduit. Pour un péché d'adultère, non-seulement des milliers de morts jonchèrent le champ de bataille dans la lutte entre les habitants de Gabaa et la tribu de Benjamin, mais encore le territoire de cette tribu fut cruellement dévasté et sa ville principale ruinée avec un grand nombre d'autres. *Judic.*, XX. L'Écriture sainte nous fait voir que la merveilleuse sagesse de Salomon ne lui servit de rien contre les entraînements de ce vice :

dévoré par cette infernale passion, il se laissa subjuguer par des femmes étrangères, au point d'adorer leurs idoles et d'abandonner le culte du vrai Dieu. III *Reg.*, XI. Il fut puni de cette conduite, sinon pendant sa vie par considération pour le saint roi David son père, du moins après sa mort; car alors la justice divine divisa son royaume : dix tribus suivirent Jéroboam dans sa révolte, il n'en resta que deux fidèles à Roboam, fils de Salomon, et de nombreux malheurs tombèrent sur ce prince ainsi que sur ses descendants, toujours en punition des mêmes désordres.

A la vue de ces exemples, en entendant ces avertissements qui nous sont donnés par l'Esprit-Saint lui-même, éloignons-nous avec empressement, comme on fuirait un chien enragé ou bien une vipère, de ce vice honteux, sous quelque forme qu'il se présente. Qu'il retentisse toujours à nos oreilles ce cri de la trompette céleste : « Fuyez la fornication; car tous les autres péchés que l'homme commet sont hors de lui, tandis que le fornicateur flétrit et déshonore son propre corps. Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit? » I *Corinth.*, VI, 18, 19. Songez donc que votre corps ne vous appartient pas comme une maison appartient à son maître. Le Christ est votre maître à vous, il vous a racheté par son sang précieux; vous êtes sa conquête et sa propriété, il a le droit d'habiter en vous par sa grâce. Ailleurs, le même Apôtre parle ainsi : « Que la fornication ou toute autre impureté ne soit pas même nommée parmi vous, comme cela convient à une nation sainte. Pas de parole qui sente la corruption, pas de jeu de mots, pas de plaisanterie dénuée de sens; tout cela dénote la légèreté du caractère et le vide de l'esprit. Que notre langue soit occupée sans cesse à louer le Seigneur. » *Ephes.*, V, 3, 4. Dans un autre endroit, il s'exprime en ces termes : « Le luxurieux et l'avare seront rangés et châtiés avec l'idolâtre; ils seront exclus du royaume de Dieu. » Il ajoute : « La volonté de Dieu est que vous soyez des saints, et que, comme tels, vous vous absteniez de toute impureté, vous traitiez votre corps comme un vase sacré qui doit orner l'autel; ne vous abandonnez pas aux passions honteuses, aux appétits déréglés de la chair, comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » I *Thessal.*, IV, 3, 4. N'en

disons pas davantage sur ce commandement, laissons le reste à la sagesse des confesseurs.

CHAPITRE VIII.

Du septième commandement de la loi de Dieu.

Le septième commandement dit : « Tu ne voleras pas. » Il est donc négatif dans la forme comme les deux précédents; mais il a aussi son sens affirmatif. Il vient naturellement après le sixième; car après sa femme, c'est son bien que l'homme aime le plus. L'un de ces commandements dit : « Tu ne prendras pas la femme de ton prochain; » et l'autre : « Tu ne prendras pas son bien. » La manière dont nous avons expliqué l'étendue qu'il faut donner aux prohibitions faites par les commandements qui précèdent, s'applique également à celui-ci. Quand l'œuvre est prohibée, avons-nous dit, la racine qui l'a produite ne l'est pas moins; si l'on interdit une fin, il faut interdire aussi le moyen sans lequel cette fin ne saurait être obtenue. Ainsi donc, en défendant le vol, Dieu défend aussi par ce précepte les mauvaises racines d'où le vol provient; et les racines du vol sont l'avarice, l'envie de posséder les biens des autres, la cupidité dont ils sont l'objet, la mésestime pour celui qui les possède. Dès lors, en tant qu'il est affirmatif, ce précepte nous impose des dispositions de cœur qui correspondent à son côté négatif.

Et, par opposition, nous entendons l'ampleur et la générosité des sentiments, la bonne volonté à l'égard de notre prochain, de telle sorte que nous nous réjouissions de tout le bien qu'il possède, comme nous désirons qu'il se réjouisse de nos propres biens; ce qui ne saurait être sans que nous soyons dans l'intérêt de les partager avec lui en cas de nécessité. Cette préparation du cœur nous facilite admirablement l'accomplissement de ce précepte dans tout ce qu'il renferme d'affirmatif.

Voici les choses qui sont contraires à la défense ainsi conçue : « Tu ne voleras pas. » Prendre le bien d'autrui contre la volonté du maître; et l'on contrevient à cette défense quand on conseille à des enfants ou bien à des serviteurs de se mettre en opposition avec la

volonté d'un père ou d'un maître, alors que cette volonté n'est pas elle-même en opposition avec la loi de Dieu, ce Père par excellence, ce Maître universel, qui mérite par-dessus tout notre amour, nos hommages, notre respect et notre obéissance. Ce que nous disons des enfants tant qu'ils sont à la charge de leur père ou de leur tuteur, doit s'entendre des femmes mariées à raison de l'autorité dont elles dépendent. On ne saurait recevoir de ces personnes une chose quelconque, contrairement à la volonté du maître, du père ou du mari. Ceux qui n'obéissent pas aux ordres des chefs civils ou bien aux sentences des juges, transgressent aussi ce commandement. Dans le nombre des violateurs il faut encore placer ceux qui intentent des procès injustes, ou qui les soutiennent et s'efforcent de les traîner en longueur; puis encore ceux qui ne payent pas intégralement les dîmes et les prémices; les maîtres qui ne payent pas leurs serviteurs, ou qui retardent le paiement au préjudice de ces derniers, pour les obliger, par lassitude, à se contenter de recevoir moins qu'il ne leur est dû; les marchands qui mêlent les objets de leur trafic et donnent l'un pour l'autre, celui qui vaut moins au prix de celui qui vaut plus, ou bien qui ne font pas le juste poids ou la mesure exacte; ceux qui font des contrats iniques et usuraires; ceux qui vendent au-dessus du prix courant, abusant ainsi de l'ignorance et de la bonne foi; ceux qui votent dans les élections ecclésiastiques ou civiles sans en avoir le droit, en vertu des lois ou des statuts; ceux qui admettent des personnes infimes aux fonctions de l'Église ou de l'État, et qui les préfèrent à celles qui en seraient dignes; les juges qui ferment les yeux sur les prévarications de leurs employés, que ceux-ci violent sciemment la justice, ou qu'ils ne soient pas à la hauteur de leurs devoirs, l'insuffisance n'étant guère moins nuisible que la malice, et dans tous les cas la république ayant toujours à souffrir de leurs méfaits; ceux qui, le pouvant, ne viennent pas au secours du prochain qui se trouve dans une grave nécessité.

Pèchent de plus contre ce commandement les personnes qui se défient de la vérité, de la bonté et de la providence de Dieu, et qui, pour se tirer d'embarras, ont recours à des moyens illicites; car de cette défiance naît la pensée de voler. Une sollicitude exa-

gérée pour les honneurs ou les biens de la terre, pour l'héritage qu'on pourra laisser à ses enfants, est la source de toutes nos convoitises, et par suite de tous les maux qui naissent de ces convoitises elles-mêmes. Si les hommes avaient une véritable confiance en Dieu, s'ils croyaient réellement à ses promesses, à sa providence, sans négliger toutefois de prendre les moyens justes et raisonnables, nul doute que Dieu ne vînt à leur secours. Si nous agissions ainsi, en supposant que Dieu paraisse nous abandonner pour le moment et demeurer sourd à nos prières, encore devons-nous regarder cette épreuve comme ce qu'il y a de plus avantageux pour nous, y voir une disposition de la sagesse et de la bonté divines. Mais, comme les mondains et les pécheurs n'ont pas en Dieu cette confiance qui remplit le cœur des bons, et qui est l'un des plus heureux effets de la piété filiale, il leur semble meilleur de se procurer l'objet de leurs désirs par des moyens de leur invention, regardant ces moyens comme plus efficaces et comme plus expéditifs, bien qu'ils soient loin de l'être. Ces personnes ne savent pas attendre le bon plaisir de Dieu ; elles craignent qu'il ne leur fasse défaut au moment le plus favorable ; elles sont persuadées qu'il vaut mieux tenir les avantages présents, bien ou mal acquis, en profiter à l'heure même que de les attendre de Dieu, qui pourrait ne pas les leur donner, pensent-elles, ou bien, en admettant qu'il les leur donne, ne les leur accorderait pas dans la mesure déterminée par leur cupidité, et qu'elles croient pouvoir atteindre par des moyens humains ; et les meilleurs à leurs yeux sont ceux qui réalisent le plus promptement leurs désirs.

De là vient qu'il n'y a parmi les hommes ni vérité, ni franchise, ni sincère amitié : les supérieurs et les maîtres n'ont pas de sollicitude pour leurs inférieurs, ces derniers méconnaissent l'autorité des premiers, les lois sont ébranlées sans respect pour les principes de la justice ; plus de sécurité pour rien ni pour personne en face des convoitises déchaînées. Les liens du sang, les obligations qui résultent des bienfaits reçus, la crainte de Dieu, le mépris des hommes, le déshonneur qu'on encourt aux yeux mêmes du monde, le respect instinctif qu'inspire la religion, les temples et

les autels, rien ne peut mettre un frein à la convoitise, un terme à tant de vols, à tant de sacriléges, publics ou privés, manifestes ou secrets. Par ce que nous venons de dire, il est aisé de reconnaître tous les transgresseurs de ce commandement : « Tu ne voleras pas. » Laissons maintenant de côté ceux qui se rendent coupables de vols ou de larcins qu'on ne saurait dissimuler, qui sont connus de tout le monde, qui se connaissent eux-mêmes comme tels, et dont l'Apôtre a dit, en même temps que de plusieurs autres, qu'ils ne posséderont pas le royaume de Dieu ; I *Corinth.*, VI, 10 ; parlons d'une manière plus spéciale des usuriers. Il est vrai que ces hommes se tiennent pour gravement insultés par les prédicateurs quand ceux-ci les traitent de voleurs publics ; qu'ils se rangeraient même volontiers parmi les miséricordieux, sous prétexte qu'ils subviennent aux nécessités de leurs semblables. Et dans le fait, ils seraient dignes de cet honneur aux yeux du monde, ils auraient droit à l'amour spécial du Père des miséricordes, s'ils prêtaient généreusement par amour pour Dieu et par compassion pour les hommes ; mais du moment où ils prêtent pour retirer de leur argent un bénéfice excessif, on ne saurait plus douter que leur libéralité ne soit de l'avarice, que leur miséricorde ne soit une cruauté déguisée ; car en agissant de la sorte ils s'enrichissent des sueurs et sucent le sang des malheureux, si bien que le nom de voleurs ne leur est que trop légitimement appliqué.

Voyons de quelle manière ils sont traités par l'Écriture sainte. Le Seigneur dit en parlant à ceux de son peuple : « Si vous prêtez votre argent au pauvre, ne le recouvrez pas avec usure comme font ceux qui spéculent sur la misère d'autrui ; ne mettez pas un homme dans l'impossibilité de vous payer ; et s'il vous engage un objet quelconque, son manteau, sa tunique, la couverture de son lit, de telle sorte qu'il ne lui reste rien pour se couvrir, rendez-lui cet objet avant le coucher du soleil ; car s'il crie vers moi dans son dénûment et sa misère, nécessairement j'écouterai sa voix, puisque je suis un Dieu de miséricorde. » *Exod.*, XXII, 25, 26. Ailleurs il dit encore : « Craignez le Seigneur votre Dieu ; et, pour que votre frère puisse vivre avec vous, ne lui prêtez pas à usure, ne lui demandez pas plus de froment que vous ne lui en avez

prêté. » *Levit.*, xxv, 37. Le prophète Ézéchiel appelle juste et heureux celui qui prête sans intérêt, et qui n'exige pas plus qu'il n'a donné. *Ezech.*, xviii, 8. Par contre, voici comment il parle à l'usurier : « Tu as reçu plus que tu n'avais prêté, et par ton avarice tu as fait le malheur de ton frère, sans penser à moi, dit le Seigneur Dieu ; aussi ta convoitise a-t-elle éveillé la colère et l'indignation dans mon cœur. » *Ibid.*, xxii, 12. Voici comment Dieu s'exprime dans un autre endroit : « Tu ne prêteras à ton frère, en vue d'en retirer un intérêt, ni de l'argent, ni du froment, ni une autre chose quelconque. » Il ajoute : « Ton frère doit être secouru par toi pour que Dieu te bénisse. » *Deut.*, xxiii, 19. Plus tard notre divin Sauveur enseignait clairement la même doctrine : « Faites le bien sans espoir de retour, ne prenez pas plus que vous n'aurez prêté ; et vous serez les enfants du Très-Haut, et vous aurez au ciel une grande récompense. » *Luc.*, vi, 35.

Nous avons encore à nous arrêter un peu sur la conduite de ceux qui fraudent dans les poids et dans les mesures. Le Seigneur dit en s'adressant à son peuple : « Vous n'aurez pas dans votre maison deux poids différents, un poids juste pour les amis et connaissances, un faux poids pour les étrangers, les inconnus ou les ennemis ; car c'est là une chose abominable devant Dieu. » *Deut.*, xxv, 14. Contre de tels hommes, voici ce que dit le prophète Amos : « Écoutez, spoliateurs des pauvres, vous qui leur donnez les purges pour le froment, qui pour vendre avez une mesure trop courte, et trop longue pour acheter, vous qui vous enrichissez du bien d'autrui : est-ce que, par hasard, de tels maux ne sont pas assez grands pour faire trembler la terre et pleurer ses habitants? » *Amos*, viii, 8. Puis viennent de terribles menaces contre la terre entière parce qu'on tolère de tels excès, afin de bien montrer que le consentement mérite les mêmes peines que l'action. Touchant ceux qui volent par le moyen des fausses mesures, le prophète Michée s'écrie : « Qui pourrait approuver une telle perversité? Le feu brûle dans la maison de ces pervers : mesures fausses, trésors de méchanceté, instruments de colère. Est-ce que j'approuverai, moi, la balance inégale qui remplit la maison des riches de biens usurpés, qui sert d'instrument à leurs trompeuses

manœuvres? Je vais commencer à te frapper pour tes iniquités, dit le Seigneur : Tu mangeras sans pouvoir te rassasier; tu seras foulé par tes ennemis; tu sèmeras et tu ne recueilleras pas; tu mettras l'olive sous le pressoir, et tu n'auras pas d'huile pour oindre ton corps; tu vendangeras, et tu ne boiras pas le vin de tes vignes. » *Mich.*, VI, 10, 11. Voilà les menaces dirigées contre ceux qui fraudent au moyen des faux poids et des fausses mesures.

Venons-en maintenant à ceux qui trompent dans le trafic, en vendant une chose vile pour une chose précieuse, ou bien au-dessus du prix courant : ceux-là doivent être également rangés au nombre des voleurs. C'est à eux que s'adresse l'Écriture quand elle dit : « Lorsque vous vendez quelque chose à l'un de vos frères, gardez-vous de lui faire tort. » *Levit.*, XXV, 39. L'Apôtre renouvelle la même défense en ces termes : « Qu'aucun de vous ne cherche à opprimer son frère, ni à l'envelopper dans ses piéges en traitant avec lui; car Dieu se fera le vengeur de telles injustices, comme nous vous l'avons dit et certifié. » *Thessal.*, IV, 6.

Sont encore avec raison compris parmi les voleurs, bien qu'ils soient éloignés de le croire, ceux qui, pouvant payer, retiennent le salaire de leurs domestiques, ou celui de leurs ouvriers. A de tels maîtres l'apôtre saint Jacques dit : « Voilà que le salaire des ouvriers qui ont fait votre moisson élève contre vous une voix accusatrice; et cette voix retentit aux oreilles du Dieu des armées. » *Jac.*, V, 4. Dieu parle en ces termes aux enfants de son peuple : « Que le journalier, qu'il soit ton frère indigent, ou ton voisin, ou bien un étranger, peu importe, n'aille pas se coucher sans avoir reçu le prix de ta journée; sa misère crierait vers le Seigneur, qui ne manquerait pas de vous punir. » *Deut.*, XXIV, 15. Nous trouvons cette recommandation parmi celles que le vieux Tobie, cet homme si juste, adressait à son fils sur le point de s'en séparer : « Ne garde jamais par-devers toi le prix de la journée de l'ouvrier. » *Tob.*, IV, 15. Mais il faut aussi que les ouvriers travaillent avec conscience et gagnent réellement leur salaire; on aurait droit sans cela de les compter au nombre des voleurs.

Il existe une autre classe d'hommes qui ne méritent pas moins

ce nom; tels que ceux qui, par avarice, se couvrent de l'habit de la pauvreté et feignent une nécessité dans laquelle ils ne se trouvent pas, et ceux qui, tenant une conduite tout opposée, dissipent leur bien en folles dépenses; les prodigues qui ruinent leurs propres enfants et nuisent par là même aux pauvres; les avares, dont le bonheur est d'entasser et de contempler l'argent réuni dans leurs coffres, se refusant souvent le nécessaire, le refusant à leur famille, songeant moins encore aux nécessiteux. Oui, ce sont là des voleurs, chacun à sa manière.

CHAPITRE IX.

Du huitième commandement de la loi de Dieu.

Dans ce commandement, le Seigneur dit : « Tu ne porteras pas faux témoignage contre ton prochain. » Ce précepte et les deux qui le suivent sont le complément naturel et le commentaire explicite des sept que nous venons d'exposer. Celui que nous abordons ici nous défend de faire tort à notre prochain par la langue; il a surtout son application dans les jugements publics : le témoin peut beaucoup devant les tribunaux, autant que le juge lui-même; sa déposition est d'un grand poids dans la balance, il peut en résulter un grand mal comme un grand bien pour la fortune, la réputation, la vie même du prochain. Voilà pourquoi il est formellement défendu de porter faux témoignage. Que le témoin dise ce qu'il sait avec franchise et sincérité, en se tenant en garde contre toute pensée de haine, contre tout désir de vengeance. Celui-là commet le même péché, qui produit sciemment en justice un faux témoin, ou qui cherche à le gagner, comme aussi le scribe ou le juge qui acceptent un mensonge d'eux connu, parce que c'est là un consentement tacite. Au faux témoin, on peut bien assimiler le juge qui fait violence à la loi et qui ne cherche pas à connaître la vérité.

Je me persuade que si les hommes comprenaient la gravité du péché que constituent les faux témoignages, on n'en verrait pas autant de nos jours. C'est un attentat contre la vérité divine elle-

même, le faux témoin la rend complice, autant qu'il est en lui, de son mensonge et de sa perversité ; c'est le délire dans le mal. Voici comment on peut établir cette assertion : Dieu sait parfaitement toutes choses, il sait qui respecte la vérité, qui l'outrage ; c'est donc à lui, comme à l'autorité seule infaillible, que nous devons recourir pour la connaître. Or il a voulu que nous eussions du respect pour l'homme, parce qu'il est fait à son image et à sa ressemblance, parce qu'il est son remplaçant sur la terre ; c'est à lui qu'il nous renvoie pour connaître la vérité ; c'est pour cela que nous allons au juge, dont la fonction est de mettre à jour les vérités qui nous intéressent, avec le concours des témoins appelés et interrogés selon les formes de la justice. Si donc ces hommes auxquels Dieu nous renvoie, dénaturent les choses, les couvrent d'un voile au lieu de les éclaircir, s'ils font de la vérité le mensonge, et du mensonge la vérité, n'est-ce pas comme s'ils faisaient mentir Dieu lui-même, puisqu'ils trompent la confiance qu'il nous inspire envers eux, puisqu'il nous ordonne de recourir à leur intervention pour arriver à la connaissance de la vérité, et que cette vérité nous demeure inconnue par leur faute ? Voici ce que le Seigneur dit aux juges par la bouche de Moïse son serviteur : « Écoutez également tous les hommes et jugez-les selon l'équité, qu'ils soient de votre famille ou qu'ils ne le soient pas, sans distinction entre les nationaux et les étrangers, écoutez le petit comme le grand et n'ayez égard qu'à la justice de leur cause, vous souvenant que vous exercez le jugement même de Dieu. » *Deut.*, I, 17. Pouvait-il leur dire plus clairement qu'ils tiennent ici-bas sa place ? Ne peut-on pas interpréter ainsi ce langage : Vous qui tenez la place de Dieu, qui remplissez en quelque sorte son office, vous êtes obligé de vous en acquitter à son honneur, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour être équitable et juste comme Dieu. Celui qui méconnaît sa charge, et qui ne se montre pas tel sur son tribunal, fait retomber sur Dieu l'injustice et le mensonge ; ce qui constitue le plus affreux des blasphèmes.

Ce commandement est négatif à la manière de ceux qui le précèdent, c'est-à-dire qu'il implique un sens affirmatif. Sous ce rap-

port, il nous impose le devoir d'avoir un cœur droit et simple, dégagé de tout serment de haine ; c'est parce que ces qualités font défaut que les faux témoignages abondent. Dieu demande de nous que nous soyons sincères, que nous ne nous prononcions pas avec précipitation, d'après des idées préconçues, au risque de favoriser l'injustice, que nous ayons la prudence du serpent pour éviter tous les piéges, que nous veillions sans cesse sur nous, et que nous ayons cependant à l'égard de notre prochain la simplicité de la colombe, plaignant ses malheurs et participant à ses peines, le favorisant et le louant selon la mesure de nos forces, excusant même ses torts et compatissant à ses défaillances.

En tant donc qu'il est affirmatif, ce commandement ne défend pas seulement le faux témoignage, mais il condamne encore toute parole qui pourrait offenser le prochain. C'est un frein que Dieu met à notre langue, à cette langue qu'on peut bien appeler l'instrument de la colère, de l'orgueil, de la flatterie, du mensonge, de la détraction et de la vaine gloire; car toutes ces choses sortent d'un cœur gâté pour passer par une langue téméraire. Voilà les armes que nous avons le plus sous nos mains et dont nous nous servons le mieux pour satisfaire notre vengeance, et, comme c'est avec la langue que nous portons le plus aisément préjudice à notre prochain, ce tort est celui dont nous nous apercevons et dont nous nous corrigeons le moins. Voilà pourquoi nous avons pu dire que le précepte dont il est ici question, Dieu l'a posé comme un frein à notre langue.

Il suit encore de là que les violateurs de ce précepte ne sont pas seulement ceux qui déposent à faux contre le prochain devant la justice; il faut y joindre aussi ceux qui le condamnent de la même façon dans leurs conversations publiques ou particulières. Alors même qu'on dirait la vérité, on pèche contre ce précepte en découvrant les fautes du prochain; car cet acte implique une sorte de fausseté; il attaque la vérité de la loi naturelle, qui dit : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; il s'élève enfin contre la loi du secret, qu'on ne saurait trahir sous le prétexte d'un bien public ou privé, sans préjudice pour la réputation du prochain, sans porter atteinte à l'estime dont il peut jouir.

Par voie de conséquence, il est aisé de voir que ce prétexte est encore violé par ces hommes qui se posent en perpétuels censeurs de la conduite des autres; ils veulent être regardés comme les implacables ennemis du vice, et montrer à quel point ils en sont eux-mêmes exempts, puisqu'ils ne peuvent le souffrir chez les autres. Ces gens-là ne cessent de murmurer contre quiconque est investi d'un pouvoir, trouvant toujours des défauts à la manière dont on gouverne, donnant clairement à comprendre que les choses iraient bien mieux s'ils étaient au timon des affaires. C'est ordinairement l'ambition ou l'envie qui les anime : Absalon murmurait ainsi contre le gouvernement de son père et le diffamait à tout propos en vue de se faire accorder le trône. II *Reg.*, XV. Ce n'est pas aux inférieurs qu'il appartient de rechercher les fautes d'autrui, mais bien aux supérieurs, dont le devoir est de les corriger ou de les punir. Ce devoir incombe encore aux prédicateurs, qui doivent les combattre avec zèle, et rappeler même aux gouvernants les obligations qu'ils ont à remplir, et les prédicateurs eux-mêmes ne doivent user de ce droit qu'avec la prudence et la modestie qui leur sont recommandées par l'Écriture sainte et les exemples des saints.

En résumé, pèchent contre ce précepte les menteurs, les murmurateurs, les parleurs sempiternels et les hypocrites, tous sans exception. Ajoutons-y les glorieux et les flatteurs; car les uns et les autres sont des menteurs et des hommes faux.

Pour savoir maintenant quand est-ce que le mensonge est mortel ou véniel, il faut distinguer, avec les théologiens, trois sortes de mensonge : en premier lieu, le mensonge est mortel quand il est fait avec intention de porter préjudice, alors même qu'il n'aura pas obtenu son effet; observons néanmoins que si le préjudice qu'on a voulu causer est de peu d'importance, le péché ne sera que véniel à raison de la légèreté de la matière : dans ce cas on applique le principe qui regarde le vol. En second lieu, si je me propose uniquement mon avantage en mentant, sans vouloir nuire à personne, le péché n'est que véniel. Vient enfin le mensonge joyeux : quand bien même tout le monde comprendrait

que je plaisante, je commets cependant une faute vénielle ; il faut donc éviter ce genre de mensonge, fuir l'habitude de plaisanter ainsi. Il en est autrement quand je ne me propose qu'une chose, de me dérider ou de dérider les autres ; mais alors il ne faut pas aller au delà d'un honnête et agréable délassement : c'est là de l'urbanité, du savoir-vivre, plutôt qu'une chose mauvaise. Cette restriction est également posée quand il s'agit des fautes contre la charité.

Le mensonge qu'il faut éviter plus que tout autre, c'est celui qui peut flétrir la réputation du prochain ; car il est directement contraire au commandement par lequel Dieu la défend et la protége. Par la langue on peut nuire à quelqu'un autant que le voleur, l'adultère ou l'homicide. On peut même donner ces trois dernières qualifications à celui qui ravit la réputation de son frère, et il sera condamné comme tel : il est homicide, puisqu'avec sa langue, comme avec une flèche empoisonnée, il tue moralement un homme, en détruisant son honneur, qui est un bien préférable à la vie ; il est adultère, puisqu'il souille de sa bave impure la beauté resplendissante de la vérité ; voleur, il l'est d'une manière évidente, puisqu'il ravit, comme nous venons de le dire, la réputation du prochain, le plus précieux de tous les biens.

Si les murmures sont défendus par ce commandement, c'est qu'ils ouvrent la porte à la détraction, à ce lâche voleur dont nous parlons. L'habitude du murmure entraîne à sa suite trois maux différents : d'abord, ce vice est un acheminement vers le péché mortel, il y touche même de très-près, et la distance est bien petite du murmure à la détraction, c'est un pas glissant et facile. Quand on commence à murmurer, on passe bien vite des défauts naturels à la conduite morale, des communs aux particuliers, des publics aux secrets, des petits aux grands ; et la réputation du prochain demeure ternie quand elle n'est pas entièrement perdue ; la langue s'échauffe en quelque sorte par l'exercice, on s'exalte, on exagère les choses en parlant ; il n'est pas facile de résister au désir qu'on éprouve d'amener les autres à sa manière de voir et d'obtenir leur approbation ; il devient au contraire de plus en plus



impérieux, si bien qu'on finit par lui abandonner les rênes : c'est ainsi que nous franchissons la faible barrière qui sépare le murmure de la détraction.

Le second mal que nous remarquons dans le murmure, c'est qu'il est toujours préjudiciable. Il ne se peut pas qu'il ne blesse trois personnes au moins : celle qui murmure ; celle qui l'entend et qui subit l'influence de ce feu toujours prêt à se répandre ; celle que le murmure attaque de loin. On le sait, les murs ont des oreilles, les paroles ont des ailes, et les hommes en général aiment à parler, à se faire valoir aux yeux des autres, à gagner leur affection, en se hâtant de leur faire parvenir de semblables nouvelles. L'individu critiqué ne tarde donc pas à connaître les attaques dont il est l'objet ; il s'enflamme aussitôt et s'irrite contre le détracteur : de là viennent souvent des querelles sanglantes, des coups, la mort même, ou bien des inimitiés qui dureront autant que la vie. Voilà pourquoi le Sage dit : « Le parleur imprudent sera maudit, parce qu'il a jeté dans le trouble ceux qui vivaient en paix. » *Eccli.*, XVIII, 15. Ce funeste effet est quelquefois produit par une seule parole préjudiciable, il suffit d'une étincelle pour embraser toute une maison.

Le troisième mal dont le murmure est entaché, c'est qu'il fait de celui qui s'en rend coupable un objet d'imagination et d'horreur pour tous les hommes. Tous détestent la mauvaise langue à l'égal de la vipère ; c'est ce que le Sage avait observé plus haut : « L'homme à la langue sans frein est terrible dans sa ville. » *Ibid.*, IX, 25.

Persuade-toi donc bien, mon frère, que la vie du prochain est pour toi l'arbre défendu, et que, dès lors tu peux librement parler de toutes les choses qui sont dans le monde excepté de celle-là. Que l'on puisse en t'écoutant croire tous les hommes honorables et vertueux, qu'il n'y en ait aucun de mauvais par le fait de ta langue. De cette façon, des péchés sans nombre seront excusés, tu supprimeras bien des remords de conscience, et par là même tu seras aimé de Dieu et des hommes. Car, comme tu parleras des autres, les autres parleront de toi : honore, et tu seras honoré, mets un frein à ta bouche, et n'oublie jamais d'étouffer et d'anéan-

tir, soit les paroles qui frapperont tes oreilles, soit celles qui voudraient sortir de ta bouche quand tu verras qu'elles suintent le sang. Ne doute pas que ce ne soit là le plus magnifique effet de la prudence et de l'habileté : tu seras un grand monarque si tu sais commander à ta langue. Ne va pas t'imaginer que les artifices dont on couvre quelquefois ce vice puissent jamais réussir à l'excuser : c'est en vain que tu loueras d'abord pour critiquer ensuite ; car alors tu ressembles à ceux qui font métier de saigner, et qui commencent par ceindre le bras pour y plonger ensuite leur instrument. Au sujet de ces détracteurs, David s'exprime de la sorte : « Leurs discours sont plus doux que l'huile ; mais ils sont en même temps des flèches. » *Psalm.*, LIV, 24. Cette manière de murmurer est d'autant plus préjudiciable et funeste, qu'elle est plus habilement déguisée.

Si c'est une grande vertu de s'abstenir de tout murmure, quel qu'il soit, c'en est une plus belle et plus admirable encore de ne pas murmurer, de ne vouloir pas même écouter les murmures des autres sur ceux qui nous ont offensés ; plus alors on est tenté de se venger ainsi des injures reçues, plus on montre de grandeur d'âme et de générosité, de vertus solides et réelles, en s'en abstenant. Ici la modération doit être en rapport avec le danger.

Il ne suffit pas, comme vous l'avez entendu, d'interdire le murmure à sa propre langue ; il faut aussi refuser d'entendre les murmurateurs, conformément à ce conseil du Sage : « Fermez vos oreilles avec des épines, afin de repousser la langue médisante. » *Eccli.*, XXVIII, 28. Il ne nous dit pas de boucher nos oreilles avec du coton, ou bien avec toute autre chose douce et commode ; non, c'est avec des épines que nous devons les fermer ; ce qui veut dire que la langue du médisant ne doit trouver en nous ni faiblesse ni fausse douceur. C'est ce qu'il exprime dans un autre endroit, et d'une manière encore plus claire : « L'aquilon chasse la pluie, et le visage sérieux, la langue médisante. » *Prov.*, XXV, 23. Si celui qui murmure est au-dessous de toi, si bien que tu aies le droit de lui imposer silence, ne manque pas de le faire aussitôt ; s'il est ton égal, appelle son attention sur un autre objet, tâche de rompre le fil de sa conversation ; laisse au moins paraître le malaise que tu

ressens et que ce soit là pour lui un avertissement tacite qui l'engage à revenir sur ses pas; car, s'il te voit un air souriant, il ira plus loin dans la fausse route, et tu seras de moitié dans le mal qu'il fait. Que dirait-on d'un homme qui se réchauffe avec plaisir au feu qui dévore une maison, quand il devrait, au contraire, apporter de l'eau pour l'éteindre?

Le pire de tous les murmures est celui qui tombe sur les bons, sur les personnes qui s'occupent d'œuvres de religion et de piété; c'est là décourager les faibles et les détourner du service de Dieu, c'est former une porte que beaucoup n'oseront pas ouvrir; si ce n'est pas un scandale pour les plus avancés, on ne peut pas en dire autant des commençants et des novices. Et, de peur que nous ne regardions ce scandale comme ayant peu de gravité, souvenons-nous de ce que dit le Seigneur dans l'Evangile : « Celui qui scandalisera l'un des plus petits qui croit, subira plus tard une terrible sentence; mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât une meule au cou et qu'on le précipitât ainsi dans la mer. » *Matth.*, XVIII, 6.

CHAPITRE X.

Du neuvième et du dixième commandement de la loi de Dieu.

Le neuvième commandement dit : « Tu ne désireras pas la femme de ton prochain; » et le dixième : « Tu ne désireras pas le bien d'autrui. » J'ai cru devoir les mettre ensemble, à cause de l'identité de la formule et de la similitude des objets. Plusieurs ont même pensé que ces deux commandements n'en formaient réellement qu'un; mais l'usage a prévalu dans l'Eglise de les distinguer et de les séparer; ils complètent ainsi le nombre de dix.

On serait tenté de croire qu'ils sont inutiles et superflus, puisque le neuvième est renfermé dans le sixième, qui défend le péché d'impureté, et que le dixième rentre également dans le septième, par lequel le vol est défendu. Dans l'explication de chaque commandement, nous avons invariablement montré sous une formule négative un précepte affirmatif, et réciproquement un précepte négatif sous une formule affirmative. Puis, en faisant ressortir

l'affirmation qui correspond à la formule négative du sixième et du septième, nous avons établi que ces deux préceptes exigeaient non-seulement la pureté des mains, c'est-à-dire des œuvres, mais encore la pureté du cœur.

Il ne suit pas néanmoins de là que les deux commandements dont nous parlons soient réellement superflus.

Sans doute il est vrai de dire, et la raison toute seule nous l'enseigne, que Dieu dans ses cinq commandements nous demande la pureté du cœur en même temps que celle des mains ; mais pour en dégager ce sens, pour leur donner cette portée, en un mot, pour les mettre en lumière, il faut recourir au travail du raisonnement, au commentaire des théologiens; et l'ignorance du grand nombre est si profonde qu'on ne pourrait dans bien des cas employer ce moyen ; la perversité du cœur humain est telle que souvent elle n'a de force que pour combattre la vérité : il a donc fallu cette déclaration explicite et manifeste, pour nous convaincre entièrement et ne laisser à notre malice aucune excuse plausible, aucun subterfuge à faire valoir ; il a fallu qu'un précepte formel nous imposât cette pureté intérieure qui reste toujours la plus difficile à pratiquer. Les deux derniers commandements ont donc leur raison d'être, et c'est à bon droit que, pénétrant jusqu'au fond des cœurs, ils vont étouffer les mauvais désirs et les mauvaises pensées : ils deviennent ainsi la confirmation et le résumé de tous les autres. Comme c'est par les œuvres qu'on fait surtout injure et qu'on porte préjudice au prochain, comme les œuvres sont d'ailleurs soumises au jugement des hommes et peuvent être condamnées par eux, elles sont clairement et distinctement désignées dans tous les commandements de la seconde table : c'est ici la justice extérieure, que l'œil de l'homme peut apprécier, et, de même que nous avons le droit d'en connaître, nous avons aussi celui de l'exiger les uns des autres. Mais l'autre justice, la justice intérieure, qui nous demeure cachée, c'est Dieu qui la demande, Dieu qui voit le fond des cœurs et qui les veut purs et chastes : il ne se contente pas d'exiger que le prochain ne soit pas offensé, il veut de plus qu'une telle pensée ne prenne pas racine dans notre cœur ; se proposant en cela de nous tenir éloignés du mal autant que possible, et de

conserver notre âme toujours agréable à ses yeux. Il ne se contente même pas du bien que je puis faire à mon prochain si le mauvais désir vit encore au fond de moi, si je souhaite voir couper les mains que je baise. De même que les bienfaits et les faveurs que sa puissance nous accorde, émanent d'une volonté généreuse, pleine de miséricorde et d'amour ; de même ce que nous faisons envers nos frères doit être l'expression de notre cœur : aucune dissonnance, aucune contradiction ne doit exister entre les sentiments et les actes. Mais, comme nous le disions plus haut, l'ignorance et la malice humaine pouvant objecter qu'elles ne sauraient comprendre les subtiles distinctions des docteurs, là où Dieu n'avait pas parlé d'une manière formelle, le Seigneur s'est expliqué catégoriquement dans ces deux derniers préceptes : « Tu ne désireras pas la femme, tu ne désireras pas le bien de ton prochain. » C'est la pureté du cœur qui nous est ainsi formellement prescrite.

Pour savoir à quel point cette prescription était nécessaire, nous n'avons qu'à voir quelle était la doctrine des Pharisiens : d'après eux, il suffisait de la justice extérieure, de celle qui se borne aux actions, pour accomplir les commandements ; c'est-à-dire qu'il suffisait, dans leur pensée, de ne pas faire le mal, et qu'il n'importait guère de le désirer. De là leur insupportable arrogance, parce qu'ils étaient irrépréhensibles dans les œuvres extérieures, tandis que leur cœur était souillé : ils n'estimaient, ils ne recherchaient que cette justice extérieure qui brille aux regards des hommes, et ne faisaient aucun cas de cette pureté du cœur qui rend l'homme juste en présence de Dieu.

Il faut encore observer que par ces deux commandements sont prohibées des actions qui ne tombent pas sous le coup de la justice humaine : ainsi, par exemple, solliciter un serviteur, un ouvrier pour les enlever aux autres et les attacher à notre service, influencer un fils de famille pour lui faire contracter un mariage qu'on désirerait. Ce sont là des manœuvres condamnées par le dixième commandement, dont le but est d'étouffer nos convoitises et de dilater en nous la charité. Ce commandement n'a pas de plus beau commentaire que cette parole du Sauveur : « Tu aime-

ras ton prochain comme toi-même. » Il a de plus pour appui cette loi naturelle : Ne faites pas à votre prochain ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît.

A propos de la convoitise qui a pour objet la femme du prochain, il est à remarquer que plusieurs ne se proposent pas un commerce illicite, des relations criminelles ; ils désirent seulement la mort du mari, afin de pouvoir ensuite obtenir cette femme. Cela est également contraire à ce commandement, aussi bien qu'à la loi naturelle, qu'on peut ainsi formuler : Ce que vous ne voulez pas pour vous, vous ne devez pas le vouloir pour un autre. Je n'ignore pas que ces deux commandements, qui reposent à la fois sur la loi naturelle et sur la charité, sont un lourd fardeau pour les hommes charnels, qui n'ont jamais expérimenté la joie pure et la sainte liberté que la charité porte avec elle ; mais il ne faut pas s'en étonner, vu que ces hommes-là regardent comme insupportables l'Évangile tout entier et le joug du Sauveur. Assurément nous pouvons rechercher nos avantages ; mais à condition que ce ne sera pas en transgressant la loi de Dieu, et cette loi nous défend de nuire aux autres.

Nous apprenons encore là à subjuguer nos inclinations, à devenir chaque jour plus maître de nous-même, à dompter surtout la convoitise puisqu'elle est la mère de tant de maux. Toute négligence à cet égard lui donne des forces nouvelles, affaiblit d'autant nos bonnes intentions, amoindrit les aspirations divines et tarit les énergies du libre arbitre.

Il y a là de plus un secret avertissement, mis en relief par tout ce qui précède, provenant du plus tendre des pères, et tendant à nous faire tenir sur nos gardes contre les efforts et les ruses de notre ennemi, lequel ne cesse de travailler à nous perdre par tous les moyens en son pouvoir, avec autant d'ardeur que de persévérance. Ne nous y trompons pas cependant, par cela même que le mauvais désir est entré dans notre cœur, le péché n'est pas aussitôt commis ; autre chose est de sentir, autre chose est de consentir ; éprouver la tentation, ce n'est pas être vaincu par la tentation. Il n'y a pas de péché sans volonté, ni de volonté sans plaisir ; si donc la sensation que tu ressens, au lieu de te causer du plaisir,

te cause de la peine, le péché est aussi loin de toi que le plaisir lui-même. C'est une infirmité de notre nature déchue, que nous soyons inclinés vers le mal, cela ne nous est pas imputé à péché; et nous devons cette grâce aux mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais nous devons lutter contre cette inclination, maîtriser notre cœur pour qu'il ne donne pas son consentement, notre volonté pour qu'elle n'obéisse pas; c'est ainsi que nous conserverons la pureté de l'âme, et nous le pouvons, selon cette parole du Sage: « N'allons pas avec notre volonté à la suite des mauvais désirs. » La doctrine du divin Sauveur est la même : « Veillez et priez pour que vous ne succombiez pas à la tentation. » *Matth.*, XXVI, 41. Armons-nous de courage contre le vice, que toutes les vertus contribuent à notre défense, selon le conseil de saint Paul : « Couvrez-vous de la divine armure pour que vous ne soyez pas terrassés au jour de la tentation; que la vérité ceigne vos reins, que la justice vous serve de cuirasse, que les bons plaisirs, conformes à l'Évangile de la paix, vous servent de chaussure et vous soutiennent dans la voie, que la foi vous couvre toujours comme un bouclier sur lequel viendront se briser les flèches de l'ennemi, portez le casque de l'espérance et du salut, et que la parole de Dieu vous soit une épée contre les puissances spirituelles. » *Ephés.*, VI, 13-17. Avec une telle armure, nous résisterons au démon, il fuira devant nous, comme nous l'assure l'apôtre saint Jacques, IV, 7.

Ces deux commandements nous font encore un devoir de veiller avec le plus grand soin à la garde de notre cœur; car, comme l'a dit le divin Maître, « ce n'est pas ce qui entre par la bouche, mais bien ce qui sort du cœur, qui souille l'homme; du cœur proviennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages et les blasphèmes. » *Matth.*, XV, 19. Cela doit être entendu, comme on le voit du reste d'une manière évidente, sans préjudice des lois de l'Église; le Sauveur voulait uniquement abolir les prohibitions de l'ancienne loi. La supériorité de la loi nouvelle et son caractère spirituel ressortent admirablement de ces deux derniers préceptes; c'est la pureté du cœur qu'elle se propose en dernier ressort. Enfin, nous pouvons en déduire la difficulté que présente l'accomplissement de la loi de

Dieu ; il n'est pas facile à l'homme charnel d'avoir cette pureté intérieure ; « et qui peut dire : Mon cœur est pur, je suis exempt de péché? » *Prov.*, xx, 9. Reconnaissons donc notre insuffisance, humilions-nous devant Dieu, demandons par de fervents désirs et par des larmes abondantes le secours d'en haut, et tâchons de l'obtenir en nous appliquant aux bonnes œuvres.

De l'immense faveur que Dieu nous a faite en nous manifestant sa volonté par ses commandements.

Voilà les commandements par lesquels la bonté divine nous a manifesté sa sainte volonté, bienfait que nous ne saurions jamais assez comprendre ni connaître : tout fidèle chrétien doit les aimer et les garder dans son cœur comme l'unique moyen d'arriver au salut ; c'est par ce chemin, et non par un autre, quand nous sommes à l'âge de raison, que Dieu veut nous sauver. Tenons dès lors pour certain que le démon, le monde et la chair ne peuvent manquer de s'armer contre nous, afin de s'opposer à l'accomplissement de ces divins préceptes. De là l'obligation de leur résister avec courage, et de ne tenir aucun compte de leurs menaces ni des pertes réelles qu'ils peuvent nous causer. C'est aux hommes courageux qu'appartient le royaume du ciel ; et c'est dans l'observation de cette loi que le courage chrétien se montre, puisqu'elle seule peut nous conduire à l'éternel bonheur. Pour atteindre ce but, perdre tout ce que le monde peut donner et souffrir tout ce dont il peut nous menacer, c'est un gain incomparable ; c'est échanger le temps contre l'éternité.

Considérons que les ennemis qui nous poursuivent sur la terre tantôt en nous flattant, tantôt en nous menaçant, seront après cette vie la cause de notre récompense, ou bien des ennemis plus cruels encore, s'élevant alors pour nous accuser des mêmes choses qu'ils nous persuadent aujourd'hui ; et que le législateur qui nous a donné ces commandements, sera plus tard le juge qui nous récompensera ou nous punira d'après ces commandements mêmes. Considérez quel doit être le résultat de l'obéissance que nous aurons témoignée à ce souverain Seigneur : à l'accomplissement de

sa loi s'attachent les plus magnifiques espérances, la possession d'une félicité suprême, qui consiste à posséder Dieu pendant toute l'éternité, à s'asseoir à sa table, c'est-à-dire à goûter le bonheur que Dieu lui-même goûte à jamais. Outre cette espérance assurée d'un bonheur éternel, ne doutons pas que, si nous observons cette loi divine, le Seigneur dès ici-bas n'ait soin de notre innocence et de notre justice, qu'il ne favorise nos bons desseins et ne soutienne nos bonnes œuvres, comme il l'a souvent promis.

Dans l'observation de cette loi, attachons-nous surtout au principe de tout ce que nous entreprenons de bien, afin de l'accomplir d'un cœur libre et joyeux, afin de conserver dans le cours de nos travaux la patience et la générosité jusqu'au bout de la carrière. Quand nous serons dans l'affliction, souvenons-nous que les labeurs de la vie présente sont de peu de durée, qu'ils passent dans un instant, tandis que la récompense doit en être éternelle; et la vue anticipée de ce bonheur sans fin nous fera vaincre avec fidélité ces épreuves passagères.

Lorsqu'à vos yeux se présenteront, d'une part, la sainteté et la beauté des œuvres que Dieu vous commande, et, de l'autre, la honteuse inclination que vous éprouvez pour le mal et la force de vos mauvaises habitudes, ne vous déconcertez pas pour cela, ne vous découragez pas en vous sentant si faible; rappelez-vous que ce même Dieu, qui vous a donné ces commandements, n'ignorait pas que par vous-mêmes vous étiez incapables de les observer et que vous aviez besoin d'une force étrangère. C'est cette force que Jésus-Christ vous a méritée par son sang; le secours par lequel il soutient votre faiblesse, la grâce dont il accompagne tous vos travaux, l'emportent sur vos inclinations, quelque violentes qu'elles soient. Concluons : Les commandements de Dieu doivent être pour nous l'objet des sentiments les plus humbles, en ce sens que nous les reconnaissions comme absolument au-dessus de nos forces; mais en ce qui regarde Dieu lui-même, qui nous oblige à les observer, nous devons les accepter avec une foi profonde, avec l'intime persuasion que sa grâce nous fera sortir victorieux de tous les assauts de nos ennemis : ces ennemis, Jésus-Christ les a terrassés le premier par l'effusion de son sang, de telle sorte que nous

n'avons plus affaire qu'à des lutteurs affaiblis et découragés qui n'auront jamais le pouvoir de nous faire violence, si nous ne voulons pas nous-mêmes leur donner notre consentement. Et toutefois, notre nature est telle, notre misère est si grande, aussi bien que notre incurie, nous sommes sujets à tant de changements et de défaillances, et nous nous disposons si mal à recevoir et seconder la grâce, que c'est une merveille de trouver un homme qui se montre fidèle à ces commandements.

CHAPITRE XI.

Des commandements de notre sainte mère l'Eglise.

Après avoir traité des commandements de Dieu, disons maintenant quelque chose des commandements de l'Église; mais auparavant rappelons ce qu'est l'Église elle-même, pour montrer qu'elle est revêtue de la puissance législative et qu'elle a le droit de nous commander.

L'Église, comme la définissent les théologiens, est l'universelle société des fidèles qui professent la doctrine du Christ. Bien que répandus dans toutes les parties du monde, ils constituent et composent un corps mystique, dont la tête est le Christ, prince de tous les pasteurs et de tous les prélats qui gouvernent cette Église unique, universelle, sainte et catholique. Jésus-Christ la confia à saint Pierre et à tous ses successeurs. *Matth.*, XVI, 18.

Cette Église est la chose du monde la plus chère au cœur de Dieu : il l'enrichit sans cesse des dons les plus précieux, il la comble de ses bienfaits et de ses grâces, il veille à sa conservation avec une sollicitude paternelle et la défend contre tous les ennemis qui peuvent l'attaquer. C'est la grande école où les enfants de Dieu sont élevés, apprennent la véritable science et se forment aux exercices de la milice spirituelle. C'est la colonne et le fondement de la vérité, et son infaillibilité ne souffre pas de doute : de là résulte l'inébranlable autorité de ses décisions. Jésus-Christ l'a établie sur des bases tellement solides que toutes les forces réunies du monde et de l'enfer ne pourront jamais, comme il le déclare

lui-même, lui rien faire perdre de sa fermeté, ni l'écarter en rien de sa foi, de son espérance et de sa charité.

Dieu l'a placée comme une puissante citadelle sur le sommet de la montagne, pour qu'elle soit aisément aperçue de tous les points de l'horizon et qu'elle serve d'asile à tous ceux qui veulent connaître la vérité et gagner la félicité suprême ; il n'a pas voulu qu'elle fût ensevelie dans de ténébreux souterrains, comme les conventicules des hérétiques, dont la voix mensongère ne cesse de crier : Ici est le Christ. *Matth.*, XXIV, 26. C'est le lis à la blancheur éclatante qui brille au milieu des épines de ce monde. C'est elle que Dieu nomme son amie, sa sœur, son épouse. *Cant.*, II et V. Ses qualités admirables et sa merveilleuse beauté sont chantées par Salomon ; pour la racheter, la sanctifier, la réunir et l'épouser, le fils de Dieu est venu sur la terre, a supporté d'innombrables travaux, est mort sur une croix, en lui léguant le sacrement adorable de son corps et de son sang précieux. Pour elle il a prié son Père pour qu'elle ne vînt jamais à faillir dans la foi. Le Saint-Esprit la dirige et la gouverne, selon cette promesse de Jésus-Christ : « Le Paraclet que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera connaître toutes nos volontés. » *Joan.*, XIV, 26.

C'est donc cette Église, dont l'autorité est si grande, qui aux dix commandements de la loi en a ajouté six autres, afin d'en mieux assurer l'observation. Le premier nous ordonne de célébrer les fêtes ; le second, d'entendre la messe en ces jours ; le troisième, de jeûner aux époques prescrites, au Carême, aux Quatre-Temps, aux vigiles de certaines fêtes ; — ce nom de *vigiles* provient de l'usage où l'on était dans les temps primitifs de consacrer à la prière la veille des grandes solennités ; — le quatrième, de confesser tous les péchés à son propre pasteur, sauf le cas d'une dispense et d'une autorisation spéciale obtenues par des ordres religieux ; le cinquième, de communier au moins une fois l'an dans le temps pascal ; le sixième, de payer exactement les dîmes et les prémices.

Voilà les décrets et les commandements de notre sainte Mère l'Église, reçus dans les siècles passés, confirmés par l'usage et par

le consentement de tous les fidèles, pleinement conformes aux lumières de la raison comme aux principes de la piété, admirablement féconds en fruits de grâces et de salut, puisqu'ils nous imposent des œuvres saintes, des exercices de foi, d'humilité, d'obéissance chrétienne, et qu'ils nous tracent un plan de vie qui doit maintenir l'union fraternelle et contribuer au bonheur de la société : autant de signes de la vraie religion et de la piété intérieure, singulièrement propres à l'édification des peuples et à l'effusion de la divine lumière dans le monde. Ils ont pour résultat de réaliser ce magnifique précepte de l'Apôtre : « Que tout se passe parmi vous selon l'ordre et l'honnêteté. » I *Corinth.*, XIV, 40. N'oublions pas qu'ils servent d'une manière éminente à nous faire bien user de la liberté chrétienne, de cette liberté sujette à tant d'abus et sous laquelle tant d'hommes prétendent déguiser leurs excès. C'est donc de la licence que nous délivrent ces religieux et saints décrets, en mettant un frein à nos appétits désordonnés.

La liberté chrétienne, en effet, n'est pas ainsi nommée parce qu'elle nous rendrait libres de manger et de boire à notre gré, mais bien parce qu'elle nous affranchit du joug des passions, des chaînes de nos appétits, de l'esclavage du péché, des pratiques gênantes de l'ancienne loi, et qu'elle nous donne l'esprit d'adoption, en nous élevant à la dignité d'enfants de Dieu, pour que nous ne regardions pas principalement à la récompense, comme des mercenaires, et que nous agissions pour plaire à notre Père céleste, comme des enfants : tel sera le fruit de ces divins préceptes : ils nous feront servir Dieu dans la justice et la sainteté, ils feront de nous les humbles serviteurs de la vertu, les sectateurs de la vérité, des enfants pieux et soumis, des hommes courageux et patients, des amis de la pénitence et de la croix selon cette parole de l'Apôtre : « Vous êtes appelés, mes frères, à la vraie liberté ; mais ne faites pas de cette liberté un aliment pour les vices de la chair, faites plutôt qu'elle serve à la charité qui doit vous unir les uns aux autres. » *Galat.*, V, 13. A cette charité peuvent être rapportées toutes les œuvres vertueuses, mais d'une manière spéciale la fidèle observation des commandements de l'Église.

Si nous ne les expliquons pas chacun en particulier, c'est que

les deux premiers, qui concernent les fêtes et la messe, se trouvent expliqués déjà par ce qui a été dit sur le troisième commandement de Dieu, et que nous traiterons plus tard de la messe et de la manière de l'entendre. Les deux suivants, sur la confession et la communion, trouveront leur place quand nous parlerons des sacrements. Plus loin nous traiterons des jeûnes. Quant à l'obligation de payer les dîmes, c'est assez de ce qui a été remarqué dans l'exposition du septième commandement. Il serait donc superflu de parler ici plus longuement des commandements de l'Église.

CHAPITRE XII.

Des péchés en général tant mortels que véniels.

Nous avons vu quelles sont les obligations que les commandements nous imposent; voyons maintenant quels sont les péchés par lesquels on peut les violer. Il est vrai que nous avons touché à ce dernier sujet dans l'explication détaillée de chaque commandement, et que le reste pourrait aisément se déduire de là, puisque le péché n'est autre chose qu'un désir, une parole, une action contre les commandements de la loi divine; il est cependant nécessaire de traiter des péchés considérés en eux-mêmes, et cela pour plusieurs raisons. La première c'est pour que nous en connaissions mieux les différentes espèces et les caractères distinctifs; la seconde, pour que nous saisissions les rapports d'ordre et de causalité qu'ils ont entre eux, puisqu'on ne saurait éviter les effets qu'en évitant d'abord les causes; la troisième pour que nous sachions en apprécier la gravité, tous les péchés n'étant pas égaux, les uns étant plus graves que les autres, chose importante à savoir, si nous voulons proportionner à la gravité de la faute le soin que nous mettrons à l'éviter. Pour introduire un certain ordre dans cette matière, nous traiterons d'abord des péchés en général, puis des remèdes par lesquels nous devons nous en garantir. Nous parlerons subsidiairement des péchés capitaux, ensuite des péchés contre le Saint-Esprit, enfin des péchés qui crient vengeance vers le ciel.

I.

Des péchés en général, des motifs que nous avons de les abhorrer, des degrés par lesquels l'homme y tombe.

Sur le premier point, disons avec saint Ambroise que le péché est une atteinte portée à la loi de Dieu, une désobéissance à ses commandements. Or, c'est là de toutes les choses du monde celle que nous devons le plus redouter et fuir ; car le fruit et la récompense du péché, c'est la mort. *Rom.*, VI, 16 et 23. Dieu dit par son Prophète : « L'âme qui aura péché, mourra. » *Ezéch.*, XVIII, 4. Et dans les livres de la Sagesse il est dit : « Les méchants ont appelé la mort par leurs œuvres et par leurs paroles. » *Sap.*, I, 16.

On ne peut rien imaginer ici-bas de plus déplorable qu'un tel genre de mort : par là l'homme se sépare de Dieu et de tout bien, de la société des saints et du bonheur des élus ; il perd le bien suprême, dont la connaissance et l'amour font notre éternelle félicité. Non-seulement cette mort nous prive de tout bien, mais elle nous soumet encore à tout mal, en nous soumettant au pouvoir des démons, de telle sorte qu'après avoir pris part à leur révolte, nous participions à leur éternel châtiment. Cela nous montre combien est conforme à la raison ce conseil que le Sage nous donne : « Fuyez le péché comme vous fuiriez un serpent. » *Eccli.*, XXI, 2. Et le saint vieillard Tobie disait à son fils : « Ayez Dieu présent à votre mémoire tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. » *Tob.*, IV, 6.

Pour faire naître dans nos cœurs la haine que mérite le péché, il sera d'un grand secours de considérer les châtiments dont Dieu l'a constamment frappé : l'épouvantable châtiment des anges rebelles, celui de nos premiers parents, et dans la suite des âges, de Caïn, de Pharaon, de Nabuchodonosor, de Saül, de David, sans oublier le sort terrible des habitants de Sodome, ni celui des enfants d'Israël. Ces différents exemples nous feront au moins entrevoir l'horreur que Dieu ressent pour le péché, puisqu'elle se manifeste de la sorte contre les pécheurs. Si nous comprenons bien

de telles leçons, nous craindrons Dieu, nous travaillerons à l'amendement de notre vie, nous ne négligerons pas l'affaire de notre salut. Ce n'est pas en vain que le Prophète a dit : « Être exempt de péché, c'est là tout le fruit. » *Isa.*, XXVII, 9. Pour que nous soyons en garde contre un mal aussi grand, il importe de savoir que l'homme tombe dans le péché par trois degrés successifs, dont voici les noms : La suggestion ou représentation faite dans notre esprit par le démon, la délectation, le consentement. Par la suggestion nous entendons une mauvaise pensée quelconque provenant du démon, du monde ou de la chair ; la délectation est le plaisir dangereux que la chair ou le cœur trouvent dans cette représentation mauvaise ; le consentement a lieu quand la volonté, séduite déjà par le plaisir, se détermine sciemment au mal. Le péché est consommé par un tel consentement, et l'homme est dès lors condamné à des peines éternelles, avant même que l'acte extérieur soit intervenu. Ainsi donc la suggestion est le germe du péché, la délectation en est le développement, le consentement seul en est l'éclosion. Voilà ce que nous avons appelé les trois degrés qui conduisent au péché ; mais l'infernale échelle descend encore plus bas : du consentement on passe à l'action, de l'action à l'habitude, de l'habitude à la prescription ; et, quand une fois le péché a la prescription pour lui, on vient à s'en glorifier, on va même plus loin, et l'on ne tient plus aucun compte des prohibitions renfermées dans les divins commandements ; de là au désespoir et à l'impénitence finale il n'y a qu'un pas.

Tels sont les anneaux de cette funeste chaîne où sont pris les malheureux condamnés à la prison éternelle. C'est pour cela qu'il importe tant de connaître cet enchaînement fatal, cette succession logique du mal dans une âme ; en apercevant le fond de l'abîme, on peut mieux reculer sur le bord. Et puisque, comme nous venons de le dire, la suggestion est le point de départ, le germe d'où proviennent les fruits amers du péché, en étouffant ce germe, en coupant court à la mauvaise pensée, on retranche par anticipation tous les rameaux et tous les fruits de cet arbre.

Il n'est donc pas de conseil plus salutaire que de résister dès le début à la mauvaise représentation, afin qu'elle ne prenne pas

racine dans notre esprit : dans ce cas le mérite est toujours grand, et la victoire est facile. Quand on se laisse entraîner de la représentation à la délectation, aussitôt surgissent trois inconvénients inévitables : d'abord on perd le mérite qui se trouve dans cette première résistance à la représentation ; puis, on offense Dieu d'une manière au moins vénielle par cet instant d'arrêt dans le plaisir ; enfin la lutte devient d'autant plus pénible, il est d'autant plus malaisé de refuser le consentement qu'on s'est arrêté davantage au plaisir. On résiste mieux à l'ennemi sur le seuil que lorsqu'il est entré dans la maison. La paix dont jouit une âme qui résiste tout d'abord à la suggestion, les remords et les difficultés dont elle s'affranchit par cette résistance, celui-là seul les comprend qui en a fait l'expérience.

II.

Des remèdes contre les péchés et des œuvres satisfactoires.

Mais comme personne ici-bas ne peut sans blesser la vérité, tenir ce langage : « Mon cœur est pur, je suis exempt de péché, » il est bon que nous fassions connaître les remèdes dont le Verbe divin, la Sagesse substantielle du Père, notre Rédempteur Jésus-Christ nous a pourvus contre le venin du péché, après le consentement donné.

Le premier de tous, le plus essentiel, c'est le sacrement de Pénitence, en dehors duquel chercherait en vain d'autres remèdes l'homme qui a sur la conscience un péché mortel. C'est là le remède le plus nécessaire, après le baptême, qui nous ait été laissé par le céleste Médecin ; il l'institua quand il dit aux prêtres : « Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez. » *Joan.*, XX, 23. Le pécheur doit s'approcher de ce sacrement avec une douleur sincère du cœur, sacrifice que Dieu n'a jamais repoussé, puisque ses yeux s'abaissent toujours sur les humbles et que ses oreilles sont ouvertes à leurs prières. La nécessité de cette douleur pour rendre ce remède efficace, saint Augustin nous l'a montrée dans son traité sur la Médecine de la Pénitence, voici ses expressions : « Il ne suffit pas de changer de vie et de renoncer

au péché, si l'homme ne satisfait à Dieu par la douleur de l'avoir offensé, par d'humbles gémissements et par des œuvres satisfactoires, autant qu'il est en son pouvoir. »

On satisfait pour les péchés confessés par l'aumône, suivant ce qui est écrit dans le livre de Tobie : « L'aumône délivre de tout péché et de la mort, elle ne laissera pas tomber l'âme dans les ténèbres. » *Tob.*, IV, 11. Le Prophète exprime la même pensée presque dans les mêmes termes : « Rachetez vos péchés par des aumônes et vos iniquités par des œuvres de miséricorde envers les pauvres. » *Dan.*, IV, 24.

Un autre remède très-efficace pour racheter les péchés, c'est le pardon des injures, selon la promesse même du Sauveur : « Si vous pardonnez aux hommes les offenses qu'ils auront commises envers vous, votre Père vous pardonnera de même vos péchés; mais si vous ne pardonnez pas, il ne vous sera pas pardonné. » *Matth.*, VI, 14, 15.

Celui-là satisfait aussi pour ses péchés qui procure le salut du prochain. Il est écrit : « Celui qui ramène le pécheur de ses égarements, délivre de la mort sa propre âme et couvre la multitude de ses péchés. » *Jac.*, V, 20.

L'humble prière guérit la blessure faite par le péché; telle était celle de ce publicain qui, se frappant la poitrine, disait : « Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » *Luc.*, XVIII, 13. C'est le remède que s'appliqua si heureusement l'enfant prodigue, lorsque, revenu à lui-même, il prit la résolution de retourner à la maison de son père et de se prosterner à ses pieds avec ces touchantes paroles : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, mettez-moi au rang de vos serviteurs. » *Luc.*, XV, 18, 19. C'est assez pour moi, semble-t-il ajouter, d'être traité de la sorte, pourvu que je sois dans votre maison.

Disons enfin que l'amour de Dieu satisfait magnifiquement pour les péchés. Le faux or se décompose au feu, qui purifie les vrais métaux. C'est par ce feu spirituel que fut purifiée cette pécheresse pénitente dont le Seigneur dit : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. » *Luc.*, VII, 47.

III.

Des péchés véniels et de leurs effets.

Après avoir parlé des péchés mortels et des moyens d'y remédier, parlons maintenant des péchés véniels et de leurs remèdes. On appelle péchés véniels, ces fautes qui ne nous font pas perdre Dieu, et dont on obtient facilement le pardon. Ces fautes, quoique hors de la charité, ne lui sont pas contraires; telles sont les paroles oiseuses, les plaisanteries et la gaieté hors de propos, la dissipation de l'âme, manger, boire, dormir au delà du nécessaire; en un mot, tout ce qui se fait contre la raison, ou qui dépasse la mesure que l'on doit garder en toutes choses. En vérité, on ne saurait, dans cette vie, ne pas commettre de ces fautes.

Si elles ne sont point mortelles, elles nous sont néanmoins préjudiciables; elles blessent les yeux de Dieu, elles contristent l'Esprit-Saint, selon notre façon de comprendre, de même qu'un léger dédain de l'épouse déplaît à son époux, qui désire la voir agir en tout avec discrétion et bonne grâce. Ces fautes sont encore un obstacle à la ferveur de la charité, qu'elles refroidissent; par là elles obscurcissent la conscience, lui enlèvent de son éclat, arrêtent les progrès dans la vertu, et prédisposent à tomber facilement dans le péché mortel. Appliquons-nous donc à nous en éloigner, et n'estimons pas peu de chose ses souillures; car, dans la céleste Jérusalem, rien n'y entrera qui ne soit pur. Si nous ne les expions pas dès cette vie, elles nous causeront à la mort de graves dommages; elles nous éloigneront de la vue de Dieu, jusqu'à ce qu'elles aient été consumées par le feu du purgatoire, lequel feu, s'il n'est pas éternel, est plus terrible que toutes les souffrances de cette vie.

IV.

Des remèdes à opposer aux péchés veniels; qu'il faut se garder de n'en faire aucun cas.

Les remèdes à opposer à ce genre de fautes, d'après l'ancien usage de l'Église, sont les suivants : L'humble accusation de

soi-même, comme la confession générale que l'on fait en servant la messe, se frapper avec humilité la poitrine, la récitation du *Pater*, l'eau bénite, n'importe quelle mortification corporelle exercée avec piété et prudence, les pratiques religieuses, soit celles qui concourent au bien et à l'avantage du prochain, soit celles de la vie spirituelle et contemplative. Ces remèdes, les serviteurs de Dieu les emploient avec d'autant plus de soin qu'ils sont plus pénétrés de cette vérité, qu'il nous faudra rendre compte d'une parole oiseuse au jour du jugement. *Matth.*, XII. C'est pourquoi le saint homme Job disait : « J'étais rempli de crainte dans toutes mes œuvres, sachant que vous, Seigneur, ne pardonnez point aux prévaricateurs. » *Job.*, IX. Ceci doit s'entendre du châtiment dû à la faute, car, si Dieu étant souverainement bon, ne doit laisser aucun bien, quelque petit qu'il soit, sans récompense, ou dans cette vie ou dans l'autre, comme il est, d'autre part, la souveraine justice, il ne laissera aucune faute sans châtiment, soit dans cette vie, soit dans la vie à venir. Il est certain, selon le mot de l'Apôtre, que si nous jugions nous-mêmes avec droiture, et si nous prévenions le Seigneur, en nous condamnant et en nous châtiant, cela suffirait à Dieu qui ne nous condamnerait pas. I *Corinth.*, XI. Ainsi, heureux celui qui passe sa vie dans la crainte. *Proverb.*, XXVIII, 14.

Gardez-vous bien, chrétiens, d'être au nombre de ceux qui, sachant qu'une chose n'est point péché mortel, ne se font aucun scrupule d'en user toutes les fois que cela leur convient. Souvenez-vous de cette sentence du Sage : « Celui qui ne s'éloigne pas des fautes légères, tombera bientôt en des fautes graves. » *Eccli.*, XIX, 1. Souvenez-vous de ce proverbe : Un clou cause la perte d'un fer, un fer celle d'un cheval, un cheval celle d'un cavalier. C'est à savoir : Qui méprise les petits dangers, ne tarde pas à devenir victime des plus graves. De vastes maisons finissent par s'écrouler lorsqu'on néglige les gouttières qui en pourrissent peu à peu la charpente.

Il est vrai que des milliers de péchés véniels ne sauraient former un péché mortel ; mais, il n'y a pas moins de vérité dans les paroles suivantes de saint Augustin : « Ne dédaignez pas les péchés

véniels, parce qu'ils sont peu graves; craignez-en plutôt le nombre. Un grand nombre de fourmis feront périr un homme. Les grains de sable sont bien petits, mais si vous en remplissez un navire, il devra sombrer. Les gouttes d'eau sont bien petites, mais elles forment les torrents qui renversent les maisons. » D. August. Epist. CVII, *de Baptis. et pœnit.* Voilà ce que dit cet excellent docteur, non pas que, à son avis, plusieurs péchés véniels fussent un péché mortel, mais parce qu'ils nous prédisposent à le commettre.

Une pensée fort remarquable à ce même propos est celle que saint Grégoire exprime en ces termes : « Il est bien souvent plus périlleux de commettre, avec plus de facilité, les plus petites fautes que les grandes. Comme nous connaissons mieux la gravité de celles-ci, nous nous empressons davantage d'en sortir; mais, faisant peu de cas des petits, nous les commettons par cela même à plusieurs reprises, nous exposant ainsi aux plus graves dangers. » D., Greg. part. III. Ne méprisez donc, chrétiens, le péché véniel à cause de sa légèreté, et puisque, en définitive, il est notre ennemi, comme le prouvent les maux qu'il nous cause. D'ailleurs, il n'y a pas d'ennemi, si petit qu'il soit, qui, si on le méprise, ne soit capable de porter les plus graves préjudices.

CHAPITRE XIII.

Remèdes généraux des péchés tant mortels que véniels.

Puisque nous avons, en général, des péchés, soit mortels, soit véniels, et des remèdes qui nous permettent de les expier et de nous en purifier, parlons aussi d'une manière générale d'une autre classe de remèdes, propres à nous préserver des uns et des autres. Le premier consiste à former en son cœur le propos inébranlable de mourir mille fois plutôt que de commettre un péché mortel; et, de même qu'une femme, noble et vertueuse, est toujours disposée à souffrir la mort plutôt que d'infliger une tache à l'honneur conjugal; ainsi telle doit être la fidélité du chrétien envers Dieu, qu'il soit toujours prêt à supporter tous les maux imaginables, les pertes de fortune, celles de l'honneur, de la vie, avant que de commettre un péché mortel.

Ce qui vous servira beaucoup pour former un pareil dessein, ce sera de considérer ce que l'on perd en commettant le péché mortel. Les biens dont nous sommes dépouillés dans ce naufrage, sont si précieux et si grands, qu'on ne saurait y réfléchir sérieusement, sans être étonné de la facilité avec laquelle les hommes s'y laissent aller. La première et principale perte est celle de la grâce et de l'amitié de Dieu, et de l'Esprit-Saint qui sort de l'âme où il résidait. C'est là la plus grande faveur que Dieu, en ce monde, puisse faire à la créature ; car la grâce et l'amitié divine ne sont autre chose qu'une forme surnaturelle, en vertu de laquelle l'homme participe à la divine nature, et devient Dieu par participation comme un vice-roi est roi par participation. Mais la perte de l'amitié et des faveurs de Dieu, conséquence de la perte de la grâce, qui pourrait en exprimer la grandeur ? Si c'est un malheur cruel et amer de perdre les bonnes grâces d'un roi de la terre, que serait-ce donc de perdre les faveurs et les bonnes grâces du Roi de la terre et des cieux ?

Une autre perte est celle des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, lesquels parent et ornent notre âme devant Dieu, en même temps qu'ils l'arment et la fortifient contre le pouvoir de Satan. L'âme perd encore le droit qu'elle avait au royaume des cieux : ce droit est une conséquence de la grâce, qui est elle-même un gage de la gloire ; car, selon l'Apôtre, c'est par la grâce que se donne la gloire. *Rom.*, VI. Une autre perte est celle de notre esprit d'adoption, qui nous fait enfants de Dieu, et nous donne un cœur et des sentiments tout filiaux. *Rom.*, VIII. Avec cet esprit d'adoption, nous perdons la faveur de cette providence paternelle, avec laquelle le Seigneur veillait sur nous, comme un bon père sur ses enfants. C'est de ce grand bien que se félicitait le prophète David, quand il s'écriait : « Que je suis heureux, Seigneur, de me voir à l'ombre de vos ailes, parmi ceux à qui vous avez accordé votre secours et votre protection. » *Psalm.*, LXII. Une autre perte est celle de la sérénité d'une bonne conscience. L'on perd en outre la douceur et les consolations du Saint-Esprit, qui dépassent sans comparaison toutes les consolations et les douceurs de ce monde. Nous perdons également les fruits et les mérites de notre vie passée; toutes les

bonnes œuvres que nous avions faites sont frappées de mort, jusqu'à ce qu'une nouvelle grâce les rappelle à la vie. Nous n'avons plus de communication ni de participation à tous les biens du Christ, à son sang, à sa grâce, à sa gloire, parce que nous ne sommes plus de ses membres vivants. Or chacune de ces pertes est au-dessus de toute expression humaine.

Mais, examinons ce que nous gagnons lorsque, malgré de telles pertes, nous nous précipitons dans le péché mortel. Ce que notre âme y gagne, c'est d'être aussitôt rayée du livre de vie, quoiqu'elle ne le soit pas de celui de la prédestination par la grâce ; cette dette condamnée pour le moment en toute justice, c'est d'échanger aussitôt le sort et la dignité d'enfant de Dieu contre la misérable condition d'esclave du péché et du démon. De temple et de sanctuaire de la sainte Trinité qu'elle était, elle devient une caverne de larrons, un repaire de serpents, de basilics et de scorpions. Elle reste dans ce dénûment où se trouva Samson, lorsque, ayant perdu ses cheveux, source de sa force, il demeura faible, semblable au reste des hommes, et les pieds et les mains liés, captif de ses ennemis qui lui arrachèrent les yeux, et lui firent tourner la meule comme à une bête de somme. *Judic.*, XVI. Or, à un semblable état, à une aussi grande misère est réduite l'âme qui, par un péché mortel, s'est dépouillée de tous ses vêtements, dont les cheveux de Samson étaient la figure ; elle est désormais faible, vis-à-vis des tentations, enchaînée de manière à ne pouvoir produire d'actions méritoires, aveugle quant à la connaissance des choses divines, captive et esclave des démons, qui l'emploient constamment à des œuvres bestiales, c'est-à-dire, à assouvir ses appétits brutaux.

Eh bien, mon frère, cet état vous semble-t-il redoutable? ces pertes vous paraissent-elles à mépriser? Comment accorder, avec le sens chrétien, avec notre raison et notre foi, la facilité que l'on met à commettre le péché? En vérité, un péché mortel est une chose si affreuse que, aux yeux de celui qui le connaît et qui réfléchit au préjudice qu'il nous cause, le spectacle de tous les démons réunis et de l'enfer ouvert, lui paraîtrait moins épouvantable que celui d'une occasion de pécher.

Que ces observations suffisent, ô mon frère, pour faire naître dans votre cœur la résolution de ne plus commettre un seul péché. Lorsqu'une occasion vous sollicitera, recourez à ces considérations; mettez-les toutes dans le plateau d'une balance, mettez dans l'autre les séductions et le plaisir qui vous attirent, et vous verrez bientôt s'il est raisonnable de céder à un si bas prix, de si précieux trésors. N'imitez point le profane et glouton Esaü qui, pour un plat de lentilles, vendit la bénédiction de son père et son droit d'aînesse.

Le second remède, qui est d'une importance extrême, consiste à fuir les occasions du péché, les mauvaises compagnies, les divertissements, la fréquentation des personnes suspectes, soit hommes, soit femmes. Il tombera infailliblement, celui qui ne fuira pas l'occasion. Supposez un convalescent tellement faible, qu'il ne puisse se tenir debout sans tomber plusieurs fois, par le seul fait de sa propre faiblesse, comment se tiendrait-il debout, et quelle résistance opposerait-il, s'il éprouvait quelque choc? De même, si l'homme a été réduit par le péché à une telle faiblesse, qu'il lui arrive, sans occasion aucune, plusieurs fois de tomber, que sera-ce, s'il s'expose à l'occasion, laquelle le pousse en quelque sorte vers la chute? Il a été dit : « Celui qui aime le péril, y périra. » *Eccl.*, III.

Le troisième remède consiste à opposer une prompte résistance à la tentation, dès que nous nous en apercevons, portant les yeux de notre âme sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la figure touchante qu'il avait au haut de la croix, alors qu'il était inondé de sang, couvert de plaies, et un véritable tableau de douleurs, en songeant que ce supplicié est un Dieu s'immolant pour le pécheur, et à cette pensée en tremblant de commettre une action capable de réduire Dieu en un semblable état. En même temps, vous l'invoquerez du fond de votre cœur, lui demandant grâce et faveur pour vous délivrer de ce dragon infernal, et qu'il ne permette pas qu'une passion et des souffrances si douloureuses endurées pour vous, restent pour vous inutiles et vaines.

Le quatrième remède consistera dans la fréquentation des sacrements. Ce sont eux que le céleste médecin, Jésus-Christ, a établis

comme pour nous préserver des péchés ; ce sont les bienfaits divins de la loi de grâce. Quoique l'usage des sacrements soit toujours très-salutaire, il est particulièrement excellent de recourir au temps de la tentation, aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. S'il vous arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, de commettre quelques péchés, n'allez jamais vous coucher sans vous être confessé, si vous le pouvez, car vous ignorez si vous arriverez au lendemain, et, si vous ne le pouvez pas, excitez-vous à la contrition, comme le dit saint Grégoire ; le péché qu'on ne cherche pas à effacer par la pénitence, ne tarde pas à nous entraîner, par son propre poids, à des fautes nouvelles.

Le cinquième remède est la fréquente et dévote oraison : c'est là que l'on demande la grâce de résister au péché, que l'on savoure les délices de l'Esprit-Saint, lesquelles nous dégoûtent du monde et de la sensualité, et que l'on y retient l'esprit essentiel de dévotion, à savoir, une grande promptitude à pratiquer toutes sortes de vertus.

Le sixième remède consiste dans la lecture des bons livres. Par cette lecture, notre temps s'emploie utilement, notre entendement s'éclaire par la connaissance de la vérité qui nous y est enseignée, notre volonté s'enflamme et nous devenons ainsi plus forts contre le mal et mieux disposés au bien.

Le septième remède consiste dans la pratique des bonnes œuvres et des pieux exercices. L'homme oisif est, en effet, semblable au champ non cultivé, qui se couvre de chardons et d'épines, de là ce mot du Sage : « Bien des maux ont été enseignés à l'homme par l'oisiveté. » *Eccl.,* III.

Le huitième remède consiste dans le jeûne et les austérités quotidiennes, car l'un des principaux effets du jeûne est d'affaiblir en nous l'ennemi domestique, et d'affaiblir simultanément tous ses appétits désordonnés. Aussi, pour cette raison, et de plus pour expier nos péchés, pour honorer et imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, on donne au chrétien l'excellent conseil de pratiquer tous les jours, principalement le vendredi, une mortification, quelque petite qu'elle soit, soit dans le manger, le boire, le dormir, soit en priant à genoux, soit en supportant quelque désagrément, soit en par-

donnant quelque offense, soit en faisant abnégation de sa propre volonté dans les choses à sa convenance. Une pareille conduite, outre qu'elle est un remède contre le péché, nous procure une infinité d'autres avantages.

Le neuvième remède sera le recueillement du silence et la tranquillité de la solitude. « De nombreuses paroles, a dit Salomon, ne seront jamais exemptes de péché. » *Prov.*, x. Toutes les fois que j'ai quitté ma solitude pour aller au milieu des âmes, j'en suis revenu moins homme. En conséquence, quiconque désirera enlever au péché une partie de ses armes, qu'il évite autant qu'il le pourra les conversations et les compagnies, les visites et les relations avec le monde, qui ne seront pas absolument nécessaires. En agissant autrement, il verrait, par expérience, avec quelle amertume et quel mécontentement il entrerait dans sa retraite, et combien sa tête serait travaillée par les pensées et les imaginations importunes, source d'ennuis pour lui, lorsqu'il voudra se recueillir et s'entretenir avec Dieu.

Un dixième remède consiste à s'examiner tous les soirs et à se rendre compte de la manière dont on a employé la journée, et se reprochant devant Dieu son orgueil, sa vaine gloire, sa jalousie, ses haines, ses inimitiés, ses soupçons, ses jugements téméraires, ses tristesses absurdes, sa joie excessive à l'occasion des choses de la terre, ses désirs déréglés des biens temporels et de la fortune, les tentations mal repoussées soit contre la foi, soit contre la pureté et la chasteté, les mensonges et les paroles oiseuses, les jurements sans nécessité, les railleries et les propos caustiques à l'endroit du prochain, la paressè et la négligence dans les œuvres de la vertu, la sécheresse dans la prière, et la froideur en fait de charité envers Dieu comme envers les pauvres, l'ingratitude à propos des bienfaits divins. De toutes ces choses, il faut nous en affliger soit en particulier, soit en général, et en demander pardon au Seigneur, avec le ferme propos de nous en corriger. Quand vous aurez, à l'exemple de David, baigné votre couche de vos larmes, vous dormirez d'un plus profond sommeil, et vous sentirez votre conscience extrêmement soulagée, et votre âme remplie de consolations spirituelles.

Quant aux personnes qui sont tentées par un vice particulier, tel que la colère, la vaine gloire, la sensualité, et qui en sont plus souvent vaincues, indépendamment de cet examen et de cette confession du soir, il leur sera souverainement utile de se prémunir tous les matins contre ce vice, par une prière particulière, et par une résolution nouvelle, demandant avec instance au Seigneur, une spéciale assistance. Ces précautions quotidiennes concourent efficacement à nous assurer la victoire sur l'ennemi. Ce qui n'est pas moins utile à ce propos, est de former toutes les semaines le dessein particulier de venir à bout d'un vice, ou d'acquérir une vertu. De cette façon, on gagne insensiblement du terrain, et on profite en vertu, tout en devenant de plus en plus maître de soi-même.

Le onzième remède consiste à vivre avec la résolution d'éviter toutes sortes de péchés même véniels. Les véniels nous disposant aux mortels, ainsi que nous l'avons dit plus haut, quiconque se fera une habitude de redouter et d'éviter les fautes les plus légères, sera d'autant plus éloigné de tomber dans les fautes les plus graves.

Le douzième et dernier remède sera de prendre la résolution de briser avec le monde, avec toutes ses lois, ses vanités, ses observances, et de mépriser tout ce que l'on dira. C'est le premier sacrifice qu'exige l'amitié avec Dieu, selon ce mot de saint Jacques : « Quiconque veut être l'ami de Dieu doit avant tout se déclarer l'ennemi du monde. » *Jac.*, IV. Il est impossible, d'ailleurs, de servir deux maîtres dont les volontés sont opposées l'une à l'autre, Dieu qui est la somme de tout bien, et le monde qui, comme le dit saint Jean, est le réceptacle de tous les maux *Math.*, VI ; I *Joan.*, II ; qu'il le tienne donc pour certain, celui qui ne brisera pas avec le monde, et qui ne lui refusera pas entièrement le respect, en tout ce qui est opposé à la loi de Dieu, il commettra beaucoup de maux par crainte du monde, et à ce point de vue, il devient son esclave puisqu'il craint de lui déplaire, et que, pour ne pas lui déplaire, il fait des choses qui déplaisent à Dieu, preuve qu'il estime le monde plus que Dieu.

Ces douze remèdes s'appliquent indistinctement à toutes sortes de péchés ; il nous reste à parler de certains remèdes particuliers

à opposer à certains péchés plus particuliers et spécialement aux sept péchés capitaux, ainsi nommés parce qu'ils sont la source et la racine de tous les autres. Si l'on vient à bout de ceux-ci, les autres qui en sont les effets seront par cela même vaincus.

Chose extrêmement remarquable dans ce combat, il est moins besoin de bons bras pour lutter, de pieds agiles pour fuir dans l'occasion, que de bons yeux pour regarder; car les yeux sont les armes principales dans cette guerre spirituelle. Le soin principal de notre adversaire est de déguiser si bien la tentation, qu'elle paraisse un bien et non un mal, une chose raisonnable et non une tentation. Quand il nous suggère des pensées d'orgueil, de convoitise, de colère, il nous persuade qu'il est raisonnable de désirer cet honneur, ces richesses, cette vengeance, et qu'il serait plutôt déraisonnable de ne pas les chercher. Il couvre ainsi le poison de la tentation du manteau de la raison, pour séduire les hommes qui se font gloire de suivre la raison en toutes choses. Or, pour discerner le piége, on a besoin d'yeux qui aperçoivent, sous l'appât de la raison, la pointe de la passion et de la tentation. Les yeux sont également nécessaires pour que ceux-ci une fois compris, nous sachions reconnaître la malice, la difformité, le danger, les dommages, soit présents, soit à venir, du vice dont nous sommes tentés; pour réprimer par ces réflexions nos appétits et redouter de goûter d'une chose qui nous causerait, en retour, la mort. Peu de remèdes seront plus efficaces pour résister à tous les péchés que cette sorte de considération, désignée par nous sous le nom d'yeux. Aussi, les mystérieux animaux que vit le Prophète et qui étaient l'image des justes, tandis qu'ils n'avaient que deux pieds, deux mains et deux ailes, avaient des yeux sans nombre et en étaient couverts; pour nous faire comprendre que les serviteurs de Dieu doivent être tout yeux, que les yeux de la considération leur sont plus nécessaires que toutes les autres vertus, dont ils assurent du reste la conservation. On jugera par là combien il est nécessaire au chrétien de pratiquer, en quelque mesure, la méditation et la considération, armes si nécessaires dans la guerre que nous soutenons, puisque la vie du chrétien n'est autre chose qu'une tentation continuelle. *Ézéch.*, x; *Job.*, vii.

CHAPITRE XIV.

Des sept péchés capitaux.

Ce qui vient d'être dit des péchés en général et de leurs remèdes, nous conduit à parler des péchés en particulier et des remèdes particuliers à y opposer. Commençons par ceux que l'on nomme ordinairement mortels, et qui seraient appelés avec plus de raison péchés capitaux, parce qu'ils n'arrivent pas toujours à la gravité du péché mortel, et qu'ils sont toujours le principe, le commencement de tous les autres vices, et la racine funeste, qui porte pour fruit tous les péchés et les scandales de la terre. On n'a qu'à voir pour cela l'enchaînement de crimes que produisent l'orgueil, la luxure, l'avarice, etc.

I.

De l'orgueil et de ses remèdes.

Parmi ces péchés, qui sont au nombre de sept, on note en premier lieu l'orgueil. Il consiste dans un appétit déréglé de sa propre excellence : tantôt il est renfermé et caché au fond du cœur, tantôt il se manifeste dans des paroles et dans des œuvres. Les saints qualifient cette passion de mère et de souveraine de tous les vices. Les filles dont elle est habituellement et spécialement environnée, sont au nombre de huit : la désobéissance, la jactance, l'hypocrisie, l'esprit de querelle, l'opiniâtreté, la discorde, la curiosité et la présomption. Ces fruits permettent de connaître ce que doit être la racine qui leur donne naissance, puisque, d'après le Sauveur, on doit juger de l'arbre par le fruit. *Matth.*, VII. Voilà pourquoi le saint vieillard Tobie donnait à son fils ce conseil : « Mon fils, ne souffre jamais que l'orgueil règne dans tes paroles ou dans ton cœur, parce qu'il est la source de toute perdition. » *Tob.*, IV, 14.

Lors donc que vous serez tenté par l'orgueil, servez-vous, pour le repousser, des considérations suivantes : Songez d'abord à ce que vous étiez avant votre naissance, à ce que vous êtes depuis, à ce que vous serez au sortir de cette vie. Avant de naître vous étiez une vile et honteuse matière; maintenant vous êtes un amas

d'immondices; et vous serez bientôt la pâture des vers. Quelle raison aurait-il de s'enorgueillir l'homme dont la naissance est un crime, dont la vie n'est que misère et la mort que corruption ?

Songez encore à ce châtiment épouvantable des anges, qui, pour un péché d'orgueil, furent aussitôt précipités du ciel en enfer. *Isa.*, XIV. Quel doit être ce vice, assez funeste pour obscurcir ces créatures qui surpassaient les étoiles en grandeur, et pour faire du plus grand des anges, parce qu'il en était le plus orgueilleux, le plus hideux des démons? Si tel a été le sort des anges, qu'adviendrait-il de vous, cendre et poussière? Sachez-le bien; celui qui n'a point épargné les anges orgueilleux, n'épargnera pas les hommes superbes; car Dieu n'est jamais opposé à lui-même, et il n'y a point en lui d'acception de personnes; et si dans l'homme aussi bien que dans l'ange, l'humilité lui est également agréable, dans l'un et dans l'autre il abhorre également le vice.

Considérez encore l'humilité admirable de notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, qui, étant le Fils de Dieu, a pris pour vous votre basse nature, et s'est fait petit et obéissant jusqu'à la mort; et quelle mort! Que le sujet prenne exemple sur son maître, la créature sur son créateur, l'homme sur son Dieu. Que la terre apprenne à être foulée aux pieds, la poussière à rester à sa place; que le chrétien apprenne de Jésus-Christ, qu'il a été doux et humble de cœur. *Matth.*, XI. S'il vous répugne de recevoir une leçon de l'homme, apprenez de Dieu que, s'il est venu en ce monde pour être votre rédempteur, il y est venu aussi pour être votre précepteur et votre maître, et que, s'il est mort pour vous racheter, il est mort sur la croix pour vous apprendre l'humilité. Pour quelle raison, en effet, le Dieu de majesté se serait-il ainsi abaissé, si ce n'est pour humilier notre orgueil? car, saint Augustin nous le dit, toutes les œuvres du Christ sont pour nous autant d'enseignements. De plus, le mot *chrétien* signifie imitateur du Christ : d'où, pour mériter ce nom, il faut nécessairement imiter le Sauveur.

Une autre considération est que c'est par l'humilité que la Vierge est notre souveraine et tous les saints ont été le plus agréables à Dieu. C'est parce qu'ils se sont abaissés jusqu'à la terre,

qu'ils ont été élevés au-dessus des cieux; de même que les anges ayant voulu s'élever jusqu'au ciel, furent précipités au plus profond des enfers; ce qui faisait dire à saint Augustin : « L'humilité transforme les hommes en anges, et l'orgueil des anges en a fait des démons. » *De salut., Docum.* L'orgueil, dit saint Bernard, nous fait tomber du point le plus élevé dans le plus profond des abîmes, tandis que l'humilité nous fait monter du degré le plus bas au plus élevé. » Div. Bern. *de Modo vivendi*, Serm. XXXVIII. En s'enorgueillissant jusqu'au ciel, l'ange est tombé dans l'enfer, et en s'abaissant jusqu'à la terre l'homme s'est élevé au-dessus des étoiles du ciel. L'orgueil du diable, dit encore saint Augustin, a conduit l'homme orgueilleux à la mort; l'humilité du Christ a rendu l'homme humble à la réalité de la vie.

Si l'abondance des biens temporels vous enorgueillit, encore un peu de temps et la mort nous rendra tous égaux; nous sommes nés sans rien, nous quitterons la vie sans rien. Regardez, dit saint Chrysostome, les morts dans leurs sépultures; cherchez-y quelques traces de l'opulence où ils ont vécu, quelques vestiges des plaisirs et des richesses qu'ils ont goûtés; montrez-moi là leurs habits précieux. Que sont devenus leurs divertissements et leurs jeux? Où est la foule nombreuse de leurs serviteurs et de leurs amis? Qu'est-il advenu de leur luxe et de leurs festins? Qu'est-il resté de leurs amusements et de leurs frivolités? Approchez-vous un peu plus du tombeau, et au lieu de tout cela, vous ne trouverez que des ossements et des vers enfouis dans une terre humide et impure. Telle sera la demeure de ces corps que nous aimons tant, notre vie se fût-elle écoulée en de plus grandes délices. Ah! plût à Dieu que notre malheur se bornât là, et que nous n'eussions pas un sort plus redoutable à craindre et à pleurer; cette perspective effrayante est celle du terrible jugement, de l'éternelle condamnation, du ver qui ne mourra pas, et du feu qui ne s'éteindra pas. Si vous vous enorgueillissez de l'estime des hommes et de l'honneur, songez combien tout cela est vain, fragile et passager; avec quelle rapidité la gloire temporelle s'évanouit et se change en une condamnation et confusion éternelles. Examinez si vous méritiez, ou non, les louanges et les honneurs que l'on vous

accordait : si vous ne les méritiez pas, vous comprenez déjà que vous n'avez pas lieu de vous enorgueillir de l'opinion mensongère que les autres ont de vous : et si vous justifiez cette opinion, vous n'avez pas plus de sujet de vous enorgueillir des dons du Seigneur, parce que vous vous en rendriez indigne et vous en seriez privé. Quand donc on vous honorera au delà de vos mérites, tâchez de justifier l'opinion du prochain. La justifiez-vous déjà ; rapportez à Dieu la gloire des qualités pour lesquelles on vous honore ; car vous enorgueillir à ce sujet, c'est commettre un larcin très-grave, et dérober la gloire de votre Seigneur.

Quelle folie, en outre, pensez-y bien, c'est de vouloir apprécier votre propre valeur d'après le jugement des hommes qui font pencher la balance du côté qu'ils veulent, qui vous retirent aujourd'hui ce qu'ils vous ont donné hier, et qui demain renverseront dans la boue ce qu'aujourd'hui ils exaltent. Si vous faites dépendre de leurs langues votre valeur, tantôt vous serez grand, tantôt petit, d'autres fois vous ne serez rien, selon le caprice de leurs passions. C'est le même peuple qui s'est écrié : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; » et « Crucifiez-le, crucifiez-le, » et cela à cinq jours de distance. *Matth.*, XXI ; *Joan.*, XIX. Vous êtes un insensé de placer votre trésor là où il ne pourra vous servir, quand vous le voudriez, de telle sorte que vous devrez l'ôter des mains auxquelles vous l'auriez confié. Mettez votre honneur entre les mains de Dieu : dépositaire fidèle, il vous le rendra au temps marqué ; car il est assez sage et assez puissant pour vous le conserver, et assez fidèle pour vous le rendre. Méprisez donc la gloire qui vient du monde et vous serez assuré de la gloire qui vient de Dieu, lequel vous la gardera durant la vie, et vous la rendra à la mort.

Si vous désirez commander et vous asseoir à la première place, considérez avec quelle rapidité passe l'objet de vos désirs, et quelle est la durée du bien que vous perdez. De quoi sert-il de régner quelques jours sur la terre, s'il faut perdre à jamais le royaume des cieux? Pourrez-vous bien commander aux autres, sans avoir auparavant obéi à vous-même? Pour dominer les autres il est nécessaire que vous sachiez vous dominer vous-même. Comment

allez-vous vous imposer les charges de rendre compte des autres, lorsque vous pourrez à peine rendre bon compte de vous-même? Qu'arrivera-t-il, quand les péchés se joindront aux péchés, quand à vos propres péchés se joindront ceux de vos propres sujets, et qu'il vous faudra rendre compte des uns et des autres ? « On jugera, dit le Sage, avec rigueur ceux qui commandent et les puissants seront puissamment tourmentés. » *Sap.*, VI.

Songez qu'en s'efforçant de s'élever au-dessus des autres, on rencontre de graves difficultés, un grand nombre de nos semblables s'appliquant à nous contrecarrer, et un grand nombre d'autres désirant notre échec. Au contraire, rien n'est plus facile à l'homme que de s'humilier; c'est là une vérité qu'exprimait un roi qui, au moment d'être couronné, avant de recevoir sur sa tête la couronne, la prit entre ses mains, la garda un instant, comme pour en apprécier le poids, et s'écria : O couronne! couronne! ta matière est précieuse, mais tu donnes peu de bonheur. Qui te connaîtrait bien, s'il te trouvait à terre, ne daignerait pas te relever.

Remarquez-le bien, ô superbe, vous ne plaisez à personne. Vous ne plaisez ni à l'humble qui abhorre votre orgueil, ni au superbe votre pareil, qui, ayant les mêmes prétentions que vous, prend en horreur celui qui veut le dépasser, et dépérit de jalousie. Encore moins plaisez-vous à Dieu, à qui vous êtes extrêmement opposé; car il résiste énergiquement aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles. Or, quel plus grand mal que d'avoir Dieu pour ennemi ? De là, cette conséquence que vous ne vous satisferez pas vous-même dès ce monde, si, rentrant en vous, votre misère et votre bassesse frappent vos regards. Vous n'y trouverez, en effet, aucune qualité, aucun bien de vous satisfaire véritablement. Vous ne le serez pas davantage dans l'autre vie, où vous serez condamné, à cause de votre orgueil, aux supplices éternels qu'endurent les démons orgueilleux; partageant ainsi le châtiment de ceux dont vous avez voulu partager la faute. C'est pourquoi saint Bernard nous représente Dieu parlant ainsi au superbe : « O homme, si tu te voyais, tu serais dégoûté de toi-même, et tu chercherais à me plaire; mais comme tu ne te connais pas, tu

es engoué de toi-même, et tu t'appliques à me déplaire. Il viendra un temps où, parce que tu me déplairas, tu seras, à tes propres yeux, un objet d'horreur. Tu me déplairas pour tes péchés : tu seras pour toi-même un objet d'horreur, parce que tu deviendras la proie des flammes éternelles. C'est au diable seul que tu plais par ton orgueil, au diable que l'orgueil a transformé du plus beau des anges en un abominable démon. » Div. Bern., serm. III, *de Animâ*. Enfin vous ne savez pas avec certitude si, durant toute votre vie, vous avez fait une bonne œuvre capable de vous sauver. Bien souvent les vices prennent l'apparence des vertus, et bien des vertus sont dépouillées de leurs mérites par la vaine gloire. Souvent notre justice soumise au jugement de Dieu n'est plus qu'injustice, et aux yeux de Dieu il n'y a qu'obscurité là où aux yeux du monde il n'y avait que lumière. Il existe une grande différence entre les jugements divins et les jugements des hommes : l'humble pécheur est plus agréable à Dieu que le juste superbe. Soyez persuadé que vous avez fait plus de mal que de bien, que vos bonnes œuvres ont été entachées de froideurs et d'imperfections, et que vous devez plutôt à leur sujet demander pardon qu'en espérer une récompense. D'ailleurs il est fort rare qu'une bonne œuvre soit entièrement pure et exempte de fautes, si Dieu la veut juger dans la rigueur de sa justice. De là ces paroles de saint Grégoire : « Malheur à la vertu de l'homme, si Dieu le juge en mettant de côté sa miséricorde. Nous trouverions un sujet de confusion dans les choses pour lesquelles nous espérions une récompense. Si nos mauvaises actions sont toujours franchement mauvaises, jamais nos bonnes œuvres ne sont purement bonnes ; au contraire, elles sont gâtées par mille imperfections. » — « Bien des fois, dit ailleurs le même saint Grégoire, notre adversaire, dans sa malice, nous aveugle si subtilement et de telle sorte, que nous prenons pour vertus les vices eux-mêmes, et que nous attendons une récompense des choses pour lesquelles nous devions craindre un châtiment. Aussi quiconque examine avec discernement ses bonnes œuvres elles-mêmes ressent plus de crainte que de joie. » Tels étaient les sentiments de Job, qui s'écriait : « Dans toutes mes œuvres j'étais

rempli de crainte, sachant, Seigneur, que vous n'épargnerez point le prévaricateur. » *Job.*, IX, 28.

II.

De la principale source de l'orgueil, et de ses principaux remèdes.

Afin de venir plus facilement à bout de cet ennemi, sachez que la principale source de l'orgueil en nous, est l'idée fausse que nous nous formons de nous-mêmes, nous estimant plus que nous ne valons; par conséquent le principal remède à ce mal sera de nous bien connaître. Regardez-vous donc à la claire lumière de la vérité, et jugez-vous d'après cette lumière, sans flatterie, sans vous laisser aveugler par votre jugement. Il est impossible que vous ne vous humiliiez pas, si vous vous connaissez bien; car vous vous trouverez rempli de péchés, accablé sous le poids de ce corps mortel, corrompu par la lie des plaisirs charnels, enveloppé de mille erreurs, le jouet de mille craintes, en butte à mille perplexités, sujet à une infinité de calamités, plein de facilité pour le mal, faible et embarrassé pour pratiquer le bien. Vous humilieriez-vous démesurément, vous n'y perdrez rien pour cela, vous gagnerez, au contraire, beaucoup, et l'on vous rendra plus que vous ne laissez. Mais si vous vous exaltez beaucoup vous-même, prenant ce qui ne vous appartient pas, bien des gens chercheront à vous enlever même ce qui vous appartient. Quand vous verrez quelqu'un donner un scandale public, quoique ce soit là une faute grave, ne l'estimez pas pour cela meilleure : que cette chute vous fasse plutôt craindre votre propre chute, puisque vous ignorez combien de temps vous persévérerez dans la crainte du Seigneur. Nous sommes tous faibles, mais vous devez vous estimer plus faible que les autres. Cherchez à connaître les vertus d'autrui et jamais ses vices. Encore que vous surpreniez en quelque chose l'un de vos semblables, si vous y regardez bien, vous serez dans la plupart des choses inférieur à une foule d'autres. Il n'y aura donc pas lieu de concevoir une haute opinion de vous-même, et de mépriser votre prochain; si, par hasard, vous voyez qu'il ne peut pas faire les jeûnes que vous faites vous-même et imiter vos austérités, peut-être vous

surpasse-t-il en ce qui concerne de plus remarquables vertus, telles que la patience, l'humilité et la charité. Jetez les yeux non sur les qualités que vous possédez et qui font défaut au prochain, mais sur celles qui vous manquent et que les autres possèdent, afin de les acquérir. De pareilles pensées vous conserveront dans l'humilité, et réaliseront en vous le désir de la perfection, tandis que si, considérant vos propres qualités, vous épiez celles qui manquent à autrui, il n'en faudra pas davantage pour vous rendre négligent à pratiquer la vertu.

Lorsque, à la suite d'une bonne œuvre, vous sentirez en votre âme l'aiguillon de l'orgueil, veillez attentivement sur vous-même, de crainte que votre amour-propre et votre satisfaction ne détruisent le mérite de votre âme. Réprimez votre superbe avec les paroles de l'Apôtre : « Qu'as-tu donc que je n'aie pas reçu ? Et si tu as tout reçu, pourquoi te glorifier de ce qui ne t'appartient pas ? » I *Corinth.*, IV. Si nonobstant vous voulez vous glorifier, que ce soit dans le Seigneur, et cela en lui rapportant le tout, et en lui donnant la gloire et l'honneur. Pour les bonnes œuvres que vous pourrez faire, suivez le conseil de notre divin Maître, et cachez-les de telle sorte que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. La vaine gloire s'empare ouvertement des bonnes œuvres. Quand vous sentirez votre cœur atteint par ce poison, employez comme antidote le souvenir immédiat de vos péchés : ce sera neutraliser un poison par un autre poison, surtout si vous portez votre pensée sur quelque faute énorme que vous détestez extrêmement et qui vous inspire un sentiment de peine et d'horreur toutes les fois qu'elle se présente à votre mémoire. On raconte du paon que lorsqu'il est le plus fier de sa beauté, il n'a qu'à voir la difformité de ses pieds pour cesser de faire la roue. De même vous n'aurez qu'à regarder ce qu'il y a de plus hideux en votre vie pour défaire la roue de votre vanité. Ne prenez pas pour mesure l'opinion que les autres ont de vous sur ce sujet, rapportez-vous-en de préférence à vous-même et au témoignage de votre conscience. Des louanges frappent-elles vos oreilles, demandez à votre conscience si ce que l'on dit de vous est vrai : et si elle répond négativement, écoutez plutôt ce témoin oculaire

que tous les autres qui parlent seulement par ouï-dire. Si elle vous répond que ces louanges ne sont pas illusoires, opposez néanmoins à la vanité le bouclier de l'humilité, rapportant à Dieu toute gloire, et disant en vous-même : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » I *Corinth.*, xv. Considérez avant toutes choses en vous vos propres œuvres, selon l'expression de l'Apôtre ; et de cette manière cette gloire sera en vous et non dans les autres. *Galat.*, vi.

Plus vous serez élevé, plus vous devrez vous humilier. A s'humilier, quand on n'a rien que de bas, il n'y a pas grand mérite, mais vous humilier dans l'élévation, c'est pratiquer une vertu aussi remarquable que rare. Lorsque l'humilité est jointe à la noblesse, aux honneurs, aux richesses, elle surpasse toute noblesse, tout honneur, toute richesse ; et sans elle, ces biens perdent leur valeur et leur beauté.

Désirez-vous acquérir la vertu de l'humilité, suivez le chemin de l'humiliation : si vous ne supportez pas l'humiliation, vous n'arriverez jamais à être humble. Il est vrai que bien des gens sont humiliés sans devenir humbles ; mais il n'est pas moins vrai que l'humiliation est le chemin de l'humilité, comme la patience est le chemin de la paix, et l'étude celui de la science. Soyez obéissant envers Dieu : mais n'estimez pas véritable votre obéissance et votre suggestion au Créateur, si vous ne vous soumettez pas pour lui à d'autres créatures. Prenez en horreur vos propres opinions et l'attachement à votre propre volonté : rendez-vous au sentiment et à la volonté des sages, entre les mains desquels un chrétien vraiment humble remet son jugement.

Que trois sortes de crainte règnent toujours dans votre cœur, à savoir quand vous êtes en grâce, quand vous l'avez perdue, et quand vous venez à la recouvrer. Lorsque vous conjecturez être en état de grâce, craignez d'en sortir par quelqu'une de vos actions ; quand vous savez en être sorti, craignez que la mort ne vous surprenne dans cet état d'inimitié vis-à-vis de Dieu, et hâtez-vous de le faire cesser. Craignez enfin, lorsque vous croirez y être parvenu, d'éprouver encore le même malheur. Si vous êtes pénétré de cette crainte divine, vous serez à l'abri de la vanité et de

la présomption. Soyez patient dans l'adversité, principalement quand le prochain en est la cause : car c'est au support des injures que l'on reconnaît la véritable humilité. Telle est la leçon que nous a donnée le Redempteur par son exemple, lui qui ne répondait pas aux malédictions par les malédictions, aux tortures et aux supplices par les menaces. I *Petr.*, II.

Gardez-vous de mépriser et de railler les pauvres : nous devons aux misères du prochain de la compassion et non des railleries. Ne soyez pas recherché dans vos vêtements, celui qui aime les vêtements précieux n'a pas d'ordinaire des sentiments humbles. Nul ne recherche des vêtements précieux sans être rempli de vaine gloire, et la raison en est simple, car on ne prend ces vêtements que par ostentation. Gardez-vous cependant de l'excès opposé : l'excès est toujours vicieux, par conséquent, soyez vêtu conformément selon votre condition et votre qualité. Plus d'une fois on recherche la faveur des hommes et une gloire vaine, tout en prétendant les éviter. Ne dédaignez pas les fonctions basses. La véritable humilité n'en fait jamais fi, et loin de les croire indignes d'elle, elle les recherche spontanément, en conséquence du peu d'estime dont elle jouit à ses propres yeux, et des bas sentiments qu'elle a d'elle-même.

CHAPITRE XV.

Du second péché capital, de l'avarice, et des remèdes à y opposer.

Le second péché capital est l'avarice, elle consiste dans un désir déréglé des biens de la terre. Ainsi nous appellerons avare, non-seulement celui qui cherche à s'enrichir par des moyens injustes, mais encore celui qui convoite le bien d'autrui, et qui garde son propre bien avec une parcimonie injustifiable. Les enfants de ce vice sont : la trahison, la fausseté, l'inquiétude, le parjure, la violence, le défaut de piété et la dureté de cœur. L'Apôtre flétrit ce vice par les paroles suivantes : « Ceux qui désirent devenir riches, tombent dans la tentation et dans les piéges de Satan, et en une

foule de désirs pernicieux et inutiles, qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation ; car la racine de tous les maux c'est la cupidité. » I *Tim.*, VI, 9, 10.

Lorsque vous serez tenté par ce vice, prenez pour armes les considérations suivantes : songez que votre Dieu, le maître de l'univers, en venant en ce monde et en se faisant homme, s'est montré si pauvre, qu'il n'a pas voulu posséder un pouce de terre. Il est né d'une mère pauvre, dans une pauvre étable ; il a été enveloppé de pauvres langes, et couché dans un pauvre et humble berceau, sur un pauvre lit formé de paille et de foin. Durant le cours entier de sa vie mortelle, il a grandement aimé la pauvreté et méprisé les richesses : il n'a pas choisi les riches pour lui servir de compagnons. Quoi de plus déraisonnable après cela pour un homme, que de vouloir être riche, lorsqu'il voit son Dieu, le Seigneur et le Créateur de toutes choses, naître et vivre pauvre pour nous instruire à dédaigner les richesses d'ici-bas. Jetez donc les yeux sur votre Dieu, et vous arriverez par cette considération à supporter votre pauvreté, soit volontaire, soit involontaire, non-seulement avec patience, mais encore avec contentement et avec joie.

Considérez aussi combien est profonde la misère de votre cœur, et combien peu vous estimez la noblesse de votre âme. Elle a été créée à l'image de Dieu, et rachetée par son sang, en comparaison duquel le monde entier n'est rien : et vous vous exposez à la sacrifier pour un peu de fortune ; celle de l'univers n'étant, en comparaison de votre âme, qu'une boue méprisable. Dieu n'aurait pas donné sa vie pour la création, et il l'a donnée pour les âmes, et il l'aurait donnée pour une seule âme : tant une seule âme l'emporte en valeur sur tous les trésors de l'univers. Les véritables richesses ne sont ni l'or ni l'argent, mais les vertus d'une bonne conscience, avec lesquelles s'achètent le royaume éternel. Mettons de côté la fausse opinion des hommes, et vous comprendrez bientôt que l'or et l'argent doivent uniquement leur valeur et leur prix à une simple convention. Ce même or et ce même argent, nous le savons, n'a pas de valeur chez plusieurs peuples, et bien des an-

nées se sont écoulées avant qu'on le recherchât et l'estimât. Au contraire, il n'y a jamais eu de temps où la vertu n'ait pas été en honneur auprès de Dieu et des hommes de jugement. D'ailleurs, comment vous, qui êtes chrétien, attacheriez-vous autant de prix à ces richesses que bien des philosophes mondains dans leur sagesse ont méprisées? Quoi donc! le disciple du Christ appelé à des richesses éternelles, estimerait celles que méprisaient les philosophes, au point de devenir leur esclave! car celui-là est esclave des richesses, selon l'observation de saint Jérôme, qui, au lieu de les dépenser en maître, les garde comme un dépôt et comme un trésor. Voilà la différence qui existe entre le possesseur qui est le maître de ses richesses et celui qui en est esclave; l'un les conservant sans intention d'en user, comme il convient à l'esclave, et l'autre en faisant l'usage et l'emploi convenables comme il convient au Seigneur.

Remarquez encore que vous ne pouvez pas servir deux maîtres, Dieu et les richesses: que l'âme de l'homme ne saurait se livrer en liberté à la contemplation de Dieu, s'il court avec avidité après les richesses de cette vie; de même qu'il n'est pas possible de fixer avec l'un de nos yeux le ciel, et avec l'autre la terre. Les consolations spirituelles s'envolent loin d'un cœur occupé des consolations temporelles. Vous ne pourrez jamais unir ensemble les choses divines et les choses humaines, les choses de l'esprit et les choses de la chair, la lumière et les ténèbres, de telle façon que vous savouriez en même temps les unes et les autres. Rien de délicat, selon le mot de saint Bernard, comme les divines consolations, elles ne se livrent pas à ceux qui cherchent les consolations humaines. En vain vous efforceriez-vous de recevoir l'esprit de Dieu, si vous ne commenciez à renoncer à tous les plaisirs de la chair. Que si votre âme va mendiant le plaisir du côté des créatures, c'est parce que vous avez oublié de prendre votre pain. Si donc vous voulez goûter les joies divines, il est nécessaire que vous disiez adieu aux choses de ce monde.

De plus, tous les biens que le monde peut donner à ceux qui l'aiment sont petits et trompeurs. Bien souvent ils n'attendent pas la mort pour abandonner leur possesseur, et jamais ils ne le sui-

vent au delà du tombeau, au nom de maudit, telle est l'amitié exigée par vous des hommes, qu'elle les rend ennemis de Dieu, et les sépare de la compagnie des saints.

Considérez que l'homme le plus misérable est celui pour qui les événements de cette vie sont le plus prospères, et cela parce qu'il a d'autant plus de confiance dans la fausse béatitude résultant de la prospérité mondaine. Certainement l'amour des richesses nous cause plus de tourments par les désirs qu'il excite, que la possession des richesses ne donne de plaisir. Effectivement il expose l'âme en butte à diverses tentations, pousse au péché, nous ravit la paix : car jamais les richesses ne s'acquièrent sans peine, ne se possèdent sans souci, ne se perdent sans douleur. De même jamais ou rarement une grande fortune ne s'acquiert justement et ne se conserve sans péché. Comme le dit le proverbe, le riche s'il n'est pas prévaricateur est l'héritier du prévaricateur.

Songez quelle folie c'est de désirer continuellement des choses, qui jointes ensemble, loin de satisfaire notre appétit, l'irritent au contraire et l'augmentent : car l'argent est pour l'avare ce que l'eau est pour l'hydropique. Plus celui-ci boit, plus sa soif augmente ; de même plus l'avare possède, plus il désire posséder. Le cœur soucieux peut bien parcourir les choses de cette terre, il se lassera, mais ne se rassasiera pas ; et telle est son avidité, qu'il ne fait aucun cas de ce qu'il a amassé, mais seulement de ce qui ne lui appartient pas. D'où ce mot de saint Augustin : « Quelle est donc cette cupidité insatiable de l'homme? Les brutes elles-mêmes observent une mesure dans leurs appétits. Les oiseaux de proie et les bêtes féroces chassent quand ils sont affamés ; mais une fois rassasiés, ils reviennent au repos. Seule, la cupidité de l'avare ne met point de borne à ses désirs : amassant sans cesse, jamais elle n'est satisfaite. » De Aug., *super Psalmum* XXXIX.

Remarquez également que là où il y a de nombreuses richesses, il y a bien des gens pour les dévorer, bien des gens pour les gaspiller, bien des gens pour les dérober. Le riche que retire-t-il de ses trésors, si ce n'est uniquement son propre entretien? Or, vous pourriez vous délivrer de toute sollicitude sur ce point, si vous vous confiiez en la divine Providence, si vous mettiez vos espérances

en Dieu, qui ne trompe jamais notre attente. Celui qui a mis l'homme dans la nécessité de prendre de la nourriture, ne souffrira pas que sa confiance lui devienne funeste. Serait-il bien possible que Dieu, dont la bonté fournit à la moindre des créatures tout ce qui est nécessaire pour se nourrir, se vêtir et se conserver, fît défaut à l'homme qui l'a établi seigneur et monarque de toute la création entière.

Qui ne voit combien il en faut peu pour nous mettre à l'abri de la nécessité? La vie de l'homme est si courte, la mort accourt avec tant de hâte, à quoi donc peuvent servir de grandes provisions pour un si petit voyage? moins vous serez chargé, plus facilement et avec moins d'embarras vous parcourrez ce chemin; arrivé au bout, vous serez d'autant plus content que vous aurez été moins chargé; parce que vous aurez un compte plus léger à rendre. Celui-là quitte cette vie plus joyeux, qui a moins travaillé pour elle; mais celui-là en sort avec angoisses et douleurs, qui y laisse de grandes sommes d'or et d'argent; car nul ne perd sans douleur ce qu'il a possédé avea cmour.

Pour qui, après tout, ramassez-vous tant de richesses? Vous savez bien, à n'en pas douter, qu'étant entré en ce monde sans elles, vous devez-en sortir sans elles. Pauvre vous êtes né, pauvre il vous faudra mourir. Que sert-il d'avoir tant de sollicitude pour vivre riche, quand on n'ignore pas qu'il faudra mourir pauvre? Il n'a pas de peine à mépriser les choses de ce monde, dit saint Jérôme, celui qui pense à l'heure de sa mort. Là vous devrez vous séparer de tous vos biens, de tous vos serviteurs et amis, vos œuvres bonnes et mauvaises vous suivront : et si toute votre préoccupation a été d'amasser des richesses périssables, alors vous vous verrez privé des richesses de l'éternité. Il sera fait en ce moment trois parts de tout ce qui vous appartient, votre corps sera déposé dans le tombeau où il deviendra la proie des vers, votre âme sera livrée aux anges ou aux démons, vos biens temporels à vos héritiers, qui probablement seront méchants, ingrats ou prodigues, de ce que vous aurez épargné. Il serait bien préférable, comme le conseille le Christ, de distribuer ce que vous pouviez aux pauvres, qui vous le porteront dans le ciel. N'est-ce pas le

comble de la folie de laisser vos biens là où jamais vous ne reviendrez, et de n'en déposer aucun là où il vous faudra rester à jamais?

Autre considération : Dieu comme un bon père de famille a ordonné en ce monde toutes choses : il a voulu que les uns fussent ses intendants, et que les autres reçussent de leurs mains ; que les uns gouvernassent, et que les autres fussent gouvernés ; que les uns fussent pauvres et les autres riches ; et cela par un effet d'une sagesse et d'une miséricorde admirables, afin que les uns se sauvassent en bien gouvernants, et les autres en gouvernés ; les riches, en agissant avec gratitude envers Dieu, avec charité avec les indigents, et ceux-ci en endurant patiemment leur pauvreté. Mais si vous êtes au nombre des riches et des intendants du Seigneur, vous paraît-il raisonnable de garder ce que vous avez reçu non pour vous, mais pour le distribuer à vos frères? Il appartient aux pauvres, dit saint Ambroise, ce blé superflu que vous mettez de côté pour le vendre plus cher ; ils appartiennent à ceux qui sont nus, les vêtements que ronge la teigne. Il devrait secourir les misérables, l'argent qne vous tenez enfermé dans vos coffres. Sachez-le bien, vous commettez autant d'injustices et de larcins qu'il y a de personnes que vos épargnes pourraient secourir.

Considérez combien il plaît à Dieu le sacrifice de la miséricorde, en lui donnant ce que vous en avez reçu : car il estime donné à lui-même ce que vous donnez au pauvre en son nom : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, disait le divin Maître, vous me l'aurez fait à moi-même. » En même temps il dit : Il se plaindra d'avoir été abandonné par vous et délaissé dans ses souffrances, si vous négligez de secourir avec votre superflu le pauvre nécessiteux.

Considérez que les biens temporels ne sont pas ici-bas le prix de la vertu, mais le remède de nos besoins ; prenez garde en outre de transformer ces remèdes de nos misères, lorsque vous serez au sein d'une constante prospérité, en obstacle à la gloire ; ce qui arriverait si vous oubliiez celui qui vous les donne, non pour thésauriser et cumuler, mais pour vos besoins et ceux du pro-

chain. N'aimez pas plus l'exil que la patrie, ne faites pas un embarras des préparatifs et des provisions du voyage, que les biens de la vie présente ne soient pas pour vous l'occasion d'une mort éternelle, et que les richesses qui aident les uns à se sauver n'attirent pas sur votre tête la damnation. Si vous n'êtes pas au nombre des riches, vivez content de votre sort, vous souvenant de ce mot de l'Apôtre : « Pourvu que nous ayons la nourriture et le vêtement, soyons contents. » I *Timoth.*, VI. Le serviteur de Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, doit se vêtir non pour paraître avantageusement, mais pour être honnêtement couvert. Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste, n'en doutez pas, vous sera donné par surcroît. Dieu qui nous a créés pour les choses célestes et grandes, ne vous fera pas défaut pour les choses terrestres et petites. Si vous n'avez pas la confiance que Dieu vous donnera le moins, comment espéreriez-vous de lui le royaume du ciel? Ce n'est pas la pauvreté qui est une vertu, souvenez-vous-en, mais l'amour de la pauvreté. Le pauvre volontaire est semblable à Jésus-Christ, qui étant riche, s'est fait pauvre pour nous. Ceux qui supportent avec patience la pauvreté, sans désirer la richesse, transforment la nécessité en vertu, et ils partageront la récompense des pauvres volontaires, qui pour plaire au Christ ont renoncé aux biens d'ici-bas. De même que l'humilité et la patience rendent les pauvres semblables au Christ, les riches lui deviennent semblables par l'aumône. Les pauvres bergers ne furent pas seuls à trouver le Christ pauvre dans sa crèche ; des riches et des grands le cherchèrent ainsi, le trouvèrent et lui offrirent leurs trésors. *Matth.*, II. Vous qui avez de quoi donner, donnez au pauvre ; Jésus-Christ le recevra en sa personne ; et dans le ciel où sera notre éternelle demeure, on vous gardera, n'en doutez pas, ce que maintenant vous donnez pour le Christ. Mais si dans cette terre vous enfouissez vos trésors, n'espérez pas trouver quoi que ce soit au ciel, où vous n'avez rien envoyé par les mains des pauvres. Comment appellerait-on vôtres des biens que vous ne pouvez emporter avec vous. Or, vous n'avez d'autres chemins pour les envoyer au ciel que les mains des pauvres. Envoyez donc en avant pour votre bonheur, ces biens que bon gré mal gré

il vous faudra laisser pour votre malheur. Nos biens véritables sont les biens spirituels, ceux-là nous accompagnent, et nous préparent un séjour dans le ciel, et jamais nous ne les perdrons, sinon volontairement.

CHAPITRE XVI.

Du troisième péché capital, à savoir : de la luxure et de ses remèdes.

La luxure est l'appétit désordonné des plaisirs impurs et déshonnêtes. Les filles de cette mère funeste sont l'aveuglement de l'intelligence, la légèreté, l'inconstance, la précipitation, l'amour de soi-même, la haine de Dieu, les désirs temporels, une crainte profonde de la mort et du jugement, et l'absence d'espoir au sujet de la vie éternelle. L'Apôtre nous prémunit contre ce vice par ces paroles : « Les autres péchés sont étrangers à nos corps ; mais le péché d'impureté s'attaque au corps lui-même et souille le temple que Dieu a consacré par son sang. » I *Corinth.*, VI, 18. Il écrivait encore aux Éphésiens : « Que la fornication, l'impureté et l'avarice ne soient même pas nommés parmi vous, comme il convient à des saints. » *Eph.*, V, 3.

Lorsque vous vous sentirez tenté par ce vice honteux, prévenez-le par les considérations suivantes : en premier lieu, considérez ce que devient tout ce qu'il y a de beau en ce monde ; vous connaîtrez après ce que vaut l'objet de vos désirs. Rien, dit saint Isidore, n'est propre à dompter la violence des appétits charnels comme la pensée de ce que devient, après la mort, ce que nous avons tant aimé pendant la vie.

Considérez que plus vous accorderez de plaisirs à votre corps, moins vous réussirez à satisfaire ses instincts grossiers : loin de rassasier, ces faux plaisirs lassent et irritent. Jamais le penchant de l'homme vers ces plaisirs ne disparaît ; éteint une fois, ce feu s'allume de nouveau, plus on lui accorde, plus il réclame, amollissant les âmes viriles et troublant l'entendement, et ne permettant de penser à rien autre chose.

Considérez que le plaisir impur n'est que d'un instant, et que la

peine en sera éternelle; pesez l'inégalité de cet échange, qui consiste à sacrifier la joie et la paix d'une bonne conscience, pour une satisfaction passagère, et à perdre la gloire qui dure toujours, sauf à souffrir un supplice qui ne finit jamais.

Considérez avec quelle rapidité s'évanouit le plaisir sensuel, l'amertume qu'il renferme bien supérieure à sa douceur, et les maux qui en sont la conséquence. 1° Il ruine la réputation, ce trésor si précieux; il brise les forces corporelles, ravit la santé, souille la beauté de la jeunesse, engendre d'innombrables et d'abominables maladies, amène une vieillesse prématurée, abrége la vie, obscurcit la lumière de l'entendement. Quoique ce don soit parmi les dons naturels que Dieu a faits à l'homme, l'un des plus remarquables, il est notre principal ennemi. En effet, le plaisir charnel étouffe la raison, dissipe le jugement, trouble les sens et nous met dans l'impuissance de comprendre les choses divines, et tel est l'aveuglement où il nous réduit, qu'il détruit entièrement en nous l'intelligence des choses de Dieu. Considérez qu'il n'y a pas de fortune ni de trésors, si grands qu'ils soient, que la luxure ne dévore et ne consume. Il existe une relation étroite entre l'amour de la bonne chère et celui des plaisirs impurs. Aussi voyons-nous ordinairement les grands mangeurs et les grands buveurs s'adonner au libertinage, et par contre, les libertins s'adonner à la gourmandise, à la gloutonnerie et à la vanité, consumer leur patrimoine en festins et en banquets; car, les femmes impudiques n'ont jamais assez d'argent, de bijoux et de fêtes, c'est là surtout ce qu'elles aiment à recevoir de leurs amants. Comme exemple à l'appui, il suffit de celui de rappèler l'enfant prodigue, qui dévora ainsi tout son patrimoine. *Luc*, XV.

Considérez à quel point la pureté corporelle, et, en particulier, la virginité l'emporte sur le mariage. Les vierges sont, en cette vie, les émules des anges, et elles sont semblables, dès ici-bas, à ces esprits célestes. Vivre dans la chair, affranchi des œuvres de la chair, dit saint Jérôme, est une vertu plus angélique qu'humaine. Parmi les vertus, la virginité est la seule qui, en ce monde, imite et reproduise la pureté angélique. Seule, elle reproduit les mœurs de cette bienheureuse cité, où il n'y a ni fiançailles ni

mariages; c'est elle qui transforme, par la pureté, les hommes terrestres en anges, et leur fait goûter sur la terre les prémices de la vie du ciel. C'est pourquoi Dieu lui réserve en l'autre vie une couronne et une récompense particulières. Saint Jean parle ainsi des vierges dans son Apocalypse : « Là sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes et sont restés vierges, et ont suivi l'Agneau partout où il va. » *Apoc.*, XIV, 4. Ce sont les vierges qui ont le privilége de suivre le Christ, dont la virginité a été si parfaite. Et parce qu'elles ont pratiqué avec ardeur cette pureté si rare ici-bas, elles jouiront auprès de Jésus-Christ d'une familiarité particulière ; elles seront particulièrement heureuses de l'intégrité de leur corps, et jouiront de certains priviléges dont les autres saints ne jouiront que par l'effet de la commune charité.

Considérez combien est belle et agréable au Seigneur cette pureté qui rend les hommes dignes d'être qualifiés d'anges de la terre ou d'hommes du ciel. Ces hommes préparent au Saint-Esprit une demeure pure, car il a horreur de la sensualité et il est heureux de résider dans les âmes des vierges. Tel est l'amour de Dieu, qu'il a choisi pour mère de son fils, Marie la vierge immaculée : en elle, il a opéré le principal de ses miracles, lui conférant l'honneur de la maternité sans altérer l'honneur de son intégrité virginale. Vous qui avez perdu ce trésor, redoutez les périls du naufrage, vous devez d'autant plus fuir les occasions que vous avez été plus grièvement blessé à ce sujet. De la sorte, il arrivera peut-être, comme observe saint Grégoire, qu'après la chute vous serez plus avisé et plus fervent que dans l'état d'innocence, et puisque Dieu vous a épargné et vous a attendu, quand vous étiez plongé dans le mal, prenez garde d'avoir à expier le présent et le passé, et de rendre votre dernière erreur plus grave que la première.

Autres remèdes contre la luxure.

Une chose à remarquer, c'est que de tous les combats que les chrétiens ont à livrer, les plus rudes sont les combats contre l'impureté. La lutte est de tous les instants, et l'on constate rarement la victoire. Notre adversaire sait fort bien qu'il se livre une plus

rude bataille entre les plaisirs sensuels et la continence, qu'entre l'argent et la pauvreté volontaire. Dans ce cas-ci, la guerre se fait au dehors; dans celui-là, elle se fait au dedans, ce qui en augmente le danger, car difficilement on peut se mettre à l'abri d'un brigand domestique, tel que l'appétit sensuel dont notre chair est le principe. C'est pourquoi il est indispensable d'exercer une grande vigilance à l'endroit de ce vice. Ayez néanmoins bon courage, si cet ennemi domestique peut vous inquiéter, il ne saurait pour cela vous vaincre, si vous ne le voulez pas. Il est écrit : « Votre appétit sera dans votre domination et vous en serez vous-même le maître. » En sorte qu'il dépend de vous de faire de votre ennemi votre esclave. Ne lui cédez jamais, et toutes les persécutions qu'il vous suscitera tourneront à votre bien, et vous recueillerez autant de couronnes que d'occasions que vous aurez eues pour en triompher et y résister.

En premier lieu, nous vous conseillerons de lui résister dès le principe, cela vous sera aisé; au lieu que, si vous négligez de repousser la tentation, si vous la laissez grandir et prendre des forces, vous éprouverez beaucoup de peine à repousser le consentement. Lorsque l'attrait du plaisir s'est emparé du cœur, dit saint Grégoire, il ne lui permet pas de penser à autre chose. Et de même que le bois entretient le feu, de même les pensées entretiennent le feu de notre cœur, de façon que si les pensées sont bonnes, elles y entretiennent le feu de la charité, et si elles sont mauvaises, elles servent d'aliments au feu de la sensualité.

Veillez en second lieu avec soin sur vos sens corporels, en particulier sur vos oreilles et vos yeux. Combien de fois il a suffi d'un coup d'œil pour que le cœur ait été blessé. C'est parce qu'un regard imprudent ou réduit ou amollit le cœur, que Salomon nous donne le conseil suivant : « Ne portez pas vos yeux de tous côtés, détournez-les de la femme parée; car, au moment où vous y penserez le moins, vous vous trouverez pris. » *Eccli.*, IX, 7, 8.

En troisième lieu, gardez-vous de rester seul avec une femme. Saint Chrysostome et l'expérience démontrent que les attaques du démon sont en ce moment plus violentes. Là où l'on n'a point à craindre le blâme, le tentateur déploie plus d'audace. Il suffit de

la solitude pour être poussé à toute sorte de mal. Ne vous rassurez point en votre vertu passée, quel que soit le temps depuis lequel vous vivez dans la continence. Encore que la vieillesse semble nous promettre la chasteté, la solitude jeta les vieillards dans une telle folie, qu'ils voulurent attenter à la chasteté de Suzanne. *Dan.*, XIII. Évitez donc toute familiarité avec les femmes. Il suffit de les écouter pour que le cœur soit attiré; de les voir, pour qu'il soit séduit; de leur parler, pour qu'il soit enflammé; tous leurs entretiens ne sont que piéges. Ce qui faisait dire à saint Grégoire : « Si vous avez embrassé la pureté et la continence, ne vous oubliez pas à rester avec des femmes. Tant que l'on ressent la chaleur de la vie, personne ne doit se flatter de ne plus ressentir les ardeurs sensuelles. » D. Greg., *Epist.* XXXIV. Saint Bernard disait encore à ce sujet : « Rester avec une femme et être chaste, c'est pour moi un miracle plus grand que de ressusciter un mort. » Bern., *in Cantic.* serm. LXV. Or, si vous ne pouvez faire le moins, comment feriez-vous le plus? pour moi je ne vous en croirais pas capable.

En quatrième lieu, ne recevez pas d'elle de petits présents, et ne lui en faites pas davantage; encore moins devrez-vous souffrir toute correspondance légère, toutes ces choses n'étant qu'un aliment propre à augmenter le feu de la sensualité. Ressentez-vous une affection pour une personne à cause de sa piété et de sa sainteté, que cette affection ne sorte pas de votre âme; interdisez-vous les fréquentes visites ou du moins que ce soit en un lieu que vous puissiez la voir et l'entretenir sans danger. Souvenez-vous que la femme a chassé l'homme du paradis.

En cinquième lieu, tâchez d'être toujours saintement occupé, soit à la lecture de l'Écriture, soit à de pieuses et bonnes œuvres. Le démon ne se lasse jamais d'envoyer à l'âme oisive de mauvaises pensées, afin que si elle cesse d'agir, elle ne cesse point de penser à de mauvaises choses, les mauvaises pensées étant, comme nous l'avons dit, le bois qui alimente le feu sensuel.

En sixième lieu, ayez en horreur les propos et les récits déshonnêtes. On fait aisément ce que l'on écoute volontiers. Apportez encore plus de soin à préserver votre langue de cette contagion; car les propos mauvais corrompent les bonnes mœurs. Souvenez-

vous de ce mot du divin Maître : « La langue montre ce qu'est le cœur. »

En septième lieu, soyez modéré dans le boire et le manger, la tempérance est le boulevard de la chasteté. Lorsqu'on s'est gorgé de vin et de mets, on se laisse facilement aller aux plaisirs sensuels.

En huitième lieu, appliquez-vous sans cesse à fuir toutes les occasions. Quiconque désire triompher de cet ennemi, y parviendra, d'après saint Augustin et saint Cyprien, non en attendant, mais en fuyant. En toutes tentations de ce genre, supposez votre désir satisfait, et, comme conséquence de cela, un repentir amer, le remords de la conscience y reste blessé et privé de la paix.

En neuvième lieu, suivez le conseil de saint Bernard, et souvenez-vous en toute tentation, et principalement en celle-ci, de la présence de votre ange gardien, et du démon votre accusateur, lesquels vous surveillent sans cesse, et présentent toutes vos œuvres à Dieu, qui les surveille également. Or, si vous croyez être sans cesse sous les yeux de votre gardien, de votre accusateur et de votre juge, comment osez-vous faire, en leur présence, des actions que vous n'oseriez pas faire devant le dernier des hommes ? Souvenez-vous de la rigueur de la justice divine et des flammes éternelles, en souffrant volontiers une peine pour en éviter une plus grave, de même que les flammes de la sensualité s'éteignent au souvenir des flammes de l'éternité, c'est un clou qui sert à en arracher un autre.

Mais le moyen le plus puissant contre ces tentations, c'est de porter les yeux de l'âme sur la touchante figure de Jésus-Christ, notre rédempteur, attaché à la croix, en nous souvenant que toutes ses souffrances ont eu pour but de détruire le péché, et en songeant quelle indignité ce serait de commettre de nouveau ces fautes, pour l'expiation desquelles le Christ a tant souffert. C'est alors que l'homme doit, du plus profond de son cœur, implorer l'assistance et le secours de Dieu, et s'écrier : « Mon Dieu, venez à mon secours : Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » *Psalm.*, LXIX, 1. Et faire en même temps le signe de la croix sur son cœur.

C'était là une pratique pieuse d'un saint religieux. Aussi à sa

sépulture trouva-t-on une belle croix semblable à de l'ivoire ; elle était formée des os de sa poitrine, et l'extrémité de ses bras se retournait en forme de fleur de lis, par où le Seigneur donnait à entendre que la chasteté de son serviteur avait été conservée sans tache, par la vertu de la croix, arme dont il se servait habituellement contre les tentations. Saint Bernard rapporte un fait semblable d'une religieuse de son temps ; elle aussi, dans toutes les occasions de tentation, faisait sur son cœur, avec le pouce, le signe de la croix. Or son cœur fut trouvé, de longues années après, intact et sans corruption, comme au jour de la sépulture. Div. Ber. sup. *Salve Regina.*

CHAPITRE XVII.

Du quatrième péché capital, à savoir : de l'envie et de ses remèdes.

L'envie est une douleur du bien qui arrive au prochain, et une affliction causée par la félicité d'autrui, lorsque les autres nous sont supérieurs, parce que nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à eux ; lorsqu'ils nous sont inférieurs, parce qu'ils veulent arriver jusqu'à nous ; de ce qu'ils sont nos égaux, parce qu'ils rivalisent avec nous de prospérité. Les rejetons de ce vice sont la haine, le dédain, la médisance, la joie du malheur d'autrui et la peine au sujet de son bonheur. Telle fut l'envie de Caïn pour Abel, de Saül pour David, de Marie pour Moïse, des enfants de Jacob pour leur frère Joseph et des pharisiens pour le Christ, dont elle causa la mort. Telle est la férocité de ce monstre qui n'épargne même pas ses frères. C'est ce vice que le Seigneur accuse en ces termes, tout en se justifiant lui-même : « C'est par l'envie de Satan que la mort est entrée dans le monde, et tous les envieux sont ses imitateurs. » *Sap.*, II, 24, 25. C'est contre ce péché que parle l'Apôtre en disant : « Ne soyez point amateurs de la vaine gloire, vous provoquant les uns les autres, et vous portant envie les uns aux autres. » *Galat.*, V, 26. Contre ce vice, armez-vous des considérations suivantes.

En premier lieu, considérez que nous sommes naturellement

frères, puisque nous avons tous pour premiers parents, selon la chair, Adam et Ève. Nous avons aussi un seul père spirituel, qui est Dieu, une seule mère, qui est l'Église, un même frère, qui est le Christ. Parce que nous sommes frères, un même héritage nous attend, celui du royaume céleste : comme des frères, nous habiterons tous alors une seule et même demeure ; la charité y rendra tous les biens communs entre les membres d'un même corps, dont le Christ est le chef. Puis donc que nous sommes tous frères par la grâce, appelés au même héritage avec le Christ, rachetés par son sang, animés d'une même foi, appelés à une même grâce et à la même gloire, qu'y-a-t-il de plus naturel et de plus raisonnable que de s'aimer entre frères, que de se faire du bien les uns aux autres, et de se réjouir du bien qui arrive à notre prochain ? Au contraire,quoi de plus opposé à la loi naturelle et à la raison que de se réjouir du malheur arrivé à un frère, et de s'affliger de son bonheur ? Voilà pourtant ce que fait l'envie.

Considérez que l'envie nous rend semblables aux démons, lesquels sont jaloux et peinés du bien des hommes, de leurs bonnes œuvres, des grâces, et des dons spirituels qu'ils reçoivent de Dieu, des biens ineffables qui les attendent dans l'éternité ; non pas qu'ils puissent arriver à les posséder, si les hommes viennent à les perdre, mais parce qu'ils voient les hommes recueillir les biens qu'ils ont eux-mêmes perdus. Le diable voudrait que nous fussions tous comme lui, infortunés et misérables. Tel est l'envieux qui désire que tous lui ressemblent. Songez donc que si votre frère était privé des biens qui excitent votre jalousie, vous ne les obtiendriez pas pour cela vous-même. Ne soyez donc pas fâché qu'il les possède sans vous porter préjudice.

Considérez que vous retirez votre part des bonnes œuvres du prochain, si vous êtes en grâces avec Dieu ; conséquemment, plus votre frère sera parfait, plus vous en profiterez. C'est pourquoi l'envieux, qui afflige la vertu du prochain, agit contre ses propres intérêts ; car, si le prochain n'est plus vertueux, nous sommes privés d'autant.

Considérez quelle est votre misère et votre malice, puisque vous trouvez un sujet de devenir pire, là où votre frère trouve celui de

devenir meilleur, lorsqu'il vous serait facile d'en profiter vous-même, en vous en réjouissant; la charité rend donc toute chose commune.

Considérez que l'envie brûle le cœur, dessèche les entrailles, lasse l'entendement et bannit de la vie tout sentiment de joie, Dieu punissant l'envieux par son envie elle-même, et transformant ce vice en exécuteur de la justice divine. L'envie est semblable au ver que produit le bois : le ver exerce le ravage là où il est né; de même l'envie exerce ses ravages dans le cœur où il naît, et non sur la personne qui en est l'objet. C'est une chose merveilleuse que les envieux soient ordinairement jaunes et pâles, trahissant au dehors les tortures qu'ils souffrent au dedans. L'envie est ainsi le juge rigoureux qui condamne et torture l'auteur de ce crime.

Considérez que l'envie ne cesse de condamner Dieu même et sa libéralité dont le cours est inépuisable. En effet, l'envie jalouse le prochain à cause de ses biens, et s'afflige de ce qu'il les possède. Or, comme le prochain ne les posséderait pas si Dieu ne les lui donnait pas, ce sentiment condamne la libéralité même de Dieu.

Autres remèdes contre le venin de l'envie.

Le remède le plus efficace contre le venin de l'envie, est l'amour de l'humilité et la haine de l'orgueil; incontestablement l'orgueil est le père de l'envie. Un des caractères que l'on remarque dans l'orgueilleux, c'est de ne pouvoir souffrir ni supérieur, ni égal, d'où l'envie à l'égard des uns et des autres. Séparez votre cœur des biens de ce monde, et appliquez-le à ces biens éternels, qui peuvent être possédés par plusieurs sans en être amoindris, et qui, non-seulement, sont les mêmes pour tous, mais qui, par la vertu de la charité, ont d'autant plus de prix pour chacun en particulier, qu'ils sont communiqués à un plus grand nombre. Si vous êtes jaloux des biens d'ici-bas, c'est qu'au contraire ils diminuent en proportion du nombre de ceux qui les possèdent, ce qui vous ravit, par cela même, le but de vos désirs.

Un autre remède efficace contre ce mal, est de prier sincèrement le Seigneur de faire du bien à la personne dont nous envions les biens spirituels ou temporels et de venir en aide à cette personne

en ses justes prétentions. Ne haïssez jamais personne ; aimez vos amis en Dieu; ceux qui vous font du mal et vous persécutent, aimez-les pour Dieu, qui vous a aimé et racheté quand vous étiez son ennemi, et qui a donné sa vie pour vous délivrer de la mort éternelle. Or, ce Dieu, à qui vous êtes redevable d'un si grand bienfait, vous demande en retour de l'imiter : « Aimez vos ennemis, vous dit-il, et faites du bien à ceux qui vous haïssent. » Nous devons nous conduire envers nos ennemis comme le médecin envers le malade, qu'il s'efforce de guérir : il aime la personne en abhorrant le mal. Aimons de même dans nos ennemis ce que Dieu y a mis, et haïssons ce qui en eux est l'effet de la malice et de la fourberie du démon. Ne dites pas en vous-même : Qu'ai-je à voir avec cet individu ; quel lien, ou quelle parenté, ou quelle relation m'unissent à lui? en quoi m'a-t-il obligé? ne m'a-t-il pas plus souvent offensé ? Vous devez opposer à ces sentiments cette réflexion que, sans l'avoir mérité, après vous en être rendu au contraire souverainement indigne par vos péchés envers Dieu, vous avez reçu de lui de nombreux bienfaits, lesquels vous obligent à traiter le prochain comme Dieu vous a traité vous-même. Dieu n'a pas besoin de nos services, et il veut que ses bienfaits à notre égard, nous les accordions de notre côté au prochain. Efforcez-vous de pratiquer le conseil de l'Apôtre, vous réjouissant avec ceux qui se réjouissent, vous affligeant avec ceux qui s'affligent. Il peut vous en arriver à vous tout autant ; or, quand on partagera votre joie, elle ne fera qu'augmenter, et quand dans vos peines vous trouverez quelqu'un qui pleure avec vous et vous aide à les supporter, elles deviendront plus légères, c'est Dieu qui nous l'a promis ; la mesure dont vous vous serez servi envers les autres, ils s'en serviront envers vous. *Matth.*, VII. Il est convenable que, étant tous membres d'un même corps, avec un même chef qui est le Christ, les plaisirs et les peines nous soient communs à tous, en sorte que nous estimions propre ce qui arrive au prochain en fait de bien ou de mal, de contentement ou d'affliction. C'est là la perfection de la charité, d'être à l'égard du prochain comme vous voulez qu'il soit envers vous, et ce que vous désirez pour vous de le vouloir également pour lui.

CHAPITRE XVIII.

Du cinquième péché capital, à savoir : de la gourmandise et de ses remèdes.

La gourmandise est un appétit déréglé du boire et du manger. Cette mère a cinq filles : la vaine joie, le bavardage, la bouffonnerie, l'impureté, l'abrutissement des sens et de l'intelligence. C'est de ce vice que nous éloigne notre rédempteur Jésus-Christ par ces mots : « Prenez garde de surcharger vos estomacs de nourriture et vos cœurs des sollicitudes de ce monde. » *Luc.*, XXI, 3-4. Et le Sage a dit : « Plusieurs sont morts à cause de l'intempérance; mais l'homme sobre vivra longtemps. » *Eccli.*, XXXVII, 34.

Des remèdes contre la gourmandise.

Or, quand vous vous sentirez tenté par ce vice, vous pourrez lui opposer les considérations suivantes :

En premier lieu, considérez qu'un péché de gourmandise a voué le genre humain à la mort; c'est la première victoire qu'il vous convient de remporter; car les autres combats seront d'autant plus terribles et vous d'autant plus faible pour les soutenir, que vous aurez moins résisté dans le cas présent. Commencez donc par vaincre la gourmandise si vous voulez triompher complétement : vaincu par elle, vainement aspireriez-vous à d'autres victoires; il vous sera facile de résister aux ennemis du dehors, quand vous aurez mis à mort ceux du dedans. Il a peu de succès dans la guerre contre les ennemis du dehors, celui qui, dans sa propre maison, a d'autres ennemis. La première tentation dont le diable usa envers le Seigneur fut celle de la gourmandise; c'est qu'il voulait se rendre maître dès le principe de la porte de tous les autres vices. *Matth.*, IV.

Considérez, en second lieu, l'abstinence admirable du Christ notre Sauveur. Indépendamment de son jeûne de quarante jours et de quarante nuits, il ne cessa de traiter rudement sa chair très-sainte, et il souffrit la faim non-seulement pour travailler à notre

rédemption, mais encore pour nous donner la leçon et l'exemple. Or, si celui dont la contemplation soutient les anges, et qui donne aux oiseaux du ciel leur pâture, a souffert la faim pour vous, n'est-il pas raisonnable que vous la souffriez également pour lui? De quel droit vous qualifieriez-vous de serviteur du Christ, si, quand il a souffert pour vous la faim, vous employiez votre vie à la recherche des boissons et des mets les plus délicats; si, quand il a souffert des privations pour vous racheter, vous n'en vouliez pas souffrir pour votre propre salut? La croix de l'abstinence vous semble-t-elle pesante, pensez au fiel et au vinaigre présentés au Sauveur sur la croix. Comme le dit saint Bernard, il n'y a point de nourriture si repoussante qui ne devienne délicieuse, lorsqu'on lui donne pour condiment ce fiel et ce vinaigre. Div. Bern., Serm. *de Passione Domini*. Rappelez-vous encore l'abstinence de bien des Pères du désert se retirant dans les solitudes; ils y crucifiaient, à l'exemple du Christ, leur chair avec tous leurs appétits, et, grâce à leur divin Maître, ils ont pu se nourrir de longues années avec des racines et des herbes, et pratiquer des austérités si effrayantes qu'elles semblent aux hommes incroyables. Ces saints ayant imité le Christ de la sorte, et ayant suivi ce chemin pour aller au ciel, comment prétendez-vous aller dans ce même séjour par un chemin de douceurs et de plaisirs? Songez encore au grand nombre de pauvres qui, dans ce monde, s'estimeraient infiniment heureux d'avoir l'eau et le pain suffisants; et vous comprendrez par là combien le Seigneur a été libéral envers vous, en vous pourvoyant plus largement que les autres. Or, il n'est pas raisonnable que vous convertissiez les bienfaits de sa libéralité en instruments de votre gourmandise.

Songez combien de fois vous avez reçu dans votre bouche l'hostie sacrée, et ne permettez pas que, par cette porte où est entrée la vie si souvent, entre également la mort, l'aliment et la cause des autres péchés.

Songez, d'autre part, que le plaisir de la gourmandise n'occupe qu'un espace de deux doigts, et qu'une durée de deux instants; qu'il est souverainement absurde que pour une si petite partie de l'homme, et pour un plaisir si rapide, la terre, la mer, le ciel

soient insuffisants. Bien souvent si l'on dépouille les pauvres, si l'on commet des injustices, c'est pour que la faim des petits paye la gloutonnerie des puissants. Il est misérable, assurément, que la satisfaction d'une partie si petite dans l'homme précipite l'homme tout entier dans l'enfer, et que tous les membres et tous les sens du corps expient par des souffrances éternelles, le dérèglement d'un seul. Ne voyez-vous donc pas combien votre erreur est grossière? Tandis que ce corps, qui sera bientôt la proie des vers, vous l'entretenez avec une nourriture délicate, vous négligez le soin de l'âme, qui ne tardera pas à comparaître devant le tribunal de Dieu, et qui, si elle se trouve affamée de vertus, encore que l'estomac serait gorgé de mets précieux, sera condamnée aux tourments de l'éternité. L'âme étant châtiée, le corps le sera également, et comme il a été créé pour elle, il partagera ses châtiments et ses récompenses. De manière qu'en dédaignant la partie la plus importante de vous-même, et en flattant la partie la plus vile, vous causez la perte de l'une et de l'autre, vous immolant de votre propre épée. La chair, qui vous a été donnée comme une servante, vous lui donnez dans votre vie le rôle de séductrice : aussi partagera-t-elle un jour vos tourments, comme elle a partagé ici-bas vos vices. Souvenez-vous des privations et de la pauvreté de Lazare : il désirait manger les miettes qui tombaient de la table du riche opulent, et personne ne lui en donnait. Néanmoins à sa mort il fut porté par les mains des anges dans le sein d'Abraham. Tel ne fut pas le sort du riche gourmand qui, vêtu de pourpre et de fin lin, et mangeant tous les jours à satiété des mets les plus recherchés, fut enseveli dans les enfers. *Luc.*, XVI. Certainement les privations et la satiété, les plaisirs et la souffrance, le bonheur et la misère d'ici-bas ne sauraient avoir le même terme : à la mort la misère succède aux plaisirs, et aux plaisirs la misère. Vous avez bu et mangé tout à votre aise les années précédentes : qu'avez-vous gagné, dites-moi, de toute cette délicatesse? Rien certainement, si ce n'est le remords de la conscience qui vous tourmentera peut-être éternellement et des infirmités pour votre vieillesse. Ainsi, tout ce que vous avez mangé d'une façon déréglée est perdu pour vous ; mais ce que vous avez

distribué aux pauvres, après y avoir renoncé vous-même, vous est conservé et déposé dans le royaume des cieux.

Quand vous serez tenté par la gourmandise, imaginez-vous que vous avez déjà goûté ce plaisir, et que le moment est déjà passé. Le plaisir du goût est comme le songe d'une nuit écoulée, avec cette différence que ce plaisir, une fois évanoui, laisse l'âme dans la tristesse, tandis que repoussé, il la laisse dans le contentement et la joie. Aussi est-il vraiment remarquable le conseil qu'un sage donnait en ces termes : Lorsque vous aurez à faire un acte vertueux qui exige de la peine, songez que la peine passe et que la vertu demeure. Au contraire, commettriez-vous quelque acte honteux suivi d'un plaisir illégitime, le plaisir passerait vite, tandis que la honte en persévérerait.

Considérez que mieux vous nourrissez votre corps, plus vous êtes cruel envers lui. En effet, par ce moyen, vous le condamnez aussi bien que l'âme à des tourments éternels, dans cette vie où vous serez affamé de biens, et où vous serez au comble du malheur. Pour un plaisir temporel, vous vous condamnez donc à des amertumes sans fin. Le plaisir passe, le châtiment ne passera pas ; le plaisir est peu de chose, la peine est infinie.

Considérez que les mets recherchés, tout en flattant le corps, sont funestes à l'âme; ils engourdissent la chair et affaiblissent l'esprit; ils charment le palais et réveillent les honteux désirs : de là ce mot de saint Ambroise : « La tempérance est l'amie de la virginité et l'ennemie de l'impureté ; mais la satiété ruine la chasteté et entretient la luxure. » Div. Amb., *de Jacob.*, II.

Considérez que l'intempérance, dans le manger, est préjudiciable à notre complexion et nuisible à notre corps. Plus l'estomac se développe, plus l'intelligence s'épaissit, plus l'esprit s'engourdit; car jamais gros ventre n'a rendu l'entendement subtil. Elle affaiblit également la vue, amène des infirmités et une mort prématurée ; ce qui faisait dire à Galérien : « L'intempérance a causé plus de morts que le glaive. »

Si vous ne voulez pas être victime des piéges de ce vice, souvenez-vous que, bien des fois, lorsque la nécessité réclame satisfaction et secours, le plaisir s'efforce à la faveur de ce manteau de

se satisfaire lui-même; et il nous séduit d'autant plus facilement qu'il colore ses prétentions désordonnées du prétexte d'une honnête nécessité. Aussi une grande prudence est-elle nécessaire pour imposer un frein à la sensualité, et l'assujettir à l'empire de la raison. Voulez-vous que votre chair reconnaisse l'autorité de l'âme et lui obéisse, assujettissez l'âme à l'autorité de Dieu. Il faut que l'âme soit gouvernée par Dieu pour gouverner elle-même la chair : de la sorte, nous serons admirablement et complétement réformés, Dieu gouvernant la raison et l'âme, et l'âme le corps; mais le corps résistera aux ordres de l'âme, si l'âme résiste à l'empire de la raison, et si la raison ne se conforme pas à la volonté de Dieu.

Notons ici un conseil de saint Jérôme : qu'il vaut mieux manger modérément à ses heures, que d'endurer la faim pendant plusieurs jours, sauf à manger ensuite jusqu'à satiété. La pluie est utile à la terre lorsqu'elle tombe doucement et en son temps; mais celle qui tombe par torrents, à la suite d'un orage, ravage et ruine la campagne.

Lorsque vous vous mettez à table, rappelez-vous que vous ne vivez pas pour manger, mais que vous mangez pour vivre; prenez votre nourriture de telle sorte qu'elle ne préjudicie pas à votre santé, et qu'elle ne vous détourne pas des pratiques vertueuses comme de l'étude et de l'oraison. En mangeant et en buvant, ne prenez pas pour mesure le plaisir et le goût, mais la nécessité. Il faut apporter un certain poids et une certaine mesure dans l'apaisement de la faim, pour que la nourriture nous soit salutaire et pour prolonger notre vie. On raconte du fameux médecin Galien, qu'il ne se leva jamais rassasié de table, et qu'il vécut cent vingt ans. Nous ne vous conseillons pas, néanmoins, de mourir de faim, mais de ne pas donner dans l'intempérance; nous ne vous disons pas de ne pas soutenir votre corps, mais de ne pas le flatter afin qu'il ne se révolte pas contre l'âme. La raison, disait saint Bernard, nous commande de mortifier notre chair, mais non pas de l'immoler; de la dompter, mais non de l'exténuer; de la rendre esclave et de l'empêcher d'être maîtresse.

Que vos jeûnes soient proportionnés à vos forces et à votre

santé; qu'ils soient purs, simples, modérés, exempts de superstition; redoutez le vin, foyer de luxure; tempérez-le avec de l'eau; contentez-vous d'une nourriture ordinaire, sans apprêt, et ne vous inquiétez pas des mets délicats et coûteux. Si vous êtes délicat au temps de la santé et de la jeunesse, que ferez-vous dans la vieillesse, que l'estomac et l'appétit sont perdus?

CHAPITRE XIX.

Du sixième péché capital, à savoir : de la colère, et de ses remèdes.

La colère est un appétit désordonné de la vengeance, au sujet des personnes par qui nous croyons avoir été offensés. Les rejetons de ce serpent sont : l'injure, les clameurs, les querelles, l'indignation et les blasphèmes.

Remèdes contre ce péché et contre d'autres péchés dont il est le principe.

L'Apôtre prémunit contre ce vice par ces paroles : « Que toute amertume, que tout emportement, que toute colère, que toute médisance, que toute malice soit bannie d'entre vous. Soyez, au contraire, bons et miséricordieux les uns pour les autres, vous pardonnant les uns aux autres comme le Christ vous a pardonné. » *Éph.*, IV, 31-32. C'est à ce vice que s'appliquent ces paroles du Sauveur dans saint Matthieu : « Quiconque dira à son frère *raca*, sera condamné par le conseil; et quiconque lui dira insensé, sera condamné aux feux de l'enfer. » *Matth.* V, 22.

Quand cette passion furieuse sollicitera votre cœur, allez au-devant par les considérations suivantes :

En premier lieu, considérez que les brutes elles-mêmes vivent pour la plupart en paix avec les brutes de leur espèce. Les éléphants marchent en troupe, les vaches et les brebis marchent en troupeaux, les passereaux volent par bandes, les grues se relèvent de veille pendant la nuit, et voyagent ensemble. Ainsi font les dauphins, les cigognes, les cerfs et une foule d'autres animaux; tout le monde connaît l'unité qui règne parmi les four-

mis et l'ordre des abeilles; même entre les bêtes féroces les plus cruelles règne une paix intestine. Les lions perdent leur férocité vis-à-vis des animaux de leur espèce; le sanglier n'attaquera point un autre sanglier; le lynx ne combattra point contre un autre lynx; le dragon ne s'irritera pas contre un autre dragon; enfin les démons eux-mêmes, premiers auteurs de nos discordes, sont étroitement unis entre eux et conservent leur tyrannie d'un commun consentement. Seuls, les hommes à qui la paix et la concorde convenaient davantage, et à qui elles seraient plus nécessaires sont divisés par des haines et des discordes profondes. Chose remarquable, tandis que la nature a donné à tous les animaux des armes pour combattre, aux uns des pieds pour ruer, aux autres des cornes, aux autres des dents et des défenses, aux guêpes et aux abeilles des aiguillons, aux oiseaux des ongles et des becs, jusqu'aux moucherons qui, de leur trompe, sucent le sang; pour l'homme, parce que la paix et la concorde sont sa destinée, il a été créé sans armes aucunes, afin de n'avoir pas le moyen de faire du mal. Voyez par là combien la nature nous éloigne de la vengeance, puisque la vengeance exige des armes étrangères, la nature nous en ayant refusé.

Considérez que l'appétit de la vengeance est propre aux bêtes féroces, de façon qu'en vous laissant emporter par la colère, vous dégénérez extrêmement de la générosité et de la noblesse naturelles à l'homme, vous vous rabaissez jusqu'à la brute. Élien raconte d'un lion, qu'ayant reçu dans une chasse un coup de lance, l'auteur de sa blessure venant à passer par là un an après, au milieu de la suite du roi Juba, qui était fort nombreuse, le lion le reconnut et, se frayant un passage à travers la foule, sans qu'on pût l'arrêter, se précipita sur son ennemi et le mit en pièces. Ce sont des animaux de ce genre qu'imitent les hommes vindicatifs; ils pourraient apaiser leur colère par la raison et le jugement, et ils préfèrent l'instinct impétueux des brutes, attachant ainsi en apparence plus de prix aux passions qu'ils ont de communes avec elles, qu'aux facultés par lesquelles ils se rapprochent des anges. Si vous alléguez qu'il est extrêmement dur de calmer un cœur irrité, ne comprenez-vous pas que le Fils de Dieu a souffert pour

vous des supplices plus durs encore? Qui étiez-vous quand il répandait pour vous son sang, est-ce que vous n'étiez pas son ennemi? Et puis ne considérez-vous pas avec quelle mansuétude il vous supporte, malgré vos péchés de tous les instants, avec quelle miséricorde il vous accueille quand vous revenez à lui. Direz-vous que votre ennemi ne mérite pas de pardon? Avez-vous donc mérité vous-même que Dieu vous pardonne? Vous voulez que Dieu use envers vous de miséricorde, et vous voulez user envers votre prochain de justice : si votre ennemi n'est pas digne de pardon, vous êtes digne d'avoir à pardonner, et le Christ infiniment digne que vous pardonniez en sa faveur.

Considérez que tout le temps durant lequel vous vous abandonnez à la haine, vous ne pouvez offrir à Dieu de sacrifice qui lui soit agréable : c'est pourquoi le Sauveur dit en saint Matthieu : « Si, tandis que vous présentez votre offrande à l'autel vous vous souvenez là, que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec lui, et vous viendrez après présenter votre offrande. » *Matth.*, v, 23-24.

Par où vous pouvez connaître clairement combien la discorde entre frères est une grande faute, puisque tant qu'elle dure nous sommes en désunion avec Dieu, et qu'aucune ne lui plaît parmi nos actions, quelque bonnes qu'elles nous paraissent. Le bien que nous faisons, disait saint Grégoire, n'a pas de valeur si nous ne supportons avec patience les maux auxquels nous sommes en butte.

Souvenez-vous de la nécessité où vous êtes d'obtenir le pardon du Seigneur. Or il est certain qu'il ne vous pardonnera pas si vous ne pardonnez; de même qu'il n'est pas moins assuré que vous serez pardonné de Dieu si vous pardonnez à votre frère. C'est là le moyen le plus simple pour obtenir le pardon de nos péchés. Pardonnez donc, ô mon frère, ces fautes légères, car tout ce que l'homme peut pardonner à un autre homme est peu de chose en comparaison de la gravité des offenses commises par chacun de nous envers Dieu; et Dieu vous pardonnera vos fautes si graves et si nombreuses.

Considérez encore quel est celui que vous avez pour ennemi.

Évidemment c'est un juste ou un pécheur. Si c'est un juste, n'avez-vous pas beaucoup à craindre, et ne serait-ce pas pour vous chose funeste que de vouloir du mal à un juste, et d'être ennemi de celui qui a Dieu pour ami? Si c'est un pécheur, il n'est pas moins misérable et cruel de vouloir tirer par votre propre malice, vengeance de la malice d'autrui; et tout en prétendant jouer le rôle de juge dans votre propre cause, de châtier l'injustice d'autrui par votre propre injustice. Au surplus, si vous voulez tirer vengeance des injures d'autrui, et que l'autre veuille venger également les siennes, quel sera donc le terme de ces discordes? C'est une sorte de vengeance bien plus glorieuse que celle dont l'Apôtre nous parle comme il suit : « Triomphez du mal par le bién, » c'est-à-dire triomphez des vices d'autrui par vos propres vertus. Plus d'une fois, en effet, en cherchant à rendre le mal pour le mal, et en refusant de s'aider sur aucun point, vous serez honteusement vaincu; car vous serez au moins le jouet de votre colère et la victime de votre passion. Au lieu que si vous en triomphiez, vous seriez plus fort que celui dont la valeur triomphe des citadelles; car c'est une moindre victoire de subjuguer des citadelles, qui sont hors de vous, que les passions qui sont en vous; il est plus glorieux de vous imposer à vous-même des lois, de dompter et de maîtriser le monstre féroce de la colère qui s'est établi au-dedans de vous, que d'imposer des lois aux autres; que si vous refusez de le réprimer il se soulèvera contre vous, et vous entraînera à des actions que vous regretterez extrêmement après les avoir commises. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à peine comprendrez-vous le mal que vous faites; parce que l'homme irrité, quoique la vengeance lui paraisse souvent juste, s'illusionne presque toujours, s'imaginant que l'aiguillon de son courroux est le zèle de la justice, de sorte que le vice prend l'apparence de la vertu.

Considérez, quand vous songez à vous venger par vous-même ou en recourant à la justice humaine, qu'à chaque jour suffit son mal : c'est à savoir que les peines de chaque jour, les malheurs et les sollicitudes que la vie entraîne avec elle et que l'on ne saurait éviter, ont assez de quoi nous occuper. Vous seriez donc bien

insensé de vouloir avec tant d'occasions de soucis, vous charger d'autres peines, vous pouvez chrétiennement les laisser de côté. Ne me dites pas que vous ne voulez pas de mal, mais que vous demandez seulement à la justice de châtier les désordres de votre ennemi, vous savez bien que votre cœur n'est pas bien calme, et que pour recourir à la justice, la volonté n'en est pas bonne néanmoins, ni l'âme paisible. La mansuétude et la patience, au contraire, suivant le conseil de l'Apôtre, ouvriront les yeux et amèneront la confusion de celui qui vous a offensé, et bien souvent d'ennemi, le transformeront en fidèle ami, ce qui n'est jamais arrivé par l'intervention de la justice.

Considérez aussi combien ce que vous supportez est peu de chose eu égard à la gloire que vous attendez en récompense de votre patience. Considérez que les événements ne doivent ici-bas se succéder selon votre gré, que Dieu use envers vous d'une plus grande miséricorde, lorsqu'il vous envoie l'adversité que lorsque vous êtes dans la prospérité ; car celle-ci enfle bien des fois l'âme d'orgueil, tandis que celle-là l'humilie, et que la douleur, semblable à une lime, purifie le cœur, fait rentrer en lui-même et se recueillir l'homme qui était naguère et pour ainsi dire hors de soi, tandis que la prospérité nous plonge souvent dans la vanité et nous dépouille des bonnes œuvres que nous avions amassées ; au contraire, par l'adversité par laquelle nous expions les fautes commises durant plusieurs années, et nous nous prémunissons contre elles pour l'avenir. Les âmes des élus jouissent d'autant plus de la paix de leur conscience que leurs tribulations sont plus nombreuses en cette vie. Sachant par expérience que la créature ne leur donnera pour tout fruit que des larmes, elles ne se réjouissent qu'en Dieu, ne s'attristent que de ses offenses et pardonnent à autrui aisément ses injures, en voyant comment Dieu supporte nos propres péchés. Pour venir complétement à bout de ce vice, le remède le plus puissant est de s'attacher à déraciner de nos âmes l'amour de nous-même et de tout ce qui nous regarde. En outre, lorsque vous vous sentirez plus portés à la colère, vous devrez vous armer d'une plus grande patience, et vous prémunir ainsi contre tout ce qui peut arriver ; car, ils font toujours moins de

mal les coups que nous voyons venir, et contre lesquels nous nous tenons en garde. Prenez la ferme résolution de ne pas ouvrir vos livres, et de ne pas prononcer une parole, quand vous serez en colère. Ne vous en rapportez pas à vous-même, tenez pour suspect tout ce que votre cœur vous suggérera en ce moment, encore que cela vous paraisse de tout point raisonnable; attendez pour agir que votre colère se soit dissipée, et, en attendant, récitez intérieurement l'oraison dominicale. Plutarque raconte qu'un sage philosophe avait donné à un empereur, dont il était le favori, le conseil de ne donner aucun ordre lorsqu'il serait en colère, avant qu'il eût récité intérieurement toutes les lettres de l'alphabet, lui faisant ainsi comprendre combien les conseils de la colère sont insensés, tant que l'âme est en effervescence.

Chose singulière, quoique ce moment soit le moins propre pour une délibération sérieuse, il n'y en a pourtant pas où l'homme soit plus pressé de mettre à exécution les desseins de son cœur. C'est pourquoi il faut résister avec autant de prudence que de force à cette tentation; de même que l'homme pris de vin, ne saurait prendre de résolution raisonnable, et dont il n'ait pas plus tard à se repentir; de même celui qui est en proie à la colère et aveuglé par les fumées de cette passion, ne saurait former en lui-même de desseins et de conseils, quelque fondés qu'ils paraissent, dont il ne doive se repentir le lendemain. Certainement, la colère, le vin et l'appétit charnel, sont bien les pires conseillers imaginables. De là ce mot de l'Ecclésiastique : « Le vin et les femmes font perdre aux sages le jugement. » *Eccli.*, XIX, 2. Le vin dont il s'agit ici n'est pas seulement le vin dont nous usons, lequel obscurcit ordinairement la raison, mais aussi quelque passion violente que ce soit, parce que la raison n'en est pas moins obscurcie ; c'est pourquoi ce que l'on fait en ce moment est en général condamnable.

Lorsque vous vous sentirez dans l'indignation, efforcez-vous de vous distraire à d'autres affaires, et, comme en retirant le bois du feu, la flamme cesse aussitôt, de même en écartant les pensées qu'excite l'indignation, vous en arrêterez la furie. Quand votre ressentiment a pour sujet vos supérieurs, tâchez d'aimer ce qu'il vous faut nécessairement supporter ; car, si le support n'est pas

accompagné de l'amour, la patience ne tarde pas à se changer en amertume ; c'est pour cela que l'Apôtre, après avoir dit : « La charité est patiente, » ajoute immédiatement « et bienveillante, » parce que la véritable charité ne cesse d'aimer avec bienveillance les personnes qu'elle endure avec patience.

C'est encore une excellente chose que de laisser le champ libre à la colère de votre frère ; en vous éloignant d'un homme courroucé, son courroux ne tardera pas à s'évanouir. Dans tous les cas, répondez-lui avec modération. Salomon dit qu'une réponse mesurée brise la colère, laquelle s'enflamme avec plus d'ardeur, sous des flots de paroles. Ainsi donc au flux d'injures, dont on vous accusera, n'opposez que la patience. La colère n'est pas plus capable de chasser la colère, que le démon de chasser le démon, les deux foyers ne peuvent qu'accroître réciproquement leur ardeur.

Mais gardez dans votre patience la pureté du cœur, ne souffrez pas pour acquérir aux yeux des hommes une réputation de bonté. Quand Dieu vous fera la grâce de vous accorder la patience, en quelque occasion, remerciez-le de ce que vous avez mérité par sa faveur, et prenez en pitié votre frère, à cause de la perte qu'il a faite par ses injures. Il y a des chrétiens qui, après avoir été dans l'occasion patients et doux, pour négliger d'en remercier le Seigneur, s'arrêtent au tableau que le démon leur fait de la conduite déraisonnable du prochain, et songent qu'ils auraient bien fait de leur répondre, et s'entretenant dès lors en eux-mêmes des moyens de trouver l'occasion de se satisfaire, perdent misérablement ce qu'ils avaient gagné : pareils à ceux qui, vainqueurs à la guerre, succombent dans la paix de la solitude, pareils encore au pilote qui, après avoir triomphé par son activité, de la tourmente, doit à sa négligence de faire naufrage dans le port. Tels sont les fidèles qui se repentent d'avoir été patients et qui font succéder à leur vertu et à leur mansuétude première la malice de la vengeance : leur péché est d'autant plus grave aux yeux de Dieu qui voit le fond des cœurs, qu'il se flatte davantage de tenir les hommes dans l'illusion à cause de la bonne renommée dont ils jouissent.

CHAPITRE XX.

Du septième péché capital, à savoir : de la paresse, et de ses remèdes.

La paresse est une lâcheté et un dégoût de l'âme pour le bien, et par conséquent elle la jette dans la tristesse à l'endroit des choses spirituelles. Un grand nombre de branches s'élancent de ce tronc ; par exemple, la malice, la rancune, la pusillanimité, l'absence de conscience, la pesanteur pour l'accomplissement des jugements de Dieu, la dissipation du cœur, sur toutes sortes de vanité. Ces paroles du Sauveur dans saint Matthieu font comprendre le danger de ce vice : « Tout arbre qui ne donnera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » *Matth.*, III. Ailleurs, nous exhortant à vivre avec vigilance, vertu opposée à la paresse, il disait : « Ouvrez les yeux, veillez et priez ; car vous ignorez quand vous serez appelé. » *Matth.*, XXIV.

I.

Remèdes contre la paresse.

Qand vous vous sentirez tenté par la paresse, recourez aux considérations suivantes. Représentez-vous en premier lieu les labeurs que le Christ a supportés pour vous depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie, les nuits qu'il passait à prier et à veiller pour vous sur les montagnes, ses voyages de province en province, prêchant et guérissant les malades ; toujours il était occupé des intérêts de notre salut. Au temps de sa Passion, il porta sur ses épaules sacrées le lourd fardeau de la croix. Si tels ont été les labeurs du Dieu de majesté pour vous sauver, n'est-il pas bien plus raisonnable que vous en enduriez vous aussi pour la même fin ? Quoi donc ! ce tendre agneau, dans le but de vous délivrer de vos péchés, aurait bravé tant et de si cruelles fatigues, et vous refuseriez de suivre cet exemple et de supporter, pour vos propres péchés, des fatigues légères ! Songez encore aux fatigues des apôtres, quand ils annonçaient l'Évangile au monde entier, songez

aux souffrances des martyrs, des vierges, des saints Pères qui vivaient dans les solitudes, à celles de tous les saints qui règnent avec Dieu et dont les enseignements et les sueurs ont reculé si loin les limites de l'Église.

Considérez également qu'aucune créature de Dieu ne reste oiseuse, la milice céleste chante sans relâche les louanges de Dieu; le soleil, la lune, les étoiles et tous les corps célestes font accomplir tous les jours à l'univers une révolution entière pour notre utilité; les plantes et les arbres, depuis leur naissance, ne cessent de grandir jusqu'à leur complet développement, et se couvrent chaque année de fleurs et de fruits; les fourmis sont si laborieuses, qu'elles ramassent, le printemps, leurs provisions d'hiver; les abeilles construisent leur rayon de miel et massacrent sans pitié les bourdons négligents et paresseux; toutes les espèces d'animaux vous offriront le même spectacle. N'aurez-vous donc pas de honte, ô homme raisonnable, de vous livrer à la paresse que toutes les créatures privées de raison ont en horreur par le seul effet de leur instinct naturel?

Les commerçants en ce monde bravent toutes sortes de fatigues pour ramasser quelques richesses périssables qui, après leur avoir coûté bien des sueurs, devront être gardées au prix de bien des soucis et de bien des dangers. Quelle sera donc votre conduite à vous, commerçants du ciel, si vous voulez acquérir les trésors éternels et impérissables? Remarquez de plus que si vous refusez de travailler maintenant que vous en avez la force et le temps, l'un et l'autre vous feront peut-être défaut un jour comme nous le prouve l'exemple d'un grand nombre de nos frères. Le temps de la vie est court et rempli de mille obstacles; c'est pourquoi, lorsque vous aurez occasion de faire le bien, ne la négligez point par paresse; car la nuit viendra où personne ne peut travailler. *Joan.*, IX.

Considérez que le nombre et la grandeur de vos péchés vous obligent, si vous voulez les expier, à une pénitence rigoureuse et une ardente piété. Saint Pierre ne renia son Maître que trois fois; mais tous les jours de sa vie, il pleura ce péché, encore qu'il lui eût été pardonné. Marie-Magdeleine pleurait jusqu'à son dernier

soupir les fautes qu'elle avait commises, quoiqu'elle eût entendu cette parole si douce du Sauveur : « Vos péchés vous sont remis. » *Luc.*, VII. Pour abréger, je ne vous citerai point les autres personnages dont la pénitence a duré autant que la vie, et qui, la plupart, avaient commis moins de fautes que vous. Comment vous, qui tous les jours ajoutez les péchés aux péchés, regardez-vous comme trop lourds les labeurs nécessaires pour les expier ? Travaillez donc au temps de la grâce et de la miséricorde à faire de dignes fruits de pénitence, afin d'éviter, au moyen des souffrances de cette vie, les souffrances de l'autre. Et en supposant que nos œuvres et nos souffrances soient peu de chose, cependant en tant qu'elles procèdent de la grâce, elles sont méritoires, de façon que si la peine en est temporelle, la récompense en est éternelle. C'est pourquoi ne permettez pas que le temps où il vous est possible de mériter, reste infructueux : mettez devant vos yeux l'exemple de ce pieux personnage, qui n'entendait jamais une horloge sans s'écrier : O Seigneur, mon Dieu, voilà donc encore passée une de ces heures que vous n'oublierez pas et dont il me faudra rendre compte.

Souvenez-vous que le travail est le seul moyen d'arriver au royaume de Dieu ; celui-là seul sera couronné qui aura vaillamment combattu. Si vous vous négligez dans la persuasion que vous avez travaillé suffisamment, songez à cette parole : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Sans persévérance, il n'y a pas d'œuvres vraiment vertueuses, et nos peines n'obtiendront ni les récompenses, ni la faveur définitive du Seigneur. Pour nous enseigner la persévérance, le Seigneur ne voulut pas descendre de la croix lorsque les Juifs le lui demandaient, afin de ne pas laisser inachevée l'œuvre de notre rédemption, et de confirmer la vérité de ce qu'il avait dit à son Père : « J'ai mené à sa fin l'œuvre dont vous m'aviez chargé. » Si nous voulons suivre notre chef, combattons courageusement jusqu'à la mort, puisque le prix que le Seigneur nous réserve durera éternellement. Ne nous lassons pas de faire pénitence, ne nous lassons pas de porter notre croix à la suite du Christ, autrement que nous servirait-il d'avoir fourni une longue traversée, si au bout nous faisions naufrage dans le

port? Nous ne devons pas être épouvanté des difficultés des épreuves et de la lutte; car Dieu, qui nous excite au combat, nous aide à triompher; témoin de nos efforts, par son secours, il nous empèche de défaillir et il nous couronne quand nous avons vaincu.

Êtes-vous las des épreuves, usez de ce remède; comparez, non la difficulté de la vertu avec le plaisir que donne le vice opposé, mais la peine que vous éprouvez en travaillant à la bonne œuvre du moment, avec le repentir et le remords que traîne après elle la passion satisfaite: comparez le plaisir que donne l'acte criminel avec les joies éternelles qui récompenseront la vertu, et vous ne tarderez pas à comprendre que le parti de la vertu est préférable à celui du vice.

Une victoire remportée, au lieu de vous négliger, préparez-vous à de nouveaux combats; de même que la mer ne saurait être sans vagues, de même cette vie sans tentations. Le plus ordinairement, ceux qui commencent à bien vivre, sont plus vigoureusement attaqués par l'ennemi, lequel s'inquiétant peu des sujets qui reconnaissent son empire, ne poursuit que les âmes libres de sa juridiction. Vous devez donc veiller en tout temps et être toujours prèt à combattre tant que vous occuperez le poste de la vertu.

S'il vous arrive d'être atteint par quelque faute mortelle, n'allez pas croiser vos bras, jeter vos armes, et vous rendre à l'ennemi. Cherchez plutôt en vaillant soldat à vous venger, puisez dans votre chute une nouvelle force, et vous verrez bientôt s'éloigner celui que vous fuyiez, et vous poursuivrez ceux qui vous poursuivraient. Vous arriverait-il, ce qui n'est pas ordinaire dans les batailles, de recevoir une nouvelle blessure, ne vous découragez pas pour cela, souvenez-vous que la condition d'un vaillant soldat consiste non à ne jamais être blessé, mais à ne jamais se rendre à l'ennemi. Celui-là en effet est vaincu, non qui est blessé, mais qui s'est rendu. Dès que vous vous sentirez frappé, tâchez de guérir votre plaie; on en guérit plus facilement une que deux, et une plaie récente qu'une plaie négligée.

Quand vous serez tenté, qu'il ne vous suffise pas de résister à la tentation, efforcez-vous encore, avec le secours de la divine grâce,

d'y trouver une occasion de mérite, et vous trancherez à votre ennemi la tête avec son propre glaive. Êtes-vous attaqué par la gourmandise ou la sensualité, retranchez-vous quelques-uns de vos ménagements accoutumés bien que permis, et ajoutez quelque chose à vos austérités et à vos pieux exercices. Êtes-vous attaqué par l'avarice, augmentez vos aumônes ; êtes-vous persécuté par la vaine gloire, humiliez-vous d'autant plus en toutes vos œuvres, de cette manière le démon redoutera de vous tenter pour ne pas vous fournir l'occasion de grandir en perfection et en mérite. Évitez, autant que vous le pourrez, l'oisiveté, et ne soyez jamais tellement occupé des choses d'ici-bas que vous oubliiez les choses de Dieu.

II.

Que nous trouverons dans Notre-Seigneur, crucifié, le remède le meilleur et le plus efficace contre toute sorte de péchés.

Tels sont les principaux remèdes auxquels nous pouvons recourir contre ces sources maudites de tous les vices. Mais, si vous désirez un remède aussi bon à lui seul que tous ces remèdes ensemble, et que vous ayez en toute circonstance sous la main, vous le trouverez dans le Christ crucifié. Lorsque Dieu envoya contre les enfants d'Israël, pour les punir de leurs murmures, des serpents aux dards en quelque sorte enflammés et aux piqûres mortelles, les Hébreux ayant imploré Moïse afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, et Moïse s'étant adressé à Dieu en leur faveur, voici le remède que Dieu lui indiqua : Moïse devait élever un serpent d'airain et tous ceux qui, après avoir été blessés, y porteraient les yeux, devaient être guéris. Admirable figure de la vertu, attachée à la considération attentive de la vie et de la Passion du Sauveur, lequel nous guérit de la blessure empoisonnée du péché, de toutes nos passions et de tous nos appétits, nous le verrons d'ailleurs, en parcourant rapidement tous les vices.

Est-ce la gourmandise qui vous tente, portez les yeux sur Jésus-Christ crucifié, et vous le verrez réduit à la nécessité de réclamer un verre d'eau sans pouvoir être soulagé en cela par sa sainte mère, et n'obtenant de ses ennemis d'autre soulagement

que du fiel et du vinaigre. Serait-il bien possible, à la suite de cette considération, de satisfaire aux obligeances de notre sensualité? Que dire de la vertu que ce même remède possède contre l'avarice? Comment considérer la pauvreté où se trouvait le Christ à l'endroit des choses les plus nécessaires, et en même temps désirer et rechercher le superflu? Êtes-vous par hasard irascible et vous en faut-il peu pour vous mettre en colère et prononcer des injures; je vous demanderai de porter les yeux sur le Fils de Dieu entouré de ses ennemis et insulté si cruellement par eux soit en paroles soit en œuvres, et ces gens-là n'étaient pas des étrangers, mais au contraire ses propres concitoyens qu'il avait comblés de tant de bienfaits, dont il avait guéri les malades, ressuscité les morts, éclairé l'intelligence par une doctrine céleste. Eh bien, au milieu de ces insultes et de ces tourments, quand il n'avait point une partie de son corps qui ne fût déchirée, de sa langue que la soif desséchait et dévorait, il priait pour ses bourreaux.

Désirez-vous maîtriser la tristesse qui vous accable, écoutez Jésus sur la croix s'écriant : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Mais bientôt pour nous montrer qu'en ce moment il était loin de désespérer et qu'il était plein de confiance, il ajoute : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Et cela pour vous enseigner qu'à l'heure où vous croirez être le plus délaissé, il vous faut prendre plus de courage, puiser en quelque sorte dans la chute plus de force confiant en celui qui ne saurait oublier la promesse qu'il a faite de secourir l'âme affligée qui l'invoque.

Comment seriez-vous abattu par la tristesse à la vue de ces flots de sang répandus pour vous?

Si vous désespérez de vous surmonter, songez que cette victoire sur vous-même vous ne devez pas l'attendre de vos propres forces mais de la vertu de ce sang auquel des choses impossibles pour vous ne coûtent rien. Lorsque vous désespérez d'obtenir certaines grâces, regardez Jésus crucifié, et songez que tout ce que vous pourrez en attendre est au-dessus du don qu'il vous a fait en montant sur la croix.

Le serpent de la paresse vous a-t-il inoculé son venin, jetez les

yeux sur celui qui a été crucifié pour vous, et demandez-vous s'il vous serait bien possible dans l'oisiveté de venir à bout de votre ennemi, le Christ ayant choisi une voie aussi laborieuse pour en triompher. Impossible qu'en regardant la croix, votre paresse et votre lâcheté ne s'évanouissent et ne soient confondues. Comment persévéreriez-vous dans ces dispositions en voyant que Jésus, pour l'amour de vous, a toujours accepté n'importe quelles épreuves, jusqu'à monter sur une croix; et encore sa soif de souffrir n'eût-elle pas été éteinte si sa chair en eût été capable. Comment supporteriez-vous que la mollesse régnât sur vos membres rachetés au prix des douleurs si cruelles endurées par les membres sacrés de votre Sauveur? Et l'orgueil comment subsisterait-il devant l'humilité admirable qui resplendit dans la croix de Jésus. Comment la vanité ne disparaîtrait-elle pas devant le mépris et le dénûment qu'il a souffert? Si vous n'êtes attendri par un pareil spectacle, vous surpassez en dureté les pierres qui se fendirent à la mort du Christ. Si cela ne vous réveille pas, votre mort est plus sérieuse que celle des morts qui se réveillèrent et sortirent de leur sépulcre. Si vous ne tremblez pas à cette vue vous êtes plus insensible que la terre qui trembla tout entière d'une façon effrayante. Si un tel exemple ne vous convertit pas en une vie meilleure vous surpasser en dureté le Centurion païen qui, en présence de ces événements, s'écria : « En vérité, cet homme-là était fils de Dieu; » vous surpassez en dureté le peuple qui, retournant du Valvaire vers la ville, se frappait la poitrine de douleur.

Puisque le Fils de Dieu s'est humilié à ce point, pourquoi, vous hommes, vous enorgueillir ainsi? S'il a été si doux, pourquoi en vous cette rudesse? Humiliez-vous, cendre et poussière, et certainement vous ne vous abaisserez jamais autant que votre Seigneur s'est abaissé sur vous. Rougissez, malheureux de n'imiter pas votre Créateur. Si vous êtes né dans une condition obscure, quel est l'objet de votre orgueil? Si vous appartenez à une noble race, pourquoi ne pas imiter celui qui, surpassant en noblesse toute majesté, s'est autant humilié pour vous? Si vous êtes ambitieux, quel honneur et quelle gloire comparable à celle de ressembler

au Seigneur de la gloire? Si vous désirez étendre vos connaissances, sachez que la science suprême consiste dans la science de Jésus crucifié.

Pour moi, si j'avais trouvé une âme qui sût bien lire en ce livre, elle porterait l'humilité à ce point de se croire en toute vérité digne des châtiments dus à tous les péchés passés, présents et à venir ce qui semblera impossible à ceux qui ne savent point y lire. Encore que cette doctrine soit un divin mystère, toutefois j'en dirai un mot. Chacun de nous peut en toute vérité s'estimer la cause de la mort de Jésus-Christ et de sa passion tout entière. Comme celle-ci est d'un prix infini en mesurant nos fautes à ce qu'il en a coûté pour les racheter, nous pouvons dire qu'elles sont d'une malice infinie. En effet, la malice d'un péché mortel peut corrompre tout un monde comme le prouve le péché de nos premiers parents, nous n'en dirons pas davantage là-dessus; et si vous désirez de plus nombreux détails, lisez dans le livre de Jésus crucifié : là vous trouverez la victoire sur vous-même, la plénitude de la science.

CHAPITRE XXI.

Des péchés contre le Saint-Esprit.

Des sept péchés capitaux sortent comme d'autant de racines certains péchés nommés péchés contre le Saint-Esprit. Telle est la gravité de ces péchés que le Rédempteur en a dit ces paroles : qu'ils ne seront pardonnés ni en ce monde ni en l'autre. Dieu a établi cette loi parmi les hommes qu'il ne leur donnera la grâce en ce monde et la gloire dans l'autre qu'à la condition d'avoir au fond du cœur le péché en horreur et le dessein de bien vivre. Or les péchés contre le Saint-Esprit excluent l'horreur du mal et la résolution de se corriger, et de cette manière, ils mettent obstacle à l'action de cet Esprit divin, sans laquelle le salut ne saurait s'opérer. En effet, le péché contre le Saint-Esprit est une sorte de désespoir d'être jamais bon; d'où résulte le mépris par pure malice de la grâce et de la miséricorde de Dieu; de façon

que ce péché est accompagné d'une connaissance parfaite, sans ignorance ni faiblesse, et avec la haine profonde de la vertu.

Il est bon de savoir à ce propos que nous péchons ordinairement de l'une de ces trois manières : par ignorance, par faiblesse ou par malice, nous le comprendrons mieux par des exemples. Comme la toute-puissance est attribuée au Père, nous disons que le péché de faiblesse est contre le Père : comme la science est attribuée au Fils, nous disons que pécher par ignorance c'est pécher contre le Fils, parce que chacun est tenu de connaître ses devoirs. Mais pécher par malice, c'est pécher méchanceté pure; mais comme la bonté est attribuée au Saint-Esprit, pécher par malice, c'est pécher contre le Saint-Esprit. Quand saint Pierre renia son Maître, il le fit par frayeur et par crainte ; ce fut un péché contre le Père. Saint Paul pécha en persécutant l'Église par zèle pour la loi mosaïque, il pécha par ignorance ; son zèle ayant été privé de la science qu'il aurait dû puiser dans la sainte Ecriture en demandant à Dieu les lumières nécessaires, il pécha contre le Fils. Les pharisiens ayant péché de science certaine, car ils reconnurent Jésus-Christ comme nous l'indique la parabole des tenanciers de la vigne qui, selon le Sauveur s'écrièrent : Voici l'héritier; venez et mettons-le à mort, ces pharisiens, dis-je, haïssaient le Sauveur soit parce qu'il leur reprochait leur avarice, soit parce que Jésus était un obstacle à leur ambition d'aspirer aux honneurs et à la faveur populaire, le peuple l'écoutant et le respectant plus qu'il ne les respectait eux-mêmes. En ce genre d'iniquité, on distingue six sortes de péchés à savoir : premièrement, la présomption ; secondement, le désespoir qui est tout le contraire, car il donne dans l'excès opposé à celui où donne la présomption ; troisièmement, la contradiction ayant pour objet la vérité connue ; quatrièmement, la jalousie ayant pour objet les grâces spirituelles accordées à autrui ; cinquièmement, l'obstination dans le mal ; sixièmement, enfin l'impénitence finale.

La présomption, qui est l'espérance téméraire, existe quand l'homme, mettant de côté toute crainte de Dieu, compte sur la volonté et la miséricorde divines au point de se jeter aveuglément dans toute espèce de désordres. Ce péché est celui de bien

des chrétiens qui se vantent de leur dévotion à la sainte Vierge, à saint Jean-Baptiste, aux Évangélistes, et qui ne les imitent pas : c'est encore celui de bien des hérétiques qui croient pouvoir se sauver par le seul effet de la miséricorde divine sans faire de leur côté de bonnes œuvres et de dignes fruits de pénitence contrairement à cette parole de l'Apôtre : « Mépriserais-tu par hasard, ô homme, les trésors de la bonté et de la longanimité de Dieu? Ne comprends-tu donc pas que cette longanimité t'invite à la pénitence? Par cette dureté de ton cœur impénitent tu ramasses des trésors de colère pour le jour de la vengeance, jour où éclatera sur toi le juste jugement de Dieu. » Paroles par lesquelles l'Apôtre se contente pas de nous recommander la foi et nous avertit de travailler avec frayeur et tremblement à notre salut. L'*Ecclésiastique* nous prévient aussi contre ce péché dans la sentence qui suit : « Ne vous nourrissez pas de sécurité et ne soyez pas sans crainte au sujet pardonné, n'ajoutez pas les crimes aux crimes. Ne dites pas: La miséricorde de Dieu est grande; il ne fera point cas de ma faute; car la miséricorde et la colère procèdent également de Dieu et sa justice éclatera sur les pécheurs.

Le second péché, complétement opposé à celui-ci, est le désespoir, lequel consiste à regarder comme impossible d'obtenir le pardon de Dieu et le salut éternel. Ce fut le péché de Caïn qui disait : « Mon crime est trop grand pour que j'obtienne miséricorde. » Ce fut le péché de Judas, lorsqu'il se pendit : car, suivant l'observation de saint Augustin, la pénitence n'est jamais tardive lorsqu'elle est véritable, comme le prouve l'exemple du bon larron.

Le troisième péché est la contradiction, ayant pour objet la vérité connue. Il ne s'agit pas ici d'une vérité quelconque, mais de celle qui regarde le culte divin ; en sorte que la contradiction se propose d'altérer la sincérité et la pureté de la foi. Tel fut le péché des pharisiens, qui contredisaient si ouvertement le Christ dont ils ne pouvaient nier les prodiges et les miracles. Ce sont eux qui, selon l'expression de David, assis dans une chaire de pestilence. Ce sont eux que saint Pierre appelle de faux maîtres qui introduisent des sectes de perdition, et saint Paul les qualifie d'héréti-

ques, d'hommes corrompus dans l'intelligence, et égarés dans la foi; d'hommes doués de l'esprit d'erreur, pervertis et condamnés par leur propre jugement.

Le quatrième péché qui est la jalousie avec la charité et les grâces spirituelles du prochain pour objet, a lieu lorsque nous sommes affligés et attristés des dons spirituels que Dieu, dans sa miséricorde, communique à nos frères. Ce péché semble plutôt satanique qu'humain. Ce fut le péché des scribes et des pharisiens, dont la jalousie et la malice mirent tout en œuvre pour entraver la divine grâce au commencement de la prédication évangélique.

Le cinquième péché est l'obstination dans le mal. L'homme commet ce péché lorsqu'il est si opiniâtrément attaché au mal que ni les conseils, ni les prières, ni les promesses du ciel, ni les menaces de l'enfer ne peuvent l'en éloigner. Tel fut le péché de Pharaon, que les plaies multipliées du Seigneur ne purent détacher de la tyrannie qu'il exerçait sur les Hébreux et qui continua toujours obstinément à l'exercer. A Pharaon ressemblent les hommes desquels le royal Prophète a dit : « Ils sont comme l'aspic qui, appuyant une oreille contre terre, bouche l'autre avec l'extrémité de sa queue, pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. » Telles sont ces âmes obstinées, sourdes à la voix du prédicateur et à la suave mélodie des enseignements de l'Église. Ce sont elles qui tiennent ce langage : « Éloignez-vous de nous, nous ne voulons pas de la science de vos voies. »

Le sixième péché contre le Saint-Esprit est l'impénitence finale. Il existe quand l'homme ne veut ni mettre fin à ses péchés ni songer à faire pénitence. C'est de ce péché que David a dit : « La mort des pécheurs est horrible. » Ce sont ces hommes qui disent par leurs œuvres : « Nous sommes alliés avec la mort, nous avons fait pacte avec l'enfer. »

Tels sont les péchés contre le Saint-Esprit; de tous les péchés ce sont les plus graves : jamais ils ne se pardonnent, ou du moins très-rarement, parce qu'il est très-rare que des pécheurs de cette sorte se convertissent. C'est pourquoi il faut bien nous prémunir contre ces fautes, nous souvenant de ces mots de l'Apôtre : « Gar-

dez-vous bien de contrister le Saint-Esprit. » Et de ces autres de David : « Si vous entendez sa voix n'endurcissez pas vos cœurs ; car le cœur endurci sera bien malheureux à ses derniers moments. »

CHAPITRE XXII.

Des péchés qui crient vengeance au Ciel.

Après les péchés contre le Saint-Esprit, se présentent d'autres péchés très-graves aussi, lesquels selon le langage de la divine Ecriture, crient et élèvent leur voix vers le ciel, font appel à la justice de Dieu et demandent vengeance : ils sont au nombre de quatre.

Le premier est l'homicide. Ce fut le crime de Caïn auquel le Seigneur disait : « Le sang de ton frère que tes mains ont versé sur la terre, crie vers moi contre toi. » *Genes.*, IV.

Le second est le péché contre nature. « Le cri des habitants de Sodome et de Gomorrhe, disait à ce propos le Seigneur, s'est multiplié et agrandi ; et leur péché est énorme. » — « Nous voulons détruire ces lieux, dirent les anges à Lot, parce que les cris de leurs actes sont montés jusqu'à Dieu. » Aussi furent-ils consumés par le feu du ciel. Quant aux degrés par lesquels ces malheureux tombèrent dans un tel abîme d'iniquité, le passage suivant du Prophète nous les indique :

« Voici, disait-il en s'adressant à Jérusalem, voici quel a été le crime de Sodome ta sœur : L'orgueil, l'intempérance, l'opulence, l'oisiveté et la dureté envers les pauvres et les indigents. » *Ezech.*, XVI, 49.

Le troisième péché qui cri vers le ciel est l'oppression et la persécution des pauvres, contrairement à cet ordre du Seigneur : « Vous ne contristerez pas et vous n'affligerez pas l'étranger, vous souvenant que vous aussi vous avez été étrangers sur la terre d'Égypte. — Ne faites point de mal à la veuve et à l'orphelin, ils crieront vers moi et j'entendrai leurs cris, et ma fureur se déchaînera contre vous, et je tirerai mon glaive de son fourreau, et je

vous exterminerai, et vos femmes resteront veuves et vos enfants orphelins. » C'est à cause de ce péché que Dieu frappa de tant de plaies la terre d'Égypte : s'il engloutit le roi Pharaon et toute son armée dans les flots, ce fut à cause de la cruauté que ce prince avait déployée envers les Hébreux étrangers. J'ai vu l'affliction de mon peuple, disait le Seigneur à Moïse, et j'ai entendu ses cris à cause de la cruauté dont usaient envers lui les officiers du roi : connaissant les douleurs que tes frères endurent, je suis descendu pour les délivrer du joug des Égyptiens. Dans Isaïe, nous trouvons cette menace du Seigneur adressée aux juges en faveur des pauvres : « Malheur à ceux qui font des lois injustes pour opprimer les pauvres, pour faire violence aux faibles, pour dépouiller les veuves et voler les pauvres et les orphelins. » *Isaie*, x.

Le quatrième péché qui crie vers le ciel c'est le refus de payer à l'ouvrier son travail. « Le salaire que vous dérobez aux ouvriers qui ont moissonné vos champs, crie contre vous, disait à ce sujet saint Jacques, et ce cri est monté jusqu'aux oreilles du Seigneur Dieu des armées. » *Jacob.*, v, 4. Le pain de l'indigent, dit encore l'*Ecclésiastique*, c'est la vie du pauvre, celui qui le lui ôte a versé son sang. Il est semblable à l'homicide, celui qui refuse au prochain son salaire : ils commettent deux fautes pareilles, l'homicide est celui qui retient le salaire contre la volonté du maître. Vous ne refuserez pas son salaire, dit le Seigneur, à celui qui travaille avec vous : s'il est pauvre, vous le paierez le jour même, car son salaire est le soutien de sa vie : et si vous ne le payez pas, votre refus criera vers Dieu et augmentera le nombre de vos crimes.

Tels sont les quatre péchés que l'Ecriture nous représente comme élevant la voix vers le ciel et demandant justice ; par où elle nous fait comprendre leur grièveté, la proximité du châtiment qui les attend non-seulement dans la vie future, mais encore dans la vie présente.

Tirons de cette doctrine comme conséquence la connaissance de la gravité des péchés, de façon à ce que nous nous éloignions avec plus de crainte des plus considérables et à ce que nous ressentions de ceux que nous pourrions avoir commis une plus vive douleur. C'est là ce qui marque la différence qui existe entre celui qui est

sage et celui qui ne l'est pas, entre le juste et le pécheur, selon ce mot de Salomon : « Le sage craint le mal et s'en éloigne; l'insensé affronte le péril sans défiance aucune. — La voix du juste, dit-il ailleurs, est semblable à la carrière fournie par le soleil, lequel augmente de splendeur jusqu'au plus haut point de sa course : mais la voix du méchant est obscure, et il ignore où il va se précipiter. » *Proverbes*, XVI, 4. Il est donc prudent de connaître tous ces obstacles afin d'avoir la sagesse de les éviter.

CHAPITRE XXIII.

Des péchés d'autrui auxquels nous participons.

Après avoir expliqué ce qui concerne les diverses espèces de péchés, expliquons en dernier lieu comment nous devenons responsables des péchés d'autrui : à savoir, comment une faute commise par un autre devient ma propre faute, parce que je l'aurai ordonnée, conseillée, approuvée, quand je pouvais et que je devais l'empêcher. A ces fautes s'appliquent ces mots de l'Apôtre : « N'ayez rien de commun avec les péchés d'autrui ; » et ces autres: « Ne participez pas aux œuvres stériles des ténèbres, au contraire empêchez-les. »

On peut communiquer aux fautes d'autrui de neuf manières : En les ordonnant, en les conseillant, en y consentant, en les approuvant, en les provoquant, en les taisant, en les dissimulant, en les défendant, en les favorisant et en y contribuant.

David fut responsable de la mort d'Urie parce qu'il l'ordonna, et que sa lettre détermina cette mort.

Caïphe se rendit coupable de la mort du Christ en la conseillant.

C'est par consentement que Saul participa au crime des bourreaux de saint Étienne en gardant leurs vêtements. Ainsi pèchent encore : la mère qui consent aux désordres de sa fille, le juge qui permet à ses subordonnés d'exiger au delà de leurs droits.

Ceux-là sont coupables des fautes d'autrui, qui s'en rendent les causes par leurs flatteries ou qui se réjouissent du mal commis :

flatter le méchant de ses péchés, c'est exciter et attirer le courroux divin.

Il se rend par provocation responsable du péché d'autrui, celui qui presse son frère de se venger, ajoutant que s'il ne le fait pas il ne le regardera pas comme un homme, mais comme indigne de paraître parmi les hommes. Ainsi fit la femme de Job qui le provoquait à blasphémer contre Dieu. Il en est de même de tous les autres péchés qui se commettent à notre persuasion.

Nous communiquons par notre silence aux péchés d'autrui, quand nous omettons d'instruire, de reprendre, d'avertir, de corriger les personnes à notre charge. Tel est le péché des magistrats et des juges dissimulant les fautes que par office ils sont obligés de châtier.

Les pères, les mères, les maîtres, ont la responsabilité des inférieurs qu'ils pourraient et devraient punir. C'est à ces personnes que convient la qualification de chiens muets que leur donnait un prophète parce qu'ils n'aboient pas contre les vices. Le Seigneur exhortait aussi en ces termes Ézéchiel à remplir courageusement son devoir : « Si quand je tonne contre le méchant tu ne l'avertis pas de renoncer à sa vie criminelle, afin qu'il ne meure pas; et si persévérant à vivre de la sorte, il est frappé de mort, c'est à toi que je demanderai compte de sa perte.

Il partage encore le péché d'autrui, celui qui dissimule quand une observation ou un mot de sa part serait probablement utile. Ainsi pèchent ceux qui négligent complétement le précepte de la correction fraternelle.

La huitième manière de partager la faute d'autrui c'est d'en défendre ou d'en protéger l'auteur, par exemple en recélant ses larcins, en donnant asile à des courtisanes, en favorisant les hérétiques et ceux qui fournissent des armes aux ennemis de la foi.

Enfin il pèche par voie de participation celui qui reçoit une part de larcin dont il connaît fort bien l'origine. Ainsi pèchent encore ceux qui reçoivent les présents et qui, pour cela, protégent et absolvent celui qui mériterait d'être condamné. Le Seigneur parlait de ceux-ci par la bouche du prophète Isaïe de la manière suivante : « Vos princes et vos juges sont infidèles, ils sont les

compagnons des brigands et ils aiment les présents. » *Isa.*, I, 23.

Voilà comment nous pouvons participer aux fautes d'autrui sans en avoir été les exécuteurs principaux. Au jugement de Dieu nous en serons regardés les complices, et ayant partagé ici-bas la faute nous partagerons dans l'autre vie le châtiment.

Observons ici que lorsqu'un péché de ce genre porte préjudice à une troisième personne, de même que l'auteur principal, celui qui a coopéré à la faute de l'une de ces neuf manières est obligé à restitution. De façon que non-seulement l'auteur d'un vol, mais encore que quiconque y a participé en le conseillant, le favorisant, l'approuvant, le recélant, en acceptant une partie, doit restituer la valeur dérobée tout entière; et quoique un autre en ait retiré tout l'avantage, le dommage tout entier est à la charge du coopérateur.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA PRIÈRE ET DES SACREMENTS.

CHAPITRE I.

Du besoin que nous avons de la grâce divine pour observer les commandements de Dieu et pour éviter le péché.

Jusqu'ici nous avons brièvement discouru sur les commandements divins et sur les péchés auxquels ils peuvent donner lieu. Nous avons vu la perfection et la pureté de vie que réclame de nous la loi divine. Elle veut, en effet, qu'avant toute chose nous gardions notre cœur pur, puis nos paroles et nos œuvres, et de la sorte notre vie tout entière. Dieu veut que nous espérions en lui seul, que nous l'aimions lui seul de tout notre cœur, de tout notre entendement, de toute notre volonté et de toutes nos forces. Il veut que toutes nos pensées et nos paroles, nos actes, notre vie, soient dirigés vers lui et n'aient pour but que son honneur et sa gloire. Il veut que nous ne fassions de mal à personne, ni en actions, ni en paroles; il ne veut même pas que nous y arrêtions notre pensée et notre consentement. Il veut que pour son amour, nous renoncions à tout, et si besoin était à nous-mêmes. Il veut que notre principale affaire et notre principal souci, soient le salut et le ciel, et qu'à ce compte nous méprisions toutes les choses d'ici-bas qui pourraient nous en détourner. Mais il veut surtout que son amour, sa grâce, son affection, soient tellement enracinés dans notre cœur que ni profit, ni perte, ni honneur et ignominie, ni caresses et menaces du monde, ni crainte de la mort et amour de la vie soient capables de nous porter à transgresser un seul des divins commandements. Enfin, comme il est saint et la sainteté même, il veut que nous soyons saints; que, vivants sur la

terre, nos mœurs soient célestes comme il convient à des enfants de Dieu, imitateurs de Jésus-Christ, et héritiers de sa gloire.

Il suffit de jeter un regard sur ce qui précède pour être convaincu de notre impuissance à observer une loi si parfaite, et du besoin que nous avons à cet effet du secours et de la grâce du Seigneur. Comme le dit l'Apôtre, nous savons que la loi est spirituelle, mais nous sommes charnels, soumis à l'inclination de la nature corrompue, et esclaves du péché : paroles qui, malgré leur brièveté, résument admirablement cette doctrine. Pour la bien comprendre, remettons-nous en mémoire la perfection et la pureté où était l'homme au sortir des mains de son créateur. Dieu ayant fait tout, selon l'expression du Sage, en nombre, poids et mesure, en même temps qu'il donnait à l'homme une loi surnaturelle et spirituelle, il lui donnait aussi des forces spirituelles et surnaturelles, qui lui permissent d'observer cette loi ; en sorte que si la loi était spirituelle, l'homme l'était également : ce qui faisait dire à saint Basile que Dieu, tout en créant l'homme, le remplit de grâce, afin qu'à sa vie naturelle, exercée à l'aide de ses facultés naturelles, se joignît pour Adam la vie spirituelle se développant à l'aide de la grâce divine. Car avec la grâce nous est donné le Saint-Esprit; et les œuvres de l'Esprit, comme le dit l'Apotre, sont la charité, la joie, la paix, la patience, la longanimité, la bonté, la bienveillance, la modération, la foi, la modestie, la continence et la chasteté. Telles sont les œuvres et les effets du Saint-Esprit. Et l'on comprend très-bien qu'avec de pareils secours, l'homme pût vivre de la vie divine et spirituelle.

Mais depuis le péché originel, l'homme est dépouillé de ces dons et de ces biens gratuits; et il est resté complétement impuissant à observer la loi du Seigneur. Privé en quelque sorte de ces grâces, il lui est ordonné de voler; privé de ces armes, il est forcé de combattre. D'ailleurs, quand il eut perdu les dons gratuits, ses facultés naturelles, que la grâce conservait intactes, ne tardèrent pas à se dépraver.

De même que les cadavres ne se conservent sans corruption qu'autant qu'ils sont embaumés, c'est-à-dire enveloppés de myrrhe, et ne tardent pas, quand on éloigne cette substance, à tomber en

pourriture et à se couvrir de vers; de même, tant que l'homme demeure dans la grâce, il conserve l'intégrité de ses dons naturels, et les voit s'altérer et se dissoudre quand il a perdu la grâce par le péché.

Une petite quantité de vinaigre suffit pour aigrir un tonneau de vin; il faut bien peu de levain pour faire fermenter la masse; telle fut aussi la malice du péché que la nature humaine tout entière en fut atteinte et corrompue, à tel point que des pieds à tête il ne resta en elle rien de sain. L'intelligence fut frappée d'aveuglement, et la volonté d'impuissance; l'appétit irascible demeura faible pour le bien, et le concupiscible fort pour le mal; la chair ne demanda qu'à se satisfaire et subit les plus mauvaises inclinations; les sens devinrent dissipés et curieux, l'imagination inquiète et malheureuse, l'homme tout entier perverti et méconnaissable.

Si vous voulez maintenant savoir quelles sont les aptitudes qui, sur les traces du péché, vinrent se substituer en nous à celles que nous tenions de la grâce du Saint-Esprit, entendez comment s'en explique l'Apôtre : « Bien manifestes sont les œuvres de la chair, et les voici : la fornication, la turpitude, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les haines, les querelles, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les sectes, les convoitises, les homicides, les excès dans le boire et le manger, et autres choses semblables. » *Galat.*, v, 19 et seq. Voilà donc, selon l'Apôtre, les fruits, les œuvres, les magnifiques aptitudes de la chair.

Ne vous semble-t-il pas que l'homme ait fait un heureux échange? Appellerez-vous bon l'arbre qui donne de semblables fruits? Est-il bon aussi celui qui garde dans sa maison, ou plutôt au dedans de lui-même, un tel conseiller, un tel instigateur de corruption? Pourra-t-il, au milieu de ses entraînements funestes, observer une loi toute spirituelle, toute céleste, sortie du cœur même de Dieu? A cela saint Paul répond d'une manière admirable : « Nous savons bien que la loi est spirituelle; mais je suis charnel, vendu pour être l'esclave du péché. » *Rom.*, VII, 14. Puis donc que la loi est spirituelle, et l'homme charnel, à peine moins que la brute, quelles dispositions aura-t-il à garder cette loi? Si, quand

l'homme est devenu charnel de spirituel qu'il était, la loi avait subi le même changement et suivi les modifications de l'homme en se prêtant à ses humeurs, comme le fait celle du Turc et du Maure, on ne verrait pas ce désaccord entre l'homme et la loi, celle-ci restant invariable et celui-là n'étant plus le même, de telle sorte que, corrompu comme il l'est, il n'a plus aucune disposition pour observer une loi toujours également pure.

Il fallait donc reprendre l'homme en sous-œuvre, le réformer, lui donner un nouvel être, un autre cœur et un autre esprit; sans cela, selon la parole du Sauveur lui-même, « ce qui naît de la chair est chair; et ce qui naît de l'esprit est esprit. » *Joan.*, III, 6. C'est comme s'il avait dit : La chair n'a par elle-même aucune possibilité d'observer la loi spirituelle; elle a besoin pour cela d'être réformée et spiritualisée par l'esprit même de Dieu. Du moment où la loi ne peut pas changer, le changement doit nécessairement s'opérer dans l'homme, pour qu'il soit en rapport avec la loi et que cette ressemblance le mette en état de l'observer.

Mais peut-être votre curiosité vous porte-t-elle à demander comment il se fait que Dieu ait donné à l'homme une loi que celui-ci ne peut pas accomplir par les seules forces de sa nature. Écoutez les motifs de cette disposition de la Providence; ils sont dignes de fixer votre attention : En premier lieu, c'est pour nous inspirer l'humilité. Et dans le fait, rien n'est plus propre à nous donner de bas sentiments de nous-mêmes, à nous convaincre de notre faiblesse et de notre pauvreté, comme ce contraste entre l'excellence de la loi divine et l'impossibilité où nous sommes d'y conformer notre vie. Voici dans quels termes le glorieux saint Augustin exprime cette pensée : « Les commandements que nous ne saurions accomplir, ont rendu les hommes, non transgresseurs, mais humbles; car la perfection de ces commandements leur a montré clairement l'inanité de leur force et la réalité de leur misère. » *De grat. Christ.*, cap. VIII, IX. Ailleurs, le même saint dit d'une manière non moins expresse : « La loi a été donnée pour qu'on implorât la grâce, et la grâce pour qu'on accomplît la loi, chose qui n'était pas possible sans ce secours divin; et cela n'accuse aucun défaut dans la loi, c'est uniquement la faute de notre

chair; cette faute, la loi la fait connaître et la grâce la guérit. » *De spirit. et litt.*, cap. x. Ailleurs encore : « La loi mit à nu la profonde incapacité de l'homme; et cette connaissance fit que l'homme demanda dans les gémissements et les larmes le céleste secours dont il avait besoin pour accomplir la loi; et la nécessité d'implorer ce secours inspira l'humilité à l'homme. » *Sup. Psalm.* CII. Conc. XXVII. Voilà le premier motif pour lequel Dieu donna une loi supérieure à nos aptitudes naturelles. Il se proposait, en second lieu, de nous inspirer la dévotion, en même temps que l'humilité. C'était là, pour ainsi dire, nous prendre par la faim, nous obliger à recourir à lui par le sentiment de la nécessité; car en voyant qu'il nous impose des choses si grandes, qui dépassent tellement les forces de notre nature, et sanctionnées néanmoins par des peines éternelles, nous sommes dans la nécessité de solliciter le remède à ce mal, le secours de la grâce divine. Par la loi, selon la doctrine de l'Apôtre, nous connaissons le péché et la profonde misère du pécheur. De même donc que le malade qui connaît son infirmité cherche la guérison dans l'art du médecin; de même, la connaissance de cette maladie que nous appelons le péché, connaissance qui nous est donnée par la loi, nous fait jeter entre les bras du médecin suprême, qui est Dieu, et lui demander le remède de sa grâce.

Prenons un exemple afin de rendre cela plus clair. La loi dit : « Tu ne convoiteras pas. » En entendant cette défense on se souvient de cette parole du Sage : « Sachant que nul ne peut être continent si Dieu ne lui donne sa grâce, — et savoir cela, c'est déjà une grande sagesse — je me présentai devant Dieu, je me mis à le prier, et je lui demandai son secours pour pratiquer la continence et m'affranchir de toute convoitise. » *Sap.*, VIII. Nous voyons par là que la loi de Dieu nous rappelle à Dieu, dont la grâce peut seule nous mettre en état d'observer ce qu'il commande, et que nous lui disions avec saint Augustin : « Donnez-moi, Seigneur, d'accomplir ce que vous commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez. » *De dono persev.*, cap. XX. Il ressort évidemment de là qu'il n'y a rien qui nous oblige à recourir à Dieu, à mettre en lui notre confiance, à persévérer dans la prière comme

le sentiment de cette continuelle nécessité; du moment où nous sentons combien nous sommes pauvres, nous employons l'arme des indigents, la demande : nous accourons aussitôt à la porte de la divine miséricorde, et là nous crions et prions jusqu'à ce que nous ayons reçu l'aumône de la grâce.

Dieu voulait, en troisième lieu, préparer ainsi les hommes à la venue de Jésus-Christ, en leur donnant une plus profonde conviction de leur misère et de leur infirmité, du besoin qu'ils avaient, par conséquent, du médecin et de ses remèdes; et cela, pour qu'ils appelassent de tous leurs désirs et qu'ils aimassent de tout leur cœur celui dont ils espéraient un si grand bien, et pour qu'ils profitassent d'autant plus du céleste remède qu'ils en auraient mieux senti la nécessité. En effet, plus on connaît ses besoins, plus on désire le remède, plus on aime le médecin, mieux on met à profit l'un et l'autre. Ici le remède et le médecin ne sont qu'un, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, notre second Père et le nouvel Adam. C'est lui qui par son sacrifice, par l'effusion de son sang précieux, nous a réconciliés avec son Père, en nous obtenant de lui la grâce et l'esprit que nous avions perdu, et qui nous ont remis en état d'observer la loi divine. C'est dans ce but qu'il nous a donné les sacrements, où nous puisons bien souvent le pardon de nos péchés, la régénération de nos âmes, cette grâce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu et nous donne la possibilité d'accomplir sa loi sainte. Et voilà bien certainement la raison qui nous excite le plus à aimer Jésus-Christ, à espérer en lui, à nous approcher des sacrements avec les dispositions requises, afin d'en retirer le fruit pour lequel ils sont institués. Vous voyez maintenant les avantages que la loi nous procure, et les motifs pour lesquels Dieu l'a faite supérieure à nos forces naturelles, puisque ce n'est pas dans la loi, mais dans la grâce, que nous devions trouver le complet remède à nos infirmités.

Ce que nous venons de dire nous montre dès lors quel bienfait ce fut de la part de Dieu de donner aux hommes une telle loi, quoique la grâce soit un bienfait beaucoup plus grand encore. La grâce est comme l'esprit et l'âme de la loi. Il y a là quelque chose de semblable à ce qui se passe dans l'homme : quoique le corps soit

nécessaire à la vie, lui-même ne peut pas subsister sans le secours de l'âme; de même, quoique la loi soit nécessaire pour la direction de notre conduite extérieure, elle est impuissante sans la grâce, qui seule nous donne la force de l'observer. La création de l'homme nous présente un autre terme de comparaison : de même que le Seigneur forma d'abord le corps d'Adam, et puis l'anima du souffle de la vie; de même, ce ne fut qu'après avoir tracé dans la loi la forme sensible de l'homme nouveau qu'il lui versa dans le cœur l'esprit de sa grâce, en nous envoyant le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, afin que le même jour vît naître le corps de la loi et l'âme de la grâce, c'est-à-dire la vie complète de l'humanité régénérée.

Et puisque la grâce s'obtient par la prière et par les sacrements, il convient que nous parlions de ces deux choses dans cette troisième partie, c'est ce qu'exige l'idée même d'un traité de la doctrine chrétienne. Nous commencerons par la prière, nous parlerons ensuite des sacrements, et, malgré l'étendue que nous devons donner à ce dernier sujet, nous traiterons à la fin, autant du moins qu'il sera nécessaire, du saint sacrifice de la messe.

CHAPITRE II.

De la nécessité de la prière et de la manière de prier.

Tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, sert à nous faire comprendre combien la grâce nous est nécessaire pour accomplir la loi, et par conséquent combien nous avons besoin de la prière, qui est chargée d'obtenir la grâce. Car la prière n'est pas autre chose qu'une pieuse élévation de notre âme vers Dieu, par laquelle nous lui demandons tout ce dont nous avons besoin pour cette vie, et qui doit nous conduire à la félicité éternelle. La prière est une des vertus les plus nécessaires et les plus recommandées dans les divines Écritures; celle à laquelle sont attachées les plus nombreuses et les plus grandes promesses, Jésus-Christ dit : Tout ce que vous demanderez par la prière vous sera accordé, et vous devez l'obtenir. » *Marc.*, XI, 24. Il dit ailleurs : « Demandez

et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. » *Luc.*, XI, 9. Ailleurs encore : « Si vous pouvez, vous qui êtes méchant, faire le bien à vos enfants, tout indignes qu'ils en soient, avec combien plus de raison votre Père céleste, qui est souverainement sage et souverainement bon, pourra-t-il donner son Saint-Esprit à qui le lui demandera? » *Matth.*, VII, 11. C'est par de telles promesses et de telles espérances que le Seigneur nous excite à la prière. Il faut donc, pour lui obéir, que nous passions notre vie à le louer par la prière, en lui demandant le remède qui convient à toutes nos misères.

Les saintes Écritures abondent en exemples de ce genre. « Élie, dit l'apôtre saint Jacques, était un homme sujet à la souffrance comme nous; mais en priant le Seigneur, il obtint que pendant trois ans et demi une seule goutte d'eau ne tombât pas sur la terre. Et ce fut en priant encore qu'il rendit à la terre sa fécondité. » C'est à la prière de Moïse que furent vaincus les Amalécites, *Exod.*, XVII, 9, et à celle de Samuel que les Philistins furent taillés en pièces, I *Reg.*, VII, 9; à celle d'Asa et de Josaphat que furent vaincues deux puissantes armées. C'est en priant que Jérémie fut consolé par Dieu dans sa prison; que Daniel fut visité de la part de Dieu dans la fosse aux lions; *Daniel*, VI, 22; que les trois jeunes gens jetés dans la fournaise de Babylone louaient Dieu au milieu des flammes avec l'ange qui était descendu vers eux; *Daniel*, III, 24; que le bon larron, au moment de rendre l'âme sur la croix, obtint le paradis; *Luc.*, XXIII, 43; que la chaste Suzanne fut délivrée de ses faux accusateurs; *Daniel*, XIII, 44; que saint Étienne vit les cieux entr'ouverts, et Jésus-Christ, *Act.*, VII, 55, qui lui accorda la conversion de Saul. Par ces exemples, et beaucoup d'autres consignés dans les saintes Écritures, non-seulement nous voyons le fruit de la prière, mais encore nous sommes invités à la pratique de cette vertu. C'est pourquoi l'Apôtre nous exhorte en ces termes : « Priez toujours, et en toutes choses rendez grâces au Seigneur. » 1 *Thes.*, V, 17-18. Et saint Jacques dit : « Priez les uns pour les autres, pour que vous soyez tous sauvés; car la prière du juste peut beaucoup si elle est persévérante. » *Jacob.*, V, 16.

La prière est un des plus grands moyens que la Providence re-

commande pour réparer nos misères, et nous attribuer les faveurs et les bienfaits de notre rédemption ; car notre misère est si grande, si grande notre langueur dans la vertu, si fréquentes sont nos chutes dans le vice que, bien qu'il ait été largement remédié par notre Rédempteur à tous nos maux, nous devons continuellement nous surveiller et travailler à nous appliquer et à mériter cette rédemption. Or, ce travail et cette vigilance doivent se trouver dans la prière pour renouveler et obtenir chaque jour ce que nous perdons par nos défaillances. Car, si le Seigneur a tout prévu pour notre guérison et notre salut, nous devons, nous, n'avoir d'autre but que sa gloire.

Telle est l'utilité et le véritable usage de la prière ; telle en fut toujours la pratique de l'Église dans toutes ses assemblées et ses congrégations. Elle institua des prieurs d'office pour tous les fidèles, parce qu'ils ne peuvent pas tous persévérer dans ce saint exercice, distraits qu'ils sont par les nécessités de la vie. Malgré cela, elle a voulu qu'à certains jours tous les fidèles se réunissent dans les églises pour prier, comme il a été déjà dit dans le troisième commandement relatif à la sanctification des fêtes. Voilà ce qui explique la pratique des offices divins que nous voyons chaque jour parmi les ecclésiastiques dans l'exercice sacerdotal. Que le Seigneur supplée, par sa miséricorde, aux fautes qui entachent une pratique si nécessaire, et pourvoie toujours son Église de tels prieurs, qui aient droit d'apaiser avec lui la divine justice que les pécheurs provoquent si souvent !

De la manière de prier.

Comme la manière de prier importe beaucoup, il convient ici de la déterminer. La principale disposition pour ce saint exercice consiste dans la connaissance profonde que l'homme doit avoir de ses misères et de ses fautes, dans la défiance de ses propres forces, toujours prêt à confesser son incapacité et sa misère extrêmes. De cette humble vue de soi doit jaillir une foi vive, au moyen de laquelle on peut être certain de puiser avec autant d'abondance qu'il sera nécessaire dans les trésors des mérites du sang de notre

rédempteur Jésus-Christ; partout, une grande confiance fondée sur ce que, par l'intermédiaire établi entre Dieu et l'homme, notre prière ne peut ne pas être entendue, et nos demandes bien recommandées au Père éternel par les mérites de son Fils, Jésus-Christ, notre Rédempteur; puisque ce même Père éternel aima tant notre salut, que sa bonté et sa miséricorde seules le déterminèrent à nous envoyer un tel Sauveur et un tel intermédiaire. Après cela, lorsqu'il s'agit d'obtenir de nouvelles faveurs, nous devons nous rappeler et considérer les grandes faveurs déjà reçues, offrir pour elles des actions de grâce infinies, en faisant concourir toutes nos demandes au plus grand honneur, à la plus grande gloire de Dieu, au plus grand zèle pour son service.

CHAPITRE III.

Des conditions d'une bonne prière.

Celui qui comprend l'importance et la nécessité de ce saint exercice, et désire que sa prière soit agréable à Notre-Seigneur, doit l'accompagner des conditions suivantes :

La première est de prier avec beaucoup d'attention et de respect; car prier, c'est s'entretenir avec Dieu. Considérons quelle discourtoisie il y aurait à parler à un roi sans le respect et le cémonial dus à sa majesté, car cela ne pourrait s'attribuer qu'à un défaut d'intelligence, ou, ce qui est bien pire, à une irrévérence marquée ou à une impudente audace. Or, si pour parler à un roi d'un morceau de terre il faut tant de considération, de soin, d'égards, pour traiter d'un simple intérêt temporel, avec quels égards et quelle considération ne devrons-nous pas nous adresser au Roi universel de toute la création, à l'infinie Majesté, à la Sagesse infinie, lorsqu'il s'agit de notre salut éternel? Celui qui veut donc s'entretenir avec Dieu par la prière, doit se recueillir entièrement en lui-même, avec toute la vénération et l'humilité possibles, pour être digne de paraître devant la Majesté divine. Ils font le contraire, ceux qui, sans aucune attention ni dévotion, récitent plusieurs *Pater noster* et *Ave Maria*, plusieurs psaumes, sans se préoccuper d'autre chose que de terminer et de remplir le nombre

de leurs prières, sans faire attention à ce qu'ils disent, ni avec qui ils parlent. Le Seigneur peut dire d'eux ce qu'il dit d'autres : « Ce peuple m'honore avec les lèvres, mais non avec le cœur, qui ne se trouve pas dans ce qu'il récite, mais bien loin de moi, dans ses affaires et ses intérêts. » *Isa.*, XXIX, 13; *Matth.*, XV, 8.

La seconde condition qui doit accompagner votre prière, c'est que vos paroles sortent du cœur, que votre esprit et votre langue soient d'accord; parce que l'attention du cœur est comme l'âme et la vie des paroles que la bouche prononce pour exposer avec vérité nos désirs à Dieu, qui est plus sensible à l'affection d'un cœur humble, qu'à un grand concert de paroles. C'est ce qu'a entendu enseigner le Seigneur en nous disant de nous recueillir pour prier, parce que le Père éternel entend mieux dans les lieux recueillis et solitaires. *Matth.*, VI, 6. Cette solitude que Dieu nous recommande ne doit pas autant s'entendre du lieu écarté et solitaire, — si favorable et si convenable que soit celui-ci, — que de l'isolement loin des soucis, lorsque pour entrer en communication avec Dieu nous les chassons tous avec le cortége et le bruit des choses mondaines, afin que dans ce recueillement et cette solitude spirituelle nous répandions notre cœur devant Dieu.

La troisième condition d'une bonne prière est la patience à espérer en Dieu, qui souvent retarde l'accomplissement de nos demandes, pour mettre notre foi à l'épreuve; ou pour que nos besoins éclatent d'une manière plus évidente, et que nous attachions plus de prix au secours demandé; ou pour exciter en nous une plus grande ferveur, un désir plus ardent; ou par d'autres motifs qui nous conviennent, bien que nous les ignorions; car nous devons toujours penser que la bonté du Seigneur dispose tout pour notre plus grand bien. Cette vertu est très-nécessaire dans la prière, si l'on en veut obtenir le fruit, parce qu'il en est beaucoup qui se laissent décourager par le retard, et perdent ainsi tout le profit déjà fait et qu'ils auraient fait encore.

La quatrième condition est de nous efforcer d'entretenir l'amitié du Seigneur, par une véritable horreur de tout péché, pour que notre vie ne soit pas en contradiction avec notre prière, et que l'œuvre ne détruise pas ce que la bouche réclame.

La cinquième condition est que notre intention dominante et notre principal désir soient de diriger toujours nos demandes vers les biens spirituels qui nous conduisent à Dieu ; et que nous y subordonnions toujours les biens temporels en les demandant dans le nombre et la mesure qui nous puissent aider, sans nous empêcher d'accomplir notre œuvre principale.

La sixième veut que notre prière soit toujours accompagnée de foi, et de la ferme confiance que Dieu nous entendra et sera content de nous venir en aide, lorsque nous le voudrons, et de la manière qui nous sera le plus agréable. Et pour que cette foi et cette confiance soient telles qu'il convient, nous devons les fonder sur la bonté même de Dieu et sur les mérites de son Fils unique, Jésus-Christ, notre rédempteur, par lequel et dans lequel nous devons conclure nos demandes. Car le propre de cette foi et de cette confiance est d'avoir pour certain que, tout indignes que nous sommes par nous-mêmes d'être entendus et secourus, la grandeur de la bonté divine est telle que, pour nous assurer d'être toujours entendus, Dieu nous prévint sans que nous le lui demandassions, ni que nous en fussions dignes, en nous donnant son Fils unique pour Rédempteur, Sauveur et Médiateur, afin que l'homme pût juger du degré de confiance avec lequel il devait s'adresser à un tel Père par un tel Fils. Aussi, est-ce un effet de cette foi, de produire en nous, après la prière, une quiétude telle, qu'il ne reste en nous aucune trace de tristesse ni d'incrédulité dans les choses que nous demandons dans ces conditions, sans arrière-pensée, et pleins de confiance dans la bonté et la providence divines.

De quelques doutes qui peuvent s'élever sur les conditions précitées de la prière.

Avant de quitter ce sujet, il serait nécessaire de répondre à quelques doutes qui peuvent se présenter sur les six conditions exigées pour une bonne prière.

Selon ce qui a été dit, celui qui veut prier, doit accompagner sa prière des trois vertus principales : la foi, l'espérance et la charité. Or, il paraît que la porte est ici fermée au pécheur qui, bien que

possédant la foi et l'espérance, ne possède par elles, sans la charité, que des cadavres et des corps sans âme; la charité étant la vie de toutes les vertus, et les conditions de la prière la rendant inséparable dé la charité.

De ce doute en naît un autre. Si la prière doit consister dans la ferveur de l'esprit, que ne peut avoir celui qui ne possède pas la charité et la grâce, car il ne s'agit point de la ferveur de l'esprit humain, mais de celle de l'esprit qui est un don du ciel; et si le pécheur ne possède pas cette ferveur, comment sera-t-il capable de prier?

Pour répondre à ces deux objections, on doit d'abord observer que la prière certaine et efficace sera celle du juste qui possède ces trois vertus théologales où se trouvent toutes les conditions de la bonne prière; car la foi inspire la confiance à celui qui prie, et la charité enflamme sa ferveur, et de sa vive espérance naît sa persévérante patience. Mais nous n'excluons pas pourtant les pécheurs des consolations de la prière, puisque ce sont précisément ceux qui en ont le plus besoin. Seulement nous devons entendre que cette porte est fermée, que ce secours et ce remède sont refusés à ceux qui persévèrent dans leurs péchés et vivent sans vouloir en sortir.

Mais le pécheur qui se plaint de son péché s'en accuse et s'en repent, il fait ses efforts pour en sortir et cherche tous les moyens possibles, connus, de fuir les occasions, et de rompre avec le vieil homme. C'est pour celui-là qu'est la prière, surtout celle qui consiste à demander au Seigneur le pardon de ses fautes et le moyen d'échapper à certaines occasions, dont il ne paraît pas savoir se débarrasser ni ne sait comment. Et remarquons ici la miséricorde du Seigneur, qui est toujours penchée vers le pauvre qui a besoin de son secours. Que ce pécheur crie vers le Seigneur, qu'il persévère, parce que sa miséricorde ne faillira pas à son but qui est d'éclairer, de guérir et de poursuivre son œuvre; parce que c'est de sa bonté et de sa miséricorde que vient à ce pécheur l'horreur de son péché et le désir d'en sortir, et que jusque-là rien ne fait supposer son mérite. Et comme l'homme avec son libre arbitre ne résiste pas à ces miséricordes de Dieu, il réveillera et

allumera dans son cœur une étincelle de cette ferveur et de cet esprit avec lesquels il combattra le péché ; et peu à peu il lui distribuera ses dons divins qui, pour n'être pas aussi abondants dans le principe, n'en seront pas moins d'une valeur et d'un prix inestimables. Mais comme dans ces dons il y a des degrés que l'on monte par la prière, et que le Seigneur a voulu, dans son infinie miséricorde, en déposer les premices là où naguère le démon avait établi domicile, et a commencé à réveiller celui qui était si profondément endormi, et l'a prévenu par sa grâce lorsqu'il était l'esclave du péché ; c'est à lui maintenant à augmenter ces dons et cette grâce et à les conduire au terme voulu, jusqu'à ce que la foi, l'espérance et la charité s'épanouissent dans cette âme, et alors la prière sera réellement efficace et produira de vrais fruits.

Cette réponse doit suffire à la première objection. Et de cette réponse en découle une autre. Car il est évident qu'en disant que la prière devait résulter de la ferveur de l'esprit, nous n'avons jamais entendu cet esprit de l'homme qui dirige les entreprises humaines, mais cet esprit du ciel qui est un don de Dieu, le don de la véritable prière. Or, de même que le pécheur dont nous parlions, bien que ne priant pas comme le juste, réveillé cependant et guidé par le Seigneur, soutenu par la main de sa miséricorde, arrive à formuler une prière salutaire ; de même celui qui ne se sent pas l'esprit d'oraison, et reconnaît que c'est à cause de ses péchés qu'il lui manque, doit s'efforcer de le demander au Seigneur comme il peut, en confessant que cet effort et ce désir, si imparfaits qu'ils soient, ne dépendent pas de ses forces humaines, mais de la miséricorde du Seigneur, et attendre la voix de Dieu comme un signal, se préparer à le recevoir et à ne pas résister à son appel. Et le Seigneur qui a commencé fera tant en lui qu'il lui donnera le véritable esprit d'oraison, si l'homme n'y met point obstacle par son péché et son indifférence. Mais il est nécessaire qu'il ne soit pas disposé à croire que, lorsqu'il lui manque beaucoup, il est déjà arrivé à cet esprit d'oraison.

CHAPITRE IV.

Explication de l'Oraison Dominicale.

Les conditions de la bonne prière étant établies, nous allons exposer la prière du *Pater noster*, la plus excellente que nous puissions réciter, puisque le Rédempteur lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, en est l'auteur, comme on peut le comprendre. Il nous y a enseigné à demander tout ce qui est utile dans cette vie et dans l'autre, ce qui nous intéresse et ce qui glorifie Dieu. Or, quel encouragement à notre confiance que de savoir que Jésus-Christ composa cette prière et en ordonna les articles! Avec quelle foi peuvent arriver en présence du Père éternel ceux qui sont porteurs des demandes composées et rédigées par son Fils bien-aimé! Si ce que dit le Sage est vrai, que Dieu honore le Père dans le Fils, *Eccl.*, I, ce qui arrive quand il récompense le Fils pour les mérites du Père, avec quelle confiance ne pouvons-nous pas demander au nom de Notre-Seigneur et Père, Jésus-Christ, qui possède tant de mérites aux yeux du Père éternel! Non, il n'est pas possible d'obtenir de Dieu des faveurs plus sûrement que par cette prière que nous enseigne son Fils. Et pour que nous la récitions mieux en comprenant ce que nous y disons à Dieu, exposons ici les six demandes qui y sont renfermées, pour qu'en en prononçant les paroles nous en comprenions le sens, selon cette explication, ou plutôt selon l'interprétation du Saint-Esprit.

I.

Préface de la première demande.

Avant la première des six demandes que comprend cette prière, nous disons : « Notre Père qui êtes dans les cieux. » *Matth.*, VI, 9. Quelle entrée en matière plus convenable pour entrer en conversation avec Dieu, plus consolante, plus honorifique, plus encourageante pour l'homme! En effet, Dieu est notre Père à deux titres : d'abord, par le bienfait de la création, car il a formé nos corps, il a créé nos âmes à son image et à sa ressemblance. Si nous nom-

mons pères ici-bas ceux qui n'ont été que les instruments et les agents de nos corps sans nullement participer à la création de l'âme, comment ne sera-t-il pas appelé Père avec plus de raison, celui qui créa nos âmes sans leur secours, et leur donna la vertu nécessaire pour la formation de nos corps? Mais ce premier titre s'étend à toutes les créatures, puisqu'il en fut le seul créateur, lui seul ayant pu l'être. Mais il y a en Dieu un autre titre de paternité plus élevé, par lequel il devient le Père de ceux-là seulement qui sont en état de grâce, parce qu'à ceux-là seulement Dieu communique l'esprit de son Fils, parce qu'ils sont les seuls héritiers de son royaume, les seuls pour lesquels il envoya son Saint-Esprit au monde, qu'il aime et auxquels il réserve une providence spéciale comme à des enfants de prédilection. Pour apprécier l'étendue de cet amour et de cette providence, écoutons Jésus-Christ : « Vous ne donnerez à personne le titre de Père sur la terre, parce que vous n'avez qu'un seul vrai Père, qui est dans les cieux. » *Matth.*, XXIII, 9. De telle sorte que, de même que le Christ est notre seul Maître par excellence, parce qu'aucun autre ne lui peut être comparé, et que Dieu seul est bon par excellence et par essence, et que personne au monde ne peut mériter cette qualité en comparaison de lui; de même il mérite seul le nom de Père, parce que nul ne peut lui être comparé par les bienfaits, l'amour, les entrailles et la Providence paternelle. C'est pourquoi le prophète Isaïe dit : « Vous êtes notre Père, Seigneur. Abraham ne nous a point connus; Israël n'eut rien de commun avec nous, » *Isai.*, LXIII, 16, donnant ainsi à entendre que tous les pères perdent ce titre quand nous les mettons en parallèle avec Dieu.

Ce très-glorieux nom doit nous convier à l'amour d'un tel Père; à lui rendre grâces pour une telle faveur, pour tous ses bienfaits; à recourir à lui dans toutes nos peines et nos besoins; à supporter de lui, comme d'un véritable père, les châtiments et les épreuves pour nous corriger, et si nous n'y parvenons pas, pour nous humilier; et comme de bons fils nous devons chercher et nous proposer sa gloire en toutes choses, le servir avec un cœur de fils et non d'esclave, c'est-à-dire pour ce qu'il est et ce qu'il mérite, et non par intérêt et comme d'un moyen. Le titre de père nous convie et

nous oblige à tout cela, car le Christ l'a acquis pour nous quand, en sa qualité de Fils unique de Dieu par nature, il mérita de nous élever au rang de ses frères, de nous faire fils de son Père éternel par l'adoption de la grâce. Nous pouvons donc dire, avec une humble et sainte audace : « Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre saint nom soit béni. »

Remarquons que nous disons « notre Père, » parce qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de dire « mon Père, » en sa qualité de propre et unique fils naturel, tandis que nous avons tous une égale filiation par la grâce. Nous sommes aussi avertis par cette parole « notre, » avec quelle humilité et quelle charité nous devons prier en reconnaissant tous les hommes pour nos frères et nos égaux, comme fils d'un même Père. C'est ainsi que nous devons les considérer tous, sans mépriser personne, puisque nous avons été tous rachetés au même prix du précieux sang de Jésus-Christ par la miséricorde de cet unique Père commun. Nous devons aussi conclure de là combien il importe que toute pensée d'ennui et d'intérêt particulier soit éloignée de celui qui prie. Cela résulte de ce qu'on ne rencontrera pas dans cette divine oraison, ces deux mots : mien, me, pour moi. De même qu'il n'y a pas mon Père, mais notre Père ; de même il n'y a pas pour moi, mais pour nous. D'où l'on comprend que le principal titre de cette prière est d'être faite au nom de l'Église. En la disant, nous devons toujours nous proposer la prospérité de notre mère l'Église. Le chrétien ne doit demander aucune faveur, aucune récompense spirituelle ni temporelle en son propre nom, et sans désirer d'y faire participer tous ses semblables.

« Qui êtes dans les cieux. » Ici se réveille notre confiance et nous sommes aussi avertis de l'élévation de ce Dieu que nous appelons notre Père. Il est vrai que Dieu est partout et qu'il n'a choisi aucun lieu de préférence ou à l'exclusion d'aucun autre, — comme nous devons le comprendre de l'Ange, — mais nous lui assignons le ciel pour séjour par une certaine considération ; ne pouvant en effet trouver de lieu plus parfait, plus beau, plus majestueux, plus pur, plus tranquille, plus permanent, où resplendissent davantage la bonté et la sagesse de Dieu qui s'y révèlent à découvert. De

telle sorte que, de même que nous jugeons de la puissance et des richesses du maître d'une maison par la grandeur de son architecture; de même la magnificence du ciel nous élève à la considération de la puissance et de la sagesse de Dieu. Nous sommes aussi émus par la considération de notre misère, en confessant que nous avons un père dans le ciel, dont nous sommes si éloignés de la félicité, dans nos pérégrinations terrestres, au milieu des hasards et des périls, sujets à tant de graves changements. Cette parole nous avertit encore de la noblesse de notre origine, car nous sommes naturels de là où nous reconnaissons qu'est notre Père céleste, qui nous a créés pour ces célestes demeures, afin de nous posséder toujours dans sa société. Nous devons donc soupirer toujours après notre patrie, et en manifester le désir par tous nos soins et dans toutes nos actions.

II.

Première demande.

Ce que nous venons de dire est comme l'entrée et le prélude de cette prière. Vient ensuite la première demande : « Que votre nom soit sanctifié. » En parlant avec Dieu dans le *Pater noster* nous lui demandons que son nom soit sanctifié. Par le nom de Dieu nous devons entendre ici Dieu lui-même, son honneur, sa gloire, sa connaissance. Demander qu'il soit sanctifié n'est pas autre chose que demander qu'il soit connu pour ce qu'il est, et, conformément à cette connaissance, honoré et servi. Tel est le sentiment et le désir de bons fils qui se proposent la gloire et l'honneur de leur père, et y tendent par tous leurs efforts.

Il y a là deux considérations. La première, c'est l'ardent désir que nous devons ressentir dans notre cœur, — si nous sommes de vrais fils, — pour que Dieu soit adoré et connu de toutes les nations, qu'elles le tiennent pour le véritable Dieu et Seigneur, pour notre bien tout entier; c'est la douleur que nous devons éprouver de le voir offenser et blasphémer si cruellement par tant de peuples : car nous en voyons dans le monde tant d'aveuglés et de trompés pour avoir mis leur confiance dans le faux prophète Mahomet :

d'autres enveloppés de mille superstitions et plongés dans l'adoration des créatures; bien plus ce sont les larmes que nous devons répandre sur ceux qui se targuent de fidèles et n'en ont que le nom, puisqu'ils démentent clairement par les actes ce qu'ils confessent par les paroles, et sont un grand sujet de scandale par leur corruption pour les infidèles, auxquels ils fournissent, dans leur vie, l'occasion de juger de notre foi par nos mauvaises mœurs. Pour tout cela, le véritable Fils demande à son Père éternel que son nom soit sanctifié; et cela doit se demander avec un sentiment élevé et un généreux désir.

La seconde consiste à demander qu'il fasse régner par sa puissance, la seule véritable, l'honneur et la sanctification dont nous désirons qu'il jouisse universellement. Par là il nous est enseigné que nous ne pouvons réaliser par nos forces naturelles jusqu'à ce simple désir de fils, d'honorer notre Père; ni que nous ne saurons par les lumières de notre intelligence atteindre au moyen de lui plaire, à moins que nous ne soyons humblement pénétrés de notre insuffisance, et que nous ne placions en lui toutes nos espérances de faveurs et de grâces. Il doit nous enseigner en tout; c'est lui qui doit nous donner le courage et l'esprit nécessaires à cela; lui qui par ses Écritures et ses divines inspirations, ou par de bons maîtres, doit nous initier à ce qu'il veut que nous fassions à son service; de lui que nous devons attendre la force pour accomplir ce qu'il nous enseignera à faire. Mais il convient que nous apportions, de notre côté, un grand soin à ne pas recevoir en vain les dons de Dieu, de manière à nous aider puissamment des faveurs et des secours que nous lui aurons demandés et que nous recevrons de ses largesses. Et comme les péchés sont les seuls offenseurs et ennemis de l'honneur et de la sanctification de son nom, celui qui fait cette demande à Dieu doit les éviter et les fuir avec tout le soin possible, et lui demander que la haine et l'horreur de ces obstacles de sa gloire et de son honneur, aille toujours croissant dans son cœur, et dans tous les cœurs; parce qu'alors sera véritablement sanctifié le nom de Dieu, quand aucun péché ne régnera dans nos âmes et que la sainteté et la justice y auront pris place.

C'est la première demande que notre Seigneur et Rédempteur,

Jésus-Christ, nous a enseigné à faire à son éternel Père, en nous en donnant l'exemple par lui-même, lui qui se proposa toujours cela pour fin et pour principal objet.

III.

Deuxième demande.

« Que votre royaume arrive. » Telles sont les paroles de la seconde demande, où la pensée de la première se fait bien mieux connaître, parce qu'entre autres excellences de cette prière apparaît celle-ci ; que toujours les paroles qui suivent sont comme une plus grande attestation de celles qui ont précédé. Dans cette seconde demande, nous n'entendons pas le royaume qui fait Dieu roi de toutes les créatures, de même qu'il est le Père universel par le bienfait de la création, mais ce royaume qui le fait régner seulement sur les justes et ceux qui sont dans sa grâce et son amour. Dans ce royaume Dieu règne et gouverne avec un sceptre plein de douceur, de suavité et d'amour. Il protége les uns avec une grande bonté et une grande miséricorde; il donne aux autres les singuliers priviléges d'exemptions étendues, les délivre de tout péril, de la juridiction du péché, de la mort et de l'enfer.

Le tribut exigé des vassaux de ce Roi et leur service sont tous dans l'obéissance, l'amour et la confiance en lui ; et leur soumission gît dans la liberté et la franchise. C'est un royaume pacifique, où l'exécution de toutes les lois repose sur la paix et l'amour. Et tous ceux-là appartiennent à ce royaume qui servent véritablement Dieu, et s'efforcent de ne pas perdre la liberté chrétienne que Jésus-Christ leur conquit, en triomphant de leurs péchés et de leurs passions.

Demander que ce règne arrive, ce n'est pas demander autre chose qu'il augmente en bons et en justes, car les bons sont en petit nombre comparés aux méchants. Peu nombreux aussi sont les justes, tandis que les pécheurs abondent. Grand est le royaume du péché, petit est celui de la sainteté et de la justice. Nous demandons donc que ce grand royaume des pécheurs diminue et s'amoindrisse et disparaisse; et que le petit royaume de la justice et

de la sainteté croisse chaque jour et l'emporte; que la paix empiète sur les dissensions, la vérité sur le mensonge, la bonté sur la méchanceté, la charité et l'amour de Dieu sur l'amour-propre, toutes les vertus sur tous les vices. Beaucoup de choses se déclarent contre ce royaume, en particulier le démon, le monde, la chair, tyrans puissants, accompagnés de beaucoup d'autres, tous féconds en malices et en tromperies.

Prions donc le Seigneur pour qu'aucun de ces tyrans ne règne dans nos cœurs, que nous demeurions aussi insensibles à l'aiguillon de la chair qu'aux conseils du monde, et que le démon ne puisse rien par ses embûches; que le Seigneur soit adoré, servi et aimé de tous, que sa divine volonté soit notre loi, sa parole notre lumière, ses commandements notre joie. La fin et le but de ce règne sont éternels, car il doit se continuer dans la bienheureuse éternité. C'est pourquoi nous demandons qu'il arrive, que le temps de la pérégrination et de la lutte s'achève, et que vienne celui du triomphe, de la joie, de la glorification.

Nous demandons aussi la persévérance dans ce règne de la grâce, pour que nous arrivions à celui de la gloire. Nous demandons que la divine Majesté rapproche la conversion du monde pour que nous soyons mis en possession du ciel où nous avons la certitude de n'être pas séparés de son amour et de son service, où personne ne nous fera obstacle, où tous unis dans la même pensée de concorde, nous ne cesserons de le louer et de le remercier de l'ineffable récompense de notre salut éternel. Cette demande est pleine de l'amour et de la charité de nos semblables, pour qui nous réclamons l'esprit du ciel qui les rende, par l'intermédiaire de la grâce, vassaux de ce roi, libres de la tyrannie du péché, des peines éternelles de l'enfer, et enfin héritiers du ciel. Nous demandons aussi que leur arrive ce règne qui les délivre des misères et des peines de cette vie, des adversités auxquelles ils sont exposés, et fasse jouir non-seulement leurs âmes, mais leurs corps de l'éternelle paix.

IV.

Troisième demande.

Mais pour que l'arrivée de ce règne que nous demandons consiste dans l'accomplissement et la garde des préceptes divins, nous disons dans la troisième demande : « Que votre volonté soit faite, sur la terre comme dans les cieux. » Cette volonté est celle que Dieu fit connaître dans les dix commandements, et que notre Rédempteur confirma par sa doctrine. En récompense de son accomplissement, il nous promet la félicité bienheureuse. Mais, comme il y a dans notre nature corrompue tant de faiblesse et de répugnance, nous lui demandons humblement, en avouant notre incapacité, de nous secourir de sa miséricorde, de nous soutenir de sa main, de réparer nos œuvres, pour que nous accomplissions sa sainte volonté avec son appui tout-puissant. Nous disons qu'elle soit faite sur la terre comme dans le ciel. Car s'il nous veut pour le ciel, il faut que dès ici-bas nous puissions être comparés aux habitants de là-haut ; ce qui nous sera possible par la faveur et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si nous considérons bien cette demande, nous y confessons bien des misères et des besoins, et pour tous nous demandons du secours et du remède. D'abord, nous demandons la faveur importante de conformer nos habitudes à la volonté divine ; d'où suit l'aveu de notre complète insuffisance, de nos mauvais penchants et de notre aveuglement, de l'opposition de notre volonté dépravée à celle de Dieu, de notre ignorance à faire choix du bien, de notre faiblesse à nous y attacher et à résister au mal, de notre orgueil dans nos connaissances qui sont nulles, car souvent nous nous hasardons à demander beaucoup de choses que nous ne savons pas si elles plairont à Dieu, de la délicatesse de notre chair si mal accoutumée en tout ce qui lui paraît contraire à sa délicatesse et à son goût, de notre répugnance pour tout ce que le Seigneur ordonne et de notre impatience dans les épreuves qu'il nous envoie. Nous nous confessons de toutes ces fautes et nous en demandons le remède en disant : « Que votre volonté nous arrive, sur la terre comme dans le ciel. »

C'est comme si nous disions : Père très-miséricordieux, dont la bonté infinie ne peut être comprise, nous, que vous avez adoptés pour fils par un effet de votre infinie miséricorde, nous avouons humblement en présence de votre infinie Majesté, qu'aucune intelligence créée, humaine, ni angélique, ne peut concevoir de chose plus juste et plus sage que votre très-sainte volonté; nous avouons qu'elle est la voie qui conduit à vous posséder, et qu'il n'y en a pas d'autre. Mais nous ne voulons pas nous dérober follement à votre infinie sagesse en niant l'insuffisance et la contradiction qui nous empêchent de nous conformer à une chose si juste et qui nous est si utile. C'est pourquoi nous avouons notre ignorance en ce qui nous importe tant, et l'aveuglement de nos yeux pour la lumière d'une si grande beauté; nous avouons combien ce monde nous trompe, combien nous sommes impatients à supporter les épreuves qui nous viennent de votre part pour notre bien, combien défiants en votre divine providence, soupçonneux et téméraires à ce point dans notre confiance en nous-mêmes et dans notre sagesse, nous réclamons de votre infinie bonté et miséricorde qu'il vous plaise de nous guider par votre main à l'affaire si importante de l'accomplissement de votre sainte volonté; de corriger les fautes et les ignorances de nos demandes; de réformer nos désirs et de ne jamais permettre la réussite de ce que nous entreprendrons contre votre très-sainte volonté. Et dès à présent, nous vous demandons les épreuves et les châtiments que vous jugerez à propos de nous infliger, et en même temps la patience nécessaire à les supporter. Ne prêtez jamais l'oreille, Seigneur, aux demandes de notre chair, nous y renonçons à partir de ce moment et vous prions de les considérer comme nulles; mais accordez-nous l'accomplissement de votre divine volonté. Et, comme nous savons qu'il n'y a pas dans le ciel de volonté qui ne soit en tous points conforme à la vôtre, ni de mauvaise inclination, ni rien qui vous résiste, nous vous demandons, notre Seigneur et notre Père, avec les gémissements de nos cœurs, et dans la connaissance de nos fautes, de nous accorder ici-bas une étincelle de cette science d'en-haut si parfaite, de cette confiance si sûre, et de cette sagesse qu'on y obtient, pour que nous voyions, dès ici-bas, qu'il n'y a rien de

si bon, rien de si beau que l'accomplissement de votre sainte volonté.

Cela renferme la troisième demande par laquelle nous réclamons la véritable mortification de notre sensibilité, et de tous ses appétits, qui sont la source de tous les obstacles à cette très-sacrée et divine volonté.

V.

Quatrième demande.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Dans les demandes qui précèdent, nous réclamons ce qui est nécessaire pour être de véritables enfants de Dieu et mériter d'habiter le royaume des cieux. Dans cette quatrième demande, notre Rédempteur nous a appris à demander ce sans quoi nous n'obtiendrions pas ce que nous réclamons dans les autres demandes, pour nous débarrasser des occasions de tomber. Nous y demandons le soutien nécessaire de la vie.

Il y a deux sortes de pain représentées par cette demande, et nous avons besoin de l'une et de l'autre pour passer cette vie au service de Dieu. L'un de ces pains est spirituel et nécessaire à soutenir notre vie spirituelle qui est la principale; vie de la foi animée par la charité, qui a besoin d'être continuellement fortifiée et réparée pour ne pas s'affaiblir ni s'éteindre, mais au contraire augmenter chaque jour. Ce pain, c'est le Christ, notre Rédempteur, pain venu du ciel qui donne la vie au monde et nous délivre de l'éternelle mort. *Joan.*, VI, 32, 33. Nous communiquons ce pain au moyen de sa parole. C'est pourquoi la première chose que nous demandons ici, c'est un ministre permanent et sûr de la parole de Dieu, c'est un apôtre évangélique pour nous distribuer ce pain pur, sain, sans mélange, et nous montrer de toutes manières la sainteté de sa vie accompagnée de la saine doctrine. Mais comme, d'après l'Apôtre, ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne peuvent rien si le Seigneur n'accorde la croissance, I *Cor.*, III, 7, nous demandons en même temps la vertu et l'efficacité pour la parole; nous demandons que l'esprit du ciel l'affermisse dans nos cœurs de manière qu'elle fructifie en nous, en y opérant les effets pour les-

quels elle nous a été donnée, et que nous obtenions l'aliment spirituel de la grâce que notre Rédempteur nous a conquis. Le poids de notre corps est si lourd, si grande notre défaillance que si notre foi n'était pas chaque jour fortifiée par la main du Seigneur, combien peu pourraient se soutenir dans cette céleste vie de la grâce! Et comme nous sommes naturellement défiants, nous tomberions facilement dans de grandes fautes, s'il nous manquait ce qui nous est nécessaire pour passer cette vie. De là vient que nous demandons aussi à notre Père céleste le second pain pour soutenir cette vie.

Large et libérale est la main de notre Père céleste pour distribuer à ses enfants l'un et l'autre pain. Or, le premier ne manqua jamais au monde dans la répartition faite par la main des bons, des patriarches, des prophètes, des lévites; et au temps de la grâce par son propre Fils, et par ses apôtres et ses missionnaires apostoliques, comme il est écrit : Que la connaissance du Seigneur s'étendit par toute la terre, et la prédication jusqu'aux limites du monde. *Psalm.*, XVIII.

Et pour le second pain, soutien de la vie naturelle, qui ne voit quelle large et abondante table, il a servie aux bons et aux méchants, aux hommes et aux animaux? Quel est l'être vivant qui a jamais manqué de l'aliment nécessaire à sa vie? Qui ne voit que parmi tant de différentes vies ayant besoin d'aliments divers, aucune ne manque de sa subsistance? Et quoique la providence de Dieu ait ainsi pourvu à tous les êtres vivants qui ont besoin de leur nourriture, malgré cela, son Fils, notre Seigneur et Rédempteur, nous recommande de demander ce pain à notre Père céleste : pour que nous n'oubliions jamais d'où il nous vient, que nous n'en attribuiions pas le mérite aux cultivateurs de la terre, ni à notre industrie et à notre travail, et que personne ne puisse dire : Grâces à mes mains, mais grâces à notre Père céleste à qui sont soumis et obéissent la terre, les éléments et toute la nature, par l'ordre et la volonté duquel prospèrent ou cessent de prospérer notre industrie et notre travail.

C'est pourquoi nous ne devons pas laisser de travailler et d'employer les moyens humains, sans quoi ce serait tenter Dieu et ne

pas vouloir accepter le lieu où il a exilé la nature humaine à cause de son péché ; terre de travail à laquelle nous sommes attachés par cette parole de Dieu à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » *Genes.*, III, 19. Ce serait blasphémer et mépriser cette divine providence, car Dieu nous prescrit, après nous avoir condamnés à vivre par notre travail et notre industrie, de lui demander cela même que nous recherchons en labourant, en creusant la terre et en la cultivant pour reconnaître que nous devons tout rapporter à lui, que notre travail et notre industrie n'en sont point les sources, mais sa bonté seule et sa providence ; que nos industries, nos aptitudes et nos travaux sont des récompenses qu'il nous donne, et des moyens pour nous transmettre cette subsistance ; et que nous devons lui demander de nous accorder aujourd'hui le pain de chaque jour.

Il ne veut pas que nous lui demandions pour plusieurs années comme des infidèles, ni comme des estimateurs et des taxateurs de notre vie qui n'en connaissent pas la durée, ni que nous lui demandions des choses inutiles et superflues, mais le pain nécessaire et du moment, comme en passant ; car nous ne sommes pas nés pour nous perpétuer ici ; ce n'est pas notre patrie ; nous ne devons point y chercher nos plaisirs et nos satisfactions, pas plus que notre repos ; et qu'ainsi nous déterminions la qualité de la nourriture, du pain, c'est-à-dire le nécessaire et non le superflu ; et quant au temps, pour aujourd'hui, espérant que celui qui donne aujourd'hui donnera demain, que celui qui donne le plus, c'est-à-dire la vie, donnera le moins, c'est-à-dire la subsistance. Et comme celui qui déclare qu'il va jouir de biens éternels, ainsi nous devons nous contenter de ce qui suffit à des voyageurs. Comme nous l'avons dit, on ne nous commande pas de demeurer oisifs, et de demander sans travailler. Ce n'est pas l'industrie et le travail qui nous sont interdits, mais le soin exagéré et la cupidité de quelques-uns qui ont plus de confiance dans leur travail et leur industrie que dans la bonté de la divine providence, et qui ont si peu de foi qu'ils s'imaginent à chaque pas que Dieu va les abandonner, et croient qu'ils suppléeront à cet abandon par un surcroît de labeur. C'est un manque de confiance en Dieu.

Remarquez aussi que nous ne disons pas : Donnez-moi, mais : Donnez-nous. Nous demandons donc pour plusieurs, et nous apprenons ainsi que la charité doit s'étendre à tous, comme sur des frères. Notre sollicitude doit être générale ; et de même que je demande pour beaucoup, beaucoup demandent pour moi. Cette prière ressemble bien à son auteur, à celui qui nous l'enseigne, qui vint au monde pour tous, et fit sur la terre du bien à tous, donna sa doctrine à tous, et mourut pour tous. Celui qui prie bien doit donc prier pour tous, demander pour tous et recevoir pour tous, se communiquer aussi à tous ; car c'est avec la même foi qu'il demande, qu'il doit recevoir. Comment donc celui qui a reçu pourrait-il refuser à tous ce qu'il a demandé pour tous, et qui lui a été accordé sur la foi de la prière commune ? C'est ici le cas d'admirer la prévoyance générale de cette immense charité qui me prescrit de demander pour quiconque oubliera de demander pour soi, en demandant pour mes frères, et de partager avec lui ce qui me sera donné, comme il demandera pour moi en demandant pour tous le jour où il m'arrivera de m'oublier. Ce qui se demande au nom de plusieurs ne se distribue pas toujours entre les mains de plusieurs. Il est d'ordinaire, au contraire, qu'un seul reçoive pour plusieurs ; et celui-là serait un voleur qui, recevant dans de telles conditions, ne partagerait pas, sachant que si notre prochain reçoit aujourd'hui pour lui et pour nous, demain nous recevrons pour nous et pour lui. Telles sont les considérations et d'autres semblables auxquelles doit se livrer celui qui veut bien faire cette prière.

VI.

Cinquième demande.

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Le principal obstacle qui nous empêcherait d'obtenir ce que nous aurions demandé à notre Père céleste, ou de jouir de sa bénédiction pour ce que nous aurions obtenu serait de l'irriter et de demeurer en dehors de sa grâce. C'est pour cela que dans cette cinquième demande nous le prions

de nous pardonner nos fautes qui sont nos péchés. Ce sont là nos dettes devant Dieu. Et elles sont fréquentes parce que notre faiblesse est excessive, nos efforts languissants, et que si Dieu prenait en considération nos péchés, il n'y aurait pas de juste qui ne méritât d'être condamné, s'il était jugé sans miséricorde. C'est pour cela que notre Rédempteur et Seigneur nous enseigne à demander pardon de nos péchés, et puisqu'il nous l'a prescrit, c'est une preuve que les portes du pardon et de la miséricorde divine sont toujours ouvertes pour qui prie de cœur.

Il nous enseigne par là que le pardon seul du Père éternel peut nous délivrer entièrement de nos fautes et nous dégager de nos dettes, et qu'il n'y a personne au monde qui puisse, sans le Père éternel, nous en dégager. Sans ce pardon nous ne pouvons rien faire pour nous libérer. C'est pourquoi nous disons son pardon et non notre acquit, car, si pour de telles dettes, la douceur de sa miséricorde ne s'interposait pas dans le jugement, il se renfermerait dans la justice de sa sentence, et nous demeurerions toujours débiteurs et coupables.

Par cette demande, nous sommes excités à la pénitence et au souvenir de nos fautes à reconnaître ce qu'il y a d'abominable à offenser un tel Père et Seigneur, et à demander pardon du passé avec un grand et ferme propos de nous corriger à l'avenir. Nous sommes aussi avertis de nos faiblesses et de nos chutes quotidiennes, de nos fautes vénielles, et de la nécessité où nous sommes de prier constamment.

Nous disons : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Ce serait un grand mépris de la Majesté divine de ne pas pardonner à nos frères des offenses légères et de demander pour nous le pardon des plus graves. D'homme à homme quelle offense n'est pas légère, et se peut comparer à aucune de celles qui sont adressées à Dieu? Quelle n'était pas la gravité des péchés de David, de ses offenses contre le prochain, et du scandale qu'il avait donné! Mais quand il leva les yeux sur la grandeur de la bonté et de la majesté divines, il ne vit plus tout cela et l'oublia au point de dire : « Contre vous seul j'ai péché, Seigneur. » *Psalm.*, L, 6. A quel point ne sera donc pas abominable l'amour-

propre et la propre estime de celui qui, perdant de vue la gravité de ses fautes contre la Majesté divine, ne veut ni oublier, ni pardonner l'offense qu'il a reçue du prochain? En demandant chaque jour pardon de ses fautes, bien plus de son aveuglement, car il ne voit pas qu'il ne demande pas pardon, mais justice en disant : « Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons, » ne reconnaît-on pas clairement qu'il ne tient point la divine bonté pour offensée, puisqu'il attache un faible prix au pardon de ses continuelles offenses, tandis qu'il considère une seule offense de son frère comme une faute indigne de tout pardon? Quel autre pardon peut mériter une telle estime propre, un tel mépris de la divine Majesté, que celui qu'il réclame en disant : « Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons nous-mêmes, » et doit lui faire trouver Dieu aussi dur et aussi cruel contre lui qu'il l'est contre son prochain?

L'Église chrétienne est, comme nous l'apprennent ses saintes lois, une grande maison de paix et de concorde entre le Père et ses enfants, et les frères entre eux. Du côté de notre Père, nous avons une paix assurée, car son propre Fils nous dit de lui demander chaque jour le pardon de nos fautes, et que par sa patience et sa miséricorde, il nous rendra la paix que nous avions rompue avec lui par le péché. Celui-là sera le véritable fils d'un tel père qui abandonnera ses droits, et pardonnera dans l'espoir de refaire la paix interrompue par l'offense du prochain envers nous. Et quand même il se rencontrerait chez l'offenseur une opiniâtreté telle qu'il ne se repentît pas du mal qu'il aurait fait, il suffit que l'offensé ait spontanément accordé le pardon public, et qu'il l'ait offert à Dieu en son cœur, il est reçu pour fils par le Père éternel, et il obtient la rémission de ses fautes comme il a remis les siennes au prochain.

Le véritable chrétien ne doit pas attendre satisfaction pour le pardon qu'il a accordé, parce que là où il y a satisfaction, on ne peut dire qu'il y a pardon, mais acquittement. Or, celui qui paie n'a pas besoin de pardon. Nous devons considérer la manière dont Notre-Seigneur nous remet nos dettes. En effet que serait-ce de nous, si Dieu usait à notre égard de la rigueur dont nous usons

souvent envers ceux qui nous offensent? Cette demande ne renferme pas moins de charité que celles qui précèdent, elle paraît au contraire plus féconde, quoique provenant des mêmes entrailles, que chacune de ces demandes semble enflammer de plus en plus; car elle a le même caractère de généralité que les autres, et ce caractère s'exerce dans les choses qui nous importent le plus, c'est-à-dire le pardon de nos péchés. En effet, comment concevoir que je demande, sans dissimulation, en toute vérité et de cœur, le pardon de nos péchés et celui de nos frères, que je veuille que Dieu leur pardonne de m'avoir offensé, en ce qui est de la transgression du divin précepte et de l'offense de la Majesté divine, si je ne veux pas pardonner pour ce qui touche mon honneur et ma délicatesse? Si je demande pardon à Dieu de la faute la plus grave qui est l'offense divine, comment est-ce que je ne pardonne pas et ne remets pas ce qui est d'autant moindre qu'une faute personnelle puisse être comparée à l'offense faite à Dieu, pour encourager Dieu par mon exemple? De quel droit quelqu'un d'intelligent, d'honorable, de délicat, irait-il en trouver un autre pour lui demander de donner cent ducats à Pierre qui se trouve dans une pauvreté et une nécessité extrêmes, si celui qui remplissait cet office de tiers, devait à Pierre dix réaux? Qui croirait qu'un si rigoureux exécuteur fît l'office de pieux solliciteur? Qui croirait que cet homme n'est pas dépourvu d'intelligence, ou entièrement de pudeur?

Mais par cette demande : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » nous n'entendons pas que se doivent annuler les contrats qui ne sont pas contre la charité et qui sont approuvés par les lois de la justice, car il faut distinguer. De tels contrats, auxquels la bonne foi a présidé, sont dans l'intérêt des deux parties, pour leur paix et leur union. Nous n'entendons pas non plus que les ministres de la justice laissent les délits impunis, fût-ce au prix de la vie qui est le plus grand des dommages dans l'intérêt commun de toute la république, parce que ce ne serait pas seulement pardonner les fautes, mais les favoriser et s'exposer à de plus grands péchés.

Beaucoup ont été d'avis que l'homme qui hait son prochain,

tant qu'il éprouve le désir et le propos de la vengeance, doit taire cette cinquième demande en récitant l'oraison, pour ne pas s'exposer à la tourner contre lui : plusieurs ont eu et ont encore cette opinion. Mais ces malheureux se trompent par plusieurs motifs. D'abord, celui qui est sous l'empire de la haine, ne prie pas comme un fils du Père éternel, et sa prière est vaine, parce qu'il ne prie pas avec l'esprit du ciel et de la vérité, mais avec une bouche mensongère qui n'est pas d'accord avec le cœur. En second lieu, il se trompe en pensant qu'il sera écouté dans les autres demandes, parce qu'il cachera et taira celle-là. En troisième lieu, il ne prie pas comme un disciple du Christ, car il ne prie pas comme le Christ l'a ordonné, puisqu'il retranche de sa prière ce qui ne lui plaît pas ; de telle sorte que le Père éternel n'acceptera pas sa prière et ne la reconnaîtra pas pour celle de son fils. En quatrième lieu, il se trompe en pensant éviter sa condamnation parce qu'il aura retranché cette demande, car si la bouche se tait, la prière elle-même et son cœur le condamnent. C'est une autre absurdité de croire que Dieu n'est attentif qu'à ses paroles et ne fait point attention à son cœur ; lorsqu'il est prouvé qu'il fait plus de cas des cœurs que des paroles. Qu'un tel ignorant sache donc que toutes ses autres demandes ne seront point entendues s'il veut taire celle-là, qui seule criera contre lui et sera entendue de Dieu, et obtiendra que ses péchés ne lui seront pas plus pardonnés qu'il ne pardonne aux autres. Il est vrai que quelques-uns se trouvent dans des conditions telles que, malgré leurs désirs, ils ne peuvent rejeter ni oublier les ressentiments, ni apaiser leurs cœurs endurcis par la haine et l'aversion, mais par cela même ils en ont du remords et désirent que Dieu adoucisse leurs cœurs, ils s'interdisent de se venger ni en faits ni en paroles. Ceux-là peuvent faire cette prière et attendre par elle la victoire sur leurs passions. Le Seigneur donnera son esprit à ceux qui le trouvent le moins en eux et le lui demandent avec cette humilité d'esprit.

VII.

Sixième demande.

« Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Pour l'intelligence de cette demande, il faut que nous sachions que Dieu éprouve souvent les siens, pour qu'ils se connaissent eux-mêmes et éprouvent eux-mêmes leur constance au service du Seigneur ; afin de savoir s'ils sont seulement amis de la table, c'est-à-dire fidèles tant que la fortune les favorise et qu'ils sont les serviteurs honorés et protégés de Dieu.

D'autrefois il nous châtie pour nos péchés, pour nous arrêter et nous ramener des voies qui nous entraînaient loin de la maison de notre Père. Ces deux sortes de preuves sont bonnes et avantageuses, et nous viennent de la part de notre très-miséricordieux Père éternel pour notre plus grand bien. Et celui qui dans de semblables épreuves demeure fidèle et ne perd point la patience ni la soumission à la volonté divine, mais au contraire lui rend grâces, celui-là obtient de plus grands dons, de plus abondantes grâces, de plus belles récompenses, plus d'humilité et de connaissance de soi-même et de la divine bonté.

S'il succombe à la tentation, qu'il ne croie pas pour cela qu'il soit hors de Dieu. C'est parce qu'il avait quelque chose de mal déguisé, que le Seigneur a permis cette chute, afin qu'il s'en relevât plus humble, plus défiant de sa faiblesse, moins sûr de lui, plus craintif envers Dieu, plus éclairé par sa bonté. Dès lors, il se confondra en s'entendant appeler serviteur de Dieu, il croira qu'il a trompé tout le monde, que tous les autres sont bons, que lui seul est méchant, et désirera ardemment de passer pour nécessiteux et d'être favorisé des prières de tous ; il deviendra plus prudent, plus retenu à l'avenir, il connaîtra mieux les périls, les craindra davantage et s'efforcera de s'en garder, il saura à quels secours il devra recourir pour persévérer.

Nous avons tous besoin des épreuves qui nous arrivent par nos fautes, parce que si en étant pécheurs, nous sommes heureux et rassasiés de la félicité du monde, nous nous précipitons à bride

abattue à travers nos fautes, nous trouvant bien dans le mal en cheminant par les sentiers de la perdition. De sorte que si dans les tentations et les épreuves que Notre-Seigneur nous envoie, nous ne nous améliorons pas, et nous n'en sortons pas meilleurs, ce sera par notre faute et notre obstination, parce que nous n'y rencontrons que douceur et miséricorde, et encouragements du Seigneur qui s'efforce de nous attirer à lui de plus en plus.

Notre sixième demande ne traite pas de ces sortes de tentations. Il y a en effet des tentations qui nous viennent de nos ennemis mortels, le diable, le monde et la chair. Comme elles reposent sur de mauvais principes, elles se proposèrent toujours de mauvaises fins et notre condamnation. C'est de celles-là que nous demandons à Dieu de nous délivrer. Et dire : « Ne nous laissez pas tomber dans la tentation, » c'est dire : « Seigneur, bien que ces tentations ne viennent pas de vous, car vous ne tentez jamais pour le mal ni pour la destruction, mais pour l'édification et la vie, comme rien ne peut se faire sans votre consentement et votre permission ; nous prions votre clémence infinie de ne pas permettre que ces ennemis usent de leur force et de leur malice contre nous. Vous savez, Seigneur, combien nous sommes faibles, et combien nos ennemis sont puissants, quelle est leur haine contre nous et leur acharnement à notre destruction. Que votre miséricorde ne permette pas que nous soyons tentés, et si nous le sommes, favorisez-nous de telle sorte que nous ne succombions point à la tentation. Faites au contraire, Seigneur, que ce qu'ils auront entrepris pour notre mal se termine à notre bien, qu'ils soient vaincus et remplis de confusion, et nous vainqueurs et joyeux, faisant remonter à vous l'honneur et la gloire du triomphe.

Dans cette demande, nous devons être pénétrés de notre faiblesse pour résister au pouvoir de nos ennemis et demander toujours contre eux le secours du ciel dans la vue du triomphe.

VIII.

Septième demande.

« Mais délivrez-nous du mal, ainsi soit-il. » Voici la septième demande qui est comme une plus abondante déclaration de la précédente, et comme la récapitulation de toute la prière. Nous y demandons d'être délivrés de tout ce qui peut nous séparer de notre Père éternel. Le mal essentiel que nous devons entendre et demander que notre Père éloigne de nous, c'est le démon avec toutes ses embûches et ses perfidies. C'est le mal et l'auteur de tout le mal, c'est lui que nous devons considérer comme la principale cause de tous nos maux. C'est lui qui fut la cause du péché, qui fut l'auteur de la mort, lui qui trama la chute, lui dont tous les efforts et tous les soins tendirent à notre condamnation éternelle, à la perte de notre âme et de notre corps.

Que cela nous serve d'avertissement, et, lorsque nous recevrons de notre prochain quelque offense, plaignons-le d'être tombé dans les mains de notre ennemi, qui l'a choisi pour en faire un instrument de mal contre nous, et déchaînons notre courroux non contre l'instrument, mais contre l'auteur lui-même. Celui qui, en se battant, reçoit une blessure de son adversaire, ne cherche pas à se venger de l'épée, qui n'a été que l'instrument, mais de celui qui tient l'épée. Ceux qui cherchent à se venger du prochain et non du démon, sont semblables à ce chien qui mord la pierre qu'on lui a lancée. Mais celui-là tire une glorieuse vengeance du démon, qui supporte avec patience l'injure qu'il a reçue du prochain que le démon avait pris pour l'instrument de sa chute.

Lorsque nous disons : « Mais délivrez-nous du mal, » nous demandons aussi en général pour tous nos semblables, comme dans les demandes intérieures. De manière que de même que nous demandons d'être délivrés du démon, ainsi nous demandons d'être délivrés de tous les maux que le démon a coutume de susciter, persuadé qu'il ne peut pas faire au delà de ce que le Seigneur lui permet.

L'Église termine la prière que notre Rédempteur nous a ensei-

gnée par cette particule : *Amen.* Par elle nous confirmons toutes nos demandes, en priant pour que nos péchés ne mettent pas obstacle à ce que la divine miséricorde nous a promis, et que tout reçoive son effet. Dieu confirme ses promesses par cet *Amen*, et parce que la débilité de notre confiance est toujours très-grande, le Seigneur la fortifie par cette affirmation et cette espèce de serment à l'appui de l'accomplissement de sa promesse, et nous le répétons pour demander cette confirmation qu'il trouve bon de faire pour encourager notre foi.

CHAPITRE V.

Des deux principales œuvres qui doivent accompganer notre prière, qui sont le jeûne et l'aumône.

Connaissant la manière de prier et la plus importante prière, il faut que nous sachions comment nous devons accompagner nos prières, chacun dans la limite de ses forces et de son pouvoir ; car, de même que nous avons coutume de dire que les simples demandes ont peu d'autorité auprès des hommes, de même cela se justifie à sa manière auprès de Dieu, lorsque ceux qui pourraient agir se contentent de prier. En effet, — comme dit le Seigneur, — il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume des cieux, il faut ajouter à ces bonnes paroles les bonnes œuvres pour accomplir la volonté du Père éternel. *Matth.,* VII, 21. C'est pourquoi tous les saints nous conseillent d'accompagner nos bonnes prières de bonnes œuvres de miséricorde, particulièrement du jeûne et de l'aumône qui sont comme les deux ailes de la prière. C'est ce qui explique le conseil donné par l'Ange à Tobie : « Mieux vaut à l'homme la prière accompagnée du jeûne et de l'aumône que des montagnes d'or. » *Tob.*, XII, 8. Le jeûne est surtout nécessaire à la prière, parce que, si nous déchargeons le corps du poids des provisions, l'esprit demeure plus apte à prendre son essor vers le ciel. C'est l'expérience qui nous prouve que quand le héron sent le faucon, pour lui échapper au plus haut des airs, il s'efforce de débarrasser son estomac pour être libre et plus léger.

Ainsi, l'abstinence et le jeûne sont nécessaires pour que notre prière monte plus légèrement et plus rapidement en haut.

I.

Du jeûne.

Il y a trois sortes de jeûne : la première spirituelle et générale, qui consiste à réprimer tous ses vices, à préserver sa langue des mauvais discours, son cœur des mauvais désirs, ses mains des mauvaises actions. C'est comme une circoncision spirituelle de tout superflu et de tout mal, aussi bien en ce qui touche les facultés de l'âme que les sensations du corps.

Il y a un autre jeûne appelé philosophique, parce qu'il fut pratiqué par les philosophes vertueux qui, — comme ils disaient, — mangeaient pour vivre et ne vivaient pas pour manger, et, par conséquent se contentaient de la quantité de nourriture nécessaire à se substanter et ne cherchaient point dans la table les plaisirs et la satiété du corps.

Le troisième jeûne est le jeûne canonique ou ecclésiastique qui a lieu lorsque dans certains jours de l'année nous faisons abstinence de chair et ne mangeons qu'une fois par jour conformément à la loi de l'Église. Ce jeûne est pour dompter notre chair, réveiller notre esprit, payer nos fautes, nous soumettre aux commandements de l'Église, notre sainte mère, et nous faire obtenir de Dieu ce que nous lui demandons par le moyen de l'humiliation et de l'affliction de notre chair. Le Seigneur nous convie à ce jeûne par son Prophète en disant : « Ayez recours à moi de tout votre cœur par les jeûnes, les pleurs et les lamentations. » *Joel*, II, 12. Et un peu plus bas il dit : « Sonnez de la trompette dans Sion et sanctifiez le jeûne. » *Ibid.*, 15.

Nous sanctifions nos jeûnes quand nous les accompagnons de bonnes œuvres, car c'est par là que s'obtient le pardon des péchés et la grâce du Seigneur. Saint Jérôme dit que Daniel, l'homme dès désirs, mérita par cette vertu du jeûne de pénétrer les secrets divins. S. Jérôme, II, 2, *contra Jovinianum*. C'est par le jeûne que

les Ninivites apaisèrent la colère du Seigneur. *Jon.*, III, 10. C'est par un jeûne de quarante jours que Moïse et Élie méritèrent le face à face avec Dieu. *Exod.*, XXXIV, 28 ; III *Reg.*, XIX, 8. Jésus-Christ, notre Rédempteur et notre maître, jeûna quarante jours et quarante nuits pour consacrer nos jeûnes par son exemple. *Matth.*, IV, 2. Et il dit à ses apôtres qu'il y avait une certaine espèce de démons dont on ne triomphait que par la prière et le jeûne. *Matth.*, XVII, 20.

II.

De l'aumône.

L'aumône et la miséricorde aident puissamment la prière. La raison de cela est évidente pour qui est initié au langage des divines Écritures. En effet, ce que nous voulons surtout par nos prières, c'est exciter la divine miséricorde en notre faveur et obtenir d'elle les remèdes de nos afflictions corporelles et spirituelles. Et de même que nous avons dit dans la cinquième demande du *Pater noster* que celui-là demandait pardon à Dieu qui avait déjà pardonné à son prochain ; de même nous disons qu'il n'est pas de meilleure préparation à la prière par laquelle nous réclamons la miséricorde du Seigneur, que d'être accompagnée de la miséricorde que nous avons faite à nos semblables.

Et il faut remarquer que l'aumône n'aide pas seulement la prière, mais qu'elle est en soi une excellente vertu, qu'elle rend l'homme fils de Dieu, et son imitateur dans ce qui le fait le plus apprécier, à savoir sa miséricorde. Le Sauveur nous convie à cette vertu par ces paroles : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste. » *Luc.*, VI, 36. Et bien plus par ses exemples, lui qui allait partout faisant le bien à tous, guérissant les malades, délivrant ceux qui étaient sous la tyrannie du démon, éclairant notre ignorance par la lumière de sa doctrine. *Act.*, X, 38. « Donnez, — dit-il, — pour Dieu votre superflu, et vos fautes vous seront pardonnées. » *Luc*, XI, 41. Faites l'aumône et vous amasserez des trésors qui ne s'épuiseront jamais. *Luc*, XII, 33. Faites-vous des amis avec cet argent qui a coutume d'être au service de toutes les

iniquités, et lorsque vous mourrez, les pauvres vous recevront dans les demeures éternelles où ils règnent. *Luc*, XVI, 9. Et le Sage dit : « L'eau est contre le feu ; l'aumône est contre le péché. » *Eccl.*, III, 33. Et le saint ange Raphaël dit à Tobie : « L'aumône délivre de la mort, purge du péché d'une manière souveraine, et donne la miséricorde de Dieu et la vie éternelle. » *Tob.*, XII, 9. Tandis que saint Jacques dit : « Un jugement sans miséricorde attend celui qui n'est pas miséricordieux, » *Jacob.*, II, 13, et le Seigneur par saint Matthieu : « Heureux ceux qui sont miséricordieux, car ils auront droit à la miséricorde. » *Matth.*, V, 7.

Il y a dans les saintes Écritures de grands exemples en faveur des miséricordieux. Lot plut à Dieu par la vertu de l'hospitalité qu'il exerça envers les étrangers. *Gen.*, XIX, 2. Les aumônes de Tobie et du centurion montèrent jusqu'au ciel et eurent les anges pour témoins et admirateurs. *Tob.*, XII, 5 ; *Act.*, X. Zachée, par la vertu de l'aumône, devint, de prince des publicains, le modèle des hommes charitables, parce qu'après avoir rendu le quadruple de ce qu'il avait illégitimement acquis, il donna la moitié de ses biens aux pauvres. *Luc*, X. Tabith fut ressuscitée à cause de cette même vertu de l'aumône. *Act.*, IX, 40.

III.

Des œuvres de miséricorde.

« La miséricorde, dit saint Augustin, est cette compassion qui s'empare de l'âme et la porte à secourir le prochain dans ses besoins, et cette compassion le fait accourir avec ce qu'il peut. » Aug., I, 27, *de Morib. eccles.* C'est pourquoi ce nom de miséricorde, de cause qu'il est, s'emploie souvent pour l'effet qu'il produit par l'assistance et l'aumône, conformément à ce que dit l'Ecclésiastique : « La miséricorde prépare à l'homme la place que lui méritent ses œuvres. » *Eccli.*, XVI, 15. Et saint Jean Chrysostome s'exprime ainsi : « La miséricorde est la forteresse de notre salut, l'ornement de notre foi, le pardon de nos péchés. Elle éprouve les justes, ravive les saints, fait connaître les serviteurs de Dieu. » Chrysost., V, *de Miseric.* Saint Ambroise affirme que le résumé de toute la vie

chrétienne est dans la piété et dans la miséricorde. Ambr., *sup. I Timoth.*, 4.

Bien que les œuvres de miséricorde soient nombreuses, les docteurs les réduisent à deux sortes, savoir : les corporelles et les spirituelles. Les œuvres corporelles répondent aux nécessités du corps et les œuvres spirituelles consistent à secourir l'âme. Le saint homme Job nous offre des unes et des autres un magnifique exemple. Écoutons-le parler de lui-même : « Depuis mon enfance, la miséricorde a crû avec moi et elle sortit avec moi du sein de ma mère. J'ai été l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le père des pauvres, et j'ai appliqué tous mes soins à éclaircir ce que je ne comprenais pas. » *Job.*, XXIX, 15, 16. J'ai brisé les mâchoires des méchants pour leur arracher la proie des dents ; je n'ai point fermé ma porte aux étrangers ; ma maison fut toujours comme une hôtellerie ouverte aux passants.

Et, en considérant en particulier chacune de ces deux espèces, nous comptons sept sortes d'œuvres. Voici les œuvres corporelles : Donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, vêtir celui qui est nu, racheter le captif, visiter le malade, recueillir l'étranger, enterrer le mort.

Les sept œuvres spirituelles sont : Enseigner l'ignorant, réprimander le pécheur, conseiller celui qui est indécis, consoler le triste, prier Dieu pour le prochain, supporter les injures et ceux qui nous sont à charge.

En parlant des corporelles, Dieu dit par Isaïe : « Partage ton pain avec celui qui a faim; recueille les pauvres étrangers dans ta maison ; couvre celui qui est sans vêtement lorsque tu le rencontreras ; ne méprise pas ta propre chair. » *Isa.*, LVIII, 7. Aussitôt après il fait connaître les fruits de ces œuvres par ces paroles : « Lorsque tu auras accompli ces œuvres, elles marcheront au-devant de toi avec toutes les autres bonnes œuvres, et la gloire et la providence du Seigneur te protégeront. Si tu appelais alors, Dieu t'entendrait ; si tu lui parlais, il te répondrait : Que veux-tu ? me voici ! » L'Évangéliste, après avoir loué les œuvres de charité et de miséricorde, s'exprime ainsi : « Celui qui jouirait de biens temporels et verrait son frère dans le besoin, et cependant fermerait

ses entrailles pour ne pas l'entendre, comment pourrait-il dire qu'il est charitable ou qu'il aime Dieu? » I *Joan.*, III, 17. Il ajoute aussitôt : « Mes enfants, ne nous contentons pas de témoigner à nos frères notre amour par nos bonnes paroles, mais par la vérité de nos actes. Notre Sauveur et Maître dit qu'on nous en demandera compte au jour du jugement où les miséricordieux recevront, avec la bénédiction du Père, le royaume des cieux en partage, tandis que ceux qui n'auront point usé de la miséricorde seront maudits et voués à la damnation éternelle. » *Matth.*, XXV, 46.

Des sept autres œuvres spirituelles de miséricorde, l'Apôtre dit : « Nous qui sommes plus affermis dans la vérité chrétienne, nous devons supporter les plus faibles, et ne pas nous enorgueillir de notre force, en nous renfermant dans le consentement de nous-mêmes, mais être agréables à nos semblables en les aidant et en les édifiant tous, à l'imitation de Jésus-Christ qui ne consulta que notre salut et non son bien et son repos. » *Rom.*, XV, 1, 2. Et dans la lettre qu'il adresse aux habitants d'Éphèse, il dit : « Soyez bienveillants et miséricordieux, supportez vos fautes mutuelles, pardonnez-vous les uns aux autres, comme Dieu vous pardonna par le Christ. » *Ephes.*, IV, 2. Et aux mêmes dans un autre chapitre : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses fils bien-aimés, et aimez-vous comme le Christ nous aime. » *Ephes.*, V, 1, 2. Et aux Colossiens : « Comme une nation choisie et aimée de Dieu, revêtez des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience ; supportez-vous les uns les autres, pardonnez-vous vos injures comme le Seigneur nous pardonne. » *Colos.*, III, 12, 13. Et dans la première qu'il écrit aux habitants de Thessalonique : « Châtiez les méchants, encouragez les pusillanimes, recevez les faibles, sachez souffrir pour tous. » I *Thes.*, V, 14. L'Apôtre nous recommande ces œuvres de miséricorde et d'autres encore dans différentes parties de ses lettres; plus encore par son exemple et sa vie, se pliant au service de tous pour le bien de tous et se distinguant dans tous les genres d'œuvres de miséricorde.

Et celui qui désirerait savoir quel est le but de toutes les œuvres de miséricorde et comment il pourrait les accomplir toutes, n'a

qu'à prêter l'oreille aux paroles du même Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, c'est-à-dire supportez-vous les uns les autres, et, par ce moyen, vous accomplirez la loi du Christ, » *Galat.*, VI, 3, qui consiste, dit le même Apôtre, dans la charité. I *Tim.*, I, 14. Enfin à chacun de nous il est ordonné de porter le fardeau de son prochain. *Eccli.*, XVII, 18. Ce que le Seigneur a prescrit en disant : « Faites aux autres ce que vous désirez qu'ils fassent avec vous, et vous aurez accompli la loi et la doctrine des Prophètes. » *Matth.*, VII, 12.

CHAPITRE VI.

Des sept sacrements en général.

Avant de traiter des sacrements en particulier, je dirai deux mots, en général, de leur vertu, de leurs effets et de la raison qui les fit instituer. C'est l'avis commun de tous les philosophes que la nature ne fait point défaut dans les choses essentielles. C'est dire que Dieu, qui est l'auteur de toute la nature créée, et qui créa toutes choses pour exister et se maintenir, y pourvut par tout ce qui était nécessaire à la conservation de chacun en particulier. Or, si les philosophes ont entendu cela des œuvres de la nature, avec combien plus de raison ne devrons-nous pas le comprendre de la divine Providence pour les œuvres de la grâce? Celui qui a pourvu avec tant de largesse au soutien de la vie corporelle, ne devait-il pas pourvoir avec plus de largesse encore à la vie spirituelle de la grâce? Or, comme la vie de la grâce consiste dans la garde et l'accomplissement de la loi de Dieu, et que celle-ci ne se peut accomplir sans la faveur divine, il était donc nécessaire que Dieu, voulant que l'homme vécût cette vie, le pourvût des faveurs de sa grâce sans laquelle cette vie spirituelle ne peut se soutenir.

Or le Seigneur le pourvut abondamment par l'institution des sept sacrements qui sont comme les célestes aqueducs et les canaux au moyen desquels la grâce divine se communique à nous en découlant de la source infinie du côté de Jésus-Christ. En effet, bien que Dieu pût répandre cette grâce dans nos âmes, sans

recourir à ces moyens, — comme il lui arrive souvent, — cependant comme nous sommes composés de la substance visible et invisible, — c'est-à-dire du corps et de l'âme, — il a voulu, pour mettre en rapport le remède avec le malade, que cette grâce se transmît d'ordinaire par ces moyens qui sont aussi composés de l'élément visible et invisible. Nous appelons visible ou sensible la matière et la forme du sacrement, et invisible, la grâce qu'il nous transmet.

Vous direz peut-être que, pour nous donner cette grâce, Dieu ne voulant pas la répandre en nous immédiatement par sa vertu, il lui suffisait d'un seul sacrement. A cela on répond que de même que la divine Providence a été très-libérale pour les choses qui touchent à l'alimentation de la vie humaine, si nombreux que soient nos besoins, au point de varier la nourriture de tous les êtres pour tous les temps et tous les âges, ainsi le Seigneur appréciant que, dans cette vie spirituelle, il y a beaucoup de besoins selon les divers âges et les différentes époques, a voulu les pourvoir de plusieurs différents sacrements.

Et, si nous poursuivons maintenant la comparaison de la vie spirituelle avec la vie humaine et corporelle, nous voyons que, pour le principe de cette vie moindre, l'homme a besoin d'une vertu appelée générative, qui le fait entrer dans la vie par la naissance, et qu'après être né il a besoin d'une autre vertu appelée augmentative, et qui lui permet de croître ; puis d'une autre appelée nutritive pour se conserver après avoir atteint la limite de son développement, et d'une autre, qui lui fasse recouvrer la santé s'il venait à la perdre, celle-ci curative ; enfin de la vertu réparative pour lui rendre les forces et la santé lorsque le mal a cessé.

Or le Seigneur a aussi pourvu à la vie spirituelle par ces cinq choses moyennant la vertu des cinq premiers sacrements. Le Baptême, qui est le premier, sert à naître et à entrer dans la vie spirituelle ; le second, celui de la Confirmation, sert à l'accroissement et nous fortifie dans cette vie au point de nous rendre des hommes propres à la lutte ; le troisième, l'Eucharistie, nous soutient ; le quatrième nous guérit en cas de maladie, c'est la Confes-

sion ; et le cinquième, qui est l'Extrême-Onction, nous rend nos premières forces. De telle sorte que par le Baptême, de fils de l'homme on devient fils de Dieu, de fils d'Adam, fils du Christ. Par la Confirmation, d'enfant on devient grand et fort. Par l'Eucharistie on conserve ses forces viriles ; par la Confession on se guérit ; par l'Extrême-Onction on recouvre entièrement ses premières forces. Celui-ci s'administre à l'article de la mort pour effacer les traces du péché, car il était nécessaire que dans un moment si périlleux, où l'homme peut à peine se soutenir, il trouvât un secours étranger pour l'aider.

Ces cinq sacrements sont nécessaires à l'homme, si nous le considérons en particulier ; mais, si nous le considérons au point de vue de ses deux autres obligations qui consistent à propager et multiplier l'espèce humaine, et à diriger et conduire les hommes vers la dernière fin pour laquelle ils ont été créés, nous voyons la nécessité de deux autres sacrements, qui sont le Mariage qui nous donne la vertu de vivre dans une union chaste et pieuse et de transmettre la vie à des enfants pénétrés de la crainte de Dieu, et celui de l'Ordre qui nous fait ministres de l'Église pour administrer ces sacrements et mener le peuple à Dieu. Mais, parce que l'homme n'était point capable de cela sans la grâce de Notre-Seigneur, il plut à la divine Providence de nous assister dans ce besoin. Il établit donc les sacrements de manière à pourvoir à tout.

Tels sont les sept sacrements par lesquels l'Esprit-Saint nous communique ses dons et ses grâces pour atteindre à tous ces effets, et que Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur, nous a conquis par ses mérites. De sorte que comme Dieu met au ciel sept planètes par la vertu et l'influence desquelles il gouverne tout ce monde visible composé de tous les corps inférieurs, il établit aussi ces sept sacrements, véritables planètes spirituelles, par lesquelles il gouverne l'Église et produit en nous toutes les vertus et les grâces. Disons donc en concluant : Les sacrements sont au nombre de sept, nécessaires, en général à l'Église, mais chacun de nous a besoin, en particulier, du Baptême, de la Confirmation, de l'Eucharistie, de la Confession et de l'Extrême-Onction. Le Mariage et l'Ordre sont volontaires.

CHAPITRE VII.

Du Baptême.

Parmi les sept sacrements de l'Église le Baptême est le premier. C'est comme la porte pour y entrer ou comme une naissance à la vie spirituelle, une transformation des fils d'Adam en fils de Jésus-Christ. Nous allons en exposer sommairement cinq choses : Dire, en premier lieu, ce que c'est que le Baptême ; en second lieu, quelles sont les raisons qui l'ont fait appeler sacrement, qui l'a institué et quand ; en troisième lieu, quels en sont les effets et les fruits pour nous, de quelle cérémonie l'Église l'accompagne ; en quatrième lieu, les conditions que doit réunir celui qui va être baptisé, et enfin quels sont les devoirs du parrain et de la marraine envers ceux qu'ils ont adoptés.

Et d'abord, qu'est-ce que le Baptême? Je dis que le Baptême est un bain qui a la vertu de la parole de vie. C'est ainsi que s'exprime l'Apôtre en écrivant aux Éphésiens. *Éphes.*, v, 26. Et en s'adressant à Tite, il l'appelle le bain d'une nouvelle génération. *Tit.*, III. On dit que c'est un lavage, parce que ceux qui sont baptisés sont baignés dans l'eau ou du moins en sont mouillés comme pour confesser que le Baptême a la vertu de rendre les âmes pures, ainsi que l'eau purifie les choses matérielles qu'elle touche. On l'appelle régénération parce que c'est une nouvelle génération, ou une rénovation, parce que nous renaissons spirituellement par ce sacrement, et que nous sommes purifiés et sanctifiés.

En second lieu, le Baptême est un sacrement parce que la définition ou raison du sacrement lui convient. Le sacrement, en général, est un signe visible de la grâce invisible, de sorte que dans tous les sacrements il y a deux choses : matière et forme, qui sont les caractères sensibles, et grâce invisible. Mais il faut observer que les sacrements sont non-seulement les signes d'une chose sacrée, c'est-à-dire de la grâce invisible, mais encore les signes efficaces et opérants de cette grâce. Non-seulement ils signifient grâce, amitié, réconciliation avec Dieu, mais ils déterminent et

opèrent cela en ceux qui s'en approchent dignement. Et ces deux choses se rencontrent dans le Baptême : signe extérieur et grâce intérieure. De même que l'eau a la propriété de nettoyer les corps, de même elle est dans ce sacrement le signe de la purification des âmes, et non-seulement elle représente cette pureté, mais elle la produit réellement. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « Cette même eau qui a la propriété naturelle de purifier les corps, par l'application des paroles et des formalités de ce sacrement possède la vertu surnaturelle de purifier les âmes en y effaçant les souillures du péché. La vertu des paroles de Jésus-Christ qui marcha sur les eaux, jointe à l'eau dans ce sacrement, purifie l'âme. » S. Aug.., LXXX, *in Joan.*

Voici les paroles de Jésus-Christ qui a institué ce sacrement : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Le Seigneur les prononça après sa résurrection, lorsqu'il ordonna à ses disciples d'aller annoncer au monde son Évangile, *Matth.*, XXVIII, 19; *Marc.*, XVI, 15, et qu'il leur recommanda de baptiser tous ceux qui recevraient sa doctrine par ces paroles dont se sert l'Église. Voici le sens de ces paroles. C'est comme si le ministre de ce sacrement disait : « Par ce signe visible de l'eau, je te lave au nom de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, pour que tu demeures dans la grâce de la réconciliation avec Dieu. » D'où il paraît que le Baptême est le sceau de l'alliance et de l'amitié avec Dieu.

Voyons maintenant les avantages et les effets de ce sacrement. Son premier effet est de nous délivrer de la tyrannie du démon, de nous faire obtenir le pardon de tous nos péchés, et de nous rendre, par les mérites de Jésus-Christ, Fils de Dieu, héritiers du ciel. Et ces effets et ces fruits sont représentés par les cérémonies qui accompagnent ce sacrement, surtout par celle de l'immersion de la créature, pour que l'on comprenne, en la plongeant dans l'eau, qu'elle est ensevelie et dégagée du péché et de sa tyrannie, et qu'en sortant de l'eau elle est ressuscitée avec le Christ à une autre vie de grâce.

La bénédiction que l'on fait d'abord sur les fonds baptismaux avec les prières solennelles et l'onction, nous fait comprendre que

l'eau n'a la propriété de laver l'âme que par la vertu divine et l'opération du Saint-Esprit.

L'exorcisation et la conjuration du démon par les paroles et le souffle du prêtre, sont pour forcer l'esprit malin à fuir en abandonnant la place au Saint-Esprit.

On marque ensuite celui que l'on baptise du signe de la croix, en sa qualité de soldat de la milice du Christ, dont l'étendard est la croix. Et ce signe se fait sur le front, car la foi ne doit pas se cacher mais se confesser à la face du monde.

Puis on lui fait goûter le sel béni, pour signifier que le chrétien doit être pur de péché et ses paroles réglées par la sagesse représentée par le sel.

La salive qu'on lui met aux narines et aux oreilles veut dire la parole de Dieu dont il doit entendre et discerner les purs enseignements. Les oreilles entendent et ce sont les narines qui jugent des parfums.

On lui ordonne ensuite de renoncer à Satan, et de confesser la foi de Jésus-Christ, pour que plus tard, au souvenir de ses promesses, il fuie toujours les tentations du démon, et soit fidèle à la doctrine du Christ.

L'onction faite sur la poitrine et les épaules indique la préparation à la lutte avec tous les ennemis de l'âme.

Suit l'onction au front pour marquer l'union avec Jésus-Christ.

Le baptisé est alors couvert d'un voile blanc, vêtement du Christ, *Galat.*, III, 27, c'est-à-dire d'innocence et de pureté, que nous devons nous efforcer de conserver pour en être revêtu dans la mort.

Ces cérémonies sacrées sont très-anciennes dans l'Église, et pour la plupart de tradition apostolique, dignes par conséquent de tout respect et de toute considération.

Quels sont ceux qui doivent être baptisés? Nous disons avec notre sainte mère l'Église, que le Baptême doit être donné aux enfants qui viennent de naître et aux grandes personnes récemment converties et élevées dans la foi. Cela s'établit par des raisons très-solides. Pour les enfants, il est certain que la circoncision fut la figure du baptême, comme le fut aussi la mer Rouge. Il est en-

core certain que la circoncision fut ordonnée pour les enfants de huit jours, et que les enfants et les hommes se sauvèrent à travers la mer Rouge, eux, laissant ensevelis tous les ennemis. La réalité doit donc répondre à la figure. Le Christ, notre Rédempteur, a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. » *Matth.*, 14. Or, comme il n'y a d'entrée dans ce royaume que par le baptême, les enfants doivent être bientôt baptisés. Il dit ailleurs : « La volonté de mon Père n'est pas qu'un seul de ces petits enfants périsse. » *Matth.*, XVIII, 14. Et le petit enfant qui ne serait pas baptisé ne pourrait manquer de périr, comme le dit le Seigneur : « Celui qui ne croira pas et n'aura pas été baptisé sera condamné. » *Marc*, XVI, 16.

Si vous me demandez comment croient les enfants, je vous répondrai avec saint Augustin : « Ils croient par d'autres, comme ils ont péché par d'autres. Ils ont la foi infuse, bien qu'ils ne croient pas actuellement par leur propre foi. Comme le fidèle conserve la foi dans son sommeil; de même l'enfant possède la foi, sans laquelle il ne pourrait se sauver, et croit présentement par la foi de ses répondants qui la lui communiquent. S. August., VII, *de Pecc., merit. et remis.*, 19. On voit dans l'Évangile comment quelqu'un peut obtenir la foi pour un autre : ceux qui traînaient le paralytique lui obtinrent le pardon de ses péchés. Et cela n'arriva pas sans la foi que le Seigneur lui inspira, en disant : « Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. » *Matth.*, IX, 6. Il plut à la miséricorde du Seigneur de pardonner et de donner la foi par l'intermédiaire d'autrui, car nous voyons que les enfants qui meurent sans baptême sont condamnés à cause des péchés d'autrui. C'est pourquoi le Seigneur reçoit dans la grâce et dans la foi l'enfant par la foi et la confession de l'Église et de ses parrains.

Arrivons aux obligations des parrains; car, quoique nous ayons dit un mot de cette charge et de cette obligation dans le quatrième commandement de la loi de Dieu, c'est plutôt ici le lieu d'en parler. Les parrains de notre baptême sont représentés par ceux qui, au temps de Jésus-Christ et sur son ordre, lui amenaient et lui présentaient les enfants innocents pour qu'il leur

imposât ses mains sacrées. Ce ministère de parrain est un usage de l'Église reçu des apôtres, d'après ce que dit saint Denis.

Ils présentent les enfants au baptême du Christ, par leur foi et au nom de l'Église, et se constituent cautions de ces êtres qui n'ont pas la raison pour s'engager. C'est pourquoi ils répondent d'eux pour toutes leurs obligations, et promettent d'apporter le plus grand soin à l'éducation chrétienne de leurs enfants d'adoption. De là la nécessité d'apporter le plus de discernement possible dans le choix des parrains, dont la mission est si importante. Ils ne doivent point être jeunes, sous peine de ne pas comprendre ce qu'ils promettent, ni ce à quoi ils s'engagent, ni le mystère de ce sacrement. Les parrains doivent remplir entièrement leur engagement lorsqu'ils voient que leurs enfants d'adoption en ont besoin, ce qui arrive lorsque leurs parents selon la chair n'en ont pas soin, ou ne savent pas les élever, ou bien qu'ils sont orphelins. Voilà ce qu'il est nécessaire que nous sachions dans cette matière du baptême. Et ce qui l'est par-dessus tout, c'est que nous réglions notre vie de manière que nous conservions la grâce et la pureté que nous acquérons par ce sacrement, et qui sont signifiées par le voile blanc dont on nous couvrit, pour persévérer comme enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, héritiers de la félicité bienheureuse, que nous espérons posséder dans la vie future.

CHAPITRE VIII.

Du sacrement de la Confirmation.

D'après la comparaison que nous avons faite entre la vie corporelle et humaine d'une part, et la vie spirituelle et de la grâce de l'autre; entre les qualités naturelles nécessaires à cette vie naturelle et les sacrements qui ont une vertu surnaturelle pour la vie de la grâce, le sacrement qui suit immédiatement celui de Baptême, est le sacrement de la Confirmation, qui correspond à la vertu augmentative, naturelle, nécessaire à la vie humaine ou animale.

Mais puisque nous procédons méthodiquement, voyons d'abord

ce que c'est que la Confirmation. Puis nous traiterons de son usage. Troisièmement, nous nous demanderons pourquoi c'est un sacrement? Quatrièmement, que signifient les cérémonies qui l'accompagnent? Cinquièmement, à quel âge on doit le recevoir? Sixièmement enfin, avec quelles dispositions il faut le donner et le recevoir, et quels sont les effets qu'il produit chez celui qui le reçoit bien ?

La Confirmation est un sacrement par lequel nous recevons la grâce et l'augmentation de tous les dons de l'Esprit-Saint qui sont : l'esprit de sagesse et d'entendement, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, enfin l'esprit de la crainte du Seigneur. Et pour que personne ne s'étonne de ce que l'Esprit-Saint se donne aux fidèles dans ce sacrement, après s'être déjà donné à eux dans le Baptême, il faut comprendre qu'il se donne à nous de deux manières différentes dans les deux sacrements. Dans le Baptême il s'est donné à nous comme purificateur et rénovateur de l'âme ; dans la Confirmation il vient fortifier et augmenter tout ce qu'il nous a donné par le Baptême. C'est ainsi que dans la Confirmation il nous sert d'appui, de consolation dans les adversités, de guide dans nos défaillances, de défense dans toutes les tentations.

Cela doit mieux se comprendre dans l'exposition de la seconde question : D'où nous est venu l'usage de ce sacrement? A quoi nous répondons que les apôtres firent usage de ce sacrement. Lorsqu'ils priaient et imposaient leurs mains sur les têtes des baptisés, l'Esprit-Saint descendait visiblement. Il y a dans les Actes des apôtres un passage remarquable, que les Docteurs, tant anciens que modernes, rapportent au sacrement de la Confirmation, et qui dit : « Les apôtres qui se trouvaient à Jérusalem, apprenant que les habitants de Samarie avaient reçu l'Évangile, leur envoyèrent saint Pierre et saint Jean qui, à leur arrivée, prièrent pour qu'ils reçussent l'Esprit-Saint, parce qu'ils n'avaient pas encore été confirmés ; car ils étaient déjà baptisés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : et après avoir prié ils étendirent leurs mains sur eux et ils reçurent le Saint-Esprit. » *Act.*, VIII, 14, 15, 16, 17. C'est de là que saint Clément, disciple de saint Pierrre, dans la lettre qu'il écrivit aux évêques Jules et Julien, leur dit : « Tous

doivent se hâter de renaître en Dieu, c'est-à-dire de recevoir la foi et le baptême, et, aussitôt après de se faire confirmer par l'évêque, qui a seul pouvoir pour cela, et ils recevront la grâce des sept dons de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire l'augmentation de tout ce qu'ils avaient reçu par le baptême, car personne ne sait quel sera le dernier jour de sa vie. » Et Tertullien, très-ancien docteur, voisin du temps des apôtres, s'exprime ainsi : « Le corps se lave, c'est-à-dire dans le Baptême, et l'âme se purifie; le corps s'oint, c'est-à-dire dans la Confirmation, et l'âme se conserve; le corps se signale, et l'âme se fortifie; on couvre la tête par l'imposition des mains, et l'âme s'éclaire de l'Esprit-Saint. » Tertul., lib. *de Bapt.*, VII, et *de Resur. carn.*, VIII. Il résulte clairement de ces témoignages que l'usage de ce sacrement nous vient des apôtres eux-mêmes.

Passons à la question de savoir comment il se nomme et pourquoi c'est un sacrement. Nous avons déjà dit que dans tout sacrement il faut considérer deux choses : l'une visible ou sensible, comme la matière et les paroles; l'autre, la grâce invisible. Ces deux choses se trouvent dans la Confirmation : l'huile, les paroles et le signe de la croix, qui sont des marques visibles, et la grâce invisible promise par ces paroles. L'évêque dit : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme avec l'huile du salut au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour que tu sois plein de l'Esprit-Saint et que tu vives éternellement. » Or, puisque dans la Confirmation il y a une matière déterminée, certaines paroles et un ministre, et qu'il est de foi qu'elle donne la grâce, rien ne lui manque pour qu'elle soit un sacrement. Les paroles fondent sur les promesses que le Christ fit aux siens de leur envoyer l'Esprit-Saint, lorsque cet Esprit eut cessé de descendre visiblement par l'imposition des mains des apôtres, ce qui se pratique aujourd'hui pour l'ordination, avec l'onction de l'huile sainte, pour signifier l'invisible et intérieure onction du Saint-Esprit, et avertir le confirmé qu'il a été éclairé de la lumière de la foi et enflammé du feu de la charité, et qu'il doit répandre sur toute sa vie l'odeur de sa bonne renommée. « Que votre lumière resplendisse ainsi, dit notre Rédempteur et Maître, que notre Père éternel se glorifie d'avoir de tels enfants. » *Matth.*, v, 16. Et l'apôtre saint Paul

dit : « Nous sommes la bonne odeur du Christ. » II *Cor.*, II, 15.

Disons maintenant quelques mots des cérémonies de la Confirmation. Premièrement, on fait le signe de la croix sur notre front, comme pour nous avertir que la croix de notre Crucifié doit être notre gloire et notre honneur, I *Cor.*, II, 2, et que nous devons confesser le Christ, au péril même de notre vie. *Galat.*, VI, 14.

Ensuite l'évêque nous donne un soufflet, pour nous prévenir que le sacrement qui nous donne la force, veut que nous en fassions usage pour supporter les injures que nous devons non-seulement accepter pour la gloire du Christ, mais encore désirer et rechercher.

Quant à l'âge où nous devons recevoir le sacrement, il est d'usage aujourd'hui de confirmer les enfants dans les bras de leurs mères. Il paraissait plus convenable d'attendre l'âge de discrétion aussi bien pour qu'ils se souvinssent que pour qu'ils appréciassent la doctrine chrétienne. C'était l'usage ancien. Lorsqu'ils avaient assez de connaissance on les amenait à l'évêque devant lequel ils confessaient toute la foi catholique et la soumission à cette foi. Dès lors les parrains étaient délivrés des soins qu'ils promettent à leurs enfants d'adoption. C'est ce qui est attesté par le concile d'Orléans, où il est prescrit que ceux qui viennent recevoir ce sacrement à l'âge raisonnable, doivent se présenter à jeun et confesser d'abord la foi.

Il nous reste à dire les dispositions qu'on doit apporter à ce sacrement. Celui qui vient avec sa connaissance, ou le parrain de l'enfant, se présente avec la ferme confiance que ce sacrement donne le Saint-Esprit, fortifie et augmente la grâce et tous les dons du baptême pour nous faire accomplir nos bonnes œuvres et résister à tous les ennemis de notre âme. Tels sont les principaux effets de ce sacrement, qui nous communique le divin Esprit.

CHAPITRE IX.

Du sacrement de la Pénitence et de ses trois parties.

Après le sacrement de la confirmation vient celui de la Pénitence. Voici la nécessité de ce sacrement. Il arrive aux baptisés et

aux confirmés ce qui a coutume d'arriver à tous les hommes pour la santé du corps. Aucun mortel n'apporte en naissant une perfection qui le préserve toujours de la maladie. De même personne n'acquiert par le Baptême et la Confirmation une force capable de l'empêcher de succomber quelquefois au péché. Car, bien que la faute et la peine du péché originel aient été effacés par le Baptême, nous portons en nous les mauvais penchants et les désirs naturels du péché, en tant que nous sommes condamnés à vivre dans ce corps mortel. Pressés par ces aiguillons, nous tombons souvent non-seulement dans des fautes légères, mais aussi dans de très-graves péchés, et il était nécessaire que, pour remédier à ces infirmités spirituelles, nous eussions en main un remède par la vertu duquel nous pussions guérir et nous relever de nos chutes, recouvrer notre liberté et le pardon des fautes et des péchés commis. Autrement, qui ne désespérerait pas de se sauver?

Or le remède que Dieu nous a donné pour guérir de ces maux, est le saint sacrement de la confession ou de la Pénitence. Les saints docteurs l'appellent la seconde planche par métaphore, ou assimilation à celle dont se saisit le naufragé pour échapper à la mort. Et ils l'ont appelé ainsi pour donner à entendre qu'il y avait eu un autre naufrage occasionné par le péché de nos premiers pères, auquel le monde n'avait échappé qu'au moyen d'une première planche : le Baptême. Mais si, après avoir été baptisés nous nous exposons par nos péchés à un nouveau naufrage, le Christ ne viendra pas une seconde fois au monde, comme dit saint Paul, pour nous sauver de ce naufrage, comme il est venu pour le premier. *Hebr*. IX, 28. Nous ne pourrons plus recourir au baptême, mais à cette seconde planche qui est la pénitence, par laquelle Dieu laissa dans son Église le pouvoir de remettre les péchés par celui à qui il remit les clefs. *Matth.*, XVI, 19.

C'est de ce sacrement d'absolution et de pénitence, — qui doit nous ramener au port du salut et nous faire rentrer en grâce, toutes les fois que nous retomberons dans le péché après le baptême, — que nous allons traiter ici, et nous en dirons trois choses : la première, ce que c'est que ce sacrement; la seconde, pourquoi il est et s'appelle sacrement; la troisième, quelles sont les

conditions qu'il exige pour que nous le recevions dignement.

Premièrement, nous disons que le sacrement de la Pénitence est celui au moyen duquel le vrai pénitent est absous de tous ses péchés par le prêtre, comme par le ministre public de l'Église et du Christ. On l'appelle sacrement de Pénitence parce que sa vertu n'opère que dans le pécheur repentant. Cela est si manifeste, qu'il n'est pas besoin d'ajouter autre chose que ce que nous dirons bientôt dans la seconde objection.

Secondement, c'est un sacrement, parce qu'il est composé des mêmes parties que les autres sacrements : de la forme, de la matière et de la grâce invisible. La forme consiste dans les paroles que dit le prêtre : « Je t'absous de tous tes péchés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ce sont les paroles substantielles de l'absolution. Les autres sont des prières faites sur le pénitent. Celles-ci sont tirées des formules du Christ quand il disait : « Tes péchés te sont pardonnés. » *Matth.*, IX, 2. *Luc.*, V, 20. Elles se fondent sur le dessein et la parole du Christ à ses apôtres, lorsqu'il leur dit : « Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé; ceux à qui vous remettrez les péchés ils leur seront remis; et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » *Joan.*, XX, 21, 23. Et ailleurs : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sera délié. » *Matth.*, XVI, 19.

La matière qui fait l'objet de cette forme et de cette absolution, ce sont les actes du pénitent qui révèlent ses bonnes dispositions, tels que celui de s'agenouiller, de se frapper la poitrine, de gémir sur ses fautes et de s'accuser. Ce sont les péchés eux-mêmes. Et les courtes paroles que prononce le prêtre : « Je t'absous, » ont la même valeur et la même signification que s'il disait : « Je t'absous au nom du Christ. » Et bien qu'il ne soit pas exigé de lui qu'il place ses mains sur le pénitent pour valider l'absolution dans la forme, s'il les place, cela signifie que la main de Jésus-Christ, — c'est-à-dire la vertu divine et la grâce du Saint-Esprit, — est présente dans ce sacrement et opère avec efficacité la justification du pécheur.

Voyons quelles sont les conditions requises pour que l'absolution

produise son effet. Il faut, dit-on, une véritable douleur et un vrai repentir de ses fautes. Or le pécheur se repent véritablement lorsqu'il renonce à sa mauvaise vie, et qu'il se tourne vers Dieu avec le ferme propos de ne plus l'offenser.

Pour cela, il faut savoir que le sacrement de la Pénitence, selon la doctrine des saints, se compose de trois parties : la contrition, la confession et la réparation.

La contrition est un profond regret d'avoir péché et offensé Dieu, et un ferme propos de corriger sa vie et de ne plus pécher. Elle naît dans nos cœurs d'abord de la considération de la laideur du péché et du regret que nous en ressentons; ensuite de la vive reconnaissance et du souvenir des divins bienfaits reçus, enfin de la considération de l'ardent amour de Dieu envers nous, de son immense bonté toujours prête à nous recevoir lorsque nous voulons revenir à lui.

Mais pour que nous soyons pénétrés d'une manière efficace de la pensée de la faute et des châtiments pour que la douleur de l'offense faite au Seigneur soit vraie, il est nécessaire que Dieu la répande en nos cœurs. C'est de lui qu'elle nous doit venir. Car, comme dit l'Apôtre, c'est de Dieu que viennent notre pénitence et la réparation de notre vie, qui nous délivrent des fers et de la prison du péché. Mais Dieu se sert pour cela de divers moyens. Tantôt il appelle à lui et réjouit par des bienfaits et des promesses; tantôt il châtie et menace; quelquefois extérieurement par la bonne doctrine des ministres de l'Église, ou par les bons exemples des hommes vertueux; d'autres fois intérieurement par la lecture des bons livres, la prière, la méditation, les entretiens avec notre bon ange et le Saint-Esprit lui-même, par la vertu duquel nous finissons par nous déterminer. C'est pourquoi, afin que cette contrition se produise en nous, il convient d'écouter avec attention et dévotion les paroles de Dieu, et de lui demander de nous accorder sa grâce pour qu'elle opère en nos cœurs.

La Confession, qui forme la seconde partie de la pénitence, est l'humble révélation de tous nos péchés au confesseur qui tient la place de Jésus-Christ. Et il faut savoir que nous pouvons confesser nos péchés de trois manières : l'une, intérieurement dans nos

cœurs; l'autre à notre prochain lorsque nous lui demandons pardon de quelque offense que nous lui avons faite; la troisième, sacramentelle. La première s'adresse à Dieu seul, chaque jour, lorsque nous faisons l'examen de notre concience; la seconde a lieu toutes les fois que nous offensons le prochain; la troisième regarde le prêtre seul chargé de cet office à la place de Dieu, et désigné par l'Église comme ministre public de ce sacrement.

Notons ici qu'en cas de nécessité, et faute de prêtre titulaire et désigné, tout prêtre peut entendre, à l'article de la mort, le pénitent et l'absoudre. Et à défaut de celui-ci, le pécheur doit faire la confession mentale, car il n'est pas obligé, et il n'est pas bien non plus, de se confesser à quelqu'un qui n'est pas prêtre et qui ne peût l'absoudre. Il est de conseil que la confession sacramentelle se doit pratiquer toutes les fois que la conscience nous accuse de péché mortel; et de précepte avant de s'approcher du sacrement de l'autel.

On trouve dans les divines Écritures plusieurs témoignages de la confession mentale. David dit dans le psaume trente et unième : « Je confesserai, me disais-je, mon injustice en présence du Seigneur; et vous avez pardonné l'impiété de mon péché. » Et saint Jean dit dans son épître Canonique : « Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste, il nous pardonnera. » I *Joan.*, I, 9.

Il faut entendre de la seconde confession ce que le Seigneur dit par saint Matthieu et saint Jacques : « Confessez les uns aux autres vos péchés. » *Matth.*, XVIII, 18. *Jacob.*, V, 16. Il dit les uns aux autres, ce qui ne signifie pas que nous soyons obligés en aucune circonstance de nous confesser à nos égaux qui ne sont pas prêtres, mais pour nous faire comprendre l'obligation de la confession sous l'empire de l'Évangile et de la loi de grâce. Dans l'ancienne loi les hommes n'étaient pas tenus à la confession orale de leurs péchés à d'autres hommes, mais à la mentale envers Dieu seul. Mais depuis que Dieu a tant glorifié notre nature en se faisant homme, l'homme se confesse à l'homme. C'est ce que veut dire : les uns aux autres; comme s'il eût dit : non pas à Dieu seul, selon la coutume ancienne, mais aussi à ceux qui ont été destinés et établis par l'Église pour cet usage.

Il faut entendre au sujet de cette troisième sorte de pénitence et

de confession sacramentelle tous les passages de l'Évangile où le Christ a promis à saint Pierre les clefs, et a donné pouvoir à tous les autres. *Matth.*, XVI, 19; *Joan.*, XX, 23. Car, bien que dans ces passages il ne soit pas fait mention de ces termes et de ce mot : *Confession*, on le suppose nécessairement par le pouvoir que le Christ donne d'absoudre et de pardonner les péchés ou de les retenir; d'absoudre les vrais pénitents et de retenir leurs fautes à ceux qui ne viennent pas tels à ce sacrement. Autrement, comment et sur qui les prêtres pourraient-ils exercer ce grand pouvoir, cette grande autorité, s'ils n'entendaient pas les péchés pour juger à qui ils doivent les retenir, et à qui les remettre? Ils ne peuvent le savoir si les pénitents ne le leur disent pas; car tous les péchés ne sont pas publics, au contraire la plupart sont cachés et ne font pas moins de mal à l'âme que les premiers. C'est pourquoi les uns et les autres ont également besoin de pardon et par la même raison du jugement sacerdotal dans le sacrement de la confession. D'où l'on conclut évidemment à la nécessité de la confession orale et de l'aveu franc de tous les péchés au prêtre.

Et pour cela il faut un examen de conscience attentif. Et lorsque cet examen est fait, ceux qui nous auraient échappé par défaut de mémoire sont aussi pardonnés par la vertu de ce sacrement, à la condition de les confesser lorsque nous nous en souviendrons, nous accusant par précaution lorsque nous croirons les avoir oubliés par quelque négligence d'examen, bien que cet examen doive être tel qu'en arrivant à la confession nous soyons certains que, malgré tous nos efforts, nous ne pourrions pas nous souvenir d'autre chose. Nous devons surtout craindre de négliger quelque péché mortel par honte; car celui qui le ferait, ne tromperait pas Dieu, ni le confesseur, mais lui-même, selon la parole de l'Esprit-Saint : « Celui qui cache ses péchés ne se justifiera pas; mais il commettra un grand sacrilége, et sa confession ne vaudra rien, tandis que celui qui les confesse obtiendra miséricorde. » *Prov.*, XXIII, 13.

La satisfaction fait l'objet de la troisième partie de la pénitence. Mais pour que personne ne soit offusqué de ce mot *satisfaction* attendu que l'homme ne peut satisfaire Dieu par aucune œuvre, nous déclarons qu'il y a deux sortes de satisfaction.

La première est celle par laquelle nos péchés et les peines éternelles nous ont été remis. C'est la satisfaction accomplie pour nous par Jésus-Christ envers le Père éternel. Ce fut le sacrifice qui lava les péchés du monde. *Joan.*, I, 29. Par la vertu de ce sacrifice qui nous est appliqué dans le sacrement du Baptême et de la Pénitence, nous donnons satisfaction au Père céleste, mais selon la mesure de nos dispositions.

La seconde satisfaction est celle qui fait l'objet de la troisième partie du sacrement de Pénitence dont nous parlons. Elle consiste dans nos bonnes œuvres, dans l'amendement de notre vie, dans la fuite du péché et de ses occasions, dans les épreuves de la vertu, telles que la prière, le jeûne, les veilles, les disciplines, les larmes, les aumônes, la patience dans les injures et autres choses semblables, imposées librement ou par la volonté des confesseurs. Au-dessus de toutes ces œuvres se place l'horreur du péché et de toutes les occasions qui y font succomber, et l'amélioration de sa vie. Sans ces deux conditions, les péchés ne nous sont pas pardonnés, ou s'ils le sont, nous y retombons bientôt en nous exposant à une condamnation plus redoutable. Cela résulte de beaucoup de passages de l'Évangile, surtout du sermon du glorieux Baptiste à ceux qui venaient recevoir le baptême : « Faites, leur disait-il, des œuvres de pénitence. » *Matth.*, III, 8; *Luc.*, III, 8.

Ces œuvres de pénitence servent à effacer les restes du péché, et à détruire nos mauvaises inclinations; car par elles on parvient à se défaire de la honteuse habitude du péché. Elles servent aussi à remettre ou à amoindrir les peines temporelles dues au péché. Et ceci est à remarquer; parce que bien que la faute du péché soit pardonnée au moyen du sacrement de la pénitence, la peine n'est pas pour cela remise; mais d'éternelle qu'elle était elle devient temporelle, c'est-à-dire que les peines de l'enfer sont converties en celles du purgatoire. C'est ce qui apparaît dans le péché du roi David et dans celui du peuple d'Israël, que Dieu châtia si rigoureusement après leur avoir pardonné. Et l'expérience nous le montre dans toutes nos épreuves qui sont, à n'en pas douter, les peines du péché originel, qui nous a cependant été pardonné par le baptême. C'est pourquoi le Sage dit : « Ne compte pas sur le

pardon du péché, si tu n'as point satisfait par les œuvres réparatoires. » *Eccli.*, v, 6. Et ailleurs il dit : « O mon fils, tu as péché; ne pèche plus, mais demande le pardon de tes iniquités. » *Eccli.*, xxi, 1.

Disons pour conclure que par ce mot *satisfaction* nous n'entendons pas autre chose que ce que dit saint Jean : « Faites des œuvres de pénitence. » *Luc.*, iii, 8, qui sont des œuvres contraires aux fautes commises, et pour lesquelles les peines temporelles nous sont réellement remises; non à cause de leur valeur, mais à cause de la foi et de la piété que nous y apportons et de l'abondante satisfaction des mérites de Jésus-Christ sur lesquels se fondent ces œuvres. Et que celui qui aura accompli selon ses moyens ces trois parties de la pénitence, ne doute pas qu'il ne se soit attribué la satisfaction de Jésus-Christ dans ce sacrement, c'est-à-dire qu'il obtiendra l'entière rémission de ses péchés et la grâce divine, par ses bonnes dispositions.

CHAPITRE X.

De la première partie de la pénitence, qui est la contrition.

Ce que nous avons dit dans le chapitre précédent suffirait pour faire comprendre la division et la substance de ce sacrement; mais parce que ce sacrement et celui de l'Eucharistie sont les plus fréquents, il me paraît nécessaire d'en parler plus longuement pour l'enseignement du peuple chrétien et des personnes sans instruction auxquelles cet écrit s'adresse particulièrement.

Il importe donc de savoir que, parmi tous les maux qui affligent aujourd'hui les chrétiens, il n'en est pas de plus lamentable que la manière dont beaucoup se confessent lorsque l'Église l'ordonne. Car si nous exceptons le petit nombre de ceux qui vivent régulièrement dans la crainte du Seigneur et s'observent dans leur vie, nous voyons combien se préparent mal à ce sacrement ceux qui en ont le plus besoin, comme ceux qui viennent se confesser d'année en année, et portent d'autant plus de préjudice à leur âme, qu'ils s'acquittent de ce devoir avec moins d'examen et de

douleur, moins de fermeté dans la résolution de ne plus pécher. D'où il résulte qu'en sortant à peine de communier, à l'issue du carême, ils retombent dans le péché, paraissant tourner en dérision l'Église, Dieu, ses mystères et ses sacrements, en demandant pardon chaque année et en retombant bientôt dans les mêmes et de plus grandes fautes.

Le châtiment qu'ils méritent est celui qui a coutume de leur être envoyé par la justice divine qui les laisse persévérer dans ce jeu et ce mépris toute leur vie jusqu'à ce qu'arrive leur heure, qui leur apporte ce qui est réservé à ceux qui n'ont jamais fait de véritable pénitence. Leur fin, comme dit l'Apôtre, sera conforme à leur vie passée et ils mourront mal comme ils auront mal vécu, et ils se trouveront joués comme ils paraîtront s'être toujours joués des sacrements. II *Cor.*, XI, 18. C'est de ceux-là que le Seigneur se plaint par son Prophète en disant : « Ils ne se sont pas convertis à moi de tout leur cœur, mais faussement. » *Jerem.*, III, 10. C'est pourquoi l'on appelle mensonge cette fausse pénitence de ceux qui paraissent se repentir et ne le font pas; qui ne trompent ni Dieu ni le confesseur, mais eux-mêmes, contents qu'ils sont d'avoir accompli le précepte.

Celui qui désire se convertir véritablement à Dieu, attachant à cette chose l'importance qu'elle mérite, nous lui dirons ici en peu de mots ce qu'il lui convient de faire, sans nous écarter des avis ordinaires des docteurs, qui peuvent être très-clairs pour les gens instruits, mais ne le sont pas pour le peuple, à qui cet enseignement est destiné, selon l'expérience qu'en font tous les jours les confesseurs. Nous dirons donc ce qui se doit faire dans chacune des trois parties de ce sacrement.

I.

De la douleur des péchés.

La première et principale partie de la pénitence est le repentir et la douleur des péchés, que le pénitent doit s'efforcer de toutes manières de ressentir, en suivant l'exemple de ce saint pénitent qui disait : « Je repasserai, Seigneur, devant toi, dans ma mé-

moire, toutes les années de ma vie avec l'amertume de mon cœur. » *Isa.*, XXXVIII, 15. Cette douleur et cette amertume ne doivent pas être ressenties en considération des peines éternelles méritées par nos péchés, ni des avantages de grâce et de gloire perdus, mais parce que nous avons perdu par eux l'amitié de Dieu et que nous l'avons offensé. Mais avant d'aller plus loin, je déclare ne pas condamner la conversion qui a commencé par la considération des peines de l'enfer, ainsi qu'il est écrit : « Que les pécheurs se convertissent en vue de l'enfer, » *Psalm.*, IX, 18; c'est-à-dire à la considération des peines éternelles préparées pour les impénitents. Je ne condamne pas non plus ceux qui regrettent d'avoir perdu les biens de la grâce et de la gloire; mais je dis que cette douleur ne suffit pas pour avoir droit à la véritable pénitence qui exige que cette douleur soit surtout occasionnée par l'offense faite à la majesté divine et à Dieu que nous devons aimer par-dessus tout. La crainte de l'enfer suffit pour commencer; mais nous ne devons pas nous contenter de cette crainte qui ne naît pas de la charité, mais de l'amour-propre, et ce n'est pas notre amour, mais bien celui de Dieu qui constitue la véritable pénitence. Écoutons saint Jean : « La charité parfaite, qui est l'amour de Dieu, chasse loin de nous la crainte imparfaite et servile. » I *Joan.*, IV, 18. Nous comprenons par là quelle doit être la douleur que nous éprouvons d'avoir offensé Notre-Seigneur, car la plus grande des offenses exige le plus grand des repentirs et la plus grande des pertes, la plus grande des douleurs.

Si vous voulez savoir comment s'acquiert ce repentir, cette douleur, demandez-le à Dieu de tout votre cœur, parce que c'est un don de sa grâce et un des plus signalés, parce que cette disposition étant la dernière pour la justification, les saints disent que l'œuvre de la justification du pécheur est plus importante que celle de la création du monde, à cause de la dignité de la chose accomplie; car par la création nous n'obtînmes pas au delà du caractère naturel, tandis que par la justification nous nous élevons jusqu'à l'ordre surnaturel et divin. Aug., trac. LXXI, *in Joan.*, D. Thom., 1, 2, *quæst.* CXIII *in cap.* De ce que la véritable douleur de la contrition est un don et une grâce de Dieu qui doivent lui être de-

mandés en toute humilité, il résulte qu'il n'est pas douteux qu'il ne nous l'accorde, car il dit par son prophète : « Tournez-vous vers moi et je me tournerai vers vous, » *Zac.*, 1, 3, donnant ainsi à entendre que si nous faisons de notre côté ce que nous devons, il viendra à nous pour pardonner nos fautes. En effet, quoique cette douleur soit principalement l'œuvre de Dieu, l'homme est tenu de s'y préparer par les considérations qui peuvent l'y exciter. Et pour plus de clarté, nous allons donner les motifs de certaines considérations qui peuvent nous y aider.

La première considération est celle de la majesté offensée, dont la grandeur, la beauté, la bonté, la miséricorde et la sagesse sont si infinies que, ne fussions-nous pas liés par ses bienfaits et n'éspérassions-nous rien de lui, il mériterait par cela seul qu'il est lui, le sacrifice de notre vie, de toutes nos vies, fussent-elles plus nombreuses que les étoiles du firmament et les grains de sable des rivages de la mer. Vous pourrez juger par là à quels titres vous devez déplorer d'avoir offensé ce Seigneur, au service duquel vous avez non-seulement refusé de mettre votre vie, mais dont vous avez reconnu et payé le sacrifice sur une croix pour vous délivrer de la mort éternelle et de vos péchés presque par autant d'offenses qu'il y a d'étoiles au ciel, et en le crucifiant autant de fois qu'il a été en votre pouvoir. *Hebr.*, VI, 6.

La considération des innombrables bienfaits divins reçus, peut vous aider aussi dans cette douleur; car si vous savez compter, vous verrez que tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre, qui nage dans les eaux et vole dans les airs, tous les points de notre vie, le soleil qui vous éclaire, l'air que vous respirez, la terre que vous foulez, le pain que vous mangez, le vin et l'eau que vous buvez, toutes ces choses sont des présents de Dieu. Mais pour dire beaucoup en peu de mots, tous les biens, tous les maux qui sont au monde sont des bienfaits, car c'est pour vous qu'il a créé tous les biens, et il vous a préservé de tous les maux qui ne vous ont pas atteint. Or, quoi de plus digne de douleur et de repentir que l'oubli d'un Seigneur qui vous a reçu dans ses bras, vous a nourri de ses bienfaits, dont le soleil vous a réchauffé et la providence guidé et conservé? Quelle plus grande perversité que celle d'avoir si longtemps

persisté à offenser celui qui n'a jamais cessé de vous faire du bien?

La considération des peines éternelles ne laisse pas aussi d'être salutaire, ainsi que celle de notre mort, de la rigueur du jugement particulier, et ensuite du jugement général. Chacune de ces choses est de nature à inspirer une grande épouvante, d'autant plus grande que nous en sommes menacés de plus près.

Elle n'est pas moins puissante la considération de la multitude, de l'énormité, de la laideur de nos péchés qui ont dépassé le nombre des cheveux de notre tête et des sables de la mer. Car, en examinant bien votre vie passée, vous y trouverez tant de souillures et de turpitudes que vous en seriez épouvanté. Que de moments perdus! que d'occasions pour faire le bien mal employées! que de hardiesses! que d'inventions diaboliques! que de débauches de langage! quel libertinage de regards! quel corruption de cœur! quel désordre de conscience! et quelle dépravation de vie! Qui en voyant au dedans de soi une telle dévastation, n'en éprouverait pas les terribles effets, et ne la déplorerait pas dans l'amertume de son cœur?

Telles sont les considérations et autres semblables auxquelles le pécheur, — qui ne s'est pas confessé depuis un an, — doit livrer son cœur et son esprit pendant quelques jours pour réveiller cette douleur en son âme, et pour cela il doit lire les livres qui en traitent, et réciter les prières qui s'y rapportent; pour qu'en faisant volontiers ce qui dépend de lui il soit traité en conséquence par le Seigneur qui lui donne à boire un peu de ce calice qui, au fond de son amertume, garde une délicieuse saveur.

II.

Du ferme propos de ne plus pécher.

La seconde condition,— et la plus importante,— exigée pour la véritable contrition, est le ferme propos de ne plus offenser Dieu en matière de péché mortel. Et nous disons, à ce propos, ce que nous avons dit de la douleur, qu'il ne doit point être inspiré par la crainte du châtiment, ni par l'amour de la récompense, — qui peuvent naître de notre amour-propre, — mais surtout par l'a-

mour de Dieu, par la pensée de ne pas commettre une chose si hideuse que l'offense contre la souveraine bonté, de ne pas déplaire à un si bon Père, de ne pas être ingrat envers un tel bienfaiteur ; comme cette femme vertueuse, qui aime son mari et est décidée dans son cœur à se laisser tuer plutôt que de consentir à une trahison. Et de même qu'il s'oblige à éviter les péchés futurs, il doit aussi s'obliger à détester et à fuir les péchés présents, — j'entends mortels, — autrement la confession serait un sacrilége, une dérision et une augmentation de péchés. C'est pourquoi celui qui ne veut pas faire de la médecine un poison, ni tourner à sa condamnation ce que Dieu lui a donné pour son salut, doit travailler, avant tout, à se délivrer de tout péché mortel, — comme la haine, quelque discours déshonnête, ou quelque autre péché, — en rendant l'honneur ou le bien enlevé et en se réconciliant avec son prochain.

Ce que je dis de l'inimitié s'entend d'une aversion ou du scandale produit lorsqu'on ne se voit pas entre parents qui vivent ensemble, et aussi entre proches parents et qu'il faut l'attribuer à la mauvaise volonté, et non par des ennuis qui peuvent résulter de la condition de notre prochain, des répugnances éprouvées à le fréquenter pour qu'il ne nous soit pas à charge et importun, sans que nous lui désirions aucun mal, étant au contraire disposé à le secourir au besoin.

Il faut considérer que la restitution doit se faire bientôt, si on le peut ; dans ce cas, la résolution de la faire plus tard ne suffit pas, dussions-nous éprouver quelque dommage à nous exécuter immédiatement ; surtout si celui à qui l'on doit est dans la gêne. Celui qui est tenu à la restitution doit s'y mettre lui-même pour s'acquitter. Et comme en cette matière il y a beaucoup de fourberie chez les mauvais débiteurs, celui qui désire mettre sa conscience à l'abri, doit prendre l'avis des personnes capables de l'éclairer, car il y a beaucoup à dire sur cette question de la prompte restitution.

Et que l'on sache que celui-là n'est pas le seul tenu à la restitution qui a pris le bien d'autrui ou a occasionné quelque dommage, mais encore celui qui se trouve dans un des cas exposés

plus haut au chapitre des péchés appelés d'autrui, le dernier de la seconde partie de ce traité ; car chacun de ceux qui ont occasionné le dommage est tenu à la satisfaction, et si quelqu'un a satisfait pour tous les autres, ceux-ci demeurent obligés à son égard.

Celui qui a des conversations ou des liaisons déshonnêtes, ne parvient point à en détacher son cœur, s'il ne fuit pas les occasions, car tant qu'il y est exposé, il lui est impossible d'éviter le péché. Il en est donc beaucoup qui se trompent sérieusement en croyant avoir tout réglé parce qu'ils auront fait l'aveu du propos et de l'intention ; ils ne font pas attention que le véritable danger se trouve dans l'occasion, surtout lorsque le voile de la pudeur s'est une fois déchiré et que la voie est ouverte au mal, car cette porte, une fois ouverte au mal, moralement parlant, il sera impossible qu'il ne nous y précède pas.

Et si vous me dites que c'est une chose très-difficile de fuir l'occasion, parce qu'il s'agit de quelqu'un dont vous ne pouvez vous séparer sans qu'on en fasse la remarque, ou dont vous ne pouvez vous priver de l'aide et du secours, je vous répondrai ce que dit notre Rédempteur : « Si ton pied ou ta main te scandalise, — c'est-à-dire, est pour toi une occasion de pécher, — coupe ton pied et ta main, parce qu'il vaut mieux entrer dans le ciel boiteux et manchot que dans l'enfer avec deux pieds et deux mains. Et si ton œil te scandalise, arrache-le, parce qu'il vaut mieux entrer dans le ciel avec un œil de moins que dans l'enfer avec deux yeux. » *Matth.*, v, 29, 30. Quand même ces paroles du Christ devraient s'entendre littéralement, comme l'entendirent quelques-uns qui se coupèrent, les uns les pieds, les autres les mains, et s'arrachèrent les yeux, il n'y aurait pas de quoi nous épouvanter ni nous scandaliser, si nous considérons l'importance de fuir les occasions du péché qui nous fait perdre Dieu, le ciel, et nous condamne aux peines éternelles. Je reconnais que le remède est violent et cuisant, mais combien de fois ne voyons-nous pas que pour allonger cette misérable vie, — nous ne savons de combien d'heures, — si le chirurgien nous dit que notre vie dépend de l'opération d'un bras ou d'une jambe, nous nous y soumettons et à de plus grands

tourments encore par le fer ou le feu. Et cependant cela ne sert qu'à nous donner un peu plus de vie, ou à nous faire mourir dans l'opération. Et pour cela nous ne condamnons point le chirurgien. En effet, la gravité du mal a légitimé la rigueur de la médication. De même il y a des infirmités spirituelles qui exigent pour leur guérison des remèdes non moins violents. Et on n'en accuse point la loi, — qui est très-juste et très-douce, — mais toi-même qui as déchiré le voile de la pudeur, as ouvert la porte au mal, et as poussé l'audace jusqu'à irriter une bête féroce, dans sa cage d'où il ne t'était pas possible de fuir, est-ce trop de payer maintenant ce que tu as mérité, de recueillir le fruit de ce que tu as semé, et de souffrir cruellement pour chasser l'ennemi de ta maison dont tu lui as ouvert la porte? Cela doit suffire en ce qui touche aux deux parties de la contrition, qui consistent dans la douleur d'avoir offensé Dieu et dans le ferme propos de ne plus l'offenser.

CHAPITRE XI.

De la seconde partie de la pénitence, qui est la confession, et des sept conditions qu'elle doit réunir pour être vraie.

Après avoir parlé de la contrition, première partie de la pénitence, parlons de la seconde qui est la confession. Celui qui voudrait faire une bonne confession, — chose si rare, — devrait après avoir rempli les conditions dont nous avons parlé au sujet de la contrition, observer les sept choses suivantes.

I.

Premier avis sur l'examen de conscience.

La première regarde le temps que l'on doit employer à examiner sa conscience en s'efforçant de se rappeler tous les péchés que l'on a commis, et qui doit être d'autant plus long qu'il y a plus longtemps qu'on ne s'est pas confessé; et on doit apporter à cet exercice le soin et l'activité que l'on apporterait à la plus grave affaire, car il ne peut y avoir, — sans aucun doute, — d'affaire

plus importante. Ce soin est si nécessaire que s'il faisait absolument défaut, la confession serait nulle, comme l'est celle où de propos délibéré, on néglige un péché ; car, comme disaient les Docteurs, — il revient au même que, de propos délibéré, on taise un péché en confession, ou d'apporter si peu de soin à son examen de conscience que quelque péché soit laissé de côté.

On devrait prêcher cela à grands cris sur les places publiques, à cause du peu de gens qui le savent et de ceux si nombreux qui vont se jeter sans examen aux pieds de leurs confesseurs, et qui, — outre le sacrilége qu'ils commettent, — sont obligés de s'en confesser et de dire pourquoi ils n'ont pas fait l'examen nécessaire, comme celui qui a caché un péché par le motif indiqué plus haut. Et, se fût-on proposé de déclarer tous les péchés dont on se souviendrait et qu'on eût terminé sa confession par ces mots : Je me confesse de ces péchés et de ceux oubliés par mon défaut d'examen que je regrette; cela ne suffirait pas, parce qu'un tel oubli n'excuse pas, mais accuse; car il ne provient pas de la faiblesse ni du manque de mémoire, mais du défaut d'examen et de la plus coupable négligence.

Pour éviter donc ces inconvénients, l'homme doit se préparer et s'examiner ; et la manière et l'ordre de cet examen peuvent se régler en passant en revue les commandements et les péchés mortels, en comptant le nombre de fois qu'on les a commis par actions, par paroles, par pensées, avec les circonstances aggravantes, ce que nous allons traiter ici.

II.

Second avis, concernant la nécessité d'accuser le nombre de fois que l'on a commis ses péchés.

Le second avis regarde le nombre de fois que l'on doit s'accuser d'avoir commis ses péchés, ce qui signifie dire : J'ai péché contre ce commandement tant de fois par action, tant de fois par parole et tant de fois par pensée ; parce que si on ne déclarait pas ce nombre, la confession ne serait pas entière. Mais si ce nombre ne peut se dire avec certitude, qu'on le dise autant que possible avec

plus ou moins d'exactitude ; et si cela n'est pas non plus possible, et qu'il s'agisse d'un péché dans lequel on a persévéré quelque temps, comme il arrive pour un péché de haine ou d'inimitié, ou un commerce des sens, on doit déclarer le temps pendant lequel on a persévéré dans cet état criminel ; parce qu'il est facile de conjecturer par le temps, — un peu plus ou moins, — du nombre de péchés que l'on a pu commettre pendant ce temps. Mais, s'il s'agit d'un péché où il n'y ait pas cette suite et cette continuation de temps, mais que l'on répète souvent, comme les serments, les parjures, les blasphèmes, et dont on ne peut se rappeler le nombre, que l'on s'accuse au moins de la fréquence de cette mauvaise habitude, que l'on dise si l'on fait quelquefois un retour sur soi-même, et si l'on tâche de se corriger, pour bien exposer au médecin l'état de son malade.

III.

Troisième avis, sur les circonstances.

Il est bon d'avertir aussi qu'il ne suffit pas de confesser l'espèce et le nombre de ses péchés, mais que l'on doit aussi en faire connaître les circonstances lorsqu'ils sont tels qu'ils présentent une certaine laideur et une répugnance particulière contre quelque commandement de Dieu ou de l'Église. Car, bien que l'œuvre du péché mortel soit une, elle peut être néanmoins accompagnée de circonstances qui impliquent d'autres commandements que celui qui a été violé en principe. Un exemple pour la clarté de ceci : Pierre a dérobé une épée pour tuer Jean, afin de demeurer avec sa femme. Le premier péché est le vol, contre le septième commandement, — indépendamment de l'intention de tuer et de prendre la femme d'autrui, — et cette action de voler qui en soi ne constitue pas plus d'un péché, est néanmoins accompagnée de deux autres actions criminelles qui violent deux commandements : « Tu ne tueras point et ne désireras point la femme de ton prochain. » Pierre ne satisferait donc point à la confession en disant : Je m'accuse d'avoir volé une épée. Il est nécessaire qu'il s'accuse des

intentions criminelles qui ont accompagné le vol, parce qu'elles sont contraires à d'autres commandements.

Mais, il y a d'autres circonstances qui ne changent pas la nature du péché et ne portent atteinte à aucun commandement, comme de commettre un péché en un jour de jeûne ou de fête, ou bien de murmurer dans l'église ; circonstances vénielles, dont il n'y a pas d'obligation rigoureuse à se confesser, quoiqu'il soit bon de le faire aussi bien que de confesser les péchés véniels. Mais, pour que l'on sache établir une différence entre les unes et les autres, — laissant le reste à la prudence des confesseurs, — j'établirai ici quelques-unes des circonstances que nous sommes tenus le plus communément de déclarer en confession.

Et d'abord dans les péchés des sens, il est nécessaire de déclarer la circonstance de l'état de la personne avec laquelle vous avez péché, parce que la gravité de la faute varie selon cet état. Il y a une différence entre le péché commis avec une célibataire et celui commis avec une femme mariée, une religieuse ou une personne appartenant à un ordre sacré, et une vierge. Avec une fille non vierge, il prend simplement le nom de fornication ; avec une vierge, c'est un viol ; un adultère, avec une femme mariée ; avec une parente, c'est un inceste ; et avec une religieuse, c'est un sacrilége. Il est nécessaire de s'en accuser non-seulement quand le péché a été commis en réalité, mais aussi quand il le fut de consentement.

Il faut aussi déclarer la circonstance de scandale dans tous les péchés. Le scandale est l'occasion offerte à un autre de pécher. Par exemple la sollicitation faite à la femme, l'exhortation et l'appel au jeu, l'excitation à la vengeance, etc., etc. C'est pourquoi il est nécessaire d'ajouter et de déclarer, lorsqu'il s'agit du péché de sensualité, si on a fait des efforts pour entraîner et persuader la personne qui vivait tranquille et ne songeait point à offenser Dieu.

On nomme aussi scandale la publicité de la faute qui nous fait perdre, aux yeux de ceux qui en ont été témoins, la bonne réputation que nous avions auparavant et les expose, par ce mauvais exemple, à faire peu de cas du péché et à nous imiter. Par exemple, l'ecclésiastique qui se laisserait entraîner au jeu des cartes

au delà des bornes d'un honnête passe-temps, ou entretiendrait avec des femmes un commerce illicite, qui serait scandaleux, devrait se confesser de son péché de jeu, de dissolution et de scandale.

Il est aussi nécessaire de confesser la circonstance du lieu sacré, particulièrement dans trois cas, qui se présentent dans un péché déshonnête consommé en œuvre, soit par pollution volontaire, soit par effusion de sang humain, soit enfin par vol. La circonstance du lieu change le caractère de ces trois péchés et les rend sacriléges.

De même on doit déclarer la circonstance de vœu, bien qu'il s'agisse d'une chose à laquelle on était tenu sans vœu, comme dans le cas de chasteté et de pureté, s'il s'agissait de ne blesser personne et de ne point faire de mal, ni de mentir. On doit dire alors : J'ai enfreint tel précepte, dont j'avais aussi fait vœu, parce qu'il y a péché alors pour deux raisons et à deux titres.

IV.

Quatrième avis, on ne doit accuser que l'espèce de péché.

Le quatrième avis consiste en ce que le pénitent ayant énuméré ses péchés avec les circonstances qui s'y rapportent, doit s'en tenir à leur espèce, c'est-à-dire à leurs noms propres : haine, fornication, adultère, vol, et ne pas conter une histoire à chaque péché. On peut de cette manière confesser avec rapidité et clarté beaucoup de péchés en peu de temps.

Il résulte de ce qui précède qu'il n'est pas nécessaire de confesser les différentes manières dont on a commis le péché, surtout celui de sensualité. Il suffit d'en déclarer le nombre et l'espèce avec les circonstances déjà exposées. Et bien que cette matière soit repoussante et honteuse, il nous sera nécessaire, pour remédier à notre impureté, de toucher à cette fange, dussent les chastes oreilles en être offensées, et cela pour en retirer ceux qui y sont plongés. Pour cela il est nécessaire de savoir qu'un péché d'impureté peut se commettre par pensée, par parole, par acte, ou par attouchement. Si l'acte a été consommé, il suffit de le désigner

par son nom et dire si c'est un adultère, une simple fornication, un vol, un inceste, un sacrilége, sans mentionner les détails qui ont coutume d'accompagner ces actes honteux, tels que les attouchements, les embrassements et les baisers. Si le péché consiste en parole, il suffit de dire : J'ai prononcé tant ou tant de fois des paroles honteuses avec l'intention de provoquer au mal, sans exprimer les paroles. Et si on a péché en pensée, qu'on se contente de dire le nombre de fois et l'état de la personne, sans relater l'objet de la pensée, comme font plusieurs, à leur grande honte et confusion, et sans que la chose soit exigée par le sacrement. La même chose devra arriver pour le songe déshonnête où, après s'être réveillé, on se complaît et d'où peut-être l'on passe à la réalité, ou s'il y a eu pendant la veille motif mortel. Ce sont des choses bien évidentes, mais il y a des personnes si ignorantes qu'elles ont besoin de la lumière pour voir en plein jour. Et les gens scrupuleux ne doivent pas chercher d'autre manière d'expliquer leurs péchés que celle que les Docteurs leur enseignent comme suffisante.

V.

Cinquième avis, sur la manière de confesser les péchés en pensée.

A cause de la difficulté particulière qu'il y a à savoir confesser les péchés en pensée, disons rapidement comment cela doit se faire. Pour le comprendre, il importe de savoir que nous pouvons traiter une mauvaise pensée de quatre manières, soit en la repoussant promptement et avec horreur. Dans ce cas, il n'y a rien à accuser parce qu'il n'y a pas péché, bien au contraire il y a mérite et il est bon de se taire; soit en faisant un faible effort qui nous défend sans nous mettre à l'abri, et alors il y a péché véniel plus ou moins grave selon la résistance; soit en se réservant de mettre la pensée à exécution lorsqu'on en trouvera l'occasion, et c'est le cas d'un péché mortel de la même nature et gravité que celui résultant de l'œuvre elle-même, ne fût-elle pas mise à exécution. Devant Dieu le désir n'a pas moins de valeur que l'acte. C'est pourquoi le patriarche Abraham n'eut pas moins de mérite à vouloir sacrifier son fils que s'il l'eût réellement sacrifié. Il faut donc se confesser

de ce désir et du temps qu'il a duré; soit enfin en se délectant dans une telle pensée sans avoir l'intention de l'accomplir, c'est encore un péché mortel à cause du grand danger auquel on s'expose et parce qu'il est mal de se réjouir ainsi. Il pourrait aussi arriver qu'on s'arrêtât à la pensée non pour y prendre plaisir mais par curiosité, avec la certitude d'ailleurs qu'on est si loin d'y succomber qu'on ne doit pas craindre de s'y arrêter. C'est une témérité et une présomption que les Docteurs ne traitent pourtant pas avec la rigueur du péché mortel. Mais cela arriverait si on s'apercevait du mal et qu'on ne le repoussât pas, se bornât-il à la seule puissance de la pensée.

Ce genre de péché, que les théologiens appellent jouissance tardive, peut se présenter dans tous les cas, quoiqu'il affecte particulièrement les péchés sensuels et honteux, parce qu'il y a plus de danger à passer de la jouissance au consentement; parce que, lorsque l'homme se complaît dans la jouissance et entretient dans son cœur la colère et le désir de la vengeance, il passera facilement au consentement s'il ne s'efforce de repousser l'ennemi hors de chez lui et ne jette de l'eau sur ces flammes. Ce sont les personnes habituées aux péchés de sensualité qui y sont le plus exposées; car lorsqu'elles n'ont pas les moyens désirables pour accomplir l'œuvre, elles font ce qu'elles peuvent pour se les procurer et se roulent dans leur pensée au sein de la jouissance. Celles qui ressentent pour une autre personne la triste affection de l'amour sensuel, sont près de succomber à cette puissance tardive lorsqu'elles y pensent; parce que cet amour a une grande puissance pour tyranniser le cœur, l'entraîner vers son objet et l'y maintenir, ce qui a fait dire que l'âme se trouve davantage dans ce qu'elle aime que dans ce qu'elle anime, Aug., et dans S. Thom. I, *Sent.* dist. 25, quæst. V, art. 3, ad. 2, davantage où elle désire que là où elle vit. C'est pourquoi il n'y a rien de plus dangereux que de donner entrée à une affection désordonnée, car c'est recevoir un cruel tyran, un bourreau de l'innocence, un tentateur de péchés sans nombre. Ceux qui sont excités à la pensée du mariage, sont aussi exposés à ce péché de sensualité lente, car si les plaisirs du mariage sont permis à ceux qui sont établis, ils ne le sont pas

avant. Dans ce cas, la jouissance est le fait du présent, et le mariage qui est le fait de l'avenir, peut par conséquent ne pas recevoir son effet pour plusieurs motifs, ce qui rend la jouissance illicite dans un pareil moment. Le mari y est aussi bien exposé en l'absence de sa femme, ainsi que le veuf qui se complaît dans le souvenir des actes qui lui étaient permis, à cause du danger auquel il s'expose, de désirer ceux qui ne lui sont pas permis.

Cette différence établie, il devient facile de s'accuser, sachant en quoi on a péché, et en respectant l'honneur de son complice.

VI.

Sixième avis touchant le complice ou le compagnon du péché; sur ce qu'on ne doit point s'excuser et sur la nécessité de chercher un confesseur pour son âme comme un médecin pour son corps.

Le pénitent doit donc se confesser de manière à respecter l'honneur du prochain, et pour cela apprendre à faire l'aveu de ses fautes de manière à taire celles d'autrui. Il ne doit jamais désigner la personne par son nom propre. Il suffit de dire : J'ai péché tant de fois avec une personne de telle condition, et si les circonstances sont capables de la faire connaître au confesseur, il faut en chercher un autre, s'il est possible, pour ne pas causer ce dommage au prochain. S'il n'est pas permis de faire autrement, et que le confesseur soit une personne prudente auquel on puisse se confier sans danger, qu'il n'y ait d'autre inconvénient que celui de faire connaître le tiers, on peut déclarer la circonstance, car ce n'est pas infamer la personne, puisque la déclaration n'est pas faite publiquement, mais dans le plus grand secret, ni dans de mauvaises intentions, mais uniquement pour la sécurité de la conscience et la sincérité de la confession.

Que le pénitent fasse aussi attention de ne point s'excuser, ni s'accuser inutilement, pour ne pas pécher, comme on dit, pour une misère en plus ou en moins ; qu'il ne donne pas le douteux pour le certain, ni le certain pour le douteux ; mais qu'il mette chaque chose à sa place autant que faire se peut ; car il est obligé pour cela de prendre le temps nécessaire à l'examen de sa conscience.

Enfin que le pénitent désire et tâche de se procurer un aussi bon médecin pour son âme que pour son corps, car il n'est pas raisonnable d'apporter moins de soin à ce qui est précieux qu'à ce qui est vil, de travailler davantage à la vie temporelle qu'à la vie éternelle. Chercher un confesseur ignorant, c'est chercher un guide sûr pour la damnation éternelle. Écoutons en effet le Sauveur : « Si un aveugle en dirige un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse. » *Matth.*, XV, 14 ; *Luc*, VI, 39. Et il y a aujourd'hui tant de ces aveugles, — par nos péchés, — que le monde en est rempli ; de là vient la perdition considérable des âmes.

Au contraire, le fruit que l'on retire des confesseurs bons, prudents et sages est si grand, que je ne sais comment mieux l'apprécier qu'en disant que souvent les avantages qui résultent du choix d'un bon confesseur, sont supérieurs à ceux de la confession elle-même. Nous en avons la preuve en ce qu'il arrive qu'une confession avec un bon et sage confesseur peut changer la vie, ce qui n'arrive pas après beaucoup de confessions faites à des confesseurs qui ne réunissent pas cette qualité. Et ceux qui ne considèrent pas cela s'exposent à un danger extrême ; car, d'après saint Jean Chrysostome, ceux-là ne peuvent pas s'excuser sur le prétexte d'ignorance, qui étaient à même d'être les mieux éclairés, car, si la vérité est le salut et la vie de ceux qui la connaissent, ce n'est pas à dire qu'elle soit obligée d'aller rechercher et prier les hommes. Il convient au contraire qu'elle soit priée et recherchée. Videatur D. Thom., *Opusc.* LXIV, cap. *de Peric. familiarit. mulier.*

CHAPITRE XII.

Des circonstances où la confession est nulle et a besoin d'être refaite.

Pour comprendre plus clairement l'importance de chacune des choses que nous venons d'exposer, il est utile de dire quels sont les cas les plus ordinaires dans lesquels, pour n'avoir pas observé ce qui est prescrit, la confession devient nulle et entraîne l'obligation d'être renouvelée.

Le premier cas est celui où le pénitent est excommunié et se

présente au tribunal de la pénitence sans chercher à se faire relever de son excommunication. Il pèche en se présentant au sacrement, et sa confession, — selon l'opinion la plus commune, — est nulle.

Le second est celui où il se présente à la confession sans le propos de renoncer à tous ses péchés et à toutes les occasions manifestes de les commettre, ou se refuse à une prompte restitution lorsqu'il le peut.

Le troisième est celui où le confesseur n'avait pas le droit de juridiction pour l'absoudre, ou était nominativement excommunié.

Le quatrième, celui où le pénitent a menti dans sa confession au sujet de quelque péché mortel, l'a passé sous silence ainsi que quelque circonstance nécessaire. Cette réticence s'entend lorsque l'on reconnaît que le péché est mortel, ou qu'on le tient pour tel, ne le serait-il pas effectivement. Mais lorsqu'on a tu ce que l'on croyait être un péché véniel, et que plus tard on a eu l'assurance que c'était un péché mortel, il suffit de le déclarer un autre jour sans renouveler la confession. Il en est de même de ces fautes que l'on a commises lorsqu'on ne sait pas si l'on était en âge de raison, que l'on a tues quelquefois par pudeur, à cause de cela, et que l'on veut accuser pour plus de tranquillité. Il n'est pas nécessaire de refaire les confessions précédentes, car il suffit de dénoncer ces fautes avec le doute qui les fit taire.

Le cinquième, celui où le pénitent et le confesseur se sont trouvés deux ignorants, et où il s'est présenté dans la confession des cas qui réclamaient la sagesse du confesseur, parce qu'alors on doit présumer que le confesseur inhabile ne peut résoudre les difficultés qu'il convient.

Il faut observer que dans n'importe quel cas où il est nécessaire de renouveler sa confession, si l'on s'adresse au confesseur à qui on l'avait déjà faite, il suffit de lui demander s'il se souvient, — peu ou beaucoup, — des péchés de l'ancienne confession ; et, s'il répond affirmativement, il suffit de lui dire : « Je m'accuse de tous les péchés de la confession passée, et, de plus, de tel péché pour lequel je suis obligé de renouveler cette confession.» Mais cela

ne peut avoir lieu au cinquième cas, lorsque ni le pénitent ni le confesseur n'ont avancé en connaissances; auquel cas le même confesseur ne peut servir.

Et comme il y a peu de personnes qui se soient toujours si bien confessées qu'elles ne soient pas obligées de renouveler, nous regardons comme un très-bon conseil de faire une confession générale avec un confesseur capable, confession qui soit comme un filet à mailles serrées pour emporter toutes les fautes de la vie passée; et de tenir compte à l'avenir dans ses confessions de tous ces avis. Cela doit suffire touchant le sacrement de la Pénitence.

CHAPITRE XIII.

Du sacrement de l'Eucharistie.

Après le sacrement de la Pénitence vient naturellement celui de l'Autel, dont nous ne pouvons nous approcher si nous sommes en état de péché, à moins d'avoir auparavant passé par le sacrement de la Confession. Ce sacrement de l'Autel augmente la grâce que nous avons reçue dans la confession et nous rend plus sûrs de la rémission des péchés, il nous arme contre les tentations, nous enflamme et nous excite à la véritable pureté de vie.

Or, pour traiter ce qui regarde cette matière, disons premièrement ce que c'est que l'Eucharistie; secondement, qui l'a instituée et avec quelles paroles; troisièmement, quelle est la matière et la forme de ce sacrement; quatrièmement, pour quelle fin il a été institué; cinquièmement, ce qui est exigé pour le recevoir dignement; sixièmement, quels sont les fruits qu'en retirent ceux qui le reçoivent dignement.

Premièrement, nous disons que l'Eucharistie est le vrai corps et le véritable sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se donne à nous sous les espèces du pain et du vin. Et tout le corps et tout le sang sont dans l'hostie et dans chacune de ses parties et également dans le calice et dans chaque goutte de la substance du vin. Il faut donc croire très-fermement, sans autre commentaire, que ce que nous adorons et recevons dans ce sacrement est le vrai corps

et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et, — qu'après la consécration, — il ne reste du pain et du vin d'autres accidents que la couleur, l'odeur, la saveur, sous la substance propre, de manière à tromper les sens. La substance du pain et du vin est passée en celle du vrai corps et du vrai sang; et cela non par le mérite et la sainteté du prêtre, ni par sa foi, mais par la puissance des paroles divines qui ont tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Et comme la parole du Christ n'est pas et ne peut être dite en vain, ni faussement, il est certain que lorsque le prêtre, à la place de Jésus-Christ, a prononcé les paroles de la consécration, le corps et le sang du Christ deviennent réellement présents. Et nous devons nous fonder sur cette foi, en admirant ce sacrement, et non pas sur le rapport de nos sens, ni sur la raison humaine, aussi bien dans ce mystère que dans tous ceux de notre foi.

Secondement, par qui a-t-il été institué? Nous l'avons dit, par le Christ lui-même. Mais par quelles paroles? Nous les trouvons dans les Évangiles et dans l'apôtre saint Paul. Jésus-Christ les prononça dans la dernière cène. Prenant alors le pain il le bénit, et le partageant et le distribuant à ceux qui étaient à table avec lui, il leur dit : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré à la mort pour vous. Faites cela en mémoire de moi. » Et prenant le calice, il rendit grâces au Père et en but, et aussitôt après, il le donna, comme le pain, à ses apôtres, en leur disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament qui sera versé pour vous et pour beaucoup, pour la rémission de vos péchés. Faites cela, toutes les fois que vous le boirez, en mémoire de moi. » I *Cor.*, XI, 24, 25; *Matth.*, XXVI, 26, 27, 28; *Marc.*, XIV, 22, 23, 24; *Luc.*, XXII, 19, 20. C'est par ces paroles que notre Maître et Rédempteur a institué ce saint sacrement. Ces paroles sont claires et simples, très-littérales, sans figures, et affirment ouvertement. On doit donc les entendre comme elles sont, lorsqu'elles disent que là est le corps et le sang de Jésus-Christ. Et quiconque parle différemment fait injure à Jésus-Christ, parce qu'il ne croit pas à ses paroles ou se défie de sa puissance.

Passons au troisième point qui traite de la forme et de la matière de ce sacrement. La forme, ce sont les paroles de la consécration.

La matière, c'est le pain de froment et le vin de raisin. Le Seigneur a voulu choisir ces deux choses pour nous y donner son corps et son sang, par plusieurs motifs dont je ne veux indiquer que les deux principaux. Le premier, c'est parce que le pain est le soutien le plus naturel de l'homme et fortifie le cœur, et que le vin produit le sang et réjouit l'esprit, *Eccli.*, XXIX, 28; *Psalm.*, CIII, 15; D. August., XXVI *in Joan.*; le second, parce que le pain se fait de beaucoup de grains qui se mêlent dans la farine, et le vin de plusieurs raisins exprimés; pour nous donner à entendre que dans ce divin aliment consiste le maintien de la vie de l'âme, la communication avec son corps mystique qui est l'Église et la satisfaction de la bonne conscience.

Et le Seigneur a voulu revêtir ainsi sa chair et son sang au point de nous les déguiser, par deux raisons : la première, à cause du mérite de notre foi qui doit s'exercer dans les choses invisibles; la seconde pour ne pas inspirer de l'horreur en nous soumettant à manger de la chair et à boire du sang humain sous des apparences visibles. En effet, saint Jean rapporte au chapitre sixième, que le Seigneur, pour avoir seulement dit : « Si vous ne mangez ma chair, et ne buvez mon sang, vous ne vivrez, » — ce qui s'entendait de la vie de la grâce, — épouvanta tellement quelques disciples, qu'ils s'enfuirent et abandonnèrent le maître.

Déclarons ici que le séculier, en ne recevant que les espèces du pain, reçoit autant que le prêtre qui reçoit l'hostie et le calice; car le Christ tout entier est dans l'hostie comme il est tout entier dans le calice; le séculier ne peut donc pas se plaindre de ne pas le recevoir comme le prêtre, puisqu'il reçoit autant que lui quoique d'une manière différente. Saint Hilaire dit que de même que pour la figure de ce sacrement qui était la manne, — que Dieu avait ordonné de recueillir par mesure pour chaque personne seulement, — celui qui en recueillait davantage n'en trouvait pas pour cela plus que Dieu ne l'avait prescrit, et celui qui ne recueillait que la mesure prescrite par Dieu n'était moins pourvu de substance que celui qui, par avarice, en ramassait quatre ou six fois autant; *Exod.*, XVI, 18; de même il arrive que celui qui prend une grande hostie et un grand calice n'obtient pas davantage que celui qui

communie sous de moindres espèces. Le Christ ne peut se diviser, dit l'Apôtre. I *Cor.*, I, 13. Tous reçoivent le même Christ, mais non pas la même grâce avec lui, car cette grâce est en rapport avec la disposition et la préparation qu'on apporte à le recevoir. De même que la source se donne à ceux qui vont y boire ou y puiser, en proportion de leur soif et du vase qu'ils emploient, de même, dans ce sacrement qui est une source de grâces et de bienfaits, chacun reçoit conformément à ses dispositions. C'est pourquoi tous nos soins doivent consister dans notre préparation à le bien recevoir.

Arrivons au quatrième point et recherchons pour quelle fin le Seigneur a établi ce divin sacrement. Le Seigneur le déclare dans les paroles mêmes qu'il leur adressa à table : « Faites cela en mémoire de moi, pour que vous vous souveniez de ma passion et de ma mort, et que vous les confessiez et les annonciez. » I *Cor.*, XI, 21. D'abord, pour que nous fussions réveillés et confirmés dans notre foi par ce souvenir, en confessant que sa mort fut notre rédemption et notre délivrance et que nous avons été lavés par son sang des souillures de nos péchés, aussi bien de celui dont nous avons hérité de nos premiers pères, — péché originel que nous avons apporté au monde, — que de tous les péchés actuels commis après le baptême. En second lieu, pour nous exciter à lui rendre grâces pour l'inestimable bienfait de notre rédemption. Troisièmement, pour nous encourager à la destruction du vice, à l'horreur du péché, à l'amour de la vertu, et nous rendre les membres vivants de ce corps mystique du Christ, et nous faire enfin dignes du Christ, notre chef. Quatrièmement, pour nous rendre généreux envers nos frères, en nous donnant entièrement à eux comme le Christ s'est donné à nous dans ce sacrement. Car de même qu'il se livre à nous dans le pain et dans le vin qui sont une seule chose de plusieurs autres, de même que la farine et le pain se forment de plusieurs grains, et le vin de plusieurs raisins, ainsi nous formons tous le corps du Christ, et nous sommes tous ses membres, et les membres les uns des autres. Tous les membres d'un corps ne forment qu'un seul corps, et de même que dans les membres nous en voyons un les servir tous, car l'œil ne voit pas

pour lui seul, mais pour tous les autres, l'oreille n'entend pas pour elle seule, mais aussi pour les autres membres, et la bouche ne mange pas non plus pour elle seule ; de même ceux qui sont véritablement membres du corps de Jésus-Christ, ne le sont pas pour eux seuls, mais pour tous. Il est donc juste que nous ressemblions aux membres du corps, et que comme eux nous soyons unis, amis, protecteurs les uns des autres. C'est ce qu'a voulu nous dire l'Apôtre par ces paroles : « Nous tous qui mangeons d'un pain et buvons à un calice, nous formons un pain et un corps. » I *Corinth.*, x, 17.

Pour le cinquième point, qui nous apprend de quelle manière et par quelle préparation nous devons recevoir le sacrement, nous l'exposerons plus longuement dans le chapitre suivant, parce qu'il y a là un intérêt plus grand pour l'enseignement du peuple. Un des principaux soins du chrétien est de se préparer à bien recevoir ce divin sacrement, dont la vertu est infinie autant à cause de son objet qui est le Christ, source de toute grâce, que parce qu'il nous y communique la vertu de sa passion qui est d'un prix infini. D'où il résulte que la grâce qu'on y recevra sera d'autant plus grande que la préparation aura été meilleure. C'est l'accomplissement de la promesse que Notre-Seigneur nous fit par David : « Ouvre et dilate la bouche de ton cœur, et je le remplirai. » *Psalm.*, LXXX, 11. Il est de règle philosophique que tous les agents se conforment aux dispositions qu'ils trouvent dans l'être passif. Le Christ étant donc comme auteur de la grâce dans ce sacrement, il agira et se communiquera conformément à la préparation qu'il trouvera dans l'âme qui se présentera à lui. Ceux qui célèbrent et pratiquent ce sacrement peuvent en faire l'expérience, qu'ils en retirent autant de piété qu'ils y ont apporté de recueillement.

Ce n'est pas seulement l'espérance de cet avantage, mais aussi la crainte des dangers et des malheurs qui nous menacent, qui doivent nous rendre attentifs sur cette matière ; car il est de règle dans tous les sacrements de notre loi de grâce, que, s'ils sont d'un grand avantage à ceux qui les reçoivent dignement, ils présentent des dangers et des dommages non moins grands à ceux qui s'en approchent indignement. Un docteur dit : « De même que le soleil,

l'eau et l'air favorisent les plantes vives et qui ont pris racine, de même ils brûlent et détruisent celles qui n'ont ni vie ni vertu dans leurs racines. » C'est ainsi que les divins sacrements, qui sont le principe général de notre salut, augmentent la grâce dans les âmes vivantes et bien disposées, et sont une occasion d'endurcissement, de sécheresse et de corruption chez celles qui ne possèdent pas ces qualités. Et cet effet est surtout produit par ce sacrement; car il est la véritable substance des âmes; et, de même que la nourriture corporelle qui soutient la vie, lui devient contraire si le corps est mal disposé, de même cette substance de l'âme devient funeste à celle-ci lorsqu'elle est mal préparée à la recevoir, et de cette manière ce qui est le salut et la vie de l'un devient la maladie et la mort de l'autre. D'où il résulte, — en parlant vulgairement, — que ceux qui fréquentent ce sacrement doivent aller chaque jour en s'améliorant ou en empirant, à cause des avantages continuels qu'ils en retirent chaque jour en s'en approchant dignement, ou des dommages sans nombre qui en résultent pour eux s'ils n'y apportent point des dispositions suffisantes. C'est pourquoi un des premiers soins des serviteurs de Dieu est de se préparer avec la plus grande attention pour éviter d'un côté ces dangers, et de l'autre jouir de ces inestimables avantages. Ces deux choses doivent être comme deux stimulants qui l'excitent à faire ce qu'il doit en pareille circonstance. Et pour l'accomplissement de ce devoir il doit observer avec le plus grand soin et le plus grand zèle ce qui est prescrit au chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Des trois conditions exigées pour communier dignement.

Celui qui veut parvenir à recevoir ce divin sacrement comme il le doit, observera avec soin les avis suivants :

Premièrement, il doit reconnaître que la grandeur de ce sacrement est telle que, sans l'aide de Dieu, ni les hommes, ni les anges ne pourraient en être dignes. Car de même que la créature est impuissante à se préparer dignement à la grâce sans le secours de

la grâce; de même l'homme ne saurait se rendre digne de recevoir Dieu sans le secours de Dieu. Il faut donc l'invoquer par nos prières et l'ardeur de nos désirs, pour qu'il prépare la demeure où il doit être reçu. Nous voyons que lorsqu'un roi voyage et doit passer la nuit ou s'arrêter dans une pauvre contrée, il ne s'attend pas à ce que les habitants décorent et tapissent leurs maisons, car ils ne possèdent pas chez eux des ornements qui conviennent à la majesté royale; c'est pourquoi les officiers du palais vont en avant pour disposer les choses avec l'appareil voulu. La chose étant ainsi, nous avons un juste titre pour demander à Dieu que, puisqu'il daigne dans sa bonté et sa miséricorde venir loger dans notre humble demeure, il nous accorde une autre faveur, celle d'envoyer en avant son grand précurseur, l'Esprit-Saint, pour orner de ses dons et de ses grâces la demeure qui doit recevoir dignement sa Majesté.

I.

De la pureté de conscience exigée pour communier dignement.

Cette connaissance admise, la première chose exigée pour la sainte communion est la pureté de conscience, qui consiste du moins dans la disparition de tout péché mortel, ce qui a fait dire à l'Apôtre ces redoutables paroles : « Que chacun s'examine avant d'aller manger de ce pain et boire de ce calice, car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit la condamnation de son âme, car il ne traite pas ce sacrement avec le respect et la vénération dus au très-sacré corps de Notre-Seigneur. » I *Cor.*, XI, 29.

Ce sacrement exige surtout la pureté pour deux sortes de péchés qui paraissent s'opposer plus directement à la nature de ce divin sacrement, savoir pour le péché d'inimitié et de haine, et pour celui de sensualité et de déshonnêteté. Car, en ce qui concerne le premier, c'est un sacrement d'union et d'amour, et les fidèles y participent sans exception à un même esprit qui a plus de vertu et de pouvoir pour faire de tous les fidèles une seule et même chose, que n'en a l'âme pour réunir en un seul les différents membres

d'un corps. Et saint Augustin dit que pour nous montrer cela, notre Rédempteur a voulu établir ce sacrement en division de choses telles qu'elles en signifiassent un des principaux effets; que le pain et le vin pareils à deux témoins vivants nous disent : « De même que plusieurs grains de blé font et composent un pain, de même que plusieurs raisins sont pressés et forment le vin, de même le divin sacrement que le Seigneur a établi et laissé sous ces espèces possède une vertu divine pour réunir en un seul beaucoup de cœurs, — c'est-à-dire ceux qui le reçoivent dignement, — car ils y reçoivent tous en effet un même esprit. » D. Aug., sup. tract. XXVI *in Joan*. Cela étant, quoi de plus contraire à la nature et aux effets de ce sacrement, — qui a pour objet l'union, — que de se présenter à lui avec un cœur divisé? Le Seigneur dira à quiconque viendra avec de telles dispositions : « Ami, comment êtes-vous venu sans le vêtement des noces? » *Matth.*, XXII, 2. Le vêtement des noces est la charité et l'amour de Dieu et du prochain. Celui qui désire être parmi les conviés à cette table, et ne veut pas en sortir comme celui dont il vient d'être question, doit se procurer cette robe en se conformant au conseil que lui donne le Seigneur des noces en ces termes : « Si en apportant ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a à se plaindre de toi, laisse ton présent aux pieds de l'autel et va te réconcilier avec ton frère, puis tu viendras offrir ton présent. » *Matth.*, V, 23, 24.

L'autre péché contraire à ce sacrement est le péché de déshonnêteté, parce que ce sacrement, — qui renferme une chair virginale, — réclame la pureté du corps et de l'âme à un tel point, que les saints considèrent comme un obstacle jusqu'à l'ombre de la volupté en rêve, jugeant irrévérencieux de s'approcher de ce divin sacrement dans de telles conditions, à moins d'y être obligé par l'obéissance ou par la solennité de quelque fête. D. Thom., *Opusc.* LXIV, 3 part., quæst. LXXX, 7. Mais saint Bernard nous conseille dans les jours qui suivent l'illusion de semblables rêves, d'éprouver une révérence telle que nous nous tenions pour indignes non seulement de communier, mais aussi d'approcher des autels et de servir à la messe, tant doit être grande la pureté de celui qui se dispose à la communion. D. Bern., *In doctr. post. Medit.*, *super*

Salve Regina. On verra avec combien de raison ce glorieux et saint docteur conseille cela, si l'on considère que l'Apôtre exige des gens mariés qu'ils se privent de l'acte conjugal non-seulement pour s'approcher de ce sacrement, mais encore pour prier. I *Cor.*, VII, 5. Si dans l'ancienne loi le songe déshonnète éloignait l'homme pour tout le jour de la conversation et du commerce avec le peuple, *Deut.*, XXIII, 10, quoi d'étonnant que les saints nous conseillent de nous priver de recevoir Dieu, de nous approcher de l'autel et de servir à la messe?

Le chrétien qui communie avec le désir de profiter, ne doit pas se contenter de se purifier des péchés mortels, mais aussi des péchés véniels, autant qu'il lui sera possible, parce que ce genre de péché mortifie la ferveur de la piété, et est la préparation la plus propre et la plus favorable à ce sacrement. Et pour obtenir d'être lavé de ces péchés il faut s'en confesser avant de communier, ou du moins en éprouver de la douleur et du repentir ou se livrer à quelques autres actes d'amour pour recouvrer la ferveur de la piété que ces péchés nous avaient enlevée. Et celui qui manquerait à faire quelqu'une de ces choses avant de communier, ne recevrait pas l'excuse de son péché, gravement véniel, par suite d'une telle négligence et perdrait beaucoup de la douceur de réfection du sacrement, ce qui est le propre de l'effet qu'il produit dans les âmes qui le reçoivent dignement.

Mais celui à qui sa conscience reproche un péché mortel, doit nécessairement recourir à la confession, sous peine de péché mortel, à moins qu'il ne pût s'empêcher de confesser ou de dire la Messe sans provoquer un grave scandale, ou qu'il n'y eût pénurie de confesseur. En pareil cas il doit tâcher d'avoir la contrition, en se proposant de se confesser à la première occasion, comme le disent les docteurs.

II.

De la pureté d'intention exigée pour communier dignement.

La seconde condition exigée pour communier dignement est la pureté d'intention qui consiste à célébrer et à communier dans le

but nécessaire et non dans un autre; car comme pour l'intention et la fin des œuvres, c'est celui qui les produit qui les rend bonnes ou mauvaises, selon leur espèce; cette pureté doit apparaître en elles toutes, et surtout dans celle-ci, pour ne pas corrompre les œuvres de Dieu en les destinant à une autre fin que celle que Dieu leur a donnée. Mais pour que cela soit mieux compris, établissons ici les fins de ceux qui commencèrent mal et de ceux qui ont fait le contraire, pour que nous sachions apprécier ainsi plus clairement ce que nous devons fuir ou imiter.

Nous voyons aujourd'hui beaucoup de prêtres si pervertis, que leur principal but en célébrant est l'intérêt. Ils ressemblent à ces deux fils d'Aaron qui offrirent à Dieu un sacrifice avec un feu étranger. *Levit.*, x, 1. C'est le feu de l'avarice et non de l'amour divin qui les porte ceux-là à célébrer. Or, ces deux frères qui sacrifièrent avec un feu étranger furent consumés par le feu qui sortit contre eux du sanctuaire. Ainsi ces prêtres seront embrasés par les feux de l'enfer s'ils ne font point pénitence de leur péché. Qui eût pensé, Seigneur, lorsque vous avez établi ce divin sacrement, que l'abus de la cupidité humaine serait tel que l'on ferait tourner au gain de la terre le moyen que vous avez donné pour conquérir le ciel? Qui croirait qu'en mettant un réal dans le plateau d'une balance et Dieu dans l'autre, l'homme se laisserait entraîner plutôt vers le réal que vers Dieu?

Il en est qui communient par force, et lorsqu'ils ne peuvent faire différemment; ou bien encore par crainte du châtiment, comme les mauvais chrétiens à Pâques. Ils devraient considérer, ceux-là, que personne n'entrait dans le palais du roi Assuérus avec une robe de bure. *Esther*., IV, 2. Avec combien plus de raison ne devrait-on pas entrer avec cette crainte basse et servile dans le palais de Dieu qui est l'Église, ni s'asseoir à la sainte table! C'est avec amour qu'on doit recevoir ce qui a été institué par amour; et il n'est pas juste de recevoir avec un cœur d'esclave ce qui a été donné avec un amour de père.

D'autres vont communier, — comme on dit, — à la file des gens, pour ne pas paraître moins que les autres, par conséquent sans piété, sans préparation, et sans s'amender un jour plus que

l'autre. Ceux qui communient seulement par habitude ne sont pas différents de ceux-là. C'est ainsi que font ceux qui communient à jours fixes, sans s'occuper de leur perfectionnement, mais seulement de l'habitude contractée. Ils devraient considérer que, malgré l'excellence de cette habitude, ce n'est point elle qui doit nous guider dans une pareille affaire, mais le désir du fruit que nous en retirons, et la préparation nécessaire pour jouir de ce fruit.

D'autres enfin s'approchent avec un désir spirituel, une aspiration de douce et sensible piété, qu'ils regardent comme le but final de cette affaire, sans s'occuper de diriger leur piété à la fin qu'elle doit se proposer, qui est d'embrasser la croix du Christ et de servir le Seigneur avec la plus grande joie et la plus grande légèreté de cœur.

Toutes ces fins sont comme des réserves et comme des voies ménagées pour le larcin, et ne sont point dignes de la conduite d'un fidèle serviteur qui veut recevoir les divines récompenses. Entrons donc par la porte où sont entrés les saints, avec les intentions qu'ils apportèrent, intentions qui ne sont point uniformes mais nombreuses et diverses, comme le déclare saint Bonaventure par ces paroles : « Nombreuses sont les aspirations et les intentions de ceux qui se préparent bien à célébrer ou à communier. Les uns sont transportés de l'amour de Dieu pour s'attirer à eux le bien-aimé. Les autres sont émus de leurs infirmités et de leur faiblesse, et vont au-devant du médecin de leurs âmes pour qu'il les guérisse et leur rende la force ; d'autres, de la connaissance de leurs obligations et de leurs péchés, et aspirent à satisfaire et à être pardonnés par la vertu de cette divine hostie et de ce sacrifice de salut ; d'autres des attaques de quelque tribulation ou tentation, dont les affranchisse la vertu de celui qui peut tout, afin qu'ils soient libres et fortifiés contre l'ennemi ; d'autres du désir de grâces particulières, pour atteindre au but désiré par la grâce de celui à qui le Père éternel ne peut rien refuser ; d'autres de la reconnaissance des bienfaits reçus, en considérant que nous ne pouvons, de notre côté, faire une offrande plus agréable au Père, en retour de tout ce qu'il a fait pour nous, que celle de recevoir ce calice de salut ; d'autres du désir de louer Dieu et ses saints,

convaincus que nous ne pouvons mieux les honorer que par ce sacrifice de louange; d'autres, enfin, du désir du salut de leurs frères, de la pitié qu'excitent en eux leurs épreuves, sachant bien aussi que rien ne plaide mieux aux yeux du Père pour le salut des vivants et des morts que le sang de son Fils répandu pour eux. Jusque-là ce sont les paroles de saint Bonaventure.

Que celui donc qui désire obtenir la pure et droite intention nécessaire pour s'approcher de l'autel choisisse de celle-ci la fin qui lui conviendra le plus et qu'il y applique son intention. Le mieux sera de considérer d'abord toutes ces fins et ces résultats, de se les représenter, et de prétendre les atteindre tous par ce divin moyen. Mais la fin principale et la plus avantageuse que nous puissions nous proposer, c'est de recevoir en nos âmes, au moyen de ce sacrement, — où réside Jésus-Christ, — son esprit, au moyen duquel nous soyons transformés et nous vivions comme il a vécu, avec la même charité et la même humilité, la même patience et la même obéissance, la même pauvreté d'esprit et la même austérité de vie, et aussi le même mépris du monde. C'est ce qui s'appelle manger et boire spirituellement le Christ et se nourrir de lui.

De même que nous pourrions dire de celui qui passe toute sa vie à étudier Aristote ou Tertullien, qu'il le mange et le boit, et s'en nourrit, et devient un autre lui; de même le chrétien doit manger le Christ, — sa vie et sa doctrine, — pour se transformer entièrement dans le Christ et paraître un autre Christ comme celui qui disait de lui : « Je vis, non plus moi, parce que le Christ vit en moi. » Tel doit être notre but principal, en faisant ce qu'il nous a prescrit, qui consiste à célébrer dans ce sacrement la mémoire de sa passion sacrée, et à lui rendre grâces pour l'inestimable bienfait de notre rédemption.

III.

De la piété exigée pour communier plus dignement et plus fructueusement.

La troisième condition est la piété présente. Pour cela il est bon de savoir que ce vénérable sacrement, — comme tous les autres, — a un effet commun et un effet particulier et propre. L'effet

commun à tous les sacrements, c'est de donner la grâce à ceux qui viennent le recevoir sans péché. L'effet propre se nomme, — selon les théologiens, — réparation spirituelle, nouvel encouragement, nouvel effort vers toute vertu, goût suave pour toutes les choses spirituelles. Car de même que la nourriture corporelle n'est pas seulement un soutien pour notre existence, mais encore une chose agréable au palais, et un aliment de force et de courage; de même cette divine substance soutient et conserve non-seulement la vie spirituelle par la grâce qu'elle donne, mais aussi la réjouit et la fortifie. Saint Thomas dit que la joie qu'on en retire ne peut se traduire par la parole; car de même que celui qui boit à même d'une fontaine ne peut apprécier la quantité qu'il prend, et sait seulement qu'il a bu selon sa soif; de même dans ce sacrement nous trouvons la propre source de cette suavité, c'est-à-dire que nous la trouvons dans le Christ qui y est renfermé. D. Thom., *Opusc.* LVII, cap. I, 4.

Or, nous disons qu'il faut une piété actuelle pour jouir de ce grand bienfait; car, s'il est nécessaire qu'il y ait du rapport entre l'objet et la disposition qui convient à cet objet, il ne peut y avoir de meilleure préparation pour recevoir une augmentation de piété que de nous approcher avec piété et avec joie. Nous voyons, en effet, que le bois est d'autant plus près de prendre feu et de s'enflammer qu'il est plus sec et plus chaud.

Et si vous me demandez en quoi doit consister cette piété actuelle, je ne sais comment m'expliquer pour vous le donner à entendre, sinon en vous disant que c'est comme une rosée des anges, qui provenant de différentes fleurs et de différentes herbes odorantes, renferme différents parfums. Telle cette piété actuelle est une affection spirituelle remplie de suavité et composée de plusieurs autres affections spirituelles et suaves, dont l'âme doit arriver débordante en s'approchant de cet adorable sacrement. En effet, — dit saint Ambroise, — avec quelle contrition, quel repentir, quelles larmes, quelle crainte et quel respect, avec quelle pureté d'âme et même de corps ne doit-on pas se présenter à ce divin sacrement où l'on mange le propre corps et où l'on boit le propre sang de Jésus-Christ; où le ciel et la terre s'unissent, le

haut avec le bas, les choses divines avec les choses humaines, auquel les anges assistent, dont Jésus-Christ est le prêtre et l'objet d'une ineffable et merveilleuse façon? Qui pourra traiter dignement de ce mystère, si, vous, ô mon Seigneur, vous ne le faites? D. Amb. hom. III, *sup. I ad Corinth. epist.* II, et *Dom. 4 Advent.*

Et si nous pénétrons plus avant dans les détails, il convient, pour répondre, de notre côté, à l'excellence et à la grandeur de ce sacrement, que nous nous en approchions avec une très-grande humilité et un très-grand respect, avec un très-grand amour et une très-grande confiance, un très-ardent désir et une faim très-grande de ce pain céleste. L'excellence de ce sacrement réclame tous ces modes d'affection, à ces différents degrés.

Celui qui veut donc le recevoir comme il est dit, doit se livrer, plusieurs jours auparavant, à de pieuses considérations, a de saints exercices et de salutaires prières, purifier sa conscience, et se préparer par le sacrement de la Confession.

De là, nécessité de réprimander la liberté de certains prêtres qui, sans aucune précaution de l'endroit où on les appelle pour leur demander une messe, se rendent à la sacristie pour se revêtir de leurs habits sacerdotaux en riant et en parlant de choses mondaines, et quelquefois de plaisanteries et de choses légères.

Ils ne sont pas moins répréhensibles, ces mauvais chrétiens livrés à toute sorte de vices, qui viennent se confesser au bout de l'an; qui, du tribunal de la confession, passent à la sainte table pour y recevoir le Seigneur, sans se préparer à une si grande fête. L'hôte à qui on ne donne qu'une simple chambre, sans meubles, n'est pas bien logé. Que serait-ce si cette chambre avait servi toute l'année à des bêtes, et que celui qui voudrait y recevoir un hôte honorable, se contentât d'en chasser les bêtes et le fumier, et de l'offrir toute puante encore? Tel est celui qui, chargé des turpitudes et des vices de toute une année, se contente de les déclarer, bien ou mal, et ne prend pas soin de consacrer quelques jours à apaiser le Seigneur, ni de laver, par ses larmes, la demeure où il doit le recevoir, ni de l'arranger et de l'embellir de saints ornements. C'est un grand abus dans le peuple chrétien, et celui qui voudrait l'estimer et l'apprécier, — en le pesant non avec

le faux poids de Chanaan, mais avec le poids du sanctuaire, qui est le jugement de Dieu qui sert aux bons à peser, — n'a qu'à lire un sermon de saint Cyprien sur les *tombés*. D. Cypr., serm. v, *de Lapsis*, et il y trouvera la condamnation de cette espèce d'audace. En parlant des chrétiens qui avaient succombé et failli à la confession de la foi, en vue de la crainte des tourments, et sacrifié aux idoles, et qui après cela se confessaient et allaient communier immédiatement : Comment, — dit-il, — en quittant les autels du démon, les mains encore souillées du sacrifice diabolique, osez-vous vous présenter à ce très-saint sacrifice et ce très-divin sacrement? Comment, lorsque vos estomacs sont encore soulevés par les hoquets des aliments empoisonnés des idoles, et que vos gorges exhalent la puanteur de vos mets impurs; comment osez-vous approcher de cette table céleste, et ravir ce très-sacré corps, lorsqu'il est écrit : « Que celui qui ne sera point lavé de toute souillure ne mange pas cette chair ; et celui qui s'en approchera indignement mourra? » Ceux qui ne font point de cas de ces paroles injurient Notre-Seigneur, et leur péché est plus grand que lorsqu'ils le renièrent par la crainte des tourments. Jusque-là ce sont les paroles de cet excellent docteur et de ce saint martyr. Qu'eût-il pu dire de plus terrible?

Et si vous me dites que vous vous êtes déjà réconcilié avec Dieu par le sacrement de la Confession, je vous répondrai que ce n'est pas une raison pour ne pas prendre le temps nécessaire à considérer la grandeur de ce divin sacrement. Absalon s'était déjà réconcilié avec son père qui lui avait pardonné par l'intercession de Joab, et cependant il ne lui fut point accordé d'entrer dans le palais, ni de paraître devant le Roi, et l'entrée jusqu'à son père lui fut aussi refusée pendant trois ans. II *Reg.*, XIV, 21, 24, 28. Quoi donc d'étonnant que, lorsque la vue du père fut si longtemps refusée à son fils gratifié du pardon, vous soyez retenu par un délai de trois jours? Et cependant vos péchés contre Dieu sont bien plus grands que les fautes d'Absalon contre son père.

Mais vous me dites que si vous tardez trois jours vous retomberez dans le péché, et que c'est pour cela que vous vous hâtez, pour que de nouveaux péchés ne vous rendent pas de nou-

veau indigne du sacrement. A cela je réponds qu'il n'y a pas d'inconvénient, si les péchés sont véniels, — car le juste pèche sept fois par jour et trouve facilement le remède à ses fautes ; — mais si vous craignez qu'ils ne soient mortels, quelle préparation pure que celle de se présenter à l'autel avec une conscience si fragile et si peu déterminée au bien, que vous n'espériez pas persévérer trois jours dans le bien? Que devient ce ferme propos de ne pas offenser Dieu, dût-il vous en coûter la vie, avec lequel vous avez été à la confession, et que vous deviez ressentir effectivement pour vous y présenter? Où est cet amour pour Dieu au-dessus de toutes choses? Les forces de la grâce ne sont pas si débiles, et il n'est pas si facile au vrai pénitent de faillir, que s'il apportait le moindre soin à persévérer, il ne pût s'abstenir des mois et des années de pécher mortellement.

Mais vouloir obliger à cette médiocre attention les hommes charnels et sensuels, ne fût-ce que pendant trois jours, c'est comme si l'on voulait détourner une rivière de son lit, qu'elle occupe depuis tant d'années et dont on aurait grande peine à la séparer. Et si l'on y parvient à force d'art ou de violence, elle franchira bientôt ses digues pour retourner à son ancien lit. Il en est de même de ces hommes qui sont habitués depuis tant d'années à vivre dans cette misérable liberté de faire et de dire tout ce que réclament d'eux leur volonté corrompue et leurs appétits, et que l'on voudrait arracher à ce courant et forcer à résister au choc de leur nature dépravée. Cela leur cause un si grand tourment qu'ils ne voient pas le moment de s'affranchir de cette obligation et de retomber dans le courant de leurs mauvaises coutumes. C'est pourquoi ils s'empressent tant de remplir cette obligation, pour revenir promptement à leur vie passée. De sorte qu'en vérifiant bien cette affaire, et en tirant au clair la cause de cet empressement, on reconnaît qu'elle n'est pas autre chose que le tourment qu'ils souffrent à être tenus d'être bons pendant l'espace de trois jours, tant ils sont habitués à ne pas l'être. O infortunés, qui avez la présomption de vous sauver et d'être les compagnons de ceux qui ont travaillé et combattu fidèlement, vous qui supportez si impatiemment pendant trois jours seulement l'appareil et les armes de

cette milice céleste, pouvez à peine souffrir le joug de la vertu et chancelez dans la voie qu'ont suivie tous ceux qui se sont sauvés !

Cela doit suffire sur ce qui regarde la manière de nous préparer à ce sacrement. Il resterait à exposer les effets produits dans les âmes, mais nous traiterons plus loin de cette matière dans le sermon du très-saint Sacrement.

CHAPITRE XV.

Du sacrement de l'Ordre.

Nous allons traiter du sacrement de l'Ordre, qui est joint à celui de l'Eucharistie. C'est une chose avérée par le rapport des anciens et saints Docteurs qu'il y eut toujours dans l'Église des ministres destinés à son service pour administrer aux fidèles les sacrements. Quoique nous trouvions dans les divines Écritures les fidèles honorés de ce nom de nation sainte et de prêtres, selon les paroles du prince des apôtres : « Vous êtes la race choisie et le sacerdoce royal, » I *Petr.*, II, 9, et celles de l'Évangéliste dans son Apocalypse où il est dit que le Christ nous a aimés et lavés de nos souillures avec son sang, et nous a faits le royaume et les prêtres de son Père ; I *Apoc.*, v, 9 ; cependant ces passages doivent s'interpréter spirituellement comme il faut entendre le nom de Rois dans les mêmes Écritures. Nous sommes, nous chrétiens, les prêtres spirituels pour offrir à Notre-Seigneur nos cœurs humiliés et nos corps mortifiés, et les sacrifices de louange, de justice et d'innocence. Et de cette manière nous sommes rois, lorsque, pour notre soumission et notre obéissance à ses divins préceptes, le Seigneur nous accorde la vertu de commander à notre chair et à nos appétits désordonnés, de les gouverner par les lois de l'esprit.

Mais comme, outre cette royauté spirituelle, — à laquelle tous les chrétiens peuvent prétendre, — il faut à la vie humaine un gouvernement politique et temporel, des rois et des princes, des gouverneurs et des juges qui dirigent la république, administrent la justice et maintiennent la paix, auxquels le peuple rende hon-

neur et soit soumis — selon l'Apôtre, *Rom.*, XIII, 7, par son service, ses droits et ses tributs ; de même, en dehors du sacerdoce spirituel auquel peuvent prétendre tous les chrétiens, il convient qu'il y ait des ministres particuliers revêtus du caractère ecclésiastique, qui soient prêtres à un autre titre : que l'on nomme évêques, prêtres, — c'est-à-dire anciens, — prélats, docteurs, pasteurs, ministres du Christ, dispensateurs des divins sacrements et des mystères. Et de même qu'il n'est pas permis indifféremment à tous les chrétiens d'administrer les affaires de la république et son gouvernement, mais seulement à ceux préposés à cet effet par les rois et les princes, et choisis par les républiques conformément aux lois établies ; de même il n'est pas permis à tous les chrétiens d'administrer spirituellement, et de s'ingérer, sous prétexte de ce titre de chrétien et de prêtre spirituel, dans l'administration des divins mystères, dans la dispensation des sacrements, auxquels sont attachés des ministres propres et particuliers ordonnés et destinés à cet usage par l'Église. Ce sont les docteurs et les prédicateurs du saint Évangile, les prêtres supérieurs et inférieurs, qui doivent célébrer tous les offices qui appartiennent à leurs ordres. Et cela ne regarde que ceux qui ont été légitimement élus par les évêques.

Nous lisons sur plusieurs qui usurpèrent follement et audacieusement de semblables ministères et de semblables offices, qu'ils furent pour cela violemment châtiés par Dieu, tels que Coré, Dathan, Abiron et Ozias, dont les noms figurent dans les divines Écritures. *Num.*, XVI, 30, 31, 32; *Psalm.*, CV, 17; II *Paral.*, XXVI, 21. Personne ne doit s'élever à cette dignité à moins d'y être appelé par Dieu, selon ce que dit le Prophète. *Hebr.*, V, 4.

Traitons maintenant de la charge des ministres de l'Église. Disons d'abord ce que c'est que l'Ordre ; en second lieu, pourquoi on l'appelle sacrement et pourquoi il l'est en effet ; en troisième lieu combien il y a d'espèces d'Ordres, et les devoirs qui correspondent à chacune ; en quatrième lieu à quelle fin il fut institué ; enfin quelle est la signification des cérémonies qui l'accompagnent.

L'Ordre est un sacrement par lequel est accordé à celui qui a été choisi et revêtu légitimement de cette fonction, la grâce et le

pouvoir d'exercer un office spécial en qualité de ministre public de l'Église. Cette définition est claire. Disons seulement qui pourra se regarder comme appelé et élu, et quelles sont les grâces qu'il obtient par le sacrement de l'Ordre. Celui-là se dira avec raison appelé et choisi, qui le sera par Dieu et qui sera présenté par les prélats de l'Église qui ont pouvoir de donner l'Ordre en vertu des ordinations apostoliques. Mais il faut que l'appel et le choix de Dieu aient précédé pour que le sacrement soit transmis favorablement et obtienne ses effets sur le peuple.

Mais quels sont ceux choisis par Dieu? Nul ne le peut savoir avec certitude, parce que le Seigneur ne le manifeste pas par des signes sensibles. Il peut cependant y avoir des indices qui fassent conclure à cette élection avec confiance, comme lorsque l'on se sent porté à cette vocation par la gloire et l'honneur de Dieu, en la croyant plus favorable à son salut, et si l'on éprouve des dispositions au ministère, et le désir d'être utile à son prochain. Cela ne suffit pas, car saint Jean nous enseigne qu'il faut éprouver et examiner les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu, et ne pas se contenter de s'en rapporter au témoignage de chacun. I *Joan.*, IV, 1. C'est pourquoi ceux auxquels est confié cet examen doivent apporter un grand soin, pour savoir quelles sont les habitudes de ceux qui aspirent au sacrement, et rejeter ceux qui sont près de leurs intérêts temporels et guidés par eux dans leur vocation; ils doivent repousser loin d'eux toute affection charnelle, et ne voir que le but, ne point accepter enfin ceux qui ne seraient pas dignes d'être admis.

Ils doivent éprouver, s'ils sont catholiques, modestes, chastes, bien instruits, humbles, doux, pacifiques, suffisamment versés dans les lettres, habiles, de grande espérance, puissants pour persuader la vérité et convaincre ceux qui la combattraient. Telles sont les conditions que l'on doit désirer dans les ministres de l'Église, tels on doit les chercher pour que, pleins de telles espérances, ils soient dignement appelés et choisis. C'est ce qu'enseigne l'Apôtre, en écrivant aux évêques Tite et Timothée : « Ceux qui ne seraient pas tels, ne devront pas être reçus, mais rejetés. » I *Tim.*, IV, 6.

Ceux qui sont dignement choisis et ordonnés reçoivent la singulière grâce, devant Dieu, de la fermeté et de l'efficacité des œuvres de leur ministère, quand elles émanent de l'autorité qu'ils ont reçue de l'Église, ne fussent-ils pas en état de grâce, — ce qui s'entend des prêtres. — Car bien qu'ils soient tenus d'être revêtus du sacerdoce pour administrer les sacrements, ceux-ci ne dépendent pas de leur vertu, mais de la vertu du Christ et des paroles sacramentelles.

Pourquoi dit-on que l'Ordre est un sacrement, et l'est-il en effet? Parce qu'il réunit les conditions des autres sacrements, la forme et la matière substantielle, le signe visible et la grâce invisible. La forme consiste dans les paroles que l'évêque prononce en conférant les différents ordres, qui ont force et vertu par l'institution de Jésus-Christ. La matière et le signe extérieur dans les ordres mineurs consistent à remettre aux ordonnés divers moyens proportionnés à leur ministère. La forme, dans le sacerdoce, ce sont les paroles que prononce l'évêque : « Reçois le pouvoir d'offrir le sacrifice de la messe pour les vivants et les morts, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Forme et marque sensibles qui donnent la certitude à celui qui est ordonné qu'il reçoit de Dieu le pouvoir qui lui est donné par ce sacrement pour l'édification de l'Église.

Quant au nombre d'ordres renfermés dans ce sacrement, ils sont au nombre de sept. Le premier est celui des portiers; le second, des lecteurs; le troisième, des exorcistes ou conjurateurs; le quatrième, des acolytes; le cinquième, des sous-diacres; le sixième des diacres; le septième, des prêtres. Cette distinction de titres n'est pas nouvelle dans l'Église. Elle est, au contraire, très-ancienne, et consignée partie dans les Écritures et les traditions des apôtres, partie dans la doctrine des plus anciens et des plus saints Pères.

L'office des portiers était de garder l'entrée des temples, de défendre et d'interdire l'entrée à ceux qui en étaient indignes, aux excommuniés et aux pénitents. Celui des lecteurs, de lire et de chanter des leçons au chœur pendant le divin office. Celui des exorcistes et des conjurateurs, d'invoquer le nom divin sur les

possédés du démon, en conjurant les esprits malins, pour les chasser ou les apaiser. Celui des acolytes, outre les autres fonctions de l'autel, était de tenir les cierges allumés, au moment de l'Évangile, en signe de sa lumière, et aussi au moment de l'élévation de l'hostie et du calice. Celui du sous-diacre, d'assister le diacre et de chanter les prophéties et les épîtres. Celui des diacres, d'assister le prêtre et l'évêque, et de chanter l'Évangile, de recueillir les aumônes pour secourir les pauvres, et de prêcher. Celui des prêtres, d'exercer le ministère, d'enseigner la doctrine évangélique du haut de la chaire, et d'administrer les sacrements.

Ces fonctions sont attachées aux ordres depuis le temps des apôtres, quoique tous leurs exercices ne se pratiquent pas aujourd'hui, mais seulement ceux du sous-diacre, du diacre et du prêtre. Cependant il faut observer que si le sacerdoce est un ordre individuel, il n'en renferme pas moins beaucoup d'offices, de dignités, de pouvoirs et de grades. Les uns sont les grands prêtres, comme les patriarches, les archevêques, les évêques; les autres des prêtres ordinaires qui ont ce nom de commun avec tous ceux qui ont reçu le pouvoir de dire la messe; et au-dessus de tous comme la tête, le Souverain Pontife. Ces distinctions aident beaucoup à conserver l'unité et la paix dans l'Église, car, si tous étaient égaux, tous les avis domineraient, et il n'y aurait pas d'autorité supérieure pour régler ce qui devrait être déterminé.

Et pour résumer rapidement les devoirs des principaux prêtres, qui sont les évêques, disons qu'en outre de ce qu'ils ont de commun avec les prêtres inférieurs, ils doivent consacrer le saint chrême et l'huile sainte, confirmer les baptisés, bénir les églises et les autels, donner les ordres, consacrer les vierges en religion. Les archevêques et les patriarches doivent réunir les synodes, les évêques avec leurs curés, et visiter leurs diocèses; enfin veiller sur eux-mêmes et sur tout le troupeau confié à leur garde.

Quant au cinquième point qui regarde le motif pour lequel ce sacrement a été institué et son utilité pour l'Église, outre que cela résulte de ce qui a été dit, écoutons l'Apôtre : « Le Christ a fait les uns apôtres, les autres évangélistes, les autres pasteurs, les autres docteurs, pour le complément du nombre des élus, par les

divers ministères, pour l'édification du corps du Christ qui est son Église. » *Ephes.*, IV, 11. D'où l'on conclut que ce sacrement de l'Ordre fut établi par le Christ, pour que nous fussions tous appelés à la vérité, à notre conversion, à l'union, à la formation de ce corps du Christ, et que se complétât le nombre de ceux qui doivent se sauver. Et de la fin pour laquelle ce sacrement a été institué, on conclut quelle estime il en faut avoir, quel respect nous devons éprouver pour les prêtres et les ministres de l'Église, auxquels le Seigneur a dit : « Qui vous obéit, — c'est-à-dire, dans les choses que vous ordonnez et dites en qualité de ministres de l'Église, — m'obéit ; et qui vous méprise, me méprise moi-même. » Et l'Apôtre dit : « Les prêtres qui dirigent et administrent bien sont dignes d'un double honneur, principalement ceux qui se consacrent, s'appliquent à l'enseignement de l'Évangile. » I *Tim.*, V, 17.

Cet honneur que nous devons leur rendre ensuite, — comme le dit l'Apôtre en beaucoup d'endroits, — dans notre obéissance envers eux, dans notre respect, dans notre amour plein de charité, dans notre docilité, dans nos secours temporels, en échange de l'aliment spirituel qu'ils nous donnent, et qu'ils doivent toujours se proposer au lieu du gain et de l'intérêt temporel. Et ils en sont avertis par la couronne qu'on leur a faite non-seulement pour les distinguer des laïques, mais principalement pour les avertir par ce signe qu'ils doivent retrancher de leurs cœurs tous les soins superflus. Et par là le prêtre doit entendre toutes les choses mondaines. Sa principale affaire est de s'efforcer de remplir avec le plus grand soin les fonctions de son ministère, espérant de Dieu la substance nécessaire, sans désirer au delà.

CHAPITRE XVI.

Du sacrement du Mariage.

Au sacrement de l'Ordre succède celui du Mariage, autant parce que le prêtre est le ministre de ce sacrement, comme le dit le pape Évariste, et comme le prescrit le sacré concile de Trente.

sess. XXIV, 1, et que la bénédiction sacerdotale y est nécessaire, qu'à cause de la ressemblance et de la conformité qui existent entre ces deux sacrements.

Le mariage est cette union individuelle de l'homme et de la femme selon les lois de Dieu et de son Église. Nous trouvons dans le mariage, selon les règles établies, les parties et les conditions des autres sacrements. Il a sa forme et sa matière propres et les signes visibles de la grâce invisible. La forme consiste dans les paroles par lesquelles les parties se déclarent l'une à l'autre leur consentement intérieur pour leur union, leur société et leur vie. Et ces paroles ont la force et la vertu de celles que le Seigneur prononça dans l'Évangile : « Celui qui fit l'homme dans le principe, créa l'homme et la femme et dit : L'homme laissera pour sa femme son père et sa mère, et sa femme devra le suivre, et ils seront deux dans une même chair. » *Matth.*, XXIV, 4, 5. L'homme ne doit donc pas séparer ce que Dieu a uni. Les signes visibles sont l'union des mains et l'échange d'un anneau.

La grâce que reçoivent dans ce sacrement ceux qui s'y présentent avec une intention pure et la crainte de Dieu, fait que l'on s'aime avec un chaste amour, comme le Christ aima son Église, et l'Église le Christ. La considération que l'homme représente le Christ dans ce sacrement et la femme, l'Église, les fera vivre avec piété, se respecter, s'honorer l'un l'autre, s'aimer saintement, et élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur, en pourvoyant au culte de Dieu et de son Église et aux célestes demeures ; et cette intention devra dominer dans la pratique du mariage. C'est la source des grâces que l'on reçoit dans ce sacrement.

Considérons maintenant ce que c'est que le mariage. Cela résulte de ce que dit l'Apôtre : « Personne ne hait sa propre chair. Chacun au contraire la soutient le mieux qu'il peut, et la réjouit, comme le Christ fit pour son Église, car nous sommes les membres de son corps. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère pour s'unir à sa femme dans une demeure et une société de manière à ne former qu'un. » *Éphes.*, V, 29, 30, 31. La grandeur et l'excellence de ce sacrement consistent dans la figure de l'union de notre rédempteur Jésus-Christ avec son Église. Voilà pourquoi l'Apôtre

appelle le mariage sacrement et figure de l'étroite amitié et de l'union du Christ avec son Église où nous tous fidèles nous formons une même chose, un corps mystique dont le Christ est la tête. Et puisque le mariage a une si noble signification, — qui doit être pour nous une si grande consolation, — il devait, par cette seule raison, être appelé et honoré de ce nom de sacrement.

Voyons comment ce sacrement doit être reçu et conservé parmi les hommes. Puisque c'est un véritable sacrement, il n'y a pas de doute qu'il ne doive être respecté et envisagé avec piété, comme les autres sacrements. Je dis donc qu'on le recevra dignement et saintement lorsqu'on se proposera en le recevant l'honneur et la gloire de Dieu, de se sauver dans cet état, et que l'on gardera pour le recevoir les lois de Dieu et de son Église. Et les époux en useront bien lorsque n'oubliant pas la noble fin qu'ils se sont proposée, ils craindront et respecteront Dieu, et garderont sa loi, et s'aimeront d'un amour honnête, sans se proposer dans leurs rapports de satisfaction sensuelle, ayant en vue au contraire l'amour des fruits de bénédiction pour honorer Dieu, ou une médication et un remède; se gardant l'un envers l'autre une réciproque fidélité et passant toute leur vie sans pensée de divorce, s'aidant et se protégeant l'un l'autre dans les besoins et dans les travaux. De cette manière ils représenteront véritablement l'union et l'amour du Christ et de l'Église.

Les époux doivent toujours se représenter la crainte de Dieu et son service, autant parce que le Seigneur est l'unique instituteur de ce sacrement, que parce qu'il a été établi dans l'état d'innocence, et parce que sans la crainte de Dieu rien ne peut avoir un bon commencement ni une bonne fin. L'amour entre les époux doit être tel qu'il renferme les motifs de toutes les bonnes amitiés et les bonnes affections : ce fut une des causes de l'institution du mariage. C'est ce que signifient les paroles que nous lisons et que prononça le Seigneur après avoir créé Adam, notre premier père : « Il n'est pas bien que l'homme reste seul ; donnons-lui pour compagne un être semblable à lui. » *Genes.*, II, 18.

Une raison principale aussi de cette institution fut de produire une génération dans laquelle la religion chrétienne et le culte

divin s'épanouissent. Une autre fut la multiplication de l'espèce humaine signifiée par ces paroles : « Croissez et multipliez. » *Genes.*, IX, 7. Et comme Dieu fait tomber sa bénédiction sur la tête de ceux qui s'unissent dans ces saintes intentions, le démon a juridiction et pouvoir sur ceux qui se marient pour satisfaire leurs sens, comme le dit le saint ange Raphaël au pieux Tobie. *Tob.*, VI, 17.

La fidélité est strictement exigée entre les époux, parce qu'il est de l'essence du mariage, depuis la réforme évangélique, de n'admettre que deux personnes, ce qui rend l'adultère l'ennemi mortel du mariage. Voilà ce que dit l'Apôtre contre ce péché : « Que le mariage soit honoré en toutes choses et que la chambre des époux soit respectée, car le Seigneur vengera l'injure faite à ce sacrement qui représente la fidélité de l'Église envers Jésus-Christ ; et celui qui ne l'observe pas fait une injure personnelle à celui qu'il représente. » *Heb.*, XIII, 4. La femme devrait se dire : Tant que je garde fidélité à mon mari, je représente la sainteté de l'Église envers le Christ, et une vérité catholique; mais lorsque je viole cette fidélité je perds le plus grand bonheur qu'il y ait dans ce sacrement, — celui d'être la figure de l'union du Christ et de l'Église, — et je représente un horrible mensonge et un abominable blasphème, c'est-à-dire que l'Église a trahi son époux Jésus-Christ. L'homme doit penser de même. D'où nous voyons qu'en pareil cas l'homme pèche plus gravement que la femme, non-seulement parce que Dieu l'a fait plus fort et plus prudent, mais parce qu'il fait une plus grande injure au Christ qu'il représente, en montrant dans sa trahison celle que le Christ fait à son épouse. Cette considération inspirera une grande horreur et une grande épouvante aux époux chrétiens, une plus grande vigilance pour la fidélité qu'ils se doivent, que la crainte de la mort et la perte de l'honneur.

Enfin les époux doivent vivre et demeurer toujours ensemble. Le mariage chrétien n'admet pas de lettre de divorce ni de séparation, comme le dit le Seigneur : « Il n'appartient pas à l'homme de séparer ceux que Dieu a unis. » *Matth.*, IX, 6. Et l'Apôtre dit la même chose par ces paroles : « Je prescris, ou plutôt ce n'est

pas moi, c'est le Seigneur, à la femme rejetée par son mari pour cause d'adultère, de ne point se marier avec un autre, et au mari de ne point abandonner sa femme. » I *Corinth.*, VII, 10, 11, 12. De telle sorte que lorsqu'ils sont séparés pour adultère, ou quelqu'une des causes que les sacrés canons reconnaissent comme légitimes, pour motiver leur séparation, l'un ne peut se marier tant que l'autre vit; car cette séparation ne fait pas cesser le mariage, mais éloigne seulement la société des époux qui était une cause d'offense plus grave envers Dieu, par suite de leur mésintelligence.

Mais il peut s'élever trois objections au sujet de la doctrine de ce sacrement. La première consiste à savoir si l'on peut contracter mariage sans se proposer le but de génération et y vivre sans la fonction matrimoniale, puisque nous avons dit que la principale cause de l'institution de ce sacrement était la génération. On répond que oui, et que saint Édouard, roi, est loué pour l'avoir fait et être demeuré vierge avec son épouse. Et le mariage de saint Joseph et de la Vierge fut réel. En effet, ce n'est pas la seule cause, ni la plus importante; mais bien l'indissolubilité que représente ce lien du Verbe divin avec la nature humaine, dont il est de foi qu'il ne s'est point séparé et ne se séparera jamais.

De la seconde objection il résulte que, si la génération est une raison principale, les vieillards et les infirmes ne paraissent pas pouvoir se marier. On y répond qu'il suffit qu'il existe une des raisons et des causes de l'institution de ce sacrement pour être apte à le recevoir; et que de se proposer de former une solide amitié et une union véritable, c'est aussi là une cause et une raison valides, et qu'après le premier péché ce sacrement a une autre raison d'être qui est de porter remède à l'incontinence. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Il est bon de demeurer pur; mais tous n'y sont point appelés; c'est pourquoi mariez-vous pour éviter l'incontinence. » I *Corinth.*, VII, 8, 9.

Mais nous n'approuvons pas les mariages qui se font dans le but d'accumuler les richesses; et beaucoup moins ceux dont le principal objet est la sensualité. Ils ne sont pas exempts de péchés, bien qu'ils ne soient pas mortels, pour les autres biens qu'offre

cet état. Nous avertissons ceux qui se trouvent dans ce cas de corriger la mauvaise pensée qui a présidé à leur union, et de s'efforcer de bien continuer ce qu'ils ont mal commencé, de demander pardon de leurs fautes, et de tâcher de purifier leurs intentions comme les vrais époux. Que le plus fort vienne au secours du plus faible, et se souvienne qu'aucun des époux n'est son maître et ne peut se refuser à l'autre sans cause légitime, pour que l'un des conjoints n'ait pas motif de chercher appui ailleurs. L'Apôtre insiste sur cette recommandation.

Je veux avertir ici que l'on doit toujours éviter les mariages clandestins sans les parents ou ceux qui en tiennent la place, et sans le ministre ecclésiastique, — comme le prescrit le saint concile de Trente, en ordonnant que l'on soit assisté du curé ou de tout autre avec sa délégation et son autorisation, et de deux témoins. — *Sess.* XXIV, cap. 1. Sans quoi le mariage ne serait point valide. On doit avant tout publier les bans, sans lesquels le curé et les témoins, eussent-ils été présents, seraient répréhensibles pour ne s'être point conformés à la prescription; et le curé mérite d'être réprimandé s'il n'y a pas eu nécessité pour lui à négliger les bans. Ce qui peut arriver lorsqu'il y a présomption que l'on veut s'opposer méchamment au mariage : dans ce cas une publication suffirait, on pourrait même s'en passer en consultant pour cela l'Ordinaire et avec sa permission. Le saint concile juge incapables ceux qui ne se soumettraient pas à cet ordre, et casse un tel contrat. Il ordonne aussi que les contractants, le ministre, et les témoins, soient réprimandés selon le bon plaisir de l'évêque ou de l'Ordinaire. Le saint concile avertit aussi qu'on ne peut cohabiter ni s'unir avant d'être mariés et d'avoir reçu dans l'église la bénédiction nuptiale, du curé lui-même ou de tout autre ayant reçu une permission de lui ou de l'Ordinaire.

Il prescrit encore que le curé tienne un registre où soient inscrits les noms des époux, du curé et des témoins, avec l'année, le mois, le jour, le lieu et l'église. Il avertit aussi ceux qui veulent se marier que trois jours avant ou après les fiançailles, avant la consommation du mariage, ils se confessent avec un examen particulier de leur conscience et reçoivent le très-saint sacrement de

l'autel; et il désire que dans chaque province se conservent les saintes et louables coutumes qui s'observent dans la célébration de ce sacrement au sujet de ce que nous avons dit et ordonné. J'ajoute que l'on doit soigneusement exiger que le consentement des époux soit libre et qu'il n'y ait aucune fraude non-seulement sur la personne, mais aussi par rapport à la dot pour éviter plus tard toutes les occasions de discorde entre le mari et la femme en cela et en tout le reste; pour que le mariage n'aboutisse pas à un juste ou injuste divorce.

En concluant ce chapitre, je dis que les époux doivent vivre chrétiennement dans leur état, et précisément en paix et en amour avec la crainte de Dieu. Mais. ô vous qui n'êtes pas encore mariés et avez l'intention de le faire, proposez-vous, avant tout, le Seigneur et le désir de lui plaire et de vous sauver, et demandez-lui la compagne qui vous puisse aider à cela, désirant trouver en elle plutôt la vertu que les richesses et la beauté; bien qu'il ne soit pas interdit de considérer s'il y a de quoi entretenir sa maison conformément à l'état d'un chacun, de quoi passer la vie et supporter les charges du mariage. Ainsi placés dans la main du Seigneur, et en vous aidant ou vous laissant aider des conseils et des avis de vos parents, ou de ceux qui tiennent leur place, et auxquels vous pouvez vous fier, vous commencerez votre état comme un saint et divin commandement, en persévérant dans la crainte du Seigneur et en lui demandant que votre vie soit pacifique et constante, votre lit honnête et pur, en vous efforçant d'élever vos enfants dans la doctrine chrétienne et dans les bonnes habitudes, le meilleur héritage que vous leur puissiez laisser. Nous avons parlé dans le quatrième précepte des autres choses qui concernent le mariage.

CHAPITRE XVII.

Du sacrement de l'Extrême-Onction.

Le septième et dernier sacrement est celui de l'Extrême-Onction. Il faut dire d'abord quel en fut le premier auteur, et quand commença l'usage d'oindre les malades; ensuite pourquoi on lui a

donné ce nom et pourquoi il est un sacrement; quels en sont les effets; enfin comment il convient de le recevoir.

L'évangéliste saint Marc nous dit de l'auteur de ce sacrement : « Les apôtres envoyés par le Seigneur, allaient prêchant la pénitence, chassant les démons, faisant l'onction aux malades et les guérissant. » *Marc*, VI, 12, 13. De sorte que par ce passage de l'Évangile on voit comment les apôtres, envoyés par le Seigneur pour prêcher, commencèrent l'usage de l'onction sacrée sur les malades; et il n'y a pas à douter que ce fut par ordre exprès du Christ et non par la volonté des apôtres. Ceux-ci furent les premiers ministres de ce sacrement, mais le Christ en fut l'instituteur.

De là nous comprenons aussi quel respect il faut y apporter, à cause de celui qui l'établit et de ceux qui en furent les ministres. Car ce ne fut point une invention humaine, mais une prescription divine et une pratique apostolique. Il est évident que les saints apôtres ne faisaient point usage de cette onction comme d'un onguent ou d'un remède naturel; puisque l'huile ne peut généralement convenir à toutes sortes de maladies. Mais ils s'en servaient comme d'une chose destinée par son fondateur à la médecine spirituelle des âmes. En effet, le Seigneur ne les envoya pas prêcher et guérir comme des médecins et des chirurgiens corporels; mais comme des apôtres pour prêcher la bonne nouvelle et dissiper dans le monde les ténèbres de l'ignorance et du mensonge, par la vérité et la lumière de l'Évangile, et affirmer leur doctrine par des merveilles et des miracles, pour opérer guérison du corps en signe et en témoignage du salut qu'il avait le pouvoir d'opérer dans les âmes.

Et pour confirmer plus puissamment cette vérité, écoutons ce que dit l'apôtre saint Jacques le Mineur : « Lorsque quelqu'un de vous sera malade, qu'il fasse appeler les prêtres de l'Église, et que ceux-ci prient pour lui en lui faisant l'onction sainte au nom du Seigneur. Et la prière fidèle guérira le malade, et ses péchés lui seront pardonnés s'il en a. » *Jac.*, V, 14, 15. Par cette onction au nom du Seigneur, accompagnée de la prière du prêtre, il est donné à entendre que ce n'est point la vertu naturelle de l'huile qui agit ici, mais la vertu sainte et sacramentelle que le fondateur y a

attachée. Ce serait le cas d'appuyer cette vérité sur le témoignage de beaucoup d'anciens et recommandables docteurs qui confirment ce que nous disons de ce sacrement. C'est ainsi que l'interprétèrent saint Denys, saint Clément, saint Ambroise, saint Augustin et d'autres que je passe sous silence. Mais je ne veux point taire les paroles et la sentence de Théophile qui dit à propos du passage de saint Marc que nous avons cité : « Saint Marc seul nous rapporte comment les apôtres faisaient avec l'huile l'onction sainte sur les malades; et saint Jacques, cousin de Notre-Seigneur, nous recommande, lorsque nous serons malades, d'appeler les ministres de l'Église pour qu'ils fassent des prières et des onctions sur le malade. D'où Théophilacte affirme ouvertement que l'onction pratiquée par les apôtres est celle dont parle saint Jacques. C'est celle dont l'Église fait usage au dire de ce saint docteur, et qui est comptée au nombre des sept sacrements comme nous allons le dire. » Théoph., sur le chap. VI de *Marc*.

Après avoir établi que l'usage de ce sacrement remonte au temps des apôtres et que Jésus-Christ en fut le fondateur, voyons pourquoi c'est un sacrement. C'est parce qu'il réunit les conditions des autres sacrements : la forme et la matière déterminées, et les signes visibles de la grâce invisible qui s'obtient par lui. La forme est dans les paroles que dit le prêtre au moment de l'onction et que voici : Par cette onction et sa très-sainte miséricorde, que Notre-Seigneur Jésus-Christ te pardonne tous les péchés que tu as commis par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, les mains et les pieds. Ainsi soit-il. La paix soit avec toi. » Ces paroles tirent leur vertu et leur force de leur institution, comme il est prouvé par les deux témoignages de l'évangéliste saint Marc et de l'apôtre saint Jacques.

La matière et le signe visible dont nous nous servons dans ce sacrement et qui signifie la grâce invisible est l'huile sainte. Le même Théophilacte donne la raison de l'usage de cette matière en parlant de saint Marc : « Il dit que l'huile fortifie les membres fatigués par le travail et porte dans les ténèbres la lumière qui nous réjouit, signifiant par là la miséricorde de Notre-Seigneur et la grâce de l'Esprit-Saint qui nous donnent la force spirituelle et

la joie du cœur. » Théoph., *ibid.* Saint Cyrille nous parle avec plus de clarté et d'élégance de la signification sacrée de cette huile sainte. La miséricorde de Dieu, dit-il, est figurée par l'huile qui en représente les qualités. L'huile monte et nage sur tous les liquides. Or la miséricorde de Dieu s'élève au-dessus de toutes ses œuvres, au-dessus de la justice divine, et se découvre davantage aux hommes, comme le dit saint Jacques : « La miséricorde de Dieu dépasse sa justice. » *Jacob.* II, 13. Et le Psalmiste s'exprime ainsi : « Sa miséricorde dépasse toutes ses œuvres. » *Psalm.*, CXLIV, 9. L'huile adoucit le feu des plaies, amollit la dureté des tumeurs, et cicatrise les blessures.

La miséricorde de Dieu est le remède unique et universel de toutes les infirmités de l'âme qui sont les péchés. David l'exprime dans ses cantiques : « Loue le Seigneur, ô mon âme, qui te pardonne tous tes péchés et guérit toutes tes infirmités, accomplit tous tes désirs et te couronne de miséricorde et de compassion. » *Psalm.*, CII, 2, 3, 4. Il était d'usage parmi les anciens lutteurs de se préparer à la lutte en s'oignant d'huile. Ainsi le Seigneur oint les valeureux combattants des démons de l'huile de sa grâce et de sa miséricorde, pour leur donner les forces nécessaires à sortir victorieux de cette terrible lutte. Or, puisque l'huile et l'onction sainte ont une signification sacrée, — comme cela résulte de la doctrine de ces saints docteurs, — c'est avec raison qu'on nomme l'Extrême-Onction un sacrement et qu'elle l'est en effet.

Mais pour apprécier plus complétement la grâce que ce sacrement accorde à ceux qui le reçoivent dignement, voyons quelques-uns des effets qu'il produit. L'apôtre saint Jacques dit : « La prière fidèle sauvera le malade; le Seigneur lui rendra la force et lui accordera le pardon de ses péchés. » *Jacob.*, V, 15. D'où il résulte que l'Apôtre promet clairement la faveur du Seigneur par la prière fidèle jointe à l'onction sainte qui lui rendra la santé, s'il le faut, ou allégera ses peines, ou bien augmentera ses espérances de salut éternel en le séparant de l'amour de cette vie, et le fortifiera pour la lutte contre les tentations du temps et l'épouvante de la mort. Tels sont les fruits d'une sainte onction dignement reçue.

Par les fruits nous pouvons apprécier l'arbre et reconnaître avec

quelle piété il faut recevoir ce sacrement. La foi doit être telle qu'on en espère le salut du corps, et bien sûr celui de l'âme par la miséricorde de Dieu qui opère dans ce sacrement. Quant au moment de le recevoir, il faut profiter de celui où le malade est dans sa pleine connaissance, pour qu'il puisse se préparer à le bien recevoir, et qu'il soit à même de comprendre ce qu'il reçoit et de dire verbalement ou mentalement cette prière :

Seigneur, mon Dieu et mon Père céleste, je vous demande humblement, moi misérable pécheur, par votre Fils unique, notre Sauveur, que pendant que l'on fait à mes membres indignes cette onction avec la sainte huile visible, vous fassiez une onction intérieure à mon âme malade et blessée, avec la divine huile de la joie, avec la grâce du Saint-Esprit et votre miséricorde infinie; que vous me délivriiez de tout le mal que j'ai mérité par mes fautes, que vous m'éclairiez de votre lumière et que vous me réjouissiez de votre vue qui est la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Et comme c'est à la dernière heure que Satan redouble d'efforts dans ses tentations, le malade doit, après avoir reçu le sacrement, dire en lui-même avec un esprit plein de confiance : « Je suis membre du Christ, son soldat et son athlète, parce que j'ai été oint en son nom, selon la doctrine des saints apôtres. Retire-toi donc, prince des ténèbres, esprit perdu, pervers et impur, va-t-en, car il n'y a plus rien en moi de toi, puisque Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Sauveur, qui t'a châtié, t'a chassé de ce monde. Je n'ai plus peur de toi, armé que je suis des divins sacrements et de la vertu de mon Rédempteur. Plus grande est la grâce dont je jouis que ta malice. Il y en a plus avec moi qu'avec toi. J'ai pour moi toute l'assemblée des saints qui prie pour moi celui qui t'a enlevé toutes les dépouilles de tes vols. A l'abri d'une telle égide, qu'ai-je à redouter de toi? Et pour garant de cette protection, j'ai d'infaillibles témoins et des signes certains, qui sont les très-saints sacrements de l'Église, et me répondent des divines promesses qui y sont renfermées. »

Le Seigneur répondra fidèlement à ceux qui seront mus en temps opportun par de telles considérations, par une abondance de consolations et de force qui leur permettra de triompher des

craintes de la mort, et des perfides attaques du démon. Cela doit suffire à la conclusion de l'objet de ce sacrement et de tous les autres.

CHAPITRE XVIII.

De l'ineffable sacrifice de la Messe et de sa signification.

Comme parmi tous les mystères de la religion chrétienne le plus grand est celui de la Messe, — par la raison qu'on y consacre le plus grand des sacrements, — il sera bon, — maintenant que nous avons traité des sacrements et de leur usage, — de traiter aussi du mystère de la Messe et de la manière dont nous devons y assister. Et pour cela, il faut d'abord déclarer ce que c'est que la Messe, parce que la grandeur du mystère en découle ainsi que le respect avec lequel nous devons y assister.

La Messe est le plus grand sacrifice que nous puissions offrir à Dieu. L'Église, — par le ministère du prêtre, — y offre au Père éternel son Fils unique qui s'offrit à lui pour nous sur la croix. Les saints avaient coutume, dès le commencement du monde, d'offrir à Dieu des animaux, comme nous le voyons par l'offrande du pieux Abel, et qu'il est à présumer que tous les bons firent : témoins Abraham, Isaac, Jacob et le saint homme Job, conformément à la loi. Ces sacrifices étaient comme une confession et une déclaration que le Seigneur était créateur, conservateur et dispensateur de tous les biens; et reconnaissant envers lui comme envers le Seigneur universel, on lui offrait un peu de chaque quantité qu'on recevait de lui en lui rendant grâces pour le tout. Et ces sacrifices étaient non-seulement des professions de foi et des actions de grâces pour les bienfaits reçus, mais encore une réparation pour les péchés commis. La mort des animaux pour le sacrifice voulait dire que ceux qui les offraient, méritaient eux-mêmes la mort pour avoir offensé un tel Seigneur. Or, comme ils n'avaient pas la permission de se tuer, et que Dieu le défendait, reconnaissant qu'ils l'avaient mérité, ils offraient la vie des animaux et demandaient au Seigneur pardon pour leurs fautes.

Mais comme ces sacrifices étaient imparfaits et n'avaient d'autre valeur par eux-mêmes que celle qui leur venait de l'humilité et de la piété qu'on y apportait, — car selon l'Apôtre il était impossible qu'il y eût dans le sang d'un animal une vertu capable d'effacer le péché, *Hebr.*, x, 4, le Fils de Dieu vint au monde, et plein de l'inestimable ardeur de la gloire de Dieu et de la charité des âmes, il s'offrit en sacrifice pour rétablir l'honneur de son Père, et satisfaire à la justice pour nos dettes. Et il accomplit ce sacrifice sur la croix, et ce sacrifice fut d'un prix infini à cause de la dignité de la personne qui l'offrait, et de l'amour avec lequel il fut offert. Il ne faut pas croire pour cela que Dieu se réjouit de nos douleurs et de notre mort; mais il se réjouit extrêmement de la charité, de la piété, de la douceur, de la patience et de la souveraine obéissance de son Fils unique, qui offrit sa vie pour la gloire et l'honneur de son Père avec une souveraine piété, un amour souverain, et une souveraine joie. Car ce qu'il souffrit fut bien moindre que l'amour avec lequel il le souffrit, et il en eût été de même s'il avait eu mille vies à donner.

Ce sacrifice fut tel et si agréable au Père éternel, qu'il suffit — quant à ce qui touche au sacrifice — pour le pardon de tous les péchés du monde, et de cent mille mondes, et pour mériter tous les biens éternels. C'est pourquoi, lorsqu'il eut été célébré, Dieu ne voulut plus d'autres sacrifices, et tous s'éclipsèrent comme les étoiles en présence du soleil. Et c'est ce qui a fait dire par un de ses prophètes à ceux de la loi ancienne : « Ma pensée ni mon cœur ne sont plus avec vous, et je ne recevrai plus de vos mains d'offrandes ni de sacrifices, parce que mon nom s'est étendu de l'Orient à l'Occident parmi les nations, et que l'on m'offre partout une victime très-pure. » *Malac.*, I, 10, 11. Cette offrande n'est pas autre chose que celle de l'Agneau sans tache dont le grand Jean-Baptiste a dit : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte les péchés du monde. » *Joan.*, I, 29.

Ce sacrifice, qui est offert à la Messe, est le même qui fut offert sur l'autel de la croix au sommet du Calvaire, et il est reçu avec la même faveur d'un côté que de l'autre. Le sang du Fils, dans sa divine présence sur l'autel, fume aussi agréablement aux yeux du

Père que le jour où il fut répandu en réalité. Le même sacrifice qui fut offert ici s'offre aussi là quoique d'une manière différente. D'un côté il fut visible et douloureux ; de l'autre, il est sacramentel, invisible et sans douleur.

Pour l'intelligence de cela il faut remarquer que le Christ, notre Sauveur, est prêtre — comme dit David — selon l'ordre de Melchisédech. *Psalm.*, CIX, 4. Et il se nomme ainsi pour se distinguer des prêtres selon l'ordre d'Aaron qui offraient du sang étranger, et non leur propre sang. Melchisédech sacrifia et offrit à Dieu du pain et du vin, et le texte dit qu'il était prêtre du Très-Haut. *Genes.*, XIV, 19. Le Christ, notre Rédempteur, n'offrit pas du sang étranger, mais son propre sang. Voilà pourquoi il ne s'appelle pas prêtre selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech. Car dans la dernière cène, après avoir mangé l'agneau, il se donna à ses disciples sous les espèces du pain et du vin ; et non-seulement il se donna à eux, mais il s'offrit aussi au Père pour qu'il le reçût en rémission des péchés et en mémoire du sacrifice qu'il devait faire de lui-même sur la croix le jour suivant.

Lorsque dans le sacrifice et l'oblation de la Messe nous offrons au Père éternel son fils Jésus-Christ, nous ne le lui offrons pas comme il s'offrit le vendredi saint sur la croix, mais bien comme le jour auparavant dans le sacré cénacle pendant la cène ; non plus sanglant, comme sur la croix, mortel et douloureux, car, — comme dit l'Apôtre — il ressuscita d'entre les morts pour ne plus mourir, *Rom.*, VI, 9, mais bien comme il s'offrit dans la cène, en figurant le sacrifice de la croix. C'est ainsi que nous le lui offrons dans le sacrifice de la Messe, en rendant grâces au Père éternel de nous avoir admis dans son amitié par ce sacrifice. Par ce sacrifice de la Messe nous nous appliquons le prix du vrai sacrifice et nous y offrons pour nos péchés son Fils au Père éternel. Et nous y prions pour le pardon de nos péchés, confiants dans les mérites de Jésus-Christ. Par lui nous demandons tout ce dont nous avons besoin pour cette vie et dans l'autre. De même nous demandons au Père éternel, par Jésus-Christ son Fils, qu'il éloigne de nous chrétiens, tous les maux et nous accorde tous les biens. Par ce sacrifice et par cette offrande nous apaisons Dieu, nos péchés nous

sont pardonnés et nous nous appliquons le mérite de la mort de Jésus-Christ. Ce sacrifice est permanent et éternel, parce que le Christ est le prêtre éternel dont le corps et le sang s'offrent en constante immolation pour apaiser Dieu, comme le prouve l'Apôtre en disant : « La loi eut beaucoup de prêtres parce qu'ils étaient mortels et ne pouvaient durer, mais le Christ qui vit éternellement est revêtu d'un sacerdoce éternel. » *Hebr.*, VII, 28. De sorte que dans ce saint sacrifice de la Messe les péchés sont pardonnés, parce qu'on y renouvelle et rappelle l'unique sacrifice de la mort du Christ; parce qu'il y est annoncé, loué et glorifié. Et le prêtre représente tout cela dans ses actes, ses cérémonies, ses paroles, ses ornements, ses œuvres et son intention.

Il est donc suffisamment démontré comment la Messe est un sacrifice, en quoi il s'accorde avec le sacrifice de la croix et en quoi il diffère. Remarquons ici qu'en dehors de ce que nous avons dit et qui constitue l'essence de la Messe, il y a d'autres choses qui nous viennent en aide pour offrir ce sacrifice avec une plus grande piété : comme les oraisons, les lectures de la sainte Écriture, les lettres, les Évangiles, les cérémonies sacrées, qui élèvent à la considération des divins mystères qui y sont représentés, et dont nous tirerons d'autant plus de fruit que notre dévotion, notre respect et notre pureté auront été plus grands. Remarquons aussi que ce n'est pas seulement le prêtre qui offre, mais aussi tous ceux qui assistent à la Messe. Deux choses concourent à ce sacrifice : l'une principale qui est le sacrifice et l'offrande; l'autre accessoire et qui consiste dans ce qui précède, c'est-à-dire la préparation, la confession, les vêtements ou ornements, et les saintes cérémonies et prières qui l'accompagnent. Toutes ces choses accessoires servent à réveiller notre piété, à édifier notre vie, à purifier nos consciences, à nous rendre plus dignes d'offrir le sacrifice et d'en retirer les meilleurs fruits pour nos âmes. Voilà tout ce que nous devons comprendre par le mot de Messe.

En quoi consiste la vie naturelle et corporelle de l'homme, et sa vie spirituelle; des moyens qui servent à sa subsistance et de la raison pour laquelle il trouve dans la Messe les éléments nécessaires à la vie spirituelle.

Il résulte de ce que nous avons dit que la Messe est un des mystères les plus élevés de la religion chrétienne, et un excellent remède pour réparer nos vies. Nous avons déjà établi que dans le chrétien il y a deux vies : l'une naturelle et corporelle qui nous est commune avec les animaux et qui consiste dans l'usage des cinq sens; l'autre surnaturelle et spirituelle qui nous assimile à des anges et fait dire à l'Apôtre : « Notre société véritable est dans le ciel. » *Ad Philipp.*, III, 20. Elle consiste dans la pratique de toutes les vertus, principalement dans celle de l'amour de Dieu et du prochain. C'est une vie où aucune affection charnelle n'a le droit de se faire entendre, et où la voix de la pure raison doit se taire lorsqu'elle se rencontre avec la lumière de la foi, car elle a pour guides la foi, l'Esprit de Dieu et sa grâce. Or, de même que la vie corporelle et animale a des moyens propres de subsistance qui sont les aliments, les remèdes et les atmosphères qui lui sont nécessaires, — car autre chose est la vie, autres sont les moyens qui l'alimentent; — de même la vie spirituelle et surnaturelle a ses moyens propres pour se soutenir et se rétablir.

Telle est la prédication, parole vivante de Dieu, divine semence qui selon l'Évangile donne les fruits de la vie éternelle lorsqu'elle tombe dans des cœurs bien préparés. *Luc,* VIII, 15. Le second moyen, c'est la lecture, à défaut de prédication. La bonne lecture est la parole écrite de Dieu, comme le sermon en est la parole parlée. Le troisième est la contemplation des choses célestes. Cette contemplation qui est la lumière de l'entendement, est comme l'aliment du feu de la charité, le frein de notre vie, le stimulant de la dévotion et de toutes les vertus. Le quatrième, est la pratique des sacrements de la confession et de la communion, par lesquels nous est communiquée la grâce du Saint-Esprit, principe et fondement de cette vie spirituelle et divine. Le cinquième est la prière dont l'objet est de demander la grâce. Et lorsque la prière est ce qu'elle doit être, sa récompense est d'obtenir la grâce au moyen

de laquelle nous conservons cette vie spirituelle, et nous nous défendons de l'ennemi et de ses tentations, selon ce que dit notre Sauveur : « Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation. » *Matth.*, xxvi, 41.

Tels sont les principaux aliments qui soutiennent cette vie et dont doit se pourvoir celui qui désire s'y maintenir. Ce sont les fondements de cette demeure de Dieu, et les colonnes de cette œuvre. Sans eux l'homme ne peut persévérer longtemps dans cette vie et dans cet heureux état, à cause de la force de ses ennemis, de la faiblesse de sa chair, des mauvais penchants de sa nature corrompue, des occasions sans nombre et des piéges que l'ennemi lui offre et lui tend, et qu'il doit combattre par ces armes spirituelles. C'est pourquoi vouloir persévérer dans cette vie sans ces moyens, c'est vouloir vivre dans la vie corporelle sans manger, ou faire un pont sans arcs-boutants.

Et pour faire voir clairement l'excellence infinie de ce mystère de la Messe, — s'il reste encore quelque chose à dire, — disons que tous ces moyens et motifs de bien vivre s'y trouvent réunis, et y sont réunis au degré de la plus haute et de la plus héroïque perfection. De telle sorte qu'on y rencontre tous les secours de la vie spirituelle, tous les remèdes de nos infirmités, toutes les armes de l'arsenal qui nous est nécessaire pour nous défendre de nos ennemis. Nos efforts et notre lutte ne s'exercent pas seulement contre la chair et le sang, — c'est-à-dire contre des hommes, — mais bien plus contre les ruses et la malice de l'enfer, contre lequel nous sont fournies ces munitions et ces armes célestes. *Éphes.*, vi, 12.

Or, premièrement, il y a à la Messe prédication, vivante parole de Dieu qui est le premier et le plus important moyen pour se soutenir dans la vie spirituelle. Et la prédication ne doit pas manquer à la Messe, au moins les dimanches et les jours de fête. Secondement, il y a aussi lecture, et lecture choisie des Écritures, c'est-à-dire des Épîtres et des Évangiles. Troisièmement on y trouve dans le *Memento* d'amples matières de méditation. Pendant que les prêtres s'y livrent, les assistants peuvent considérer les mystères de la Passion, chacun choisissant celui qui lui convient

le plus. Tous les signes et toutes les cérémonies que le prêtre y fait sont de nature à fournir matière à méditation; car tous représentent les divins mystères de la vie de Jésus-Christ, et en particulier celui de son incarnation et de sa très-sainte passion. Et ce ne sont pas seulement les cérémonies sacrées et les parties de la Messe qui le signifient, mais aussi les vêtements destinés à ce ministère.

L'amict dont le prêtre couvre sa tête représente le voile que les soldats placèrent devant le sacré visage du Sauveur. L'aube représente la robe blanche dont Hérode le vêtit en signe de dérision et de folie lorsqu'il l'envoya à Pilate. Le manipule au bras gauche figure les liens qui attachèrent ses bras et ses mains. L'étole, la corde qui servit à l'attacher à la colonne où il fut battu de verges. Et la chasuble n'est autre chose que le manteau de pourpre dont il fut revêtu pour servir de jouet aux soldats. Enfin le prêtre tout entier, revêtu de précieux ornements, représente Notre-Seigneur Jésus-Christ revêtu dans la sacristie des virginales entrailles et orné de tous les dons, de toutes les grâces divines, pour dire la Messe et offrir le sacrifice de lui-même sur l'autel de la croix. Telle doit être notre pensée lorsque nous voyons le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux.

Quatrièmement, nous voyons dans la Messe la pratique des sacrements de la Confession et de la Communion. La Confession a précédé; et, pour la Communion, le peuple avait coutume, dans la primitive Église, de la faire avec le prêtre selon la prescription de beaucoup de saints pontifes, parmi lesquels saint Anaclet et saint Calixte avaient ordonné que tous les fidèles présents communiassent après la consécration, et que celui qui ne voudrait pas, sortît de l'église. Cet usage se perdit et la charité se refroidit, et avec elle les autres vertus, et bientôt toutes les forces spirituelles, parce que nous avons oublié de manger notre pain. *Psalm.*, CI, 5. Mais, quoique les fidèles qui assistent à la Messe n'y communient pas sacramentellement, ils peuvent néanmoins y communier spirituellement chaque jour en contemplant et en adorant ce très-saint mystère comme il a été dit : c'est ce qui s'appelle la communion spirituelle.

Cinquièmement, la prière intervient aussi dans la Messe. En effet, elle se compose en majeure partie d'oraisons de plusieurs sortes. Il y a les oraisons publiques et secrètes, les oraisons vocales et mentales, et nous pouvons prier de ces différentes manières au gré de notre piété qui s'enflamme quelquefois d'une manière, d'autres fois d'une autre, comme disent les saints.

Celui qui veut que sa prière soit efficace, ne doit pas se présenter devant Dieu sans objet. C'est pourquoi le prêtre, qui vient prier pour lui et pour le peuple, vient aussi offrir pour lui et pour le peuple l'offrande la plus agréable à Dieu qui puisse être : celle qui s'adresse à son Fils unique, offrande si grande qu'elle ne peut avoir d'égale, et si nôtre qu'elle nous appartient comme le bien des pères appartient à leurs enfants. Jésus-Christ est notre second Adam et notre véritable Père. Isaïe le nomme le père des siècles à venir, en parlant de lui et de l'époque de la loi de grâce et de l'Évangile. *Isa.*, IX, 6. De même que pour avoir été les fils naturels d'Adam, nous avons hérité de sa faute et de sa misère ; de même pour avoir été adoptés par le Christ, nous avons hérité de ses trésors et de ses mérites.

Nous voyons donc comment nous trouvons dans la Messe tous les moyens par lesquels nous nous soutenons dans la vie spirituelle, qui est la vie chrétienne. De sorte que la Messe est comme un bouquet de toutes les fleurs, un banquet de tous les mets, un préservatif spirituel composé de tous les cordiaux salutaires contre le poison de l'antique serpent, c'est-à-dire contre la malice du péché.

CHAPITRE XIX.

De la manière d'entendre et de célébrer la Messe, et des dispositions requises pour cela.

Il résulte de ce que nous venons de dire avec quelle intention, quelle piété et quel respect nous devons assister à la Messe pour l'entendre avec fruit. Mais je ne veux pas laisser ces considérations à la méditation de tous, car tous n'ont pas les mêmes capacités et

la même intelligence, pour comprendre cette chose importante qui consiste à bien entendre une Messe.

Après avoir dit ce que c'est que la Messe, nous allons traiter de la manière dont il faut la célébrer et l'entendre et des dispositions requises à cet effet, et nous signalerons certains abus et certaines négligences qui se sont introduits dans ce mystère.

Pour cela, nous devons présupposer que l'un des mystères où notre raison se perd, pour n'avoir pas de fondement, se trouve dans ce divin sacrement que Dieu nous a commandé de réitérer plus que tous les autres pour renouveler en nous la mémoire de sa très-sainte passion. Il a publié ce commandement dans la dernière Cène en disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » *Luc*, XXII, 19.

Et pour accomplir ce précepte et représenter la grandeur de ce sacrement au-dessus de tous les autres, notre Mère l'Église, en réglant la célébration des autres sacrements, ordonne pour les uns de tenir certaines choses pour saintes, en variant pour d'autres, mais lorsqu'il s'agit de la célébration de ce sacrement, elle multiplie les prescriptions. D'abord elle exige que le Ministre soit saint, consacré et oint de l'huile sainte. En outre, il doit se sanctifier par d'autres sacrements. Les vêtements et les ornements ne doivent pas être ordinaires mais d'une forme et d'une façon particulières, bénis et destinés *ad hoc*. Bien que pour administrer le Baptême on exige certains ornements, comme le surplis et l'étole, on pourrait néanmoins le donner sans cela. C'est ainsi qu'un soldat et une femme peuvent baptiser en cas de nécessité. Mais, dans aucun cas, celui qui n'est pas prêtre ne peut dire la Messe. Et le prêtre ne peut célébrer s'il n'est pas en état de grâce, ou en laissant un des habits sacerdotaux, à moins que ce ne soit par oubli. Le lieu du sacrifice doit être saint et spécialement consacré à cela. La pierre ou l'autel, les corporaux et le calice, tout cela doit être béni et destiné à cet usage. Tout cela résulte de décrets antiques et inviolables. Le pape Félix l'ordonna rigoureusement dans une lettre décrétale, dont fut extrait le décret suivant :

« Comme il n'y a que les prêtres consacrés à Dieu qui puissent consacrer ce Sacrement, et offrir le sacrifice sur l'autel, de même

il ne peut être offert que dans les lieux consacrés au Seigneur, et que nous nommons églises et tabernacles divins. Partout ailleurs il est interdit de chanter ou de célébrer la Messe, à moins qu'il n'y ait force majeure, et il vaut mieux ne pas entendre la Messe et ne pas la dire que de la célébrer dans de telles conditions. Il est écrit que Dieu dit à Moïse : « N'offre point tes sacrifices là où il te plaira, mais bien dans le lieu que ton Dieu a choisi. » Telles sont les paroles du décret. *Decreto del papa Felix.*

Connaissant ce qui concourt à l'exercice du sacrement, il convient de savoir comment on doit se préparer pour y assister et l'offrir avec le prêtre ; car tous doivent faire ce qu'il fait au nom de tous, et c'est dans cette intention qu'ils doivent se préparer et venir à l'église en laissant chez eux et hors du temple l'autorité qu'ils ont parmi les hommes ; car, en présence de la majesté divine, toute autorité humaine disparaît. Il ne faut apporter ni traiter dans l'église aucune affaire étrangère à Dieu, — ne fût-elle pas mauvaise. — Lorsque saint Bernard allait au chœur, il avait coutume de dire en prenant l'eau bénite placée d'ordinaire à l'entrée, aux soins qui accompagnent le supérieur à l'office : « Mes pensées et mes soins, attendez-moi là jusqu'à ce que je sorte. » D. Bern., *In doctr.* post Medit. sup. *Salve Regina.* Les soins de la maison et de la famille ne sont pas une mauvaise chose en soi, mais ils doivent rester hors de l'église, excepté lorsque nous voulons en traiter avec Notre-Seigneur, et lui demander pour eux ses lumières et ses faveurs. Le glorieux saint Augustin dit dans sa règle : « Que personne dans l'oratoire, — qui est l'église, — ne fasse autre chose que ce qui doit y être fait. Or, ce lieu s'appelle oratoire, c'est-à-dire destiné à la prière et aux affaires du Seigneur. » D. August., *In Regul. Monach.*, II, 109.

Le Christ, notre rédempteur, flagella à deux reprises et chassa du temple ignominieusement les marchands qui y vendaient, y achetaient et y échangeaient, bien que ce fussent des choses destinées au temple, et précisément à cause de cela, pour qu'ils eussent sous la main les acheteurs, — usage établi par l'avarice des prêtres, — et il fit bon marché de leurs tables et de leur argent dont il couvrit le sol, en disant : « Ma maison est un lieu

de prière, et non une caverne de voleurs. » *Joan.*, II, 14, 15, 16. En agissant et en parlant ainsi, le Seigneur nous a fait connaître de quelle manière nous profanons son temple saint, et quelle grande injure nous faisons à Dieu lorsque nous nous livrons dans son église à d'autres actes que ceux auxquels elle est destinée, comme la prière, la Messe, la confession, le sacrifice, la prédication. Le temple est une bourse où doivent se traiter les affaires du ciel. C'est pour cela qu'il a été bâti et non pour trafiquer autre chose en action, en paroles et en pensée. Il est évident que notre Rédempteur ne châtia pas si ignominieusement ces vendeurs à cause de la nature de leurs œuvres ; car, ce n'est pas un péché en soi de vendre et d'acheter des colombes, d'échanger de l'argent, les objets étant surtout destinés au sacrifice ; mais la circonstance du lieu saint rendit ces œuvres mauvaises et dignes du châtiment public et ignominieux du fouet réservé aux noirs.

Saint Marc va plus loin en disant que Notre-Seigneur avait défendu d'introduire dans le temple d'autres vases que ceux destinés à son service, et de le traverser en le faisant servir de passage et de moyen aux affaires. *Marc*, XI, 15. 16, 17. Or, si Jésus-Christ voulut que ce temple, destiné aux sacrifices d'animaux et qui ne renfermait que l'arche avec la manne, la baguette d'Aaron et les tables de la loi, fût traité avec tant de respect et d'amour ; s'il châtia avec une si grande rigueur les actes qui n'avaient en soi aucune malice, mais à cause de la seule circonstance du lieu ; si ce châtiment fut tel qu'il dépassa celui du bâton, et alla jusqu'à faire traiter de voleurs ceux qui s'en étaient rendus coupables, quel compte ne demandera-t-il pas, et quel châtiment n'infligera-t-il pas aux profanateurs de nos temples par de mauvaises actions, en présence du très-saint Sacrement et dans le lieu destiné non pas à offrir à Dieu des animaux, mais le sacrifice de la Messe, c'est-à-dire le propre Fils de Dieu à son Père éternel pour les péchés du monde entier. Il résulte de ce qui a été dit, dans quel esprit doivent venir les fidèles à l'église, comment ils doivent s'y tenir et ce qu'ils doivent y faire.

Il convient aussi de savoir comment on doit s'y trouver matériellement, c'est-à-dire dans quel lieu. Pour cela, il faut savoir que

le temple de Salomon se divisait en trois parties. La première et la plus secrète, appelée le Saint des Saints, où le grand-prêtre seul avait le droit d'entrer et une seule fois l'an, et qui renfermait le grand autel comme un tabernacle ; la seconde appelée Saint était comme le sanctuaire où les prêtres seuls et les ministres du temple avaient le droit d'entrer ; la troisième, c'était le parvis ou corps de l'église destiné à tout le peuple. Cette troisième partie était divisée en deux : une pour les femmes, l'autre pour les hommes. *Hebr.*, IX, 3, 6, 7.

Les Grecs firent toujours dans leurs églises des divisions pour les ecclésiastiques et les laïques. L'endroit réservé au clergé était le chœur dans le sanctuaire, lieu plus élevé et où il fallait monter par des degrés. On observa toujours cette convenance qui empêchait le laïque d'empiéter sur la place de l'ecclésiastique. Maintenant il y a négligence complète sur ce point, et elle n'est pas moindre dans la manière de se tenir à l'église.

La coutume consiste en prenant de l'eau bénite, à mettre un genou en terre, à mal faire le signe de la croix, à prendre bientôt sa chaise ou son banc, à se couvrir et à s'asseoir et à parler avec son voisin. Au commencement de la Messe on assiste à la confession, on passe tout le reste du temps assis à causer en se contentant de se lever à l'Évangile et de s'agenouiller, du *Sanctus* jusqu'à la fin, temps que l'on passe à calculer, à lire dans quelques livres — et cela ceux qui paraissent le mieux entendre la Messe — ou enfin à causer ; et la Messe achevée, on se retire content chez soi.

Disons donc comment cela doit se passer ; car je crois qu'en pareille matière la plupart pèchent par ignorance. Pour entendre la Messe avec fruit, la véritable manière est celle qui nous est recommandée par l'Église avec un soin particulier ; pour cela, il faut comprendre que nous devons tous nous réunir dans le but d'offrir la Messe, de telle sorte que les chrétiens ne s'y rendent pas seulement — comme ils le disent — pour l'entendre, mais aussi pour la dire avec le prêtre et que tous contribuent à offrir avec lui ce sacrifice ; que tous parlent par la bouche du prêtre et tous offrent par ses mains : de même que lorsqu'un peuple envoie à son roi un présent, bien qu'ils soient plusieurs chargés de l'offrir,

il n'y en a qu'un cependant qui le remette et porte la parole. Il doit en être de même ici, tous parlent par le prêtre, tous offrent par ses mains ; il est vrai qu'il y a cette différence dans l'exemple cité, que bien que l'on ait choisi celui qui doit parler, tout autre eût pu faire comme lui, il n'en est point ainsi dans la Messe, car la charge de parler pour tous et d'offrir pour tous est si spécialement réservée au prêtre, que celui qui n'est point revêtu du ministère n'en est point capable. Les autres servent à la Messe ou y assistent avec respect comme gens auxquels importe cette affaire et à laquelle ils doivent apporter le plus grand soin. Une telle considération est le meilleur des livres et des rosaires qu'on puisse réciter.

C'est pourquoi le prêtre doit, sur un ton clair et élevé, dire la Messe lentement de manière à être entendu des assistants dans les parties de la Messe que l'Église veut que l'on entende, comme celles qui sont dites jusqu'aux prières secrètes, c'est-à-dire jusqu'à l'Offertoire ; après quoi il faut réciter à voix haute la préface jusqu'au *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis.* Ceux qui disent d'une voix rapide et basse ce qu'ils devraient réciter d'une voix intelligible, privent le peuple de l'enseignement et ne font pas ce que l'Eglise ordonne de faire. Le reste doit se dire en silence jusqu'au *Per omnia sæcula*, qui se prononce en élevant pour la dernière fois l'hostie, pour dire le *Pater noster*, après lequel ce qui se dit jusqu'au *Per omnia sæcula*, lorsque l'hostie a été divisée, doit être dit à voix basse ; il en est de même de l'oraison *Domini Jesu Christi* après l'*Agnus Dei*, et des autres jusqu'à la commémoraison qui se dit à voix haute, ainsi que tout ce qui sera dit jusqu'à la fin de l'Évangile de saint Jean qu'on a coutume de dire après la bénédiction.

CHAPITRE XX.

Explication de ce que renferme la première partie de la Messe.

Pour assister avec plus de dévotion à la Messe, il faut savoir qu'elle renferme trois parties principales. La première dure

jusqu'à la fin du sermon, ou, s'il n'y en a pas, jusqu'au lavement des mains après l'Offertoire. Dans cette première partie appelée Messe des catéchumènes, qui sont ceux qu'on n'a point encore baptisés, espèces de novices s'exerçant à leur profession, se trouvent la préparation et l'instruction du peuple pour qu'il puisse dignement offrir ce sacrifice.

Voici la forme de cette instruction. Lorsque le prêtre arrive vêtu de ses ornements sacrés, il dit — en faisant d'abord le signe de la croix — en s'adressant au peuple : *Introibo. Psalm.*, XLII, 4, ou bien *Confitemini Domino quoniam bonus*. Confessez le Seigneur en le louant, parce qu'il est bon. Le peuple répond : *Quoniam in sæculum misericordia ejus. Psalm.*, CVI, 1. Nous le louons parce que sa miséricorde est éternelle. Il importe peu que cette entrée ne soit pas composée des mêmes paroles pour tous les prêtres. Le prêtre se confesse ensuite d'une manière générale à la Vierge, à tous les saints, aux servants et à tout le peuple, et il demande humblement à tous qu'ils prient Dieu pour lui, et tous le font aussi, et se confessent à leur tour comme le prêtre, en lui demandant de prier pour tous. Ainsi, il prie généralement pour tous ; car, par cette confession générale, les péchés véniels lui sont remis.

Cette prescription de l'Église n'est pas oiseuse, mais il est juste de savoir pourquoi le prêtre, — qui a été confessé et absous sacramentellement avant de s'habiller et de quitter la sacristie, — se confesse de nouveau généralement avec le peuple et ses ministres, et pourquoi le peuple et les ministres à leur tour, qui ne se proposent pas de communier, se confessent généralement avec le prêtre pour assister seulement au sacrifice. Cela signifie que, pour se présenter à l'autel afin d'y dire la Messe et de l'entendre avec fruit, ni le prêtre, ni les servants, ni le peuple ne doivent conserver des fautes qui ne se peuvent pardonner et absoudre par l'acte d'humilité de la confession générale qui ne relève que des péchés véniels. C'est pourquoi le prêtre, bien qu'il soit confessé, fait une seconde confession en disant : « *Amplius lava me*, *Domine.* » *Psalm.*, L, 4. Lavez-moi Seigneur de plus en plus. Et le peuple fait de même, chacun désirant ne rien perdre des immenses avantages de la Messe.

Cette disposition a lieu avant d'arriver à l'autel devant lequel il s'incline par un profond salut en demandant au Seigneur qu'il le purifie de tout péché pour arriver saint au Saint des Saints, de manière à toucher et à consacrer un sacrement si élevé. Il baise ensuite l'autel et fait le signe de la croix au nom des trois personnes de la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, arrive au Missel et commence. Et ce qu'il dit avec les servants, tout le peuple devrait le dire dans l'église ; mais pour éviter la confusion, les prêtres le disent dans le chœur. Autrefois les Introïts de la Messe étaient des psaumes entiers, mais pour éviter les longueurs, on se contente de réciter au lieu des psaumes un ou deux versets. Ces Introïts représentent les désirs, les gémissements, et les prières des premiers saints pour l'Incarnation du Verbe divin comme nous le voyons dans beaucoup de psaumes et dans d'autres passages de la sainte Écriture.

Conformément à ces désirs, les *Kyrie* viennent après et signifient : Seigneur, miséricorde, Christ, miséricorde, etc. C'est par eux que les saints demandaient l'accomplissement des divines promesses de leur envoyer sa miséricorde, c'est-à-dire son Fils, pour remédier à toutes les misères du monde. Les uns disaient : « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde et donnez-nous votre salut. » *Psalm.*, LXXXIV, 8. Envoyez-nous, Seigneur, l'Agneau qui doit se rendre maître de la terre. *Isa.*, XVI. D'autres : « O cieux, envoyez-nous votre rosée ; ô nuées, faites pleuvoir sur nous le Juste ; que la terre s'ouvre et engendre le Sauveur, et que la justice naisse avec lui. » *Isa.*, XLV, 8. Par ces cris et d'autres semblables, ils sollicitaient Dieu et lui demandaient sans cesse cette miséricorde conformément au conseil du Prophète : « O vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez pas ; importunez-le nuit et jour jusqu'à ce qu'il fasse de Jérusalem un sujet de louange pour Dieu sur la terre. » *Isa.*, LXII, 6, 7. La répétition des *Kyrie* représente la répétition de ces cris. Et ce qui fait la grande confusion de notre temps, dit saint Bernard, c'est de voir que nous n'avons pas autant de piété pour reconnaître la grâce reçue que les anciens en avaient pour la demander. Bernard. II, Super *Cant.*

Puis vient très-à propos l'hymne que les anges entonnèrent à la naissance du Sauveur : *Gloria in excelsis Deo*, *Luc*, II, 14, par lequel nous rendons grâces au Seigneur de son immense miséricorde pour nous, en nous donnant son Fils et en accomplissant les désirs des saints.

L'hymne achevé, le prêtre se tourne vers le peuple et le salue par ces paroles : *Dominus vobiscum ;* comme pour confirmer la bonne nouvelle de l'hymne, et dire : Le Seigneur est venu au monde comme il l'avait promis et il est avec vous. C'est pourquoi vous pouvez prier le Père avec assurance et lui demander la récompense due aux mérites de son Fils. Et aussitôt il invite les assistants à prier en disant : *Oremus*, prions, et il prie au nom de tous et termine en disant : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, etc. Nous vous prions, Père éternel, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils de nous accorder ce que nous ne méritons ni de demander ni de recevoir par nos propres mérites. Et il est à remarquer qu'ici pas plus que dans aucune autre partie de la Messe, le prêtre ne dit : Je prie, mais prions tous, car il parle pour tous et offre pour tous, comme il a été déjà dit.

Après l'oraison ou les oraisons vient l'Épître, qui est une lecture pour l'instruction du peuple, tirée tantôt de l'Ancien Testament, tantôt du Nouveau, car le Christ fut désiré par les hommes de la loi et reçu par ceux de l'Évangile. Le peuple demeure assis pendant cette lecture jusqu'à ce que le diacre se lève pour chanter l'Évangile, qui est une autre lecture. Celui-ci salue d'abord l'assistance par ces paroles : « Le Seigneur soit avec tous. » Et il lui est répondu : « Qu'il soit de même avec votre esprit. » Cette lecture doit s'entendre debout, la tête découverte, avec respect et attention, selon le décret du pape Anastase ainsi conçu : « En vertu de l'autorité apostolique nous ordonnons que, lorsque l'on donne lecture des saints évangiles dans l'église, les prêtres et tous les fidèles ne demeurent point assis comme pour l'épître, mais debout, découverts, et la tête légèrement inclinée ; que l'on écoute avec respect et attention, et que l'on adore avec foi les paroles du Seigneur qui y sont contenues. » Il résulte aussi de ce décret que la lecture doit en être faite à haute voix. Avant de commencer on

fait le signe de la croix sur le livre pour indiquer qu'on nous y enseigne Jésus-Christ crucifié. Le prêtre ou le diacre, et toute l'assistance font ce signe sur le front, la bouche et la poitrine, ce qui signifie que sans honte et sans crainte, le front serein, nous sommes prêts à confesser Jésus-Christ crucifié, que nous portons dans nos cœurs, nous faisant une gloire et un honneur de donner notre vie pour la défense de cette vérité.

Les acolytes allument les cierges pour l'Évangile, pour indiquer que la doctrine de l'Évangile a éclairé nos esprits dans la connaissance de Dieu, dans les choses du ciel et de l'autre vie ; que cette doctrine nous enseigne le chemin de notre salut, que sans elle nous marchons dans les ténèbres, et que le Christ crucifié a été l'auteur et le maître de cette doctrine.

Les dimanches et les autres fêtes, l'Évangile est suivi du chant du Symbole, où nous sont proposés les articles de la foi, car la grandeur de ce sacrifice exige une grande foi. Et lorsqu'on arrive à ces paroles : « *Et homo factus est*, » on s'agenouille respectueusement pour adorer la miséricorde et l'amour infinis de ce Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme pour nous sauver. Lorsque le sermon était fini, le diacre montait en chaire, et de là il ordonnait de sortir de l'église à ceux qui n'étaient pas encore profès, c'est-à-dire qui n'étaient pas encore baptisés. Les Juifs, les gentils et les hérétiques pouvaient demeurer dans l'église jusqu'à ce moment. On trouve cette tolérance dans le concile de Carthage en ces termes : « L'évêque ne doit défendre à personne l'entrée de l'église pour entendre la parole de Dieu, que l'on soit juif, gentil ou hérétique, jusqu'à ce que la messe des catéchumènes soit terminée, ce qui a lieu aux oraisons secrètes que l'on dit avant de commencer la Préface. Et la Préface ne commençait que lorsque les catéchumènes, les excommuniés et les hérétiques étaient sortis ; car à la préface commence la messe proprement dite des chrétiens ; bien que ceux qui sont baptisés soient obligés d'assister à ces deux messes, comme le prescrit l'Église dans le concile d'Agde, *De consecrat.*, dist. I, *Missas*, par ces paroles : « Nous ordonnons à tous les séculiers, par un décret spécial, d'entendre entièrement la messe le dimanche, de telle sorte qu'ils ne songent point à sortir

avant la bénédiction du prêtre, et que ceux qui n'agiraient point ainsi soient publiquement blâmés par leurs évêques. L'Église a ordonné tout ce qui se fait pendant la messe des catéchumènes, et qui précède par conséquent la préface, — comme un dévotionnaire pour préparer les chrétiens à la messe du sacrifice, qui commence à la préface et dure jusqu'à la bénédiction. »

CHAPITRE XXI.

Explication de ce que renferme la seconde partie de la Messe.

La seconde partie de la messe commence à la Préface et dure jusqu'au *Pater noster*. Elle se compose de deux choses : La première est la consécration du pain et du vin en quoi consiste notre sacrement; la seconde l'offrande de ces choses consacrées, c'est-à-dire notre sacrifice. Lorsque le prêtre a lavé ses mains, il vient au milieu de l'autel, et, s'inclinant profondément, il récite une humble et courte prière. Puis, se tournant vers l'auditoire, il le prépare par ces paroles : « Priez Dieu, mes frères, que ce sacrifice, qui est le vôtre et le mien, et qui sera présenté en votre nom et au mien, à sa divine Majesté, lui devienne un sacrifice d'agréable odeur. »

Se retournant vers l'autel, il dit sa prière ou ses prières en secret, et, lorsqu'elles sont terminées, il commence à haute voix la Préface qui, — selon le glorieux docteur et martyr saint Cyprien, — est une préparation plus spéciale au sacrifice que les chrétiens vont faire. D. Cypr., *in Cant. dè Cons.* apud *Ration. divinor. offic.* Durand., *Rubric. de Præfat.* Le prêtre les salue par la salutation ordinaire : « Le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum.* » Puis il leur demande d'élever leurs cœurs en haut, en se séparant des intérêts de la terre : « *Sursum corda.* » Le peuple répond : « Nous les avons élevés vers le Seigneur. » Qu'ils tâchent ici de dire la vérité, ce qui n'aurait pas lieu si, en répondant cela, ils songeaient aux affaires d'ici-bas. Le prêtre ajoute à la réponse du peuple : « Rendons — avec nos cœurs ainsi élevés — grâces à notre Seigneur Dieu pour le bienfait de la mort de son Fils. » Le

peuple répond : « C'est une chose digne et juste. » Le prêtre poursuit : « C'est une chose vraiment digne et juste, etc., » jusqu'à la fin. Et lorsque la prière est achevée par le prêtre seul à l'autel, ou avec les servants, ainsi que dans le chœur par ceux qui participent à l'office de la messe, et par le peuple tout entier, tous rendent grâces au Seigneur en disant : « *Sanctus, sanctus, sanctus,* » pour confesser les trois personnes divines en une même essence. Saint est le Père, saint est le Fils et saint est le Saint-Esprit. Et nous rendons tous grâces en particulier pour le bienfait de l'incarnation du Verbe divin par ces paroles : « Soit loué Celui qui descendit jusqu'à nous au nom et par la vertu de Dieu, » c'est-à-dire avec la véritable nature et le pouvoir même de Dieu, pour la rédemption du monde.

A partir de ce point de la seconde partie, qui est le plus substantiel de la messe, jusqu'au *Pater noster*, le prêtre ne parle pas avec le peuple, mais avec le Père céleste seul, avec lequel il traite secrètement ses affaires propres et celles du peuple.

Il consacre cet ineffable sacrement sous les espèces du pain et du vin, et lorsqu'il est consacré il le montre au peuple pour qu'il adore Jésus-Christ, notre Rédempteur, véritablement Dieu et homme, qu'il croit présent. Cette élévation est aussi l'offrande au Père, et indique que c'est le même sacrifice qui lui fut offert sur la croix, que c'est la personne même du Christ qui offre ici, par le prêtre, son ministre, quoique d'une autre manière ; parce que sur la croix il était visible et patient, pénétré du sentiment de ses blessures et le cœur percé de douleur ; tandis qu'ici il est présent sacramentellement, invisiblement, sans douleur et avec gloire, de telle sorte qu'il n'est pas offert aujourd'hui à la messe, comme il s'offrit au Père sur la croix, mais bien comme il s'offrit à lui pendant la Cène, pour qu'il le reçût en mémoire du sacrifice qu'il devait faire le jour suivant pour nos péchés.

Telle est l'offrande que fait le prêtre dans le silence de ce premier *Memento*. Il offre d'abord pour l'Église catholique qu'il lui demande de pacifier et de gouverner par les mérites de ce sacrifice, puis pour le pape et pour l'évêque, et pour le roi, auxquels incombe la charge de l'Église, tant spirituelle que temporelle,

pour tous les fidèles et ceux qui sont présents, et particulièrement ceux qu'il a recommandés. Et tout cela se fait au nom de l'Église, c'est pourquoi le prêtre parle toujours au nom de plusieurs : nous offrons, nous prions, dit-il, et non j'offre, je prie. C'est pourquoi encore le sacrifice est excellent malgré l'indignité du prêtre. Mais quel n'en est pas le prix lorsque le prêtre est digne !

Il fait ensuite une autre prière pour les morts qui sont sortis de ce monde en état de grâce et sont au purgatoire ; en particulier pour ceux auxquels il doit l'intention du sacrifice. Le peuple doit passer à genoux tout le temps à partir du *Sanctus* jusqu'à la fin, en se recommandant à Dieu, et en adorant avec foi ce que le prêtre fait alors au nom de tous ceux qui sont présents. Lorsque Moïse gravit la montagne pour s'entretenir avec Dieu, et demanda au Seigneur de lui montrer sa face, il lui fut répondu : « Lorsque ma gloire passera, je te placerai dans la fente d'un rocher, et je te protégerai de ma main pendant que je passerai. Et, lorsque je retirerai ma main, tu me verras par derrière, mais tu ne pourras voir ma face. » *Exod.*, XXXIII, 22, 23. L'homme ne peut voir Dieu face à face dans cette vie, comme il se montre aux bienheureux dans le ciel ; nous ne le voyons que par derrière, c'est-à-dire que nous connaissons le Créateur dans les choses créées, dans ses créatures, appréciant ainsi les causes par les résultats. C'est là la connaissance naturelle. Les philosophes le connurent ainsi, comme dit l'Apôtre. *Rom.*, I. Mais nous fidèles, nous le voyons par la foi dans ce sacrement sous les espèces du pain et du vin. Là se trouve réellement la majesté de Dieu comme dans la personne du Christ. C'est pourquoi, lorsque la gloire de Dieu descend sur la montagne, — ce qui a lieu lorsque ce très-saint sacrement s'accomplit sur l'autel, — nous devrions nous cacher dans un trou, — si nous le pouvions, — par la crainte et le respect dus à la majesté de Dieu présent.

C'est par cette considération que les religieux, plus éclairés que nous dans les divins mystères, ne se contentent pas, comme les autres fidèles, de s'agenouiller pendant ce temps, mais se prosternent. Le prêtre seul se tient debout en présence de cette Majesté, afin de négocier pour tous. Moïse seul gravissait la montagne

après avoir recommandé à tous de s'abstenir de mettre le pied sur la montagne sous peine de mort. *Exod.*, XIX, 12. Et si cela arrivait par hasard à une bête, elle subissait le même sort. De même le peuple chrétien doit se tenir dans l'église avec humilité et respect, dans la crainte du châtiment qu'il pourrait mériter pour les irrévérences dont il se rendrait coupable envers la glorieuse majesté de Dieu présent, quoique caché dans le nuage du très-saint sacrement, et qu'il ne s'y montre pas à découvert.

CHAPITRE XXII.

Explication de ce qui est renfermé dans la troisième partie de la Messe.

La troisième partie de la messe commence au *Pater noster* jusqu'à la bénédiction, et renferme deux choses : la première est la communion; la seconde l'action de grâces. Après avoir offert à Dieu son sacrifice et tout ce qui y est prescrit, le prêtre se remet en communication avec le peuple, en le conviant à prier dans la manière que le Seigneur nous a enseignée. Mais après avoir reconnu le Seigneur pour notre Dieu et notre Créateur, et nous être rendus vassaux et esclaves, nous ne pourrions, sans audace, l'appeler notre Père! C'est pourquoi le prêtre avertit le peuple en lui disant : « Prions, mes frères, et puisque nous sommes avertis et informés par les salutaires préceptes du Seigneur, que par la vertu de ce sacrifice satisfaction a été rendue pour tous nos péchés, et que nous sommes réconciliés avec Dieu, que nous sommes reçus dans sa grâce, que d'esclaves et d'ennemis nous sommes devenus des fils d'adoption; osons dire, en confessant cette foi, osons dire à la divine Majesté : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, etc. »

Bien que dans cette divine prière, il y ait beaucoup de choses à remarquer, ce qui est surtout digne de considération, c'est l'accord de toutes les demandes qui y sont contenues — au nombre de sept — avec leur principe. Voici le principe : « Notre Père. » Et c'est la plus grande gloire qui puisse être. En effet, pour qu'il soit bien démontré que ce n'est point un vain titre d'honneur, sans

utilité, suivent les demandes qui en établissent la substance, et correspondent admirablement à des cœurs de fils. Quoi de plus naturel au cœur d'un fils que de désirer et de demander tendrement que son père soit honoré et respecté? que seul il règne et gouverne; qu'il soit obéi en toutes choses, et que sa volonté s'accomplisse? Quoi de plus naturel à un fils que de demander à son père la nourriture, et d'espérer de lui tout ce qu'il sait qu'il pourra lui acccorder? Quoi de plus naturel à un fils que d'être pénétré du sentiment de l'offense faite à son père? de s'affliger de l'avoir offensé, de lui demander pardon avec toute l'humilité possible, et par amour pour lui de pardonner sincèrement à ses frères qui l'ont offensé? Quoi de plus naturel enfin à un bon fils que d'espérer d'un bon père le secours et le remède de toutes ses afflictions, lorsqu'il sait que son père le peut? Tout cela est bien naturel au cœur d'un fils, et le Seigneur nous a appris à demander tout cela par cette prière. Car de même lorsqu'un homme est mis en possession d'une charge, il commence aussitôt à s'occuper des choses qui en dépendent; de même dans cette prière, après avoir reçu la nouvelle dignité de fils de Dieu, dès le début et dans le titre, il commence aussitôt aussi à manifester les désirs naturels d'un bon fils, — de même toutes les fois que nous récitons cette prière nous prenons ce titre et cette dignité d'enfants, et nous l'affirmons de plus en plus chaque jour; ce dont doit être persuadé celui qui récite cette prière.

Lorsqu'elle est finie, puis une autre que le prêtre dit en silence, il salue de nouveau l'assistance, sans se retourner vers lui, et non plus dans la forme accoutumée du *Dominus vobiscum*, mais par ces mots : « *Pax Domini sit semper vobiscum.* Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. » C'est pour annoncer au peuple le fruit de la Passion de Jésus-Christ représentée dans ce sacrifice, lequel fruit fut de nous réconcilier avec Dieu. Ce salut est donc en même temps une prière faite à Dieu pour que la paix obtenue par la vertu de ce sacrifice persévère chez les assistants qui l'offrent avec lui. En continuant cette prière, on dit trois fois — le peuple d'un côté, le prêtre de l'autre — « *Agnus Dei*, etc. Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. »

Vient immédiatement après la communion. Le prêtre commence d'abord avec ses assistants — c'était la coutume — et après, le diacre invitait les fidèles par ces paroles : « Frères, venez à la communion. *Venite, fratres, ad communionem.* » Cela ne se pratique plus parce que anciennement il n'était presque jamais d'usage que l'on dît la messe sans communion. Il n'en est plus besoin. La messe se dit et tous l'offrent sans qu'aucune autre personne que le prêtre communie. Jamais il ne fut permis à d'autres qu'au prêtre d'administrer la communion, excepté au temps où le sang consacré se distribuait aux séculiers. Les diacres pouvaient alors la donner. Plût à Dieu qu'il fût aussi d'usage aujourd'hui que quelques-uns communiassent toujours à la messe; car la messe n'a pas été seulement ordonnée pour que le Seigneur y fût vu, mais aussi reçu et mangé pour le soutien de nos âmes. Voilà pourquoi entre autres noms qui sont donnés à ce sacrement on l'appelle la Cène du Seigneur. C'est donc une grande négligence de la part du chrétien de ne s'en approcher que rarement et de ne donner que de temps en temps cette nourriture à son âme. Il est vrai que l'Église ne nous y oblige qu'à une seule fois qui est à Pâques. Mais le chrétien ne doit pas se contenter d'observer ce précepte pour ne pas pécher; il doit, au contraire, faire davantage s'il veut profiter. Saint Fabien, pape et martyr, dit qu'il ne regardait pas comme chrétien celui qui ne communiait pas au moins pour les trois Pâques. D'où il résulte combien font mal les prêtres qui se montrent trop difficiles pour ceux qui désirent communier.

La communion achevée, le prêtre revient saluer le peuple et l'inviter à la prière et aux actions de grâces pour le bienfait reçu. Toutes les prières après la communion sont des actions de grâces. Et lorsqu'elles sont dites, le diacre renvoie le peuple par l'*Ite missa est*. Le sacrifice est achevé et votre offrande est envoyée au ciel. Vous pouvez maintenant vous retirer chez vous. *Deo gratias*, répond le peuple; par lequel mot nous rendons grâces au Seigneur de la faveur qu'il vient de nous accorder et de notre sacrifice reçu. Le prêtre se tourne ensuite et donne sa bénédiction, sans laquelle on ne peut se retirer de l'église, selon les décrets de certains conciles.

Je ne pense pas qu'il y ait de meilleure manière d'entendre la messe que celle que j'ai indiquée, qui consiste à assister attentivement à ce que dit et fait le prêtre, et de suivre dans le Missel, qui est le meilleur livre de piété que j'aie vu. Avertissons de nouveau le prêtre de dire la messe à demi-voix, pour être bien entendu du peuple, et de la lire distinctement et non point entre les dents.

CHAPITRE XXIII.

De la manière d'entendre avec fruit le sermon.

Le sermon est une lecture permanente qui nous rappelle les obligations que nous devons à Notre-Seigneur, et nous fait voir les dommages qui résultent de nos péchés; qui nous conseille de nous séparer du mal et nous persuade le bien. Et nous avons grand besoin de l'une et de l'autre chose à cause de notre extrême faiblesse et de l'oubli si fréquent de ce qui nous importe le plus, occasionnés par les ruses du démon et l'état de guerre continuel où nous sommes avec nos ennemis. La doctrine et la parole du Seigneur sont un singulier remède contre tous les obstacles de notre salut. Elle nous est recommandée souvent par notre Rédempteur et les apôtres, et par tous les saints docteurs. C'est pourquoi elle doit être recherchée avec soin et écoutée avec attention.

Le chrétien doit — entre tant de prédicateurs — choisir celui qui lui découvre le mieux ses infirmités; qui lui applique les meilleurs et les plus salutaires remèdes; qui l'excite le plus à la piété et le sépare du mal, lui inspire davantage l'amour de l'un et l'horreur de l'autre, et la crainte de Dieu. Et qu'il prenne cela pour règle, afin de connaître l'enseignement qu'il doit chercher.

Plus il se sentira froid, plus il doit apporter de soin à rechercher la doctrine, en comprenant qu'à cause de ses péchés et de la dureté de son cœur la parole de Dieu ne peut faire impression sur lui, ni l'esprit du ciel y trouver entrée. Qu'il s'humilie donc du profond de son cœur et s'efforce de se corriger, en demandant à Notre-Seigneur de bannir la dureté de son cœur et de lui donner

la lumière nécessaire à reconnaître la grandeur de ses obligations et de son péril.

Qu'il tâche avec cela de rappeler ses souvenirs et de méditer attentivement sur ses péchés, qui sont les plaies de sa conscience, et qu'il emporte du sermon ce qui convient le plus à sa résolution prise, ainsi que le remède qui lui a été indiqué pour son salut, et qu'il tâche d'en user bientôt. Mais si, après avoir tant de fois entendu censurer son péché, il n'en suit pas en lui le détachement et l'horreur, ni le propos de s'en corriger, qu'il sache, sans en douter, que la colère de Dieu est grande contre lui et certain le signe de sa condamnation selon la justice présente et son état dépravé. C'est pourquoi il doit craindre grandement, car il ne sait pas l'heure où la justice divine doit se décharger sur lui, en le surprenant, le larcin dans les mains, en un si lamentable état.

Telles sont les règles que l'on doit observer pour bien entendre les sermons et savoir choisir le prédicateur et la doctrine et comprendre ce qui lui est utile. De là, il peut être facilement compris avec quelle attention il faut écouter le prédicateur, nous persuadant que nous entendons Dieu lui-même ; car il a dit, en parlant à ses disciples et par conséquent à tous les prêtres : « Qui vous écoute m'écoute, et en sera récompensé ; qui vous méprise me méprise moi-même et en sera puni. » *Luc*, x, 16.

Le chrétien ne doit pas sortir de chez lui pour aller à l'église entendre le sermon sans y être préparé, comme pour des choses de peu d'importance, mais avec la considération de ses besoins, avec le respect dû à la divine parole, comme qui cherche la lumière de la route céleste, et demande toujours à Notre-Seigneur ses divines paroles pour son cœur, et sa grâce pour opérer en lui.

CHAPITRE XXIV.

Épilogue de ce qui est contenu dans ces livres sur l'explication de la doctrine chrétienne.

De cet enseignement et de ce que nous avons dit sur les articles de la foi, et la fidélité aux commandements, et l'usage des sacre-

ments et de la prière, il résulte qu'il faut examiner quels doivent être la vie et les rapports du chrétien avec le prochain, quelles ses paroles, ses conversations, quel son maintien et le concert de toute sa vie. Le tout devant être conforme à la simplicité chrétienne, sans vanité, sans ostentation ni orgueil, sans mépris de ceux que l'on croit au dessous de soi, ni envie envers ceux qui nous sont supérieurs, le tout enfin devant être un exemple de prudence, d'honnêteté et de crainte de Dieu.

Les plus avancés en âge doivent servir de modèles aux plus jeunes, enseignant les bonnes mœurs par de douces paroles, tandis que ceux à qui ces conseils s'adressent doivent reconnaître avec humilité l'obligation où ils sont de les recevoir et le plaisir qu'ils leur font. Que les mères instruisent leurs filles de la fin pour laquelle Dieu les a créées et la nécessité de la profession chrétienne. En second lieu, elles doivent vivre avec une telle honnêteté et une telle sagesse qu'elles enlèvent tout prétexte de les mal juger, en évitant de faire pécher qui que ce soit par imprudence pour avoir fait sur elles des jugements téméraires. Qu'elles fassent en sorte au contraire que Dieu soit loué en elles, en montrant comment la vertu resplendit à un tel âge.

En enseignant ainsi ses enfants, on leur procure une vie honorable, tranquille et sûre ; car bien que ce monde soit une vallée de larmes et que les peines et les périls y abondent, ceux qui ont été élevés dans la vertu et la confiance du Seigneur, dans sa divine providence et sa miséricorde, soutenus par cette espérance, possèdent la paix dans leur cœur pour traverser, avec joie et un cœur fortifié, les épreuves de cette vie, en considérant sa brièveté, les fruits de la patience et la vérité des promesses divines.

Et la considération la plus fréquente que le chrétien doit faire et dont il tirera les plus grands avantages, c'est le souvenir de la mort, non pour s'affaiblir et s'attrister, ni pour se débarrasser des soins qui sont à sa charge, comme font beaucoup de gens qui regardent cette pensée comme de mauvais augure, d'où il suit qu'ils ne traitent jamais leurs affaires comme s'ils devaient mourir, bien que la mort soit une chose naturelle aux mortels.

La voie enseignée par notre doctrine est bien différente, puisque,

dans la considération de la mort, le chrétien trouve des consolations en se souvenant combien courtes sont les épreuves et combien est éternelle la récompense de la résignation qu'on y a apportée ; qu'elles ont une fin, tandis que ce qu'elles procurent n'en aura pas. A cette considération de la mort nous perdons au fur et à mesure la crainte qu'elle nous inspire lorsqu'elle apparaît, et de cette manière nous nous efforçons de nous préparer pour qu'elle ne nous prenne pas au dépourvu. Ce souvenir dompte notre orgueil, notre ambition et notre avarice, engendre le dégoût des vains plaisirs d'ici-bas et de tout ce qui a coutume de nous séduire et de nous absorber, lorsque nous reconnaissons que la mort doit tout nous enlever.

Malgré les craintes de notre chair débile, son éloignement et ses répugnances pour un pareil souvenir, il faut l'y habituer, si terrible qu'il lui apparaisse, jusqu'à ce qu'elle y soit habituée et qu'elle parvienne à considérer aisément les choses de la dernière heure. C'est ainsi que l'esprit peut mettre un frein à notre sensibilité et l'empêche de s'égarer par l'oubli ; cette considération lui est comme un obstacle et un guide au bien. Ce souvenir de la mort et de sa certitude, et de l'incertitude de la dernière heure fait que le chrétien pourvoit et met ordre à ses affaires, de telle sorte qu'au moment où Dieu l'appelle, il n'ait pas de motif pour être retenu et gêné. Il n'est occupé qu'à rendre grâces au Seigneur qu'il trouve bon parce qu'il met un terme à son pèlerinage et à son exil, et à lui recommander son âme de manière qu'elle participe par le mérite de son sang à la récompense qu'il a si chèrement achetée pour elle, et que dans la compagnie de tous les bienheureux elle se consume éternellement dans ses louanges.

Grande est l'erreur de ceux qui réservent cette dernière heure pour faire testament, payer leurs dettes, arranger leurs affaires, pardonner leurs injures, faire l'examen de leurs péchés, s'exciter à la contrition et en demander pardon. Celui qui ne pourvoit pas d'avance à tout cela, est troublé par de grandes inquiétudes et cruellement agité au moment où la paix et la tranquillité lui seraient si nécessaires, et que l'obscurité se fait autour de lui lorsqu'il avait tant besoin de lumière.

Alors même que nous serions prévenus du moment et du genre de notre mort, du temps qu'elle nous accorderait, ce serait une grande folie de réserver à ce moment l'arrangement et le règlement de nos affaires avec les hommes et de notre âme avec Dieu, avec combien plus de raison lorsque nous ignorons l'heure et la manière dont nous serons appelés à rendre des comptes si rigoureux !

Si le chrétien voulait régler sa vie conformément à cet enseignement, il pourrait l'avoir plus paisible et plus heureuse que les princes de la terre. La mort lui serait facile, car il l'attendrait sans crainte ; il la recevrait comme une connaissance et une messagère pacifique de Dieu qui vient le chercher pour jouir des biens que seul peut donner ce Seigneur qui nous les a mérités par sa miséricorde infinie et qui nous les réserve. Honneur et gloire à celui-là dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DU SEIGNEUR.

ENSEIGNEMENT SUR L'ÉVANGILE DE SAINT LUC, AU CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

« En ce temps-là, les huit jours fixés pour la circoncision de l'enfant étant accomplis, il fut appelé Jésus, du nom que lui avait donné l'Ange avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère. » *Luc.*, II, 21. Paroles du saint Évangile.

I.

Quatre pieuses considérations sur cet évangile.

Touchant le mystère de la sacrée Circoncision, vous devez considérer comment, dès le huitième jour de la naissance de l'enfant, il voulut commencer son œuvre de rédempteur, c'est-à-dire souffrir et verser son sang pour votre salut. Ici vous pouvez considérer quelle devait être la douleur du cœur de la très-sainte Vierge, en voyant son fils, qui l'était aussi du Père éternel, commencer dans un âge si tendre à faire le sacrifice de sa chair et de son sang; et avec quel amour et quelle piété elle recueillerait ces restes si précieux.

Considérez aussi l'enfant, ou pour mieux dire, l'éternelle sagesse de Dieu dans cet enfant qui souffre, pleure, s'abîme dans les larmes de sa profonde douleur, meurt tant de fois, et souffrant cette mort avec d'autant plus de force que sa très-sainte humanité était plus délicate et plus sensible. Que ne dut pas éprouver alors la Vierge lorsqu'elle vit s'enfoncer l'instrument dans les chairs de l'enfant si chéri!

Quelle ne fut pas la douleur de ses entrailles, avec quelles larmes ne dut-elle pas s'efforcer d'apaiser l'enfant en le collant à ses lèvres et en lui donnant le sein! Et saint Joseph, à quelle cruelle épreuve ne fut-il pas soumis, — lui qui fut par hasard le ministre de cette circoncision, — quelle compassion ne ressentit-il pas dans l'exercice de ce ministère, lorsqu'il vit d'un côté couler le sang de l'enfant, et de l'autre les larmes de la mère, lui qui les aimait tant! O roi de gloire, qui avez épousé notre sang et notre nature, combien grand a été votre amour pour les hommes et votre rigueur contre vous-même, vous qui avez voulu ensanglanter pour nous, de si bonne heure, votre précieuse chair et éprouver le fil du glaive qui devait mettre fin à votre vie et trancher vos jours! O soleil de justice, — rosée du matin et du soir, — qui se baigne dans votre sang en se levant et en se couchant! On a coutume de dire : « Rosée du matin, pluie du soir. » Eh bien, les rosées de votre circoncision sont les pronostics de la grande pluie qui sera répandue par votre mort, lorsque les cataractes du ciel s'ouvriront et que la pluie de votre sang, s'échappant des veines de votre sacré corps, inondera le monde. Mais les rosées du soir ne sont pas des signes d'eau et de pluie, et promettent la sérénité. C'est ce qui arriva, Seigneur, lorsque le martyre de votre passion étant achevé, vous triomphâtes de notre mort par la vôtre, et par la rosée de votre sang, vous desséchâtes les nuées de nos péchés.

Considérez aussi l'inestimable charité et humilité du Fils de Dieu, qui commence de si bonne heure à souffrir pour les hommes, et à recevoir le remède de notre mal. Saint Bernard dit à cette occasion : « Nous trouvons dans la circoncision du Seigneur de quoi aimer et imiter, de quoi aussi nous étonner. Le Sauveur vint au monde, non-seulement pour nous racheter par son sang, mais pour nous enseigner par sa doctrine. Notre rédempteur, il vint pour nous délivrer, et notre maître pour nous enseigner. Car de même qu'il nous importerait peu de connaître notre chemin si nous étions emprisonnés, de même il nous importera peu de sortir de prison, si l'on ne nous enseigne pas notre route, parce que, si nous allions à l'aventure, le premier qui nous trouverait nous reconduirait en prison. En sa qualité de rédempteur il nous a déli-

vrés de nos fers, et en sa qualité de maître il nous a montré la voie. C'est pourquoi, dans l'âge le plus avancé, il nous a donné des exemples manifestes de patience, d'humilité, de charité et de toutes les vertus, après avoir commencé de les donner dans son enfance, bien qu'ils fussent recouverts d'un voile. En effet, si en se faisant homme il était descendu au-dessous des anges, en se faisant circoncire, le huitième jour, ne parut-il pas moins que les hommes lorsqu'il se chargea de nos blessures et de nos péchés? Que faites-vous en circoncisant cet enfant? Craignez-vous par hasard qu'il soit hors des atteintes de la malédiction qui dit : « L'homme qui ne sera pas circoncis périra du milieu de sa nation? » *Genes.*, XVII, 14. Le père pourra-t-il oublier le fils de ses entrailles? Ou bien ne le reconnaîtra-t-il pas s'il n'est pas marqué de ce signe? Il le méconnaîtrait plutôt par ce signe, s'il était possible de le méconnaître. Mais quoi d'étonnant à ce que la tête reçoive le remède pour les membres? Souvent le bras valide reçoit la saignée dont la poitrine malade, le foie et la rate ont besoin. De même la tête saine est aujourd'hui traitée pour les membres malades. Il n'est pas étonnant que celui qui vient mourir pour les hommes veuille être circoncis pour eux. Il s'est donné à nous tout entier, il s'est tout entier livré pour notre bien et notre utilité.

Et après sa charité, considérez son humilité qui a voulu s'étendre sur sa vie entière comme la racine et le fondement de toutes ses sublimes vertus. Quelle humilité plus grande que celle de prendre l'image du pécheur que l'on vient délivrer, et de vouloir paraître coupable, lorsqu'on vient effacer toute trace du péché! « L'Agneau sans tache, qui n'avait pas besoin de circoncision, — dit saint Bernard, serm. I *de Circumc.*, — voulut être circoncis. Celui qui n'était point blessé se chargea de nos blessures. » Ce n'est point ainsi que fait l'orgueil humain, qui a honte des remèdes et se glorifie parfois des mêmes fautes, dont la gravité par ce moyen va toujours s'aggravant. Celui qui ne savait pas ce que c'était que le péché n'eut pas honte de paraître pécheur; et nous qui voulons vivre du péché nous ne voulons pas paraître pécheurs.

II.

Du très-doux nom de Jésus.

Après la circoncision de l'enfant, l'Évangéliste dit qu'on le nomma Jésus, ce qui signifie Sauveur. *Luc.*, I, 3; *Matth.*, I, 21. Avant d'être prononcé par les hommes, ce glorieux nom le fut par la bouche de l'Ange. Celui qui vint auprès de la Vierge comme ambassadeur, lui dit d'appeler son fils Jésus. Celui qui apparut à saint Joseph lui fit la même recommandation et lui donna la raison de ce nom en lui disant que ce fils serait le sauveur de son peuple, — c'est-à-dire des prédestinés, — et le délivrerait de ses péchés. Béni soit ce nom, béni le salut qu'il apporta, béni le jour où une telle nouvelle fut entendue dans le monde! Jusque-là, Seigneur, tous les sauveurs que vous aviez envoyés à votre peuple sauvaient les corps et les biens, les maisons et les héritages; mais les âmes demeuraient, comme auparavant, dans le misérable assujettissement de leurs péchés, et par conséquent esclaves du démon. Or, que sert à l'homme de conquérir et de gouverner le monde, s'il reste soumis au péché qui lui fait perdre son âme? Ce nouveau sauveur vient porter remède à un si grand mal, accomplir le salut de tout l'homme, guérir les corps en sauvant les âmes, nous délivrer des peines en nous délivrant des fautes. C'est ce salut que désirèrent tant les patriarches, qu'ils demandèrent à si grands cris, et que les prophètes promirent et annoncèrent de la part de Dieu. Ce fut par lui que le saint patriarche Jacob acheva sa vie et adoucit les regrets de sa mort, en disant : « J'attendrai ton salut, Seigneur. » *Genes.*, XLIX, 18. A l'occasion de ces paroles, le traducteur chaldéen, ajoute comme s'il eût dit : « Je n'espère pas le salut de Gédéon, fils de Joas, qui est le salut temporel; ni le salut de Samson, fils de Manué, qui est le salut passager : j'espère celui du fils de David dont la rédemption sera spirituelle et éternelle. O bienheureux salut, digne d'un tel Sauveur! Que chacun désire ce qu'il préfère; qu'il préfère les biens de la terre à ceux du ciel; les choses passagères à celles qui sont éternelles, le salut du corps à celui de l'âme; moi je préfère celui-ci avec le saint patriarche.

Mon âme est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire comme celle du prophète David. *Psalm.*, CXVIII, 166, 174. Délivrez-moi, Seigneur, de mes péchés; délivrez-moi de mes mauvais penchants; arrachez-moi de la servitude de ces tyrans; ne me laissez pas entraîner au choc brutal de mes passions; défendez la dignité de mon âme; ne permettez pas que je sois l'esclave du monde, et que je prenne pour ma règle de conduite les jugements de tant de fous; délivrez-moi des appétits de ma propre chair, le plus impur des tyrans; délivrez-moi des vains désirs, des vaines craintes, des vaines espérances du monde, surtout de votre inimitié, de votre disgrâce, de votre colère, et de l'éternelle mort qui la suit. Avec cette liberté et ce salut, j'abandonne à qui voudra l'empire du monde et la gloire de régner sur la terre et la mer, content avec le prophète de me glorifier dans le Seigneur et de me réjouir en Dieu, mon Sauveur. » *Habac.*, III, 18.

Voilà le salut que ce Sauveur apporta au monde, et c'est ce que signifie le nom de *Jésus* qui lui fut donné le jour de sa circoncision. Lorsque le chrétien entend ce nom il doit aussitôt se représenter un Seigneur si puissant, si beau, si miséricordieux, dont les œuvres sont si grandes et les effets si merveilleux qu'il ébranle et met en déroute toute l'armée du démon, dépouille la mort, impose silence au péché, enlève à l'enfer sa juridiction, délivre les captifs et les opprimés, les lave de leurs souillures, leur rend une telle beauté que les yeux de Dieu s'attachent à leurs âmes et que sa bonté les environne et les fait régner éternellement avec lui.

Le péché apporta surtout avec lui trois maux parmi tant d'autres: L'esclavage du démon, la mort et l'enfer. Celui qui nous a délivrés du péché nous a aussi délivrés de ces trois maux, suites du péché. Il nous a lui-même donné des gages certains de la vie éternelle, qui consiste ici-bas dans la vie de la grâce et l'amitié de Dieu, dans les dons de sa libéralité, dans ses faveurs, dans une providence de père toute particulière pour nous et dans l'amour filial que nous devons ressusciter pour lui : toutes choses qui se perdent par le péché et nous sont rendues par la grâce et les mérites de ce Sauveur; ce qui nous prouve avec combien de raison on le nomme notre Sauveur et notre salut.

O nom glorieux, nom doux et suave, nom de l'inestimable vertu et du respect par excellence, inventé par Dieu dans son éternité, apporté du ciel à la terre par les anges, désiré pendant tous les temps! Nom qui fait fuir les démons et épouvante les puissances infernales; par lequel se gagnent les batailles, qui fait cesser les tentations, console les affligés, sert de refuge à ceux que la tribulation accable, souverain remède à tous les maux, qui ressuscite les morts et dans lequel les pécheurs placent toute leur espérance; ô nom plus doux que le miel, plus blanc que le lait, plus doux que la plus douce liqueur! « Qu'est-ce autre chose, dit saint Bernard, en parlant du nom de Jésus, que du miel dans la bouche, une musique mélodieuse dans les oreilles, la beauté dans le regard et la joie dans l'âme? » D. Bern., serm. xv, super *Cant.* Puisque tous les biens nous sont venus par ce nom glorieux, disons du fond du cœur avec l'Apôtre : « Au nom de Jésus tout genou fléchit, se prosterne dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer; et toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ vit dans la gloire du Père. » *Philip.*, II, 10.

Adore donc, ô mon âme, embrasse et baise ce très-saint nom, plus doux que le miel, plus onctueux que l'huile, plus souverain que le baume, plus puissant que les puissances du monde. C'est par lui que les pécheurs se sauvent, parce qu'il n'a pas été accordé ici-bas, aux hommes d'autre nom ni d'autre vertu pour se sauver. *Act.*, IV, 12. O nom qui porte tout conseil et toute joie, nom glorieux, digne d'être écrit et gravé dans le cœur! O homme languissant et de peu de foi, toi à qui la tendresse du nouveau-né n'a pu donner le courage de venir à lui, puissent la vérité et l'efficacité de ce nom t'empêcher de t'éloigner de lui! Viens avec respect et confiance et dis-lui avec le très-pieux Anselme : « O Jésus! pour la gloire de ton nom sois mon Jésus. Que signifie le nom de Jésus sinon Sauveur? Manifeste donc en moi, Seigneur, l'effet de ton nom. » D. Bern., serm. IV, *in Cant.*

SERMON

SUR

LA FÊTE DES ROIS

ET ENSEIGNEMENT SUR L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

CHAPITRE II.

« Lorsque Jésus naquit à Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, voilà que des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : « Où est le nouveau roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. » *Matth.*, II, 2. Hérode ayant appris l'arrivée des Mages et ce qu'on disait d'eux en fut troublé, et avec lui tout Jérusalem. Et rassemblant tous les princes des prêtres, et tous les scribes, il leur demanda où le Christ devait naître — d'après les Écritures. — Ils lui répondirent que, selon le prophète Michée, il devait naître à Bethléem, petite ville de Juda; car ce prophète disait : « Toi, Bethléem, terre de Juda, tu ne seras pas, — comme tu le parais, — la moindre des plus importantes villes de Juda, puisque de toi doit sortir Celui qui gouvernera mon peuple d'Israël. » *Mich.*, V, 2. En entendant cela Hérode fit venir secrètement les Mages, et leur demanda en détail à quel moment l'étoile leur était apparue; et, lorsqu'il eut été bien renseigné par eux, il leur dit : « Allez à Bethléem, informez-vous de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, dépêchez-moi de suite un messager, pour que j'aille l'adorer à mon tour. » Les Mages ajoutèrent foi à ces paroles et s'en allèrent. Lorsqu'ils sortirent de Jérusalem, voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, leur apparut de nouveau et les précédait pour les éclairer, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant. Ce que voyant ils furent remplis d'une grande joie, et entrant dans le lieu, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent, et ayant ouvert leurs trésors ils lui offrirent en présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant été avertis

pendant leur sommeil de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils rentrèrent chez eux par une autre route. » Paroles du saint Évangile.

Pieuses considérations sur cet évangile.

Relativement à l'adoration et à l'offrande des rois Mages, considérons d'abord combien fut grande la dévotion de ces saints hommes qui vinrent de si loin et se soumirent à un si long et si périlleux voyage, à toutes les difficultés de la route, pour voir avec les yeux de la chair celui qu'ils avaient déjà vu avec ceux de l'âme, et se considérèrent si heureux après l'avoir contemplé. Quelle ne doit pas être notre confusion, nous à qui il en coûte tant d'aller entendre la parole de Dieu dans son temple et d'assister aux divins offices, lorsque nous pouvons cependant à si peu de frais, voir et adorer le même Seigneur qu'ils cherchèrent et adorèrent avec tant de peine !

Considérons, en second lieu, la foi de ces saints rois, qui convainquit et captiva tellement leurs esprits, qu'elle leur fit adorer comme le vrai Dieu et le Seigneur du monde celui qu'ils trouvèrent dans le plus pauvre et le plus humble réduit du monde. Ils ne furent blessés ni de l'humilité et de la pauvreté du lieu, ni de la faiblesse de cet enfant de trois jours qui pleurait et dont les pleurs ne purent les empêcher de croire que celui qui était couché dans cette crèche était le même qui régnait au haut des cieux. « Mages, que faites-vous? que faites-vous? — dit saint Bernard. — Vous adorez un enfant couché dans une crèche, enveloppé de pauvres langes? Où voyez-vous qu'il est Dieu? Le lieu de Dieu est le ciel, et si vous voulez le rencontrer sur terre, allez dans son temple. Comment donc l'adorez-vous dans une étable et couché dans une crèche? S'il est roi, où sont ses palais? Où est la foule de ses courtisans? Est-ce que par hasard cette crèche servirait de trône, et Marie et Joseph de courtisans? Comment des hommes sages font-ils ce qui ne paraît convenir qu'à des ignorants, lorsqu'ils adorent par exemple comme Dieu, un pauvre enfant auquel ils offrent leurs trésors? Toutes les difficultés que la prudence humaine devait y trouver, allaient être renversées par la lumière

du ciel et la grâce divine qui avaient pénétré leurs âmes pour y soumettre la raison à la foi, et incliner le jugement humain devant la sagesse divine. » D. Bern. serm. I, *In Epiph.*

La céleste influence qui les dirigeait l'emporta sur leur vision corporelle et leurs raisonnements humains. Notre raison et nos sens sont sujets à tant d'erreurs, tandis que la divine révélation est infaillible. C'est ce que comprirent ces mêmes philosophes des Gentils, dont l'un dit : « Ceux qui se conduisent par l'inspiration et la lumière divines n'examinent pas les choses avec la prudence humaine, ils n'obéissent qu'aux mouvements d'en haut. » Que ce soit un exemple très-salutaire pour ne pas faire cas des raisonnements de la prudence humaine quand ils se trouveront en opposition avec la parole de Dieu et la lumière de l'Évangile. De telle sorte que si l'Évangile nous dit que sont bienheureux les pauvres, les humbles, les persécutés, les affligés, et ceux qui pleurent, sacrifient et crucifient leur vie pour Dieu, *Matth.*, v, 5, 10, 11, ne doutons pas que ce bonheur ait déjà commencé ici-bas, malgré les contradictions de la prudence humaine. Ne nous mettons donc pas à réfléchir et à nous demander comment cela peut se faire, lorsque tout le monde fuit ces choses et les déteste ; comment il peut y avoir de la joie dans les larmes, du repos dans le travail, de la gloire dans le mépris, de la tranquillité dans la mortification ; comment on règne par la croix ; comment enfin, en renonçant à tout, on est maître de tout. N'examinons pas ces choses avec la raison, mais avec les lumières du ciel qui nous apprend que l'Évangile est la vérité de Dieu et le rayon d'en haut ; et comme ces saints rois qui, guidés vers la crèche par Dieu, dédaignèrent ces raisonnements humains, forts qu'ils étaient du témoignage du ciel ; ainsi nous ne devons pas nous arrêter aux opinions et faux jugements du monde quand nous les verrons en opposition avec la parole de Dieu et la lumière de l'Évangile. Que le monde crie et que la chair réclame contre la parole de Dieu, que toute la prudence humaine se déchaîne, que les sages de la terre allèguent des coutumes immémoriales, et qu'ils se fassent un rempart des exemples des princes, des rois et des empereurs, tout cela est un peu d'air et de vanité contre la lumière du ciel et la doctrine de l'Évangile.

Considérons, en troisième lieu, la joie inestimable que ces saints hommes ressentirent, lorsqu'à l'heureux terme de leur voyage, grâce à la direction qui leur avait été donnée du ciel, ils arrivèrent au lieu tant désiré, et qu'ils y trouvèrent ces deux célestes lumières : la mère et le fils, l'enfant et la vierge, après lesquels ils soupiraient tant. Si telle fut leur joie lorsque, en sortant de Jérusalem, ils aperçurent l'étoile qui les guidait, que, — d'après l'Évangéliste, — ils furent réjouis d'une grande joie, *Matth.*, II, 10, combien ne furent-ils pas plus réjouis par Celui vers lequel les conduisait l'étoile? On éprouve plus de plaisir à la fin de la journée que pendant sa durée; le port nous réjouit plus que la traversée, la récolte plus que la semence, la possession plus que la promesse, la fin plus que les moyens, la gloire plus que la grâce. Si donc ils furent si charmés par l'étoile qui devait les conduire au port et les faire toucher au but, combien plus ne le seraient-ils pas par ce qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur, lorsqu'ils l'auraient trouvé? Il n'y a pas de langue capable de traduire cela, ni d'esprit capable de le comprendre.

Mais si telle fut la joie de ces saints hommes, lorsqu'ils vous trouvèrent au terme de leur course, ô mon Seigneur, dans une étable, réduit à tant d'humilité et de pauvreté, quelle sera la joie du juste quand, la durée de cette vie laborieuse une fois accomplie, une fois franchie cette vallée de larmes, il vous trouvera dans votre royaume, dans votre saint palais, non plus couché sur la paille d'une crèche, mais assis sur le trône de la gloire; non plus dans les bras de la pauvre mère, mais sur le sein du Père éternel; non dans la bassesse de l'humilité, mais dans la gloire et la majesté dont vous ferez participer vos élus!

Et si telle fut la joie des rois, combien devait l'être davantage celle de la très-sainte Vierge, en voyant les larmes et les présents de leur piété, en voyant déjà commencer pour elle le règne de Dieu que lui avait annoncé le saint ange Gabriel, en voyant les auspices favorables qui marquaient la venue de son Fils parmi les Gentils, en répondant si bien à ses vœux? Quelles larmes de joie ne verserait-elle pas? Quelles impressions diverses son sacré visage n'exprimerait-il pas? Quelles ardeurs et quels sentiments ces

considérations et tant d'autres n'allaient-elles pas faire naître?

Mais combien plus grande encore serait la joie du cœur de cet amant des âmes pour elle qui venait du ciel sur terre, et dont la volonté était de se soumettre à celle du Père éternel, en sauvant le monde, quand il verrait, dans les prémices de ces rois, la conversion des hommes, le salut des âmes, la confusion du démon, la gloire de Dieu, le triomphe du péché, les victoires des martyrs, la semence féconde des confesseurs, des moines, des vierges et des solitaires qui devaient triompher si glorieusement du monde par lui? Réjouis-toi, ô saint enfant, dans l'allégresse de ton commencement, et reçois ces dons que t'offrent déjà ceux que tu dois racheter par ton sang. Et vous, ô très-sainte Vierge, prenez courage et confiance, car déjà les peuples et les princes des confins de la terre commencent à vous honorer, en attendant que toutes les nations de la terre vous appellent bienheureuse, pour que vous soyez la plus glorifiée des créatures, après en avoir été la plus humble.

Et maintenant, ô mon âme, viens avec ces saints et ces sages, et humblement prosternée devant cette crèche sacrée, adore et offre aussi tes dons à ton Sauveur. Ils offrirent de l'or, qui est le plus précieux des métaux ; toi, offre la charité et l'amour de ce Seigneur, qui sont les vertus les plus précieuses. Ils offrirent de l'encens, qui par son parfum purifie l'air de tous ses miasmes impurs; toi, offre la prière qui élève les cœurs de la terre au ciel et triomphe de tous les instincts pervers de notre chair. Comme les bonnes odeurs chassent les mauvaises, ainsi la piété du cœur nous préserve des appétits impurs. Mais celui qui n'a point connu la piété ne comprendra pas cela. Ils offrirent de la myrrhe, dont l'amertume est salutaire et d'agréable odeur; toi, offre un cœur contrit et un corps mortifié. Si la myrrhe est amère, elle préserve le corps de la corruption, et elle est odorante. La pénitence et la mortification sont aussi amères pour le corps, mais elles le préservent de la corruption, et elles sont agréables à l'esprit; elles préservent le corps de la corruption des plaisirs impurs et de la vermine du vice. Telle est la vertu de cette myrrhe spirituelle. De même qu'un estomac gâté par l'excès des mets trop doux se traite par des purgations amères, de même les consciences corrompues

par les plaisirs sensuels doivent être guéries par l'amertume de la mortification, sous peine d'être envahies par la vermine du vice. Dites-moi si le plaisir impur n'est pas un ver rongeur? Il pénètre avec joie, mord en riant, empoisonne avec délices, et tue avec satisfaction. Bienheureux donc celui dont les mains, — c'est-à-dire les œuvres, — distillent continuellement une myrrhe choisie dont il oint son corps en le préservant de toute corruption par les actes de la mortification.

Voilà les dons que nous devons offrir au Seigneur avec ces saints rois. La myrrhe convient à ceux qui entrent en vocation, l'encens à ceux qui ont été déjà éprouvés, et l'or aux âmes parfaites. Si tes moyens ne te permettent pas d'offrir l'or de la charité parfaite, ni l'encens de la dévotion, offre du moins à ton Seigneur la myrrhe du cœur contrit et du corps mortifié, afin que, par la faveur divine, tu puisses t'élever de degré en degré jusqu'à chanter avec le Prophète : « Vous avez changé, Seigneur, ma douleur en joie; vous avez déchiré mon vêtement, — qui était de tristesse, — et vous m'avez environné de joie. *Psalm.*, XXIX, 12.

Notre offrande terminée, comme celle des saints rois, retournons comme eux chez nous par une autre route. Eusèbe Émissène dit : « Ce changement de route signifie le changement de vie. Et nous changeons de route pour rentrer chez nous, lorsqu'en reniant le vieil homme, nous détestons l'orgueil, et que nous aimons l'humilité; quand d'irascibles nous devenons patients, doux; quand nous abhorrons les habitudes de la mauvaise vie passée. »

Et je ne sais pourquoi, mes frères, les âpres chemins du vice nous paraissent préférables aux sentiers unis de la vertu. Dans l'humilité se trouve le repos, la tranquillité et la paix. Car étant pacifique et calme de son naturel, quoique les vents et les tempêtes du monde se lèvent contre elle, ils ne trouvent pas en elle de prise pour exercer la fureur de leurs chocs impétueux. Les grandes ondes de la mer s'apaisent doucement sur le rivage, tandis qu'elles frappent et font retentir au loin les rochers élevés. Quel que soit l'obstacle qui menace l'homme humble, comme il ne lui résiste pas, mais qu'il baisse la tête, il l'éloigne de lui en lui

faisant place et en le laissant passer. La mer réserve toutes ses colères pour les roches escarpées et orgueilleuses, et perd sa furie sur la docilité des sables unis et doux. Les vents se déchaînent sur les hautes montagnes et l'on ne les sent pas dans les vallées basses et cachées. Les chemins de l'orgueilleux sont montueux, pleins d'embarras et d'obstacles, parce que là où est l'orgueil se trouvent la colère, la férocité, l'inquiétude et l'agitation ; pour qu'il souffre dès ici-bas de sa juste condamnation et que son enfer commence, comme l'âme du juste y reçoit un avant-goût de sa gloire dans la paix de sa conscience.

SERMON

SUR

LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE,

DANS LEQUEL SE CHANTE L'ÉVANGILE DE L'ENFANT PERDU, QUI SE TROUVE DANS SAINT LUC.

CHAPITRE III.

L'enfant ayant atteint sa douzième année, *Luc.,* II, 42, et ses parents étant venus à Jérusalem, selon leur coutume, dans les jours de fête, l'enfant Jésus resta dans le temple, sans qu'ils s'en fussent aperçus. Quand ils s'aperçurent de son absence, ils se mirent à le chercher pendant trois jours avec la plus grande douleur, et finirent par le trouver. Il était assis dans le temple, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant avec une sagesse étonnante. Et ils étaient stupéfiés par la profondeur de sa prudence et de ses réponses. Ils furent émerveillés de le voir ainsi, et sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avoir agi ainsi ? Votre père et moi nous vous cherchions, et nous étions plongés dans la plus grande affliction. L'enfant répondit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que vous me trouveriez occupé des affaires de

mon Père? Cette réponse ne fut pas comprise d'eux. Il descendit avec eux et alla à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère gardait toutes ses paroles dans son cœur. Et Jésus croissait toujours en sagesse, en âge et en grâce en présence de Dieu et des hommes. » Paroles du saint Évangile.

Pieuses considérations sur cet évangile.

Parmi les saints mystères de l'enfance de Jésus combien est douce la considération de son retard dans le temple; d'où nous devons conclure que souvent on trouve les enfants perdus en les cherchant avec leur mère!

Considérons d'abord quelle fut la douleur de la très-sainte Vierge pendant ces trois jours qu'elle demeura séparée du corps de son Enfant. Celui qui désirerait avoir une idée de sa torture doit présupposer que la douleur et les autres affections ont leur fondement dans l'amour; de sorte que plus grand est cet amour, plus grande aussi doit être la crainte, la douleur, la joie et tous les accidents qui en dépendent. Que celui-là donc qui désirerait éprouver quelque chose de la douleur que lui causa cette perte, essaie d'abord de comprendre l'étendue de l'amour de la très-sainte Vierge pour son fils. Mais qui pourra dépeindre cet amour? Il surpassa tous ceux qui existaient dans le monde et qui devaient exister. En lui seul s'unirent au plus sublime degré les deux amours, l'un naturel, c'est-à-dire l'amour d'une mère pour son enfant, c'est-à-dire l'amour de la Vierge surpassant tous les amours de mère, d'autant plus élevé que ce mode de maternité était plus nouveau : une mère sans père; et qu'il n'y avait point eu, ni ne pouvait y avoir de fils si digne d'être aimé.

L'amour de la grâce s'y rencontra aussi au plus haut degré qui puisse convenir à une créature humaine, car il y fut mesuré à la proportion du mérite de la Vierge. Et cet amour croissait chaque jour avec les continuels actes de sa vertu qui avait droit à des grâces de plus en plus grandes. Car si les ruisseaux sont, en arrivant à la mer, d'autant plus considérables qu'ils se sont accrus d'autres ruisseaux, que deviendrait l'amour de la Vierge s'il était

en rapport de sa grâce qui fut, à son origine, plus abondante que celle du plus élevé des Séraphins? Quelle ne devait pas être l'affluence de cette grâce pour l'augmentation de laquelle avaient été faits pendant tant d'années tant d'actes méritoires? Quelle ne devait-elle pas être, alimentée par deux sources si abondantes d'amour?

Le sentiment douloureux de la perte du bien-aimé fut proportionné à cet amour. La Vierge passa trois jours dans ce martyre. Elle sentit, à ce moment, le fil de l'épée qui, au dire de saint Siméon, devait percer son cœur, *Luc.*, II, 35, et allait croissant avec les années de son fils. Elle se souvenait que, quelques jours après sa naissance, Hérode le cherchait pour le tuer. *Matth.*, II, 16. En rentrant d'Égypte, elle conçut les mêmes craintes d'Archélaüs, fils d'Hérode; *Matth.*, II, 22; et comme la crainte de ce mauvais père l'avait fait fuir en Égypte, ainsi, lorsqu'elle en fut de retour, celle de ce mauvais fils la fit fuir en Galilée. La vie, jusqu'à présent, s'était écoulée en fuites, en transes et en terreurs; maintenant elle redoutait de plus grands périls, et sa crainte était telle, sa douleur si grande, qu'aucune langue ne la saurait dire, aucune intelligence ne la saurait comprendre.

Il est pourtant facile de concevoir ce que ferait la très-sainte Vierge pendant ses nuits. Elle aurait recours par la prière au Père éternel : elle lui ouvrirait son cœur et répandrait ses larmes en sa présence. C'est le refuge général et le port ouvert aux justes dans toutes leurs afflictions, comme le dit David : « Vous êtes, Seigneur, mon espérance au jour de la tribulation. » *Psalm.*, LVIII, 17. La forteresse du riche, — dit le Sage, — est sa richesse; mais la faveur de Dieu est la tour inexpugnable du juste. C'est là qu'il se réfugie et qu'il se retranche. *Prov.*, X, 22. Là il peut dire : « Vous seul, Seigneur, connaissez les anxiétés de mon cœur et mes douleurs, comme vous seul connaissez l'étendue de mon amour. Déclarez-moi, Seigneur, en quoi je vous ai offensé pour m'avoir retiré le dépôt de votre trésor. Votre grâce me l'avait confié et votre miséricorde me l'avait conservé jusqu'à ce jour; que votre justice ne me l'enlève pas. Où êtes-vous, mon enfant? Où mangez-vous et buvez-vous? Où vous reposez-vous? Comment ne

suis-je pas celle qui vous sert? Pourquoi m'avez-vous abandonnée? Vous vous êtes peut-être exposé au mauvais temps ou au froid, vous entretenant avec votre Père éternel? Pourquoi vous êtes-vous séparé de moi et m'avez-vous séparée de vous? Nouveau voyageur, ô travailleur tendre et délicat, pourquoi commencer si tôt vos labeurs et vos souffrances! O soleil qui découvre tout par tes rayons, montre-moi le Seigneur de toutes choses! O Père éternel, qui guidâtes avec l'étoile les hommes de l'Orient qui venaient adorer votre fils et le mien, guidez-moi vers lui; que je le trouve et que je l'adore; que je lui offre l'or de mon amour, l'encens de ma prière, la myrrhe de mon cœur plein de fiel. » *Prov.*, XVIII.

Voilà ce que dut dire la très-sainte Vierge, si elle ne dit pas mieux. Lorsque le Seigneur voulut mettre fin à ce martyre si digne de pitié et changer les larmes de la douleur en larmes de joie, et qu'on ne l'eut point trouvé à la fin de la première journée chez les parents ni les amis, lorsque cette première nuit se fut passée dans les pleurs et la prière, la sainte Vierge et saint Joseph s'en retournèrent de grand matin à Jérusalem. Maintenant, Femme, vous allez, bien guidée, pour trouver votre Jésus qui ne peut se trouver parmi les amis et les parents, comme autrefois. C'est pourquoi Dieu ordonna à Abraham de sortir de la maison de son père, de sa terre, et de quitter ses parents. *Gen.*, XII, 1. Il eût été surprenant de rencontrer votre fils là d'où il ordonne aux enfants des hommes de sortir; comme il serait étonnant que vous ne le trouvassiez pas dans le temple; car chaque chose doit se chercher en son lieu. Or, votre fils est Dieu; cherchez-le dans le temple qui est le lieu de Dieu. Le temple est la maison de la prière. Vous y trouverez Dieu, votre fils. Et toi, homme, lorsque tu te sentiras triste et abandonné, tiède et stérile, sans aucune étincelle de piété, et que tu jugeras que tu as perdu Dieu, cherche-le dans sa maison, dans le temple, c'est-à-dire dans le lieu de la prière, où tu le trouveras sans doute si tu persévères avec fidélité et humilité. Et tu reconnaîtras que tu l'as trouvé lorsque tu te sentiras soulagé, fervent, fort et joyeux.

Lorsque la très-sainte Vierge, entrée dans le temple, levant ses yeux, vit la lumière qu'elle désirait tant, lorsque la femme, après

avoir bouleversé toute la maison, retrouva la joie qu'elle avait perdue, *Luc*, xv, 24, qui pourrait comprendre ce qu'elle éprouva, — si forte que fût l'expression? — Les larmes continuèrent à couler, mais non plus pour la même cause, car la douleur s'était changée en allégresse. La miséricorde de Dieu est bonne, — dit le Sage, — comme l'ombre pendant l'été, douce comme l'eau fraîche quand on a soif, comme le soleil chassant d'épaisses et obscures nuées, comme la sérénité après la tempête. *Eccli.*, xxxv, 26. Quelle dut être cette miséricorde, cette lumière et cette sérénité après la tempête et les ténèbres de sa tristesse et de ses douleurs? Quelle, cette fontaine d'eau vive et de vie après une telle ardeur et une telle soif? Elle ne se préoccupa point de laisser achever la lecture et la dispute, elle arriva à son fils, — il n'y avait ni obstacle, ni honte à cela, — et sa joie ne souffrit aucun retard. Elle arrive et l'embrasse avec la pieuse plainte que nous transmet l'Évangéliste. Et on entendit la réponse, mais on ne comprit point, — ce qui, par extraordinaire, doit s'entendre des docteurs qui ne remarquèrent pas qu'il s'était dit fils de Dieu lorsqu'il leur avait annoncé qu'il était demeuré pour connaître des choses de son Père.

On dit qu'il descendit avec eux à Nazareth, et qu'il leur était obéissant et soumis. Remarquez, — dit saint Bernard, — quel est celui qui est soumis, et à qui : Dieu aux hommes. Dieu dont les anges sont les sujets, devant qui s'inclinent les principautés, et auquel obéissent les puissances, obéit à Marie et par elle à Joseph. Bern., homil. I super *Missus est.* Admirons, et dans notre admiration qu'est-ce qui nous étonne le plus, l'humilité d'un tel fils ou l'élévation d'une telle mère? Ce sont là deux sujets de grande méditation et de profonde admiration. N'est-ce pas en effet un exemple d'humilité sans pareil, de voir Dieu obéir et se soumettre à une femme, et quel autre exemple d'élévation semblable, de voir cette femme revêtue de l'autorité nécessaire pour commander à Dieu? La gloire par excellence des saints et des vierges est réservée à ceux et à celles qui suivent l'Agneau partout. Si telle est cette gloire, quelle n'est pas celle de la très-sainte Vierge qui marche au-devant de l'Agneau et s'en fait suivre? *Apoc.*, XIV. O homme,

apprends à obéir à l'exemple de ton Dieu; terre, apprends à te soumettre à l'exemple de ton Créateur; apprends, ô poussière, à exécuter les ordres qui te sont donnés; cendre, rougis de ton orgueil; lorsque Dieu s'humilie et se soumet aux hommes, pourquoi chercher à t'élever au-dessus de tous, et par conséquent de ton Créateur; car, toutes les fois que tu veux soumettre les autres et leur commander, tu cherches autant de fois à te placer au-dessus de Dieu. Si tu ne peux suivre l'Agneau où il veut qu'on aille et qu'on monte à sa suite, suis-le du moins jusqu'où il descendit pour toi. Ce qui signifie que si tu ne peux t'élever à la hauteur de la virginité, tu dois marcher sur ses traces dans la route plus facile de l'humilité d'où les vierges ne doivent point s'écarter si elles veulent suivre l'Agneau dans toutes ses voies.

Qui dédaignerait d'obéir à son semblable, en voyant le Seigneur du ciel et des anges se soumettre aux hommes sur la terre? Si la sagesse de Dieu, qui est son Fils, si toute sa puissance et sa majesté se soumettent ainsi à suivre et à servir une femme pauvre et mariée à un charpentier, n'y a-t-il pas de quoi couvrir de confusion les présomptueux et ceux qui pèsent et mesurent, — comme avec un compas, — les formules de politesse dont ils doivent se servir? Et comment, lorsque nous voyons le ciel descendre au-dessous de la terre, comment la terre et la cendre osent-elles s'élever au-dessus du ciel et dédaignent-elles d'imiter Dieu et de lui ressembler?

Considérons ensuite les travaux auxquels notre Sauveur s'adonna pendant les trente années qui précédèrent sa prédication, car il ne consacra aucun temps à l'étude, comme nous l'apprend l'Évangile où éclate l'étonnement des Pharisiens, envieux de la supériorité de sa doctrine : « Comment celui-ci peut-il savoir ce qu'il n'a point étudié? » *Joan.*, VII, 15. Et il est encore moins probable qu'il se reposât et ne fît rien lorsque Joseph, regardé comme son père, travaillait sans cesse. L'enfant, fils de parents pauvres, qui vit dans l'oisiveté, est mal vu, et le Seigneur exerça réellement sur terre l'office de charpentier et travailla avec Joseph pour soutenir sa famille et faire l'aumône aux pauvres. Les évangélistes nous apprennent que les prêtres et les scribes le mépri-

saient en disant : « Qu'est-ce autre chose celui-ci, que le fils d'un charpentier qui fait l'état de son père ? » *Matth.*, XIII, 55 ; *Marc*, VI, 3. Mais si nous lisons de beaucoup de saints, qu'ils étaient dès leur jeunesse un exemple d'édification, de vertu, de recueillement, d'assiduité aux saints exercices, dans la fréquentation des églises, des offices divins et des sermons, de dévouement aux œuvres de miséricorde et envers le prochain ; avec combien plus de raison ne le comprendrons-nous pas de ce Seigneur qui non-seulement vint au monde pour en être le Rédempteur par sa mort et sa passion, mais encore pour en être le maître par sa doctrine et l'exemple par sa vie ? Ne sentirons-nous pas quels étaient ses rapports et les discours avec ceux qu'il voyait et auxquels il parlait, de manière à ne faire aucune distinction de personnes, lui qui avait choisi cette vie commune pour se mettre en communication avec tous et qui venait enseigner tout le monde ? Pourquoi il fréquentait le temple ? Jusqu'où allait sa persévérance pour nous dans l'oraison, n'ayant plus rien à mériter pour lui-même depuis le moment de sa conception ? Combien il sentait et pleurait les offenses qu'il voyait commettre contre Dieu ? Combien il déplorait la perte des âmes ? Il n'y eut jamais de mère qui pleura et sentit comme lui la perte d'un fils unique. Il mesurait les offenses faites à Dieu à la grandeur de son innocence. Mais, autant il l'emportait sur les hommes et sur les anges, autant grandirent ses douleurs, ses affections, ses épreuves, pour augmenter la somme de ses mérites pour nous, et rendre plus féconde l'œuvre de notre rédemption. Or, ces mérites s'accrurent en proportion de leur spontanéité, comme une preuve de charité et de bonté par excellence. Et bien qu'en ce temps-là il ne fît point d'œuvres publiques, il enseigna beaucoup en nous enseignant à nous taire jusqu'à l'âge convenable pour enseigner, et jusqu'au moment marqué par Dieu pour notre apostolat à la prédication de l'Évangile.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE NOTRE-DAME,

LORSQU'ELLE PRÉSENTA SON FILS AU TEMPLE, OU SAINT SIMÉON LE REÇUT ET ANNE LE RECONNUT.

Ce qui est rapporté par saint Luc, au chapitre second.

CHAPITRE IV.

Lorsque les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse, on porta l'enfant Jésus au temple pour l'offrir au Seigneur, *Luc*, II, 22, d'après ce qui était écrit dans la loi qui prescrivait d'offrir et de consacrer au Seigneur tout enfant mâle, *Exod.*, XIII, 12, et en même temps pour satisfaire à la loi sur les enfantements qui réclamait l'offrande d'une paire de tourterelles ou de pigeons. Or il se trouvait à Jérusalem un homme appelé Siméon qui était juste et craignait Dieu et qui vivait dans l'espérance de Celui qui devait être la consolation d'Israël, et l'esprit du Seigneur était en lui, et il avait reçu cette réponse qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu l'oint du Seigneur ; et le moment venu, poussé par le Saint-Esprit, il se rendit au temple lorsque les parents de l'enfant Jésus le portaient pour se conformer à l'usage établi, et il le prit dans ses bras, et loua Dieu en disant : « Maintenant, Seigneur, laisse aller en paix ton serviteur, selon ta promesse ; car mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé à la face des nations et qui sera leur lumière et la gloire d'Israël, ton peuple. » Et le père et la mère de Jésus demeuraient émerveillés de ce qu'ils entendaient dire de lui ; et Siméon les bénit et dit à Marie : Cet enfant a été mis au monde pour la perte et le salut de plusieurs en Israël, et comme un signe de contradiction. Et ton âme sera percée d'un glaive, pour que les pensées de beaucoup soient mises à découvert. Et il y avait une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était déjà avancée

en âge et avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, et était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt quatre ans. Elle ne sortait jamais du temple et y servait jour et nuit dans le jeûne et la prière ; elle survint au même instant et se mit à louer Dieu et à en parler à tous ceux qui espéraient la rédemption d'Israël, et lorsqu'ils eurent satisfait à toutes les formalités de la loi, ils s'en retournèrent, dans la province de Galilée, à leur ville de Nazareth, et l'enfant croissait et se fortifiait en sagesse, et la grâce de Dieu était avec lui. » Paroles du saint Évangile.

I.

Pieuses considérations sur cet évangile.

Considérons, par rapport à ce mystère sacré, premièrement l'humilité de la Vierge, et comment au terme fixé par la loi, bien qu'elle fût expressément exemptée par cette même loi des formalités de la purification auxquelles étaient soumises les femmes qui avaient enfanté — en sa qualité de vierge-mère, plus pure que les étoiles, — elle voulut néanmoins se soumettre à la loi commune et se placer, elle la plus chaste des vierges, au rang des femmes mariées et des mères vulgaires, pour être purifiée avec elles lorsqu'elle n'avait aucune tache à effacer. De telle sorte que comme son fils, qui était l'innocence, la sainteté, la pureté même, voulut être circoncis, à l'exemple de ceux qui avaient péché, en prenant la figure du pécheur, ainsi sa très-sainte mère voulut être assimilée, malgré sa pureté, à celles qui avaient perdu la leur ; pour que dans la mère comme dans le fils nous rencontrassions l'exemple le plus parfait d'humilité.

Nous pouvons considérer en second lieu l'esprit de pauvreté et de miséricorde qui éclate dans cette offrande de la Vierge. En effet, elle n'offrit point d'agneau, comme faisaient les riches, mais une paire de tourterelles ou de pigeons comme font les pauvres. D'où l'on voit quel profit put tirer dans la distribution faite aux pauvres, celle qui — depuis moins d'un mois — ayant reçu de si riches présents des rois, n'avait pas de quoi offrir un agneau, puisqu'elle était réduite dans le même état de pauvreté où elle se

trouvait lorsqu'elle enfanta son fils ; de même que celle qui, remplie de l'Esprit-Saint, comprenait que la volonté de son fils était de devenir pauvre de riche qu'il était, pour nous enrichir.

Le nombre de jours déterminé par la loi pour la purification des couches, la très-sainte Vierge, en se séparant de cette crèche sacrée, en la laissant pleine de larmes et de grâce pour la dévotion des fidèles, partit pour Jérusalem, afin de remplir l'ordonnance de la loi qui en réalité ne l'atteignait pas. La Vierge pénétra donc, avec son enfant dans les bras, par les portes de la Cité. O saint enfant, voilà la Cité où,—selon ce qui a été prophétisé de vous, — vous devez opérer de grandes merveilles. C'est ici que vous devez faire quelque chose de plus grand que de sauver le monde. *Psalm.*, LXXIII. Car c'est ici que vous devez le racheter, et combien plus il vous en coûtera de le faire. C'est le camp marqué pour le défi contre le fameux géant Goliath. I *Reg.*, XVII, 40. Vous le vaincrez avec un bâton et cinq pierres, et vous lui couperez la tête avec ses propres armes, détruisant la mort par la mort et le péché par le châtiment du péché. C'est l'arène où vous devez lutter ; mesurez-la maintenant avec lenteur, pour en bien apprécier l'étendue. Maintenant vous y entrez à cheval, plus tard vous y passerez à pied. Vous êtes porté maintenant dans les bras de votre mère, mais plus tard vous y porterez la croix sur vos épaules. Cette montagne que vous voyez poindre, c'est le lieu désigné. Oh ! quel spectacle vous y offrirez et qui vous y sera offert ! Là vous répandrez tout votre sang. Oh ! quelle différence entre l'offrande qui y sera faite de vous-même et celle d'aujourd'hui ! Aujourd'hui vous serez offert et racheté ; là vous serez offert et vous rachèterez ; aujourd'hui vous serez racheté moyennant cinq sicles qui seront payés pour vous ; là vous rachèterez le monde par cinq plaies que vous recevrez pour lui ; aujourd'hui vous serez offert dans les bras de Siméon ; là vous le serez dans les bras de la croix. C'est aujourd'hui le sacrifice du matin ; alors ce sera celui du soir.

La Vierge entre donc dans le temple materiel pour offrir le temple vivant et spirituel qu'elle tient dans ses bras. O merveilleuse nouveauté ! Le temple est offert dans le temple, Dieu à Dieu ; celui qui ne se sépare pas de Dieu se présente devant Dieu ; et lui,

qui est la Rédemption du monde, il se fait racheter ; il est offert par les mains de la Vierge comme l'offrande universelle. La Vierge rend le dépôt à qui le lui a confié ; ainsi les ruisseaux se précipitent vers l'Océan d'où ils sont sortis, pour recommencer à couler. Que devait faire la mère sinon donner tout ce qu'elle avait pour imiter les exemples de largesse qu'elle voyait en son fils? Car elle voyait comment il s'était donné aux hommes pour les racheter, les édifier, les nourrir et les fortifier, leur servir de compagnon d'exil, les récompenser de leur vertu. Que lui restait-il à faire pour égaler une telle munificence? Lui donner son céleste trésor.

Et cette offrande n'est pas seulement présentée à Dieu, mais aussi à toute l'Église par la Vierge, et saint Siméon la reçoit — en qualité de procureur. — Ainsi, celui pour qui tous les siècles soupiraient, qu'attendaient, dans une pénible anxiété et comme en défaillance, les âmes des justes, est livré à l'Église par les mains de la très-sainte Vierge, et l'Église la reçoit dans les bras de saint Siméon, et le titre de cette donation se trouve ratifié par l'autorité de la très-sainte Trinité tout entière, par l'autorité du Père dans les divines Écritures, par la volonté du Fils qui s'offrit pour notre Rédempteur, par l'Esprit-Saint qui le promit à saint Siméon et lui commanda de venir le recevoir, par la très-sainte Vierge qui, possédant ce trésor en sa qualité de véritable mère, a rendu cette donation très-valable pour nous. Dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ, l'Église ne l'avait pas encore reçu avec cet appareil de solennité, et il n'était pas entièrement en sa paisible possession ; mais aujourd'hui, par l'intermédiaire de la Vierge qui nous touche à tous, dans le temple de Dieu, lieu commun, l'Église étant représentée par le prophète saint Siméon, dont le caractère est public aussi, elle reçoit ce don, et elle est mise et installée en son entière possession, ce dont elle se glorifie aujourd'hui en chantant : « Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre temple. *Psalm.*, XLVII, 10. Venez donc tous aujourd'hui, fidèles, témoigner votre reconnaissance et célébrer dans le temple cette récompense, car elle est de tous et pour tous ; venez tous à la source, vous qui avez soif, et

vous qui n'avez ni or ni argent ; venez, c'est un don de la grâce. *Isa.*, LV, 1. Accourez, vieillards, pour chanter avec le vieux Siméon ; veuves déjà sur l'âge, venez mêler vos louanges à celles de sainte Anne ; vierges, accourez et réjouissez-vous avec Marie ; venez, épouses, Marie l'est aussi; et vous, hommes ceints de force comme Joseph, l'homme de l'âge parfait, accourez ; accourez, enfants, réunissez-vous à l'enfant Jésus ; accourez, justes, pour recevoir un surcroît de grâce ; vous aussi, pécheurs, venez recevoir le pardon, et vous, anges, venez admirer Dieu racheté, et voir la Vierge, — plus pure que vous, — se purifier, et la divine indépendance se soumettre à la loi. Apprenez à l'école de cet enfant combien est grand le Dieu qui regarde les humbles dans le ciel et sur la terre.» *Psalm.*, CXII, 5, 6.

N'est-ce pas aussi un mystère digne de réflexion que le mélange de cette offrande de la très-sainte Vierge, qui joignit à un présent de valeur infinie, comme son fils, un autre de si peu de prix et des plus pauvres, comme l'était une paire de tourterelles ou de pigeons, pour nous apprendre à unir nos pauvres œuvres et nos faibles services aux inappréciables mérites du Christ pour qu'il confonde ce qui est à nous dans le prix et la valeur de ce qui est à lui. Le lierre ne s'élève pas de lui-même au-dessus du sol, mais marié à un arbre, il monte autant que cet arbre. De même, nos œuvres n'ont par elles-mêmes aucune valeur ni aucune utilité ; mais, réunies à celles du Christ, elles s'élèvent et participent à la valeur des siennes, car il est l'arbre de vie qui monte jusqu'au ciel. Unissons nos prières à celles du Christ, nos larmes aux siennes, nos jeûnes aux siens, nos veilles aux siennes et offrons-les au Père éternel pour qu'il reçoive ce qui est à nous avec ce qui est au Christ. Le beau fruit s'offre avec les feuilles qui l'enveloppent. Une goutte d'eau n'est rien par elle-même, mais si elle tombe dans une cuve de vin, elle se change en vin sans que le vin soit altéré par une si faible quantité d'eau ; or, toutes nos œuvres comparées à celles du Christ, si nombreuses et si parfaites, ne sont même pas une goutte d'eau et ne peuvent par conséquent pas les altérer par leur mélange ; tandis qu'elles s'assimilent la nature et la valeur de celles du Christ et se rendent ainsi dignes du Père éternel. Car nos

œuvres, une fois admises à la grâce, — qui nous fait membres du Christ, — deviennent les siennes propres et acquièrent un tel prix que Dieu lui-même ne peut les récompenser autrement que par lui.

Il faut aussi considérer que l'offrande qui se fait ici avec le Christ, est une offrande d'oiseaux, et d'oiseaux dont le chant est un cri plaintif, pour que nous comprenions que la vie des bons, dans cet exil, consiste à gémir et à voler : l'un découle de l'autre; de l'essor de la pensée résulte le cri de la componction. Les bons qui considèrent la bonté divine, leur exil, les misères de cette vie, le péché, les dangers et les séductions du monde, ne peuvent s'empêcher de vivre dans une continuelle lamentation ; ils disent avec le Prophète : « Mes larmes m'ont servi de pain jour et nuit pendant qu'elles disaient à mon âme : Où est ton Dieu ? » *Psalm.*, XLI, 4.

Considérons aussi la joie et la consolation que reçut en ce jour le saint prophète Siméon. Ordinairement les évangélistes se contentent de rapporter les mystères, sans s'occuper des effets intérieurs, — tels que les affections et les sentiments — qu'ils livrent à nos pieuses considérations. Quels furent les mouvements intimes et l'allégresse de ce saint homme, en voyant de ses yeux, en prenant dans ses bras le Rédempteur du monde, qui pourrait le dire? Ce saint prophète voyait le monde livré à l'iniquité et au péché; il voyait descendre, chaque jour, des milliers d'âmes aux enfers, et son âme en était singulièrement affligée, — en sa qualité de vrai juste, — et il appelait le remède de ces maux avec la même ardeur qu'il les sentait. Et sachant que la guérison était dans la venue du Seigneur, il l'appelait jour et nuit de ses soupirs et de ses invocations, se souvenant de ce qui a été écrit par Isaïe : « Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez pas, ne cessez pas de l'importuner jusqu'à ce qu'il rende Jérusalem un sujet de louange pour toute la terre. » *Isa.*, LXII, 6, 7. Quand donc ce saint homme allait voir s'accomplir de si longs et si laborieux désirs, quand il verrait le fruit de ses larmes et de ses prières, celui qu'il appelait de tous ses vœux, quand il verrait le fils dans les bras de sa mère, ainsi qu'une pierre précieuse enchâssée dans l'or, et que

non content de le voir, il le prendrait dans ses propres bras et là le révérerait et l'adorerait, que ferait-il? que dirait-il? qu'éprouverait-il? quelles larmes verserait-il? quelles actions de grâces, quelles louanges rendrait-il à celui qui l'avait conservé pour tant de félicité? Avec quelle piété, quel amour, quel respect et quelle crainte il étendrait ses bras pour y recevoir ce céleste trésor? Quels ruisseaux de larmes couleraient sur ses joues et sa barbe vénérables? Avec quelle douceur il le placerait sur son sein? Quels tendres baisers il lui donnerait? comme il lui dirait avec l'épouse : J'ai trouvé mon époux, celui qu'aime mon âme. Je le possède et ne le laisserai plus.

Mais quelle ne fut pas la joie de la très-sainte Vierge en voyant les larmes et la piété du saint vieillard, en considérant de combien de manières la gloire de son fils commençait déjà à resplendir, comme chaque jour allaient croissant les témoignages de ce qu'il était. Mais cette joie ne fut pas entièrement pure, car il s'y mêla une douleur des plus amères qui commença là et dura toute la vie. En effet, lorsque cet homme plein de l'esprit de Dieu, s'interrompit au milieu des louanges qu'il donnait à l'enfant pour annoncer les épreuves terribles et les contradictions que le monde lui préparait, et le glaive de douleur qui devait traverser l'âme si pure de sa mère, alors l'amertume se répandit sur tous les jours de sa vie, car elle n'éprouva désormais de contentement si parfait qu'il ne fût troublé par le contre-coup et les angoisses de ce jour. Et sa crainte lui faisait concevoir ces épreuves d'autant plus grandes qu'elle les voyait moins distinctement. Que faites-vous, saint homme? Pourquoi inspirer un sujet de perpétuelle douleur à la plus innocente mère d'un tel fils? Ne valait-il pas mieux la laisser dans la simplicité de sa croyance que de lui apprendre ce qui fera son martyre pendant toute sa vie? Ah! si vous saviez, Siméon, quelle source de douleur vous avez fait jaillir de vos quelques paroles, quelle peine votre prophétie lui a causée! Si elle ne l'avait point su, elle vivrait en paix et joie avec ce cher Fils; mais sa vie sera désormais une croix continuelle, une mort sans cesse renaissante. Que de larmes, que de gémissements eût épargnés votre

silence! Quel fut donc votre dessein, ô saint homme? Pourquoi avez-vous révélé ce qu'il paraissait si important que vous deviez taire? Ah! ce ne fut pas votre dessein, mais celui de l'Esprit-Saint qui vous le communiqua et vous le fit exécuter. Le Seigneur n'apprend pas ce qu'on doit dire en cachant le temps où il le faut dire; le maître de l'un l'est aussi de l'autre.

Dites-nous donc, Seigneur, pourquoi vous avez voulu navrer ainsi le cœur de la plus innocente Vierge? Pourquoi vous avez voulu affliger si cruellement et toujours celle que vous aviez préservée de toute souillure? Sans doute, pour rendre la mère en tous points semblable au fils, et faire participer cette Vierge, la plus parfaite d'entre les parfaites, à la gloire par excellence du Saint des Saints. Et comme la plus grande gloire de son fils fut de souffrir autant pour l'honneur du Père, ce fut une raison pour ne pas priver de cette gloire sa très-sainte Mère. Et de même que depuis sa conception le fils eut toujours présent à la pensée l'affaire de sa venue et de sa croix, et qu'il en souffrait toujours; de même il fallait aussi que sa mère eût toujours présente cette même croix et que ce cruel souvenir la poignât toujours.

Où sont maintenant ceux qui diffament les épreuves? Ceux qui les abhorrent tant? Ceux qui fuient tant la persécution? Ceux dont tous les efforts par terre et par mer, au moyen du fer et du feu, tendent à leur procurer le repos dans lequel ils placent toute leur félicité? Si les vrais biens consistaient en cela, qui en jouirait avec autant d'abondance que ces deux créatures par excellence, le fils et la mère? Si les épreuves étaient de véritables maux, ils n'en auraient point. Ainsi donc, malade, pauvre, affligé, de quoi vous plaignez-vous, si Dieu vous traite comme il traita un tel fils et une telle mère? Si l'esclave malade regarde comme une très-bonne médecine celle que le Père a donnée à son Fils unique et bien-aimé, pourquoi nous considérons-nous comme mal guéris parce que le Père éternel nous aura traités par les épreuves, qu'il dispensa si abondamment aux deux meilleures créatures du monde, et qu'il chérissait le plus? Comment devant un pareil exemple, les chrétiens ne regardent-ils pas les épreuves comme des faveurs et des

récompenses de Dieu? Je ne saurais comment persuader celui qui ne trouverait pas là de raison suffisante pour chercher sa consolation dans les épreuves.

II.

Pratiques de la sainte veuve Anne.

Après cela, considérons les pratiques et la vie de cette sainte veuve Anne, modèle de toutes les veuves, et aussi des femmes mariées et des vierges, dont l'Évangéliste dit qu'elle ne sortait jamais du temple, où elle servait le Seigneur, jour et nuit, par ses jeûnes et ses prières. *Luc.*, II, 37. Or, les jeûnes et les prières sont des pratiques parfaites pour les veuves. Le jeûne mortifie la chair; l'oraison élève l'esprit : le jeûne mortifie les passions; l'oraison remplit le cœur de bons désirs : le jeûne accorde la guitare; l'oraison fait la musique : le jeûne mérite les consolations spirituelles; l'oraison les reçoit : le jeûne purifie l'âme de ses vices; l'oraison la pare de vertus : par le jeûne nous combattons les démons, mais nous triomphons de Dieu par l'oraison. Et ces deux vertus sont tellement liées ensemble qu'il est rare qu'on trouve l'une sans l'autre, parce que l'homme ne pourraît pas persévérer dans l'épreuve du jeûne et dans ses rigueurs corporelles sans le don de la prière; ni la prière ne se peut bien pratiquer sans la modération du jeûne.

Cette sainte veuve persévérait encore dans ces deux pratiques à l'âge de quatre-vingt-quatre ans où elle avait si peu besoin de jeûnes pour dompter son corps, autant à cause de sa vieillesse qu'à cause de sa longue habitude de la chasteté. Et cependant la sainte vieille jeûnait, comme jeûnaient ces antiques saints du désert, non plus pour maîtriser leur chair, mais pour élever leur esprit, et faire une continuelle guerre à l'amour-propre, et chasser loin de soi tous les soins des choses temporelles, et se consacrer tout entier aux choses spirituelles. C'est à ceux-là que Dieu révèle ses mystères, et qu'il livre une partie de ses secrets, qu'il découvre la bonne nouvelle de son Évangile, comme le dit le Prophète : « A qui Dieu enseignera-t-il sa sagesse? A qui donnera-t-il l'ouïe et l'en-

tendement pour comprendre ses mystères? » *Isa.*, XXVIII, 9. Le même prophète répond : « A ceux qui sont sevrés et qui ne tettent plus. » *Ibid.*, 9. Ce qui signifie, à ceux qui par amour pour lui se sont séparés et sevrés des plaisirs et des joies du monde ; parce que ceux qui renoncent pour lui à toutes les consolations et à tous les plaisirs du corps, il les remplit pour toujours des consolations de son divin esprit.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE NOTRE-DAME,

SUR L'ÉVANGILE DE SAINT LUC (*Luc*, I, 26, etc.).

CHAPITRE V.

« En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu, dans une ville de la province de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge mariée à un homme qui s'appelait Joseph, cette vierge était de la maison de David et son nom était Marie. L'Ange étant entré auprès d'elle, la salua en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La vierge en entendant ces paroles se troubla et se demandait ce que signifiait cette salutation. L'Ange lui répondit et lui dit : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils, que vous appellerez Jésus. Il sera grand et portera le nom de fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le siége de David, son père, et il régnera pour toujours sur la maison de Jacob. Son règne n'aura pas de fin. » Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il? puisque je ne connais point d'homme. » L'Ange répondit : « Ce ne sera point l'œuvre d'un homme : l'Esprit-Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et ce qui naîtra de vous sera saint et s'appellera Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth, votre cousine, a elle-même conçu un fils dans

sa vieillesse, et elle est déjà dans son sixième mois, elle que tout le monde appelait stérile, car il n'y a rien d'impossible à Dieu. Marie répondit : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole. » Paroles du saint Évangile.

Pieuses considérations sur cet évangile.

Relativement à ce très-haut et très-divin mystère de l'incarnation du Verbe divin, considérons d'abord cette immense charité et cet immense amour que Dieu montra au monde ; lui qui, n'étant tenu à rien à l'égard des hommes, mais qui pressé par sa charité infinie, nous envoya son Fils unique pour nous racheter, nous réhabiliter par son incarnation, nous sanctifier par sa justice, nous enrichir de sa grâce, nous enseigner par sa doctrine, nous encourager par son exemple, nous racheter par son sang, nous ressusciter par sa mort. C'est ce même grand bienfait que le Sauveur préconisait à ses disciples, en leur disant : « Dieu a poussé son amour pour le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, pour que ceux qui croiraient en lui, — c'est-à-dire qui l'aimeraient et le serviraient, — ne périssent pas et obtinssent la vie éternelle. » *Joan.*, III, 16. Et bien qu'il y eût beaucoup d'autres moyens pour atteindre ce but, le Seigneur voulut choisir celui-ci comme nous devant être le plus salutaire, précisément parce qu'il était le plus douloureux, ne s'arrêtant point à ses épreuves mais à la gloire et aux avantages de ses ennemis, que nous étions tous.

Considérons, en second lieu, l'admirable convenance de ce mystère. Saint Augustin, la première année de sa conversion, ne pouvait se rassasier de le faire en méditant sur la profondeur des vues divines touchant le salut du genre humain. August. IX, *Confess.* 9. Il plut à la sagesse éternelle que le mal ayant fait son entrée dans le monde par un homme, ce fût un autre homme qui lui en apportât le remède, qu'ayant été tous condamnés à cause de l'orgueil de celui qui d'homme désira devenir Dieu, nous fussions tous rachetés par l'humilité d'un autre nouvel homme qui de Dieu qu'il était s'humilia jusqu'à se faire homme.

En effet, avec quoi se pouvaient mieux payer nos dettes qu'avec

le sang du Fils de Dieu? Avec quoi se mieux ennoblir la nature humaine qu'avec cette transformation divine en la nature humaine? Qui pouvait mieux traiter nos affaires que le Fils de Dieu? Qui pouvait mieux plaider notre cause avec Dieu que le grand-prêtre du Père éternel? Quel meilleur médiateur entre Dieu et les hommes que celui qui était Dieu et homme à la fois? Gardien de la justice comme Dieu et juge, comme homme et partie; avocat de l'humanité, implorant la miséricorde. Comme homme, il se chargea de nos dettes, en répondit et devint le principal débiteur, et paya Dieu de sa divine caution. Il prit le titre d'homme pour devoir et celui de Dieu pour s'acquitter. Il ne pouvait exister de moyen plus convenable où se trouvât réuni à la fois tout ce qui était nécessaire pour notre salut. Car, comme le dit le pape saint Léon : « S'il n'avait pas été le vrai Dieu il n'aurait pas pu donner le remède : et s'il n'avait pas été véritablement homme, il n'aurait pas pu nous donner l'exemple. Dieu, il fut notre rédempteur; homme, notre instituteur et notre maître. » S. Léon, serm. I, *de Nativ. Domin.*

Quel autre moyen pareil, pour que le Seigneur nous manifestât l'étendue de sa bonté et de sa miséricorde, et la sévérité de sa justice, que celui où il fit tant pour le châtiment du péché et pour le pardon du pécheur. Quel autre pour déclarer l'excellence de nos âmes, la valeur de la grâce, la grandeur de la gloire, la beauté de la vertu, la lâcheté du péché, la dignité de l'homme racheté à un tel prix? L'importance de chacune de ces choses apparaît avec l'excellence du prix du sang de Jésus-Christ, notre Rédempteur.

Et pour guérir les plaies de notre âme, si vives et si profondes, quel moyen aussi efficace? Quels plus grands exemples pour nous encourager et nous faire rougir, que ceux d'un Seigneur Dieu et homme à la fois? Avec quoi pouvait-on guérir plus sûrement l'orgueil de l'homme qu'avec l'humilité de Dieu? Avec quoi notre avarice, qu'avec la pauvreté de celui qui, pouvant disposer des trésors de la terre, choisit la pauvreté? Comment mieux réprimer la colère de l'homme que par l'exemple de la patience d'un Dieu fait homme? Comment mieux confondre notre désobéissance que par l'obéissance du Christ poussée jusqu'à la mort de la croix?

Comment mieux arrêter les excès et les passions de notre chair que par les douleurs et les austérités de la sienne? Comment mieux vaincre notre indifférence que par un tel amour? notre ingratitude que par de tels bienfaits? Mieux réveiller notre négligence que par une telle prévoyance? Mieux relever les découragements de notre défiance que par de telles preuves d'amour, de tels mérites du Rédempteur?

Considérons ici les vertus et la perfection de la Vierge, choisie par Dieu pour être sa mère. Considérons aussi que de même que Dieu, avant de créer Adam, embellit le lieu qu'il devait habiter, et qui fut appelé le Paradis terrestre; de même, avant que parût le second Adam, son fils fait homme, il eut soin de lui préparer un autre paradis, mais spirituel, qui fut le corps et l'âme de la très-sainte Vierge. Et de même que l'Écriture dit du premier, qu'il était planté d'arbres de toute espèce et de fleurs éclatantes; *Gen.*, II, 9; de même le second fut semé de différentes vertus et de dons célestes resplendissants, capables de bien réjouir le même Dieu. Et le Saint-Esprit prit soin que, trois ans à partir de l'enfance de la Vierge, elle fût conduite et présentée au temple, pour y être déposée, le temple dans le temple; elle est le plus pur temple spirituel de Dieu, dans le temple matériel rétabli par le grand-prêtre Zorobabel. *Esdr.*, IV, 3. C'est là que commencèrent à briller ces fleurs de vertu et de grâce divine, gardées comme en un jardin bien clos, dont saint Jérôme dit : « La Vierge voulait être la première pour les veilles et les prières de la nuit, la plus versée dans la loi de Dieu, la plus humble parmi les humbles, la plus assidue aux chants des psaumes, la plus fervente pour la charité, la plus pure en pureté, la plus parfaite pour toutes les vertus. Toutes ses pratiques étaient pleines de grâce, parce que son cœur était plein de Dieu. Jour et nuit, elle priait et méditait constamment sur les commandements du Seigneur. Personne ne se hasardait à prononcer devant elle une parole déplacée, ni à plaisanter haut. Elle bénissait toujours Dieu, et, lorsqu'on la saluait, elle répondait : « Grâces à Dieu. » Paroles de saint Jérôme.

Quand l'Ange la visita, elle était en prière là où elle avait coutume de prier; car, bien que sa maison fût petite et modeste, il s'y

trouvait un lieu où elle tenait ses livres de dévotion, les Psaumes et les Prophètes, et, chose extraordinaire, son cilice, — comme sainte Judith, — et sa discipline pour ce chaste corps qui le méritait si peu. Et nous devons croire qu'en ce moment son esprit était élevé à quelque sublime contemplation. Il y en a même plusieurs qui affirment que lorsque l'Ange vint lui annoncer qu'elle était choisie de Dieu pour être la mère de son Fils, elle s'entretenait avec le prophète Isaïe qui parlait d'elle : « Une Vierge concevra et enfantera un Fils dont le nom sera Emmanuel — Dieu avec nous — » *Isa.*, VII, 14, et le désir de placer son bonheur à servir cette Vierge.

Considérons aussi, après la douce et gracieuse salutation de l'Ange, les merveilleuses vertus de cette Vierge, qui éclatent si merveilleusement dans tout ce dialogue divin : sa virginité, sa foi, sa circonspection, son humilité. Son humilité dans le trouble occasionné par les paroles si honorifiques de l'Ange. Pour la véritable humilité, il n'y a pas de chose plus nouvelle ni plus étrange que d'ouïr ses propres louanges ; pas de plus grand sujet de trouble. Le riche avare ne craint pas tant qu'on lui dérobe son argent, et ne prend pas autant de soin à le cacher, que l'homme véritablement humble ne craint les louanges et ne tâche de soustraire ses grâces aux regards, qui dérobent le trésor de l'humilité. Sa circonspection éclate en ce que, l'Ange parlant si souvent et si longuement, la Vierge parle si peu, et si brièvement. Quel exemple pour les jeunes filles ! Le principal ornement des vierges est le silence et la pudeur. La virginité et l'amour incomparable qu'elle avait pour cette vertu, se manifestent dans ces paroles qu'elle dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il ? Je ne connais point d'homme, » comme si elle eût dit avec plus de paroles — selon saint Bernard : — « Mon Dieu sait que son esclave a fait vœu de perpétuelle virginité ; mais si sa Majesté ordonne autre chose et me relève de ce vœu pour avoir ce Fils, je me réjouis de l'Enfant qu'il me donne. Mais je m'afflige d'être dispensée de ce vœu. En tout cas je suis soumise à sa divine volonté. » D. Bern. IV, super *Missus est* et serm. *de Assumpt.*, IV, et après l'Assompt. *De Verbis Apoc.* Je ne sais ce qu'on pourrait dire de plus élevé à la louange de la

virginité, et à l'honneur de la très-sainte Vierge, que ceci; à savoir qu'elle faisait tant de cas de sa pureté virginale, que l'offre de la dignité de mère d'un tel Fils ne suffit pas pour la consoler de la douleur de renoncer à son vœu de virginité ! O merveilleuse louange de cette vertu ! ô pierre précieuse d'inestimable valeur, si chère aux bons, et si dédaignée des méchants! La Vierge pleine de l'Esprit-Saint, sent la perte de cette vertu, lorsqu'on lui donne pour récompense sans pareille la dignité de mère d'un tel Fils, et l'homme sensuel n'hésite pas à l'échanger pour un honteux plaisir, ne fait aucun cas de sa perte, regarde au contraire comme un tourment de la conserver.

La foi de la très-sainte Vierge resplendit aussi en cette occasion, — car elle ne douta pas des grandes merveilles que l'Ange lui annonçait. Elle ne demande pas de preuve comme Zacharie, *Luc.*, I, 18, bien que ce qui lui fut annoncé par l'Ange était plus extraordinaire que ce qui avait été prédit à Zacharie. En véritable fille d'Abraham, imitant sa foi, de même que celui-ci crut que les promesses de Dieu, relativement à la propagation des descendants d'Isaac, ne devaient point être paralysées par l'ordre que Dieu avait donné à son père de l'immoler, et que celui-ci, considérant que Dieu ne peut être en contradiction avec lui-même et n'oublie pas ses promesses, crut que la descendance d'Isaac se multiplierait comme les étoiles du ciel, quoiqu'il fût sacrifié, car Dieu pouvait le ressusciter après sa mort comme il avait pu le lui donner ; de même elle crut qu'elle pouvait être mère et vierge. C'est pourquoi les saints disent, que lorsque la Vierge demanda : « Comment cela se fera-t-il ? » elle ne douta pas du fait, mais en désira connaître le mode, bien que l'Ange satisfît à tout, au fait et au mode, en disant : « Ce sera l'œuvre de ce Seigneur à qui tout est possible. Avec l'honneur de mère d'un tel Fils, vous ne perdrez pas la gloire de vierge. » D. Bern., Homil. IV, super *Missus est*.

Le très-pieux Bernard dit : « Vierge, vous avez entendu le fait et le mode : l'un et l'autre sont choses merveilleuses et de grande jubilation. Réjouissez-vous donc, fille de Sion, réjouissez-vous, fille de Jérusalem. Et puisque le Seigneur a réjoui nos oreilles et les a fait tressaillir d'allégresse, écoutons, nous, de votre bouche,

la réponse favorable que nous en espérons, pour qu'avec elle entrent la joie et l'allégresse dans nos os contrits et humiliés. Vous avez entendu que vous concevriez et que vous enfanteriez, et qu'avec la gloire de mère vous jouiriez de celle de vierge, parce que c'était là l'œuvre du Saint-Esprit, et non celle de l'homme. Considérez que l'Ange attend votre réponse, car il est temps qu'il la rapporte à celui qui l'a envoyé. Nous espérons, nous aussi, ô Vierge et mère, votre céleste réponse de miséricorde, nous qui sommes condamnés par la justice divine, dont nous espérons être délivrés par votre intercession. Créés par le Verbe du Dieu éternel, nous sommes pourtant morts; mais nous serons guéris aujourd'hui par votre parole pour vivre éternellement. C'est ce que vous demande, — ô pieuse Vierge, — le triste Adam chassé du paradis avec toute sa postérité; Abraham aussi, et Isaac, et Jacob, et David, avec tous vos autres pères et saints aïeux, qui sont retenus dans les ténèbres dans les ombres de la mort. C'est ce que vous demande le monde entier prosterné à vos pieds, non sans motif; car de votre réponse dépend la consolation entière du genre humain, la rédemption des captifs et le salut de tous les fils d'Adam. Répondez donc, ô Vierge, car les cieux, la terre, et l'enfer, et jusqu'au Roi et Seigneur de toutes choses, attendent votre réponse. Autant lui plut votre beauté, autant il désire votre réponse par laquelle il veut réhabiliter la nature humaine. Celui que votre silence a tant charmé, veut l'être aujourd'hui par votre parole. Sa voix est celle qui dit : « O la plus belle entre toutes les femmes, faites que j'entende maintenant votre voix. » *Cant.*, VIII, 13. Si vous lui faites entendre votre voix, il vous fera voir le mystère du salut du genre humain. N'est-ce pas, ô Vierge-Mère, ce que vous désiriez et demandiez, ce pourquoi vous gémissiez et soupiriez jour et nuit? Êtes-vous celle à qui étaient réservées ces promesses, ou bien devons-nous en espérer une autre? Vous l'êtes assurément, et ce n'est pas une autre que vous. Vous êtes cette promise, cette espérée et désirée dont votre saint père Jacob, au moment de quitter la vie, espérait le salut en disant : « J'espérerai votre salut, Seigneur. » *Gen.*, XLIX, 18. Pourquoi espérerions-nous d'une autre ce qui vous est offert et doit s'accomplir par vous, si vous y don-

nez votre agrément par une seule parole? Empressez-vous de répondre à l'Ange, ou, pour mieux dire, à Dieu par l'intermédiaire de l'Ange. Répondez un seul mot et vous en recevrez un autre en échange. Donnez votre parole et le Père éternel vous donnera la sienne. Donnez la parole passagère, et vous recevrez la parole éternelle. Pourquoi craindre? Pourquoi tarder à répondre? Puisque vous avez foi, confessez, répondez et recevez. Qu'une sainte audace recouvre aujourd'hui votre profonde humilité, et que votre timidité fasse place à la confiance. Il ne faut pas que votre simplicité virginale néglige la prudence. Quoique le silence convienne à la pudeur, ne craignez pas d'être présomptueuse. La piété est devenue plus nécessaire maintenant dans les paroles, — ô Vierge, — Puisque vous avez, — ô bienheureuse Vierge, — ouvert votre cœur à la foi, ouvrez votre bouche à la confession, et vos entrailles au Créateur. Considérez que le Désiré de toutes les nations crie à votre porte. Craignez qu'il ne s'en aille si vous tardez trop; et vous chercherez alors amèrement le bien-aimé de votre âme. Levez-vous, Vierge, courez et ouvrez. Levez-vous avec la foi, courez avec la piété, ouvrez avec la confession.

« Je suis, — dit la Vierge, — la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » De tout temps la vertu de l'humilité fut très-familière à la grâce divine. Il est écrit que Dieu résiste aux superbes, et qu'il accorde sa grâce aux humbles. *Jacob.*, IV, 6. C'est pourquoi la plus humble répond humblement, afin de préparer à la grâce divine une habitation digne d'elle. « Je suis, — dit-elle, — la servante du Seigneur. » Quelle est la grandeur de cette humilité qui ne se laisse pas vaincre par le plus grand honneur et ne s'enorgueillit pas de la plus haute gloire? Après avoir été choisie comme mère, elle n'oublie pas son titre d'esclave. Appelée au rang le plus élevé, elle prend le dernier. Il n'est pas extraordinaire d'être humble dans les petites choses; mais il est admirable de conserver l'humilité dans les plus éminentes. « Qu'il me soit fait, — dit-elle, — selon votre parole. » Comme ces mots : Qu'il me soit fait, expriment bien le grand désir que la Vierge avait de ce mystère! Remarquons que c'est par une prière que la Vierge demande ce que lui promet l'Ange de la part de Dieu. Le Seigneur

promet et il veut que nous lui demandions ce qu'il promet; il promet pour exciter notre piété à recourir à lui avec confiance, pour honorer la prière fervente, et faire comprendre que celle-ci méritait ce que le Seigneur voulait lui donner; mais il voulut aussi que ce moyen servît à l'accomplissement des promesses du Seigneur. Tout ce qui précède est du bienheureux docteur saint Bernard. *Bern.*, ibid.

Considérons comment, au moment même où la Vierge disait ces paroles, le Verbe divin s'unissait à la nature humaine dans ses entrailles, par l'opération de la très-sainte Trinité tout entière, bien que cette œuvre s'attribue plus particulièrement au Saint-Esprit. En effet, ne méritant point la faveur signalée dont nous étions l'objet et qui puisait sa source dans la bonté et l'amour infinis de Dieu, attributs du Saint-Esprit, il convenait de rapporter au Saint-Esprit l'œuvre de ce mystère. Mais qui pourra comprendre ou dire les merveilles qui s'accomplirent à ce sujet dans le sein de la Vierge? Qui pourra révéler les sentiments et les affections de son cœur, les rayonnements qui s'opérèrent dans son entendement par cette nouvelle entrée de toute la très-sainte Trinité? Voilons ces choses sous un silence sacré pour la méditation des âmes pieuses.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA RÉSURRECTION DU SEIGNEUR,

SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN (*Joan.*, XX, 1, etc.).

CHAPITRE VI.

« En ce temps-là, le dimanche après le vendredi de la passion, Marie-Magdeleine se rendit de bon matin au saint sépulcre, en vit la pierre enlevée et le corps du Seigneur absent. A ce spectacle elle se mit à pleurer, et, s'approchant de nouveau de l'endroit où

elle l'avait vu ensevelir, elle aperçut deux anges à la place du corps : l'un à la tête, l'autre aux pieds, qui lui dirent : Femme, qui cherchez-vous, et pourquoi pleurez-vous ? Elle répondit : Parce qu'on a enlevé de là mon Seigneur, et que je ne sais où on l'a mis. Et s'étant retournée elle vit le Seigneur, mais ne le reconnut pas ; et le Seigneur lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? Celle-ci croyant que c'était le jardinier, lui répondit : Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis pour que je l'emporte. Le Seigneur lui dit : Marie ? Et elle répondit : Maître ! Et elle s'élançait pour le saisir. Mais le Seigneur lui dit : Ne me touchez pas. Allez plutôt trouver mes frères, et dites-leur que je vais monter vers mon Père qui est votre père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. Et il disparut à ses yeux. Marie-Magdeleine courut apporter cette nouvelle aux disciples, en leur disant : J'ai vu le Seigneur et il m'a dit de vous annoncer ces choses. Ce même jour, sur le soir, les disciples étant assemblés et les portes fermées, par crainte des Juifs, le Seigneur vint, et se trouvant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous. Et en disant cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent réjouis de voir le Seigneur. Celui-ci les salua de nouveau en leur disant : La paix soit avec vous. Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé vers vous. Et il leur souffla dessus, en ajoutant : Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez.

Or Thomas, l'un des douze, surnommé Didyme, ne se trouvait pas avec les autres lorsque Jésus vint. Et quand il fut revenu, ils lui annoncèrent la bonne nouvelle en ces termes : Nous avons vu le Seigneur. Thomas répondit : Je ne le croirai point, si je n'en fais moi-même l'expérience en mettant mes doigts dans les trous des clous, et ma main dans la blessure que la lance a faite à son côté. Huit jours après, comme tous les disciples étaient réunis dans le cénacle, et Thomas avec eux, le Seigneur revint, les portes étant encore fermées, et il les salua, en disant : La paix soit avec vous. Et, s'adressant aussitôt à Thomas : Place tes doigts dans les trous de mes mains et ta main dans mon côté, et ne sois plus in-

crédule, Thomas, mais fidèle. Et Thomas répondit : Mon Dieu et mon Seigneur. Le Seigneur lui dit : Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Bienheureux ceux qui auront cru sans voir. Le Seigneur donna à ses disciples beaucoup d'autres preuves qui ne sont pas consignées dans ce livre. Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et pour que dans cette croyance vous méritiez par lui la vie éternelle. » Paroles du saint Évangile.

I.

Pieuses considérations sur cet évangile.

Celui-ci est le jour du Seigneur, réjouissons-nous et tressaillons. *Psalm.*, CXVII, 24. Le Seigneur qui a fait le temps a fait tous les jours, mais celui-ci est dit particulièrement le jour du Seigneur ; parce qu'il y mit la dernière main à la plus excellente de toutes ses œuvres, l'œuvre de notre rédemption. Et de même que cette œuvre s'appelle par excellence l'œuvre de Dieu, à cause de sa supériorité sur toutes les autres, de même aussi on appelle ce jour le jour de Dieu parce que ce fut en lui que l'œuvre s'accomplit.

On dit aussi que le Seigneur a fait ce jour parce que tout ce qui se célèbre en ce jour est son œuvre. Dans les autres fêtes et mystères du Sauveur, il se mêle toujours quelque chose qui nous regarde. Il y a toujours quelque cause de douleur, et la douleur est fille du péché, notre œuvre ; mais, dans ce mystère, aucune douleur. Elles sont toutes proscrites et nous y trouvons le complément de toute gloire. Tout est rempli de Dieu.

Qui ne se réjouirait en un tel jour ? L'humanité entière tressaillit dans le Christ ; les disciples se réjouirent en lui, et jusqu'aux enfers qui prirent part à ce mouvement général.

Le soleil brilla davantage ce jour-là, car il est juste qu'au jour de l'allégresse, il offrît au Seigneur sa lumière comme il la lui avait retirée le jour de sa passion. Les cieux, qui s'étaient couverts de deuil au spectacle de la passion du Seigneur, et pour cacher sa nudité, brillèrent ce jour-là d'une double clarté, en le voyant sortir vainqueur du sépulcre. Que le ciel se réjouisse donc, et toi,

terre, participe à cette joie, car aujourd'hui la lumière qui sort du tombeau resplendit plus que celle du soleil. Un docteur grand contemplateur dit que tous les dimanches, quand il se levait pour les Matines, il éprouvait une si grande joie au souvenir de ce jour bienheureux, qu'il croyait entendre une musique générale de toutes les créatures du ciel et de la terre qui chantaient : Les cieux et la terre tressaillent en ta résurrection, ô Christ. *Alleluia, alleluia.*

Pour ressentir quelque chose du mystère de ce jour, considérons d'abord comment le Sauveur, après avoir accompli la journée de sa passion avec cette charité qu'il montra pour nous sur la croix, descendit avec la même charité de la croix aux enfers pour mettre fin à l'œuvre de notre rédemption ; *Psalm.*, xv, 10 ; car, de même qu'il lui avait plu de mourir pour nous délivrer de la mort, de même il lui plut de descendre aux enfers pour en retirer les siens. *Act.*, II, 27.

Le noble triomphateur descendit donc aux enfers, vêtu de lumière et de force, et son entrée nous est rapportée ainsi par un saint docteur : « O admirable clarté qui, en brillant d'en haut, avez revêtu d'un éclat subit ceux qui étaient plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort ! dont le rayon illumina cette éternelle nuit lorsque le Seigneur y descendit, et y fit cesser par sa présence le bruit des lamentations et trembler la tourbe cruelle des tourmenteurs ! Les princes d'Edom se troublèrent, les puissances de Moab tremblèrent, et les habitants de la terre de Chanaan restèrent interdits. xv, 15. » Euseb. Emis., homil. I, *de Resurrect.*

Et tous, au milieu de leurs ténèbres, commencèrent à murmurer et à dire : « Quel est celui-ci, si fort, si resplendissant, si puissant ? On ne vit jamais un tel homme dans nos enfers ! jamais le monde notre tributaire, n'envoya dans nos cavernes quelqu'un de semblable ! C'est un créancier et non un débiteur, notre maître et non notre victime ; il paraît en juge et non en pécheur ; il vient livrer combat et non se soumettre. Dites : Où étaient nos gardes et nos portiers quand ce conquérant a brisé nos portes et nos serrures ? Comment a-t-il pu pénétrer de vive force ? Que sera celui qui a

déjà tant de pouvoir? Si c'était un coupable, il n'aurait pas tant d'audace; s'il avait quelque tache de péché, il ne ferait pas ainsi resplendir nos ténèbres de sa lumière. Mais s'il est Dieu, que vient-il faire ici? Si c'est un homme, d'où lui vient tant d'audace? S'il est Dieu, que fait-il dans le tombeau? Et si c'est un homme, de quel droit dépossède-t-il nos limbes? O croix, comme tu te joues de nos espérances, en causant notre perte! Un arbre nous avait fait obtenir toute notre puissance, et maintenant nous la perdons toute par l'arbre de la croix.

Ainsi disaient et murmuraient entre elles les troupes infernales, quand le noble triomphateur fit son entrée pour délivrer leurs captifs. Là se trouvaient réunies toutes les âmes des justes qui, depuis le commencement du monde jusqu'alors, avaient quitté la vie. Là un prophète scié (Isaïe, selon saint Épiphane); un autre lapidé; celui-ci le cou brisé par une barre de fer (Jérémie, selon saint Jérôme); ceux-là avec les insignes du martyre par lequel ils glorifièrent le Seigneur. O glorieuse compagnie! ô noble trésor! ô riche part du triomphe du Christ! Là se trouvaient aussi ces deux premiers pères qui peuplèrent le genre humain, et qui furent les premiers dans la foi et dans l'espérance, comme ils avaient été les premiers dans le péché; là ce saint vieillard qui recueillit dans son arche monumentale ceux qui repeuplèrent le monde lorsque les eaux du déluge se furent retirées; *Gen.*, VIII, 17; là le père des croyants qui le premier mérita de recevoir le testament de Dieu et dans sa chair la marque et la devise des enfants du peuple de Dieu; *Gen.*, XVII, 7-13; là son fils soumis, Isaac qui, chargé du bois qui devait servir à son sacrifice, représenta le sacrifice et le salut du monde; *Gen.*, XXII, 6; là le saint père qui, en dérobant la bénédiction paternelle au moyen de vêtements étrangers, figura le mystère de la transformation humaine et de l'incarnation du Verbe divin; *Gen.*, XXVII, 15; là encore, comme hôte et nouvel habitant de cette terre, saint Jean-Baptiste; *Matth.*, XIV, 10; et le bienheureux Siméon qui ne voulut pas quitter la vie avant d'avoir vu de ses yeux le Salut du monde, l'avoir reçu dans ses bras, et chanté avant de mourir son suave cantique; *Luc*, II, 25, 26; là enfin ce pauvre misérable Lazare de l'Évangile qui, à cause de la

résignation à ses souffrances, mérita de faire partie d'une si noble compagnie et de partager ses espérances.

Tout ce chœur d'âmes saintes était là gémissant et soupirant après ce jour et au milieu d'elles, — comme un maître de chapelle, — le saint roi et prophète David répétait sans cesse son antique chant d'espérance : « Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ; mes larmes ont été ma nourriture jour et nuit, et chaque jour j'entendais dire à mon âme : « Où est ton Dieu ? » *Psalm.*, XLI, 24. O saint roi, si telle est la cause de vos lamentations, mettez un terme à vos larmes ; car voici que votre Dieu est présent ; voici votre Sauveur. Changez ce chant en celui que vous fîtes entendre bien avant à votre esprit, lorsque vous écrivîtes : « Seigneur, vous avez béni votre terre ; vous avez tiré Jacob de la captivité ; vous avez fait grâce à l'iniquité de votre peuple ; vous avez dissimulé le nombre de ses fautes. » *Psalm.*, LXXXIV, 2. 3. Et vous, saint prophète Jérémie, fermez le livre de vos lamentations sur la destruction de votre cité et de votre temple ; car vous verrez bientôt un autre temple rebâti et une autre plus belle Jérusalem renouvelée par toute la terre.

Or, quelle langue pourra exprimer ce qu'éprouvèrent ces bienheureuses âmes lorsqu'elles virent les ténèbres s'éclairer, leur exil s'achever et leur gloire commencer ? Quelles furent leurs universelles actions de grâces, lorsqu'en se voyant délivrées de la captivité d'Égypte et leurs ennemis ensanglantés dans la mer Rouge, elles disaient : « Chantons le Seigneur qui a triomphé glorieusement, et renversé chevaux et cavaliers dans la mer. » *Exod.*, XV, 1. Avec quel transport le premier père du genre humain, prosterné aux pieds de son Fils et Seigneur, ne dut-il pas s'écrier : « Vous voilà arrivé, ô très-aimé et désiré Seigneur, vous voilà venu pour racheter ma faute ; vous êtes venu accomplir votre promesse, et vous n'avez pas oublié ceux qui espéraient en vous. Votre grande commisération a vaincu les difficultés du chemin et l'étendue de votre amour, celle des épreuves et des douleurs de la croix. »

Il n'est pas possible de rendre par des paroles la joie de ces saints

pères ; mais, sans vouloir établir de comparaison, celle du Sauveur était plus grande en voyant le nombre si considérable d'âmes sauvées par sa passion. Oh ! combien il sentit le bon emploi de toutes les épreuves de sa vie et des douleurs de sa mort, lorsqu'il vit les fruits que commençait à porter cet arbre sacré de la croix ! Le saint patriarche Joseph oublia tous ses malheurs en Égypte, lorsque deux fils lui naquirent ; et, pour exprimer cela, il appela l'aîné Manassès, disant : « Le Seigneur m'a fait oublier toutes mes épreuves et la maison de mon père. » *Genes.*, XLI, 51. Que ne dut donc pas éprouver le Sauveur, en se trouvant entouré de tant d'enfants après le martyre de la croix ! quand ce précieux olivier se vit environné de tant et si belles pousses !

II.

De la glorieuse résurrection du Christ, Notre-Seigneur.

Mais, ô mon Sauveur ! pourquoi ne pas donner part dans votre gloire à ce corps si saint qui vous espère dans le tombeau ? Souvenez-vous, Seigneur, que la loi du partage des dépouilles dit que le butin doit échoir également à celui qui surveille les bagages qu'à celui qui prend part à la bataille. I *Reg.*, XXX, 24. Votre très-saint corps est resté dans le sépulcre à vous attendre tandis que votre âme sacrée allait dépouiller l'enfer. Partagez avec lui votre gloire, car vous avez vaincu.

Or, ce saint corps se trouvait au sépulcre avec cette apparence digne de compassion que l'âme sacrée lui avait laissée ; étendu dans la froide dalle, enseveli et le visage couvert d'un suaire, tous les membres disloqués. C'était déjà plus de la moitié de la nuit, et le soleil de justice voulut devancer celui du jour, et le précéder. A cette heure bienheureuse, cette glorieuse âme entra dans ce très-saint corps, et pensez-vous qu'elle le changea ? Cela ne peut s'expliquer, mais essayons de le faire comprendre jusqu'à un certain point par un exemple. S'il se rencontre au couchant une nuée obscure au moment du coucher du soleil qui, en la prenant par devant et en l'inondant de ses rayons, la dore au point qu'elle le lui dispute en éclat ; de même, lorsque cette âme glorieuse se

fut revêtue de ce saint corps, elle changea toutes ses ténèbres en lumière, et sa laideur en beauté, et fit du plus défiguré de tous les corps le plus éclatant et le plus beau. C'est ainsi que le Seigneur sortit entièrement glorieux du tombeau, comme le premier né d'entre les morts et le modèle de notre résurrection.

Le saint patriarche Joseph figura cette sortie quand il fut délivré de sa prison, qu'on tressa ses cheveux, et qu'on l'orna de vêtements royaux, et qu'on le proclama gouverneur de toute la terre d'Égypte. *Genes.*, XLI, 42, 43. Le Seigneur sort de là les cheveux parés de son immortalité, vêtu de gloire, maître de la création entière. Celui-ci est le divin Moïse sauvé des eaux et de la frèle nacelle de joncs et qui était destiné à anéantir la puissance de Pharaon. *Exod.*, II, 5, 6. Celui-ci, le pieux Mardochée dépouillé de son sac et de son silice et vêtu d'ornements royaux qui, en triomphant de son ennemi et en le faisant attacher sur cette même croix qui lui était destinée, délivra tout son peuple de la mort. *Esth.*, VI, 8. Voici Daniel jeté dans la fosse aux lions sans avoir été touché par leurs dents cruelles, et vengé de ses ennemis. *Dan.*, XIV, 39. Voici ce valeureux Samson qui, se trouvant enfermé dans la cité, se leva au milieu de la nuit et emporta les portes avec lui, laissant tous ses ennemis confondus. Voici Jonas se dévouant à la mort pour délivrer ses frères, et qui après avoir passé trois jours dans le ventre d'une monstrueuse bête en sortit sur la plage de Ninive, et sauva la ville par sa prédiction des menaces divines. *Jon.*, II, 2, 11. Quel est donc cet homme qui, entre les mâchoires de la bête carnassière, n'a pu en être mordu? qui englouti dans les abîmes de l'océan y jouit du souffle de la vie? qui, plongé dans les dernières profondeurs, fit de la mort son esclave? C'est notre glorieux Sauveur que saisit cette bête insatiable appelée la mort qui, reconnaissant la prise lorsqu'elle la tient dans sa gueule, ne put la tenir, parce que la terre, quoique la possédant après la mort, ne put la retenir en la reconnaissant exempte de faute, car ce n'est pas le châtiment mais le péché qui rend l'homme infâme.

III.

Comment se manifesta le Christ, Notre-Seigneur, à sa très-sainte Mère.

Maintenant, Seigneur, que vous avez glorifié cette chair si sacrée qui souffrit sur la croix avec vous, souvenez-vous que votre très-sainte mère est aussi votre chair et qu'elle souffrit aussi en vous voyant souffrir sur la croix. C'est l'avis de votre Apôtre, que ceux qui furent les compagnons de vos douleurs, le soient de votre gloire, *Rom.*, VIII, 17, et, puisque cette mère fut la fidèle compagne de vos travaux depuis la crèche jusqu'à la croix, il est juste que maintenant elle le soit de votre gloire. Ramenez, Seigneur, la sérénité dans ce ciel obscurci, dévoilez cette lune éclipsée, dissipez ces épaisses ténèbres de son âme attristée, séchez les larmes de ces yeux où brille la pureté virginale, ordonnez au printemps fleuri de venir remplacer l'hiver rempli de tempêtes.

La très-sainte Vierge était en prière à cette heure ; elle espérait la lumière nouvelle ; elle criait dans l'intime de son cœur et, pareille à une lionne gémissante, elle appelait son fils mort, en disant : « Levez-vous, ô ma gloire ; levez-vous, harpe et guitare ; revenez au monde, ô triomphateur ; bon pasteur, rassemblez votre troupeau, entendez les cris de votre mère désolée ; et, puisque ces cris ont contribué à vous faire descendre du ciel sur la terre, qu'ils vous fassent maintenant remonter des enfers en ce monde.» *Rom.*, VIII, 17. Au milieu de ces larmes et de ces gémissements, resplendit tout à coup le consolateur entouré des rayons de la gloire, le Fils apparaît à la Mère vivant et glorieux. Moins brillant est l'éclat de l'étoile du matin quand elle jaillit à l'horizon, moins splendide est le soleil au milieu de sa course, que ne le fut aux yeux de Marie ce visage rayonnant de grâce et de beauté, ce pur miroir de la Majesté divine. Elle voyait devant elle ce corps sacré sorti des ténèbres du tombeau, revêtu des honneurs du triomphe, ne portant plus aucune trace des ignominies passées, le front couronné de l'auréole immortelle, plus beau qu'il ne le fut jamais durant sa vie. Ses plaies qui furent pour la Mère autant de glaives de douleur, sont maintenant des fontaines d'amour. Celui qu'elle

avait vu mourir entre deux larrons, elle le voit triompher au milieu des âmes saintes et des anges; celui qui l'avait recommandée du haut de la croix à l'un de ses disciples, lui tend en ce moment les bras et la serre tendrement sur son cœur; celui qu'elle avait reçu mort sur le Calvaire, elle le contemple dans la lumière de l'immortalité, elle le tient, et rien ne l'en séparera; elle l'embrasse et lui demande de ne plus la quitter. *Cant.*, III. Au pied de la croix, elle ne savait que lui dire; elle était muette de douleur, et la voilà maintenant dans le silence du bonheur et de la joie.

Quelle langue pourrait exprimer, et quelle intelligence pourrait comprendre le degré de ce bonheur? Nous ne pouvons atteindre aux choses qui dépassent notre portée qu'en prenant un point d'appui dans des choses plus humbles, et nous faisant ainsi comme une échelle pour nous élever plus haut; nous sommes réduits à conjecturer les unes pour les autres. Voulez-vous donc ressentir quelque chose de cette suprême félicité, représentez-vous celle que dut éprouver le saint patriarche Jacob, lorsque, après avoir versé tant de larmes sur la mort de Joseph, l'enfant de sa prédilection, il apprit qu'il vivait encore et qu'il était le gouverneur de toute la terre d'Égypte. *Genes.*, XLV. En recevant cette étonnante nouvelle, il tomba dans un tel délire de surprise et de joie, que l'Écriture sainte nous le montre comme un homme qu'on tire d'un profond sommeil, qui ne peut pas entièrement revenir à lui-même et n'ose se persuader qu'il est vraiment éveillé, qui craint de rêver encore et d'être le jouet d'une illusion, en écoutant le récit de ses enfants. Quand il fut bien sûr de la réalité, une vie nouvelle vint ranimer son cœur, et c'est alors qu'il prononça ces paroles : « Si mon fils Joseph est vivant, c'est assez pour mon bonheur; j'irai, et je le verrai avant de mourir. » — Si ce père, ainsi entouré de onze enfants, fut ainsi transporté d'allégresse en apprenant qu'un seul qu'il regardait comme mort depuis longtemps, désormais consolé de sa perte, était encore en vie; quelle doit être, dites-le moi, l'allégresse de la très-sainte Vierge, qui n'avait qu'un fils, et quel fils, combien tendrement aimé! lorsque, après l'avoir vu mourir dans les plus cruels supplices, à peine trois jours auparavant, encore dès lors dans toutes ses angoisses, elle le vit tout à coup se pré-

senter à ses yeux, ressuscité, rayonnant de gloire, Seigneur et Maître de l'univers ? Y a-t-il un entendement capable d'entendre cela ? En vérité, sa joie fut tellement grande que son cœur n'aurait pu la supporter, si Dieu ne l'avait fortifié par un nouveau miracle. O Vierge fortunée, ô douce Mère, ce seul bien vous suffit, je le comprends ; il vous suffit de voir votre Fils plein de vie, de l'avoir là devant vous, de le contempler avant de quitter la terre ; et vous n'avez pas d'autre désir à former. O Seigneur, comme vous savez consoler ceux qui sont plongés dans l'affliction par amour pour vous ! Leur tristesse n'est plus rien quand votre lumière a brillé dans leur âme. Si c'est ainsi que vous consolez ceux qui souffrent pour vous, bien heureuses sont toutes leurs souffrances ; une telle compensation béatifie le malheur.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

CHAPITRE VII.

Notre sainte mère l'Église célèbre aujourd'hui l'une des principales fêtes de l'année, celle de l'ascension de Notre-Seigneur au ciel ; et cette fête, comme dit saint Bernard traitant pour la seconde fois ce même sujet, est le couronnement de toutes les fêtes du Christ, l'heureux terme de ses fatigues et de ses travaux. Jésus-Christ est celui qui d'abord est descendu au fond des abîmes, puis est monté par delà tous les cieux, pour accomplir toutes les choses nécessaires à l'œuvre de notre salut. *Joan.*, III, 13 ; *Ephes.*, IV, 10. Pour nous préparer à d'utiles réflexions sur cette glorieuse solennité, à la place de l'évangile, donnons ici le récit abrégé du mystère qui s'accomplit en ce jour, tel que le rapporte saint Luc dans le livre des Actes, I. Nous parlerons, après cela, du mystère lui-même, et nous terminerons par les fruits que nous devons en recueillir.

I.

Histoire de la glorieuse ascension du Christ, Notre-Seigneur.

Relativement à ce premier point, nous lisons dans saint Luc que, quarante jours après la résurrection, après s'être fréquemment montré pendant ce temps à ses disciples, et sachant que l'heure était venue pour lui de remonter à son père, le Sauveur les appela tous, les fit sortir de Jérusalem, et les amena sur la montagne des Oliviers, qui touche à Béthanie. Désirez-vous savoir si sa bienheureuse mère était là, je vous répondrai qu'on ne saurait en douter. Comment le Fils eût-il pu partir pour un si long voyage sans prendre congé de la mère? Devait-elle le voir monter sur la croix, et non remonter au ciel? Devait-elle partager les sanglants labeurs du calvaire, et non la gloire de la montagne des Oliviers? Telle n'est pas la conduite de notre Dieu; si nous souffrons avec lui, il veut que nous soyons avec lui dans la joie; si nous sommes les compagnons de ses douleurs, nous le serons également de sa béatitude. Quoi! les apôtres avaient abandonné le Seigneur dans la passion, à peine s'ils avaient bu une goutte de ce calice; et cependant ils furent conviés à ce triomphe. La bienheureuse mère qui avait bu si largement au calice de la souffrance, qui s'était identifiée avec l'auguste victime, devait-elle donc être exclue de cette solennité? Non, cela n'était pas possible. Elle était là, c'est là qu'ils se dirent un dernier adieu sur la terre, c'est là qu'elle vit le fruit de ses entrailles s'élever au-dessus de tous les astres qui peuplent les cieux.

En présence de cette religieuse assemblée, le Seigneur avise d'abord à ce qui devra se faire après son départ; il dit à ses disciples : « Vous serez mes témoins dans la ville de Jérusalem et toute la Judée, à Samarie et dans toutes les contrées de la terre. » C'est comme s'il leur disait : Vous, mes enfants chéris, les brebis de mon bercail, vous avez été les témoins de toutes les actions de ma vie, vous avez entendu ma doctrine et vu les exemples que j'ai donnés, les œuvres que j'ai faites, les contradictions qui m'ont été suscitées, les tribulations, les injures et la mort que j'ai souffertes.

Ma résurrection vous est connue; vous allez contempler mon ascension. Allez donc, avec la bénédiction de mon Père, chez tous les peuples de l'univers, jusqu'aux îles les plus lointaines, et prêchez mon Évangile à toute créature : annoncez au monde que le Fils de Dieu s'est fait homme pour que les hommes devinssent les enfants de Dieu, qu'il est mort sur une croix pour tuer la mort, qu'il est ressuscité pour manifester sa gloire, qu'il est monté au ciel pour leur en ouvrir le chemin et leur y préparer une place. Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Arrachez les peuples à leurs erreurs, pardonnez les péchés, communiquez à tous les hommes les fruits de mes travaux et de ma mort. Dites-leur de ne pas aimer la vanité, les choses du temps, les richesses périssables, et de donner tout leur amour à Dieu ; apprenez-leur qu'il est un tribunal suprême devant lequel ils rendront compte de leur vie, que les bons seront récompensés et les méchants punis : les uns d'une gloire éternelle, les autres d'un éternel châtiment.

Ces paroles étaient dites au moment où la séparation allait s'accomplir, les enfants de ce tendre père, effrayés de la pensée qu'ils allaient être orphelins, et de la solitude où son absence allait les plonger, ressentirent une désolation profonde ; les uns se jetaient à ses pieds et les baisaient avec amour, les autres lui tendaient les mains en témoignage du même sentiment; tous disaient avec larmes : « Comment pouvez-vous, ô Seigneur, ô Père, nous laisser seuls, orphelins, sans consolation et sans défense, au milieu de tant d'ennemis ? Que deviendront les enfants sans leur Père ? les disciples sans leur maître ? les brebis sans pasteur ? les soldats sans capitaine ? Où donc allez-vous, Seigneur, sans nous ? Où resterons-nous quand vous nous aurez quittés ? Quelle vie sera désormais la nôtre ? »

Et le Sauveur leur répondait : « Ne vous désolez pas, mes enfants ; vous avez tort de penser que je vous abandonne. Vous dites que vous allez rester seuls; mais voilà que je demeure avec vous jusqu'à la fin du monde dans le sacrement de l'autel. Vous dites que je vous délaisse; mais non, vous ne serez pas orphelins. Je viendrai fréquemment à vous, et ces visites réitérées rempliront votre cœur d'allégresse. Vous dites que vous serez sans consola-

tion ; et je prierai mon Père de vous donner un Consolateur. Vous dites enfin que vous allez être à la merci des ennemis les plus nombreux et les plus terribles; voici le remède à ce mal : Demeurez dans la cité, ne sortez pas de votre retraite et ne vous mettez pas en rapport avec les hommes, jusqu'à ce que vous ayez été revêtus de la force d'en haut. »

Écoutons maintenant ce que disait la sainte Mère. Elle eût désiré s'en aller avec son Fils ; mais il n'est pas juste que des enfants demeurent au même instant orphelins de père et de mère. Il faut qu'elle reste à la place de son Fils pour servir à l'Église naissante, de mère, d'institutrice et de soutien. — Partez, ô mon Seigneur, puisque l'heure de votre départ est venue, puisque toute la cour céleste vous attend. Levez-vous, Seigneur, et montez au lieu de votre repos, vous et l'arche de votre sanctification ; cette arche qui renferme le trésor avec lequel vous avez payé la dette universelle du monde ; cette arche où sont contenues toutes les richesses de Dieu ; l'arche de la sanctification de tous les prédestinés ; l'arche de l'amour divin, par laquelle nous avons tous été réconciliés. Levez-vous, Seigneur, et emportez au ciel avec vous l'arche de votre sainte humanité, afin qu'elle ait part à votre gloire comme elle eut part à vos humiliations, afin qu'après avoir été clouée au gibet, elle soit assise sur le trône de l'immortalité.

L'arche se leva donc, et l'on vit le corps glorieux monter dans les airs par sa propre puissance ; il montait, entraînant après lui les yeux et les cœurs de tous les disciples, émerveillés de la manière dont leur avait été enlevé leur véritable Élie. Quelle vue, quelle âme, quelle impression des yeux aux yeux, du cœur aux cœurs ! Les mains jointes et tendues vers ses disciples, il montait au ciel, dit l'historien sacré, en leur donnant sa bénédiction. Heureux ceux qui furent présents à cette heure, et qui eurent part à cette bénédiction donnée par le Seigneur, au moment suprême du départ ! Ce bonheur, le glorieux saint Augustin le sentait bien quand il faisait entendre ces douces plaintes : « Vous avez été mon consolateur, et vous ne vous êtes pas séparé de moi. En montant au plus haut des cieux, vous avez donné votre bénédiction à vos enfants, et je n'ai pas été témoin de cette scène. Les anges ont

dit que vous reviendriez un jour sur la terre, et je ne l'ai pas entendu. » *Medit. Trin.*, cap. XLI.

Mais quelle langue pourrait maintenant exprimer avec quelle magnificence et quels transports de joie la très-sainte humanité fut reçue dans la patrie céleste? C'était une coutume chez les Romains que, lorsqu'un grand capitaine avait accompli de belles actions, remporté de grandes victoires, soumis des nations à l'empire de Rome, on l'accueillait à son retour avec un éclat et des honneurs extraordinaires; on ouvrait une brèche dans les remparts pour lui livrer un nouveau passage, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville l'accompagnait, tandis que tout le peuple proclamait ses louanges, ses victoires et ses vertus; il était assis sur un magnifique char de triomphe, entouré de ses plus nobles captifs, lesquels étaient chargés de chaînes d'or, et il jetait à pleines mains l'argent autour de lui. Voilà quelle pompeuse et glorieuse entrée était faite au vainqueur d'un royaume et d'une nation.

D'après cela, quelle doit vous paraître la réception que la cour céleste fit au noble triomphateur du monde, du démon, du péché, de la mort et de l'enfer, quand il se présenta devant les portes éternelles, entouré de tant de grandes âmes qu'il venait d'arracher à l'antique prison? Quelle solennité ne dut pas être celle-là? Quel chant, quelle harmonie, quelles louanges ne durent pas faire éclater les esprits angéliques? Quelles acclamations de triomphe et d'amour. Quel est celui qui vient d'Édom, les habits teints de sang? Il vient revêtu de gloire; il s'élève dans la grandeur de sa vertu. O Seigneur, quel est ce merveilleux changement? Qui vous a vu, et qui vous voit! qui vous a vu le vendredi de la Passion, qui vous voit le jeudi de l'Ascension! qui vous a vu sur la montagne du Calvaire, et qui vous voit sur la montagne des Oliviers! dans un si complet abandon, avec un si splendide cortége! là cloué sur une croix, ici vous élançant au-dessus des étoiles! là mourant entre deux voleurs, ici parmi les âmes saintes et les anges! là condamné et enchaîné, ici libre et libérateur! là subissant la mort, enfin, ici triomphant de la mort!

Jacob partit pour la Mésopotamie, fuyant la vengeance de son

frère, et, comme un homme qui fuit, il s'en allait seul et pauvre, n'ayant que son bâton quand il passa le Jourdain; mais lorsque, après quelque temps, il revenait avec de grandes richesses, se souvenant de la solitude et de la pauvreté dans lesquelles il avait parcouru ce chemin, il leva les yeux au ciel et s'écria : « C'est avec un bâton à la main, et sans un compagnon de voyage que je traversai jadis ce fleuve ; je le traverse maintenant entouré d'hommes et de troupeaux. — Ce patriarche était la figure de Jésus-Christ notre Sauveur, qui traversa les eaux orageuses de la vie, n'ayant d'autre soutien que le bois de la croix, et qui les traverse de nouveau après sa résurrection, se dirigeant vers le ciel, accompagné d'un cortége innombrable d'hommes et d'anges, de tous les saints qui depuis le commencement du monde étaient dans les limbes, attendant sa venue; il les en a retirés et les amène avec lui dans la gloire. A ses côtés on voyait et l'innocent Abel, et le juste Noë, Abraham, modèle d'obéissance, Isaac, modèle de chasteté, Jacob, l'homme fort, Joseph, l'homme sage, Moïse, le plus doux des hommes, le saint roi Ézéchias, Isaïe et Jérémie le plus harmonieux et le plus touchant des prophètes, Job, ce miroir de la patience. Au milieu de tous s'avançait David avec sa harpe, dansant devant l'arche du Testament, les invitant tous à louer le Seigneur en ces termes : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, parce qu'il a fait de grandes merveilles. » *Psalm.*, CXLVII, 1.

Le prophète royal demande un chant nouveau, par la raison que les anciens cantiques ne répondent pas à la grandeur de cette solennité, n'expriment pas les sentiments qu'elle exige. Une gloire nouvelle, c'est avec de nouvelles louanges et des cantiques nouveaux qu'on doit la célébrer. Et quel est ce nouveau cantique que nous chanterons, ô grand prophète? — « Voyez comme il est bon, comme il est doux pour des frères de vivre dans une parfaite union! » *Psalm.*, CXXXII, 1. Frères sont l'âme et le corps du Christ : ils habitaient naguère en divers lieux, le corps dans la torture, l'âme dans la gloire éternelle; les voilà réunis en ce jour, bienheureux l'un et l'autre, l'un et l'autre glorieux, montant

ensemble au céleste séjour ; inégaux dans tout le cours de la vie, ils participent désormais à la même félicité divine.

C'en est assez pour le fait, parlons maintenant du mystère.

II.

Mystère de la glorieuse Ascension de Jésus-Christ, biens dont il est pour nous la source.

La principale fin pour laquelle l'Église célèbre les fêtes de notre divin Sauveur, c'est d'enflammer nos cœurs de son amour en même temps que du désir d'imiter ses exemples. Comme l'amour est la fin de toute la loi de grâce, pour exciter en nous ce sentiment elle place sous nos yeux les bienfaits sans nombre que nous avons reçus du Seigneur, l'amour qu'il nous a lui-même témoigné, ce qu'il a souffert pour nous en donner des preuves plus touchantes ; il n'est pas de considérations plus propres à nous enflammer des mêmes ardeurs.

La première, l'une des plus puissantes, est celle qui nous le montre se dévouant, se donnant tout entier pour notre bien, nous appartenant beaucoup plus qu'il ne s'appartient dans toutes ses œuvres. Depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa glorieuse ascension, il n'accomplit pas un acte, il ne fait pas un pas, il ne supporte pas une fatigue dont il soit lui-même l'objet, et qui n'ait pour but notre bonheur. Saint Jean dit dans ses mystérieuses révélations qu'il vit sortir du trône de Dieu et de l'Agneau un fleuve splendide et pur comme le cristal, lequel était bordé, sur l'une et l'autre rive, d'arbres admirablement beaux, tous de la même espèce, celle de l'arbre de vie ; ils donnaient leur fruit chaque mois, et leurs feuilles renfermaient un principe de salut pour toutes les nations. Or cet arbre si merveilleusement fécond, qui produit le salut par ses feuilles et la vie par ses fruits, c'est l'image de notre divin Sauveur, dont les exemples et les enseignements n'ont jamais eu d'autre but que notre salut et notre vie. Il est descendu sur la terre pour nous éclairer par sa doctrine ; il a conversé avec les hommes pour leur servir de modèle ; il est

mort sur une croix pour les racheter par son sang; il a voulu descendre dans le sépulcre pour vaincre la mort elle-même, et dans les enfers pour briser la puissance de nos ennemis; il est ressuscité d'entre les morts pour nous donner un gage de notre résurrection; il monte aujourd'hui dans les cieux pour nous en ouvrir le chemin; il y fixe son séjour pour nous en assurer la possession; il envoya son Esprit-Saint pour nous spiritualiser et nous sanctifier, pour que nous eussions un guide dans la route qui conduit à l'éternelle félicité, ainsi qu'il le fit autrefois pour le saint roi David : « Votre esprit, qui est un esprit de bonté, dit ce prophète, m'introduira dans la terre où règne la rectitude de la vérité. » *Psalm.*, CLII, 12. Il s'est donc tellement donné, si complétement dépensé pour nous, il nous a témoigné tant d'amour en contractant avec nous l'union la plus parfaite, qu'il semble nous avoir aimés plus que lui-même. Job se rend ce témoignage qu'il ne prenait jamais seul sa nourriture, et qu'il en faisait toujours part à l'étranger. *Job*, XXXI. C'est bien plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ qui pouvait ainsi parler, puisqu'il s'est communiqué sans réserve aux hommes. La tête n'a rien dont elle ne fasse part au reste du corps : voilà comment le Christ, notre tête, s'est conduit envers nous.

Si vous me demandez de quelle façon cela se réalise dans le mystère de ce jour, comme on le voit clairement dans les autres, je répondrai sans hésiter que malgré les apparences, qui sont toutes contraires, malgré l'éloignement du Sauveur, bien qu'il nous retire sa présence corporelle et sa parole, qui est une parole de vie, et son exemple, qui est un si grand stimulant pour la vertu, et ses miracles, qui sont l'inébranlable appui de notre foi, malgré le changement profond qui s'opère dans son état, puisque de voyageur, il devient possesseur, et qu'il ne peut plus là-haut ajouter à ce trésor de mérites qu'il augmentait à toute heure ici-bas; oui, je répondrai que nous ne devons pas moins à Notre-Seigneur pour ce mystère que pour tous les autres. Voulons-nous bien comprendre cela, rappelons un principe incontestable : de même que, lorsque le Seigneur descendit sur la terre, il ne quitta pas le ciel; de même, lorsqu'il remonta au ciel, il ne quitta pas non plus la

terre. Tel est le mode merveilleux de son abaissement et de son élévation ; il n'est pas de la divinité de quitter un lieu pour aller en occuper un autre, vu qu'elle remplit l'univers ; un semblable changement ne peut convenir qu'à l'humanité du Christ ; et même son humanité ne monta pas au ciel de manière à nous priver entièrement de sa présence ; à l'exemple du prophète Élie qui, s'élevant dans les airs, laissa tomber son manteau sur son disciple Élisée, notre Sauveur, en montant, nous laisse le mystérieux vêtement dont il est couvert, ces accidents eucharistiques que nous apercevons sur l'autel après qu'ont été prononcées les paroles de la consécration, et sous lesquelles notre foi nous montre ce même Sauveur, vrai Dieu et vrai homme.

Ce principe catholique une fois établi, écoutez de quels admirables fruits son ascension fut pour nous la source. En premier lieu, le plus grand avantage que l'homme puisse obtenir dans cette vie, c'est d'embrasser ces trois sublimes vertus que nous nommons théologales et qui sont les reines de toutes les autres vertus, la foi, l'espérance et la charité, lesquelles se rapportent directement à Dieu. Or, rien n'est plus propre à nous y faire progresser, comme saint Thomas l'enseigne, que ce glorieux mystère de l'Ascension. *Sum.*, part. III, quæst. LVII, art. 1. Il perfectionne d'abord la foi, parce qu'il est de l'essence de cette vertu de s'appliquer à des choses invisibles, et, dès lors, il convenait que le Christ, objet capital de notre foi, se dérobât à nos regards, pour que nous eussions, en croyant, plus de mérite que n'en avait cet apôtre à qui il fut dit : « Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous croyez en moi ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui cependant ont cru. » *Joan.*, XX, 29.

L'ascension du Sauveur enflamme notre cœur de l'amour des choses célestes ; car il est certain, comme il le dit lui-même, que là où nous avons notre trésor, là est aussi notre cœur. *Matth.*, VI, 21. Le cœur de l'avare est toujours dans son or ; celui de l'ambitieux, dans les honneurs terrestres ; celui du voluptueux, dans les plaisirs. Or, le Christ est pour les bons le seul trésor, le seul héritage qu'ils désirent, tout honneur, toute gloire, tout plaisir, puisque nous possédons tout en lui selon la parole de saint Ambroise ; il résulte

évidemment de là que le Seigneur ayant transporté cet unique trésor dans le Ciel, il y appelle par là-même nos cœurs. Le saint roi David sentait profondément cette vérité qnand il s'écriait : « Qu'ai-je à désirer, Seigneur, au ciel ou sur la terre, si ce n'est vous et vous seul ? » *Psalm.*, LXXII, 25. Comment le chrétien ne tiendrait-il pas le même langage, lui qui ne doit reconnaître d'autre bien, d'autre gloire, d'autre bonheur que Dieu, d'après ce que nous venons de dire ? Voilà pourquoi les saints, durant le cours de la vie présente, ne demeuraient sur la terre que par le corps ; toutes leurs pensées étaient dans le ciel, ainsi que nous le voyons par les paroles du grand Apôtre. *Philip.*, III. Il était si vivement persuadé que tout son trésor était là-haut, qu'il regardait comme un néant toutes les choses d'ici-bas. Voici comment il s'exprime en s'adressant aux Colossiens : « Mes frères, si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de son Père ; n'ayez de goût que pour celles-là, et dédaignez celles de la terre. » *Coloss.*, III, 1. C'est comme s'il leur disait : Si vous avez imité Jésus-Christ dans sa résurrection par un complet renouvellement de vie, en renonçant à la sensualité pour devenir spirituels, imitez-le maintenant dans son ascension, et, puisqu'il est allé s'asseoir à la droite de son Père, suivez-le dans ce séjour par l'élévation de vos sentiments, élevez-vous à la contemplation et à l'amour des biens du ciel, et foulez aux pieds ceux de la terre. Le sens des paroles de l'Apôtre ne saurait être douteux ; il veut que nos cœurs ne se séparent pas de Jésus-Christ, que nos pensées et nos espérances l'accompagnent dans la céleste patrie, que notre consolation soit de parler sans cesse de Jésus, car le propre de ceux qui aiment véritablement, est de s'occuper et de parler sans relâche de l'objet aimé.

C'est de là que nous pouvons uniquement attendre le remède à nos maux, un soulagement dans nos fatigues, une lumière dans les affaires du temps, une loi pour la direction de notre vie. De même que ce monde inférieur tout entier dépend dans sa marche des influences du ciel le plus élevé, de même, dans l'esprit du grand Paul, devons-nous entièrement dépendre de notre divin Sauveur, résidant au milieu de la cour céleste : c'est de ses mérites

seuls, de sa bonté sans bornes, que nous devons espérer l'accomplissement de tous nos légitimes désirs. Et dans le fait, ceux qui n'ont pas mis là sans réserve leur foi, leur espérance et leur amour, qui marchent au contraire à la remorque des choses d'ici-bas, des biens périssables et des faveurs humaines, ceux-là nient par leurs pensées et leurs actions, ce qu'ils confessent par leurs paroles ; car, tandis qu'ils proclament que le Christ est tout leur bien, leur justice, leur sanctification, celui dont ils attendent tout ce qui leur manque, à savoir la consommation de leur bonheur et de leur gloire, dont il prend possession en ce jour pour tous les prédestinés, dont le salut est son œuvre ; ils sont constamment en contradiction avec eux-mêmes, et le caractère de leur vie montre de la manière la plus évidente que toutes leurs affections se concentrent dans le temps présent, qu'ils n'ont de goût et d'activité que pour les choses de la terre. Ces hommes-là, ou ne croient pas ce qu'ils confessent, ou ne comprennent pas ce qu'ils font.

En second lieu, le mystère que nous célébrons confirme en nous l'espérance d'une vie meilleure, dont il nous donne les gages les plus assurés. Nous y voyons, en effet, notre nature humaine dans la personne adorable du Sauveur, cette chair et ces os naguère enfermés dans le sépulcre, entrer dans le séjour de l'immortalité ; nous voyons cette nature, à laquelle les portes du ciel avaient été fermées, les ouvrir pour elle-même et pour tous ceux dont elle est le partage ; nous la voyons, cette pauvre exilée du paradis terrestre, elle qu'un ange en avait expulsée et qu'un chérubin avec son glaive en tenait éloignée, s'élever aujourd'hui par-dessus tous les chœurs des anges, laisser derrière elle, dans son sublime essor, les chérubins eux-mêmes, et poser le pied sur la tête des séraphins pour s'asseoir à la droite du Père. Il lui avait été dit : « Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière ; » et la voilà qui règne dans la gloire. Pourquoi n'espérerait-il pas participer à cette même gloire, celui qui appartient à la même nature, pourvu qu'il soit déjà participant de la même grâce ? Tout ici nous défend le découragement et nous inspire la confiance ; nous pouvons dire avec saint Augustin : « Où règne ma chair, je compte régner à mon tour ; où mon sang est le maître, je serai maître aussi. »

Mais ce n'est pas là le seul gage d'espérance que nous donne cette solennité ; il en est un autre incomparablement plus grand : Jésus-Christ est notre chef, et nous sommes ses membres, si toutefois nous lui sommes unis par la grâce. Par conséquent, si notre chef va prendre possession du ciel, y a-t-il une raison pour que les membres soient ailleurs ? Non-seulement nous avons le droit d'espérer avec certitude, qu'étant les membres du Christ par la foi et par la grâce, nous irons rejoindre notre chef dans l'éternelle béatitude, mais nous devons encore tenir pour certain que le Christ en a déjà pris possession pour ses membres.

Le mystère de ce jour renferme un autre grand sujet de consolation pour l'homme ; c'est que celui-là même qui est chargé de la part de Dieu de nous procurer toutes sortes de biens et de pourvoir à toutes nos nécessités, qui doit être notre juge et décernera la récompense, est celui qui nous a tant aimés, qui prit à sa charge de remedier à nos maux, et tellement à sa charge qu'il se fit homme pour nous, que pour nous il a travaillé trente-trois ans, qu'il est mort pour nous sur une croix, et qu'il va maintenant nous garder une place dans l'immortel séjour.

Comment serait-il donc possible qu'avec un tel amour, après nous avoir cherchés avec tant de fatigues, et pour nous combler de si grands biens, ne nous perdant jamais de vue dans ses plus pénibles labeurs, il nous oubliât aujourd'hui, quand son amour reste toujours le même, quand il est parvenu au terme de ses travaux, au lieu du repos éternel ? Les biens qu'il nous destine sont déjà gagnés ; on ne peut concevoir une charité plus grande que la sienne, manifestée qu'elle est par ses labeurs et sa mort ; qui pourrait avoir changé les destinations de son cœur ? N'est-il pas Dieu, et Dieu n'a-t-il pas dit : « Je suis Dieu, et je ne change pas ? » *Malach.*, III. Comment, au sein du repos, ne voudrait-il plus nous donner les biens qu'il nous a mérités par son travail ?

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

CHAPITRE VIII.

Ceux qui ont traité de l'art oratoire prescrivent de garder pour la fin la meilleure partie du discours, afin que les auditeurs restent sous cette heureuse impression, et qu'elle rejaillisse sur le discours tout entier. C'est la marche qu'a voulu suivre la divine sagesse dans les actes successifs de la vie du Sauveur, puisque cette vie s'achève par le plus heureux dénouement et le plus sublime de tous les mystères, c'est-à-dire par la descente de l'Esprit-Saint sur l'Église naissante.

Pour comprendre un peu la grandeur de ce mystère, il faut considérer que tous les pas du Christ dans la vie et tous les mystères dont elle est semée se rapportent à celui-là comme à leur fin. En effet, pour nous il est descendu du ciel sur la terre, il a conversé avec les hommes, prêché la vérité, opéré des prodiges; pour nous, il est mort, il est ressuscité, il est monté au ciel; et tous ces mystères n'étaient accomplis que pour notre salut. Or, comme le salut n'existe qu'à la condition que le Saint-Esprit habitera dans nos âmes, il suit de là que tous ces différents mystères étaient autant de moyens pour arriver à cette fin, et plus ces moyens sont nobles, plus cette même fin doit revêtir à nos yeux de grandeur et de noblesse.

Nous voyons clairement par là l'existence du mystère que nous célébrons; mais il importe de remarquer qu'il n'a pas moins de suavité que d'élévation. On ne dispute pas des goûts, a-t-on coutume de dire, et cela est vrai : chacun se sent plus spécialement porté vers l'un ou l'autre des mystères que nous allons énumérer. Celui-ci aimera à contempler le divin Enfant dans la crèche; celui-là le préférera dans le temple, au jardin des Oliviers, devant les tribunaux, attaché à la colonne, couronné d'épines, portant la croix, ou bien suspendu à cette même croix ; un autre aimera

mieux le contempler dans sa résurrection ; un autre encore, dans son admirable ascension.

Pour moi, je le confesse, je me plais singulièrement dans la descente de l'Esprit-Saint, à la pensée des effets merveilleux qu'il produit dans l'âme dont il fait sa demeure. Et quel plus beau spectacle à considérer que celui de l'Esprit de Dieu habitant dans une âme humaine ? Il est là lui prodiguant les témoignages de son amour, la soutenant dans la voie, la remplissant de sa lumière et de sa force, la corrigeant dans ses écarts, la purifiant de ses souillures, l'enrichissant de tous les dons du ciel. Quoi de plus doux que de voir Dieu dans une âme, comme un maître qui par ses enseignements dissipe les ténèbres de l'ignorance, comme un médecin auprès du malade qu'il ramène à la santé ; comme un jardinier qui ne cesse d'arracher les mauvaises herbes et d'en planter de bonnes dans une terre arrosée de ses sueurs ; comme un berger qui veille à la garde de son troupeau, le conduit dans de gras pâturages et le défend contre la rage des loups ; comme un pilote, enfin, qui guide son navire à travers les ondes et l'introduit dans le port ? Celui qui voudra réfléchir sérieusement à la grandeur infinie de l'Esprit-Saint et à l'extrême bassesse de l'homme, ne pourra s'étonner ni se réjouir assez en voyant la bonté que Dieu nous témoigne. Que peut-on concevoir de plus admirable, en effet, que cette vue d'un Dieu si grand, si puissant et si glorieux qui s'abaisse jusqu'à fixer son séjour dans le cœur de l'homme le plus pauvre, et pour y remplir tous les offices dont nous venons de parler ? Et encore, s'il nous sauvait d'une manière quelconque, s'il nous enlevait au ciel, ne serait-ce qu'en nous prenant par les cheveux, difficilement nous reconnaîtrions une telle miséricorde ; mais qu'il y mette tant de condescendance et d'amour, qu'il nous sollicite par tant de moyens, par la crainte et la persuasion, par les inspirations intérieures et les discours de ses ministres, par les consolations et les rigueurs, par les avertissements et les réprimandes, et cela, sans interruption, avec tant de sollicitude et de soins, qu'il semble avoir abandonné le gouvernement du ciel et de la terre, pour s'absorber dans le salut de chacun de nous en particulier, est-il rien, je le demande, qui soit plus digne de notre admiration ou

plus capable de nous ravir et de nous charmer ? En vérité, de même que le cœur ne fait pas autre chose qu'exhaler incessamment les esprits vitaux et répandre la chaleur vitale dans tout le reste du corps ; de même le Saint-Esprit, devenu le cœur du corps mystique de l'Église, ne cesse d'exercer son action vivifiante sur tous les membres de ce corps, sur tous ceux qui lui sont unis, non-seulement par la foi, mais encore par la grâce.

De là vient que tous les bons propos, toutes les pensées et tous les sentiments, tous les désirs et toutes les larmes qui ont le bien pour objet, sont comme les exhalaisons de ce divin Esprit, sans lequel nous ne saurions pas même avoir une bonne inspiration. Qui pourrait considérer ces choses et ne pas se fondre en amour, sous l'influence de tant d'amour et de tendresse de la part de ce souverain Seigneur ? Qui ne serait touché de ces paroles par lesquelles le Prophète nous représente ce glorieux mystère : « Ton Seigneur et ton Dieu t'a retiré de l'Égypte et fait parcourir ce chemin, à la façon d'un tendre père qui porte dans ses bras son petit enfant, le bien-aimé de son cœur ; c'est ainsi qu'il t'a porté jusqu'à ce lieu, jusqu'à l'entrée de la terre de promission. » Voilà ce que le juste comprendra parfaitement lorsque, le cours de son pèlerinage et de son exil étant accompli, il se verra transporté par ce divin Esprit aux portes de la cité céleste. C'est alors qu'il lui sera clairement démontré que sans un tel secours, jamais il n'eût pu parvenir à cet heureux terme. Le même prophète nous enseigne encore cette vérité dans un célèbre cantique où nous lisons : « Comme l'aigle provoque ses petits à prendre leur essor en volant au-dessus d'eux, en les prenant même sur ses ailes et ses épaules, ainsi le Seigneur attirait ses enfants de la terre et de l'esclavage d'Égypte, pour les conduire à la terre promise, dont il leur a donné le domaine. » *Deut.*, XXXII. Peut-on imaginer une plus tendre sollicitude et de plus délicates attentions que celles qui nous sont représentées par ces paroles ?

La raison pour laquelle l'œuvre de notre sanctification, qui sans nul doute appartient aux trois personnes divines, est spécialement attribuée à l'Esprit-Saint, c'est que cette œuvre est le complément de celle de l'Incarnation, et que l'une et l'autre procèdent de

l'amour infini, c'est-à-dire de l'Esprit-Saint. Et quel plus grand amour, quelle bonté plus suave pourrait-on concevoir, je vous le demande, que l'amour et la bonté de la Majesté suprême entrant si familièrement en communication avec l'homme qu'elle ait pu lui tenir cet étonnant langage : « Éphraïm n'est-il pas mon fils de prédilection, l'enfant que j'ai comblé d'honneurs et de délices? Depuis que je lui ai parlé (d'alliance et de paix, comme il est aisé de le comprendre), il ne s'efface plus de ma vue ni de ma mémoire. » *Jerem.*, XXXI, 20. Que peut faire le plus aimant des pères envers son enfant, pour lui prouver son amour et lui ouvrir en quelque sorte son cœur, si ce n'est d'imiter la conduite de Dieu envers sa faible créature? Trouvera-t-il même jamais des expressions assez vives pour rendre les sentiments dont il est animé? Et d'où vient le langage que le Seigneur tient par la bouche de son prophète, si ce n'est de son incompréhensible bonté? Qu'a-t-il découvert en nous pour nous traiter ainsi? Que possédait l'homme pour que le Tout-Puissant ait recherché son alliance? Quel besoin a de l'homme le Maître de l'univers pour agir de la sorte envers lui? Tout cela ne s'explique que par l'amour infini de Dieu, de tels bienfaits n'ont pas d'autre principe; et l'amour est l'attribut du Saint-Esprit. Il est donc évident que c'est ici l'aspect le plus suave sous lequel la créature puisse contempler le Créateur, l'homme s'élever à Dieu.

Mais retraçons l'histoire de ce mystère. L'une des choses que le Seigneur mentionne le plus souvent dans son Évangile, c'est la prochaine venue de l'Esprit-Saint. Voilà ce qu'il promettait hautement quand il disait : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive. » *Joan.*, VII, 37. Et l'Évangéliste ajoute que cela devait s'entendre de l'esprit que le Sauveur donnerait à quiconque croirait en lui. Du reste, il le promit formellement et à plusieurs reprises à ses disciples; c'est même par cette espérance qu'il les consolait au moment de se séparer d'eux : « Je vous enverrai un autre docteur, un autre consolateur, pour alléger le poids de vos fatigues. » *Joan.*, XV, 26. C'est ainsi qu'il parlait avant sa mort, et ce même langage, il le tint encore souvent après sa résurrection. Voici notamment ce qu'il dit à ses disciples en se séparant d'eux

pour remonter au ciel : « Demeurez calmes dans la cité jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » *Luc.*, XXIV, 49. Nous pouvons dire que l'Évangile fut en grande partie une prophétie de la venue du Saint-Esprit ! Les prophètes avaient annoncé le Christ, et le Christ est le prophète de l'Esprit-Saint. Quoi de plus propre à nous donner une haute idée du mystère de ce jour, que de voir le Christ s'en faire le prophète. Avec cette promesse et cette espérance, les disciples quittèrent la montagne des Oliviers, et rentrant dans Jérusalem, s'enfermèrent dans le Cénacle. Là se trouva réuni le troupeau du bon Pasteur, au nombre d'environ cent vingt personnes. Si vous désirez maintenant savoir quelle était leur occupation dans cette sainte demeure, saint Luc vous répond : « Tous persévéraient unanimement dans la prière, avec Marie, mère de Jésus. » *Act.*, I, 14. Ils se souvenaient de ces paroles de leur divin Maître : « Si vous-mêmes, quoique méchants, ne savez donner à vos enfants que des choses bonnes, combien ne devez-vous pas en espérer de meilleures de votre Père qui est dans les cieux? C'est lui qui donnera son esprit, source de toute bonté, à ceux qui le lui demanderont. » *Matth.*, VII, 2. Formés par une telle doctrine, ayant de telles garanties, ils imploraient nuit et jour, avec une infatigable persévérance, cet esprit de bonté qui leur avait été promis.

Que faites-vous, ô bienheureux disciples? pourquoi vous fatiguer ainsi? Ce que votre Maître vous a si souvent promis, pourrait-il vous manquer? — Non, certes; il ne changera pas de sentiment, il ne faillira pas à sa parole. Cela est vrai; lorsque Dieu cependant a résolu d'accomplir une chose, il détermine aussi les moyens par lesquels doit être obtenu le bien qu'il s'est proposé ; et le moyen le plus ordinaire établi par Dieu pour la réalisation de toutes les faveurs qu'il a voulu accorder au monde, ce fut toujours la prière des justes. Voilà comment il n'a cessé d'accomplir ses plus grands desseins dans le monde. Quoi de plus grand que l'incarnation du Verbe divin? N'entendons-nous pas les soupirs des patriarches, les cris et les vœux des prophètes qui l'acclament et la saluent de loin? Isaïe en comprenait la grandeur quand il disait : « Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez pas en sa

présence, ne cessez de l'importuner jusqu'à ce qu'il ait fait de Jérusalem l'objet des louanges de toute la terre par la venue de son Fils. » *Isa.*, LXII, 7. Quoi de plus grand encore que la venue de l'Esprit-Saint? Et ce n'est pas seulement le sacrifice du Christ, c'est encore sa prière qui nous l'a obtenue. « Je prierai mon Père, dit-il, en consolant ses disciples, et il vous donnera une autre consolation. » *Joan.*, XIV, 16. Allons plus loin : « Quoi de plus grand que la fondation de l'Église? Et c'est encore la prière de Jésus-Christ qui opère ce prodige, selon ce que le Père éternel avait dit à son Fils : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » *Psalm.*, II, 8. Si l'Église est fondée par la prière, c'est également par la prière qu'elle est conservée; nous le voyons par cette parole du Seigneur au Prince des apôtres : « J'ai prié pour toi, Pierre, pour que ta foi ne vienne jamais à défaillir. » *Luc*, XXII, 32. Que pourrait-on dire de plus. Les prières de saint Joachim et de sainte Anne nous ont donné la sainte Vierge. Les prières de Zacharie et de sainte Elisabeth nous ont obtenu saint Jean-Baptiste. Les prières de saint Étienne nous ont mérité le grand Paul. Les prières de sainte Monique et ses larmes ont donné à l'Église saint Augustin. C'en est assez pour vous montrer combien les apôtres avaient raison en se livrant à l'exercice de la prière, en implorant la venue du Saint-Esprit; ils nous enseignent par leur exemple que nous aussi nous avons à prier avec humilité, avec confiance et persévérance, si nous voulons recevoir le même Esprit.

Remarquez toutefois qu'en parlant de prière, nous n'entendons pas une longue série de psaumes, de *Pater* et d'*Ave Maria* récités à la hâte et sans attention, sans songer même qu'on parle à Dieu, chose qui ne nous est que trop ordinaire, si bien que notre oraison pourrait plutôt être appelée une distraction : l'oraison véritable jaillit du cœur et non uniquement de la langue. « Le désir des pauvres est exaucé par le Seigneur, » dit le prophète royal. *Psalm.*, IX, 41. « J'ai crié vers vous de tout mon cœur, dit-il encore, Seigneur écoutez-moi. » Il est toujours écouté, celui qui prie de la sorte. Le souffle qui fait monter nos prières au ciel, c'est le sentiment intérieur qui nous anime, l'intime gémissement du cœur.

Tel était celui de l'Église réunie dans le sacré Cénacle et deman-

dant la venue de l'Esprit-Saint, les disciples se voyaient orphelins, privés de leur divin Maître, au milieu d'ennemis si puissants et si nombreux; ils savaient que leur unique ressource consistait dans la venue de ce second Docteur, mais ils ignoraient le moment précis de son arrivée; ils priaient donc le jour et la nuit du fond de leurs entrailles, en disant : Quand est-ce que vous nous enverrez, ô Père éternel, ce consolateur que votre Fils nous a promis? Jusques à quand devons-nous attendre ce nouvel effet de votre infinie miséricorde? Voyez notre abandon, Seigneur, et les périls auxquels nous sommes exposés. Considérez qu'il n'est pour nous d'autre soutien que cette espérance en votre bonté, basée sur la divine promesse. Nous sommes ceux qui n'ont cessé d'être avec votre Fils; pour lui nous avons abandonné tout ce que nous possédions et tout ce que nous pouvions espérer; pour lui nous avons encouru la haine du monde avec toutes ses calomnies, et, cachés dans cette demeure, nous n'osons paraître devant les hommes : il n'est pas juste qu'ils soient abandonnés de vous, ceux qui sont persécutés à cause de vous. Rendez gloire à votre Fils, Seigneur, en faisant éclater votre miséricorde sur ceux qui le servent; montrez à quel point vous fut agréable sa parfaite obéissance à vos ordres.

Voilà comment ils priaient pendant tout le temps qu'ils passèrent dans la retraite. Avec eux étaient les saintes femmes qui avaient l'habitude d'accompagner le Sauveur dans ses voyages, qui le sustentaient de leur bien, et qui s'étant attachées à lui pendant la vie, le suivirent jusqu'à la mort et à la sépulture, rivalisant d'amour et de foi avec ses plus fidèles disciples. Remarquons surtout à leur tête la très-sainte Mère du Sauveur; elle présidait ce sacré collége en l'absence de son Fils, gardant au fond du désert, c'est-à-dire dans la solitude et le recueillement de l'oraison, le troupeau du divin Pasteur, elle qui savait mieux que tous combien il leur importait de persévérer dans ce pieux exercice pour recevoir l'Esprit-Saint. Heureuse réunion! Oh! qui pourrait en faire partie, entendre les gémissements et les soupirs qui s'échappent de tous les cœurs, voir les larmes qui tombent de tous les yeux, se mêler à de si ferventes prières; contempler enfin le visage rayonnant de

la Reine des anges, sa merveilleuse sérénité parmi ses propres larmes, la manière dont elle les excite et les dispose tous à la venue de l'Hôte céleste! Elle-même était l'épouse de l'Esprit-Saint, la dépositaire de ses secrets, le témoin de ses mystères et de ses prodiges; elle savait donc admirablement comment les cœurs doivent se préparer à devenir sa demeure. Elle connaissait spécialement l'éminente vertu de la prière dans ce travail de préparation, et ne cessait d'animer les fidèles à prier.

Mais, puisque un tel bonheur n'a pas été notre partage, plût à Dieu qu'il nous arrivât du moins quelquefois d'imiter les enfants de ce siècle que l'aurore retrouve appliqués au même jeu dans lequel ils ont consumé la nuit! Que ne persévérons-nous dans la prière comme ils persévèrent dans le jeu! Pour moi, je ne saurais douter que celui qui veillerait de la sorte, appelant à lui l'Esprit de Dieu, et, comme un autre Jacob, luttant jusqu'au matin, ne reçoive sa récompense et n'emporte la divine bénédiction.

Tandis qu'ils persévéraient donc dans la prière, dix jours après l'ascension du Sauveur au ciel et le jour même de la Pentecôte, l'une des principales fêtes du peuple juif, laquelle avait pour objet de lui rappeler qu'à pareil jour Dieu lui avait donné la loi sur le mont Sinaï, cinquante jours après sa sortie de l'Égypte, le Saint-Esprit descendit sur la nouvelle Église pendant que le vent soufflait avec force; il se manifesta sous la forme de langues de feu, qui vinrent se reposer sur la tète des disciples. La lumière dont ils furent remplis fut si grande, tel était l'amour divin qui transportait leur cœur, qu'ils se montrèrent aussitôt en public, annonçant à haute voix et dans toutes les langues, les grandeurs et les merveilles du Seigneur.

Nous avons déjà dit que la considération des divins mystères renfermés dans l'Évangile, ne doit pas s'arrêter aux faits extérieurs, à l'écorce de la lettre, et qu'elle doit pénétrer par les yeux de la foi dans l'âme des personnages qui furent les acteurs ou les témoins de ces mêmes mystères : du corps il faut passer à l'esprit, du visible à l'invisible. En suivant donc cette voie dans la solennité de ce jour, nous voyons là quelques hommes, faibles et craintifs, puisque le plus intrépide d'entre eux avait renié trois fois son

Seigneur et son Maître, sur l'interpellation d'une pauvre servante, des hommes qui se tenaient renfermés et cachés dans une maison, les portes soigneusement fermées, par peur des ennemis du Christ, sortir tout à coup de leur retraite avec tant de courage et de fermeté qu'ils proclament à la face du monde le triomphe de celui que le monde a crucifié.

Cela s'explique pour nous qui savons qu'en ce jour ils avaient reçu l'Esprit-Saint avec une telle abondance de dons et de grâces que, si nous exceptons la très-sainte Vierge Marie, jamais il n'exista ni n'existera d'hommes plus agréables aux yeux de Dieu. Ils furent les prémices et le premier fruit du grand sacrifice offert par Jésus-Christ sur la croix. Par la vertu du sang répandu sur cet autel et par celle du divin Esprit descendu dans leur âme, ils furent tellement transformés en Dieu, que leur parole participait à la puissance de la parole divine elle-même, et comme celle-ci est le principe actif de notre foi, celle-là le fut de la foi qu'on vit éclater sur la terre; si bien qu'une lettre envoyée par n'importe quel apôtre devint un texte sacré, à l'égal de la prédication même du Christ, et comme si l'Esprit-Saint ou le Père Éternel avaient écrit eux-mêmes. Au fond l'écrivain n'est ici que l'instrument de Dieu; la langue du Prophète ou de l'Apôtre est la plume qui obéit à une impulsion supérieure. Cela étant, nous serait-il possible de concevoir la lumière, l'amour et la joie dont ils furent inondés par la venue de l'Esprit-Saint? Quel zèle pour la gloire de Dieu! quel empressement à donner leur vie pour la procurer et la défendre! quelle connaissance ils possédèrent alors de la divine bonté! quelle vision de la beauté suprême! et dans leur cœur, quel torrent de délices! quelle force que celle qui leur ouvre la bouche et les pousse à publier le nom de ce même Seigneur pour lequel ils ont encouru les mépris et tremblé devant les menaces du monde!

Il est raconté de sainte Catherine de Sienne que revenue d'un long ravissement qu'elle avait éprouvé dans l'oraison, elle se mit à crier à plusieurs reprises : J'ai vu les mystères cachés, j'ai vu les mystères cachés qu'on ne saurait redire. — Et, comme son confesseur la priait de faire connaître quelqu'une au moins des choses qu'elle avait vues, elle répondit : En vérité, mon père, ma

conscience ne saurait s'y prêter, et si j'avais la témérité d'en révéler quelque chose, elle me le reprocherait comme un grave péché. La plus légère partie de cette vision, en effet, l'emporte tellement sur les plus hautes conceptions de l'entendement humain, qu'il n'est pas d'expressions qui puissent la rendre; tout ce que je pourrais dire semblerait même l'opposé de ce que j'ai vu, à ces incommensurables hauteurs où l'Esprit-Saint élève et soutient une âme.

Les visions de cette jeune fille, quelque splendides qu'elles aient été, pourrait-on les comparer, je vous le demande, à celles des apôtres en ce glorieux jour? et la lumière dont elle fut favorisée n'était-elle pas de beaucoup inférieure aux immenses clartés dont le soleil éternel, dans le plein rayonnement de sa puissance, inonda les âmes privilégiées réunies dans le Cénacle? Qui nous dira leurs pensées, leurs sentiments et leurs transports, quand elles eurent été transfigurées de la sorte par leur union avec l'Esprit de Dieu? Pour moi, je me persuade sans peine que, s'il ne leur avait pas été donné de respirer à l'aise en élevant publiquement la voix, en laissant éclater au dehors les vives émotions dont leur poitrine était comme oppressée, ou bien si Dieu ne les avait fortifiées par un miracle spécial de sa grâce, leur cœur se serait ouvert et brisé comme un vase trop faible où fermente un vin nouveau. Je me persuade encore que dans cette surabondance de lumière et de bonheur, dans cette contemplation de la bonté et de la beauté suprêmes, dans leurs élans enflammés par Dieu, si chacun de ces hommes avait eu autant de vies qu'il y a d'étoiles au firmament, il les eût volontiers sacrifiées toutes pour la gloire du divin Maître, estimant encore avoir peu fait envers lui. Je me persuade, enfin, que dans leur désir de procurer cette gloire, de voir Dieu connu, honoré, servi dans le monde, et tous les hommes heureux de leur propre bonheur, jouissant de la même vision, chacun d'eux eût accepté de souffrir les peines même de l'enfer pendant plusieurs années, d'être ainsi séparé du Christ par amour pour le Christ, pour assurer la réalisation d'un tel bien. C'est cette ardente charité, ce zèle brûlant pour le salut des âmes en même temps que pour la gloire de Dieu, qui les précipita hors de leur demeure, délia leur langue et les rendit impatients d'annoncer à tous les

hommes et dans toutes les langues les merveilles du Seigneur, et de les appeler tous à la participation des bienfaits qui venaient de leur être accordés. On les vit dès lors, pleins d'une ardeur infatigable, vivre et mourir, se consumer et se dépenser dans ce double but, glorifier Dieu et sauver les âmes.

Ils ne furent pas trompés dans leur espoir, et du reste il ne se pouvait pas qu'elles ne produisissent pas leur effet, ces étincelles qui jaillissaient de leur bouche avec une force capable d'allumer le plus vaste incendie. Aussi, la première fois qu'ils ouvrent la bouche, trois mille hommes sont embrasés de ce feu divin; la seconde fois, cinq mille; et chaque jour ainsi, jusqu'à ce que la flamme échappée de leur cœur se fût répandue chez tous les peuples de la terre, sans en excepter les plus éloignés : d'où il advint que Dieu, qui n'était auparavant connu que dans la Judée, fut désormais connu et aimé dans le monde entier. La céleste flamme dont ils étaient embrasés, ils allaient partout la communiquant aux autres; blessés du divin amour, ils faisaient incessamment de nouvelles blessures; vivifiés et sanctifiés par le souffle du ciel, ils vivifiaient et sanctifiaient la terre. C'est à cette école que les prédicateurs doivent apprendre à remplir leur sublime mission; les paroles sorties d'un cœur froid n'allumeront jamais le feu sacré, une parole morte ne donne pas la vie.

SERMON

POUR

LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU JOUR.

CHAPITRE IX.

« En ce temps-là le Seigneur dit à ses disciples : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi,

et je demeure en lui. Comme mon Père, qui vit éternellement, m'a envoyé, je vis pour mon Père; et celui qui me mange vivra de même par moi. Voilà le pain descendu du ciel, non à la façon de la manne que vos pères ont mangée et qui ne les empêcha pas de mourir; celui qui mangera de ce pain vivra à jamais. » *Joan.*, VI. Telles sont les propres paroles de l'Évangile.

Notre sainte Mère l'Église célèbre aujourd'hui la fête du très-saint Sacrement de l'Autel, où réside en réalité le corps de notre divin Sauveur, pour la gloire de l'Église elle-même, l'honneur du genre humain, le soutien de notre pèlerinage, l'adoucissement de notre exil, la consolation de nos peines, la guérison de nos infirmités, la force et le bonheur de notre vie. C'est la grandeur de ces bienfaits qui fait la grandeur et l'éclat de cette fête. Elle devait être toute spirituelle, et les hommes en ont fait une pompe vaine et stérile.

Il y aurait beaucoup de choses à dire touchant ce divin mystère; mais nous nous bornerons à parler d'abord du besoin que les hommes en avaient pour nous mettre d'accord avec l'Évangile, et puis des admirables effets qu'il produit dans les âmes qui le reçoivent dignement, nous proposant d'obtenir en cela qu'elle rende grâces à Dieu pour tant de bienfaits, avec une ferveur toujours croissante, et qu'elle désire de plus en plus s'approcher du saint autel, afin de glorifier Dieu et de recueillir l'abondance de ses grâces. Si les hommes comprenaient bien cette vérité, bien loin de renvoyer la communion d'une année à l'autre, ils souhaiteraient la faire plusieurs fois chaque jour si c'était permis.

I.

De la nécessité de ce sacrement.

Cette nécessité, premier objet que nous avons résolu d'examiner, résulte clairement de la raison suivante : Toutes les choses qui ont vie ont également un moyen d'alimenter cette vie, et ce moyen est conforme à leur nature. Nous en voyons qui vivent sur la terre, d'autres dans l'eau, et d'autres encore dans l'air; cela dépend de leur espèce. Or Dieu a voulu que l'homme possédât deux sortes de

vies, l'une animale et naturelle, l'autre surnaturelle et spirituelle, que nous pouvons appeler aussi divine; il a dû, par conséquent, lui fournir un aliment pour cette seconde vie, comme il le lui a fourni pour la première. C'est ce qu'il a fait en instituant cet auguste Sacrement, aliment divin pour une vie divine. Quand on le reçoit dignement, il déifie l'homme en quelque sorte et le rend participant de la nature de Dieu.

Nous pouvons donner une autre raison de cette même nécessité : de même que notre corps a besoin d'être alimenté sans cesse en s'assimilant une substance étrangère, à cause de cette chaleur naturelle qui est en lui comme la lumière de la lampe, laquelle ne vit que par l'huile qu'elle consume, et que dès lors dévorerait la substance même de notre corps jusqu'à l'extinction de la vie naturelle, si l'on n'avait le soin de lui donner la nourriture qui lui est appropriée; de même la vie spirituelle a besoin, pour se maintenir, d'un aliment conforme à sa nature : elle aussi ressent une chaleur, non naturelle, mais contraire et funeste, que les théologiens appellent feu de la concupiscence, amorce du péché. Ce feu intérieur ne cesse de nous exciter au mal et de nous affaiblir pour le bien ; car les aspirations de l'âme sont toujours en raison inverse des appétits sensuels. Voilà pourquoi l'infinie Sagesse nous a donné cet aliment divin ; par la vertu qu'il renferme et les merveilleux effets qu'il produit, il devra réparer dans nos âmes les ravages causés par ce feu destructeur, y produire les cinq désirs, illuminer l'intelligence, enflammer la volonté, fortifier les bonnes résolutions, donner au cœur une généreuse et sublime impulsion. C'est ainsi que nous pouvons réparer nos forces dans le chemin du ciel, c'est ainsi que se conserve en nous la vie spirituelle.

De là vient que les âmes qui fréquentent ce sacrement avec les dispositions requises, sont comme un petit enfant qui a une excellente nourrice, dont le lait est aussi sain qu'abondant : il est gras, bien venu, d'une carnation admirable, il croît pour ainsi dire à vue d'œil. Ces âmes ressemblent encore à un arbre planté sur le courant des eaux, vigoureux et verdoyant; tandis que celles qui ne s'approchent de la table sainte que rarement et mal, ou qui même ne s'en approchent pas du tout, sont comme ces misérables

arbustes qui végètent dans le désert, sur un sol aride, qui ne portent pas de fruit et n'ont aucune beauté. On peut les comparer, enfin, à des hommes qui souffrent la faim pendant toute l'année, et qui passent même des journées entières sans manger, faibles et pouvant à peine se tenir debout. Tel est, dans sa vie spirituelle, celui qui demeure longtemps sans recevoir ce pain céleste. C'est à celui-là que le Prophète prête ce langage : « Mon cœur s'est desséché, parce que j'ai négligé de manger mon pain. » *Psalm.* CI, 5. C'est pour cela que le peuple chrétien est aujourd'hui si faible et si débile, qu'il ne conserve plus aucun trait de son ancienne beauté. Autrefois la vue toute seule des vertueux exemples donnés par les chrétiens, suffisait pour convertir les infidèles ; mais aujourd'hui telle est la conduite de ceux qu'on désigne encore sous ce nom glorieux, que leurs exemples provoquent les blasphèmes de ces mêmes infidèles ; et ce déplorable état a surtout pour cause l'éloignement où nous vivons des divins mystères.

Nous venons de signaler les principaux motifs de l'institution eucharistique, et nous en avons par là même montré la nécessité. Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les effets qu'elle produit dans les âmes ; et cette nécessité ressortira d'une manière plus évidente encore et plus palpable.

II.

Effets du sacrement de l'Eucharistie.

Le premier effet de ce sacrement, ce qui manifeste avant tout son efficacité, c'est qu'il donne la grâce ; et, bien que cela soit commun à tous les sacrements de la nouvelle loi, ce caractère appartient si éminemment à celui-ci, qu'il a reçu par excellence le nom d'Eucharistie, ce qui veut dire sacrement de la grâce. Et la raison pour laquelle il est ainsi nommé, comme l'enseigne saint Thomas, c'est que le Christ, notre Sauveur, est dans ce sacrement d'une manière réelle et substantielle ; et, de même qu'en venant au monde revêtu d'un corps mortel, il donna au monde la vie de la grâce ; de même il la donne à chaque âme en particulier, quand il y vient sacramentellement, pourvu qu'il n'y rencontre pas

d'obstacle. *Sum.*, part. III, quæst. LXXV, art. 1. Il est aisé de voir par là que cet aliment est un remède spécial et direct contre ce funeste poison que prirent nos premiers parents en mangeant du fruit défendu. Il avait été dit de cette nourriture : « En quelque jour que vous en mangerez vous mourrez. » *Genes.*, II, 17. Il est dit de celle-ci : « Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. » *Joan.*, VI, 52. Voilà le premier effet du sacrement de l'autel, effet commun à tous les sacrements de la loi de grâce.

Le second lui est propre, et le distingue dès lors des autres sacrements : c'est un mets spirituel servant à réparer les forces de l'âme qui le reçoit. De même qu'en mangeant on acquiert des forces nouvelles, on revient même en quelque sorte à la vie quand on est tombé dans un état de prostration et d'anéantissement, si bien que l'action de manger se nomme réfection, par la raison qu'elle nous rend ce que la chaleur naturelle nous enlève incessamment ; de même la nourriture spirituelle est une restauration et un renouvellement des forces de l'âme, un principe vivifiant qui nous soutient et nous permet d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est pour cela qu'on le nomme encore viatique, ce qui signifie provision de voyage ; et dans le fait, c'est cet aliment qui met l'homme en état de poursuivre le chemin dont le bonheur est le terme. Aussi, nous est-il admirablement figuré par le pain que l'ange remit au prophète Élie, et par lequel ce prophète trouva la force et le courage de marcher pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il eût atteint la cime de l'Horeb, la montagne de Dieu. III *Reg.*, XIX. Cette force et ce courage se résument dans la dévotion, dont ce sacrement est également la source, et dont le propre est d'arracher notre âme à sa torpeur, en lui faisant accomplir avec joie ce qu'exige d'elle le service du Seigneur. C'est assez dire que l'un des principaux moyens d'obtenir une véritable dévotion, c'est de fréquenter un sacrement dont elle est le fruit.

Le troisième effet de l'Eucharistie consiste à nous faire éprouver intérieurement une merveilleuse suavité, d'inexprimables délices. Le Seigneur a voulu que ce sacrement fût, non-seulement salutaire, comme l'est quelquefois le remède le plus amer, mais encore

agréable comme la plus douce des boissons ; non content de nous guérir et de nous sustenter, il s'est proposé de nous attirer au bien par le pur sentiment du plaisir. C'est ainsi qu'il convient à son infinie bonté, à son amour si tendre, de subvenir à nos besoins. Notre Père céleste a fait de ce sacrement l'expression sensible, la touchante manifestation de son amour paternel, comme il l'avait fait jadis de la manne, dont le goût exquis et varié témoignait des attentions d'un père à l'égard de ses enfants dans la nourriture qu'il leur a préparée. La douceur de ce divin remède doit encore, dans la pensée du Seigneur, nous enflammer d'amour pour lui et nous dégoûter de tous les plaisirs de la terre. Quelle est la suavité de ce sacrement, nul ne pourrait le dire, comme le déclare saint Thomas ; *De Sacram.*, act. IV ; car nous y puisons la suavité dans sa source même, qui est le Christ. Il n'était pas possible que Dieu, après avoir rendu si agréables à notre palais les aliments destinés à réparer nos forces corporelles, les mauvais comme les bons, eût privé de toute saveur, ou plutôt n'eût pas rendu merveilleusement suave l'aliment qu'il destinait à ses élus. Il est, au contraire, certain que plus cet aliment est noble en lui-même et dans sa destination, plus il doit renfermer de douceur et de suavité. Mais tous ne sentent pas cette délicieuse impression ; il n'y a que ceux dont le palais est parfaitement sain, exempt de toute amertume. Ils sont bien à plaindre les chrétiens qui n'ont jamais goûté ce bonheur au divin banquet ; c'est une preuve qu'ils n'ont jamais été dignes de s'en approcher.

Un autre effet, qui découle immédiatement de celui-là, c'est que la sainte communion apaise l'ardeur de nos appétits et de nos convoitises : c'est donc ici le réactif le plus efficace contre les funestes conséquences du péché originel. Comme ce sacrement, d'après ce que nous venons de dire, remplit d'amour, de dévotion, de joie, de pieux désirs et d'aspirations sublimes une âme bien disposée, la concupiscence s'affaiblit à mesure que ces sentiments augmentent ; les appétits sensuels sont en quelque sorte domptés et subjugués par l'attrait dominateur des choses spirituelles. C'est là ce qui fait dire à saint Bernard : « Celui qui sent diminuer en lui les transports de la colère, les entraînements de la chair, l'ambi-

tion et l'avarice, et dont le repos n'est plus troublé par de telles passions, devra reconnaître en cela, le fruit de ce divin sacrement. »

Nous lisons dans les poëtes qu'une sibylle, en donnant au chien Cerbère un pain qu'elle avait composé, calma la fureur de ce gardien des enfers et le fit tomber dans un si profond sommeil, que le passage resta libre pour ceux qui venaient visiter ce terrible séjour. Ce n'est là sans doute qu'une fable; mais on peut y voir une image frappante de la vertu que possède la sainte Eucharistie et du but pour lequel elle a été instituée. Le Seigneur, en effet, dans sa tendre sollicitude pour le genre humain, apercevant en chacun de nous comme un autre Cerbère aux trois gueules dévorantes, c'est-à-dire avec la triple concupiscence des richesses, des honneurs et des plaisirs, a voulu nous soustraire à la rage de ce monstre cruel; et pour cela il a consacré ce pain dont la vertu calmerait la fureur de ces passions faméliques, réussirait même à les endormir, de telle sorte qu'elles ne troubleraient plus la paix de nos âmes. Ainsi ressort de plus en plus la merveilleuse efficacité de ce remède, aussi bien que la nécessité de cet aliment surnaturel. Là nous apparaît également la déplorable ignorance où sont de cette nécessité ceux qui ne s'approchent pas de la table sainte, et qui vont même jusqu'à murmurer de ce que les autres s'en approchent. Et quoi! nous n'avons garde de nous étonner qu'un homme mordu par un chien enragé accourre vers celui qui peut lui donner un remède; d'où vient donc qu'on s'étonne et qu'on murmure de ce que ceux qui sentent les morsures du Cerbère intérieur, aient recours à ce pain céleste? Pas d'autre raison à donner d'une telle conduite, si ce n'est que ces murmurateurs ignorent à la fois, et leurs propres maladies, et la vertu du remède qui pourrait les guérir.

Ajoutons à cela que le divin sacrement nous donne la force dont nous avons besoin pour résister à l'impétuosité de nos inclinations perverses, et pour renverser tous les obstacles que nous rencontrons dans le chemin de la vertu. C'est de cet effet que le Prophète royal a dit : « Vous avez dressé devant moi, Seigneur, une table magnifique où je puiserai la force de vaincre ceux qui

me persécutent. » *Psalm.*, xxii, 6. Voilà quel fut le secret du courage des martyrs, ce qui les rendit invincibles, et qui les fit triompher du monde et de ses tyrans, du démon et de ses artifices, de la chair et de ses attraits. L'auguste sacrement est admirablement figuré par ce mystérieux pain d'orge cuit sous la cendre, dont il est parlé dans le livre des *Juges*, vii, et qui, roulant dans la vallée, vint frapper contre les tentes des Madianites, les renversa et les détruisit. Cette figure ne représente-t-elle pas d'une manière frappante la vertu de ce pain divin qui rendit les martyrs supérieurs à toutes les puissances du monde, et qui fait encore chaque jour que les élus viennent à bout de tous leurs ennemis, visibles et invisibles ? Si le nombre des martyrs et des vainqueurs est relativement peu considérable, c'est qu'ils sont peu nombreux aussi ceux qui s'approchent de la table sainte avec les dispositions qu'elle exige. Saint Cyprien dit : « Il n'est pas disposé pour le martyre, celui que la réception de ce sacrement n'a pas armé contre les dangers ; l'âme que ce feu sacré n'a pas enflammée tombera nécessairement en défaillance. »

Aussi l'un des plus salutaires conseils qu'on puisse donner à l'homme, alors surtout qu'il est entouré de tribulations et d'angoisses, assailli par les tentations et les périls, c'est de recourir à ce remède unique et spécial que le Seigneur lui a donné pour de telles circonstances. J'ai vu des personnes horriblement tentées qui retrouvaient une paix merveilleuse aussitôt qu'elles avaient recours à ce divin remède. Pouvait-on moins espérer d'un Maître aussi miséricordieux, d'un Père aussi tendre, quand sa pauvre créature vient avec autant de confiance que d'humilité se jeter entre ses bras et lui demander un secours préparé d'avance ? Sa bonté pourrait-elle être en défaut, pourra-t-il manquer à sa parole, pourvu que nous-mêmes ne manquions ni de foi ni d'espérance ? C'est en mangeant ce pain mystérieux que nous devons supporter nos travaux et nos peines ; et le proverbe ne manquera pas de s'accomplir. Avec du pain, tous les chagrins sont allégés et perdent de leur amertume. — Les enfants des prophètes firent cuire quelques herbes pour leur repas ; mais quand ils voulurent en goûter, ils trouvèrent cet aliment amer comme du fiel. Ils le

dirent au saint prophète Élisée, lorsque l'heure du repas était déjà venue. Aussitôt il y porta remède ; et pour cela il n'eut qu'à mêler un peu de farine avec les herbes, ce qui suffit pour leur communiquer une grande douceur. IV *Reg.*, IV. Agissons de même : parmi les difficultés, les déceptions et les amertumes de cette misérable vie, nous n'avons, pour trouver un soulagement, pour nous rendre faciles et même agréables tous les travaux, qu'à les tempérer par cette farine mystérieuse, qu'à nous asseoir au banquet sacré.

Résumons maintenant, en peu de mots, les effets de cet aliment que le Christ nous a donnés. Le premier est de nous unir au Christ lui-même, de nous faire participer à tous ses mérites, à sa vertu, à sa grâce, à son esprit. Telle est l'union que nous devons avoir avec ce divin Sauveur, c'est ainsi que nous devenons les membres de son corps ; ici la participation est assez abondante pour qu'on puisse l'appeler union ; et de là le nom de communion donné à la réception de ce sacrement. Cela nous explique pourquoi le Seigneur a voulu qu'il nous fût administré sous forme de nourriture. Ce que nous mangeons se convertit en notre substance ; mais quand nous recevons dignement ce sacrement, nous devenons une même chose avec le Christ, nous vivons de la vie spirituelle par son propre esprit. On dit d'un homme profondément versé dans la doctrine d'Aristote, qu'il a dévoré les livres de ce philosophe et qu'il se l'est assimilé, qu'il est un autre Aristote : dans ce sens on dira, mais avec plus de raison encore, que celui qui communie bien est un autre Jésus-Christ, tant il participe à sa grâce, à son âme, et reproduit ensuite le caractère de sa vie. Il résulte de là que le Père éternel, voyant l'homme ainsi transformé et changé pour ainsi dire en son propre Fils, a pour lui les attentions et les soins que le plus aimant des pères a pour le meilleur des fils. Il lui garde en conséquence l'héritage du royaume céleste, bien que ce ne soit là qu'un enfant de grâce et d'adoption ; on sait que les lois humaines elles-mêmes communiquent au fils adoptif les priviléges et les droits que donne la nature. Ainsi donc, celui qui fréquente la sainte communion avec le respect voulu, ne vit plus par lui-même, ne se gouverne plus par ses propres

pensées; il vit et pense par l'esprit même de Jésus-Christ, qui demeure en lui. C'est ce que le Seigneur nous enseigne en ces termes : « Comme mon Père est en moi, ma vie est conforme à celle de mon Père; celui dans lequel je réside aura de même une vie conforme à la mienne, une vie divine, par conséquent, et non plus une vie humaine. » *Joan.*, VI, 58. Communier n'est donc pas autre chose que donner au Christ entrée dans notre âme, afin qu'il prenne la complète direction de notre vie; celui qui la gouvernait auparavant, à savoir l'esprit de l'homme, avait perdu la prudence et la sagesse nécessaires pour cela, en perdant la grâce et l'innocence. Lorsque sur mer le pilote vient à manquer, on en met un autre à sa place; ainsi devions-nous faire dans notre âme, et nous le faisons en communiant dignement; car nous livrons alors le gouvernail à l'esprit du Christ, et nous nous déclarons inhabiles à le tenir.

Voilà quels sont les effets que produit cette bienheureuse union avec le Sauveur, union qui s'accomplit par ce sacrement. Et si vous me demandez pour quel motif le Seigneur a choisi ce moyen pour la réaliser, je vous répondrai qu'un aliment avait été la cause de la perte du genre humain, et qu'un autre aliment devait le guérir et le sauver. Telle a été la pensée de Dieu; et de même qu'il a voulu que son fils unique fût notre Rédempteur, il a voulu aussi que par ce sacrement, dans lequel notre Rédempteur fût réellement présent, nous fût appliquée d'une manière immédiate la grâce de la rédemption.

Nous découvrons encore là de merveilleuses convenances. La perte du genre humain avait été causée par la faute du seul Adam, faute qui souille nos âmes par leur réunion avec la chair ; il entrait dans l'économie du plan divin qu'un second Adam fût la cause du salut universel par sa justice et sa sainteté souveraines, et que ce salut nous fût communiqué par le contact de la chair et du sang de Jésus-Christ, présents dans cet auguste mystère. Quelque chose de semblable nous est raconté dans l'Évangile : des malades étaient guéris en touchant le Christ avec foi. *Luc*, VI. Ce fait nous montre que le contact spirituel avec ce même Sauveur nous fait participer

à sa grâce, comme le contact, s'il est permis d'employer ce mot, de notre âme avec la chair d'Adam nous fait participer à la faute de ce dernier.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR L'ÉVANGILE DE MARTHE ET DE MARIE QUI SE CHANTE DANS CETTE MÊME FÊTE.

CHAPITRE X.

De toutes les fêtes que l'Église célèbre en l'honneur de Marie Mère de Dieu, voici la plus glorieuse ; car dans toutes les autres, pour grandes qu'elles soient, on retrouve toujours un mélange de peine et d'amertume, toutes les choses de la vie se ressentant plus ou moins du lieu que nous habitons, lieu d'exil, vallée de larmes. Cette solennité, qui n'appartient plus à la vie présente est affranchie de cet humiliant tribut ; bien loin de participer à l'amertume des autres, elle nous élève au-dessus de toutes les peines de la terre.

L'Évangile qu'on chante en ce jour, à le considérer uniquement dans le sens littéral, ne paraît avoir aucun rapport avec la fête que nous célébrons ; mais, si nous pénétrons dans l'esprit caché sous la lettre, nous verrons qu'il n'en est pas de mieux approprié. Il nous raconte que Jésus-Christ étant entré dans un hameau situé au pied de la montagne des Oliviers et nommée Béthanie, fut reçu dans la maison d'une femme honorable nommé Marthe, laquelle avait une sœur qui portait le nom de Marie. Après un accueil empressé, le Seigneur s'assit pour se délasser de la fatigue du chemin, et Marie se tint assise à ses pieds, sans se préoccuper en aucune façon des préparatifs à faire pour la réception du Christ et de ceux qui l'accompagnaient ; elle était là absorbée par la contemplation de son Seigneur, captivée par les paroles qui tombaient

de ses lèvres. L'une de ces deux femmes ne songeait qu'à préparer la nourriture corporelle pour Jésus et ses disciples, et l'autre, à se nourrir elle-même des divins enseignements. Or, tout en recevant cet aliment spirituel dans son âme, elle donnait à l'âme du Christ un aliment non moins suave par sa dévotion. Voilà donc quelle était l'occupation de ces deux femmes à l'égard du Sauveur; voilà le double effet de sa visite dans cette maison qui lui donnait l'hospitalité : il y avait là de délicates attentions pour son corps et pour son âme.

Ces deux ministères de l'amour, la sainte Vierge les a remplis envers Dieu, et d'une manière d'autant plus éminente, qu'elle l'emportait elle-même sur les deux sœurs. C'est ainsi que de la lettre nous passons à l'esprit de l'Évangile. Déjà l'excellence de ce double ministère nous dit la grandeur de la récompense qui lui est aujourd'hui décernée. Les deux sœurs occupaient une grande position dans leur peuple ; elles avaient une sorte de château fort. La très-sainte Vierge est elle-même, dans un sens spirituel, une forteresse inexpugnable où le Seigneur fut reçu quand il descendit sur la terre; elle le servit comme Marthe; elle le contempla comme Marie ; elle choisit la meilleure part, qui ne lui sera jamais ravie. Développons cette pensée, voyons comment elle fut à la fois Marthe et Marie, comment elle s'acquitta de leur double office avec une perfection que ces femmes ne pouvaient atteindre.

Et d'abord, la sainte Vierge est une forteresse inexpugnable par l'inébranlable fermeté de sa foi. Tous les saints méritent de porter ce nom ; mais elle le mérite d'une manière spéciale et suréminente. C'est d'elle que l'Église chante ces paroles de l'Époux à son Épouse : « Vous êtes comme la tour de David, entourée des plus terribles boulevards, pourvue de toutes sortes d'armes.» *Cant.*, IV. Cette tour, c'est l'âme de la Vierge, bâtie par le Saint-Esprit, avec toutes les munitions et toutes les défenses qu'on peut désirer dans une place bien fortifiée. Ce divin Esprit a mis dans cette âme tous ses dons et toutes les vertus infuses. Telle a été sa force, que toutes les puissances du monde et de l'enfer n'ont jamais pu lui causer le moindre ébranlement, lui faire la plus légère atteinte, puisqu'elle n'a pas été souillée même d'un péché véniel.

Il est dit formellement qu'elle était femme, de peur qu'à la vue de ses perfections, nous ne fussions tentés de voir en elle une nature supérieure, la nature angélique. Comme nous, elle était formée de chair et de sang, elle conversait avec les hommes, et ce monde était son séjour ; elle subissait les nécessités de la vie terrestre et marchait à travers les écueils et les périls de cette mer orageuse ; mais sa perfection l'élevait au-dessus de la nature humaine, et l'Esprit-Saint l'avait enrichie des biens qu'il n'a pas accordés aux anges eux-mêmes. Il se fit à ce point le gardien de cette forteresse sacrée, il protégea si bien cette âme que, pendant soixante ans et plus, elle ne dépassa jamais les bornes de la plus rigoureuse sagesse dans les nécessités mêmes de la vie, dans la nourriture et le sommeil, dans la parole et la pensée. Ce fut assurément une grande chose que ces trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise de Babylone et sortant intacts du milieu des flammes, sans qu'elles eussent brûlé ni un fil de leurs vêtements, ni un seul cheveu de leur tête ; mais une merveille bien plus étonnante, c'est qu'une femme ait passé tant d'années parmi les occasions dont le monde fourmille, sans se démentir un seul instant, ni par une parole, ni par une pensée.

Et cette immunité de tout mal, elle la devait à cette armure si forte et si complète, à ces magnifiques dons qu'elle avait reçus du Saint-Esprit, résidant toujours en elle comme dans son vivant sanctuaire. Là étaient toutes les armes des forts, bien mieux employées qu'elles ne le furent jamais dans leurs mains. Saint Augustin dit : « Il n'est pas de grâce qu'un saint ait obtenue, et qui n'ait été accordée dans une mesure incomparablement plus grande à la Mère du Saint des Saints. » Et saint Jérôme : « Le trésor des grâces a été réparti entre tous les saints, chacun d'eux a brillé par une grâce spéciale ; mais toutes les grâces à la fois ont été données à la Vierge, et chacune avec une abondance qu'on ne retrouve en aucun d'eux. Voilà pourquoi elle est nommée la forteresse inexpugnable. »

Elle est la demeure où Dieu lui-même a séjourné. Il est vrai que tous les justes sont la demeure de Dieu ; mais cette auguste Reine l'est par excellence : de même que, Vierge des vierges, elle n'a

jamais eu ni première, ni pareille, ni seconde ; de même elle a été d'une manière tout exceptionnelle la demeure de Dieu, puisque le Seigneur a séjourné dans son sein, non-seulement en esprit et par un accroissement de grâce comme dans les autres saints, hommes ou anges, mais encore en réalité, substantiellement, en prenant un corps dans ses entrailles virginales, en devenant son propre fils. Ainsi donc, nous pouvons l'appeler par excellence, de préférence aux séraphins eux-mêmes, le temple vivant de la divinité, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le tabernacle de l'Arche du Testament, le siége de la divine sagesse, le trône de Salomon, le paradis de délices du nouvel Adam.

C'est la maison que représente et symbolise celle qui fut ornée avec tant de soin par la Sunamite pour recevoir le prophète Élisée, après qu'elle eut tenu ce langage à son mari : « Frère, cet homme envers qui nous avons tant de fois exercé l'hospitalité, me paraît être un serviteur de Dieu ; je voudrais donc, si vous le jugez à propos, lui préparer une chambre dans notre maison, avec un lit, un siége et une table, afin qu'il puisse y demeurer calme et tranquille. » IV *Reg.*, IV. Vous avez là une image des dispositions prises par l'Esprit-Saint pour préparer une demeure au Verbe de Dieu venant sur la terre. La chambre, c'est l'humilité de Marie ; la couche, c'est le recueillement de son oraison et de sa contemplation ; la table, c'est le fruit de ses bonnes œuvres ; le siége, c'est son inébranlable persévérance ; le flambeau, c'est l'éclat de sa doctrine et des exemples de sa vie. Les cinq objets énumérés figurent donc les cinq principales vertus de la très-sainte Vierge, et, par suite, celles que doit pratiquer quiconque veut devenir la demeure de Dieu.

La première est la parfaite humilité ; la seconde, l'oraison ; la troisième, l'activité sainte, puisque tout ne consiste pas à dire : Seigneur, Seigneur, vaines paroles sans les œuvres ; la quatrième, est la persévérance que Dieu prescrivait dans la loi quand il demandait qu'on lui sacrifiât la victime avec les oreilles et la queue ; la cinquième consiste à faire briller aux yeux des autres, après en avoir profité soi-même, la lumière de la foi, mais de la foi pratique, selon cette parole de saint Jean : « Celui qui entend et

qui obéit à Dieu, doit appeler son frère et tâcher de l'amener là où il est arrivé lui-même. » Voilà comment on prépare la maison de Dieu, comment la prépara surtout la sainte Vierge. Si le droit qu'elle a d'être nommée la demeure de Dieu l'emporte sur celui de tout autre créature, c'est qu'il n'en est aucune dont la préparation ait été aussi parfaite.

A l'égard de son enfant, elle se montra plus active et plus zélée que Marthe elle-même : si Marthe le reçut dans sa maison, la Vierge l'avait reçu dans son sein ; si Marthe le servit, elle l'avait enfanté, enveloppé dans des langes, couché dans une crèche, nourri de son lait avec plus de sollicitude que n'en déploya jamais une mère envers le fruit de ses entrailles ; elle l'emporta sur ses bras en Égypte ; elle travailla de ses mains nuit et jour pour le sustenter ; elle l'accompagna à la mort comme elle l'avait constamment accompagné pendant la vie. La femme qui donne asile à l'étranger et des vêtements à celui qui est nu, mérite assurément le nom de Marthe, à combien plus forte raison ne le mérite pas celle qui, de son propre sein, a fait l'asile de Dieu et qui l'a revêtu de ses entrailles ? Salomon dit de la femme forte, qu'elle a tissu le lin et qu'elle l'a vendu au Chananéen pour qu'il s'en fît une ceinture. *Proverb.*, XXXI. Quelle toile et quelle admirable ceinture que ce corps humain dans lequel se renferma Celui que les cieux ne peuvent embrasser ! Ce vêtement merveilleux, la Vierge le vendit au jour de l'Incarnation ; elle en reçoit le prix au jour de son Assomption.

Le nom et l'office de Marie ne lui conviennent pas moins que ceux de Marthe. Combien plus souvent, assise aux pieds de son fils, ne goûta-t-elle pas sa divine parole ? Avec quel bonheur un tel Maître ne devait-il pas donner ses enseignements à une semblable élève ? Songeons au plaisir qu'éprouve le laboureur en travaillant une bonne terre ; comme il y jette la semence avec un air joyeux ! Avec quelle satisfaction le pêcheur lance ses filets dans une eau poissonneuse ! Il y a neuf choses que le Sage proclame heureuses, et l'une de ces choses, c'est que Dieu parle à l'oreille de celui qui l'écoute. *Eccli.*, III. Quelle oreille plus attentive et plus docile que celle de la sainte Vierge ? Avec quel empressement donc ne devait

pas lui parler son Fils et son Seigneur ? Que de fois, à la table de famille, ne dut-elle pas oublier de manger, plongée dans la surprise et le ravissement en voyant assis à cette même table celui qui là-haut était l'aliment immortel des anges ? Que de fois aussi, tandis que son enfant dormait, elle se tenait à genoux près de sa couche, adorant et contemplant le sommeil de celui qui veille toujours sur l'Église, celui dont l'œil est constamment ouvert sur le monde, dont la puissance, à chaque instant de la durée, à tous les points du globe, crée tant d'âmes qui vont animer de nouveaux corps ? Non, elle ne pouvait assez s'étonner en le voyant ainsi dormir, celui qui tient dans sa main le cœur de tous les rois de la terre, pour qu'ils ne fassent rien sans sa permission ou contre sa volonté, celui qui non-seulement gouverne les États et dispose des empires, mais fait encore mouvoir toutes les sphères célestes ? Si le prophète Isaïe a pu dire que les pensées de Dieu ne lui permettaient pas de goûter le sommeil pendant la nuit, si le Roi-Prophète avait toujours présentes à l'esprit ces mêmes pensées, que devait-il en être de la Vierge, dans la plénitude de la grâce et de l'amour, alors qu'elle avait sous les yeux le bien-aimé de son âme ?

Puisque Marie s'absorbe dans la contemplation de Dieu, quand est-ce que la Vierge a pu suspendre ce glorieux office, au milieu même de ses plus grandes occupations ? Cassien raconte que des moines qui habitaient les déserts de l'Égypte, qu'en se livrant au travail des mains, ils n'interrompaient pas leur oraison mentale, remplissant de la sorte avec les mains l'office de Marthe, et avec le cœur l'office de Marie. Ces hommes-là étaient semblables à plusieurs espèces d'oiseaux qui volent et mangent en même temps. Tel était, dit-on, l'un des compagnons de ce grand patriarche, le séraphique saint François ; c'est nous dire qu'en lui se trouvaient étroitement unies la vie active et la vie contemplative, que l'une ne le détournait pas de l'autre ; car il travaillait en priant comme s'il n'avait pas prié, et il priait en travaillant comme s'il n'avait pas travaillé. De ces mystérieux animaux qui traînent le char sur lequel était portée la gloire de Dieu, il est dit qu'ils avaient des ailes, mais par-dessous les ailes des bras et des mains d'homme, image frappante des parfaits serviteurs de Dieu ; car ils ont, eux

aussi, des mains laborieuses sous des ailes rapides, le travail et la contemplation se mêlent et se corroborent dans leur vie.

Saint Bonaventure conseille aux personnes pieuses de se représenter, quand elles vont visiter ou soigner un malade, donner des secours à un pauvre, quand elles remplissent n'importe quelle œuvre corporelle de miséricorde, que c'est envers Jésus-Christ lui-même qu'elles s'acquittent de ce devoir. C'est le moyen d'animer le travail par la contemplation. Or, si les saints ont agi de la sorte, si tel est le conseil que donne un saint, que devait faire leur Reine et leur modèle ? Elle n'avait pas besoin, elle, de s'imaginer et de se figurer Dieu dans le prochain, le Maître dans le serviteur, le Créateur, dans la créature ; elle savait que le Christ lui-même était là sous ses yeux et dans ses bras. Si Madeleine, sortant à peine de l'abîme du péché, se mit à laver les pieds du Christ avec une telle abondance de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant et les oignant d'un parfum, sans diminuer par ces actions extérieures les ardeurs de sa dévotion, mais les augmentant au contraire; que devait-il se passer dans le cœur de la Vierge quand elle prodiguait ses soins à son divin Fils, quand elle le mettait au berceau, l'habillait et le dépouillait, mère et nourrice en même temps? Son cœur ne demeurait pas oisif alors que ses mains étaient ainsi occupées ; l'Évangéliste nous le donne assez à comprendre par ces mots : « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur et les méditait en elle-même. » *Luc*, II, 19.

Celle qui rendit au Seigneur des services si nombreux et si dévoués, quelle récompense n'en recevra-t-elle pas en ce jour? Voilà donc la raison pour laquelle on chante cet Évangile dans lequel les services rendus au Seigneur par la sainte Vierge nous sont représentés par ceux de Marthe et de Marie. Si les services sont grands et si le monarque auquel ils sont rendus est grand lui-même et d'un grand cœur, il faudra nécessairement que la récompense soit bien grande aussi. Ceux de la bienheureuse Vierge étant donc supérieurs à tout ce qu'ont jamais pu faire les plus pures créatures, sa gloire dans le ciel doit également être la plus élevée. Si Lucifer, parce qu'il a été le plus orgueilleux des êtres, est tombé dans le dernier état de dégradation, la sainte Vierge, qui

fut la plus humble des créatures, montera par là même au sommet de toute grandeur ; car le Seigneur se plaît à rabaisser les superbes et à relever les humbles. *Luc*, I, 52. Si l'honneur de la mère est l'honneur du fils, tout comme le déshonneur de ce dernier résulte de la honte du père, comme il est dit dans les livres saints, *Eccli.*, III, quel trône un tel Fils n'a-t-il pas dû réserver pour une telle Mère, dont l'honneur devait rejaillir sur lui-même ?

S'il est vrai, comme l'enseigne l'Apôtre, que chacun sera récompensé selon ses œuvres, I *Corinth.*, III, 13, quelle sera la récompense de celle qui a supporté tant de travaux et de peines ? Quelle ne fut pas sa douleur dans la circoncision de son enfant ? Dans quelles angoisses ne la plongea pas la prophétie de Siméon ? De quelles difficultés ne fut pas accompagnée sa fuite en Égypte, alors qu'elle emportait son fils parmi les nations barbares ? Quelle ne fut pas son affliction pendant les trois jours qu'elle passa loin de ce même fils âgé de douze ans et resté à Jérusalem ? Qui pourrait dire la part qu'elle prenait aux persécutions dont il fut plus tard l'objet dans le cours de ses prédications évangéliques, et surtout quand elle fut au pied de la croix ? Quelle tristesse et quel isolement pendant les douze années qu'elle passa sur la terre après qu'il fut remonté au ciel ? Je livre aux méditations des âmes pieuses toutes les autres tribulations ; mais cette dernière, qui paraît cependant la moins accablante, qui pourrait s'en faire une juste idée ? David en comprenait quelque chose quand il disait : « Hélas ! malheureux que je suis, combien mon exil s'est prolongé ! » *Psalm.*, CXIX, 5. L'Apôtre aussi le sentait, lui qui tenait ce langage : « J'éprouve un ardent désir d'échapper à la prison de ce corps mortel et d'être avec le Christ. » *Philipp.*, I, 23.

Tous les saints docteurs s'accordent à dire que l'une des plus grandes souffrances endurées par les saints durant le cours de la vie présente, c'est d'avoir porté le poids de cette même vie depuis qu'ils avaient connu Dieu. Tous leurs sentiments se résument dans cette parole : Ils subissaient la vie, ils soupiraient après la mort.

Cela étant ainsi, qui dira ce qui se passait à cet égard dans l'âme de la Vierge ? Elle désirait d'autant plus voir le Christ et se réunir à lui qu'elle l'aimait davantage et que son amour l'emportait sur

celui de tous les saints. Il est écrit que la mère du jeune Tobie se mourait dans les angoisses en voyant passer de quelques jours le terme fixé pour le retour de son fils ; dans quel état devait être la plus aimante de toutes les mères, séparée pendant douze ans du meilleur de tous les fils ? Si tous les saints ont constamment répété cette parole du Prophète : « De même que le cerf, brisé de fatigue et dévoré par la soif, soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu ; » *Psalm.*, XLI, 1 ; quels ne devaient pas être les soupirs de la Mère même de Dieu ? Lui seul peut savoir ce qu'elle souffrit pendant ces douze ans d'absence ; lui seul a vu ce qu'éprouvait ce cœur de mère, quand la Vierge redisait ces mots de la prière enseignée par son divin Fils : « Que votre règne arrive. » Oui, que votre règne arrive, ô mon doux Seigneur ! Lui seul, enfin, pouvait apprécier la résignation et l'obéissance dont ce même cœur était plein en redisant cette autre demande : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. »

Mais pourquoi, Seigneur, avez-vous donc voulu que cette Vierge si parfaitement innocente souffrît tout ce qu'elle a souffert, et que son martyre fût d'une si longue durée ? Tous les tourments endurés par la sainte Vierge avaient notre bien pour objet, comme ceux de son divin Fils. Le Seigneur a voulu que sa mère fût le modèle permanent, le miroir et la consolation de tout son sexe : Vierge, elle a été le modèle de toutes les vierges ; pendant les années qu'elle vécut avec Joseph, le modèle des femmes mariées ; celui des veuves et des mères privées de leurs enfants, pendant tout le temps qu'elle passa dans le veuvage et la solitude. Toutes les femmes sans exception devaient ainsi trouver en elle la règle vivante de leur conduite, le soulagement de toutes leurs douleurs ; connaissant d'expérience les divins états par lesquels elles peuvent passer, la Mère du Sauveur promettait un secours à toutes. C'est dans cette même pensée que Jésus-Christ a souffert la tribulation, selon la doctrine de l'Apôtre, afin que tous les malheureux eussent la confiance qu'il compatirait à leurs malheurs ; *Hebr.*, IV, 15 ; et de là le genre de vie qu'il avait tracé pour sa Mère, afin qu'elle aussi, formée qu'elle était à l'école de la douleur, inspirât une

semblable confiance à tous ceux qui souffrent sur la terre. Or, si la récompense décernée par la justice de Dieu doit être en rapport encore une fois avec les travaux et les peines, avec les services et les mérites, avec la charité surtout, quelle est la femme qui a souffert et mérité comme elle, dont le cœur a ressenti la même charité? Comment pourrons-nous dès lors concevoir la grandeur de sa récompense et la beauté de sa couronne? A de telles questions, il n'y a qu'une réponse, celle de saint Bernard : « De même que la Vierge donna l'hospitalité au Fils de Dieu venant en ce monde, dans le plus beau sanctuaire que le monde renfermât, c'est-à-dire dans son cœur et dans ses entrailles virginales; de même, quand elle quitta la terre pour entrer au ciel, Dieu lui donna sans nul doute la meilleure place dans son royaume éternel; il la mit à la droite de son Fils, pour qu'elle pût dire : « Je me repose à l'ombre de mon bien-aimé, et son fruit est doux à ma bouche. » *Cant.*, II.

Quelle langue pourrait cependant exprimer les priviléges dont elle fut comblée dans ce jour, la gloire de son entrée dans la patrie céleste? Au témoignage de saint Denis, par une faveur toute spéciale, les saints apôtres se trouvèrent présents au moment de son heureux trépas, consolation bien grande pour la sainte Vierge et pour eux-mêmes; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent profondément émus en se voyant tout à fait orphelins, en perdant la présence sensible de leur mère, comme ils avaient perdu celle de leur père.

Par un privilége encore plus grand, son chaste corps fut préservé de la corruption, comme l'avait été celui du divin Sauveur. Sans doute elle mourut, comme il était mort lui-même; comme lui, elle fut enfermée dans la tombe; mais elle fut ressuscitée par lui et mise en possession de la gloire des cieux en corps et en âme. C'est ce que saint Augustin affirme en ces termes : « Que cette chair virginale, de laquelle le Fils de Dieu avait tiré sa propre chair, ait été la proie des vers, je n'oserais pas le dire, je ne puis pas même le penser. »

Un troisième privilége, c'est le solennel accueil qui lui fut fait par son fils et par tous les habitants de la cour céleste. Oh! que je

voudrais en entendre le récit de la bouche de l'un de ceux qui en furent les témoins! Celui qui n'a pas vu ce merveilleux spectacle ne peut en parler que par des conjectures et des comparaisons empruntées aux choses d'ici-bas. Nous savons par des relations dignes de toute créance, que des âmes saintes, au sortir de leur corps, furent transportées dans les cieux, parmi les chœurs des anges et les ravissantes harmonies d'une musique céleste. L'Évangile lui-même nous raconte que l'âme de Lazare fut transportée par les anges dans le sein d'Abraham, ce qui signifie les limbes, où les saints de l'ancienne loi étaient réunis après la mort jusqu'à ce que le ciel leur fût ouvert par le Messie. Il est dit du bienheureux évêque saint Martin qu'on entendit de mystérieux accords retentir autour du lieu de sa sépulture. Beaucoup d'autres saints ont eu le même honneur; que dirons-nous alors de celui que dut recevoir la Mère de Dieu?

Trois considérations contribuent à nous donner une incomparable idée de la réception qui lui fut faite dans les cieux : d'abord, ce titre même de Mère de Dieu, qui la constituait reine de tous les saints, et qui faisait remonter au Tout-Puissant lui-même les hommages dont elle était l'objet; puis, les droits qu'elle avait acquis à de tels honneurs par des mérites qui l'élevaient au-dessus de toute sainteté, et qui n'étaient ignorés d'aucun saint dans la gloire; enfin, la connaissance qu'ils avaient tous de son intervention efficace dans l'œuvre de leur propre sanctification, et par là même de leur éternelle félicité : c'est de sa main qu'ils avaient pour ainsi dire reçu le fruit de l'arbre de vie, qui n'est autre que Jésus-Christ, son divin Fils.

Du moment donc où toutes ces choses leur apparaissaient dans une complète lumière, que devaient faire ces glorieux habitants de la patrie, dans une circonstance où il leur était permis de faire éclater leur amour pour Dieu, leur admiration pour cette auguste Reine, et leur reconnaissance envers celle qui venait en ce jour occuper le trône des cieux et de l'univers? Tous s'empressèrent donc, chacun selon son rang, de témoigner les sentiments dont ils étaient animés envers le Fils et la Mère. Avec quel empressement ils quittèrent les demeures célestes pour venir à sa rencontre

quand elle s'élançait de ce monde inférieur? Si dans ses voyages sur la terre, elle était escortée par des milliers d'anges, comme le disent les saints docteurs, qui pourrait compter les légions de ces purs esprits venant l'accompagner à son départ de la terre? Quel accueil triomphal et quel échange d'acclamations glorieuses, lorsque, à ces divins messagers formant le cortége de leur Reine, se joignent tous les habitants de la cité céleste! quels transports de joie! quelles louanges! quelle puissante et vaste harmonie! quel bonheur universel et sans mélange!

Dans le second Livre des Rois il est écrit que, lorsque David transporta l'Arche d'alliance dans le sanctuaire qu'il avait préparé, cette cérémonie se fit avec une solennité sans égale, au milieu d'un immense concours et des plus vives démonstrations de la joie publique. Si, pour accompagner cette arche matérielle, simple figure de l'Arche immaculée, et dont la translation n'était également que l'image de la glorieuse Assomption, on déploya tant de pompe, on réunit tout Israël, quelle ne doit pas être la fète célébrée par tous ceux qui jouissent de la vision béatifique, alors qu'ils accompagnent l'Arche spirituelle vers le lieu de son repos, que Dieu luimème a préparé dans son amour et sa munificence, à côté de sa très-sainte humanité.

Qui nous dirait en particulier l'admiration dont furent saisis les esprits angéliques? Que durent-ils éprouver en voyant une femme franchir les plus sublimes degrés de leur hiérarchie et prendre place à la droite du Fils de Dieu? Ce fut pour eux une chose bien étonnante qu'une créature inférieure par elle-même à la nature angélique, s'élevât de la sorte au-dessus de tous les séraphins. On ne s'étonne pas de voir s'élever au plus haut des airs l'aigle ou le condor; mais à coup sûr on regardera comme une merveille qu'un homme s'élance au-dessus du plus humble passereau. Les courtisans n'éprouvent aucune surprise lorsque l'un d'eux, formé de bonne heure aux habitudes de la cour, s'exprime avec élégance, d'un air gracieux et distingué; mais s'ils entendaient parler de la même manière un pauvre berger, couvert de haillons, n'ayant qu'une grossière chaussure, avec sa houlette à la main, ils ne reviendraient pas de leur étonnement. Les anges d'un ordre élevé

ne s'émerveillent pas de la grandeur des chérubins et des séraphins, enfants des cieux, esprits d'une pureté parfaite; mais, sachant combien la nature humaine est inférieure à la leur, et la femme inférieure à l'homme, c'est avec une sorte de stupeur qu'ils ont dû voir une femme née dans le désert lointain de ce monde et nourrie sur ce sol ingrat, dans une atmosphère aussi corrompue, parmi tant d'occasions de péché, éclipser en passant l'éclat des étoiles, et bientôt la pureté des anges eux-mêmes, de ces esprits si purs, habitués aux splendeurs célestes, exempts de tout contact avec la chair et le sang : c'est le renversement de tout ordre, puisque la plus humble des existences terrestres se trouve tout à coup à la tête de toutes les puissances qui peuplent les cieux.

Les voilà donc qui se disent les uns aux autres : « Quelle est celle-ci qui monte vers nous de ce triste désert du monde, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé?... Sa grâce est comme celle de l'aurore, elle est belle comme le soleil, majestueuse et terrible comme une armée rangée en bataille, et le ciel est rempli du parfum qui s'exhale de ses vêtements. » *Cant.*, VIII, 5, VI, 3.

On sait que l'admiration, quand on en connaît la cause, produit la joie; quelle ne dut pas être alors la joie produite par une telle admiration? En ce jour les âmes pieuses fixent leurs regards et portent toute leur attention sur cette joie céleste : sur la joie des anges, sur la joie des saints, des patriarches et des prophètes, sur la joie du Sauveur, sur la joie de cette incomparable Vierge, Reine de tous et Mère de Dieu. Mais quelle est la langue capable d'exprimer le bonheur qui remplit le cœur des anges au jour du couronnement de celle qui devait régner sur eux après avoir restauré leurs propres trônes? A quels transports ne se livrèrent pas les hommes en contemplant la gloire de celle qui leur avait procuré la félicité dont ils jouissaient? les prophètes, en voyant de leurs yeux la femme extraordinaire qu'ils avaient aperçue par les yeux de l'esprit dans le lointain de l'avenir? les patriarches, quand brilla tout à coup devant eux cette étoile de Jacob, dont les rayons anticipés avaient illuminé leur âme, guidé la course de leur vie, mitigé leurs labeurs par l'espérance, dissipé les angoisses de la mort? Avec quelle tendresse ils lui redirent en l'apercevant ces

paroles symboliques autrefois adressées à Judith : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple; » *Judith.*, xv, 10; par vous nous possédons le fruit de la vie?

Quelle intelligence pourrait surtout concevoir ce qui se passa dans le cœur de la Vierge Mère, alors qu'elle revoyait un Fils si tendrement aimé, désiré depuis si longtemps, maintenant entouré de tant de gloire! Après l'avoir adoré comme son Seigneur, ainsi que l'adorent tous les esprits bienheureux, elle l'embrassa, elle donna et reçut ce gage de paix qui n'appartient à aucune autre créature. Quelles inénarrables émotions que celles dont fut inondé ce cœur de mère lorsqu'elle entendit de la bouche de son Fils ces ravissantes paroles, cet appel d'un amour impatient : « Levez-vous, ne tardez pas, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique, et venez. L'hiver est déjà passé, les frimas ont disparu, les plantes germent sur notre terre et nos champs se revêtent de fleurs. » *Cant.*, II, 10 et seq. Non, rien ne peut nous donner une idée d'une pareille allégresse. Si le patriarche Jacob en revoyant le fils qu'il avait cru mort, en le retrouvant à la tête de l'Égypte, laissa déborder son cœur et fit entendre ces paroles : « Je mourrai maintenant avec joie, la mort elle-même ne peut me ravir mon bonheur, puisque tu vivras après moi; » *Genes.*, XLVI, 30; le bonheur de la Vierge n'est-il pas au-dessus de toute expression, lorsque, après avoir été privée pendant douze ans de la présence corporelle de son Fils, vers qui se dirigeaient nuit et jour ses tendres soupirs, elle le vit paraître à ses yeux, maître et dominateur de tous les mondes? Combien elle dut se féliciter alors de ses labeurs, de ses jeûnes, de ses souffrances, de ses courses et de ses larmes? Heureuses les larmes qui méritèrent une telle consolation! Heureux les jeûnes qui donnent droit à un tel rassasiement! Heureux les labeurs suivis d'un semblable repos!

Et l'allégresse du Fils en voyant sa Mère affranchie désormais de toutes les douleurs, à l'abri de toutes les angoisses de la terre, qui pourrait donc en exprimer la plus légère partie? Autant la charité du Sauveur l'emportait sur celle de la sainte Vierge; autant Dieu, dans son infinie bonté et sa richesse sans bornes, est plus

prompt à combler de biens sa créature, que celle-ci ne l'est à les recevoir; autant la joie du Fils l'emportait sur celle de la Mère.

Après avoir contemplé le triomphe de cette entrée dans le ciel, il est encore doux de songer à la sainte rivalité qui dut se produire dans les sentiments des heureux habitants de ce séjour. La nature humaine la réclamait comme sa fille légitime, comme une portion d'elle-même. Mais de ce côté s'élevait la voix des vierges, prétendant qu'elle leur appartenait d'une manière spéciale, qu'elle devait être l'ornement et la couronne de leur chaste chœur, puisque tel était son nom le plus glorieux : Vierge des vierges. Les martyrs l'appelaient dans leurs rangs, disant qu'elle avait été martyrisée plus qu'eux tous ensemble. Les apôtres la revendiquent à cause de la supériorité de leur mission, et parce qu'elle marcha constamment à leur tête pour les guider et les soutenir. Les anges, de leur côté, font valoir des titres imposants à cette profession; car, si la Vierge appartient à la nature humaine par la réalité de sa chair, elle tient beaucoup plus à la nature angélique par la grandeur de sa dignité et par la plénitude de sa grâce.

Mais à toutes ces prétentions diverses il est répondu que la qualité de Mère de Dieu ne permet pas à la sainte Vierge de rentrer dans un chœur spécial composé d'hommes ou d'anges, puisqu'elle est par là même la Reine de tous. Il fallait donc que sa place fût distincte et supérieure comme l'était sa dignité, que son trône fût le premier après celui de l'Éternel; elle devait être à part et sans égale au sein de la gloire, comme elle l'avait été dans la vie par ses priviléges et ses mérites : c'est pour cela qu'elle est assise à la droite de son Fils. Cette élévation de la sainte Vierge est figurée par l'honneur que le roi Salomon rendit à sa mère Bethsabée, dont l'Écriture sainte dit qu'étant un jour venue visiter son fils, elle vit le roi sortir à sa rencontre, et que, sur l'ordre de celui-ci, un trône fut placé à côté du trône royal, et que l'heureuse mère vint s'asseoir à la droite de son fils qui lui tint ce langage : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez; car il ne se peut pas qu'une telle mère éprouve un refus de la part de son enfant. » III *Reg.*, II. L'antique figure se réalise aujourd'hui dans la mère du véritable Salomon. Elle est là dans une gloire incomparable, pour son honneur

à elle, pour notre bonheur à nous : elle jouit de la vue de son Fils, elle ne cesse de prier pour son peuple. C'est au pied de son trône que nous devons accourir dans tous nos besoins et toutes nos peines; prions-la, recommandons-nous à sa bonté maternelle; elle est notre médiatrice auprès de Jésus, comme Jésus est notre médiateur auprès du Père. Adressons-nous donc au Fils par la Mère, au Père par le Fils, afin d'obtenir ici-bas la persévérance dans la grâce, et là-haut la possession de la gloire.

Dans la fête de la Nativité de la sainte Vierge, on pourra lire le sermon sur la fête de sa Conception, lequel se trouve plus loin, chapitre douzième.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

OU IL EST TRAITÉ DE LEUR RÉCOMPENSE ET DE LEUR GLOIRE,

D'après ces dernières paroles de l'évangile selon saint Matthieu, chapitre V : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux. »

CHAPITRE XI.

Une des choses qui excitent le plus les hommes au travail, c'est l'esprit de la récompense, et d'autant plus que cette récompense est grande. En effet, l'amour de soi est un si puissant mobile qu'il n'a pas plutôt un bien devant les yeux, que pour le gagner il allume dans le cœur une infatigable énergie; d'où il résulte que rien n'est plus propre à nous faire embrasser avec ardeur les travaux de la vertu, que la perspective du bonheur infini qu'elle nous mérite. C'est le moyen par lequel le Sauveur enflamme ses disciples dans l'évangile de ce jour; il assigne à chaque vertu sa récompense spéciale; et puis, quand il les a toutes énumérées sous le nom de béatitudes, il résume ses sublimes enseignements en

ces termes : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Il ne sera donc pas hors de propos de traiter aujourd'hui de cette matière, tant pour ce motif que pour répondre à la pensée de cette solennité, consacrée par notre sainte mère l'Église, à la gloire et à la félicité de tous les saints.

Ni la parole humaine, ni la parole angélique ne sont en état d'exprimer le bonheur dont les saints jouissent dans les cieux; car, comme s'exprime l'Apôtre, « ni l'œil de l'homme n'a vu, ni son oreille n'a entendu, ni son cœur n'a senti ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9. « Quelle langue pourrait exprimer, ajoute saint Grégoire, quel entendement pourrait concevoir les délices de cette souveraine cité? Qu'est-ce donc de voir les hommes se mêler avec les anges, contempler la face de Dieu, s'abreuver de la lumière incréée, vivre au sein d'une béatitude qui ne connaît pas la crainte de la mort? »

Mais, en admettant que rien ne peut nous donner une juste idée de ces choses, nous pouvons néanmoins en retracer une faible image par des conjectures et des comparaisons. Nous considérons, en premier lieu, la grandeur de Celui à qui le ciel doit son existence; en second lieu, le temps qu'il a mis à nous préparer ce séjour; en troisième lieu, la fin qu'il s'est proposée dans cette œuvre; en quatrième lieu, la munificence et la générosité de ce souverain Seigneur; enfin, ce qu'il exige de nous pour que nous ayons droit à cette récompense. Parcourons rapidement ces différentes pensées, tendant toutes au même but.

Quant à l'artisan de cette œuvre, c'est Dieu lui-même, dont la science, la puissance et la bonté sont sans bornes et de tout point infinies; il a tout créé, le visible et l'invisible. Si les ministres employés à réaliser l'œuvre que nous voulons étudier, sont la puissance infinie, la science infinie, et l'infinie bonté, quel sera le résultat de leur action si merveilleusement combinée? Quand l'Esprit-Saint, avec son infinie bonté, veut donner aux hommes toute la gloire et le bonheur dont ils sont capables, le Fils sachant tout diriger et coordonner vers ce but par son infinie sagesse, et le Père pouvant réaliser, grâce à son infinie puissance, le plan de la

sagesse et le désir de l'amour, que ne doit-on pas attendre de ce triple foyer du bien. « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob ! s'écria le Prophète ; tes tentes, ô Israël, sont comme de délicieuses vallées parsemées de frais bosquets, comme des jardins royaux qu'arrosent les eaux vives, comme les cèdres plantés le long des ruisseaux, comme des édifices bâtis par la main du Très-Haut, et non par celle des hommes. » *Num.*, XXIV, 5, 6. Le Prophète donne évidemment à comprendre en cet endroit que la différence qui existe entre le Créateur et la créature, existe également entre les œuvres de Dieu et les œuvres des hommes.

C'est ce que nous verrons d'une manière encore plus évidente, si nous considérons que Dieu dispose cette œuvre depuis un grand nombre de siècles : aussitôt qu'il mit la main à la création de cet univers, il commença l'œuvre dont nous parlons, et il ne cessera d'y travailler jusqu'à la fin du monde. Concernant l'ensemble des choses visibles, le Sage dit : « Celui qui vit éternellement a créé toutes les choses ensemble. » *Eccli.*, XVIII, 1. Et David avant lui s'exprimait en ces termes : « Il a dit, et tout a passé des ténèbres à la lumière, du néant à l'être ; il a commandé, et tout a été créé par sa seule parole. » *Psalm.*, CXLVIII, 5. Pour faire, il ne lui a pas fallu plus de temps que pour vouloir. Mais, quand il s'agit de cette œuvre spéciale et sublime, il l'a commencée par Adam, il l'a poursuivie par les patriarches et les prophètes, dont il s'est servi pour annoncer au monde qu'il enverrait son propre Fils la continuer et l'accomplir. Que n'a-t-elle pas coûté de travaux et de fatigues au Verbe incarné ? Que d'enseignements n'a-t-il pas donnés aux hommes dans ce but, que de peines n'a-t-il pas souffertes, que de sueurs et de sang n'a-t-il pas versés ? Songez à la multitude innombrable des saints qui ont vécu jusqu'à ce jour dans tous les états et toutes les conditions ; ils furent autant de pierres vivantes qui devaient servir à former les assises de ce temple immortel, les murs de la cité céleste, pierres façonnées dans toute la suite des siècles par le marteau de la douleur et du travail, revêtant sous ce marteau toutes les formes de la grâce et de la vertu que l'Esprit-Saint peut verser dans les âmes. Or, si ce monde extérieur qui fut créé dans un instant, est si parfait et si beau que nous le voyons,

que sera le monde invisible et spirituel à la formation duquel se sont employées pendant si longtemps et s'emploient encore la puissance, la sagesse et la bonté divines?

Considérons après cela l'objet auquel cette œuvre est destinée : cet objet est double : la gloire du Seigneur et le bonheur de ses élus. Mais, pour nous élever à cette considération, nous avons besoin d'en invoquer une autre, à savoir le soin que Dieu met à honorer ceux qui l'honorent, et le prix qu'il attache à cet acte de justice et de générosité. C'est là une chose qui dépasse les forces de notre entendement. Voyons alors de quel honneur Dieu comble ses amis dès le temps même de la vie présente; il s'est plu quelquefois à soumettre à leur volonté toutes les créatures qui composent ce monde visible. Quelle étonnante merveille de voir Josué, marchant à la tête des armées, commander au soleil de s'arrêter dans sa course, et le soleil obéir à cet homme, comme un cheval bien dressé obéit à la main de celui qui le monte! Et l'Écriture sainte observe que Dieu lui-même obéissait ainsi à la voix de l'homme. *Jos.*, x. Peut-on moins s'étonner que le prophète Isaïe demande au roi Ézéchias ce qu'il veut que le Prophète fasse de ce même soleil, s'il le fera se précipiter en avant ou revenir en arrière? *Isa.*, XXXVIII. Peut-on rien concevoir de plus admirable que de voir un simple mortel, de la terre qu'il habite, exercer son action sur le ciel, et les astres obéir à son commandement, et les sphères supérieures se mouvoir à son gré, et les lois qui régissent les mondes, ces lois qui n'ont jamais fléchi, se modifier à son ordre? Dans cette grande machine céleste, le soleil est comme le timon ou le gouvernail au moyen duquel le pilote suprême, Dieu, règle et dirige la marche du monde visible. Or, que le Seigneur livre à la main d'un homme le grand ressort du mouvement universel, de telle sorte qu'il puisse le tourner et le retourner à son gré, n'est-ce pas une chose qui dépasse et confond toutes nos idées? Mais Dieu n'en use pas envers ses amis comme on a coutume d'en user sur la terre, où l'on voit constamment se réaliser le proverbe : Pour les morts, il n'est pas d'amis. Comme tout est présent à Dieu, non-seulement il honore ici-bas et devant les hommes ses amis vivants, mais encore et surtout il les honore

après leur mort en glorifiant leurs ossements et leurs cendres, et jusqu'à la terre même où leur corps a pourri. Qui ne loue le Seigneur en voyant combien il honora le tombeau du prophète Élisée, puisque dans les ossements desséchés de son serviteur il avait déposé un principe de vie, la vertu de ressusciter un mort? IV *Reg.*, XIII. Qui ne connaît la gloire dont Dieu se plaît à couronner la mémoire des saints, quand on se souvient que la mer se divisait chaque année et que les eaux se retiraient de part et d'autre, le jour du martyre de saint Clément, dans un espace de trois milles, pour donner aux hommes la faculté d'aller vénérer la sépulture d'un homme qui pendant sa vie avait glorifié Dieu et s'était enfin immolé pour son amour? Les chaînes que saint Pierre a portées, Dieu veut qu'elles soient l'objet d'une fête spéciale dans toute l'Église, afin que tous voient clairement à quel point il aime ceux qui l'aiment, il honore ceux qui l'honorent, et dans la vie et dans la mort, dans leur corps aussi bien que dans leur âme, dans les prisons même qu'ils ont habitées, dans leurs vêtements, leurs chaussures et leurs cilices, par le seul motif qu'ils ont touché leur corps. Mais, qu'est-ce que tout cela, quand l'ombre de saint Pierre avait le pouvoir de guérir toutes les maladies? *Act.*, V. Voilà donc ce qu'il y a de plus fugitif dans l'homme, dans le serviteur de Dieu, possédant la vertu, par un prodige de la bonté divine, de rendre la santé et de conserver la vie. C'est une sorte de toute-puissance que Dieu communique à l'ombre de son Apôtre, non content de la communiquer à l'Apôtre lui-même.

Si le Seigneur traite ainsi ses amis et ses serviteurs durant le temps de leur pèlerinage, dans ce lieu d'exil qui n'est certes pas celui de la récompense, mais bien du mérite et du labeur, que doit être le lieu préparé tout exprès pour les récompenser et les couronner, de telle sorte que la gloire dont ils jouiront fasse mieux éclater la gloire de Dieu même?

Cette considération brillera d'une plus vive clarté si nous en ajoutons une autre. Considérons donc combien est magnifique et généreux le Rémunérateur suprême. Ne vous semble-t-il pas, d'après ce que nous venons de dire, que cette barque et ces filets que Pierre abandonna pour le Seigneur, aient été largement payés?

Et l'obéissance de Josué à la loi divine ne le fut-elle pas également par l'obéissance du soleil et celle de Dieu même, comme le dit formellement le texte sacré, aux ordres de ce chef d'Israël ? Même munificence à l'égard de saint Clément. Et la pauvreté de saint François d'Assise, qui ne voit maintenant en quelles richesses elle s'est transformée dans tout l'univers ? Grande fut la soumission du patriarche Abraham, lorsque Dieu le somma de lui sacrifier son fils Isaac ; mais songez à la manière dont elle a été récompensée. Pour ce seul fils et par ce même fils, Dieu lui promit des enfants aussi nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la terre. Bien plus, pour ce sacrifice, qui ne fut pas même accompli, lui fut promis le sacrifice du Fils de Dieu, par lequel devaient être bénies toutes les nations du monde. Et ce que fit le roi David pour le service de Dieu, quelle n'en a pas été la récompense ? Un jour ce monarque médite d'élever un temple au Seigneur, et le Seigneur lui envoie aussitôt un prophète pour agréer ce sentiment et lui dire qu'une telle œuvre ne serait accomplie que par son fils Salomon, que Dieu se contentait de sa bonne volonté et lui assurait en récompense un royaume éternel et une maison à jamais inébranlable. *Psalm.*, CXXXI. Avec quelle magnificence Dieu se plaît à rémunérer les plus légers services ! Or, comme la gloire du ciel est le paiement universel et complet de tous les serviteurs de Dieu, d'un Maître si généreux dans ses dons, quel est l'entendement qui pourrait s'élever à la hauteur de la récompense future ?

Rapprochons maintenant de cette largesse inénarrable la grandeur du prix exigé par le Seigneur avant de nous accorder la gloire, et nous pourrons d'après cela nous en faire une idée moins disproportionnée. Il n'a pas exigé moins que le sang et la vie de son propre Fils, dont la valeur est infinie, et pour que la justice fût satisfaite dans cette échange, il ne fallait pas moins que ce prix. Ainsi donc, c'est par les tristesses dont fut rempli le cœur d'un Dieu, que furent achetées pour l'homme les joies du ciel, et par les travaux d'un Dieu sur la terre, le repos éternel de l'homme là-haut. Pour que l'homme allât prendre place parmi les chœurs des anges, il fallut qu'un Dieu prît place ici-bas entre deux voleurs. Cela posé, dites-moi, si toutefois il est possible de le dire,

quelle est l'excellence du bien que vous devez espérer, puisqu'il a été nécessaire, pour que ce bien vous fût donné, qu'un Dieu souffrît d'indignes liens, des coups redoublés, les soufflets, les railleries, la sentence des criminels, une mort infâme sur un infâme gibet. Ceci nous fait mieux connaître la grandeur de la récompense à venir, que tout ce que nous venons de dire et tout ce que pourraient dire les anges eux-mêmes. C'est la mesure et c'est le poids ; ajoutons encore qu'il est exigé de nous, comme complément et comme contre-poids, que nous prenions la croix à l'exemple du Christ, et que nous marchions sur ses traces ; il nous est ordonné de couper nos pieds ou nos mains si nous y trouvons un sujet de scandale, une occasion de pécher ; nous devons même nous arracher les yeux si c'est nécessaire : tout cela signifie qu'il n'est aucune personne, quelque chère qu'elle nous soit, aucune relation, aucun sentiment qu'il ne faille sacrifier, plutôt que de s'exposer à l'offense de Dieu. Renions nos amis, nos frères, les auteurs mêmes de nos jours ; renonçons à tous nos biens et à nous-mêmes ; soyons prêts à souffrir la mort la plus douloureuse, s'il le faut, pour ne pas commettre un péché mortel.

Mais ce qui doit nous étonner beaucoup plus encore, c'est que, lorsque nous aurons accompli tous ces sacrifices, ce Maître, si généreux et si libéral, déclarera qu'il nous donne la gloire d'une manière gratuite, que ce don est le suprême effet de la puissance divine. Voici comment il s'exprime par la bouche de saint Jean : « Je suis le principe et la fin de toutes choses ; à celui qui a soif, je donnerai gratuitement à boire l'eau de l'éternelle vie. » *Apoc.*, I, 17. Le grand Apôtre dit aussi : « La grâce et la gloire sont de purs dons de Dieu. » *Rom.*, VI, 23. Quel est donc ce bien pour lequel on réclame tant, et qui, ces conditions remplies, nous est encore gratuitement donné, comme le déclare la Vérité suprême, qui est aussi la suprême libéralité ? Pour répondre à cette question avec un seul mot, nous dirons que c'est là le bien total, total, parce qu'il renferme tous les biens ensemble, et qu'il n'en est aucun qui n'en soit une émanation.

Pour bien comprendre ces deux raisons, il faut observer que tous les biens de la vie présente ne sont que des biens partiels ;

car il n'en est pas un seul qui comprenne la somme de tous les biens, que chacun est une petite parcelle de ce que nous pouvons appeler le bien, et que tous les biens de la vie présente réunis seraient loin de représenter la somme de celui qui nous attend là-haut, qu'en comparaison de ce tout qui est l'objet de notre espérance, le total des biens de la terre, en supposant qu'il nous fût possible de le former, serait comme un néant, ou tout au plus comme la terre par rapport au ciel, et la terre, selon le langage des mathématiciens, n'est qu'un point dans un cercle immense.

Tous les biens d'ici-bas sont divisés par les philosophes en trois catégories : l'honnête, l'utile et l'agréable. Il n'est aucun bien dans le monde qui ne soit compris sous l'un de ces trois chefs : c'est un acte vertueux, un avantage ou bien un plaisir. Or, le souverain bien que nous espérons renferme ces trois choses, mais à un degré de supériorité dont les créatures visibles nous offrent elles-mêmes une image. Supérieure est sa lumière à celle qui se trouve dans le soleil ; supérieure sa beauté à celle qu'étale une campagne verdoyante ou bien un ciel étoilé ; supérieure sa douceur à celle qu'on goûte dans le miel ou dans le sucre et dans les mets qui en sont composés ; supérieure est sa gloire à celle de toutes les dignités et de toutes les monarchies du monde ; supérieure est sa richesse aux richesses de la terre et de la mer, à tous les métaux précieux, à toutes les pierreries ; le plaisir dont il est la source est incomparablement plus vif et plus pur que tout ce qu'on peut trouver ici-bas de pures délices.

Nous pourrions comparer ce bien universel à un grand arbre qui porterait des fruits de toute espèce, et les plus parfaits de chaque espèce ; à une fleur dont les pétales réuniraient les couleurs et les parfums répandus dans toutes les autres ; à une manne ayant toutes les saveurs possibles ; à un vaste océan où tous les fleuves iraient se précipiter et se confondre. En un mot, ce bien est tel qu'il donne à lui seul une satisfaction plus profonde, un plus complet rassasiement à notre volonté que tous les biens de la terre ensemble, alors même qu'ils seraient concentrés en un seul. De même que le soleil nous verse une plus abondante lumière que la multitude infinie des étoiles qui brillent plus ou moins sous la

voûte des cieux ; de même le bien dont nous parlons remplit mieux l'immensité de nos désirs que ne le pourraient tous ceux dont on rêve sur la terre. Si donc une seule créature est pour toutes les autres la source de tant de bienfaits, que ne sera pas pour nous le Créateur de l'univers, qui lui-même est le bien suprême des élus ?

Et maintenant dites-moi, si une faible partie des biens visibles qui, tous réunis, sont par rapport à ce bien invisible beaucoup moins qu'une goutte d'eau par rapport à tous les fleuves et à toutes les mers ; si l'acquisition d'un grand honneur, la vue d'une grande beauté, la possession d'un grand trésor, l'impression d'un grand plaisir ; si une de ces choses suffit pour jeter un homme hors de lui-même et pour égarer sa raison, comme nous le voyons trop souvent ; que serait-ce pour ce même homme de rencontrer un bien dans lequel se trouveraient renfermés, à leur plus haute puissance, dans leur perfection et leur plénitude, tous les trésors, toutes les beautés, tous les honneurs et tous les plaisirs, sans aucune crainte de jamais les perdre, avec la certitude d'en jouir éternellement ? Ne faudrait-il pas que Dieu prêtât sa force à ce pauvre cœur humain pour qu'il ne succombât pas sous le poids d'un tel bonheur ? Voilà cependant ce qu'ont éprouvé par leur foi sincère et leur ferme espérance ceux à qui le Seigneur a montré de loin ce glorieux avenir ; pour le mériter, ils ne savaient que faire, que donner, que souffrir.

L'universalité de ce bien s'entend encore d'une autre manière : c'est qu'il affecte toutes les puissances de notre être. Cette pensée nous deviendra plus évidente par un rapprochement. Comme tous les biens de la vie présente sont partiels ou particuliers, chacun d'eux ne donne satisfaction qu'à l'un de nos sens : celui-ci, par sa beauté, flatte la vue ; celui-là, par sa mélodie, charme les oreilles ; il en est qui satisfont l'odorat par les parfums, ou le palais par leur saveur ; d'autres réjouissent l'entendement par l'éclat de la vérité, ou le cœur par de douces et nobles émotions ; de telle sorte que chacun de nos sens corporels, chaque faculté de notre âme forme une alliance et comme un lien conjugal avec l'un de ces biens particuliers, alliance exclusive, lien unique, qui exclut toute

affection d'une autre nature et la possibilité même d'un amour infidèle. Mais ce bien total, infini, suprême, affecte l'homme tout entier, se communique à toutes les facultés de notre âme, à tous les sens de notre corps. Oui, l'homme tout entier, corps et âme, dans chacune des parties qui le constituent, dans tous ses organes et toutes ses facultés, en jouit sans restriction et sans mesure, avec plénitude et surabondance ; et, comme la terre toute pénétrée d'eau laisse courir à sa surface ce qu'elle ne peut plus absorber, ainsi le bienheureux dans le ciel regorgera de bonheur, la gloire rejaillira de ce sein qu'elle inonde. Que devient un fruit confit dans le sucre, si ce n'est un morceau de sucre ? Ainsi seront les bienheureux, complétement imprégnés dans leur corps comme dans leur âme, de ce bien universel, regorgeant de bonheur, encore une fois, divinisés en quelque sorte.

Ajoutez à cela que les biens innombrables compris dans ce bien infini, sont perçus et goûtés simultanément, sans que la joie ressentie par une puissance ou par un sens, nuise à celle des autres. C'est ce qui n'a pas lieu dans les joies de la terre quand elles nous arrivent en même temps. La capacité de notre âme est ici-bas tellement restreinte qu'elle ne saurait donner accès à plusieurs choses ensemble ; le bonheur ne peut y pénétrer que par fragments et goutte à goutte; et même alors ne pouvons-nous pas goûter au même instant plusieurs sortes de félicité : l'attention que nous donnons à l'une ne permet pas la perception distincte de l'autre. L'expérience nous apprend que, si les yeux sont captivés par une chose réellement belle, en vain des sons harmonieux frappent nos oreilles, l'homme ne peut pas ressentir et goûter cette double impression; une de ses facultés se dilate et l'entraîne, tandis que l'autre demeure inerte et comme anéantie. Dans le céleste séjour, au contraire, les élus, façonnés de nouveau par la main de Dieu, sont rendus capables d'une somme de bonheur et d'une diversité de délices incompréhensibles pour nous, et l'harmonie la plus parfaite règne dans leur intérieur comme dans le séjour même qu'ils habitent.

De cette joie universelle dont chacun d'eux est inondé dans ses puissances intellectuelles et dans ses sens corporels, résulte une

commune allégresse, semblable à cette savante harmonie que produit l'accord de plusieurs voix. Que sera-ce donc de voir d'un même coup d'œil, et la beauté de la Jérusalem éternelle, et le nombre incalculable de ses habitants, et la magnificence de ses édifices? Que sera-ce de contempler à découvert la majesté divine, la triple hiérarchie formée par les neuf chœurs des anges, la dignité du collége apostolique, les vénérables figures de ces vingt-quatre vieillards que saint Jean nous peint dans l'Apocalypse, IV, assis sur autant de trônes en la présence de Dieu? Que sera-ce d'entendre la sublime musique des anges avec celle de tous les saints et de toutes les saintes? Quel accord et quelle diversité de voix, puisque le chœur immortel est formé par tous les prédestinés! Le même saint Jean a recueilli ces quelques mots des cantiques célestes : « Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, vertu, puissance à notre Dieu dans tous les siècles des siècles. *Amen.* » *Apoc.*, VII, 12.

Si l'harmonie des voix nous cause un tel ravissement en ce monde, que sera-ce d'écouter ou mieux d'éprouver en soi-même l'ineffable harmonie des âmes et des corps eux-mêmes chantant d'une commune voix : *Ecce quam bonum.* — Voyez combien il est heureux, combien il est agréable pour des frères d'habiter ensemble, dans la même paix, dans l'union des cœurs, au sein du même amour et de la même lumière! Combien plus doux ne sera-t-il pas encore de voir la concordance des anges et des hommes, l'admirable rapport des deux natures dans la profonde harmonie du plan divin! Mais par-dessus tout, dans quels ravissements ne nous jettera pas la merveilleuse union de la nature divine et de la nature humaine! Quel magnifique et glorieux spectacle que celui de l'Agneau sans tache, suivi partout de l'innombrable chœur des vierges, revêtues de robes blanches, portant des palmes dans leurs mains, couronnées de leur propre pureté, chantant des hymnes qui ne peuvent trouver place que dans leur bouche! *Apoc.*, XIV. Heureux, mille fois heureux ceux qui verront cette marche triomphale ; mais bien plus heureux encore ceux qui pourront en faire partie! Qu'elle est courte et rapide la lutte par laquelle on acquiert une si grande gloire!

On ne peut se lasser de la contempler. Que sera-ce de voir les champs fleuris de l'immortalité, ces fontaines de vie, ces gras pâturages qui recouvrent les montagnes d'Israël! *Ezech.,* XXXIV. Que sera-ce de s'asseoir à la table du Seigneur, de prendre rang parmi tant de nobles conviés et de mettre la main dans le même plat que Dieu même, c'est-à-dire de participer à la gloire qui le rend heureux à jamais? Ses amis sont là faisant retentir les parvis de Sion de chants éternels et jouissant d'éternelles délices : là le chœur sacré des apôtres et le vénérable sénat des prophètes; là les glorieuses légions des martyrs, goûtant le repos après la tempête, le bonheur après les tourments; là les miséricordieux qui, recevant à leur table les pauvres étrangers, ont fait passer leur patrimoine dans les trésors des cieux, et qui, jetant leur pain aux eaux courantes, ont ensuite retrouvé dans le sein de Dieu ce qu'ils avaient répandu pour lui.

Telle est la récompense que Dieu tient en réserve pour ses serviteurs. En la méditant, je ne comprends plus quelle excuse peuvent invoquer les partisans du monde pour ne pas travailler à l'acquisition d'un si grand bien; à moins qu'ils ne partagent, encore aujourd'hui, les sentiments de ceux qui disaient jadis aux prophètes ne vouloir pas acheter des espérances lointaines avec des labeurs présents, toutes les promesses de Dieu n'ayant qu'un accomplissement à long terme. Mais cette excuse n'est plus de saison; ce n'est plus de nos jours comme au temps de l'ancienne loi, où les justes devaient attendre la venue du Messie, la mort du souverain pontife des biens à venir, c'est-à-dire une époque bien éloignée, pour voir réaliser leurs espérances, tomber leurs liens et finir leur exil. C'est avec un semblable désir que sont morts tous les anciens justes, comme on le voit par ces paroles du patriarche Jacob : « J'attendrai, Seigneur, le salut que vous devez opérer, et je le contemplerai de loin. » *Genes.*, XLIV. Nous le voyons encore par l'ordre que donna Dieu à Moïse de gravir le sommet de la montagne, d'où il apercevrait la terre promise et pourrait la saluer avant sa mort. *Deut.*, XXXII.

C'est avec cette foi et cette espérance qu'ils quittaient la vie, assurés d'aborder à la gloire, bien qu'après un long espace de

temps. Il nous est aisé de comprendre par là combien l'espérance des anciens justes était plus généreuse et plus solide que la nôtre, quoique nous soyons placés dans des conditions beaucoup plus heureuses. Pour qu'il leur fût pardonné, pour qu'ils fussent délivrés et récompensés, ils devaient attendre la mort du vrai pontife suprême, ou du Messie; nous, au contraire, nous envisageons de bien près notre récompense, en vertu de cette mort déjà soufferte, à l'heure même de notre mort, pourvu que de notre part il n'y ait pas d'obstacle. Ainsi donc la réalisation de nos espérances n'est pas éloignée, et, sous ce rapport, nous différons essentiellement des anciens : de leur temps, il semblait qu'on eût moins à craindre la justice de Dieu, et que l'espoir de la récompense dût agir avec moins d'efficacité; on pouvait les regarder comme grandes, mais on les regardait aussi comme indéfiniment retardées. Pour ce qui nous concerne, le retard ne saurait dépasser la longueur même de notre vie, ou mieux la brièveté des jours de l'homme. Un philosophe s'estimait heureux d'être né du vivant de Socrate, auquel on pouvait emprunter quelques bons principes de mœurs; combien plus heureux est le chrétien, lui qui est né sous la loi de grâce, quand l'amour du Christ s'exerce dans toute sa plénitude, quand les limbes sont fermés et les cieux ouverts, quand le dernier jour de notre rapide existence peut, si nous le voulons, être le premier de l'éternelle vie!

O paix mystérieuse! ô bonheur que le monde n'apprécie ni ne connaît! La félicité du juste commence par la vue de la récompense qui l'attend et dont il n'est plus éloigné; le martyr lui-même ne sent plus les tourments, à l'approche de la couronne. Comment se fait-il, dites-moi, qu'un jeune homme, le premier né d'une riche maison, soit l'objet de tant d'hommages, sans autres vertus ni mérites de sa part, et qu'on s'empresse de lui offrir des alliances non moins honorables qu'avantageuses, si ce n'est parce qu'il est regardé comme l'héritier d'un opulent patrimoine? Mais, si ce jeune homme, qui n'est pas encore possesseur de sa fortune et qui ne l'aura que plus tard, en supposant même qu'un fatal événement ne vienne pas, comme il arrive si souvent dans le monde, tromper ses espérances et le frapper lui-même avant ses

parents, est néanmoins entouré de tant d'adulations pour des avantages qu'il ne possédera peut-être jamais ; comment ne regarderions-nous pas comme étant au comble de la richesse et du bonheur cet héritier du Christ qui ne vient au monde qu'après la mort de son père, et qui pour entrer en possession de toute sa fortune ne doit attendre que sa propre mort, et non celle d'un autre ? Il n'a pas d'autre retard à subir que celui de sa propre vie, qui ne saurait être bien longue. Quand le Seigneur, selon la pensée du prophète David, *Psalm.*, CXXVI, endormira ses amis de leur dernier sommeil, ils obtiendront aussitôt l'héritage qui leur fut gagné par ce même Jésus-Christ, fruit glorieux des entrailles virginales. Or, quel est cet héritage, sinon le royaume des cieux, et le Maître même de ce royaume, comme nous l'enseigne le Prophète quand il dit : « Le Seigneur sera leur possession et leur héritage ? » *Deut.*, XVIII, 2.

Courons donc pendant qu'il en est encore temps, mes frères, et hâtons-nous d'arriver à ce souverain bien. Affranchissez-vous des soucis de vos passions terrestres ; ne vous laissez tromper ni par les promesses du monde, ni par les entraînements de votre sensualité. Brisez d'un coup tous les liens qui vous attachent à la terre, ne vous amusez pas à les dénouer, élancez-vous vers le port de l'éternelle béatitude. Dénués de tout et tels que vous vous trouverez, prenez cette direction ; que celui qui vogue déjà à de grandes hauteurs, ne revienne pas en arrière sous prétexte d'un objet quelconque laissé dans sa maison ; car dans une affaire de cette nature rien ne doit ralentir notre essor, et moins on emporte avec soi, plus on court rapidement dans la carrière. S'il vous paraît que vous laissez beaucoup dans le monde, souvenez-vous que le Christ vous est une compensation surabondante. En comparaison de son amour, tout ce que vous pouvez abandonner n'est rien. Élevez vos yeux vers cette cour céleste qui vous tend les bras. Les anges épient le moment de votre arrivée, et le Seigneur même des anges vous annonce à son Père éternel. Toute cette société bienheureuse, assurée de sa propre gloire, est en sollicitude pour votre sort. L'Esprit et l'Épouse disent : « Venez ; et quiconque entend doit dire : Venez ; et que celui qui a soif vienne

aussi et boive à son gré l'eau de l'immortelle vie. » *Apoc.*, XXII.

Voyez combien sont nombreux ceux qui vous appellent et convient à cette solennité. L'Esprit-Saint, par ses inspirations intérieures, ne cesse de vous attirer ; l'Épouse du Christ, c'est-à-dire l'Église, vous invite aussi par les divins offices et les mystères qu'elle célèbre chaque jour. Ceux qui furent appelés avant vous et qui sont assis à la table du Roi des cieux, brûlent de vous avoir pour convives ; par leurs prières et leurs larmes ils demandent à Dieu cette faveur, ils vous tracent le chemin par les exemples de leur vie. Le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment, chaque créature à sa manière élève la voix pour nous appeler à cette grande fête, pour nous annoncer le repos, pour nous promettre la couronne, pour seconder nos efforts. Quel ne doit pas être, je le redis en terminant, le bien qui nous est préparé, puisqu'il tient en émoi la création tout entière, impatiente de nous voir posséder ici-bas par la grâce ce que nous possédons là-haut par la gloire ?

SERMON

POUR

LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

CHAPITRE XII.

Notre sainte mère, l'Église, célèbre aujourd'hui la fête de la Conception de Notre-Dame. C'est à bon droit, assurément, que nous solennisons le jour dans lequel fut conçue celle qui a été le principe de notre vie, la source de notre guérison, la clef de notre liberté, la médiatrice de notre rédemption. Combien n'avons-nous pas raison de nous écrier : « Bénie soit l'année, béni le mois, la semaine, le jour, l'heure, l'instant où ce monde reçut un si grand bien, où fut conçue celle qui devait concevoir le Rédempteur, celle qui devait être le temple vivant de la sainte Trinité ! C'est de ce

temple que parle David quand il s'exprime en ces termes : « A votre maison, Seigneur, convient la sainteté dans toute la suite des jours. » *Psalm.*, XCII, 7.

Le Seigneur, en venant en ce monde, y trouva deux maisons remarquables par-dessus toutes, celles qui ont pu ou qui pourront lui être offertes. La première, et celle-là l'emporte incomparablement au-dessus de toutes les autres, est l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans laquelle la divinité réside corporellement, comme s'exprime l'Apôtre ; et la seconde est le sein de la vierge Marie, dans lequel il séjourna l'espace de neuf mois. Ces deux maisons ont été figurées par les deux temples qui existèrent pendant la durée de l'Ancien Testament, l'un bâti par Salomon, et l'autre par Zorobabel quand le peuple fut revenu de la captivité de Babylone, où il avait été pendant soixante-dix ans. Entre ces deux temples, on peut signaler un rapport de similitude et deux d'opposition : ils se ressemblaient comme étant consacrés au même Dieu ; ils différaient, soit parce que le premier était de beaucoup plus beau, plus riche, plus artistique que le second, soit à cause des fêtes qui furent célébrées pour la dédicace de l'un et de l'autre. En effet, le jour de la dédicace du premier temple, tout était musique et transports de joie, sacrifices et cantiques de reconnaissance ; tandis que le jour de la dédicace du second, une partie du peuple versait des larmes pendant que l'autre chantait. Ils chantaient ceux qui n'avaient pas vu le premier temple, et qui dès lors jugeaient le second magnifique ; mais les vieillards qui voyaient combien il manquait à celui-ci pour égaler celui-là, pleuraient de ce qu'on ne leur rendait pas ce qu'ils avaient perdu.

C'est ce qui nous arrive aujourd'hui dans la dédicace des deux temples mystiques, si nous désignons par ce mot de dédicace le jour de leur conception ; ce qui paraît légitime, puisqu'en ce jour, en cet instant, ils furent dédiés et consacrés au même Dieu. Au jour de la conception du Fils tous font entendre des chants d'allégresse, tous exaltent et bénissent le Seigneur. Cet heureux jour est chanté par cette femme jusque-là stérile et portant maintenant dans son sein celui qui sera le plus grand des enfants des hommes, Jean-Baptiste; il est chanté par la glorieuse Vierge dans le plus

célèbre et le plus beau des cantiques : *Magnificat anima mea*... Tous confessent que c'est là l'œuvre de l'Esprit-Saint tout seul, que c'est la toison imprégnée de la rosée du ciel, tout le reste de la terre étant à sec, en un mot, qu'il n'y a rien d'humain ; que par conséquent on ne peut y soupçonner l'ombre de la faute. Or, où la faute n'est pas, plus aucune cause de larmes, tout est un sujet d'allégresse et de louanges.

Mais dans la dédicace du second temple, c'est-à-dire au jour de la Conception de la Vierge Marie, les uns chantent et les autres pleurent. Oui, les uns chantent et disent : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. » *Cant.*, IV, 7. Les autres, considérant que cette conception ou dédicace n'est pas comme la première l'œuvre du Saint-Esprit tout seul et qu'elle rentre dans le cours des choses ordinaires, sont alarmés et soupçonnent la présence de la faute. C'est pour cela qu'ils versent des pleurs, en disant avec l'Apôtre : « Tous ont péché en Adam, à tous est nécessaire la grâce de Dieu. » *Rom.*, III, 23. Mais les uns et les autres reconnaissent qu'elle fut à l'instant même remplie de toutes les grâces et de tous les dons divins, par la raison que telle devait être celle qui était conçue pour concevoir à son tour le Fils du Père Éternel.

Pour bien comprendre ces choses, nous devons nous souvenir qu'avant de créer l'homme, Dieu créa et disposa la demeure qu'il voulait lui donner ; c'est la marche qu'il a suivie par rapport au second Adam, si supérieur au premier. Il est dans l'ordre qu'entre la maison et celui qui doit l'habiter existe un rapport de convenance, une sorte de proportion ; et cet ordre, Dieu l'observa dans la création de l'homme. Comme il avait résolu de l'établir dans un sublime état de grandeur et de pureté, prélude de la béatitude éternelle, il lui prépara une habitation parfaitement en harmonie avec cette glorieuse destinée, habitation que l'Écriture appelle paradis de délices. Un ciel toujours serein, une admirable température, des gazons touffus, des arbres magnifiques, des ruisseaux nombreux, de claires fontaines, une infinie variété de fleurs et de fruits faisaient l'ornement de ce lieu. Au centre de ce jardin, planté de la main de Dieu même, s'élevait l'arbre de vie, plein de force

et de majesté. Une source merveilleusement abondante, jaillissant dans un immense bassin, donnait naissance à quatre fleuves qui s'en allaient arroser les diverses parties de cet heureux séjour. Il fallait tous ces charmes réunis, vu la dignité de l'être qui devait l'habiter.

Or, ce que Dieu fit pour le premier Adam en lui destinant une telle demeure, il convenait certes qu'il le fît envers le nouvel Adam, et d'une manière d'autant plus parfaite que Jésus-Christ l'emportait davantage sur notre premier père. Le séjour préparé pour le second Adam ne devait pas être terrestre et matériel, mais bien spirituel et céleste, comme celui qu'il allait recevoir, d'après ce raisonnement de l'Apôtre : « Le premier homme, provenant de la terre, était terrestre ; et le second, qui vient du ciel, est céleste. » I *Corinth.*, XV, 47. Ce nouveau paradis fut l'âme de la très-sainte Vierge, ornée par le Saint-Esprit et renfermant spirituellement tout ce qui se trouvait matériellement dans le premier. Là germait la rose de la patience, le lis de la virginité, la violette de l'humilité, la verdure de l'espérance, la réunion complète des dons et des perfections que le divin jardinier avait répandus à profusion dans ce lieu privilégié. Voici comment en parle celui qui l'avait lui-même planté : « Vous êtes un jardin fermé, ô ma sœur, un jardin fermé, une fontaine scellée. » *Cant.*, IV, 12. Au milieu de ce jardin se trouvait aussi l'arbre de vie, c'est-à-dire la parole de Dieu, parole dont cette âme sainte se nourrissait la première. Là jaillissait également une source inépuisable destinée à répandre la fraîcheur dans tout le Paradis ; j'entends la divine grâce, versée dans l'âme de la Vierge avec plus d'abondance que dans toutes les pures créatures ensemble, pour arroser le jardin spirituel et donner aux habitudes infuses de toutes les vertus, l'accroissement et la vigueur qui se manifestent par les fleurs et les fruits de la vie éternelle.

Quelle fut cette grâce, quelles vertus a-t-elle produites, et quels mérites, c'est ce que la parole humaine ne saurait exprimer ; nous savons seulement que tout cela est ineffable ; et nous le savons parce que nous n'ignorons pas que la divine sagesse fait toutes choses en rapport avec la fin qu'elle s'est proposée. Voilà pourquoi il est écrit qu'elle choisit Ooliab pour présider à la construction de

l'Arche; *Exod.*, XXXVI; Jean-Baptiste pour son précurseur, *Luc.*, I; Pierre pour son vicaire; *Matth.*, XVI, Paul pour apôtre des Gentils. II *Cor.*, III. Et l'on ne saurait douter qu'elle n'ait fait de chacun d'eux un ministre propre à la destination qu'elle lui avait donnée. Nous concluons de là que, la Vierge ayant été choisie pour remplir la plus haute dignité dont une créature soit capable, elle dut nécessairement être pourvue de la grâce la plus abondante, enrichie des plus magnifiques dons. Il résulte encore de là qu'une des choses où le Seigneur ait fait le mieux éclater son infinie bonté, sa toute-puissance, son incompréhensible sagesse, c'est la perfection et la sainteté de l'âme de Marie. Et si Dieu nous donnait une lumière suffisante pour qu'il nous fût possible de voir toute la beauté de ce chef-d'œuvre de ses mains, nous verrions aussi que dans ce merveilleux travail resplendissent beaucoup mieux que dans la création du monde, ses perfections et ses attributs; de telle sorte que ni le ciel avec tous ses astres, avec toute la beauté des étoiles, de la lune et du soleil, ni la terre avec toute la variété de ses animaux, de ses plantes, de ses fleurs, de ses fruits, de toutes ses productions, sans en excepter les perfectionnements de l'art, ni la mer avec son immense étendue, la multitude et la diversité des êtres qui la peuplent, ni l'air, avec tous ses habitants ailés, ni même le ciel empyrée, avec les anges dont il est le séjour, avec l'ordre et la distinction de ses hiérarchies, avec les ministères et les fonctions qui se rapportent à la divine majesté, ni rien, en un mot, de ce que le Créateur a fait dans l'univers tout entier, ne nous en dirait autant sur sa grandeur et sa gloire, que la perfection dont a été dotée cette âme unique.

Si David a pu déclarer que Dieu est admirable dans ses saints, *Psalm.*, LXVII, 37, combien plus ne le sera-t-il pas dans la Vierge qui réunit, par un acte spécial de sa volonté, toutes les prérogatives, toutes les grâces, tous les dons répartis entre les autres saints? A cette pensée, deux observations se présentent immédiatement à l'esprit : D'abord, on se demande comment une créature de chair et de sang est capable d'une plus haute perfection que le plus élevé des séraphins; et cela, avant même qu'elle soit sortie du sein de sa mère et qu'elle ait vu la lumière du jour. On ne s'é-

tonne pas qu'un habile artiste fasse sur l'argent ou l'or des travaux délicats et merveilleux, des œuvres admirables, parce que la matière semble les appeler ou du moins les comporter très-bien par sa valeur; mais que ce même travail, bien plus un travail de beaucoup supérieur soit accompli sur l'argile, c'est ce qui nous surprend et nous émerveille. Un aigle s'élève au plus haut des airs et fend la nue, nul n'y songe, mais tout le monde s'étonnerait assurément de voir un homme quitter à peine la terre. Qu'un séraphin soit enrichi de mille grâces, orné de mille perfections, c'est dans l'ordre de sa nature; mais que ces mêmes perfections, et de plus grandes encore, se trouvent dans une âme revêtue de chair, renfermée dans un corps sujet à tant de misères, servie par des sens, dont sa pensée ne peut pas s'affranchir; que cette âme soit plus brillante que les étoiles, s'élance par-dessus tous les chœurs des anges et surpasse la beauté des séraphins, que peut-on concevoir de plus admirable?

Qu'une femme qui vit à la cour et qui n'a pas autre chose à faire qu'à tenir compagnie à la reine, soit toujours bien parée, toujours élégante et gracieuse, quoi d'étonnant? Mais qu'une femme qui ne quitte pas la cuisine, qui vit sans cesse dans la graisse et la fumée, dont les mains sont noircies par le travail et le feu, paraisse ensuite mille fois plus belle et plus élégante que les dames de la cour, qui ne serait en la voyant transporté d'admiration? Et n'est-ce pas une chose plus grande encore de voir l'âme de la sainte Vierge, quoique renfermée dans un corps mortel, comme nous venons de le dire, et servie par des sens, ne jamais souffrir, pendant l'espace de tant d'années, qu'aucun de ses sens corporels ait commis le plus léger, le plus imperceptible écart; si bien que jamais ni ses yeux, ni ses oreilles, ni son palais, ni sa langue, n'ont dépassé la ligne du devoir le plus rigoureux; et que, parmi toutes les nécessités de la vie présente, dans l'obligation de manger, de boire, de dormir, de traiter avec le prochain, d'interroger et de répondre, de travailler, de sortir de sa maison et d'entrer en rapport avec le monde, elle ait tout fait avec poids et mesure, le compas à la main, pour ainsi dire, de manière à n'avoir pas une pensée, un premier mouvement d'abattement ou de faiblesse, à ne

jamais donner au corps une miette de plus que la raison ne permet, qui pourrait n'être pas ravi d'un tel spectacle? qui jamais a vu une semblable régularité, tant de rectitude et de noblesse? Les cieux se meuvent-ils donc avec plus de concert et d'harmonie?

La seconde observation que fait naître dans l'esprit la vue d'une perfection aussi complète, porte sur le petit nombre d'exercices qui ont suffi pour la conduire à une telle hauteur. L'apôtre saint Paul parcourait le monde, prêchait aux Gentils, repoussait les attaques des Juifs, écrivait aux absents, donnait par lui-même secours aux présents; il endurait les outrages, les persécutions, les chaînes, les cachots, la faim et la soif, les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été, la nudité, l'ingratitude, la trahison, les naufrages, les mauvais traitements et la lapidation : la sainte Vierge n'accomplit aucune de ces œuvres, parce qu'elles ne convenaient pas à son sexe; les principaux exercices de sa vie, après l'enfantement et l'éducation de l'Enfant divin, étaient des exercices spirituels; elle s'adonnait surtout à la vie contemplative, sans négliger cependant, quand le devoir l'exigeait, les œuvres de la vie active. N'est-ce donc pas une chose étonnante qu'en jetant si peu d'éclat à l'extérieur, uniquement par ce qui se passait dans son âme sainte, dans le secret de son cœur virginal, elle ait acquis tant de mérites devant Dieu, et gagné, je ne dirai pas la terre entière, mais le ciel, au point d'avoir à ses pieds toute la création et les séraphins eux-mêmes? Que se passait-il donc dans cette âme le jour et la nuit? Quelles brûlantes aspirations vers Dieu, quelles méditations profondes, quels cantiques de louange et d'amour! Oh! qui aurait le regard assez pénétrant pour contempler ses pieux sentiments, ses extases, ses ravissements, ses affections divines, les illuminations de son intelligence et surtout le mystère du Saint des saints, c'est-à-dire de ce cœur inondé par la charité! Tout cela, l'Esprit-Saint le voyait lorsque, dans son amour, pour l'œuvre de sa propre bonté, il tenait ce langage : « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle! vos yeux sont comme ceux de la colombe, sans parler de ce qui est caché au dedans. » *Cant.*, IV, 1. Cela revient à dire : Vous êtes belle au dehors et belle au dedans;

vous êtes belle aux yeux des créatures, et plus belle encore aux yeux du Créateur.

Combien nous serions surpris si nous rencontrions un musicien qui, avec un simple instrument, avec une guitare de deux ou trois cordes, par exemple, exécuterait les œuvres les plus accomplies, la musique la plus harmonieuse et la plus savante, avec autant de perfection qu'un excellent musicien pourrait le faire par la combinaison des instruments les plus parfaits? Ce n'est pas assurément une merveille moins grande que la sainte Vierge, par les simples exercices de la vie contemplative, avec son cœur pour unique instrument, ait fait des choses aussi sublimes et chanté en l'honneur de Dieu des hymnes tellement suaves qu'elles ont surpassé l'harmonie de la création et les concerts des anges. On voit par là combien est inutile l'excuse de ceux qui prétendent n'avoir pas le moyen de servir Dieu, par la raison qu'ils n'ont ni richesses à distribuer aux pauvres, ni santé pour pratiquer la pénitence. Ne suffit-il pas qu'ils aient un cœur pour aimer Dieu? A quoi s'appliquaient les anciens Pères du désert, si ce n'est aux exercices de la vie contemplative? Cette inaction est ce qu'il y a de plus actif au monde; ces mains qui se reposent font plus que les mains les plus laborieuses. Au dedans d'elle-même l'âme bénit le Seigneur, le prie et l'adore; dans le secret de ses pensées elle croit, elle espère, elle craint, elle aime, elle s'humilie, elle se soumet, elle pleure, elle se console et se réjouit; tous les actes auxquels elle se livre sont d'autant plus purs qu'ils sont plus cachés, Dieu les accepte avec d'autant plus de faveur qu'on les soustrait avec plus de soin aux regards des hommes.

Pour revenir maintenant à notre sujet, telle devait être, telle devait se montrer au monde, la femme prédestinée à devenir la Mère de Dieu, pour que le moyen fût en rapport avec la fin. Aussi, de même que le temple de Salomon était l'un des plus fameux édifices du monde, parce qu'il devait servir de demeure, non à quelque prince de la terre, mais au souverain Maître du ciel; de même le temple spirituel dont nous parlons devait être incomparablement supérieur à celui-là, destiné qu'il était à des mystères

tout autrement sublimes. Toute pure et toute sainte devait être l'âme dans laquelle le Seigneur allait habiter substantiellement. Et la chair elle-même d'où le Fils de Dieu voulait tenir son humanité, que fallait-il qu'elle fût, sinon rayonnante d'innocence, exempte de toute corruption et de tout péché? Le corps du premier homme fut formé d'une terre vierge, c'est-à-dire d'une terre que la malédiction n'avait pas encore frappée; il convenait également que le corps du second Adam fût formé d'une chair virginale, que ni le péché, ni la malédiction n'eussent pas marquée de leur fatale empreinte. C'est pour cela que la Vierge était figurée par l'Arche du Testament, construite, d'après l'ordre de Dieu, avec du bois de Sétim, qui est incorruptible. *Exod.*, XXV, 10. Ainsi se trouvait symbolisée l'incorruptible pureté de cette Vierge très-sainte, arche mystique où serait renfermée la vraie manne du ciel, le pain des anges; tige admirable de Jessé, sur laquelle devait se reposer l'Esprit-Saint. *Isa.*, XI, 1, 2.

La Vierge fut encore figurée par ce trône si beau, si riche et si célèbre de Salomon, dont l'Écriture sainte dit qu'il était fait d'ivoire et revêtu de l'or le plus pur, III *Reg.*, X, 18, et qu'il n'existait rien de pareil dans aucun royaume du monde. Elle est le trône du vrai Salomon, de la sagesse substantielle du Père, du Roi pacifique par excellence, de celui qui a rétabli la paix entre Dieu et les hommes. Elle est, comme nous l'avons déjà dit, le jardin fermé, la fontaine scellée. Elle est la porte orientale du temple. Nul n'a jamais mangé du fruit de ce jardin, ni bu des eaux de cette fontaine, ni passé par cette porte mystérieuse, si ce n'est Dieu. Oui, Dieu seul possédait cette âme si belle et si sainte; lui seul veillait sur ses puissances et ses sens; il aimait à réaliser chacun de ses désirs. Le glorieux saint Augustin parle d'elle en ces termes : « Toutes les œuvres qui ont rempli la vie de la sainte Vierge avaient Dieu pour unique objet; il résidait au milieu de son cœur, selon cette parole du Roi-Prophète : Dieu est au milieu d'elle, et n'en sera jamais éloigné; le Seigneur la protégera dès les premiers rayons de l'aurore, » *Psalm.*, XLV, 5; ou bien, comme traduit saint Jérôme, au moment de la naissance du jour; ce qui signifie, dès

le premier instant de sa vie, puisqu'elle fut aussitôt pleine de grâce, enrichie de tous les dons divins. Voilà comment devait être bâtie cette maison que Dieu voulait élever à une si grande hauteur. Si le saint homme Job a pu dire de lui-même : « La miséricorde est sortie avec moi du sein de ma mère, » *Job*, XXXI, 18, que ne pourra pas dire celle qui a été la mère de la miséricorde elle-même? Si Jérémie et Jean-Baptiste furent sanctifiés avant leur naissance, l'un pour être un prophète, l'autre pour être le Précurseur et plus que prophète, que dirons-nous de cette Vierge choisie pour être la Mère du Seigneur des Prophètes; car enfin Dieu donne sa grâce à chacun selon la dignité qu'il lui destine et le ministère qu'il veut lui faire accomplir?

Telle est la fête que nous célébrons en ce jour, et dans laquelle l'Église s'est proposé plusieurs effets : Le premier est de rendre grâces à Dieu pour nous avoir donné cette véritable Mère, qui nous a rendu beaucoup plus que ne nous avait ravi la première, qui mériterait bien plutôt le nom de marâtre; celle-ci fut la cause de notre perte, tandis que celle-là est la cause de notre salut. Le second objet de cette fête, c'est d'exciter en nous un grand sentiment d'admiration pour la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu dans la création d'un si magnifique trésor, conservé dans un vase aussi fragile et délicat que l'est un cœur de femme. Le troisième est de réveiller notre volonté et d'enflammer notre cœur de dévotion et d'amour envers la sainte Vierge, afin que la connaissant mieux nous l'aimions davantage, que l'aimant nous l'imitions, que l'imitant nous l'invoquions, et que l'invoquant nous obtenions par son entremise le bonheur de la voir un jour dans le royaume de la gloire.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

RÉCIT DE L'ÉVANGÉLISTE SAINT LUC (*Luc*, II, 1 et seqq.).

CHAPITRE XIII.

« Or, il arriva en ces jours-là, qu'il parut un édit de César-Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre.

Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie.

Et tous allaient se faire inscrire chacun en sa ville.

Joseph monta aussi de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée dans la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David,

Pour être inscrit avec Marie son épouse qui était enceinte.

Et, comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis.

Et Marie mit au monde son fils, premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait plus de place pour eux dans l'hôtellerie.

Or, en la même contrée, il y avait des bergers qui gardaient tour à tour leurs troupeaux durant les veilles de la nuit.

Et voici que l'ange du Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte.

Et l'Ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.

Parce qu'il vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.

Et ceci sera un signe pour vous : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Et soudain avec l'ange parut la multitude des armées célestes louant Dieu et disant :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.

Et après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce prodige qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître.

Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie, Joseph et l'Enfant couché dans la crèche.

Ayant vu, ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant.

Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce qui leur avait été rapporté par les bergers.

Or, Marie gardait toutes ces choses, les méditant en son cœur.

Et les bergers retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit. »

I.

Considérations pieuses sur cet évangile.

Abordons maintenant le mystère. Il y a peu de circonstances dans la vie de notre Rédempteur qui soient plus touchantes et qui renferment plus d'enseignements et de merveilles ; en ce jour, dit l'Église, les cieux distillent le miel ; en ce jour a lui à nos yeux l'aurore de la rédemption nouvelle, la réparation antique ou la félicité éternelle.

Sortez donc, filles de Sion, s'écrie l'épouse dans les Cantiques, et venez voir le roi Salomon avec la couronne que sa mère a déposée sur sa tête, au jour de ses fiançailles, au jour de la joie de son cœur. *Cant.*, III, 11. O âmes religieuses, amantes du Christ, sortez maintenant de tous les soucis et de toutes les affaires du monde, recueillez tous vos sentiments et toutes vos pensées, et mettez-vous à contempler votre Salomon, le pacificateur des cieux et de la terre, non avec la couronne qu'il aura reçue de son père quand Dieu l'engendra de toute éternité et se communiqua à lui tout

entier, mais avec la couronne que lui donna sa mère quand elle l'enfanta dans le temps, et le revêtit de notre humanité. Venez voir le Fils de Dieu, non dans le sein du père, mais dans le sein de sa mère, non au-dessus des chœurs des anges, mais entre de vils animaux, non assis à la droite de la majesté dans les hauteurs, mais couché dans une crèche d'animaux; non faisant luire les éclairs et retentir le tonnerre dans le ciel, mais pleurant et tremblant de froid dans une étable. Venez célébrer le jour de ses fiançailles, jour où il sort du lit virginal, uni à la nature humaine par des liens si étroits qu'ils ne sauraient plus rompre, ni pendant la vie ni pendant la mort. Ce jour est vraiment le jour de la joie secrète de son cœur ; car, tout en pleurant à l'extérieur comme un enfant, il se réjouissait intérieurement de notre salut en sa qualité de véritable Rédempteur.

Mais pour procéder dans ce mystère avec ordre, considérez d'abord les épreuves que la très-sainte Vierge supporta durant le voyage de Nazareth à Bethléem. Le voyage était long, les voyageurs pauvres et mal pourvus, la Vierge extrêmement délicate et sur le point de se délivrer, le temps rude pour voyager, les hôtelleries fort mal disposées à cause du grand nombre d'hôtes qui arrivaient de tous côtés. Accomplissez, vous, ce saint voyage; suivez, avec la pureté et la simplicité d'un enfant, avec un cœur rempli de dévotion et d'humilité, les pas de ces pieux voyageurs ; rendez-leur tous les services que vous pourrez ; regardez-les durant le chemin, tantôt s'entretenant de Dieu, tantôt s'entretenant avec Dieu, tantôt priant, tantôt causant doucement et par cette succession d'exercices, trompant les ennuis du voyage. Voyagez donc, mon frère, en leur compagnie, afin que, après avoir partagé leurs voyages et leurs fatigues, vous partagiez ainsi la joie et la gloire du mystère.

Considérez la pauvreté et l'humilité excessives, embrassées en ce monde par le roi du ciel à sa naissance; pauvre fut la maison, pauvre la couche, pauvre la mère, pauvre le mobilier, et si pauvre que la plus grande partie de ce qui lui servit fut comme l'observe saint Bernard, empruntée à des bêtes. Tel fut le séjour que choisit le Créateur de l'univers ; telles furent les douceurs et

les commodités temporelles de ce saint enfantement et de la Vierge elle-même.

Or, tandis qu'ils étaient dans ce séjour, l'Évangéliste dit que les jours de l'enfantement de la Vierge furent accomplis, et elle arriva, cette heure désirée de toutes les nations, attendue de tous les siècles, promise en tous les temps, chantée et célébrée dans toute l'Écriture sainte; elle arriva cette heure où devait s'accomplir le salut du monde, le triomphe réparateur du ciel, la défaite du démon, la victoire de la mort sur la mort et sur le péché; cette heure qui était l'objet des larmes et des soupirs et des gémissements des saints de tout l'exil. Il était minuit, heure plus resplendissante que le milieu du jour, heure à laquelle tous les êtres étaient plongés dans le silence, et savouraient le calme et le repos de la nuit. En cette heure bienheureuse, sortit en ce monde de nouveau des entrailles de la Vierge le Fils unique de Dieu, comme un époux sortant du lit virginal de sa très-pure mère, et de quelle manière vint-il au monde? Comme le chante l'Église en ces termes : De même que le rayon de l'étoile s'en détache, sans lui ravir rien de son intégrité et de sa beauté; de même la lumière éternelle nous fut donnée par la Vierge très-sainte, laquelle n'en reçut qu'un degré plus parfait de sainteté.

Or, à cette heure bienheureuse, le Verbe tout-puissant de Dieu descendit du trône royal du ciel, dans ce séjour de nos misères, et apparut vêtu de notre chair, et escorté de toutes les peines et de toutes les infirmités, à l'exception de l'ignorance et du mal, avec lesquelles naissent les autres hommes. En sorte qu'il peut s'appliquer les paroles du Sage : « Moi aussi, je suis un homme mortel, semblable aux autres hommes, également issu de celui qui fut formé le premier. J'ai puisé dans le sein de ma mère la substance de ma chair, et après ma naissance, je reçus cet air qui est commun à tous mes semblables, et je tombai sur la même terre qu'eux. La première parole que je fis entendre fut un sanglot comme tous les autres enfants. Aucun monarque n'a eu à sa naissance une origine différente; il n'y a pour tous qu'une manière d'entrer dans la vie et d'en sortir. » *Sapient.*, VII, 1-6.

Je songe en lisant ces paroles que si l'on admire la grande hu-

milité du prince, qui énumère ainsi les misères qu'il déclare posséder en commun avec les autres hommes, elle doit paraître bien merveilleuse, l'humilité qui a porté le Créateur de toutes choses à descendre ici-bas. Quelle autre merveille encore qu'il ait bien voulu devenir un second Adam, de façon que les hommes puissent lui appliquer des paroles qui furent dites par ironie et raillerie du premier Adam. « Voilà donc Adam semblable à l'un de nous, sachant le bien et le mal. » Voilà donc le Sauveur du monde, la gloire du ciel, le maître des anges, la béatitude des hommes, la sagesse éternelle engendrée avant l'aurore, elle qui, par l'organe de Salomon, fait entendre ce magnifique langage : « Les abîmes n'étaient pas encore créés que j'étais déjà conçue : les sources des eaux n'avaient pas encore jailli, toutes les montagnes n'avaient point été assises sur leurs bases, et avant toutes les collines j'étais déjà engendrée. » *Proverb.*, VIII, 22, 24. Voilà avec un commencement celui qui n'a pas de commencement; voilà fait celui qui était l'auteur de toutes choses, sachant déjà le bien et le mal, les larmes et les peines, les épreuves, les douleurs, les angoisses, les gémissements, tout cela non un peu, mais beaucoup ; car, selon le mot d'Isaïe, il est l'homme des douleurs, et il a la science de l'infirmité. *Isa.*, LIII, 3.

Quoi de plus étonnant que cela ! O Seigneur, notre Dieu, s'écrie saint Cyprien, que votre nom est admirable dans toute la terre, en vérité vous êtes un Dieu, auteur de merveilles. Je ne m'étonne plus ni de la disposition de l'univers, ni de la solidité de la terre, quoique entourée d'un ciel mobile et de la succession des jours, du changement des saisons dans lesquelles on voit tour à tour ceci se dessécher, cela reverdir; ceci mourir, cela revivre; aucune de ces choses ne m'étonne, mais ce qui m'étonne, c'est de voir un Dieu dans le sein d'une jeune fille; ce qui m'étonne, c'est de voir le Tout-Puissant au berceau; ce qui m'étonne, c'est de voir la parole de Dieu attachée à de la chair, c'est de voir Dieu, substance spirituelle, recevoir un vêtement corporel; ce qui m'étonne, ce sont les frais énormes qu'a exigés cette œuvre. Elle pouvait être conclue en un instant : une parole du Christ pouvait racheter le monde, puisqu'une parole l'avait créé. Il faut bien que l'homme

raisonnable l'emporte en noblesse sur le monde corporel, puisqu'il a tant fallu pour le sauver.

Les autres mystères me laissent néanmoins respirer, mais ici le saisissement et la frayeur ravissent tous mes sens et je m'écrie avec le Prophète : « Seigneur, j'ai entendu vos paroles, et j'ai craint, j'ai considéré vos œuvres et j'ai été glacé de crainte. » *Habac.*, III, 1. Vous avez bien raison d'être épouvanté, ô prophète. Quoi de plus propre à épouvanter que le fait rapporté en ces quelques mots par l'Évangéliste : « Elle mit au monde son premier-né, elle l'enveloppa de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas d'autre endroit dans l'hôtellerie. » O mystère touchant plus facile à sentir qu'à exprimer et qu'il faudrait non expliquer par des paroles, mais adorer dans l'admiration du silence! Quoi de plus étonnant que de voir le Seigneur dont les étoiles du matin chantent les louanges, celui qui est assis sur les chérubins, qui vole sur l'aile des vents, qui tient suspendu à ses trois doigts le globe de la terre, qui a pour trône le ciel, et la terre pour escabot de ses pieds, vouloir d'un tel degré de pauvreté qu'en naissant en ce monde il a été enfanté par sa mère dans une étable et couché dans une crèche, faute de lieu plus convenable ! Quelle personne obscure a jamais été réduite à une telle pauvreté qu'elle ait dû, faute d'autre abri, entrer dans une étable pour se délivrer et coucher son enfant dans une crèche ? Qui a réuni ces deux extrêmes si opposés : Dieu et une crèche ? Quoi de plus vil qu'une crèche, elle est destinée aux animaux ; quoi de plus élevé que Dieu, qui est assis sur les chérubins ! Comment l'homme n'est-il pas hors de lui-même en considérant ces deux choses si différentes, Dieu et une crèche, Dieu tremblant de froid, Dieu enveloppé de langes, Dieu versant des larmes !

O roi de gloire, ô miroir d'innocence, quel rapport y a-t-il entre vous et ces afflictions, entre vous et le froid et la nudité, entre vous et les larmes, entre vous et le tribut et le châtiment de nos péchés ? O charité, ô piété, ô miséricorde incompréhensible de notre Dieu ! Que ferais-je, ô mon Dieu, comment vous remercier ! Comment répondre à une telle bonté ! Avec quelle humilité servir une humilité pareille ; avec quel amour un tel amour ? Comment recon-

naître un semblable bienfait. Je me vois environné de tous côtés d'une infinité d'obligations ; je me vois comme noyé sous les flots de vos bienfaits et aucun moyen ne m'apparaît de me délivrer d'un si pesant fardeau. Je me figurais auparavant que quiconque vous offensait, méritait mille enfers ; maintenant, après avoir reçu des grâces si nouvelles et si grandes, il n'y a pas de peine de laquelle ne soit digne celui qui ne vous aime pas. Béni soyez-vous à jamais, ô mon Dieu, de m'avoir saisi avec de telles chaînes, d'en avoir ainsi usé avec mon cœur pour l'attirer à vous, d'avoir employé de tels bienfaits et de tels mystères, pour m'enflammer de votre amour, me confirmer dans l'espérance, me faire aimer les épreuves, la pauvreté, l'humilité, le mépris du monde et la croix : « Le Seigneur réside en son saint temple, dit le Prophète ; le Seigneur tient son trône dans le ciel. » *Psalm.*, x, 5. Comment a-t-il changé le temple contre une étable? Comment a-t-il changé le ciel en une crèche ? Pour moi, lorsque les saints étaient dans la contemplation, ravis et anéantis en Dieu, je crois bien qu'ils considéraient cet étonnant prodige, ce témoignage admirable de la bonté et de la charité divines.

Et non-seulement les hommes, mais si Dieu lui-même pouvait être ravi hors de lui, nous dirions que cela lui est arrivé dans le cas présent, du moins étaient-ce les sentiments des philosophes mondains, lorsqu'ils qualifiaient de folie la prédication de l'Évangile, regardant comme impossible que cette substance très-haute et très-simple eût voulu se souiller en s'assujettissant à des peines, à des misères aussi grandes. C'est pourtant à ce point que sont arrivés la bonté, la miséricorde et l'amour de Dieu pour les hommes, il en est venu à des actes qualifiés par les hommes eux-mêmes de folie. Un sage a dit fort bien : « Aimer et rester sensé, Dieu même en serait incapable. » C'est ainsi que nous voyons Dieu bien qu'incapable d'une pareille chute, sortir de lui au jugement des hommes et transformé en homme, prenant ce qu'il n'était pas dans son amour extrême, sans cesser d'être ce qu'il était. Noé, après le déluge, planta une vigne et but tant de vin qu'il perdit le sens et qu'il devint pour son fils un sujet de raillerie. *Genes.*, IX., 21. Vous aussi, ô mon Dieu, avez planté les hommes en ce monde comme

les sarments d'une vigne, et vous les avez tellement aimés, que vous êtes devenu comme hors de vous, et que vous êtes mort un jour sur une croix, traité avec dérision par votre propre peuple.

II.

Considérations pieuses sur les vertus que nous offre le Christ dans la crèche.

Si vous continuez à considérer cette sainte crèche, vous y trouverez des motifs pour toute sorte de vertus, en même temps que vous connaîtrez mieux la bonté souveraine et l'amour de notre Dieu. C'est là que vous apprendrez l'humilité du cœur, le mépris du monde, les mortifications corporelles, le dépouillement et la pauvreté spirituels si exaltés dans l'Évangile. Car il savait bien, ce médecin et ce maître céleste, quelle innocence et quelle paix sont le partage du pauvre d'esprit, et quels troubles, quelles sollicitudes, quel souci traîne après lui l'amour déréglé des richesses. C'est pour cela que la première leçon qu'il nous donne du haut de son berceau et de sa crèche, comme du haut d'une chaire sacrée et divine, la première parole qu'il nous fait entendre, c'est une condamnation de la cupidité, racine de tous les maux, et un éloge de la pauvreté d'esprit et de l'humilité, source de tous les biens. Voilà, dit un docteur, ce que nous prêchent cette crèche, ces langes, la pauvreté de cette maison et de cette étable. O maison fortunée ! ô étable plus précieuse que tous les palais royaux, étable où Dieu a posé la chaire de la céleste philosophie, où le Verbe de Dieu devenu muet, nous parle un langage d'autant plus clair que son silence est plus profond. Aussi, ô mon frère, voulez-vous être vraiment philosophe, ne quittez pas cette étable où le Verbe de Dieu pleure silencieusement, pleurs dont l'éloquence surpasse infiniment celle de Cicéron, et le langage harmonieux des anges du ciel. La splendeur de la gloire du Père est enveloppée de langes ; mais ces langes doivent effacer les souillures de nos péchés. Le pain des anges est nourri d'un peu de lait, mais ce lait produit la simplicité des humbles jusqu'à ce qu'elle arrive à une entière perfection. C'est là que ce même pain des anges nous est offert, nourriture des âmes

pieuses, qui leur donne la force de porter les fardeaux des divins commandements.

Ces biens et une foule d'autres nous sont représentés et communiqués dans ce mystère, ce qui faisait dire à un docteur : « Quelle est glorieuse et aimable votre naissance, enfant Jésus! Elle sanctifie notre naissance à tous; elle déjoue les piéges de l'ennemi, réforme la nature corrompue, déchire la cédule de notre condamnation; en sorte que quiconque est affligé de sa naissance coupable peut, s'il le veut, renaître au salut. En vérité vous êtes l'enfant de la miséricorde, vous que la miséricorde seule a fait enfant. En vous la miséricorde et la vérité se sont rencontrées. En vérité vous êtes né, enfant miséricordieux, non pour vous, mais pour nous; car en naissant vous vous êtes proposé à notre guérison et non votre accroissement. C'est pourquoi il nous est bien doux de contempler un Dieu enfant, d'autant plus que nous y trouvons en outre un remède puissant et efficace à nos plaies. »

Malgré tout j'en reviens toujours de préférence à ce point-ci, que Dieu en devenant semblable aux hommes a voulu devenir plus aimable aux yeux des hommes, la ressemblance étant un principe d'amour. En conséquence, je ne puis contenir ma joie lorsque je vois la souveraine Majesté couvrir de ma chair sa nature divine et me faire part, non pour une heure mais pour jamais des trésors, de sa gloire. Mon Seigneur est devenu mon frère : et voilà que la crainte dont j'étais pénétré envers mon Seigneur le cède à l'amour que j'éprouve pour mon frère. O mon Dieu, j'entends dire bien volontiers que vous régnez dans le ciel; mais il m'est bien plus doux d'entendre dire que vous naissez sur la terre : cette considération ravit tous mes sentiments, et le souvenir de ce bienfait embrase mon cœur d'amour. Le Seigneur était dans le ciel écoutant louer et chanter sa gloire, accomplissant des prodiges en haut et en bas et dans les abîmes. Pour moi j'étais plongé dans la fange, rempli de misères et de douleurs et désespérant d'être jamais libre. Il était dans la gloire et moi dans les ténèbres, il était admirable et moi misérable. Or, celui qui était admirable aux yeux des anges a incliné les cieux, est descendu et devenu le conseiller des hommes. A la majesté a succédé la miséricorde. Il a caché sa

pourpre royale sous le sac de ma misère, et il s'est abaissé sans répugnance jusqu'à l'abîme où je me trouvais. J'étais plongé dans les profondeurs de la boue; il a étendu son bras vers l'œuvre de ses mains, m'a retiré du sein des eaux; après m'en avoir retiré, il m'a purifié; après m'avoir purifié, il m'a vêtu; après m'avoir vêtu, il m'a réhabilité; après m'avoir réhabilité, il m'a confirmé dans ce nouvel état. Enfin il a remédié à tous mes maux. Il m'a donné la main par sa naissance, il m'a tiré à lui par sa prédication; il m'a purifié par sa mort; il m'a vêtu par sa résurrection; il m'a réhabilité en montant au ciel; il m'a confirmé en envoyant le Saint-Esprit, et de la sorte tous mes maux ont été guéris.

La suavité et la miséricorde du Sauveur, d'ailleurs ineffables, éclatent particulièrement dans son enfance, alors qu'il se montre à nous avec des membres si tendres sous cette chétive apparence. Voilà Dieu suspendu au sein d'une jeune fille, enveloppé de langes, et quand sa mère défait ses langes, il étend ses petits bras et ses petits pieds, sourit à sa mère, fixe sur elle ses doux regards, la réjouit par sa seule vue; et abîme de suavité par essence, il devient encore plus suave par son corps si tendre; incomparable douceur, piété ineffable! Quoi! le Dieu qui m'a créé est devenu enfant pour mon amour! Celui dont on disait autrefois : « Dieu est grand et digne de toutes louanges, » que l'on en dise maintenant : « Dieu est enfant et souverainement aimable. »

III.

Pieuses considérations des vertus que pratiqua la sainte Vierge en assistant à ce doux mystère.

Après avoir contemplé le fils, contemplons aussi la mère à laquelle revient une part importante dans ce mystère. Considérez donc l'allégresse, la dévotion, les larmes, l'empressement de cette souveraine, et voyez avec quelle perfection elle exerce les deux perfections de Marthe et de Marie. Voyez avec quelle sollicitude et quelle diligence elle s'occupe de tout ce qui regarde l'enfant; elle le prend dans ses bras, l'enveloppe, défait ses langes, l'embrasse, l'étreint, l'adore, le caresse et lui présente la mamelle; tout

cela était pour elle une source de joie, car cet enfantement fut exempt de douleurs et d'opprobres. On n'eut besoin, dit saint Cyprien, d'aucune de ces purifications en usage parmi les femmes en couche : la mère du Sauveur fut à l'abri de toute injure; son enfantement fut sans douleur, de même que sa conception fut l'œuvre exclusive de la puissance divine. Le fruit parvenu à sa maturité se détacha de l'arbre qui le portait : il ne fut pas nécessaire de l'arracher de force, car il s'offrait à nous de lui-même. Il n'y eut aucun tribut à payer dans cette délivrance; et de même qu'il n'y avait pas eu de volupté dans la conception, il n'y eut point de douleur expiatoire dans l'enfantement. Il ne convenait pas qu'une femme innocente fût punie sans motif. La divine justice ne permettait pas que le sanctuaire du Saint-Esprit subît les ignominies des autres femmes, car Marie avait de commun avec elle la nature seule et non la faute.

Les meubles manquaient complétement dans cette étable, mais y en eût-il eu, ils n'eussent point fixé les regards; la présence de l'enfant absorbait de telle sorte les yeux de ceux qui entraient, que l'on apercevait en lui la réunion de tous les yeux, et que l'on n'était nullement tenté de demander aux créatures ce que l'on découvrait dans cet enfant tout-puissant. Mais ce qui ne faisait pas défaut c'était le ministère des anges et la présence du Saint-Esprit. Il y était sans doute cet Esprit divin, il y prenait possession de son palais, parait le temple qu'il s'était dédié, veillait sur son sanctuaire, honorait cette couche virginale, comblait d'inestimables consolations cette âme très-simple, éloignait d'elle les insultes des pensées étrangères, de façon à ce que la loi de la chair ne contredît pas en elle la loi de l'esprit, et que rien ne vînt troubler la paix de son cœur. Cependant le divin enfant puisait au sein de sa mère ce lait formé par le ciel, et de cette source sacrée coulait dans sa bouche une pure liqueur. Le cœur de la mère était inondé de délices qui surpassaient son entendement; une joie merveilleuse s'élevait en elle, lorsque d'un côté sa dévotion et son humilité virginales, de l'autre la bénignité et la suavité de Dieu se rencontraient dans un seul et même sentiment.

IV.

Pourquoi dans ce mystère on y voit manifestée à ce point la gloire et l'humilité du Christ, Notre-Seigneur.

Maintenant que nous avons contemplé la crèche, ouvrons nos oreilles pour entendre la musique des anges. L'Évangéliste raconte qu'à peine l'un d'entre eux achevait d'annoncer aux bergers ces touchantes nouvelles, que la multitude de l'armée des cieux se mit à chanter tout d'une voix et à louer Dieu en disant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » A-t-on jamais vu réunis ensemble tant d'humilité et tant de gloire! Comment se trouver au milieu des animaux et être en même temps chanté par les anges, habiter dans une étable et resplendir dans le ciel? Qui peut être si haut et si bas à la fois, si grand et si petit? Petit en la chair, petit dans l'étable, petit dans la crèche, mais grand dans le ciel, puisque les étoiles lui obéissent; grand dans les airs où les anges le chantent; grand sur la terre où Hérode et Jérusalem tout entière sont dans la crainte. Or, que signifie dans un même mystère d'une part tant d'humilité, de l'autre tant de gloire; que signifient ces extrémités réunies ensemble par la sagesse de Dieu?

Or écoutez, mon frère, la clef de ce mystère. Il y a deux choses dans la personne du Christ que vous ne devez jamais perdre de vue, à savoir : qui il était et pourquoi il venait. Si vous considérez qui il était, il était digne de toute gloire et de tout honneur, car il était fils unique et naturel de Dieu. Mais si vous considérez ce pourquoi il naît, l'humilité et la pauvreté la plus grande lui conviennent à merveille, car il venait guérir notre orgueil. Aussi faites-y bien attention dans toutes les circonstances de sa vie très-sainte, vous verrez toujours ces deux choses, une grande humilité et une grande gloire. C'est une grande humilité pour un Dieu d'être conçu et renfermé dans le sein d'une femme : mais il est extrêmement glorieux que la conception soit l'œuvre de l'Esprit-Saint, que la mère reste vierge avant l'enfantement, pendant l'enfantement et après l'enfantement. Ce fut une grande humilité de

naître dans une étable, mais il était glorieux de resplendir dans le ciel. Ce fut une grande humilité de se trouver parmi les animaux, mais il était extrêmement glorieux d'être loué et chanté par les anges. Ce fut une grande humilité d'être circoncis comme un pécheur, mais il était glorieux de recevoir le nom de Sauveur. Ce fut une grande humilité de venir recevoir le baptême avec les publicains et les pécheurs; mais il fut extrêmement glorieux de voir les cieux s'ouvrir, l'Esprit-Saint descendre sous la figure d'une colombe, d'entendre retentir la voix du Père et le témoignage de saint Jean-Baptiste. Enfin ce fut une grande humilité de souffrir et de mourir sur une croix, mais il fut extrêmement glorieux de voir le ciel s'obscurcir, la terre trembler, les rochers se fendre, les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, les éléments rendus sensibles à ce douloureux spectacle.

Et les choses devaient être ainsi : il le fallait d'une part pour remédier à la grandeur de notre orgueil, et de l'autre pour honorer la dignité de la personne qui venait y porter remède. Ce qu'était le Sauveur exigeait ceci. Ce pourquoi il venait réclamait cela. Aussi saint Jean a dit à un point de vue : « Nous avons vu la gloire de ce Seigneur, c'est-à-dire la grandeur de ses merveilles, elle était digne du Fils unique du Père, et ses œuvres étaient des œuvres divines. » A un autre point de vue Isaïe a dit : « Nous l'avons vu et il ne paraissait pas ce qu'il était; et nous avons désiré de le voir, lui le plus méprisé des hommes, homme de douleurs et connaissant les infirmités. »

Que si l'une de ces choses se rapporte à sa gloire et l'autre à notre édification, regardez-y bien, et vous verrez que l'une et l'autre ont pour but notre bien; l'une forme nos mœurs et l'autre confirme notre foi. En conséquence, l'humilité du Christ vous scandalise-t-elle et seriez-vous tenté de ne pas croire à la divinité de Celui que vous voyez autant humilié, considérez la gloire qui accompagne sa timidité, et vous comprendrez qu'il n'est point indigne de la majesté de Dieu de s'humilier d'une façon si glorieuse. Vous semble-t-il indigne d'un Dieu de naître d'une femme; vous cesserez de le croire en regardant la gloire qui entoure sa naissance. Vous semble-t-il indigne de lui de mourir; il ne l'est

pas de mourir avec d'aussi glorieuses marques. Sa mort nous a découvert la grandeur de sa bonté; et les circonstances qui l'ont accompagnée nous ont découvert la gloire de sa puissance. Par l'une de ces choses, comme nous le disions, il forme nos mœurs et nous embrase d'amour; par l'autre, il éclaire nos entendements et consolide notre foi. C'est pourquoi ce Sauveur n'est pas moins beau dans ses bassesses que dans sa gloire pour celui qui sait y regarder. Il est beau dans le ciel et beau dans l'étable; il est beau sur le trône de sa gloire et beau dans la crèche de Bethléem; beau parmi les chœurs des anges et beau parmi les animaux.

Il y a encore plus : si les anges en ce jour célébrèrent ce mystère par des chants et des louanges solennelles et chantèrent avec reconnaissance la rédemption qui nous venait du ciel, quoiqu'elle ne les concernât pas, que devrons-nous faire, nous qui en avons bénéficié? S'ils rendent grâces pour un bienfait accordé à autrui, que devrons faire ceux qui ont recueilli le fruit de cette réparation?

SERMON

OU L'ON FAIT VOIR QUE LES CHUTES PUBLIQUES DE QUELQUES PERSONNES DE BONNE RÉPUTATION NE DÉTRUISENT PAS LE CRÉDIT QUE MÉRITE LA VERTU DES BONS ET NE DOIT PAS AFFAIBLIR NI FAIRE CESSER LES BONNES RÉSOLUTIONS DES FAIBLES.

Ce sermon a été composé par le R. P. Louis de Grenade, de l'ordre de saint Dominique, sur la fin de ses jours.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

De tout temps on a vu les ministres de la divine parole secourir l'Église par leur doctrine dans ses nécessités spirituelles : de là, cette foule de livres qui en divers temps ont été composés contre différentes hérésies, de là, ces traités sur la divine Providence contre ceux qui l'ont niée à cause des calamités et des désordres de la vie humaine, et ils ne se sont pas bornés à des ouvra-

ges; ils se sont surtout efforcés de remédier à ses nécessités par la doctrine de leurs sermons, et de désillusionner les gens de peu d'instruction. Or, moi aussi à la vue des misères qui se sont présentées de nos jours, misères auxquelles les prédicateurs et les ministres de la divine parole doivent subvenir, me trouvant par des raisons d'âge dans l'impossibilité de le faire de cette manière, j'ai voulu, avec la grâce de Dieu, y remédier en quelque chose, la plume à la main, suppliant Notre-Seigneur du fond du cœur de vouloir bien attacher à cet écrit la vertu de pénétrer les âmes de ceux qui le liront, et de leur faire connaître clairement la conduite qu'ils doivent tenir en pareille circonstance. Et si cet écrit ne suffit pas pour réprimer ceux qui en des cas semblables s'expriment avec peu de charité et beaucoup d'intempérance, du moins servira-t-il aux faibles et aux pusillanimes, et avec le secours du Seigneur les empêchera-t-il de perdre courage et de renoncer à leurs bonnes œuvres et à leurs saints propos.

SUJET DU SERMON SUIVANT.

La chute d'une personne qui jouit d'une réputation de vertu dans quelque faute ou erreur publique, a pour principale conséquence deux maux déplorables : premièrement la vertu des hommes vraiment bons est discrétée; les ignorants concluent que l'on ne doit plus compter sur la vertu de personne, puisque celui qui paraissait si solidement vertueux a fait une si lourde chute; en second lieu les faibles se découragent et se relâchent; ils en prennent occasion de retourner en arrière et de renoncer à leurs pieux exercices. Dans ces cas, si les jugements des hommes sont divers, leurs dispositions et leur sentiment le sont aussi : les uns gémissent, les autres rient, d'autres se découragent; les bons gémissent, les méchants rient. Les faibles se découragent et se refroidissent dans la vertu et le vulgaire se scandalise. Or, c'est de tout cela que je prétends m'occuper dans le sermon qui suit, où je vais essayer avec l'aide et l'assistance de Notre-Seigneur, d'indiquer à tous les fidèles quels doivent être selon Dieu et une droite raison, leurs sentiments et leur conduite.

SERMON DU VÉNÉRABLE P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Quis infirmatur et ego non infirmor?
Quis scandalisatur, et ego non uror?

Qui est faible, sans que je sois faible avec lui?
Qui est scandalisé, sans que je brûle?
(II *Corint.*, XI, 29).

CHAPITRE XIV.

Dans une pieuse prière de notre glorieux père saint Thomas, l'une des principales grâces et vertus qu'il y demande est de ne jamais défaillir parmi la prospérité et l'adversité de cette vie, dont les vicissitudes sont si nombreuses; mais d'accueillir la prospérité avec actions de grâces et l'adversité avec patience, de façon à éviter dans l'une l'enflure et l'orgueil, et dans l'autre le découragement et la faiblesse. Laissons de côté la prospérité de laquelle notre temps est si éloigné, et occupons-nous de l'adversité qui nous environne de toute part.

Parmi les calamités, les unes sont corporelles, par exemple, les guerres, les famines, les pestes; les autres sont spirituelles et touchent plus au vif : telles sont les hérésies qui combattent la foi, les mauvais exemples et la vie déréglée des méchants qui portent préjudice aux bonnes mœurs. Les exemples, qui consistent dans les actes et les paroles des méchants, exercent une influence si pernicieuse que ces paroles se propagent comme un cancer, et que ces actes empoisonnent et tuent les âmes pour lesquelles le Christ a répandu son sang. Ce qui faisait dire à saint Bernard : « Puisque le Sauveur a donné son sang comme prix et rédemption des âmes, ne vous semble-t-il pas plus coupable celui qui, par ses mauvais propos ou ses mauvais exemples, éloigne les âmes de son service, que celui qui a répandu le sang offert pour elles? Si le démon est qualifié d'homicide dans l'Évangile parce qu'il immole les âmes en les excitant au péché, ne sera-t-il pas également ho-

micide celui qui les y excite également par ses mauvais propos, sa mauvaise vie et ses mauvais exemples ? »

Mais de tous les mauvais exemples que l'on rencontre dans la vie humaine, le plus pernicieux se présente lorsqu'une personne, en grande réputation de sainteté, vient à tomber publiquement dans un péché; c'est alors que les bons gémissent, que les méchants rient, que les faibles perdent courage, et que tous, pour ainsi dire, se scandalisent et perdent confiance dans la vertu des bons.

Or, je ne saurais opposer de réponse plus efficace, en pareil cas, que celle donnée par saint Augustin à l'occasion de la chute d'une des personnes qui était entrée dans sa compagnie, et qui observait sa règle. Le saint docteur, blâmant le scandale du peuple, s'exprimait en ces termes : « Dites-moi, mes frères, est-ce que par hasard ma maison est meilleure que l'arche de Noé, dans laquelle, parmi les trois enfants de ce saint patriarche, il y en eut un de prévaricateur ? Est-ce que par hasard elle sera meilleure que la maison du patriarche Jacob, dans laquelle, sur les douze fils qui y habitaient, un seul, Joseph, mérita des louanges ? Est-ce que par hasard elle serait meilleure que la maison du patriarche Isaac, et cependant des deux fils qui lui naquirent en même temps, l'un fut élu et l'autre réprouvé de Dieu ? Serait-elle meilleure que la maison de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? et cependant des douze apôtres qu'il choisit l'un fut traître et le vendit. Serait-elle meilleure que la société des sept diacres ? et pourtant parmi ces hommes remplis du Saint-Esprit, et auxquels les apôtres confièrent le soin des pauvres et des veuves, il y en eut un, nommé Nicolas, qui devint hérésiarque. Serait-elle meilleure que le ciel lui-même, qui fut témoin de la chute d'un si grand nombre d'anges ? Serait-elle meilleure que le paradis terrestre, qui vit tomber les premiers parents du genre humain, qui avaient été favorisés, dès l'instant de leur création, de la justice et de la grâce originelles ? »

De ces paroles de saint Augustin, tirons deux conséquences : En premier lieu, personne ne doit être étonné, ni regarder comme une chose nouvelle, que dans toutes les conditions, quelque par-

faites qu'elles soient, il y ait quelques pécheurs ; en second lieu, nous ne devons pas juger par ceux qui tombent de ceux qui persévèrent. Et, en effet, nous en avons vu la preuve dans les exemples cités tout à l'heure, où, pour quelques-uns qui ont failli, un grand nombre d'autres ne sont pas déchus de leurs vertus. Cela nous fera comprendre combien sont peu raisonnables les gens qui s'étonnent et se scandalisent de la chute d'une personne notable. Qui fut plus saint que David, cet homme choisi de Dieu, conforme à sa volonté, rempli de l'esprit des prophètes ; et pourtant nous savons combien sa chute fut honteuse. Qui fut plus sage que Salomon, dont la science et les ouvrages furent si merveilleux; et cependant nous le voyons descendre si bas, qu'il en vient à adorer les idoles ?

Des exemples semblables, nous pourrions en citer un grand nombre, car les histoires ecclésiastiques en sont remplies. Il nous suffira d'en rapporter un que l'on trouve au commencement de la vie des Pères du désert. « Il y avait un moine qui demeurait au plus profond des déserts ; il y avait passé de longues années dans la pratique des austérités et des vertus les plus remarquables. Dieu l'avait favorisé de plusieurs révélations et de l'esprit de prophétie. En outre, au bout de longues années passées dans de saints exercices, le Seigneur le favorisa tellement qu'il chargea ses anges de veiller à sa nourriture; de sorte que le moment du repas arrivant, il trouvait au fond de la caverne un pain extrêmement blanc et délicieux, dont il faisait sa nourriture en rendant grâces à Dieu, et il passait le reste du jour à réciter des hymnes et des prières. A la vue de ces faveurs extraordinaires, il se mit à concevoir la pensée qu'elles étaient le prix de ses bonnes œuvres. Et comme la parole de Salomon est parfaitement juste, que, avant la chute, le cœur de l'homme commence par s'élever, le démon choisit ce moyen pour solliciter notre religieux au mal et lui tendre des embûches. Je laisse de côté la marche de cette tentation qui fut très-longue. Enfin il s'alluma dans le cœur du solitaire une flamme sensuelle tellement dévorante, qu'il se résolut à quitter le désert ; il le quitta, en effet; mais au milieu de la route Notre-Seigneur vint à lui et le fit renoncer à son mauvais dessein. » On

peut voir par là combien peu l'on a de raison pour être scandalisé des chutes contemporaines, puisque ce spectacle est si vieux et si ordinaire.

Il n'est pas raisonnable non plus que, pour quelques-uns qui tombent, nous condamnions tous les autres ; et que de la sainteté simulée des uns, nous concluions que les autres leur ressemblent. Dans l'ancienne loi, il y a eu bien des faux prophètes, beaucoup plus que de vrais ; mais ces faux prophètes, quelque nombreux qu'ils soient, ne nous empêchent pas de recevoir ceux qui sont vrais ; par exemple, les quatre grands prophètes, les douze petits et quelques autres encore. Mais si les méchants de ce temps-là, quoique très-nombreux, n'ont pas dépouillé les bons du crédit qu'ils méritent, à plus forte raison le grand nombre des bons qui aujourd'hui persévèrent, ne doit-il pas être discrédité pour quelques-uns qui tombent. Au commencement de l'Église aussi, il y a eu beaucoup de faux apôtres ; saint Paul s'en plaignait lorsqu'il disait qu'il y avait des ouvriers trompeurs qui se transfiguraient en apôtres véritables du Christ. Mais, ajoute-t-il, il n'est pas étonnant, puisque Satan se transfigure lui-même en ange de lumière, que ses ministres s'efforcent de simuler les véritables ministres du Christ. N'importe, sa fin, conclue-t-il, sera conforme à ses œuvres. II *Corinth.*, XI. Les choses étant ainsi, quelle erreur ce serait de notre part de refuser aux vrais apôtres toute croyance, à cause de l'hypocrisie de ces faux apôtres.

De même parmi les disciples de Jésus-Christ, il y en a eu qui se sont scandalisés de sa doctrine et qui ont abandonné son école : ce qui fit dire par le Sauveur à ceux qui restaient : « Et vous aussi, voulez-vous vous en aller ? » A quoi saint Pierre répondit au nom de tous : « Où irions-nous, Seigneur ? vous avez la parole de la vie éternelle. » Mais encore que ceux-là se fussent scandalisés et retirés, les douze restèrent et avec eux les soixante-dix disciples, qui prêchèrent ensuite la bonne nouvelle de l'Évangile. Il y a eu aussi des solitaires victimes des piéges du démon ; mais nous ne devons pas juger par eux des autres Pères du désert.

Mais abaissons-nous aux choses humaines. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une femme mariée et honorable sera surprise

en adultère? cependant nous ne condamnons pas pour cela toutes les femmes mariées. Et si on les condamnait pour quelques-unes, ce serait de la folie; or il n'est pas moins insensé pour un bon qui fait une chute ou un hypocrite qui se découvre, d'estimer tels tous les autres. A ce propos, nous citerons ce qui arriva au prophète Élie, caché dans une caverne, lorsqu'il fuyait la reine Jézabel qui voulait le mettre à mort. Dieu qui n'abandonne jamais ses serviteurs persécutés, lui apparut et lui dit : « Que fais-tu là, Élie? Élie répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive, que je suis demeuré seul et que l'on cherche encore à m'ôter la vie. Le Seigneur lui répondit, et lui dit entre autres choses : Tu n'es pas le seul qui aie gardé, comme tu le penses, la foi en moi; dans ce peuple, que tu regardes comme perdu, et qui l'est en effet, je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » III *Reg.*, XIX, 14, et seqq. Cette réponse on peut la faire avec raison à ceux qui, pour une seule chute publique, croient que tout est perdu et que l'on ne doit plus compter sur personne, quelque vertueux que l'on paraisse, Dieu gardant toujours bien d'autres serviteurs que le monde ne connaît pas. D'ailleurs ce jugement tourne au préjudice de ceux qui le portent : par suite de la triste opinion qu'ils ont des bons, ils se privent du fruit qu'ils pourraient retirer de leurs doctrines et de leurs exemples; outre que ce jugement est téméraire, et qu'il émane d'intelligences courtes et trop empressées, et qu'il fait injure aux justes qui doivent être l'objet d'une grande vénération, puisqu'à la vertu seule, sont dus l'honneur et le respect. De pareils jugements sont condamnés par le pape Zéphirin, qui, dans son décret, s'exprime ainsi : « C'est une chose téméraire de la part des hommes, de juger les secrets des cœurs et des intentions; et lorsqu'on ne voit au dehors que des œuvres bonnes, il y a témérité de condamner les personnes pour un simple soupçon, étant certain que Dieu connaît le fond de nos cœurs. » D'après Aristote, l'une des causes des erreurs où les hommes tombent dans leurs jugements, vient de ce qu'ils ne considèrent pas tout l'objet sur lequel ils se

prononcent, et qu'ils forment aisément leurs jugements après en avoir examiné un aspect, à l'exclusion des autres. C'est là un des moyens dont le démon se sert habituellement pour réduire un grand nombre de personnes.

Nous en avons un exemple dans Balaam et dans le roi des Madianites; celui-ci voyant que Balaam, considérant l'armée entière des enfants d'Israël, campés dans une vallée, frappé de sa beauté, se mettait à la bénir et à l'exalter, le monarque qui avait amené le prophète pour maudire les Hébreux, indigné de cette conduite, lui dit : « Allons dans un autre endroit, d'où vous verrez une partie de ce peuple, et non ce peuple tout entier, et alors vous le maudirez. » *Num.*, XXIII. Or le démon fait la même chose pour nous séduire; il nous détermine, en de pareils cas, à ne voir que la chute d'une personne et à ne pas remarquer la persévérance d'une foule d'autres. Et de la sorte, sans plus de délibération, nous nous mettons à juger avec précipitation; ce qui fait dire à bon droit aux juristes : que la précipitation dans le jugement des choses est préjudiciable à l'expression de la vérité.

L'homme qui désire se sauver demandera ce qu'il doit faire en ces conjonctures; l'Apôtre disant que pour ceux qui aiment Dieu, tous les événements ont l'issue la plus favorable, je répons qu'en ces conjonctures, ce qu'il faut faire avant tout, c'est ne pas condamner son prochain, mais craindre pour soi-même, profiter de l'exemple d'autrui, et considérer que si une âme est tombée d'une si haute perfection, elle est bien près de la chute, celle qui n'est pas parfaite. Les serviteurs de Dieu ne prennent point occasion des chutes de ce genre pour s'estimer eux-mêmes et mépriser ceux qui sont tombés, mais pour vivre à l'avenir avec plus de crainte et de défiance de soi-même, et pour se dire au fond du cœur : Et moi aussi je suis homme comme lui, conçu dans le péché comme lui, sujet aux mêmes tentations que lui; je n'ai pas reçu de Dieu plus de promesses que lui; je vogue sur le même océan que lui et je n'ai pas encore rencontré un abri sûr; j'ignore si j'aurai la grâce de persévérer jusqu'à la fin, et je sais qu'on ne saurait la mériter, Dieu la donnant à ceux qui le servent : cela étant, pourquoi ne serais-je pas exposé au même péril qu'un tel et un tel.

L'Apôtre me prévient bien à propos, quand il dit : « Celui qui s'imagine être debout, qu'il prenne garde de ne pas tomber. » David est tombé, Salomon aussi, que deviendrais-je, tout pauvre que je suis ! Tel est le fruit qu'un humble serviteur de Dieu retire de semblables chutes : plus de crainte, plus d'humilité, plus de souci pour fuir les occasions capables de le faire tomber, et pour ne pas condamner la multitude des bons à cause du mauvais exemple d'un seul.

Et qu'il veille bien, celui qui désire ne pas se tromper en de pareils cas, de ne pas s'indigner contre celui qui est tombé : qu'il lui porte plutôt compassion et qu'il ne perde pas l'espérance de son amendement : bien souvent les grandes chutes deviennent l'occasion de grandes pénitences et de changements de vie remarquables. Il est écrit dans la vie des Pères du désert qu'une religieuse, après vingt ans d'une vie parfaite, vint à faire une chute extrêmement honteuse. Désespérée et pleine d'horreur pour elle-même, elle alla continuer de se perdre dans le monde. Un saint moine, son oncle, nommé Abraham, l'ayant tirée de cet état par un moyen extraordinaire, la pénitence qu'elle fit fut telle qu'au bout de trois années elle opéra des miracles. L'exemple du roi Manassès est encore plus frappant. Ce prince avait rempli Jérusalem du sang des prophètes, comme nous l'apprend l'Écriture sainte, entre autres crimes il fit scier le grand prophète Isaïe ; pour ces péchés il fut captif à Babylone et jeté dans les fers : ce châtiment lui ouvrit les yeux que le péché lui avait fermés. Sa pénitence fut telle qu'elle lui obtint non-seulement d'être délivré de ses fers, mais encore il fut ramené dans son royaume : quant à celui-ci, il avait été livré à tant de désordres et à une si honteuse idolâtrie, que pour ces crimes dont Manassès fut le principe, la nation fut détruite et transportée captive à Babylone, quoique le monarque fût rétabli sur son trône. Telle est la miséricorde de Dieu ; telle est l'efficacité de la pénitence après les plus grandes fautes. Ceci soit dit pour que nous ne perdions pas courage, de quelques chutes que nous soyons les témoins.

I.

Du sentiment qu'éprouvent les bons à la chute du prochain et de la joie des méchants.

Ce que nous venons de dire est propre à remédier à la conséquence fâcheuse des chutes du prochain, c'est-à-dire à la perte du crédit de la vertu. Nous allons nous occuper maintenant d'autres effets qui en résultent et que nous avons indiqués plus haut, à savoir, de la tristesse des bons, de la joie des méchants, du découragement des faibles.

Occupons-nous d'abord des larmes des bons : elles ont pour principe la charité dont la condition et la nature, d'après l'Apôtre, est de se réjouir, non avec l'iniquité, mais avec la vérité. Les bons aimant Dieu par-dessus toutes choses et leur prochain comme eux-mêmes, ils ne sauraient être insensibles aux maux de ce prochain, et surtout aux maux spirituels qui le touchent de près; de là pour eux bien des causes de tristesse.

Ils pleurent parce qu'ils comprennent la mort de l'âme qui y est tombée; ils pleurent parce que le juste s'est détourné du chemin de la justice; ils pleurent parce qu'ils voient un de leurs semblables, d'enfant de Dieu qu'il était, devenu par le péché esclave du démon; ils pleurent, parce qu'ils voient le loup infernal prendre une brebis du troupeau du Christ et l'emporter avec lui; ils pleurent, parce qu'ils voient le royaume du Christ amoindri et celui du démon compter un vassal de plus; ils pleurent, parce qu'ils voient un astre qui brillait et resplendissait naguère de la lumière du bon exemple, éclipsé et obscurci; ils pleurent, parce qu'ils voient l'épouse du Christ, amante adultère du démon; ils pleurent, parce qu'ils connaissent le mal que cause le péché, le démon entrant par une porte, tandis que Dieu sort par l'autre; le séjour de Dieu tombé au pouvoir du démon de telle sorte que l'âme, naguère temple vivant du Saint-Esprit, devient une caverne de serpents et de basilics. Telles sont les raisons de la douleur et de la tristesse qu'éprouvent les bons à la vue des péchés du prochain, surtout des personnes qui devaient être le flambeau et le guide des autres.

C'est là ce qui explique les lamentations dans lesquelles Jérémie déplorait les péchés de son peuple avec tant d'amertume, qu'il laissait échapper ces douloureuses paroles : « O vous qui passez le long du chemin, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. » *Thren.*, I, 12. Isaïe pleurait également le même malheur, refusait toute consolation et voulait pleurer jusqu'à satiété les maux et les châtiments de son peuple. « Que personne, disait-il, n'essaie de me consoler, car ma douleur est au-dessus de toute consolation. » *Isa.*, XXII, 4. Telle fut encore la source des larmes pour ceux qui avaient péché, et qui n'en avaient pas fait pénitence, comme il l'écrit aux Corinthiens. II *Corinth.*, XII. De là la douleur qu'il témoigne aux Galates, quand il leur dit : « Mes petits enfants, j'éprouve pour vous de nouveau la douleur de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » *Galat.*, IV, 19. Mais tout cela est encore peu de chose en comparaison de ce qu'il écrit aux Romains, auxquels il affirme par un serment solennel et en prenant le Saint-Esprit à témoin, que le spectacle de l'aveuglement des Juifs, ses frères, est pour son cœur un sujet continuel de douleur et de tristesse, et que par amour pour eux, il s'offre en anathème au Christ, à savoir, qu'il consent à être privé pour quelque temps des biens et des trésors qu'il attendait du Sauveur. Que dire après cela des larmes des autres saints? Comme saint Cyprien pleurait les chutes de ceux qui par crainte des tourments avaient renoncé à la foi! Qu'elle était grande la douleur de notre père saint Dominique, de qui l'on rapporte que ses entrailles fondaient comme la cire devant le feu, sous la douleur qu'il éprouvait à la vue des fidèles qui périssaient victimes du péché. Qu'elle était grande aussi la douleur de sa fille, sainte Catherine de Sienne, laquelle était si profondément émue et attristée de la perte des âmes, qu'elle suppliait son époux de fermer les portes de l'enfer, pour qu'il n'y entrât personne?

Il est encore bien admirable le sentiment du prophète Esdras, qui avait ramené à Jérusalem le peuple d'Israël de la captivité de Babylone; ce saint homme, à la vue du péché commis par le peuple en acceptant le mariage avec des femmes étrangères, contrairement à la loi de Dieu, en éprouva une telle douleur, qu'il

déchira tous ses vêtements, qu'il s'arracha les cheveux de sa tête, et les poils de sa barbe, et se prosternant en la présence de Dieu, et élevant ses mains, il s'écria qu'il n'osait par confusion et par honte, lever ses yeux devant la divine majesté : et cela non pour ses propres péchés, mais pour les péchés de son peuple. I *Esdr.*, IX.

Cet exemple montrera aux hommes, assez peu généreux pour se féliciter et triompher de la chute de leurs frères, combien ils sont éloignés de sentiments semblables. J'estime leur conduite un signe notable de réprobation, de même que la conduite opposée me paraît un signe de prédestination. C'est là ce que signifie la vision suivante du prophète Ézéchiel : « Le Seigneur lui montra en vision six hommes comme prêts à combattre : l'un d'entre eux était revêtu d'une robe de fin lin, et portait des tablettes sur les reins. Et Dieu lui dit d'aller au milieu de la ville de Jérusalem, et de marquer un thau sur le front des hommes qui pleureraient et gémiraient sur les offenses et les abominations commises contre Dieu. Et il ordonna aux six guerriers d'aller dans la ville et de passer impitoyablement au fil de l'épée tous ceux qui n'auraient pas ce signe sur leur front, sans épargner ni les malades, ni les sains, ni les femmes ni les hommes, ni les vieillards ni les enfants, en commençant par le sanctuaire. » *Ézech.*, IX, 2 et seq. Il n'indique aucun quartier de la cité, mais la condition de ses habitants, comme s'il eût dit : Commencez par les ministres de la maison, par le souverain pontife, par les cardinaux, les évêques, les prélats, les curés et les clercs, d'où je conclus que la douleur et la tristesse sont en pareil cas une marque de prédestination, ces larmes étant celles de personnes saintes et amies de Dieu.

Mais que dirons-nous des larmes du Seigneur lui-même? Il pleura, nous le savons, sur la ville même de Jérusalem, et moins à cause de la destruction future de ses somptueux édifices, qu'à cause du crime qu'elle avait amené; à savoir, du refus qui avait été opposé au Sauveur. Quoi de plus admirable et de plus digne de la bonté de Dieu, lui le juge et l'offensé, sur les péchés contre lui et sur le châtiment qui les attendait! Que dire encore des sentiments des anges, et particulièrement de nos anges gardiens, lorsqu'ils voient les chutes misérables des âmes sur lesquelles ils

veillent avec tant de sollicitude? Ce qui faisait dire à saint Augustin s'entretenant avec Dieu : « Seigneur, quand nous faisons de bonnes œuvres, les démons sont dans la douleur; mais quand nous en faisons de mauvaises, nous réjouissons les démons et nous attristons les anges autant qu'il est en nous : car de même que ceux-ci se réjouissent quand un pécheur se relève et fait pénitence, de même les démons se réjouissent aussi quand un juste tombe et renonce à la pénitence. »

A l'appui de ceci, je n'hésiterai point à rapporter ce qui arriva à l'un de ces saints Pères du désert. Ce solitaire étant arrivé au faîte des vertus, se mit à écouter la vanité, attribuant à ses mérites et à ses efforts la sainteté à laquelle il était arrivé. A cette vue le démon qui n'ignore pas combien sont proches les chutes de quiconque s'enorgueillit ainsi, prit la forme d'une femme séduisante, et se présentant sur le soir, à l'entrée de la caverne du solitaire, lui demanda en pleurant un asile, afin de ne pas devenir la proie des bêtes féroces. Touché de compassion, le solitaire lui accorda l'hospitalité; aussitôt l'ennemi se mit à souffler dans ses veines un feu infernal; si bien que le malheureux solitaire, vaincu par la furie de la passion, songeait à la satisfaire, lorsque le démon poussa un terrible hurlement et s'évanouit dans l'air comme une ombre, laissant ce malheureux confondu. Il y avait là une troupe de démons qui attendaient l'issue de l'affaire. Lorsqu'ils virent leur victoire, ils se mirent à dire en riant à haute voix : Eh bien! moine, toi qui t'élevais jusqu'au ciel, te voilà tombé jusque dans l'enfer; sache donc que quiconque s'élève sera abaissé. Comprenez-vous par cet exemple les joies et la félicité du démon, lorsque nous faisons quelques chutes; c'est la justification du mot de saint Augustin : Si les anges se réjouissent quand un pécheur fait pénitence, les démons, nos ennemis capitaux, se réjouissent et triomphent quand un juste quitte le sentier de la vertu.

Si cette joie caractérise les démons, les ennemis de Dieu et les nôtres, que penser de ceux qui se réjouissent d'eux-mêmes en pareilles conjonctures, si nous savons qu'ils ont l'esprit du démon puisqu'ils en partagent les sentiments? Et si la joie des démons provient de la haine qu'ils ont pour Dieu et pour nous, que penser

de ceux qui se réjouissent de la sorte, sinon qu'ils sont les ennemis de Dieu et les nôtres? Car s'ils en étaient les amis, ils déploreraient notre malheur et ne s'en réjouiraient pas. Le Sauveur a dit que Zachée, le publicain, quoique Gentil de naissance, était enfant d'Abraham, parce qu'il faisait les œuvres d'Abraham : dans l'Écriture sainte, être fils d'un tel, signifie souvent en imiter les œuvres. Cela étant, de qui seront-ils les fils ceux qui imitent les démons, qui se réjouissent de ce dont il se réjouit, se félicitent de ce dont il se félicite, de qui seront-ils fils, sinon du démon lui-même? Par leurs moqueries, ces gens-là sont un obstacle à la vertu, le poison du monde, le scandale des faibles, les compagnons d'Hérode, cherchant le Christ dans les âmes des nouveau-nés, pour le mettre à mort ; des loups couverts de la peau de brebis pour mieux séduire, la zizanie qui étouffe la semence de Dieu et l'empêche de grandir dans les âmes, des hommes sans cœur qui n'ont de chrétien que le caractère, dont la foi et l'espérance sont mortes en attendant que cette même foi les juge et les condamne au sortir de la vie.

Qu'ils étaient différents, les sentiments et l'esprit du grand empereur Constantin, duquel on rapporte cette mémorable sentence : « Si je voyais un prêtre tomber dans quelques fautes, je le couvrirais moi-même de mon manteau, pour éviter le scandale et le mauvais exemple dont les faibles seraient victimes. » C'est en songeant à ces chutes et à leurs conséquences déplorables que l'Apôtre disait : « Qui est faible sans que je sois faible avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle? » II *Corinth.*, XI, 27. Qui pourrait comprendre de quel feu les entrailles de Paul étaient dévorées, et lorsqu'il voyait une de ces âmes pour lesquelles le Christ a répandu son sang, tomber de l'état de grâce dans les griffes et la gueule du dragon infernal, le royal Prophète éprouvait un sentiment de même nature lorsqu'il disait : « J'étais intérieurement consumé à la vue des prévaricateurs. » Langage par lequel il fait comprendre le sentiment de son cœur à la vue des offenses qui se commettaient contre Dieu.

II.

De la gravité du péché de scandale et des châtiments que Dieu lui inflige.

Mais qui fera bien comprendre la gravité de ce péché que nous appelons scandale ? Nous n'appelons pas ici scandale l'étonnement et l'effroi dont les hommes sont saisis à l'aspect de ces chutes. En rigueur théologique de termes, l'on entend par scandale toute œuvre ou parole par laquelle on donne à autrui, motif de pécher et de s'éloigner du chemin de la vertu. Quant à la grandeur de ce péché, le Sauveur la déclare dans l'Évangile en ces termes : « Quiconque scandalisera l'un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule au cou et qu'on le précipitât dans la mer. Malheur au monde à cause des scandales ; car, telle est la malice des hommes, qu'il ne saurait ne pas y avoir de scandale. Mais malheur à celui par qui vient le scandale. » *Matth.*, XVIII, 6.

Et il ne manque pas d'exemples pour rendre sensible la gravité de ce péché ; nous savons tous combien fut énorme le péché de David, quand il prit une femme qui ne lui appartenait pas, et qu'il fit tuer son mari. Ce que le Seigneur signala surtout dans ce crime, ce fut le scandale ; car, lui dit-il, tu as donné aux nations voisines sujet de blasphémer le nom du Seigneur, de le déshonorer et de dire que Dieu était injuste d'avoir donné pour roi à son peuple un homme coupable de pareils outrages. C'est pourquoi le Seigneur lui fit dire que l'enfant, issu de cet adultère, mourrait en punition du scandale. Et quelques prières que fît David, quelques larmes qu'il répandît pour obtenir la vie de l'enfant, Dieu refusa de l'exaucer. II *Reg.*, XII.

Quoique ce soit là une preuve frappante de la malice de ce péché, je citerai l'histoire de deux prêtres, fils du grand pontife Héli, lesquels accomplissaient si mal leur ministère sacerdotal, qu'ils éloignaient les Juifs du culte et du service de Dieu. « Le péché de ces jeunes gens, dit l'Écriture, était grand devant Dieu, parce que le peuple, scandalisé, cessait de sacrifier. *Reg.*, II, 17. » En ce temps-là le Seigneur parla au jeune Samuel et lui ordonna

d'annoncer à Héli qu'il allait châtier le peuple d'Israël d'une façon si terrible que les oreilles en tinteraient à quiconque l'apprendrait ; parce que, connaissant le scandale que ses fils donnaient au peuple, Héli ne les avait pas châtiés aussi rigoureusement qu'il aurait dû le faire. Voici quel fut ce châtiment : « Les Philistins ayant déclaré la guerre peu de temps après aux enfants d'Israël, ils leur tuèrent, dans un premier combat, quatre mille hommes. Alors les chefs de l'armée envoyèrent demander l'arche d'alliance sur laquelle ils comptaient pour être protégés contre leurs ennemis ; l'arche arrivée, ce fut tout le contraire de ce qu'ils espéraient : dans la bataille suivante, les Philistins massacrèrent trente mille hommes de l'armée d'Israël, et s'emparèrent de l'arche ; les enfants d'Héli qui l'avaient accompagnée, périrent dans ce même combat ; la femme de l'un d'eux, ayant appris cette nouvelle, fut prise des douleurs de l'enfantement et expira. Le grand-prêtre, qui était fort vieux, apprenant la mort de ses fils et la prise de l'arche, tomba du siége sur lequel il était assis, à la renverse, se brisa la tête et mourut. » Par où l'on comprend combien le Seigneur avait raison de dire qu'à l'occasion de ce péché de scandale, il ferait un exemple si terrible que les oreilles en tinteraient à quiconque en entendrait le récit.

Et, en effet, qui ne tremblerait, connaissant cet épouvantable châtiment, de commettre un tel péché ? Certainement, nous pouvons dire, en un sens, que le péché de scandale est le plus grand de tous les péchés, quelque grands qu'ils soient. Les autres péchés, après tout, quelle que soit leur gravité, ne perdent que celui qui les commet ; mais le scandale perd et son auteur, et une foule d'autres qu'il éloigne de la voie de Dieu. Or, comment réparer ce dommage qui consiste à immoler une âme rachetée par le sang du Christ ? Si l'or ne se paye que par de l'or, c'est le sang du Christ que vaut ce sang dont on abuse.

Que l'homme donc s'efforce d'expier ce péché autant qu'il lui sera possible. On raconte de saint Raymond de Pennafort, le compilateur des Décrétales qui gouvernent aujourd'hui l'Église, qu'ayant engagé un jeune homme à ne pas entrer dans l'ordre des Frères prêcheurs, il en conçut du scrupule quand il fut plus

instruit, et ne voyant pas de meilleur moyen pour réparer ce dommage que de prendre l'habit qu'il avait discrédité, entra lui-même dans cet ordre. Dans l'ancienne loi, Dieu ordonnait que quiconque viendrait à frapper une femme enceinte, et procurerait quelque avortement ou quelque fausse couche, lorsque le fœtus serait déjà animé, payerait de sa propre vie celle qu'il avait éteinte.

Or voilà ce que font les personnes qui, par des railleries, de vaines frayeurs, des sarcasmes, éloignent des exercices de la piété ceux qui ont conçu dans leur âme le Christ, avec le bon propos de le servir. D'où il résulte que si ces railleurs prononçaient contre eux-mêmes une juste sentence, ils auraient à expier non-seulement leurs propres fautes, mais encore les fautes de leurs victimes. Le chrétien comprendra par là avec quelle raison le Christ s'écria : « Malheur au monde à cause des scandales. » *Matth.*, XVIII, 7. Quoique cette faute soit si grave, il ne manque pas de chrétiens qui, par manque de dévotion ou par suite de leurs mauvaises inclinations particulières, éprouvent une sorte d'éloignement et de dégoût pour les exercices de la piété et pour les personnes qui s'y livrent. Ce sont, à leur avis, des dévotions puériles et des choses qu'il faut laisser aux femmes. C'est pourquoi une personne de piété vient-elle à faire quelque chute, ces fidèles s'en réjouissent aussitôt, s'en félicitent et se confirment dans la mauvaise opinion qu'ils ont de ces exercices. A ces chrétiens s'applique la sentence de condamnation que le Sage promulgue de la sorte : « Celui qui se réjouit de la chute de son prochain, ne restera pas sans châtiment. » *Prov.*, XVII, 5. Dans cette vie ou dans l'autre, il n'en sera que plus rigoureusement châtié.

Il ne manque pas non plus de prédicateurs disposés de la même manière ; ils vont même quelquefois si loin, qu'ils en viennent à déverser en chaire les sentiments peu dévots qui règnent en leur cœur ; et ainsi au lieu de garder le troupeau comme des chiens fidèles, ils se transforment en loups pour le dissiper ; et tandis qu'ils devraient soutenir et encourager les faibles, réprimer les langues médisantes, ils viennent en aide à celles-ci par les railleries que contiennent leurs sermons, lesquels découragent et scandalisent les petits.

Pour rendre ceci plus croyable, je rapporterai une mesure remarquable du roi de Portugal don Henrique; ce prince, qui était cardinal et inquisiteur du royaume, avait soin, quand une personne de dévotion et de vertu était punie par le saint Office, de recommander à tous les prédicateurs de n'en rien dire qui pût affaiblir et attiédir la piété du peuple. Voilà un cœur vraiment chrétien, un cœur digne de celui de l'Apôtre, lorsqu'il s'écriait : « Qui est faible sans que je sois faible avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle ? » C'est à ce point que ce prince redoutait le scandale que les pusillanimes reçoivent des paroles tombées de la chaire de vérité. Que si les prédicateurs louent le zèle de ce prince très-chrétien, qu'ils s'appliquent à l'imiter, qu'ils comprennent que leur devoir est de soutenir les faibles en ces occasions, et non de les décourager ; car le diable a bien assez de sa malice sans qu'ils l'augmentent, en approuvant ceux qui, à cause de leur peu de dévotion, condamnent la dévotion des autres.

Ces personnes sont celles qui ont l'habitude de dire qu'il suffit de réciter un *Pater*, de communier une fois l'an, et qu'il faut se mettre peu en peine des autres nouveautés et pratiques de piété. Que répondront-elles à saint Paul, qui veut que tous les hommes fassent oraison en tout lieu; I *Tim.*, II, 8; qui dit ailleurs de prier sans relâche; *Thess.*, V, 17; qui écrit aux Colossiens de se livrer avec instance à la prière, d'y persévérer et de veiller avec actions de grâce. *Coloss.*, IV, 2. Si saint Paul, par la bouche duquel le Christ parlait, demande que l'on prie sans cesse, comment dites-vous qu'il suffit d'un *Pater ?* êtes-vous insensibles à ce que dit saint Paul? Écoutez au moins le Christ, lorsqu'il dit qu'il faut prier sans cesse; lorsque ailleurs, nous avertissant et nous prémunissant pour le jour du compte que nous avons tous à rendre, car tous nous devons comparaître devant le tribunal du Christ; lorsque, dis-je, il nous recommande de prier et de veiller en tout temps, afin que nous méritions d'éviter les plaies qui doivent éclater sur le monde avant le jugement final. *Luc.*, XVIII-XXI; *Matth.*, XXVI. Comparez maintenant ce langage et ces conseils du Christ avec vos sentiments. Vous dites qu'en ce temps-ci un *Pater* suffit, et le Christ ne cesse de nous dire, comme vous l'avez entendu, qu'il

nous faut prier sans relâche; de deux choses l'une : ou l'Évangile se trompe, ou vous vous trompez; puisqu'il s'agit de deux propositions contraires. Or il est impossible que l'Évangile se trompe; donc c'est vous qui êtes le jouet de l'erreur et de l'illusion. Vous répliquerez qu'au temps où le Christ parlait, sa proposition était convenable, mais que la vôtre l'est aujourd'hui. Il n'ignorait pas cela, le juge de tous les siècles; il ne distinguait pas comme vous entre un temps et un autre; au contraire, plus ces temps-ci sont périlleux, plus on a besoin de ces armes spirituelles; et Notre-Seigneur nous le fit bien comprendre, lorsque au moment de sa passion, il les conseillait à ses disciples, en disant : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point en tentation. » Du reste n'est-ce pas le comble de la folie de déposer les armes au moment du combat, alors précisément qu'il faudrait les prendre? S'il y a un extrême danger à agir de la sorte pour les batailles corporelles, il y en a un bien plus grand à agir ainsi dans les batailles spirituelles, où l'on expose bien davantage, à savoir, la vie éternelle.

Vous pouvez, il est vrai, répondre à ce que je viens de dire : cette persévérance dans la prière dont nous parlent saint Paul et le Christ lui-même, ne fait point partie des préceptes et des commandements divins, mais des conseils que nous ne sommes pas obligés de suivre. Dans l'Église chrétienne, il y a des parfaits et des imparfaits; il y a des faibles et des commençants, auxquels saint Paul donne, comme à des enfants, le lait de la doctrine; et c'est de ceux-là que se compose en grande partie le peuple chrétien. — En répondant à cette objection, je voudrais bien désillusionner, sur un point des plus graves et des plus nécessaires, tous ceux qui désirent se sauver. Or vous savez que les hommes ont beau être faibles et commençants, ils sont obligés d'éviter tout péché mortel, sous peine d'être en état de damnation. Or, parmi les péchés mortels, l'un des plus fréquents est la fornication; c'est pourquoi, dans le premier concile que les apôtres célébrèrent à Jérusalem, l'on flétrit ce vice. Il s'était élevé, dès le commencement de l'Église, un doute sérieux pour savoir si les gentils convertis à la foi étaient obligés à observer la loi de Moïse. Dans ce

saint concile, il fut établi qu'ils n'étaient point obligés à l'observer ; seulement on leur ordonnait de s'éloigner de la fornication, et de ne pas manger des viandes immolées aux idoles. C'est une chose remarquable que, parmi les nombreux péchés mortels que tout fidèle chrétien est obligé d'éviter, on n'a mentionné que celui-ci dans le premier concile de l'Église naissante. Vous m'en demanderez la raison : c'est que ce péché est l'un des plus fréquents qu'il y ait. L'homme porte en lui-même son propre ennemi, et quand même il n'y aurait pas au dehors de démon pour le tenter, la concupiscence et la mauvaise inclination de sa chair suffiraient pour lui faire une guerre continuelle. Cette inclination est si violente que, de l'aveu des théologiens, la nature humaine n'a été en aucun endroit plus cruellement blessée par le péché originel que dans cette inclination, principe de la propagation de l'espèce humaine. Or, comme les apôtres, remplis du Saint-Esprit, connaissaient fort bien cette théologie, ils ont porté un remède plus puissant là où le danger leur paraissait plus grave. Ainsi saint Paul, se conformant à ce décret apostolique, recommandait aux Thessaloniciens, dans son épître, de s'éloigner du même péché, en ces termes :

« Mes frères, je vous prie et je vous conjure de chercher à plaire à Dieu et de vivre de la manière que je vous ai enseignée ; car vous savez bien quels préceptes et quels commandements je vous ai donnés de la part du Christ. La volonté de Dieu n'est autre que la sanctification, à savoir que vous vous éloigniez de toute fornication ; que chacun de vous sache conserver son corps avec sainteté et honneur, et non en obéissant à la concupiscence, comme font les gentils qui ne connaissent point le Seigneur, et qui sont plongés dans la fange de ce vice charnel. » I *Thess.*, IV, 1-4. Vous voyez par ce langage comment l'Apôtre résume la volonté de Dieu et la sanctification de l'homme dans l'éloignement du vice impur. Le grand solitaire Antoine, considérant les ravages que l'esprit de fornication faisait dans le monde, désira voir l'auteur de tant de ruines : ce démon lui apparut sous la figure d'un affreux négrillon, et le saint lui dit : « Tu t'es montré à moi sous

un aspect tellement hideux, que désormais je ne te redouterai plus. »

Je dis donc que tout chrétien, serait-il novice et commençant, est obligé de vaincre un ennemi si familier et si puissant, et de garder la chasteté. Nous savons, au surplus, comme le dit saint Augustin, que de tous nos combats à nous chrétiens, les plus rudes sont ceux qui ont pour objet cette vertu; car la bataille ici est fréquente, et la victoire fort rare.

Ce qu'il y a de plus redoutable, c'est que nous sommes obligés d'être chastes non-seulement dans notre corps, mais encore dans notre âme, conséquemment à ce mot du Sauveur : « Quiconque regardera une femme avec convoitise, il a déjà commis l'adultère dans son cœur. » *Matth.*, v. 28. Au jugement de Dieu, c'est une seule et même chose que l'action et le désir formel de la commettre, soit en bien, soit en mal. C'est pour cela que le sacrifice d'Abraham fut aussi grand pour avoir fait en esprit le sacrifice de son fils, que s'il l'eût sacrifié en réalité. De même il ne pèche pas moins celui qui désire commettre un péché d'impureté, que s'il le commettait en effet. Cela étant, qui oserait se glorifier comme nous, dit saint Jérôme, d'avoir son cœur chaste et pur, s'il ne prend tous les moyens requis pour assurer cette pureté.

Or, la première des armes avec lesquelles il faut combattre ce vice, c'est la prière, arme générale au reste contre toutes sortes de tentations. Une autre est la tempérance dans le manger; la chair étant affaiblie en fait de boisson et de nourriture, les appétits qui en dépendent sont également affaiblis. Une autre arme est la garde des yeux, qui sont les portes de l'âme; portes par lesquelles bien souvent la mort entre, ainsi qu'il arriva à David et à notre première mère. Une autre arme et des plus importantes, c'est la fuite des occasions et de tout rapport avec les jeunes personnes, même vertueuses, parce que leur vertu fait que le cœur s'attache encore plus facilement. Cela est si vrai, que saint Augustin rapporte avoir vu de son temps tomber pour ce motif des cèdres du Liban, des conducteurs de la bergerie et du troupeau du Christ, c'est-à-dire des personnes d'une grande sainteté, de la chute desquelles, ajoute-t-il, je ne doutais pas plus que de celle

d'un Ambroise et d'un Jérôme. Or, voyez maintenant ce qu'il adviendra du faible roseau du désert, quand les cèdres du Liban tombent? Que doit-il advenir, veux-je dire, de ceux qui, pareils à des roseaux sans consistance, fléchissent sous tous les vents, quand ils voient des hommes si élevés en sainteté tomber d'une manière si honteuse? Si pour n'avoir pas évité l'occasion mentionnée tout à l'heure, ces hommes ont fait une telle chute, qu'arrivera-t-il de vous, faibles mortels, qui êtes si loin d'une semblable sainteté, et qui prétendez que, pour aller au ciel, il suffit d'un *Pater*, et que ces nouveautés et ces pratiques pieuses sont inutiles? Je ne veux invoquer contre vous que votre conscience. Mettez la main sur votre cœur, scrutez-en les replis et les recoins, et voyez, vous qui parlez et agissez de la sorte, comment vous gardez la pureté de votre âme : que plusieurs d'entre vous vérifient ce mot de saint Pierre : « Leurs yeux sont remplis d'adultères et de crimes incessants. » II *Petr.*, II, 14. L'apôtre parle ainsi des personnes qui sont si peu munies d'armes spirituelles, et si peu précautionnées contre ce vice, qu'elles ne sauraient voir des objets de convoitise sans les désirer. Voilà ce que saint Pierre appelle un crime incessant.

III.

Contre les faibles qui, pour de vaines craintes, se refroidissent dans leurs bons propos.

Nous arrivons aux faibles : nous avons dit que pour ceux-ci la chute publique des bons les porte à se décourager, à renoncer à leurs bonnes œuvres et à leurs pieux exercices, par crainte du monde. Ceux qui éprouvent ces sentiments et qui agissent et parlent en conséquence, semblent plutôt vivre avec le monde qu'avec Jésus-Christ, puisque par crainte du monde ils abandonnent le Sauveur. Ces chrétiens devraient se souvenir d'une chose qu'ils ont apprise dès leur jeune âge, à savoir que le monde est l'un des trois ennemis de notre âme, et qu'il ne lui est pas moins funeste que les deux autres. C'est pourquoi le divin Maître attribue au monde l'aveuglement des princes des Juifs, lesquels reconnaissant en lui le véritable Messie n'osaient le confesser, parce que, ajou-

tait le Sauveur, ils aimaient mieux la gloire du monde que celle de Dieu. En une autre circonstance, il adressait aux Juifs pour la même raison, des reproches en ces termes: « Comment pourriez-vous croire, puisque vous cherchez la gloire et l'honneur les uns les autres, sans souci de la gloire qui vient de Dieu seul. » *Joan.*, v, 44.

Joignons à ceux-ci les chrétiens qui, par respect humain, n'osent se déclarer serviteurs du Christ par leurs bonnes œuvres. C'est de ces derniers que Salvien parle en ces termes : « Quel est donc l'honneur rendu au Christ par les siens, puisqu'il suffit de se montrer son serviteur, pour être aussitôt déprécié ? C'est pour une crainte pareille que saint Pierre fut conduit à le renier. » Encore il ne faut pas trop s'étonner que cet apôtre ait eu honte de paraître disciple d'un homme chargé de chaînes et passant pour un imposteur. Mais vous allez plus loin, car vous avez honte de paraître disciple de ce Christ que vous confessez régner dans les cieux et sur la terre, et être assis à la droite du Père. Nous avons bien raison de craindre que Dieu, au jour du jugement, prenant saint Laurent ou tout autre martyr, et nous montrant la trace des coups qu'ils ont reçus, nous tienne ce langage : Ce saint n'a point hésité à se déclarer publiquement mon disciple, quoiqu'il sût combien il devait lui en coûter; et à vous, il a suffi de quelques bagatelles d'enfant et de la vaine crainte du monde pour vous empêcher de vous déclarer par les œuvres l'un de mes disciples.

En sorte que c'est le monde que vous honorez, tandis que pour lui vous abandonnez le Seigneur. Le monde approuverait-il la piété, alors vous serviriez Dieu; la condamnerait-il et s'y opposerait-il, alors vous y renonceriez vous-même. Ainsi c'est du monde que dépend votre conduite envers Dieu; ne voyez-vous pas quel outrage vous commettez par là vis-à-vis de la souveraine Majesté? C'est à ces personnes que s'adressent les paroles du Sauveur : « Quiconque rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui à mon tour, quand je viendrai dans la gloire et dans la majesté; j'en rougirai à la face de mon Père et de ses anges. » *Luc*, xii, 9. Salomon a dit aussi : « Une répugnance puérile causera leur perte. » *Prov.*, i, 32. C'est-à-dire des craintes dignes d'enfants et des chimères les ont éloignés du bien. David a dit aussi : « Les

flèches des petits enfants ont suffi pour les éloigner de la pratique de la vertu; ils ont laissé les bonnes œuvres et se sont séparés de Dieu. » *Psalm.*, LXIII, 8. Or que signifient ces flèches de petits enfants, sinon les murmures et les noms ignominieux par lesquels le monde persécute les faibles? Un grand nombre de ceux-ci ressemblent à ces bêtes effrayées qui, en l'absence de tout danger, s'effarouchent et s'enfuient : car, tout bien examiné, c'est une ombre et une chimère que ce que le monde fait et peut faire en haine de la vertu.

Cette crainte des pusillanimes et des faibles grandit surtout, lorsque la chute d'une personne vertueuse ou estimée telle vient à être punie par le saint Office : c'est alors surtout que se découragent ceux qui ne sont pas encore bien établis dans la vertu. Cette crainte est aussi peu raisonnable que le serait la crainte des brebis vis-à-vis de leur pasteur, de celui qui les garde avec la plus grande sollicitude et les défend contre les loups. Effectivement, qu'est-ce que le saint Office sinon le rempart de l'Église, la colonne de la vérité, le boulevard de la foi, le trésor de la religion chrétienne, une arme contre les hérétiques, un flambeau contre les illusions de l'ennemi, une pierre de touche qui distingue la fausse doctrine de la vraie doctrine? Si vous voulez vous en convaincre, jetez les yeux sur l'Angleterre, l'Allemagne, la France et toutes les contrées du Nord, privées de ce foyer de la vérité, et vous verrez dans quelles épaisses ténèbres ces contrées sont plongées, les ravages qu'y ont portés des chiens furieux et les funestes doctrines qui les ont empoisonnées. Et que serait aujourd'hui l'Espagne si, lorsque la flamme de l'hérésie se mit à briller à Valladolid et à Séville, le saint Office n'était pas accouru pour l'éteindre? De même que entre autres plaies, l'Égypte vint à se couvrir d'affreuses ténèbres, tandis que les lieux habités par les enfants d'Israël jouissaient d'une parfaite clarté; de même vous comprendrez que tandis que toutes ces nations sont en proie aux ténèbres de l'hérésie, la lumière de la vérité, grâce au saint Office, brille en Italie et en Espagne.

Conséquemment, mes frères, vous qui êtes catholiques et qui pratiquez les vertus et les bonnes œuvres, vous n'avez point lieu

de craindre. « Les princes et les chefs de la république, dit l'Apôtre, ne sont point à craindre pour ceux qui font bien, mais pour ceux qui font mal. » *Rom.*, XIII, 3. Voulez-vous ne rien craindre de ce tribunal, faites de bonnes œuvres et il vous comblera de louanges. Car ce saint tribunal n'est point établi contre vous, mais pour vous ; sa mission est de mettre en fuite les loups, de procurer au troupeau une pâture salutaire, à savoir une doctrine saine et exempte de toute erreur.

Tremblent donc les méchants et les séducteurs ; mais ceux qui cherchent sincèrement le Christ par de bonnes œuvres et la pratique de la vertu n'ont point à trembler. Quand les saintes femmes allaient embaumer le corps du Sauveur, un ange leur apparut près du sépulcre, le visage éblouissant comme un éclair : cette splendeur saisit d'effroi les soldats qui faisaient la garde, et ils tombèrent contre terre sans mouvement. Pour les saintes femmes, l'ange leur adressa ces douces et consolantes paroles : « Vous, du moins, ne craignez pas, » comme s'il eût dit : Ces ennemis du Christ, ces serviteurs du démon, qu'ils craignent et qu'ils tremblent, qu'ils tombent contre terre sans mouvement, ils ont des raisons pour cela : mais vous qui cherchez le Seigneur, qui venez embaumer, ce pieux service, quoiqu'il ne soit pas nécessaire, vous avez lieu, non de craindre, mais de vous réjouir, car vous trouverez vivant celui que vous cherchiez mort, et vous annoncerez cette bonne nouvelle à tous ses disciples. Le grand roi Assuérus avait établi la peine de mort contre celui qui entrerait sans être appelé dans la salle où il se trouvait. La reine Esther y étant entrée sans sa permission, à l'aspect du roi courroucé, fut effrayée et tomba contre terre. Le roi, qui l'aimait beaucoup, la rassura et la consola en lui disant que cette loi n'était pas faite pour elle. *Esth.*, XV, 13. Et moi aussi je vous dis, mes frères, que le très-juste tribunal du saint Office n'est point établi pour intimider les serviteurs familiers du Christ, mais les étrangers séduits et corrompus par de fausses doctrines. Aussi sachez bien que la plus grande injure que vous puissiez faire au saint Office est de vous relâcher dans la vertu et les bonnes œuvres, par suite d'une crainte aussi peu légitime.

Mais l'un de ces faibles me dira peut-être : Je vois une personne qui était en grande réputation de sainteté, fréquentait les sacrements et s'adonnait à la prière avec beaucoup de zèle, tomber dans une faute publique, et je crains moi aussi que semblables choses ne m'arrivent : voilà ce qui me jette dans le découragement. — Hé bien, je vous le demande : combien n'y a-t-il pas dans l'Église chrétienne de personnes adonnées aux bonnes œuvres et aux pratiques de piété, sérieusement et sans dissimulation, qui cependant n'ont pas fait de chute ; combien n'en voyons-nous pas au contraire persévérer dans la vertu jusqu'à la fin de leur vie ? Après cela, est-il bien raisonnable de porter ses regards sur une ou deux personnes qui sont tombées, au lieu de les porter sur une foule d'autres qui persévèrent dans la vertu ? Comment se fait-il que la faiblesse de quelques-uns vous décourage plus que la constance d'un grand nombre de fidèles, desquels l'Église est remplie, ne vous ranime ? Car il est certain que le Saint-Esprit, depuis qu'il est descendu sur les apôtres au jour de la Pentecôte, n'a jamais abandonné et n'abandonnera jamais l'Église : en sorte qu'il aura toujours dans l'Église une foule de temples vivants où il fera la demeure des fidèles, qui, méprisant le monde et la folie de ses opinions et de ses jugements, prendront pour guide l'Esprit de Dieu et la doctrine de l'Église. Encore une fois pourquoi la chute d'un petit nombre vous impressionne-t-elle plus que la persévérance de la foule de chrétiens, dans lesquels le Saint-Esprit fait son séjour ?

Je veux vous montrer par un exemple sensible combien peu vous êtes raisonnables ; dites-moi, combien meurt-il de femmes en couches ? Un petit nombre, me répondrez-vous. — Eh bien ! cette crainte empêche-t-elle de se marier ? Évidemment non. Ce serait une grande folie, parce que quelques cas de ce genre se produisent, de renoncer au mariage ; car l'on considère que ces accidents n'arrivent que extraordinairement. Mais, si les parents faisaient mal pour quelques femmes qui meurent en couches, de ne pas marier leurs filles, pourquoi ne jugeriez-vous pas de même dans l'affaire de votre salut, et au lieu de considérer le petit nombre de ceux qui tombent, ne considéreriez-vous pas le grand

nombre de ceux qui persévèrent dans le bien? Quoi! les femmes qui meurent en couches ne vous détournent point du mariage, et le petit nombre de ceux qui tombent du faîte de la vertu vous détournent du bien! Vous avez des yeux pour voir quelques mauvais exemples, et vous êtes aveugle quand il s'agit de voir les bons exemples des chrétiens nombreux qui restent debout et persévèrent dans la vertu.

Voulez-vous que je vous dise où se trouve la cause d'un si faux jugement? Elle se trouve dans l'amour extrême que vous avez pour le monde et les biens temporels, et dans le peu d'amour que vous avez pour Dieu et les biens spirituels. Tandis que nul péril et nul obstacle n'est capable de vous faire renoncer à la recherche des biens de cette vie, qu'une petite paille se dresse devant vous, et voilà que vous vous relâchez dans l'amour des biens de l'Esprit. Avalant des chameaux dans un cas, dans l'autre un petit moucheron vous étouffe. Voulez-vous le voir d'une manière plus claire. — Parmi les voyageurs qui vont aux Indes, combien y en a-t-il qui reviennent riches et fortunés? Est-ce que le plus grand nombre ne meurt pas dans la traversée, ou ne reste pas dans ce pays faute d'avoir fait fortune? Parmi les navigateurs, combien l'Océan n'en dévore-t-il pas? et la guerre que de victimes ne fait-elle pas? Un grand nombre, direz-vous. Eh bien, est-ce que les hommes à cause de ces dangers renoncent à la navigation, à la guerre, aux voyages des Indes? Vous savez bien que non, et que l'influence de l'intérêt les rend insensibles à tous ces inconvénients. Et quand les choses se passent ainsi, pour que vous cessiez de vous occuper du salut de votre âme, il suffirait du nombre de périls! Voyez-vous quelle est la source de ce désordre? Et c'est là ce dont saint Augustin, s'entretenant avec Dieu, s'étonnait et se plaignait en disant: Fils souverain de Dieu, vous à qui le Souverain a confié tout jugement, comment consentez-vous à ce que les enfants de la nuit et des ténèbres souffrent et fassent plus pour des richesses périssables et pour les vanités du monde, que nous ne faisons pour vous, qui nous avez tirés du néant, qui nous avez rachetés par votre sang, et qui nous avez promis votre gloire: quel désordre plus injurieux envers la divine Majesté que de pré-

férer les biens de la terre, qui ne sont que poussière, à celui qui nous promet les trésors du ciel.

Oh ! que les sentiments des premiers chrétiens étaient différents ! Les prisons regorgeaient de martyrs, les rues et les places publiques étaient arrosées de leur sang ; on les déchirait, on les mettait en pièces, on leur brisait les membres, on les faisait rôtir sur des grilles, on les plongeait dans des chaudières de poix bouillante, et tout cela était incapable de les séparer de la foi et de la charité du Christ. Mais pour vous, il ne vous faut que l'ombre d'un danger insignifiant. Que vous êtes loin de pouvoir emprunter ces paroles de l'Apôtre : « Qui nous séparera de l'amour du Sauveur ? sera-ce la tribulation, l'angoisse, la nudité, la faim, les périls, la persécution, le glaive ? Non, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ. » Pour vous, mon frère, il vous suffit pour cela d'un moucheron. Les liens qui vous rattachent à la vertu sont bien faibles, puisque des occasions si légères sont capables de les rompre.

IV.

Pourquoi Dieu permet des chutes et des scandales pareils dans le monde.

On sera peut-être bien aise de savoir pour quel motif le Seigneur dont la sagesse gouverne l'Église permet ces scandales, ces chutes ainsi que les sectes, les hérésies et une foule d'autres maux qui produisent les résultats les plus déplorables. Or, le Seigneur se charge de nous l'apprendre lui-même en ces termes : « Le Seigneur votre Dieu vous tente, dit-il, afin que l'on voie bien si vous aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme ou non. » *Deut.*, XIII, 3. Voilà donc pourquoi il permet ces scandales et ces tentations, pour que l'on voie, qui aime Dieu ou qui ne l'aime pas, qui est fidèle et loyal, et qui est déloyal et infidèle, qui est constant et ferme, et qui est un roseau léger, agité par tous les vents. Vous voyez par là, mes frères, le fruit que ces scandales produisent, à savoir, la connaissance de vous-même, fondement de la véritable humilité, sur laquelle repose toute la

vie spirituelle. Alors en effet se vérifie le mot de Salomon : Que le juste reste invariable comme le soleil, tandis que l'insensé change comme la lune.

Le Sauveur a montré la différence de ces deux états par la comparaison suivante : Les forts bâtissent sur le roc, aussi rien ne les renverse ; mais les faibles bâtissent sur le sable, et c'est pourquoi le moindre vent et la moindre pluie renversent l'édifice. *Matth.*, VII. De même le vent emporte la balle du blé, mais le blé lui-même ne bouge pas de sa place. Exposez au feu l'or et l'argent, ils en deviennent plus éclatants et plus purs, tandis que la paille est réduite en cendres et le bois en un noir charbon. L'*Ecclésiastique* nous enseigne la même vérité par une comparaison de même espèce : « La fournaise, nous dit-il, éprouve les vases du potier, la tribulation éprouve les âmes justes. » *Eccli.*, XXVI, 6. C'est-à-dire, selon le Commentaire de saint Augustin, que le vase dont l'argile est bien pétrie, acquiert dans la fournaise une force et une dureté plus grandes ; mais celui dont l'argile est mal pétrie, éclate et se brise sous l'action de la chaleur. Ainsi en est-il des hommes bons et méchants, quand se présente l'occasion de la tribulation. Par toutes ces comparaisons vous comprendrez que les faibles, qui prennent occasion des fautes d'autrui, pour se relâcher de leurs pieux exercices sont, comme nous le disions tout à l'heure, pareils à la lune qui change tous les jours, pareils à la paille qu'emporte le vent, pareils à l'argile mal pétrie qui éclate dans la fournaise, pareils à un léger roseau que le moindre vent agite, pareils enfin à l'insensé qui a bâti sa maison sur du sable et qui la voit renversée au premier choc de la tempête. Il n'en devrait pas falloir davantage pour ouvrir les yeux aux faibles et aux pusillanimes, et de leur peu de fermeté et de constance dans la vertu.

S'il est extrêmement important que les faibles se connaissent, afin de s'humilier, il ne l'est pas moins que les forts se connaissent aussi à cause des grands avantages qu'il y a à ce qu'ils soient connus pour tels. Or, les uns et les autres se découvrent dans les occasions et les tentations de ce genre. « Il faut, disait l'Apôtre, qu'il y ait des hérésies, afin que l'on reconnaisse ceux qui,

parmi vous, sont d'une vertu éprouvée. » I *Corinth.*, XI, 19.

Ceux-là ne perdent leurs vertus et leur constance, ni dans ces occasions, ni dans toute autre semblable. C'est alors qu'ils se purifient et que leur vertu acquiert plus d'éclat, de même que l'or montre sa pureté et sa bonne qualité dans la fournaise. C'est pourquoi le Prophète-Roi déclare avoir été soumis lui-même à cette épreuve et à cet examen : « Vous m'avez éprouvé par le feu de la tribulation, et vous n'avez pas trouvé en moi d'iniquités. » *Psalm.*, XVI, 4. Il importe si fort que le vrai juste soit connu pour tel, que saint Paul lui-même énumère longuement ses vertus, ses épreuves, ses captivités, ses flagellations, les naufrages qu'il avait endurés pour le Christ, la révélation sublime dont il avait été favorisé, jusqu'à dire qu'il avait été ravi au troisième ciel, et dans quel but tout cela ? Pour gagner la confiance des Corinthiens qu'il avait évangélisés et convertis à la foi, pour leur prouver qu'il était vraiment l'apôtre du Christ, qu'ils eussent foi en sa doctrine, et qu'ils fermassent l'oreille aux faux apôtres qui cherchaient à le déconsidérer. Ainsi, de la considération dont il jouissait, dépendait sous certains rapports la vérité de la doctrine qu'il avait annoncée. Il importe donc bien que le juste soit connu pour tel, puisque le but du Seigneur, en permettant les scandales, les hérésies, est de faire connaître les hommes vraiment et solidement bons. Alors, leurs exemples, leurs avis, leurs conseils, leurs enseignements, nous deviennent profitables, d'autant plus que les âmes vertueuses, pareilles à des charbons ardents, embrasent et enflamment celles avec qui elles traitent.

A ce propos, je citerai un exemple mémorable que rapporte saint Augustin. Deux officiers, qui venaient de se marier, étant allés dans la campagne, arrivèrent près d'un ermite, et parmi les livres du solitaire, rencontrant la *Vie du grand saint Antoine,* se mirent à la lire, et après l'avoir lue, prirent la résolution de renoncer au monde et de se donner à Dieu. A leur exemple, les jeunes filles qu'ils avaient épousées embrassèrent la vie religieuse. Tel est le pouvoir des bons exemples. Qu'ajouterais-je encore ? Saint Augustin qui, jusqu'à la trentième année de son âge, était resté manichéen, et touché par cet exemple, d'hérétique qu'il était,

devint l'un des plus brillants flambeaux du monde ; car l'Église chante en son honneur qu'il occupe la première place après les apôtres et les prophètes.

Telle est la réponse à la question pourquoi Notre-Seigneur permet des scandales dans l'Église ; il le fait pour que ces scandales fassent connaître les parfaits et les imparfaits, les forts et les faibles. Que celui qui se trouvera fort, remercie Dieu de sa force ; que celui qui se trouverait faible, s'humilie et s'écrie avec le Prophète : Si le Seigneur ne m'avait soutenu, j'aurais fait une chute terrible. C'est pourquoi David demandait à Dieu de l'éprouver et de l'examiner, lui étant impossible, au dehors de toutes tribulations, d'acquérir une parfaite connaissance de lui-même. Bien des chrétiens sont induits en erreur par l'ombre et l'image de la vertu, par un excès de sensibilité, qui leur fera répandre des larmes, ce qui ne les empêche pas de faiblir et de succomber au moment de la tribulation.

V.

De l'usage et de la fréquentation de la sainte Eucharistie, et du besoin que nous en avons pour nous défendre contre nos ennemis spirituels.

Il m'a paru bon, quoique ceci s'éloigne un peu du sujet principal, de traiter de l'usage et de la fréquentation de la sainte Eucharistie et du besoin que nous en avons. Comme c'est là une des raisons qui portent les personnes indévotes aux murmures, cette fréquentation leur paraissant excessive, il sera opportun de nous en occuper, ainsi que des abus auxquels donne lieu cette fréquentation. Et, puisque la divine Providence ne permet le mal que pour en tirer le bien, examinons celui que nous devons retirer en pareille circonstance. J'en ai bien dit un mot au commencement de ce discours, je vais maintenant ajouter le reste. Quoique, à ce propos on s'adresse généralement à toute sorte de personnes, cependant on s'adresse d'une manière plus particulière aux femmes qu'aux hommes. Le dirais-je ? c'est une chose déplorable que ce sacrement étant le plus grand trésor et le plus grand bienfait qui, après la Passion, nous ait été accordé, les femmes semblent s'en être réservé la possession exclusive ; car nous voyons très-peu

d'hommes fréquenter ce sacrement. D'où il suit que les femmes auraient besoin d'un frein et les hommes au contraire d'un aiguillon. Or l'aiguillon le plus aigu que je connaisse serait de leur déclarer que cette omission et cette négligence de leur part rappelle à un certain point de vue le plus grand des péchés qui aient été commis dans le monde. Ceci va sans doute vous scandaliser; pour qu'il n'en soit pas ainsi, souvenez-vous que Notre-Seigneur, arrivant à Jérusalem où il venait s'offrir en sacrifice pour la rédemption des hommes, à la vue de cette cité, se mit à pleurer le malheur effroyable qui lui était réservé, et cela parce qu'elle n'avait pas voulu reconnaître le temps où elle avait été visitée, ni se préparer à recevoir la grâce inestimable que Dieu lui offrait en envoyant son Fils unique pour le salut de ses enfants. Eh bien, remarquez les rapports étroits qui existent entre votre négligence et le crime des Juifs : le même Seigneur s'offre tous les jours dans l'Église pour le salut et le soulagement de vos âmes et vous ne voulez pas de ce bien qui se présente en quelque façon à votre part. Jugez après cela du compte que vous rendrez à Dieu de cette négligence, puisqu'à cette grâce précieuse qu'il vous offre en s'offrant lui-même, vous répondez en lui refusant l'accès de vos âmes.

Les gens qui parlent ainsi sont ceux qui prétendent, comme on l'a déjà dit, qu'il suffit de réciter un *Pater* et de communier une fois l'an, selon le précepte de l'Église, que les autres pratiques de piété regardent les chrétiens qui tendent à la perfection et non les imparfaits et les faibles qui composent la plus grande partie de l'Église. Eh bien, je veux vous désillusionner encore sur ce point non moins important que le précédent. En conséquence, je prendrai la chose dès le principe et je vous rappellerai que vous avez été baptisés, qu'avant le Baptême vous étiez les esclaves du démon, les vassaux de son royaume, que par la vertu de ce sacrement vous avez été délivrés de ce vasselage et de cette captivité; qu'alors vous avez renoncé à Satan, à ses pompes et à ses vanités, que vous avez été armés chevaliers et revêtus de toutes les armes de la vertu pour combattre cet ennemi; que vous avez été en particulier oints avec l'huile sainte à l'exemple des lutteurs antiques; car vous aviez à lutter contre une foule d'ennemis, ce dont le Saint-

Esprit vous prévient par ces paroles : « Mon fils, en embrassant le service de Dieu, pénétrez-vous d'une sainte crainte et préparez votre âme à la tentation. » Cette lutte est si sûre et si certaine que le saint homme Job déclare que la vie de l'homme est un combat sur la terre. *Eccli.*, II, 1 ; *Job.*, VII, 1.

Convaincue de cette vérité, l'Église nous ordonne conséquemment de prier tous les soirs pour toutes les églises de la chrétienté, nous rappelant cette guerre par les paroles suivantes du prince des apôtres : « Mes frères, soyez sobres et veillez, car le démon votre ennemi, pareil à un lion furieux, tourne autour de vous, cherchant une proie à dévorer. » I *Petr.*, V, 8.

Saint Paul nous prévient et nous avertit également, nous signalant en même temps la puissance redoutable de nos adversaires, et les armes avec lesquelles nous devons nous défendre : « Nous n'avons pas à combattre, dit-il, des ennemis de chair et de sang, mais les principautés, les puissances, les esprits malins répandus dans l'air. » Et après nous avoir indiqué plusieurs armes bonnes pour ce combat, il conclut en ces termes : « Invoquez Dieu en esprit et en tout temps par toutes sortes de supplications et de prières, veillant avec une persévérance continuelle. » *Ephes.*, VI, 12-18.

Langage dans lequel il nous recommande de la façon la plus formelle la prière soutenue et continuelle. S'il compte tant sur la prière, c'est que nos ennemis ne sauraient être vaincus sans le secours du ciel, et que la prière est la messagère qui vers le ciel amène ce secours sur la terre. Voilà ce que savait l'Apôtre, de même qu'il connaissait les forces de nos adversaires, et puisque ceux-ci ne cessent de nous attaquer, nous non plus ne devons pas cesser de nous tenir sur nos gardes.

Quels sont ces ennemis, vous l'avez appris au catéchisme ? Ce sont le monde, la chair et le démon. Par monde, nous entendons les hommes vains et mondains qui, par leurs pompes, leurs vanités et leurs exemples, nous portent au mal. Nous entendons aussi par monde les hommes méchants et pervers qui, par leurs injures, leurs infamies, leurs outrages, leurs faux témoignages, mettent à l'épreuve notre patience, déclarent la guerre

à la charité, et provoquent en nous la haine et le mauvais vouloir.

Par chair, nous entendons l'appétit sensuel avec ses mauvaises inclinations et ses mauvais désirs, source et principe de tous les péchés. Cet appétit et ces passions, le démon les enflamme et les attise ; car il est écrit au livre de Job que son souffle augmente l'ardeur des brasiers, à savoir des appétits et des inclinations de notre chair. *Job.*, IV, 9.

Il est dit encore de lui qu'à certains moments il enflamme si fort ces appétits, qu'ils viennent à bouillir comme de l'huile brûlante. *Job.*, XLI, 22. Ceci se présente à propos de quelques tentations si violentes et si terribles qu'il semble impossible à l'homme de les surmonter, quoiqu'il se trompe en ceci.

Quant au troisième ennemi, qui est le démon, je n'en dirai rien. Vous savez que l'Évangile le désigne sous le nom du tentateur, parce que tenter est son occupation continuelle. En cela, il n'épargne personne ; comme le dit le pape saint Léon, qui omettrait-il de tenter puisqu'il a osé tenter le Fils de Dieu lui-même ? Il attendait tout de la fragilité de notre nature et, voyant dans le Sauveur un homme véritable, il comptait pouvoir en faire un pécheur.

Or, je veux maintenant, mes frères, passer en revue chacun de ces trois ennemis. S'il a été prouvé indubitablement que la vie du chrétien est une guerre continuelle à soutenir contre des adversaires tout à la fois rusés, puissants, cruels et méchants ; si de la victoire dépend le ciel ou l'enfer, si au saint Baptême nous avons été oints et armés pour cette guerre, comment pourrons-nous vivre dans la négligence et l'insouciance ? Qu'en sera-t-il de la prière ; qu'en sera-t-il de la garde des sens et le secours des sacrements ? la fuite des occasions du péché, les jeûnes et les mortifications, la garde du cœur et toutes les autres armes propres à ce combat, tout cela que deviendra-t-il pour nous ? D'ailleurs vous savez bien que nos ennemis n'épargnent ni grands, ni petits, ni parfaits, ni imparfaits, ayant osé tenter jusqu'au Fils de Dieu. Et vous prétendez excuser les commençants et les novices dans la vertu, quoique vous sachiez qu'ils sont d'autant plus près de tomber que leurs racines dans le bien sont moins profondes ! Encore, si le commençant et l'impar-

fait se trouvaient à l'abri des assauts de l'ennemi, dans une certaine mesure vous auriez quelque raison de parler ainsi ; mais il n'en est pas de même, au contraire ; il court un danger d'autant plus grave que sa faiblesse est plus grande, et par suite il a un besoin bien plus grand d'armes et de précautions pour se défendre. Il est évident qu'une place bien fortifiée et bien armée se défendra aisément ; mais une place sans fortifications et sans munitions a un besoin fréquent de secours. Voilà ce que nous disons des chrétiens soit forts, soit faibles : le fort n'a rien à craindre au milieu des flammes; mais pour le faible, il suffit quelquefois d'un souffle, par exemple d'un coup d'œil indiscret pour être renversé. Pour m'expliquer avec plus de détail, je rappellerai que les chrétiens employaient trois sortes d'armes dans la primitive Église : c'étaient des sermons continuels, la sainte communion et une prière sans relâche. « Et ils persévéraient, dit saint Luc, à écouter la doctrine des apôtres dans la communion de la fraction du pain, et dans la prière. » *Act.*, II, 42. Plus bas il ajoute qu'ils passaient la matinée à prier dans le temple et qu'ils allaient recevoir dans leur maison la sainte communion, n'ayant pas encore d'église pour cela. C'est par ces trois saints exercices que l'Église a été fondée, entretenue, et qu'elle a grandi jusqu'à son entière perfection ; mais de ces armes spirituelles, la sainte communion est la plus puissante. « Nous sortons de cette table, dit saint Chrysostome, comme des lions qui respirent la flamme, sujet d'épouvante pour les démons. » C'est pourquoi saint Jérôme donne de ce texte de nos saints livres : *Panem angelorum manducavit homo,* la traduction suivante : L'homme a mangé le pain des forts, indiquant par là quelle force spirituelle l'Eucharistie confère à qui la reçoit dignement. Le Seigneur révéla à son Église, au temps de saint Cyprien, qu'une grande persécution la menaçait; alors ce saint évêque et trente-sept autres prélats écrivirent au pape Corneille de faire grâce à quelques chrétiens qui étaient privés de la sainte communion, afin qu'ils pussent puiser dans ce sacrement force et courage pour confesser la foi. « Il ne saurait être capable du martyre, disaient-ils, celui qui n'a pas reçu de l'Église ses armes pour le combat. Or elle défaillit, l'âme que la réception de l'Eucharistie ne relève pas et n'embrase pas

d'ardeur. » Quoique dans la tour de David, à savoir de l'Église, il y ait toutes sortes d'armes spirituelles pour livrer cette bataille spirituelle, il n'y en a pas de si redoutable que la sainte communion. Ils en ont fait l'expérience, bien des chrétiens qui, poussés par l'ennemi, entre tous les remèdes dont ils avaient fait usage, n'en ont pas trouvé de plus efficace que ce divin sacrement reçu avec l'humilité et le respect convenables, et qui par lui ont été comme miraculeusement délivrés.

La vie du chrétien était donc une guerre continuelle, des ennemis cruels et puissants, nous environnant de toutes parts, et l'arme la meilleure à leur opposer, étant cette divine nourriture, comment négligeons-nous de profiter de ce puissant secours que le Fils de Dieu nous a laissé pour ce combat? Comment passons-nous tout ce temps sans en user? Il en était bien autrement dans les commencements de l'Église où les fidèles communiaient chaque jour. Cet usage était encore en vigueur au temps du pape Anaclet, qui fut le cinquième successeur de saint Pierre. Voici à l'appui un décret de ce pontife dans lequel il s'exprime en ces termes : « Que tous les fidèles, la consécration une fois faite, reçoivent la sainte communion : tel est l'enseignement des apôtres et l'usage de la sainte Église romaine. » Voici encore quelque chose de plus étonnant : Cette fréquentation de la sainte Eucharistie se maintint dans les églises d'Espagne jusqu'au temps de saint Jérôme comme le prouva une des lettres de ce saint docteur; chose extrêmement glorieuse pour une autre patrie, que d'avoir conservé si longtemps cette pieuse pratique.

Mais l'on me dira : Cela étant, pourquoi donc l'Église nous oblige-t-elle à communier une fois l'an? Saint Thomas répond que la cause en est dans la malice et le peu de dévotion des temps actuels. Dans le principe, quand la foi des premiers chrétiens était dans toute sa ferveur, on recevait ce sacrement tous les jours. La piété s'étant affaiblie depuis, le pape Fabien réduisit cette obligation aux trois Pâques de l'année. Et comme les choses de la vie humaine vont toujours de mal en pis, qu'une licence appelle une autre licence, un vice un autre vice, le pape Innocent III réduisit encore cette obligation à la seule Pâque de la résurrection. Il ne la

fît point sans de motifs graves et pleins de sagesse. En effet, les lois générales embrassent les forts et les faibles, et les faibles sont les plus nombreux. Parmi ceux-ci, il y en a beaucoup d'engagés dans le péché et qui n'en veulent pas sortir. Les uns ont des ennemis avec lesquels ils ne veulent pas se réconcilier ; les autres se sont emparés des biens d'autrui et ils ne veulent pas restituer ; d'autres ont des procès injustes auxquels ils ne veulent pas renoncer, et quand ils ne peuvent pas faire davantage, ils traînent la cause en longueur sauf à blesser notoirement la justice; d'autres obéissent à des factions irréconciliables, héritiers en cela de leurs pères et de leurs aïeux sans vouloir mettre un terme à ces haines; d'autres enfin sont plongés dans la sensualité à laquelle on ne saurait les arracher. Or, si l'Église eût imposé à tous ces chrétiens, qui s'obstinent à vivre dans le péché, l'obligation de communier plusieurs fois dans l'année, elle les eût exposés ou à désobéir, ou à communier indignement, parce qu'ils n'auraient point renoncé à leurs péchés. C'est pour un motif aussi respectable que l'Église ne les oblige qu'à une seule communion par an, leur donnant ainsi une année entière pour se corriger et se rendre dignes de la sainte communion. Mais, pour cette communion, elle les y oblige formellement ; si elle ne le faisait pas, il arriverait à des chrétiens de passer sans communier la plus grande partie de la vie. Ce n'est aujourd'hui qu'à grand renfort de censures, de peines, de publicités données à la désobéissance, qu'on les entraîne à la sainte table ; preuve que si on ne les y poussait en les menaçant de l'infamie, ils aimeraient mieux ne pas s'approcher de ce sacrement que de renoncer à leurs criminelles habitudes. Voilà pourquoi l'Église, avec une profonde sagesse, de crainte qu'ils ne communiassent indignement, n'a pas voulu les obliger à des communions multipliées ; elle a voulu cependant les obliger à une communion par an, de crainte qu'un grand nombre d'entre eux n'en vinssent à abandonner la communion durant toute leur vie.

VI.

De la préparation et des dispositions requises pour la sainte Communion.

Mais laissant de côté les malheureux qui se présentent par force à la communion, occupons-nous de ceux qui ne sont pas en état de péché mortel et qui travaillent à leur salut. Ayant déjà parlé de la vertu et de l'efficacité de ce sacrement, il sera bon pour nous exhorter à le fréquenter de parler de cette fréquentation et des dispositions qu'elle exige, chose la plus importante.

Or, la première et la plus essentielle de ces dispositions, est l'absence de tout péché mortel. Quoique d'autres sacrements puissent être administrés à ceux qui sont morts spirituellement, ce sacrement-ci est un sacrement des vivan's ; de même que manger est un acte qui suppose la vie, de même ce sacrement, étant une véritable nourriture spirituelle, suppose la vie spirituelle. Conséquemment, quiconque le reçoit avec un péché mortel sur sa conscience, boit et mange, selon l'expression de l'Apôtre, son propre jugement et sa propre condamnation. C'est pourquoi saint Chrysostome qualifie cette table de terrible et dit qu'elle lance des flammes prêtes à dévorer ceux qui s'en approchent indignement. De la sorte, ce qui est vie pour les uns est une occasion de mort pour les autres.

De même que le soleil, comme le remarque un docteur, l'eau et l'air nourrissent et font grandir les plantes profondément enracinées dans la terre, tandis que celles-ci se dessèchent, se corrompent et pourrissent quand elles ont de faibles racines, de même la sainte Eucharistie nourrit et fait grandir spirituellement les âmes qui vivent en Dieu, tandis que les âmes mortes en Dieu ne font que s'en séparer, s'endurcir et s'aveugler davantage. Nous en voyons un exemple bien frappant dans le malheureux Judas. A peine venait-il de recevoir la sainte communion que Satan, au dire de l'Évangéliste, entra dans son cœur. *Joan.*, XIII. Il y était déjà entré lorsque cet apôtre proposait aux prêtres de leur vendre le Christ ; mais alors il y entra avec plus de jouissance, et voilà pourquoi Judas ne put s'empêcher d'aller immédiatement accomplir

l'arrestation du Sauveur ; aussi le Sauveur lui dit-il : « Ce que tu fais, fais-le promptement, » montrant par là que l'épreuve de la passion ne lui était pas inconnue et qu'il désirait plutôt la subir. On peut en dire autant de la nourriture corporelle, si elle soutient les corps robustes et leur est salutaire, comme cette nourriture spirituelle est préjudiciable aux corps malades.

Telle est la première condition requise pour communier dignement. La seconde, d'après saint Aubin, est la dévotion actuelle, laquelle consiste à nous approcher avec amour, avec crainte, de ce pain de vie. L'amour de ce sacrement nous en inspire le désir et la faim, la crainte, le respect profond qui lui est dû. La crainte aussi bien que l'amour honore le Seigneur, nous approchant de l'Eucharistie par amour et nous en éloignant par crainte.

Voilà comment Dieu fut honoré, d'un côté par le publicain Zachée qui le reçut dans sa maison, de l'autre par le centurion qui se reconnut indigne d'un pareil honneur. Pourtant, en règle générale comme le dit le saint docteur, ceux qui s'en approchent par amour sont plus agréables au Seigneur que ceux qui s'en abstiennent par respect et par crainte; les saintes Écritures accordent moins de louanges à la crainte qu'à l'amour. Comme il y a de la différence dans les sentiments il doit y en avoir aussi dans les avis et les conseils donnés à ce sujet aux uns et aux autres. Les uns ont besoin d'un frein, les autres d'un aiguillon. Or, à ceux qui ont besoin d'un aiguillon, c'est-à-dire aux craintifs, on doit répéter l'observation faite par saint Cyrille en ces termes : « Qu'ils sachent bien, tous les hommes baptisés et devenus participants de la grâce des sacrements, que si par crainte ou par apparence de piété ils passent longtemps sans communier, ils s'éloignent du remède de leurs âmes. Encore que cet éloignement semble naître d'une crainte religieuse, elle devient un sujet de scandale et un piége pour les âmes. Il faut donc travailler de toutes nos forces à purifier l'âme du péché : ce fondement de la vie vertueuse une fois bien assis, il faudra nous décider à recevoir avec une vive confiance la véritable vie, qui est le Christ lui-même. A ceux qui hésitent à communier parce qu'ils ne découvrent point en eux la dévotion qu'ils voudraient, nous rappellerons le mot du Sauveur

à ceux qui le calomniaient parce qu'il mangeait avec les publicains et les pécheurs. Ce ne sont pas, leur disait-il, les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Il n'était point venu en ce monde chercher les justes puisqu'il n'y en avait pas, mais les pécheurs dont le monde était rempli. C'est aux pécheurs que le divin Maître adressa cet appel si doux et si tendre : Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine et l'accablement, vous qui succombez sous le poids de votre mortalité et de vos péchés et je vous soulagerai. »

Voici encore une chose propre à remplir ces âmes de consolation et de soutien. C'est que les personnes qui, s'étant entièrement confessées, n'ayant sur la conscience aucun péché mortel, ni le propos d'en commettre; alors même qu'elles n'auraient pas une contrition parfaite, mais une simple attrition, n'ont qu'à s'approcher avec cette disposition de la sainte Eucharistie, pour que leur attrition soit transformée en contrition véritable. De là une conséquence bien propre à nous consoler, nous encourager et nous pénétrer d'admiration pour la bonté divine qui travaille par tant de moyens à procurer notre salut. C'est qu'un homme pourrait se présenter à la sainte table en de telles dispositions, et que s'il venait à mourir sans communier, il serait perdu; au lieu qu'il serait sauvé s'il mourait après la communion : personne en effet ne saurait être sauvé avec la seule attrition; mais si à l'attrition se joint le sacrement, l'attrition est transformée en contrition, et l'âme mise en état de salut, tant est grande la vertu du très-saint Sacrement. Néanmoins que l'homme ne laisse pas de faire tout son possible pour s'approcher dignement de ce divin mystère. Toutes ces merveilles sont l'effet de la vertu incompréhensible du cœur sacré de Jésus-Christ, comme le dit saint Cyrille, ce corps donne la vie à ceux qui le reçoivent dignement et les rend incorruptibles et immortels comme lui, car ce n'est pas là un corps ordinaire. C'est le corps de la vie incréée, il participe de la vertu du Verbe incarné, et il est pénétré de celui qui donne à toute chose l'être et la vie. De même que le fer plongé dans le feu brûle aussi bien que le feu parce qu'il participe à sa chaleur; de même le corps de notre Rédempteur étant uni au Verbe de Dieu, participe de sa vertu et

produit conséquemment les effets que produit le Verbe de Dieu et communique la vie aussi bien que lui. Voilà une des raisons qui doit pousser tous les fidèles à fréquenter ce divin mystère pour recevoir une pareille vie. Voilà comment les âmes trop timides doivent prendre courage, s'offrant à Notre-Seigneur comme des malades et des pécheurs, pour le soulagement desquels il déclare être venu. Elles peuvent encore recourir à cette excuse et dire au Seigneur qu'il les invite lui-même et les appelle avec sa bonté accoutumée, et qu'il leur promet soulagement et soutien dans leurs épreuves. En voilà assez pour encourager les âmes timides qui ont besoin d'aiguillon.

VII.

Du profond respect qu'exige la sainte Communion et des abus qui peuvent se produire à cet endroit.

Parlons maintenant des chrétiens qui ont besoin d'un frein, de ceux que l'amour pousse vers cette table céleste avec le désir et la faim qui en sont la conséquence. Je dis ceci parce que l'amour étant quelquefois désordonné, il devient nécessaire de lui imposer le frein de la discrétion, et de le tempérer par la crainte, comme le conseille David en ces termes : « Servez le Seigneur avec crainte et réjouissez-vous devant lui avec tremblement. » *Psalm.*, II, 11. Or ils concevront cette crainte dans leurs âmes en considérant les châtiments que le Seigneur a réservés à une conduite irrespectueuse et téméraire. L'un des plus frappants sous ce rapport est le châtiment des enfants du grand-prêtre Aaron : Ceux-ci ayant offert à Dieu un sacrifice avec un feu différent de celui du sanctuaire, il sortit du sanctuaire des flammes qui les dévorèrent tous deux, sans que leur servît en rien la dignité de leur père et le crédit de Moïse, leur oncle, qui parlait avec Dieu face à face, comme un ami avec son ami. Cela fait, le Seigneur dit ces paroles : « Désormais je serai sanctifié dans ceux qui s'approchent de moi. » C'est-à-dire que si les hommes s'approchent de lui indignement, et en état de péché, il les châtiera, et en les châtiant il montrera qu'il est juste et saint, puisqu'il ne permet pas que le péché soit exempt de châtiment.

A cet exemple, j'en ajouterai un autre non moins effrayant. Un roi d'Égypte, Philopater, vint à Jérusalem, entra dans le Temple, y offrit un sacrifice au Seigneur, quoique infidèle, et prétendit entrer dans la partie la plus sacrée du Temple, nommée Saint des saints : là se trouvaient l'arche d'alliance, le propitiatoire d'or entre les deux chérubins; le grand-prêtre seul avait le droit d'y entrer, et encore une seule fois l'an. Le roi usant de violence pour entrer en ce saint lieu, fut aussitôt châtié de sa téméraire tentative; il tomba contre terre moitié mort, et ses officiers durent l'emporter dans leurs bras afin qu'il n'expirât point. Si Dieu a châtié de cette façon le téméraire qui prétendait entrer dans le lieu où se trouvaient l'Arche d'alliance et la manne, simple figure de l'Eucharistie, comment châtiera-t-il ceux qui osent s'approcher témérairement du sacrement figuré par l'Arche d'alliance, sans le respect et la crainte dus à une si haute majesté. C'est encore un exemple connu que celui du prêtre Oza qui fut frappé d'une mort soudaine, parce qu'il avait porté la main sur l'Arche afin de l'empêcher de tomber. Les rabbins prétendent qu'il fut ainsi puni, pour avoir rempli un office sacerdotal sans avoir préalablement conservé la continence. A cette vue David, qui transportait l'Arche chez lui, fut tellement effrayé qu'il ne voulut point accomplir son dessein, et il ordonna de déposer l'Arche dans la maison d'Obédédom. Ayant appris peu après la prospérité et les bienfaits dont le Seigneur comblait le maître de cette maison, le pieux roi, rempli d'une sainte envie, ressentit autant d'amour et de confiance qu'il ressentait auparavant de crainte, et n'hésita plus à transporter l'Arche chez lui, le Seigneur en payant si bien le séjour. Si donc vous désirez vous approcher dignement des saints mystères imitez ce saint roi, joignez à l'amour la confiance et la crainte et allez ensuite goûter les fruits divins de cette table céleste.

VIII.

Des abus qui se glissent dans la fréquentation de la Communion.

C'est assez de ces observations pour le moment : nous allons énumérer les abus qui se glissent dans l'usage de ce divin sacre-

ment; abus d'où procèdent les plaintes et le scandale d'un grand nombre de fidèles qui renoncent à cet usage parce qu'ils voient bien des chrétiens fréquenter la communion, ne réformer leur vie en aucune manière, et aussi ardents dans leurs appétits, leurs ambitions, leurs passions, leurs convoitises, que tous les autres. Il y en a qui communient par manière et par pure habitude sans éprouver les désirs et la faim que demande cette nourriture céleste. D'autres communient avec le même sans-façon que ceux-ci : il leur suffit de voir quelqu'un communier pour vouloir communier eux-mêmes. On le remarquera principalement en quelques femmes : Puisque, disent-elles, une telle et une telle communient souvent, je puis bien communier de même.

Il y en a qui communient par pure obligation, sans y être poussés par une dévotion et une avidité particulières : ceci peut arriver aux religieux que leur règle oblige à communier tous les huit ou tous les quinze jours. Il peut arriver également à quelques personnes peu dévotes de faire de même, non par piété, mais parce qu'on les y oblige. Toutes ces personnes profitent peu ou ne profitent pas du tout de l'usage de ce pain céleste.

Je raconterai à ce propos ce qui m'arriva avec une personne qui communiait fréquemment et qui néanmoins vivait d'une façon assez légère et assez mondaine : surpris que la fréquentation de ce sacrement, si efficace pour améliorer les mœurs des chrétiens, ne changeât rien aux siennes, je lui en demandai la raison. Elle me répondit qu'à la vérité elle n'apportait pas à ce sacrement les dispositions et la préparation nécessaires, qu'elle communiait par nécessité plutôt que par volonté, et que son confesseur avait commué certains vœux en un certain nombre de communions : cela me fit comprendre que la raison de son peu d'avancement était son peu de dévotion.

Car il vous faut savoir que si les causes naturelles agissent conformément à la disposition qu'elles trouvent dans la matière qui leur est soumise, de telle sorte, par exemple, que le feu consume aisément le bois sec, et il ne consume pas de même le bois vert, qui n'est pas également disposé à s'allumer; de même les causes surnaturelles de la grâce, je veux dire les sacrements, agissent

conformément aux dispositions qu'elles trouvent dans les âmes. De là vient que bien des personnes communieront souvent par habitude, sans devenir pour cela meilleures. Bien des prêtres, après avoir célébré durant vingt ans, ne découvriront en elles aucun changement : cela, parce que ni les uns ni les autres ne s'approchent de la sainte communion avec la préparation requise. Voilà ce qui blesse principalement les personnes dont les murmures sont excités par l'absence d'amélioration dont cette fréquentation paraissait devoir être la source.

IX.

De la Communion fréquente.

Après avoir parlé de la préparation requise pour ce divin Sacrement, parlons maintenant de sa fréquentation. Ce que nous venons de dire peut en partie le faire comprendre; nous ne saurions donner ici de règle générale également applicable à tous les fidèles; pas plus que l'on ne saurait donner une mesure uniforme pour les vêtements de tous les hommes. Il faut avoir égard ici à la condition, au genre de vie, aux progrès de chacun, et à la facilité qu'il a de s'approcher de ce divin Sacrement, à son état et à une foule d'autres circonstances semblables.

La principale règle devant être prise des progrès plus ou moins rapides des fidèles qui communient, il suffira aux uns de communier aux principales fêtes de l'année, aux autres tous les mois, aux autres tous les quinze jours, aux autres toutes les semaines, suivant le conseil de saint Augustin. Saint Bonaventure, qui était un si grand contemplatif et un si grand maître de la vie spirituelle, comme le prouvent ses écrits, enseigne, dans un traité sur la perfection adressé à une de ses sœurs, que la fréquentation de la sainte Eucharistie ne doit pas s'exercer dans une limite inférieure à celle de huit jours, à moins, ajoute-t-il, d'une faim ardente pour ce pain céleste : alors on pourra croire que cette faim vient de Dieu, si elle a pour auxiliaire le témoignage d'une vie vertueuse. En somme, ceci sera remis à l'expérience et à la prudence du confesseur. Lui seul, après avoir pris conseil de l'état de la personne,

de la pureté de sa vie, de ses progrès dans l'oraison, les bonnes œuvres, la mortification des passions, restreindra ou élargira les limites.

Il faut tenir compte encore de l'âge, surtout dans les jeunes filles auxquelles le recueillement et la retraite conviennent mieux qu'à toute autre condition de personnes : l'exemple de Dina, fille de Jacob, dont la légèreté causa tant de désastres, le prouve suffisamment. Montrons aux jeunes filles et aux jeunes veuves qu'elles ne fassent pas consister tous leurs progrès dans ce qu'elles feront à l'église, qu'elles s'occupent plutôt à transporter l'église chez elles, qu'elles fassent une église des coins de leur maison, et qu'elles établissent là leurs rapports et leurs communications avec Dieu, comme le faisaient dans leurs grottes les solitaires du désert, qui, sans la ressource d'une église, atteignirent une si haute perfection. Qu'elles arrachent au sommeil de la nuit quelques instants pour s'occuper de Dieu, Notre-Seigneur, lorsque tout est dans le silence.

Qu'elles imitent l'exemple de sainte Catherine de Sienne, qui fut bien maltraitée par ses parents pour avoir coupé sa magnifique chevelure. Irrités de cela, ses parents lui ravirent la retraite où elle se recueillait, et lui imposèrent tout le service de la maison ; néanmoins les progrès de la sainte n'en souffrirent aucunement : s'étant bâti en imagination une cellule, et voyant le Christ dans son père, dans sa mère la sainte Vierge, dans ses frères les apôtres; elle était tellement possédée par cette image qu'elle ne ressentait pas l'absence de sa cellule ; elle conseillait d'en faire autant à son confesseur, afin qu'il goûtât ce qu'elle goûtait elle-même. Voilà ce que devraient faire, ou à peu près, toutes les jeunes femmes, sauf à aller moins souvent à l'église, et quand elles s'y rendraient, elles devraient être accompagnées ou de leurs parents, comme l'était la sainte Vierge, selon saint Ambroise, ou de proches graves et âgés.

Et quoique généralement parlant il ne faille pas renoncer au lieu pour le scandale pharisaïque, c'est-à-dire pour un scandale qui n'est pas raisonnable, toutefois il serait bon et charitable, en certains cas, d'avoir égard à la faiblesse d'autrui quand nous n'en

éprouvons pas un notable détriment. C'est le sentiment de saint Bernard qui l'exprime dans une de ses lettres. « Je renoncerai, dit-il, bien volontiers à quelque avantage spirituel si je ne puis l'acquérir sans causer quelque scandale. Car là où il y a scandale il y a charité blessée ; je serais bien étonné de faire quelques profits spirituels au détriment de la charité. » Bernard, *Epist.* LXXXII. Cette observation, bien qu'applicable à tous les fidèles, regarde particulièrement les jeunes filles.

A celles-ci comme aux femmes mariées, l'on doit rappeler de ne jamais sacrifier à leurs exercices spirituels les obligations de justice : par exemple l'obéissance et la sujétion parfaites dues aux maris par leurs femmes, aux parents par leurs filles : ce qui est d'obligation devant toujours passer avant ce qui est de pure dévotion. Que toutes, en général, aient soin de faire leurs confessions courtes quand elles sont fréquentes, pour ne pas éveiller la malignité des personnes qui disent : « De quoi donc a-t-elle à s'accuser celle-là dont la confession est interminable ? »

X.

Avis pour les âmes faibles dans la vertu.

Comme dans ce sermon nous ne nous proposons pas seulement d'encourager les faibles, mais encore de leur donner des avis propres à les affranchir de tout danger et à les préserver de donner occasion aux méchants de murmurer, nous ajouterons ici quelques observations. Premièrement, qu'ils mettent toute leur étude et tout leur soin à se connaître, à s'humilier et à s'anéantir en présence du Seigneur, se souvenant de ce trait remarquable de la vie du grand Antoine. Ce solitaire, ayant vu le monde entier rempli de filets, effrayé à ce spectacle, laissa échapper ces paroles : « Oh ! qui pourrait échapper à tant de filets ? » et sur-le-champ une voix lui répondit : « L'humilité. » Que l'homme le sache bien : jamais un corps humble n'est tombé et n'a été abandonné du Seigneur, notre Dieu. Jamais un corps, non plus, ne s'est élevé dans ses pensées, sans avoir été abandonné et sans avoir fait une chute. Les paroles suivantes de Salomon prouvent cette

vérité : « Le cœur de l'homme s'enorgueillit avant la chute. » *Proverb.*, XVIII, 12. « L'orgueil, dit-il encore, précède la chute, et la gloire environne l'humble de cœur. » *Ibid.*, XXIX, 23. David avait dit la même chose dans ces paroles : « Lorsque le cœur de l'homme s'élèvera jusqu'au faîte, Dieu montera encore plus haut pour le renverser. » *Psalm.*, LXIII, 7. — Le second avis est une conséquence de l'humilité ; nous l'observerons en cachant, autant qu'il sera possible, nos bonnes œuvres et les faveurs que Dieu nous octroie. Le Seigneur nous le recommande expressément quand il sent qu'une main ignore ce qu'aura fait l'autre. *Matth.*, VI.

C'est qu'il connaissait bien la légèreté de notre cœur, que Job compare à la feuille d'un arbre, à une paille sèche que le plus léger souffle de vanité emporte. Il savait bien quelle était la subtilité contagieuse de la vaine gloire, vice qui se sert de nos vertus elles-mêmes pour nous aveugler. On vient à bout des autres vices par les vertus contraires ; mais pour celui-ci, il prend occasion de la vertu pour nous élever, et en nous élevant pour nous précipiter. Aussi le pénitent ne doit-il confier à personne qu'à son confesseur, à moins d'une nécessité particulière, les vertus et les faveurs qu'il a reçues de Notre-Seigneur.

Un autre avis regarde l'obéissance de quelques femmes dévotes pour leurs pères spirituels. Ces femmes entendant, d'une part, louer extrêmement la vertu de l'obéissance ; de l'autre, étant naturellement portées à se soumettre à leurs supérieurs, elles sont inclinées, par ces deux circonstances réunies, à l'obéissance dont nous parlons, quand elles n'ont pas d'autres supérieurs à qui se soumettre. Et quoique en règle générale toute obéissance soit bonne, pourtant celle-ci est dangereuse parce qu'il en résulte une certaine familiarité entre le pénitent et son père spirituel, familiarité que le démon entretient et attise de telle manière, que, selon la remarque de saint Thomas, bien souvent cette amitié spirituelle se transforme en une amitié charnelle.

Il faut ici se souvenir, en tremblant, de l'exemple cité plus haut, et rapporté par saint Augustin, de la chute de ces grands cèdres causée par ces attachements spirituels. Il suffit, pour les choses les plus importantes, de consulter son confesseur quand il est capable

de nous conseiller; car il est écrit que l'homme peut avoir beaucoup d'amis et vivre en paix avec eux, mais que pour un conseiller il faut le chercher entre mille : preuve qu'il nous faut bien choisir celui à qui nous devons remettre la clef de notre cœur et la conduite de notre vie. On peut estimer bien heureuse l'âme à qui Dieu donne un tel conseiller ; car c'est vraiment là un don de Dieu. Pour le récompenser de ses bonnes œuvres, Notre-Seigneur donna au centurion Corneille un conseiller de ce genre : « Envoie chercher Pierre, lui dit-il, lui te dira ce que tu dois faire pour ton salut. » *Act.*, x; *Roman.*, v, 5, 6. De même à Saul il donna Ananie.

Un autre avis très-important est que les personnes spirituelles ne fassent aucun cas de certaines révélations, qu'elles se gardent bien de les admettre et encore bien de les désirer. Dès que le démon s'aperçoit de ce désir, il se transforme aussitôt en ange de lumière et se met à répandre des révélations qui regardent tantôt des faits qui se passent ailleurs et dont il donne connaissance à ceux qu'il veut illusionner, tantôt des faits à venir qu'il devine par conjectures, connaissant avec les causes les effets qui en peuvent résulter. Souvent aussi il se servirait de quelques-uns de ces faits pour accréditer d'autres nouvelles fausses et préjudiciables. Ces révélations il les fait surtout aux personnes spirituelles, parce que ce sont elles qu'il attaque le plus souvent, principalement quand il les voit désireuses de connaître quelque chose par voie de révélation. J'ai eu à faire à un homme vertueux qui, ayant longtemps prié pour connaître une chose à laquelle il tenait beaucoup, vit le démon lui apparaître sous la figure d'un ange, et lui annoncer une chose extrêmement fausse; il comprit par là que c'était le démon et non pas un ange. Une femme honorable désira également connaître le sort de l'âme d'un défunt. A ce sujet elle fit beaucoup de prières et jeûna si bien plusieurs jours au pain et à l'eau, qu'elle en eut la tête affaiblie et qu'elle en perdit presque la raison. Alors le démon lui apparut et lui demanda pourquoi elle désirait tant connaître le sort des autres âmes puisque la sienne devait être damnée. Elle fut tellement frappée de cette apparition, que non-seulement elle en perdit totalement la raison,

mais, chose effrayante, qu'elle se précipita dans un puits. Ceci s'est passé de nos jours. Le démon apparut encore au frère Ruffin, l'un des compagnons de saint François d'Assise, sous la figure de Jésus-Christ crucifié, et lui conseilla d'abandonner saint François et de se retirer sur une montagne pour y vivre en solitaire, et pour y consacrer tout son temps à l'oraison. Ruffin y consentit; et, sans les larmes et la prière de saint François qui lui montra que que ce crucifié était le démon, il eût exécuté sa résolution. On trouve de ces traits à chaque pas dans les histoires des Pères du désert. Ceux-ci doivent suffire pour que les personnes dévotes ne recherchent, n'acceptent et n'estiment point les révélations; qu'elles les tiennent, au contraire, pour des illusions, et elles jouiront d'une plus grande sécurité. Si Notre-Seigneur voulait nous révéler quelque chose, il saurait bien trouver le moyen de nous en faire connaître la vérité.

Adressons-nous maintenant à quelques femmes qui pratiquent la vertu, et qui ont besoin d'observer le recueillement dans leur maison, qu'elles évitent, autant que leur condition le permettra, de trop courir d'un point à un autre, et qu'elles mangent leur pain en silence. Une des observations que Salomon fait sur les femmes, c'est qu'elles ne peuvent souffrir le repos, ni rester un moment tranquilles, qu'il leur faut, au contraire, aller toujours de divers côtés. C'est là un grand obstacle au recueillement du cœur; quand le corps est agité, le cœur ne pouvant être recueilli, qu'elles prennent garde, en particulier, de se mettre en rapport avec les dames nobles : ces dames ayant un mari, des enfants, pour lesquels elles recherchent des établissements et de la fortune, et pour lesquels elles désirent la santé quand ils sont malades; n'étant pas, en outre, dépourvues d'affaires et de procès, elles implorent ordinairement le secours des prières de ce genre de femmes, et elles leur font, dans ce but, quelques aumônes. Ces femmes-ci, croyant que ces générosités ont pour cause le parfum de leurs vertus, tâchent quelquefois de paraître plus saintes qu'elles ne le sont, et elles se mettent à leur conter des révélations et des faveurs que Dieu leur a faites. Le démon en profite pour entrer dans leur âme, les pervertir et les séduire. Par conséquent

sont-elles pauvres, qu'elles se contentent d'un morceau de pain et qu'elles s'efforcent de le gagner de leurs mains, à l'exemple de la sainte Vierge que cite saint Jérôme ; qu'elles demandent à Dieu ce qui leur manque, et qu'elles n'aillent pas de maison en maison trafiquer de la sainteté pour gagner leur vie.

Joignons la fin au commencement, et demandons au Seigneur, puisqu'il tient dans ses mains les cœurs de tous les enfants d'Adam, qu'il les conduise et les dirige en de telles occasions, de façon à ce que la vertu des bons ne perde point son crédit, et que les faibles ne se relâchent pas dans leurs bons propos. Et comme il ne permet le mal que pour en retirer le bien, celui qu'il nous faut retirer de la chute de nos frères c'est la connaissance de notre faiblesse et des dangers auxquels est exposée notre vie ; car tous nous cheminons dans la même voie, nous voguons tous sur la même mer, nous subissons les assauts des mêmes ennemis ; et c'est pourquoi il n'y a point de sécurité dans la vie présente ; surtout les jugements de Dieu étant si profonds, et bien des chrétiens, après une heureuse traversée, ayant échoué au moment même d'entrer dans le port. Chez les fidèles, dit saint Jérôme, ce n'est pas le commencement qui décide de la victoire, mais la fin.

Judas commença bien, et fut choisi pour l'un des apôtres de Jésus ; d'apôtre il se fit démon et finit ensuite abominablement. Saint Paul commença par persécuter l'Église, et il fut plus tard son plus puissant défenseur. En conséquence, puisque nous sommes tous formés de la même matière, que les serviteurs de Dieu prennent occasion de ces chutes publiques pour devenir plus craintifs, plus humbles, plus prudents, plus défiants d'eux-mêmes, plus confiants en Dieu, plus soumis à sa volonté, Dieu seul pouvant nousmettre à l'abri de ces dangers. Si nous y réfléchissons bien, nous trouverons que le saint Office n'a rien à démêler avec un homme qui est franchement vertueux et qui ne craint pas le monde ; qu'il s'occupe principalement des fourbes, des séducteurs, des hypocrites, des loups revêtus de la peau des brebis. Voilà ceux qu'il châtie, et ce châtiment devrait remplir les bons de joie et de confiance au lieu de crainte ; les brebis voyant par là qu'elles ont un berger qui les défend contre les loups et qui veille à leur sûreté. Mais le vulgaire,

ignorant et aveugle ne considère point cela, en sorte que le moindre châtiment des méchants devient pour les bons un sujet d'affaiblissement quand ce devrait être le contraire. En voilà assez pour le moment : l'Esprit-Saint, le maître des âmes humbles, nous enseignera le reste. A lui soient gloire et honneur dans les siècles des siècles. Amen.

Gloire à Dieu, à notre bienheureuse dame du Rosaire, et à son très-cher serviteur Dominique notre père.

LIVRE CINQUIÈME.

MÉMORIAL ABRÉGÉ.

Guide du chrétien dans la conduite de la vie.

Sommaire. — Des devoirs à remplir pour faire son salut; quelques pieuses prières pour demander l'amour de Dieu, ou pour d'autres intentions; sept considérations selon les jours de la semaine, à l'usage des nouveaux convertis; traité de la vie du Christ, contenant ses principales actions; mystères du saint Rosaire; du mystère de l'Incarnation, sous forme de dialogue entre saint Ambroise et saint Augustin.

CHAPITRE I.

Abrégé de ce que doit faire le chrétien pour se sauver : du péché mortel, de sa gravité et des seize remèdes contre toute espèce de péchés.

La plus importante des affaires de l'homme ici-bas, — celle pour laquelle il a été uniquement créé, lui et tout ce qui existe dans le monde, celle pour laquelle le Créateur et le Seigneur de toutes choses est venu parmi nous, est mort et a évangélisé, — c'est le salut et la sanctification des âmes. Or celui qui désire de tout son cœur accomplir cette grande affaire, — en comparaison de laquelle tout le reste n'est rien, — doit résumer tous ses devoirs en un seul, qui consiste à maintenir son âme dans la ferme résolution de ne jamais commettre un seul péché mortel en vue du monde, pour acquérir des biens, des honneurs, la vie même, ou toute autre chose semblable. De telle sorte que, comme une femme fidèle et un bon capitaine sont décidés à mourir plutôt que de commettre une trahison, l'une envers son mari et l'autre envers son

roi; ainsi le bon chrétien doit être déterminé à demeurer toujours fidèle à son Dieu, et pour cela à ne jamais commettre un seul péché mortel. Et par péché mortel, nous entendons ici, sommairement, tout ce qui est contraire à quelque commandement de Dieu ou de notre sainte mère l'Église.

Or, comme il y a plusieurs sortes de péchés mortels, disons que ceux, dans lesquels l'homme a coutume de tomber le plus fréquemment, sont au nombre de cinq, savoir : péché de haine, de sensualité, de serment vain, de vol, de médisance et de calomnie, et autres semblables. Celui qui saura se prémunir contre ceux-ci, pourra facilement éviter tous les autres. Tel est le résumé sommaire de ce que le bon chrétien doit faire pour son salut. Mais comme il est difficile d'accomplir intégralement cette obligation, à cause des liens puissants qui l'attachent au monde, des nombreux écueils qu'il y rencontre, des instincts dépravés de la chair et des combats continuels qui lui sont livrés par l'ennemi, l'homme doit s'aider de tout ce qui peut lui venir en aide, et par conséquent se servir de la clef que nous lui donnons.

Qu'il considère d'abord avec une grande attention l'horreur du péché mortel, pour s'exciter à le craindre et à le détester. Dans ce but, il doit, entre autres pensées, s'arrêter à deux principales : La première, celle des biens qu'il perd par le péché mortel; la seconde, celle de l'horreur que Dieu en ressent.

Par rapport aux biens et par la grâce de Dieu, la charité et toutes les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit qui en découlent; il perd les droits à la vie éternelle qui s'obtiennent par le moyen de la grâce; il perd l'amitié de Dieu Notre-Seigneur, l'adoption et le titre d'enfant de Dieu avec tous les avantages qui y sont attachés; il perd aussi le fruit et le mérite des bonnes œuvres qu'il avait faites depuis le moment de sa naissance jusqu'alors; il perd la participation et la communion des biens qui se distribuent au nom de l'Église entière; il perd le mérite de tous ceux qu'il accomplit présentement; par le péché mortel enfin, il perd Dieu, — qui est le bien infini, — et se rend digne de l'enfer, — qui est le mal infini; — car il prive de Dieu et dure éternellement. D'où il résulte que l'âme, qui jusque-là était le temple vi-

vant de Dieu et l'épouse de l'Esprit-Saint, devient l'esclave du démon et l'autre de Satan. Voilà en résumé ce que l'homme perd par le péché.

Quant à l'horreur qu'il inspire à Dieu, on peut s'en rendre compte par les terribles châtiments dont il l'a frappé depuis le commencement du monde, surtout par ceux infligés au premier des anges, au premier homme, au monde entier submergé dans les eaux du déluge, à ces cinq villes dévorées par le feu du ciel, à Jérusalem renversée de fond en comble, à Babylone et à tant d'autres cités, royaumes et empires; bien plus, par celui réservé en enfer pour un seul péché, et bien plus encore, tant il est inouï, épouvantable, par celui dont fut frappé le Christ dans sa chair sacrée, dont Dieu voulait faire mourir son propre fils pour terrasser et chasser du monde ce péché qui lui inspirait tant d'horreur. Quiconque examinerait attentivement ces choses, ne pourrait s'empêcher de demeurer confondu, en voyant la facilité avec laquelle les hommes commettent un péché aujourd'hui. Nous venons de donner un premier moyen de l'éviter et de le détester.

Le second consiste à fuir prudemment les occasions du péché, telles que les yeux, les mauvaises compagnies, les conversations dangereuses, les pratiques désordonnées et particulièrement les entrevues et autres choses de même nature; car, si par le péché l'homme est devenu si faible, qu'il succombe et pèche de son propre mouvement, que fera-t-il si l'occasion l'invite et l'entraîne par la vue de l'objet et la facilité de se le procurer, surtout s'il est vrai que le juste pèche lorsque la caisse est ouverte ?

Le troisième, à résister promptement au commencement de la tentation, et à rejeter loin de soi l'étincelle de la mauvaise pensée, pour ne pas lui donner le temps de se communiquer au cœur. En effet, de cette manière l'homme résiste plus facilement et avec plus de mérite; au lieu que s'il retarde, la résistance s'accroît et le prix de la victoire est perdu ; de plus, il commet, par cette négligence, une nouvelle faute, qui sera au moins vénielle, si elle n'est pas mortelle. Pour cela, il suffit d'élever de suite les yeux de son âme vers le Christ crucifié, et de le contempler avec cette douloureuse figure déchirée, brisée, sanglante qu'il avait sur la croix ; de pen-

ser que c'est pour le péché qu'il a souffert tout cela, et de lui demander instamment la force et la grâce d'en triompher.

Le quatrième consiste à examiner sa conscience, chaque jour, avant de se coucher, et à s'accuser, en présence de Notre-Seigneur, des péchés que l'on a commis pendant la journée, à lui en demander le pardon et la grâce de s'en corriger; à s'armer et à se préparer, le matin lorsqu'on se lève, par une nouvelle prière et une nouvelle résolution contre le péché ou les péchés vers lesquels on se sent le plus d'inclination, en apportant le plus de soin là où l'on se sent le plus en danger de succomber.

Le cinquième, à éviter, autant que possible, les péchés véniels, parce qu'ils disposent aux péchés mortels. Car, de même que ceux qui redoutent la mort, font tous leurs efforts pour fuir les infirmités qui y disposent et y conduisent, de même ceux qui ne veulent pas succomber aux péchés mortels, — qui sont la mort de l'âme, — doivent aussi fuir les péchés véniels, autant qu'il est en eux, comme autant d'infirmités qui y mènent. Il faut, en outre, considérer que celui qui est empressé et fidèle dans les petites choses, ne peut manquer de l'être aussi dans les grandes, et que celui qui aura soin d'éviter les moindres maux, sera plus certain de triompher des grands. Et par péchés véniels, nous entendons ici les paroles inutiles, les rires indécents, l'excès du manger, du boire et du dormir, le mauvais emploi du temps, les mensonges légers et autres choses semblables qui, si elles n'enlèvent pas la charité en refroidissent l'ardeur, — ce qui est un grand mal, — et si elles ne tuent pas l'âme, préparent, — comme nous l'avons dit, — à la mort.

Le sixième consiste à traiter rigoureusement la chair, dans la nourriture, le sommeil, les vêtements et tout le reste, — comme une source et un foyer de péchés; — car plus elle sera languissante et affaiblie, plus ses appétits et ses passions le seront aussi. De même qu'une terre maigre et stérile produit des plantes chétives et sans vie, et qu'au contraire une terre grasse, bien arrosée et fumée, donne des produits verdoyants et vigoureux; ainsi fait notre chair par rapport aux passions, selon qu'elle est bien ou mal traitée.

Outre cela, il nous est prouvé que le plus grand ennemi et le contradicteur le plus acharné de la vertu, c'est cette chair qui, par la fougue de ses appétits et de ses désirs de bien-être, nous éloigne de tous les pieux exercices : comme la prière, la lecture, le silence, le recueillement, le jeûne, la veille et tous les autres. D'où il résulte que, si nous nous habituons à nous rendre et à obéir à ses instincts, nous demeurons étrangers à tous les exercices de vertu; tandis que si nous lui résistons et le contredisons, si nous combattons toutes ses mauvaises inclinations, — cette victoire une fois remportée, cet usage établi et avec lui l'habitude de la lutte, — nous ne trouverons plus de résistance dans la vertu; car elle n'est point âpre ni difficile par elle-même, mais par la corruption de notre chair.

C'est pourquoi celui qui aime véritablement Dieu, ne doit point se lasser, ni prendre de repos, avant d'en être arrivé à ce degré de vertu; d'être arrivé, dis-je, au point de maltraiter son corps comme un grand ennemi et un tyran, — ce qu'il est en effet; — ou comme un esclave voleur, ou de mauvaises habitudes que l'on devrait mettre, — comme on dit, — au pain et au bâton; ou au moins comme un fils qu'un père vertueux et prudent élève sans aucun adoucissement, traite au contraire avec rudesse et sévérité, ne lui montrant jamais un visage ami, et faisant en cela violence à son penchant naturel pour le bien de l'enfant. C'est ainsi que le serviteur de Dieu doit traiter son propre corps, et s'il n'est point arrivé à ce degré, qu'il ne se tienne pas pour bien avancé dans le chemin de la vertu. Bienheureux celui qui est arrivé à ce point, qui traite ainsi son corps et l'affaiblit, le fatigue, le maltraite, le prive de sommeil et de substance, le force à servir l'esprit et parvient ainsi à vaincre la nature. Car celui qui fait cela ne vit plus selon la chair et le sang, mais selon l'esprit du Christ; il n'obéit plus aux lois de la nature, car il s'est rendu le maître de la nature, il ne peut plus être simplement appelé homme, car il est plus que l'homme. S'il en est ainsi, vous pourrez juger par là de la perdition du monde qui ne songe à rien autre chose qu'à satisfaire par tous les moyens possibles les jouissances et le bien-être du

corps, bien que cela répugne tant et soit si contraire à l'esprit et à l'Évangile du Christ.

Sans doute tout cela doit se faire avec réserve et modération; mais il est nécessaire de le conseiller à peu de personnes aujourd'hui. Et pour y parvenir, l'homme doit, toutes les fois qu'il se met à table, non-seulement bénir sa nourriture, mais encore élever son cœur à Dieu, et lui demander cette tempérance, en faisant lui-même ses efforts pour l'obtenir pendant ses repas.

Le septième consiste à observer sa langue; car c'est par là que nous péchons plus facilement et plus souvent; car la langue est un membre glissant, bien sujet à s'égarer en mille paroles déshonnêtes : colères vaines et futiles, en mensonges, serments, malédictions, médisances, flatteries, et autres choses semblables. C'est pourquoi le Sage a dit que la multitude des paroles ne sera point exempte de péché, et que la langue est une source de mort ou de vie. *Prov.*, x, 19; xviii, 21. C'est pourquoi aussi vous devez, toutes les fois que vous vous entretiendrez de choses dangereuses, ou avec des personnes peu sûres qui vous exposent au péché de médisance, d'orgueil, de mensonge ou de vanité, vous devez, dis-je, élever votre âme à Dieu, vous recommander à lui, et lui dire avec le Prophète : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.* Mettez, Seigneur, un sceau à ma bouche et une garde de circonspection à mes lèvres : et de plus, pendant que vous parlerez, ayez une grande prudence, — la prudence de celui qui passe une rivière sur des pierres, — pour ne pas glisser et tomber dans quelqu'un de ses périls.

Le huitième, à ne pas laisser aller son cœur à un trop vif amour des choses du monde, comme les honneurs, les richesses, les enfants, la famille, les amis; car cet amour est pour ainsi dire la cause de tous les péchés, les soucis, les mécontentements; de toutes les passions et les inquiétudes qui sont au monde. C'est pourquoi l'Apôtre dit que la cupidité, qui est l'amour démesuré des choses temporelles, est la racine de tous les maux. I *Rom.*, vi, 10. Voilà pourquoi aussi l'homme doit vivre toujours de manière à ne pas laisser entraîner son cœur à ces choses; à le réprimer,—

lorsqu'il le voit s'emporter, — et à n'attacher d'autre prix aux choses que celui qu'elles méritent, à cause de leur inanité, de leur fragilité et de leur rapidité, pour reporter et concentrer ses affections sur le souverain, l'unique et le vrai bien. Celui qui traitera ainsi les choses temporelles, ne s'en inquiétera pas lorsqu'elles lui feront défaut, et ne se désespérera pas lorsqu'elles l'abandonneront; il ne commettra pas les autres fautes si nombreuses auxquelles sont exposés ceux qui s'attachent à ces biens, soit pour les obtenir, soit pour les augmenter, soit pour les conserver. Là est la clef de toute cette matière; car nous ne pouvons douter que celui qui apaise cet amour ne soit le maître du monde et du péché.

Le neuvième, à faire l'aumône et la charité; car c'est par là que l'homme mérite de trouver grâce devant Dieu, c'est une des puissantes armes que nous devons employer contre le péché. C'est elle qui fait dire à l'Ecclésiaste : « L'aumône de l'homme est devant Dieu comme un sceau, et il conservera le bienfait de l'homme comme la prunelle de l'œil; il le défendra et le fera triompher de ses ennemis mieux que la lance et le bouclier du fort. » *Eccl.*, XVII, 18. Que l'homme se souvienne aussi que le fondement de la vie chrétienne repose entièrement sur la charité, et que c'est à ce signe que nous devons être reconnus pour disciples du Christ. *Joan.*, XIII, 35. Or le signe de la charité, c'est l'aumône et la pitié envers les infirmes, envers les pauvres, envers les affligés, envers les prisonniers et tous les malheureux que nous devons aider et secourir, selon nos moyens, par des œuvres pies, de consolantes paroles et de ferventes prières.

Le dixième, à lire de bons livres dont l'effet est aussi profitable, — que celui des mauvais est nuisible; — car la parole de Dieu est notre lumière, notre guérison, notre force, notre guide, notre armure et tout notre bien; puisque c'est elle qui remplit de lumière nos intelligences et nos âmes de saints désirs, et nous aide, par ce moyen, à ramener nos cœurs de leurs distractions les plus fortes, et à y réveiller la piété lorsqu'elle est la plus refroidie et endormie.

Le onzième, à rechercher toujours la présence de Dieu, et à le garder, — autant que possible, — avec nous, comme un témoin de nos actes, un juge de notre vie, un soutien de notre faiblesse

dont nous puissions invoquer le secours de la grâce par de pieuses et humbles prières.

Et nous devons appliquer cette constante attention non-seulement à Dieu, mais à la règle de notre vie; de telle sorte que nous ayons un œil fixé sur lui pour lui rendre hommage et invoquer sa miséricorde, et l'autre sur ce que nous devons faire et dire, de manière à ne jamais nous écarter de la ligne de la raison. Cette attention et cette vigilance doivent être le premier gouvernail de notre vie. Si nous ne pouvions l'accorder à Dieu d'une manière aussi suivie, élevons du moins nos cœurs vers lui, entre le jour et la nuit, par quelques prières destinées à cet effet, entre autres, ce verset de David si vanté par Cassien : « *Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina ;* » et mille autres qui se trouvent à chaque pas dans le même Prophète. *Psalm.*, LXIX, 1.

Lorsque nous nous coucherons, dit saint Jean Climaque, que ce soit comme si nous entrions dans le tombeau. Nous ferons bien de réciter sur nous un répons comme sur un mort. Lorsque nous nous réveillerons, disons un *Gloria Patri*, ou autre chose semblable; et, en ouvrant les yeux, le matin, récitons : « *Deus, Deus, meus, ad te de luce vigilo*, etc., » *Psalm.*, LXII, 1, ou bien : « *Diligam te, Domine, fortitudo mea ; Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.* » *Psalm.*, XVII, 1, 2; ou autre chose encore. Et lorsque nous prendrons nos repas, ajoute le même saint, trempons chaque bouchée dans le sang du Christ, dans le fiel et le vinaigre dont il fut abreuvé.

Le douzième consiste à fréquenter les sacrements, célestes médicaments établis par Dieu contre le péché, remèdes contre notre faiblesse, stimulants de notre amour, aiguillons de notre piété, fondements de notre espérance, secours de notre misère, trésors de la grâce divine, gages de sa gloire et témoignages de son amour. C'est pourquoi le serviteur de Dieu doit lui rendre de continuelles actions de grâces pour ce bienfait, et profiter de ce remède si souverain et si coûteux, en user à temps, plus ou moins souvent, selon le degré de sa piété et le fruit qu'il en retire, selon aussi le conseil de ses directeurs spirituels.

Le treizième, à prier ; car la prière a pour objet de demander la grâce, — comme les sacrements ont pour objet de la communiquer, — et elle l'obtient pour récompense, lorsqu'elle se fait comme elle doit se faire. Que l'homme donc, parmi toutes ses demandes, adresse au Seigneur celle de le délivrer des liens de l'ennemi, et de ne jamais permettre qu'il tombe dans le péché mortel.

Et comme sous la dénomination de prière nous comprenons la méditation et la contemplation des choses divines, l'homme doit aussi réserver des moments et des heures particulières pour s'y livrer, et des sujets qui y soient spécialement consacrés. Et pour cela il sera très-utile de penser à ces quatre fins dernières : la mort, le jugement, le paradis et l'enfer, dont la méditation aide singulièrement à la véritable pénitence, à la crainte de Dieu, au mépris du monde et à l'horreur du péché, selon ce qui est écrit : « Souvenez-vous de votre dernière fin, — c'est-à-dire de ce que nous venons de dire, — et vous ne pécherez jamais. » *Eccl.*, VII, 40. Il sera aussi utile, pour cela comme pour le reste, de se souvenir des bienfaits divins, des principaux passages et des principaux mystères de la vie du Christ, principalement de sa sainte passion à laquelle l'homme doit fréquemment songer.

Et à chacun des passages sur lesquels il méditera, il doit se proposer les quatre choses suivantes : Premièrement, de compatir aux souffrances que le Fils de Dieu a endurées pour nous. Secondement, de détester le péché pour la destruction duquel il a tout souffert. Troisièmement, de suivre les admirables exemples d'humilité, de charité, de patience, d'obéissance, de pauvreté et d'austérité qu'il nous a laissés. Quatrièmement, de connaître l'étendue de sa bonté, de sa charité, de sa justice et de sa miséricorde, pour aimer sa bonté et sa charité, craindre sa justice, et espérer en sa miséricorde.

Avant d'entrer dans la considération de ces choses, nous ferons bien, pour réveiller notre piété, de nous livrer à quelque pieuse lecture spirituelle — comme les Méditations de saint Augustin, le mépris du monde et autres choses semblables, — ou de réciter quelques psaumes et prières vocales, dont peuvent tenir lieu celles qui sont contenues dans ce petit traité; et cela pour commencer à

recueillir notre cœur et réveiller notre piété, ce qui s'obtient surtout par de pieuses paroles qui sont, — comme dit très-bien saint Bonaventure, — des tisons et des soufflets de dévotion. Tels sont les principaux remèdes qui nous sont donnés contre toute espèce de vices; et aux treize précités, nous en ajouterons trois autres plus sommaires, mais qui n'aideront pas moins que la plupart des autres.

Le premier, parmi ceux-ci, consiste à fuir l'oisiveté, source de tous les vices. En effet, — comme il est écrit, — elle enseigne à l'homme beaucoup de mal. *Eccli.*, XXXIII, 29. La terre oisive se couvre d'épines, et l'eau stagnante se remplit de crapauds et autres choses immondes. De même l'âme de l'oisif se peuple de vices et de nouvelles infirmités.

Le second remède c'est la solitude, mère et gardienne de l'innocence; car elle éloigne de nous d'un seul coup toutes les occasions du péché : ce genre de remède fut envoyé du ciel au bienheureux Arsène, qui entendit d'en haut une voix lui disant : « Fuyez, Arsène; taisez-vous, et demeurez en paix; sans cela, le serviteur de Dieu doit éloigner de lui, autant que possible, les vertus, les entretiens et les usages du monde qui sont rarement exempts de médisances, de railleries, de malices, d'histoires et autres choses de même nature. Et si quelques personnes se trouvaient blessées de cela, on doit le supporter par amour de la vertu; parce qu'il vaut mieux blesser les hommes que Dieu.

Le troisième remède, — qui s'applique à autre chose aussi bien qu'à ceci, — c'est de rompre avec le monde sans se préoccuper du qu'en dira-t-on, — sans faire de scandale, — parce que toutes craintes et tous égards bien examinés, bien pesés dans la balance, ne sont en définitive que pensées et terreurs d'enfants ou d'amis timides qui s'effraient de rien; parce qu'il n'est pas possible, à celui qui veut être un véritable serviteur de Dieu, de compter avec le monde.

Voilà, lecteur chrétien, dix-sept moyens généraux dont vous pouvez faire usage contre toute espèce de péchés. Il y en a de particuliers qui correspondent à des péchés particuliers, et qu'il n'est pas nécessaire de traiter ici. Mais pour conclure et observer tout

ce que nous venons de dire, il faut toujours avoir présentes à la pensée ces quatre choses : châtier son corps, retenir sa langue, mortifier sa volonté et tenir son esprit recueilli en Dieu. Avec cela, on réforme la chair, la langue, les désirs et les pensées, sources principales du péché.

CHAPITRE II.

Pieuses prières pour demander l'amour de Dieu et d'autres vertus.

A la sérénissime Infante Dona Maria, le R. P. M. Frère Louis de Grenade.

Considérant la foi et la piété reconnues de Votre Altesse dans ces royaumes, il nous paraît qu'on ne peut vous rendre de plus éclatant service que de vous offrir ce qui peut être utile à votre croyance et à votre dévotion. Et comme entre autres prières et pieux exercices, ceux-là sont le plus approuvés qui sont tirés de la parole divine et des Livres saints, j'ai pris la liberté d'offrir à Votre Altesse cette prière puisée aux mêmes sources, et divisée en huit parties, selon le nombre des Heures canoniques, qui, réunies aux Laudes, complètent ce nombre. — Pour que Votre Altesse apprécie mieux ces prières, voici quel en est l'objet : La vie chrétienne comprend trois sortes d'obligations qui consistent à remplir nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain.

La première de ces obligations, celle envers Dieu, est la plus grande. Elle renferme plusieurs choses; car, comme nous le dirons bientôt, nous devons adorer sa divinité, respecter sa majesté, louer ses perfections, le remercier de ses bienfaits, aimer sa bonté, craindre sa justice, espérer sa miséricorde et sa providence, obéir à sa souveraineté, lui tout offrir, puisque tout dépend de lui, et lui tout demander, puisqu'il s'est chargé du soin de veiller toujours sur nous et de nous pardonner. Ces actes de vertu sont dus à Dieu — comme de vrais tributs et des droits réels. — Et, pour les accomplir, les prières suivantes ont été prescrites et chacune d'elles a été appropriée à chacun de ces titres et se termine par

quelque passage d'un psaume de David ayant rapport à la matière. Celui qui récitera ces prières avec la sincérité et l'amour que réclame chacune de ces obligations, aura satisfait en quelque façon à cette principale partie de justice d'où découlent toutes les autres. Il faut joindre à cette prière d'autres pieuses oraisons, comme le verra Votre Altesse, dont Notre-Seigneur veuille combler la sérénissime personne de toutes les faveurs du Ciel !

PRÉAMBULE DE CES PRIÈRES.

CHAPITRE III.

De la préparation et de l'intention qu'il faut y apporter.

« Lorsque vous serez assis, dit le Sage, pour manger avec le prince, considérez avec attention ce que fera le roi devant vous, » *Prov.*, XXIII, 1, pour que vous compreniez par là ce que vous devez faire de votre côté. Aussi, conformément à cette citation, celui qui vient se mettre en rapport avec Dieu par la prière, doit d'abord jeter les yeux sur le Seigneur qu'il va prier, et considérer attentivement qui il est, car il est nécessaire que son cœur et ses affections correspondent à celui en présence duquel il se trouve. Qu'il élève ensuite humblement les yeux jusqu'à lui et qu'il le considère assis sur le trône de sa majesté, au-dessus de tout ce qui est créé, et le contemple comme celui qui a écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Roi des rois, et Seigneur des Seigneurs, *Apoc.*, XIX, 16, et aussi comme l'être infiniment parfait, beau, glorieux, bon, miséricordieux, juste, terrible et admirable; comme le père très-clément, le bienfaiteur très-libéral et le très-clément rédempteur et sauveur.

Et après l'avoir ainsi admiré, qu'il comprenne par quelles vertus et quelles affections il doit, de son côté, correspondre à ces titres, et il verra que comme Dieu il mérite d'être adoré; comme infiniment parfait et glorieux, d'être loué; d'être aimé pour sa bonté et sa beauté; craint pour sa colère et sa justice; obéi en sa qualité de Seigneur et de Roi de toutes choses; qu'il mérite des bénédictions et des actions de grâces infinies en raison de ses bienfaits et

l'offrande de tout ce que nous sommes pour nous avoir créés et rachetés, car tout est à lui, et que s'il est notre secours et notre Sauveur, il convient qu'à lui seul nous demandions le remède de tous nos maux : tels sont les actes de vertu, et autres semblables que la créature raisonnable doit à ces titres et à ces élévations de son Créateur ; de sorte qu'à sa divinité corresponde l'adoration, la louange à sa perfection, la reconnaissance à ses bienfaits, l'amour à sa bonté, la crainte à sa justice, à sa miséricorde l'espérance, à sa majesté l'obéissance, à sa souveraine domination sur toutes choses l'offrande de toutes choses, et au soin qu'il prend de toujours nous aider et nous pardonner, la volonté de recourir à lui en toutes choses.

Telles sont les vertus, tel est l'amour par lequel nous devons correspondre à ce Seigneur et l'honorer ; car, de même qu'il résume tout en lui, de même il veut être respecté et honoré par toutes ces affections et ces sentiments, qui, bien que s'exerçant et intervenant virtuellement dans toutes les œuvres inspirées par son amour, se pratiquent particulièrement dans la prière, car un de ses côtés merveilleux est, lorsqu'elle se fait dans de bonnes conditions, de réunir en elle le concours de toutes ces nobles vertus : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la piété, la crainte de Dieu et d'autres semblables, comme cela sera démontré dans les huit prières suivantes — qui les renferment toutes — et qui par cette raison doivent être très-appréciées, et pratiquées avec une grande dévotion et un grand recueillement.

Et comme le juste s'accuse lui-même le premier, *Prov.*, XVIII, 17, et que la pénitence et l'humilité sont la première porte pour arriver à Dieu, l'homme doit, avant de commencer sa prière, faire dévotement sa confession générale ou réciter un des sept psaumes de la Pénitence, après quoi commencer sa prière.

Les huit prières sur nos devoirs envers Dieu, que pourront dire les personnes inoccupées, tous les jours à la place des heures canoniques, une ou plusieurs fois, et que les personnes occupées pourront distribuer entre les différents jours de la semaine.

CHAPITRE IV.

Première prière sur les attributs et les propriétés de Dieu, l'adoration et la crainte qui lui sont dues ; au lieu de Matines, ou pour le lundi.

Si le publicain de l'Évangile n'osait lever les yeux, s'il frappait sa poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur, » *Luc.*, XVIII, 13, et si la sainte pécheresse n'osa point paraître en présence du Seigneur, mais se tint derrière lui, à ses pieds, et obtint le pardon de ses péchés par les larmes dont elle les baigna; *Luc.*, VII, 38; si le saint patriarche Abraham, désirant s'entretenir avec vous, Seigneur, disait : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. » *Gen.*, XVIII, 27.

Si tel était leur abaissement et leur humilité en présence de votre Majesté, en étant ce qu'ils étaient, que fera un pécheur si pauvre et si misérable? Que fera la poudre et la cendre? Que fera l'abîme de toutes les iniquités et de toutes les misères? Mais puisque je ne puis, Seigneur, atteindre à cette crainte et à ce respect que l'on doit à votre Majesté qu'en élevant les yeux jusqu'à elle, accordez-moi la liberté de vous regarder avec les miens dans leur infirmité, sans que l'éclat de votre gloire éblouisse ma faible vue. Je vois bien que vous êtes ce Dieu grand qui triomphe de notre sagesse. Je sais bien qu'aucune intelligence créée ne peut vous comprendre; mais malgré tout, on ne peut rien faire de mieux que de reposer ses yeux sur vous.

Ainsi donc, ô souverain tout-puissant et tout miséricordieux, très-juste, très-mystérieux, très-présent, très-beau, très-fort, stable et incompréhensible, très-simple et très-parfait, invisible et qui voit tout, immuable et qui change tout, vous que ni les espaces n'agrandissent, ni les lieux étroits ne diminuent, ni la variété ne

change, ni la nécessité n'altère, ni la tristesse ne trouble, ni la joie ne comble, pour qui il n'y a ni oubli ni souvenir, ni passé ni présent, qui n'a point eu de commencement ni d'accroissement et qui n'aura point de fin, parce que vous demeurerez toujours dans les siècles des siècles; vous ètes celui qui atteignez partout à la fois et disposez toutes choses suavement, celui qui les avez créées toutes sans nécessité et les soutenez sans fatigue, les dirigez sans peine et les changez sans changer vous-même; vous ètes tout yeux, tout pieds, tout mains : tout yeux, car vous voyez tout, tout pieds parce que vous supportez tout, et tout mains parce que vous opérez tout. Vous êtes en tout sans avoir de limites, hors de tout sans cesser d'y être; au-dessous de tout sans être abaissé, au-dessus de tout sans être inaccessible.

O souverain et vrai Dieu, souveraine et vraie vie, dont et par qui vivent toutes choses qui vivent véritablement et heureusement; Seigneur, vous êtes la bonté et la beauté mêmes, et c'est de vous que tout ce qui est beau et bon tient sa beauté et sa bonté. C'est vous qui ordonnez que nous vous priions et faites que nous vous rencontrons, et qui nous ouvrez lorsque nous frappons. S'éloigner de vous, c'est tomber; s'en approcher, c'est s'élever; y demeurer, c'est durer. Vous ètes celui dont nul ne se sépare sans erreur, que nul ne cherche sans avertissement, que nul ne trouve sans purification. Vous connaître, c'est vivre; vous servir, c'est régner; vous louer, c'est le salut et la joie.

O mon Roi et mon Sauveur, que pourrai-je donc dire, moi, pauvre ver de terre, sur la grandeur de vos louanges? Je dirai ce que vos prophètes ont dit avec votre esprit : « Qui, — dit Isaïe, — est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pèse les montagnes et qui met les collines dans la balance? Qui a aidé l'esprit du Seigneur? Qui lui a donné conseil? Qui lui a appris ce qu'il devait faire? Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau et comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance; toutes les îles sont devant ses yeux comme un peu de poussière, et tout ce que le Liban a d'arbres et d'animaux ne suffirait pas à lui offrir

un sacrifice digne de lui. Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point, et il les regarde comme un néant. *Isa.*, XL, 12, 13, 15, 16, 17.

Que dirai-je donc, Seigneur, de la profondeur de votre sagesse? Vous avez, Seigneur, dit le prophète, découvert de loin mes pensées; vous avez remarqué le sentier par lequel je marche et toute la suite de ma vie. Et vous avez prévu toutes mes voies. Avant même que ma langue ait proféré aucune parole, vous la savez. Vous avez, Seigneur, une égale connaissance de toutes les choses; c'est vous qui m'avez formé et vous avez mis votre main sur moi. Votre science est élevée d'une manière merveilleuse au-dessus de moi, si élevée que je ne pourrai jamais y atteindre. Où irai-je pour me dérober à votre esprit? et où m'enfuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends dans l'enfer, vous y êtes encore. Si je prends des ailes dès le matin et si je vais demeurer dans les extrémités de la mer, votre main même m'y conduira et ce sera votre droite qui me soutiendra. Et j'ai dit: Peut-être que les ténèbres me cacheront, mais la nuit même devient toute lumineuse pour me découvrir dans mes plaisirs, parce que les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous, que la nuit est aussi claire que le jour. *Psalm.*, CXXXVIII, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. Vos yeux, — dit un sage, — considèrent les voies des hommes, et vous tenez compte de toutes leurs demarches : ni les ténèbres, ni les ombres de la mort ne peuvent vous dérober ceux qui opèrent l'iniquité. *Job.*, XXXI.

Que dirai-je de la grandeur de votre toute-puissance? Dieu — dit le prophète, — qui est notre roi depuis tant de siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. C'est vous qui avez affermi la mer par votre puissance et brisé les têtes des dragons dans le fond des eaux. C'est vous qui avez écrasé les têtes du grand dragon : vous l'avez donné en nourriture aux peuples d'Éthiopie. Vous avez fait sortir des fontaines et des torrents du sein de la pierre, vous avez séché les fleuves pleins de force. Le jour vous appartient et la nuit est aussi à vous, c'est vous qui êtes le créateur de l'aurore et du soleil. Vous avez formé toute l'étendue de la terre; vous avez créé l'été comme le printemps. *Psalm.*, LXXIII, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Et plus loin : « Seigneur, Dieu des armées, qui est semblable à vous? Vous êtes, Seigneur, très-puissant, et votre vérité est sans cesse autour de vous. Vous dominez sur la puissance de la mer et vous apaisez le mouvement de ses flots. Vous avez humilié et abattu l'orgueilleux, et dispersé vos ennemis par la force de votre bras. Les cieux sont à vous et la terre vous appartient; vous avez fondé l'univers avec tout ce qu'il contient. Vous avez créé l'aquilon et la mer. Thabor et Hermon firent éclater leur joie en publiant vos louanges; votre bras seul est armé de la souveraine puissance. » *Psalm.*, LXXXVIII, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

Le saint homme Job n'était pas moins profondément pénétré de votre toute-puissance lorsqu'il disait : « La sagesse et la puissance souveraine sont en Dieu; c'est lui qui possède le conseil et l'intelligence. S'il détruit une fois, nul ne pourra édifier; s'il tient un homme enfermé, nul ne pourra lui ouvrir. S'il retient les eaux, tout deviendra sec; et s'il les lâche, elles inonderont la terre. La force et la sagesse résident en lui; il connaît et celui qui trompe et celui qui est trompé. Il fait tomber ceux qui donnent conseil aux autres en des pensées extravagantes dont la fin est malheureuse, et il frappe d'étourdissement les juges. Il ôte le baudrier aux rois et il ceint leurs reins avec une corde. Il fait que les pontifes sont privés de leur gloire et que les grands tombent par terre. Il fait changer de langage à ceux qui enseignaient la vérité, et il retire la science des vieillards. Il fait tomber les princes dans le mépris et la confusion; il relève ceux qui avaient été opprimés. Il découvre ce qui était caché dans de profondes ténèbres, et il produit au jour l'ombre de la mort. Il multiplie les nations et les perd ensuite, et il les rétablit après leur ruine. S'il accorde la paix qui le blâmera? et s'il voile sa face, qui s'en étonnera? *Job.*, XII, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.

Que dirai-je de la magnificence de votre gloire, et de la grandeur de votre béatitude? Si vous péchez, — dit un sage, — en quoi nuirez-vous à Dieu, et si vos iniquités se multiplient, que ferez-vous contre lui? Si vous êtes juste, que donnerez-vous à Dieu? ou que recevra-t-il de votre main? Votre impiété peut nuire à un homme semblable à vous, et votre justice peut servir à celui

qui est enfant de l'homme. *Job.*, xxxv, 6, 7, 8. Mais vous, Seigneur, vous êtes tellement le maître de votre félicité et de votre gloire que vous n'avez besoin de personne.

Voilà, mon Seigneur, ce que vous êtes à vous-même. Mais qu'êtes-vous pour moi? ô mon Dieu et mon tout! Vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon guide, mon rédempteur, mon sauveur, le centre et l'époux de mon âme et ma dernière fin. Vous êtes mon père, mon roi, mon seigneur et mon pasteur, mon médecin et mon maître, mon défenseur et mon tout. Vous êtes mon trésor tout entier, mon héritage, mon espérance, ma richesse, ma joie et tout ce que je puis désirer.

C'est pourquoi, mon Seigneur, je vous adore, avant tout, avec la plus profonde humilité et le plus profond respect, de cette adoration qui n'est due qu'à vous, et dont toute créature est exclue, comme vous adorent les Dominations dans le ciel et toutes les créatures sur la terre. Bien que celles-ci ne vous connaissent pas, elles ne peuvent s'empêcher, chacune à sa manière, d'adorer le sceptre de votre divinité et de reconnaître votre grandeur, car vous êtes le seul Dieu des dieux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, principe des principes. Vous êtes l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin de toutes choses, commencement qui n'en a point eu, et fin qui n'en aura point. Vous êtes le seul qui est, parce que toutes les autres choses, — si élevées qu'elles soient, — sont imparfaites, dépendantes et empruntées. Et vous, vous êtes grand, parfait, universel, ne dépendant que de vous seul. C'est pourquoi l'on dit avec beaucoup de vérité, que vous êtes le seul qui est, parce que tout ce qui est créé tient l'être de vous. *Exod.*, III, 14.

C'est pourquoi, Seigneur, prosterné devant votre divine Majesté avec toute l'humilité dont je suis capable, je confesse toutes ces merveilles et ces grandeurs, et je vous adore comme vous adorent les esprits bienheureux qui, abîmés au pied de votre trône, vous adorent et vous révèrent en confessant que tout ce qu'ils ont vient de vous. Je vous révère donc et je vous adore mille fois, moi, la plus vile des créatures, en confessant que vous êtes mon vrai Dieu et vrai Seigneur, et que tout ce que je suis, tout ce que je possède

et espère, je le tiens de vous; et je demande à toutes les créatures de se joindre à moi pour vous louer et vous adorer, et pour cela je les appelle et les convie à ce cantique de votre Prophète qui dit : « Venez, réjouissons-nous au Seigneur : chantons en l'honneur de Dieu, notre Sauveur. Présentons-nous devant lui en lui offrant nos actions de grâces, et au milieu de nos cantiques, poussons des cris de joie à sa gloire. Car le Seigneur est le grand Dieu et le grand roi élevé au-dessus de tous les dieux. Car le Seigneur n'abandonnera pas son peuple, car la terre dans toute son étendue est dans sa main, et les plus hautes montagnes lui appartiennent. Car la mer est à lui, elle est son ouvrage et ce sont ses mains qui ont formé la terre. Venez, adorons-le, prosternons-nous et pleurons devant le Seigneur qui nous a créés, car il est le Seigneur, notre Dieu, et nous sommes son peuple, les brebis de sa bergerie. Gloire au Père, etc., etc. » *Psalm.*, XCIV, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

CHAPITRE V.

Seconde prière sur la crainte que Dieu doit nous inspirer; au lieu de Laudes, ou pour le mardi.

Et de même, Seigneur, que vous avez seul droit à notre adoration, comme étant le véritable Dieu, de même vous seul avez droit aussi à notre crainte, selon que vous nous en fournissez vous-même le témoignage en nous disant : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien au delà; mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps en enfer. » *Matth.*, x, 28. C'est aussi ce que nous enseigne l'Église lorsqu'elle nous dit : « Ne craignez pas en face des nations; mais adorez et craignez Dieu dans votre cœur, car son ange vous accompagne pour vous délivrer. » *Eccles.*, *in offic. S. Michael.*, resp. VII.

Que mon âme et mon cœur soient donc remplis de votre crainte, Seigneur, car il n'y a pas moins de raison en vous — qui êtes tout - pour être craint que pour être aimé, car si vous êtes infiniment miséricordieux, vous êtes aussi infiniment juste, et les œuvres de votre justice ne sont pas moins innombrables que celles

de votre miséricorde. Bien plus, — et c'est ce qui doit nous faire craindre, — les vases de la colère sont plus nombreux que ceux de la miséricorde, à en juger par la quantité des damnés et le petit nombre des élus. Oui, que je vous redoute, Seigneur, pour la grandeur de votre justice, la profondeur de vos jugements, la sublimité de votre majesté, l'immensité de votre puissance, la multitude de mes iniquités et de mes audaces, et surtout pour la résistance continuelle que j'oppose à vos saintes inspirations. Que je vous craigne et que je tremble en votre présence qui fait trembler les puissances, les colonnes du ciel, et la terre tout entière.

Qui ne vous craindrait, Roi de toutes les nations? Qui ne tremblerait à ces paroles que vous dites par votre Prophète? « Ne me respecterez-vous donc point, et ne serez-vous point saisis de frayeur devant ma face, moi qui ai mis le sable pour borne à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais? Ses vagues s'agiteront et elles ne pourront aller au delà, ses flots s'élèveront avec furie et ils ne pourront passer ses limites. » *Jerem.*, v, 22. Or, si toutes les créatures du ciel et de la terre vous sont ainsi soumises et tremblent devant la grandeur de votre majesté, que ferai-je, moi, vil pécheur, qui ne suis que poudre et cendre? Si les anges sont saisis d'un saint tremblement en vous adorant et en chantant vos louanges, pourquoi mes lèvres ne frémiraient-elles pas ainsi que mon cœur lorsque j'ose les imiter? Misérable que je suis, comment mon âme a-t-elle pu s'endurcir à ce point? comment la source de mes larmes a-t-elle pu se tarir lorsque le serviteur s'entretient avec son Seigneur, la créature avec son Créateur, l'homme avec Dieu, celui qui a été pétri d'un peu de boue avec celui qui a fait toutes choses de rien? Je veux, mais ne puis, car je ne puis tout ce que je désire. Vous, Seigneur, clouez mes chairs par votre crainte et que mon cœur se réjouisse dans cette crainte de votre saint nom.

Que je vous redoute aussi, Seigneur, pour la grandeur des jugements que vous avez rendus depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui. Ce fut un grand acte de justice que la chute de cet ange si beau et si haut placé! Non moins terrible fut celle de tout le genre humain par la faute d'un seul. Ce fut encore un

grand acte de justice que l'élection dé Jacob, au préjudice d'Ésaü, l'abandon de Judas, la vocation de saint Paul, le délaissement du peuple juif et la préférence accordée aux Gentils, et tant d'autres merveilles semblables qui chaque jour passent inaperçues parmi les fils des hommes. Et au-dessus de tout cela, est-il rien de plus redoutable que de voir tant de nations sur la face de la terre enveloppées des ombres de la mort et des ténèbres de l'infidélité, cheminant de ténèbres en ténèbres et se dirigeant à travers les épreuves temporelles aux tourments éternels.

Que je vous redoute donc, Seigneur, à cause de la grandeur de ces jugements, car j'ignore si je ne serai pas au nombre de ces déshérités. En effet, si le juste a tant de peine à se sauver, que deviendront les impies et les pécheurs? *Pet.*, IV, 18. Si le saint homme Job tremble sous les fureurs de votre colère, comment sous le choc de ses flots soulevés ne tremblerait-il pas, celui qui a entièrement perdu son innocence? Si le prophète Jérémie tremble, lui qui a été sanctifié dans les entrailles de sa mère, *Jerem.*, I, 5, et ne trouve pas de lieu assez retiré pour se cacher, tant il est rempli de la crainte de votre colère; que fera celui qui est sorti du sein de sa mère avec le péché et n'a cessé de pécher depuis ce moment?

Que je vous craigne aussi, Seigneur, pour l'innombrable multitude de mes péchés avec lesquels je dois paraître au jour de votre jugement lorsque répondra à votre appel le feu dévorant et que l'immense tempête soufflera autour de vous, lorsque vous réunirez le ciel et la terre pour juger votre peuple.

C'est alors qu'en présence de tant de milliers de nations, toutes mes iniquités seront mises à découvert, qu'à la face de tant de chœurs d'anges seront publiés tous mes péchés, non-seulement en paroles et en actions, mais encore en pensées. Là, j'aurai autant de juges que d'âmes qui m'auront précédé dans les bonnes œuvres, et il s'élèvera autant de témoins contre moi qu'il y en aura eu pour me donner des exemples de vertu.

Et en attendant un si redoutable jugement, je ne me hâte point de mettre un frein à mes vices. Loin de là, je continue à pourrir dans les excréments de mes péchés. L'intempérance m'avilit en-

core, la luxure me poursuit, l'orgueil me rend vain, l'avarice me rétrécit, l'envie me consume, le murmure me déchire, l'ambition me transporte, la colère me trouble, la légèreté me dissipe, la paresse m'engourdit, la tristesse m'abat et la faveur m'élève. Voilà les compagnons avec lesquels j'ai vécu depuis le jour de ma naissance jusqu'à présent, ce sont les amis avec lesquels j'ai conversé, les maîtres auxquels j'ai obéi, les seigneurs que j'ai servis. N'entrez donc pas, Seigneur, en jugement contre votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. *Psalm.*, CXLII. Qui trouveriez-vous juste, si vous le jugiez sans pitié? C'est pourquoi, prosterné à vos pieds avec un esprit humble et contrit, je pleurerai avec votre Prophète et je dirai : « Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur et ne me punissez pas dans votre colère. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible : Seigneur, guérissez-moi, parce que mes os sont tout ébranlés et mon âme est toute troublée. Mais vous, Seigneur, jusques à quand me laisserez-vous en cet état? Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon âme ; sauvez-moi en considération de votre miséricorde ; car il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort et qui est celui qui vous louera dans l'enfer ? Je me suis épuisé à force de gémir; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs; j'arroserai de mes larmes le lieu où je me suis couché. L'affliction a rempli mon œil de trouble, je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis. Gloire au Père, etc. *Psalm.*, VI, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

CHAPITRE VI.

Troisième prière sur la gloire et les louanges de Dieu; *au lieu de Prime, ou pour le mercredi.*

J'ai tant sujet de craindre et de pleurer qu'il me conviendrait, Seigneur, de passer toute ma vie dans cet exercice de crainte et de pénitence ; mais, si la grandeur de votre gloire nous oblige à vous adorer et à vous vénérer, elle ne nous oblige pas moins à vous louer et à vous glorifier ; car c'est vous, ô Dieu, qu'il convient de louer dans Sion; *Psalm.*, LXIV; car vous êtes un océan de

toutes les perfections, une mer de sagesse, d'omnipotence, de beauté, de richesse, de grandeur, de suavité, de majesté, où sont réunies toutes les perfections et les beautés que possèdent toutes les créatures du ciel et de la terre, et à un degré souverain. Toute beauté devient laideur en comparaison de votre perfection ; toute richesse est pauvreté ; tout pouvoir faiblesse ; toute science ignorance ; toute douceur amertume. En un mot, tout ce qui resplendit dans le ciel et sur la terre, est bien moins devant vous qu'une petite chandelle comparée au soleil.

Vous êtes parfait sans aucune tache, grand sans étendue, bon sans qualité, fort sans faiblesse, vrai sans erreur, infini dans la grandeur, tout-puissant dans la vertu, souverain dans la bonté, inestimable dans la sagesse, terrible dans les conseils, juste dans ses arrêts, impénétrable dans ses desseins, vrai dans ses paroles, saint dans ses œuvres, abondant dans sa miséricorde, patient à l'égard du pécheur et compatissant envers celui qui se repent. Je vous reconnais pour tel, Seigneur, et comme tel je vous loue et je glorifie votre saint nom.

Mettez la lumière dans mon cœur, des paroles dans ma bouche, pour que mon cœur soit rempli de votre gloire et ma bouche de vos louanges. Mais comme la louange est déplacée dans la bouche du pécheur, *Eccl.*, xv, 9, je demande à tous les anges du ciel et à toutes les créatures du monde de vous louer avec moi et de suppléer à mon indignité en la conviant à ce glorieux cantique que les trois jeunes gens vous chantaient au milieu des flammes de la fournaise de Babylone : « Soyez béni, Seigneur, Dieu de nos pères, et que votre nom soit loué et glorifié dans tous les siècles. Que le saint nom de votre gloire soit béni, et loué. et élevé au-dessus de tout dans tous les siècles.

Soyez béni, Seigneur, dans le temple saint de votre gloire et élevé au-dessus de toute louange et de toute gloire dans tous les siècles. Soyez béni, vous qui voyez le fond des abîmes et qui êtes assis sur les chérubins, et élevé au-dessus de toute louange et de toute gloire dans tous les siècles. Soyez béni dans le firmament du ciel et élevé au-dessus de toute louange et de toute gloire. etc. *Dan.*, III, 53, 54, 55, 56.

« Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. Cieux, bénissez le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles. Eaux, qui êtes au-dessous des cieux, bénissez toutes le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles; soleil et lune, bénissez le Seigneur, louez-le et relevez sa souveraine grandeur dans tous les siècles ; pluies et rosées, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; vents et souffles de Dieu, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; feux et chaleurs de l'été, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; froids et rigueurs de l'hiver, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; glaces et neiges, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; nuits et jours, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; éclairs et nuages, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles ; que la terre bénisse le Seigneur, qu'elle le loue et l'exalte dans tous les siècles ; montagnes et collines, bénissez le Seigneur, louez-le et exaltez-le dans tous les siècles, etc. Gloire au Père, etc.» *Dan.*. III, 57, 58, 59, 60, 62, 64, 65, 66, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75.

CHAPITRE VII.

Quatrième prière sur les bienfaits que Dieu a rendus à l'homme ; au lieu de Tierce, ou pour le jeudi.

Je vous rends aussi grâces, Seigneur, pour tous les bienfaits et toutes les faveurs que vous m'avez rendus depuis que j'ai été conçu jusqu'à ce jour et pour l'amour que vous m'avez voué de toute éternité en décrétant de me créer, de me racheter et de me faire votre enfant, et de me donner tout ce que vous m'avez donné jusqu'à ce jour ; car tout ce que j'ai et que j'espère vient de vous. Mon corps est à vous avec tous ses membres et ses sens ; à vous

est mon âme avec toutes ses facultés et tous ses pouvoirs ; à vous tous les instants que j'ai vécu ; à vous les forces et la santé que vous m'avez données ; à vous le ciel et la terre qui me supportent et m'environnent; à vous le soleil, la lune, les étoiles, les champs, les oiseaux, les poissons, les animaux et toutes les autres créatures qui m'obéissent sur votre ordre. Tout cela, mon Seigneur, est à vous, et pour tout cela je vous rends toutes les actions de grâces que je puis vous rendre.

Mais je vous rends grâces surtout de vous être donné à moi, de vous être offert tout entier et de vous être livré pour mon salut, de vous être revêtu de chair pour moi, d'être né dans une étable, d'avoir été couché dans une crèche, enveloppé de langes, circoncis au huitième jour, chassé en Égypte ; pour moi, éprouvé de tant de manières, poursuivi, maltraité, battu de verges, couronné d'épines, outragé, condamné à mort, cloué à une croix, d'avoir jeûné, prié, veillé, pleuré, marché, souffert pour moi les plus grands tourments, les plus cruels affronts qu'on eût jamais soufferts, préparé et disposé les secours de vos sacrements avec la liqueur de votre sang, surtout le plus grand de tous, — celui de votre très-sacré corps, — où vous êtes, ô mon Dieu, pour ma réhabilitation, ma persévérance, ma joie, ma force, comme le gage de mon espérance et le témoignage de votre amour. Pour tout cela, je vous mets toutes les actions de grâces dont je suis capable, et vous dis de tout mon cœur avec le saint roi David :

« Mon âme, bénissez le Seigneur et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse son saint nom ; mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais tous ses bienfaits ; car c'est lui qui vous pardonne toutes vos iniquités et qui guérit toutes vos infirmités, qui rachète votre vie de la mort, qui vous environne de sa miséricorde et des effets de sa tendresse, qui remplit votre désir en vous comblant de ses biens et qui renouvelle votre jeunesse comme celle de l'aigle. Le Seigneur fait ressentir les effets de sa miséricorde, et il fait justice à tous ceux qui souffrent l'injustice et la violence. Il a fait connaître ses voies à Moïse et ses volontés aux enfants d'Israël. Le Seigneur est miséricordieux et plein de tendresse ; il est patient et tout rempli de miséricorde ;

il ne sera pas toujours en colère et n'usera pas éternellement de menaces ; il ne nous a pas traités selon nos péchés, et il ne nous a pas punis selon la grandeur de nos iniquités ; car autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il affermit sa miséricorde sur ceux qui le craignent ; autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités. De même qu'un père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent ; car il connaît lui-même la fragilité de notre origine. Il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière. Les jours de l'homme passent comme l'herbe ; il est comme la fleur des champs qui fleurit pour un peu de temps ; car l'esprit ne fera que passer en lui, et l'homme ensuite ne subsistera plus, et il n'occupera plus son lieu comme auparavant. Mais la miséricorde du Seigneur est de toute éternité et demeurera éternellement sur ceux qui le craignent, et sa justice se répandra sur les enfants des enfants de ceux qui gardent son alliance et qui se souviennent de ses préceptes pour les accomplir. Le Seigneur a préparé son trône dans le ciel, et toutes choses seront assujetties à son empire. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses anges remplis de force, et qui êtes fidèles à exécuter ses ordres dès que vous avez entendu le son de sa voix. Bénissez tous le Seigneur, vous qui composez ses armées célestes et qui êtes les ministres de sa volonté. Que tous les ouvrages du Seigneur le bénissent dans tous les lieux de son empire. Mon âme, bénissez le Seigneur. Gloire au Père et au Fils, etc. » *Psalm.*, CII.

CHAPITRE VIII.

Cinquième prière sur l'amour que nous devons à Dieu ; au lieu de Sexte, ou pour le vendredi.

Si nous sommes liés par la reconnaissance envers les bienfaiteurs en raison des bienfaits reçus, si chaque bienfait est comme un tison et un incendie d'amour, et si le feu est en rapport avec la quantité de bois qui lui sert d'aliment, *Eccli.*, XXVIII, que ne doit pas être le feu de l'amour qui brûle mon cœur ? Si telle est la

quantité de vos bienfaits et tels sont les aliments de mon amour, si tout ce monde visible et invisible est un bienfait de vous, n'est-il pas juste que la flamme de mon amour atteigne aux mêmes proportions ?

Car je ne dois pas seulement vous aimer pour vos bienfaits, mais encore parce que, en vous, se trouvent réunies toutes les raisons et toutes les causes d'amour qui sont chez toutes les créatures, et qu'elles s'y trouvent au plus haut degré de perfection. En effet, s'il s'agit de la bonté, qui est meilleur que vous ? S'agit-il de la beauté, qui est plus beau ? De la douceur et de la mansuétude, qui est plus doux et plus compatissant que vous ? Des richesses et de la science, qui est plus riche et plus sage ? De l'amitié, qui nous a plus aimés que celui qui a souffert pour nous ? De bienfaits, de qui tenons-nous tout ce que nous possédons, sinon de vous ? D'espérance, de qui espérons-nous tout ce qui nous manque, sinon de votre miséricorde ? Si les pères ont naturellement droit à un si grand amour, qui peut se dire père avec plus de raison que celui qui dit : « N'appelez personne sur la terre votre père, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XXIII. 9. Si les époux s'aiment avec tant de tendresse, quel est l'époux de mon âme, sinon vous ? Et qui comble mon cœur et mes désirs, sinon vous ? Si les philosophes prétendent que le dernier terme est un amour infini, quel est mon principe et ma dernière fin, sinon vous ? D'où viens-je et où vais-je, sinon de vous et à vous ? D'où me vient ce que je possède, et à qui dois-je demander ce qui me manque, sinon à vous et de vous ? Enfin, si la ressemblance est une cause d'amour, à la ressemblance et à l'image de qui mon âme a-t-elle été créée, sinon à la vôtre ?

Cela se voit clairement ; car si la manière de faire est conforme à l'être qui en est le sujet, pareille manière d'agir fait supposer pareille manière d'être. C'est ce qui a lieu, Seigneur, entre vous et l'homme. Les philosophes n'entendent pas autre chose quand ils disent que l'art imite la nature et que la nature imite l'art, sinon que l'homme opère comme Dieu, et Dieu comme l'homme. Or, là où il y a tant de ressemblance dans la manière de faire et dans la nature de l'être, il convient aussi que l'amour soit aussi grand. Si

donc ce titre, et chacun des autres, constitue à lui seul un motif bien suffisant d'amour, que ne doit pas faire celui qui procède de tous ces titres? Certes, l'avantage que fait l'Océan à chacun des fleuves qu'il reçoit, ne convenait-il pas que cet amour le fît à tous les autres?

Si donc, Seigneur mon Dieu, j'ai tant de motifs pour vous aimer, pourquoi ne vous aimerais-je pas de tout mon cœur et de toutes mes entrailles, vous qui êtes toute mon espérance, toute ma gloire, toute ma joie, le plus aimé parmi ceux qui sont bien-aimés! O doux et suave Époux, mon admirable principe, ma souveraine plénitude, quand est-ce que je vous aimerai de toutes mes forces et de toute mon âme? Quand vous plairai-je en toutes choses? Quand mourra en moi tout ce qui vous y déplaît? Quand vous appartiendrai-je tout entier? Quand cesserai-je de me posséder? Quand ne pourrai-je rien admettre en moi qui vous soit étranger? Quand est-ce que la flamme de votre amour m'embrasera tout entier? Quand me ravirez-vous, m'abîmerez-vous et me transporterez-vous en vous? Quand, me dégageant de tous mes biens et de tous les obstacles qui me retiennent, me ferez-vous un esprit en vous pour que je ne me sépare jamais de vous? Hélas! Seigneur, que vous coûte-t-il de me faire tant de bien? Que retranchez-vous à votre maison? Que sacrifiez-vous de votre bien? Pourquoi donc, Seigneur, puisque vous êtes un océan de bonté et de clémence infinies, retenez-vous vos miséricordes dans votre colère contre moi? Pourquoi mes infirmités surpasseraient-elles votre bonté? Pourquoi mes péchés peuvent-ils davantage pour ma condamnation que votre miséricorde pour mon salut. »

Si vous exigez de moi le repentir et la douleur, j'éprouve un tel regret de vous avoir offensé, que je préférerais avoir souffert mille morts. S'il vous faut une satisfaction, jugez ce misérable corps, déchaînez sur lui, Seigneur, toutes les fureurs de votre colère, mais ne retirez pas de moi votre amour. Je ne vous demande ni or, ni argent; je ne vous demande pas même ma part de ciel et de terre, ni rien de ce qui est créé, car tout cela ne m'est rien sans vous; sans votre amour tout est misère pour moi. C'est votre amour que je désire, que je veux, que je vous demande, après lequel je sou-

pire ; donnez-le moi, car il me suffit. Pourquoi, Seigneur, tardez-vous tant à m'accorder ce bienfait? Pourquoi ne venez-vous point à mon secours, vous qui êtes témoin de mon affliction et le jour et la nuit? Jusques à quand, Seigneur, détournerez-vous de moi votre face? Jusques à quand mon âme ira-t-elle, battue par tant d'inquiétudes et de désirs? Regardez-moi, Seigneur, et prenez pitié de moi !

Je ne vous demande pas la part abondante que l'on donne à ses enfants, je serai content d'une seule des miettes qui tombent de votre table; je viens à vous comme un chien affamé, et je vous regarde manger et distribuer à vos enfants la nourriture faite de votre gloire, et je demeure là cherchant par tous les moyens de mon cœur à attendrir le vôtre et à lui inspirer de la pitié pour moi. Les choses de cette vie ne peuvent point me satisfaire, Seigneur. C'est vous seul que je désire, vous seul que je cherche ; c'est votre face que je veux contempler, votre amour après lequel je soupirerai toujours. Aussi chanterai-je avec votre Prophète :

« Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force ; le Seigneur est mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur, mon Dieu et mon aide, et j'espérerai en lui ; il est mon défenseur et la force d'où dépend mon salut, et il m'a reçu sous sa protection. J'invoquerai le Seigneur en le louant, et il me sauvera de mes ennemis. Gloire au Père, au Fils, etc. » *Psalm.*, XVII, 1, 2, 3.

CHAPITRE IX.*

Sixième prière sur l'espérance que nous devons avoir en Dieu ; au lieu de None, ou pour le samedi.

Tout cela m'oblige, non-seulement à vous aimer, Seigneur, mais encore à placer en vous seul toute mon espérance. En qui la placerais-je, sinon en celui qui m'aime tant, qui m'a comblé de tant de faveurs, qui a tant souffert pour moi, qui m'a tant de fois appelé, attendu, supporté, pardonné, délivré de tant de maux? En qui espérerais-je, sinon en celui qui est infiniment miséricordieux, compatissant, charitable, bienfaisant, patient et clément? En qui

dois-je espérer, sinon en mon Père, en mon Père tout-puissant : père pour m'aimer, tout-puissant pour me racheter ; père pour me chérir, et puissant pour me faire le bien, qui a plus de sollicitude et de prévoyance pour ses fils spirituels qu'aucun père selon la chair n'en a pour les siens. Enfin en qui espérerais-je, sinon en celui qui dans tout ce qu'il dit me prescrit toujours de me tourner vers lui, d'espérer en lui et me promet des bienfaits et des récompenses sans nombre, si je suis fidèle à sa parole, récompenses et promesses garanties sur la foi de cette parole, sur les faveurs déjà accordées, les tourments soufferts, le sang répandu ? En effet, que n'espérerais-je pas d'un Dieu si bon et si vrai, d'un Dieu qui m'a tant aimé, qui s'est revêtu de chair pour moi, qui a souffert d'être flagellé, battu, souffleté pour moi, d'un Dieu enfin qui s'est laissé attacher à une croix et s'est enfermé dans une hostie ? Comment pourrait-il me fuir lorsque je le cherche, celui qui me cherchait lorsque je le fuyais ? Comment me refuserait-il le pardon que je lui demande, celui qui me cherchait ainsi lorsque je le fuyais ? Comment me refuserait-il le remède lorsqu'il ne lui coûte rien, celui qui me le donna lorsqu'il lui coûtait tant ?

Par tous ces motifs, j'espérerai donc fidèlement en lui, et au milieu de mes tribulations et de mes épreuves, je chanterai courageusement avec le saint Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui pourra me faire trembler ? Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur ne serait point effrayé ; quand on me livrerait un combat, alors même je serais encore plein de confiance. Gloire au Père, etc. *Psalm.*, » XXVI, 1-3.

CHAPITRE X.

Septième prière sur l'obéissance que nous devons aux commandements de Dieu; au lieu de Vêpres, ou pour le dimanche.

Mais comme l'espérance n'est pas assurée sans l'obéissance, — selon la parole du Psalmiste : « Sacrifiez au Seigneur un sacrifice de justice et placez en lui votre confiance, » — accordez-moi,

ô mon Dieu, de joindre à l'espérance en votre miséricorde l'obéissance à vos saints commandements; car je ne vous dois pas moins cette obéissance que tous les autres actes de vertu ; car vous êtes mon Roi, mon Seigneur et mon Empereur, c'est à vous que le ciel, la terre, la mer et toutes les autres créatures obéissent ; c'est pour vous qu'ils ont observé jusqu'à présent les commandements et les lois et qu'ils les observeront toujours.

Que je vous sois donc soumis, Seigneur, et plus que toutes ces choses, car je vous suis plus obligé qu'elles. Que je vous obéisse, ô mon Roi, ô mon Seigneur, et que je garde intégralement toutes vos saintes lois. Régnez en moi, Seigneur, et qu'il n'y ait plus de place pour le monde, ni pour son principe, ni pour ma chair, ni pour ma volonté, mais pour la vôtre seule. Qu'ils fuient loin de moi tous ces tyrans, usurpateurs de votre demeure, voleurs de votre gloire, corrupteurs de votre justice. Vous seul, commandez et ordonnez, Seigneur ; que vous seul et votre sceptre soient reconnus, pour que votre volonté se fasse sur la terre comme elle se fait dans le ciel.

O quand viendra ce jour ! O quand me verrai-je délivré de ces tyrans ! O quand n'entendrai-je plus en moi d'autre voix que la vôtre ! O quand est-ce que les forces de mes ennemis seront-elles assez épuisées et leurs lances assez émoussées pour qu'il n'y ait plus d'obstacle en moi à l'accomplissement de votre sainte volonté? Quand est-ce que cette mer sera assez apaisée, ce ciel assez pur et assez serein ? Quand est-ce que mes passions seront assez mortifiées et domptées pour qu'il n'y ait plus ni flot, ni nuage, ni cri, ni aucune autre perturbation capable d'altérer cette paix et cette obéissance, et qui mette obstacle à l'accomplissement de votre règne en moi ?

Vous, Seigneur, donnez-moi cette obéissance, ou, — pour mieux dire, — donnez-moi cet empire sur mon cœur, pour qu'il me soit soumis de telle sorte que je vous le soumette tout entier, et qu'une fois cette soumission accomplie, je puisse dire de tout mon cœur avec le Prophète : Imposez-moi pour loi, Seigneur, la voie de vos ordonnances pleines de justice et je ne cesserai point de la rechercher ; donnez-moi l'intelligence et je m'appliquerai à con-

naître votre loi, et la garderai de tout mon cœur; conduisez-moi dans le sentier de vos commandements, parce que je désire ardemment de marcher dans cette voie; faites pencher mon cœur vers les témoignages de votre loi et non vers l'avarice; détournez mes yeux afin qu'ils ne regardent pas la vanité; faites-moi vivre dans votre voie; établissez fortement votre parole dans votre serviteur par votre crainte. Gloire au Père, etc. *Psalm.*, CXVIII, 33, 34, 35, 36, 37, 38.

CHAPITRE XI.

Huitième prière sur la manière dont l'homme doit se résigner entièrement à Dieu; au lieu de Complies, ou pour le même jour de dimanche.

Et de même que je suis tenu, Seigneur, à l'obéissance envers vous, de même je dois m'offrir et me livrer à vous, et m'abandonner entre vos mains, car je vous appartiens tout entier, et je vous appartiens à tant et de si justes titres. Je suis à vous, parce que vous m'avez créé et que vous m'avez donné l'être dont je jouis; à vous, parce que vous me le conservez par les bienfaits et les dons de votre providence; à vous, parce que vous m'avez délivré de la captivité et que vous m'avez racheté non avec de l'or et de l'argent, mais avec votre sang; à vous, parce que vous m'avez racheté autant de fois que vous m'avez délivré du péché.

Or, si je vous appartiens à tant de titres, si à tant de titres vous êtes mon Roi, mon Seigneur, mon rédempteur et mon libérateur, je viens vous rendre votre bien; je m'offre à vous pour votre captif et votre esclave; je vous livre ma volonté, je vous en fais l'hommage; qu'elle ne dépende plus de moi ni de personne, mais de vous seul; que je ne vive plus que par vous et me renonce moi-même au point de ne plus manger, ni boire, ni dormir, ni faire autre chose qui ne soit conforme à votre volonté et entièrement pour vous. Je me présente à vous pour que vous disposiez de moi comme de votre bien et selon votre volonté; voulez-vous que je meure, que je vive, que je sois valide, malade, riche, pauvre, honoré, déshonoré, je suis prêt à tout et m'y résigne en vos mains;

je me dépossède de moi-même pour ne me plus appartenir et être tout entier à vous, pour que ce qui est déjà votre propriété selon la justice, le devienne aussi pour ma volonté.

Mais qui pourra, Seigneur, atteindre à ce but sans vous? Qui pourra faire un pas ou vous nommer dignement, sans votre secours? C'est pourquoi, donnez-nous le pouvoir de faire ce que vous ordonnez et ordonnez ce que vous voulez que nous fassions; accordez-nous, Seigneur, que vous-même nous commandiez instamment de vous prier en disant : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira.» *Matth.*, VII, 7; *Luc*, XI, 9. Vous avez aussi dit vous-même par votre Prophète : « Je suis le Seigneur et il n'y en a pas d'autre; convertissez-vous à moi, peuples de la terre, et vous serez sauvés. » *Isa.*, XLV, 5-22. Or, si vous-même, Seigneur, vous nous appelez, vous nous conviez et vous nous ouvrez les bras pour que nous y entrions, pourquoi n'espérerions-nous pas que vous nous y recevrez? Vous n'êtes pas vous, Seigneur, comme les hommes qui s'appauvrissent en donnant, et qui sont par cela même importunés des demandes qui leur sont adressées. Non, vous n'êtes pas ainsi, et n'étant point appauvri, vous ne pouvez être importuné! C'est pourquoi vous demander, ce n'est pas vous importuner, mais vous obéir, car vous nous prescrivez de vous demander; c'est aussi vous honorer et vous glorifier, car nous proclamons ainsi que vous êtes Dieu, Seigneur universel, dispensateur de toutes choses, à qui nous devons tout demander, puisque tout en dépend. C'est vous-même qui nous demandez ce genre de sacrifice en le plaçant au-dessus de tous les autres par ces paroles : « Invoquez-moi au jour de l'affliction, je vous en délivrerai et vous m'honorerez. » *Psalm.*, XLIX, 15.

C'est pourquoi, excité par un commandement si miséricordieux, je viens à vous, Seigneur, et je vous prie d'avoir pour agréable de m'accorder tout ce dont je vous suis redevable; c'est-à-dire que je vous adore, que je vous redoute et que je vous vénère, que je vous loue, que je vous rende grâces pour tous vos bienfaits, que je vous aime de tout mon cœur, que je place en vous toute mon espérance; que j'obéisse à vos saints commandements, que je m'offre à vous

et me remette entre votre mains, que j'apprenne à vous demander ces faveurs et toutes celles qui peuvent concourir à votre gloire et à mon salut. Je vous prie aussi, Seigneur, de m'accorder le pardon de mes péchés, la véritable contrition, et l'entier aveu de mes fautes, la grâce de ne plus vous offenser en y retombant ou en en commettant de nouvelles. Je vous demande surtout la force de châtier ma chair, de réprimer ma langue, de mortifier les appétits de mon cœur, de maîtriser les élans de mon imagination, pour qu'en étant ainsi renouvelé et réformé, je mérite de devenir un temple vivant digne de vous servir de demeure; accordez-moi aussi toutes les vertus capables non-seulement de purifier, mais encore d'orner cette demeure, la crainte de votre saint nom, une ferme espérance, une profonde humilité, une patience parfaite, une discrétion pure, la pauvreté d'esprit, une obéissance entière, une force et un soin constants pour tout ce qui touche à votre service, et par-dessus tout une ardente charité envers le prochain et envers vous-même.

Et comme je suis indigne de tout cela, souvenez-vous, Seigneur, de votre miséricorde, qui ne peut trouver de meilleure occasion pour s'appliquer à la misère; souvenez-vous que vous ne voulez pas la mort du pécheur, — comme vous le dites vous-même, — mais sa conversion et sa vie; *Ezech.*, XVIII, 23; souvenez-vous que votre Fils unique n'est point venu au monde, — comme lui-même nous l'apprend, — pour appeler les justes, mais les pécheurs; *Matth.*, IX, 13; souvenez-vous de tout ce qu'il a fait et souffert depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui où il expira sur la croix, mort qu'il n'a point soufferte pour lui, mais pour moi. Je vous offre tout cela en sacrifice pour mes infirmités et mes péchés; c'est par lui et non par moi que je vous demande votre miséricorde. Il est dit de vous que vous honorerez le père dans les enfants. *Eccl.*, III, 13. Honorez-le donc en me gratifiant de vos bienfaits. Souvenez-vous que mon secours se trouve en vous et que j'entre par vos portes; que je vous présente mes besoins et mes infirmités comme à mon véritable médecin et Seigneur. C'est dans cet esprit que je vous appellerai par la prière que le prophète David composa et qui est ainsi conçue :

« Abaissez, Seigneur, vos yeux et regardez-moi, parce que je suis pauvre et dans l'indigence ; gardez mon âme, parce que je suis saint ; sauvez, mon Dieu, votre serviteur qui espère en vous ; ayez pitié de moi, Seigneur, parce que j'ai crié vers vous durant tout le jour ; remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur ; car, Seigneur, vous êtes rempli de douceur et de bonté, et vous répandez vos miséricordes avec abondance sur tous ceux qui vous invoquent ; prêtez l'oreille, Seigneur, pour écouter ma prière ; rendez-vous attentif à la voix de mon humble supplication. J'ai crié vers vous au jour de mon affliction, parce que vous m'avez exaucé. Entre tous les dieux, il n'y en a point, Seigneur, qui vous soit semblable, ni qui puisse vous être comparé dans les œuvres que vous faites. Toutes les nations que vous avez créées viendront se prosterner devant vous, Seigneur, et vous adorer, et elles rendront gloire à votre nom ; car vous êtes vraiment grand, vous faites des prodiges et vous seul êtes Dieu. Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, et faites que j'entre dans votre vérité ; que mon cœur se réjouisse afin qu'il craigne votre saint nom. Je vous louerai, Seigneur mon Dieu, et je vous rendrai grâces de tout mon cœur et je glorifierai éternellement votre nom ; car vous avez usé d'une grande miséricorde envers moi, et vous avez retiré mon âme de l'enfer le plus profond. Gloire au Père, etc.» *Psalm.*, LXXXV, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13.

CHAPITRE XII.

Prière au Saint-Esprit.

O Saint-Esprit consolateur, vous qui, au saint jour de la Pentecôte, êtes descendu sur les apôtres et avez rempli ces divines âmes de charité, de grâce et de sagesse, je vous supplie, Seigneur, par cette libéralité et cette miséricorde ineffables, de combler aussi mon âme de votre grâce, et mes entrailles de la suavité invisible de votre amour.

Venez, Esprit-Saint, faites tomber du ciel sur nous un rayon de votre lumière ; venez, ô Père des pauvres, venez, distributeur de

lumières, lumière des cœurs ; venez, mon aimable consolateur, doux refuge des âmes et leur consolation ; venez à moi, vous qui lavez les souillures et guérissez les infirmités ; venez, forteresse des faibles, secours des vaincus ; venez, protecteur des humbles, destructeur des orgueilleux ; venez, gloire de ceux qui vivent, salut de ceux qui meurent ; venez, mon Dieu, et ornez-moi pour vous de la richesse de vos dons et de vos miséricordes ; enivrez-moi de votre sagesse ; éclairez-moi de votre intelligence ; dirigez-moi de vos conseils ; fortifiez-moi de votre vertu ; instruisez-moi de votre science ; accordez-moi aussi le don de piété et celui de crainte.

O doux amants des cœurs purs, enflammez et embrasez mes entrailles du si doux et si précieux feu de votre amour, pour que dans leur embrasement elles soient ravies ; en vous ma dernière fin, en vous l'océan de tous les biens ! O doux amant des âmes chastes, vous savez, Seigneur, que je ne puis rien par moi-même. Étendez donc au-dessus de moi votre main compatissante ; faites-moi sortir de moi-même pour que je puisse ainsi passer en vous, et pour cela, Seigneur, détruisez, mortifiez, anéantissez tout ce qu'il vous plaira en moi, pour me refaire entièrement à votre volonté, pour que ma vie soit un sacrifice accompli, que tout en moi s'embrase du feu de votre amour ! O qui me donnera d'être admis à tant de félicité ! Considérez combien cette pauvre et misérable créature, qui vous appartient, soupire après vous jour et nuit : « Mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu : quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? » *Psalm.*, XLI. Quand entrerai-je dans le tabernacle admirable où se tient mon Dieu ? Quand me verrai-je rassasié de votre glorieuse présence ? Quand par vous, ô mon Dieu, serai-je délivré de la tentation et franchirai-je l'obstacle de cette vie mortelle pour arriver à vous ? O fontaine de splendeurs éternelles, rappelez-moi, Seigneur, à la profondeur d'où je suis sorti et où je vous connaisse comme vous m'avez connu, où je vous aime comme vous m'avez aimé, où je puisse enfin vous voir éternellement en la compagnie des élus. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Pieuse prière pour demander l'amour de Dieu.

Humblement prosterné de cœur, humilié et anéanti dans l'océan de mon indignité, je me présente à vous, ô mon Dieu, comme une des plus misérables et des plus viles créatures de ce monde, avec tout le respect dont ce chétif ver de terre est possible. Je me place dans le courant de votre miséricorde, sous l'influence de votre grâce, en face des splendeurs du véritable soleil de justice, qui se répandent sur toute la terre et se communiquent libéralement à toutes les créatures qui ne refusent pas de les recevoir. C'est une masse de boue qui se place sous la main de votre sagesse, ô mon Dieu; un tronc nu, qui vient d'être coupé de l'arbre et porte encore son écorce. Faites-en, Père très-clément, ce à quoi vous l'avez destiné. Vous m'avez fait pour vous aimer, donnez-moi la grâce de pouvoir accomplir ce pourquoi vous m'avez créé.

C'est une grande audace de la part d'une créature si basse d'aspirer à un amour si élevé, et je devrais demander quelque chose dont l'obscurité fût proportionnée au degré de ma bassesse; mais que ferai-je, quand vous m'ordonnez de vous aimer et que vous m'avez créé pour cela, que vous me menacez si je ne le fais point; lorsque vous êtes mort pour que je vous aimasse, et que vous m'ordonnez de ne rien vous demander aussi instamment que l'amour? Et vous désirez tant cet amour, qu'en voyant mon indifférence, vous avez établi un sacrement dont la vertu merveilleuse peut transformer les cœurs en votre amour. O mon Sauveur, que vous suis-je? pourquoi me prescrivez-vous de vous aimer? Pour atteindre ce but, pourquoi avez-vous cherché de tels et si admirables moyens? Vous suis-je autre chose que peines, tourments et croix, et n'êtes-vous pas mon salut, mon repos et tout mon bien? Si vous m'aimez en étant ce que je suis pour vous, pourquoi ne vous aimerai-je pas en étant ce que vous êtes pour moi?

Confiant donc, Seigneur, dans toutes ces preuves d'amour et dans le si gracieux commandement que vous avez cru devoir me

faire à la fin de votre vie de vous aimer, je vous prie de m'accorder, de vous donner ce que vous me demandez, ne le pouvant point sans votre secours. Je ne mérite pas de vous aimer, mais vous méritez d'être aimé ; aussi n'osé-je pas vous demander de m'aimer : donnez-moi seulement la permission d'oser vous aimer ; ne fuyez pas Seigneur, ne fuyez pas, laissez-vous aimer de vos créatures, ô amour infini ! O Dieu, qui êtes essentiellement amour, amour incréé, amour infini, amour sans limites ! Non-seulement aimant, mais tout amour, dont procède l'amour de tous les séraphins et de toutes les créatures, — comme de la lumière du soleil procède celle de toutes les étoiles. — pourquoi ne vous aimerai-je pas ? pourquoi ne me consumerai-je pas dans le feu de cet amour qui embrase tout l'univers ?

O Dieu, qui êtes essentiellement la bonté même, pour qui est bon tout ce qui est bon, d'où dérivent les biens de toutes les créatures, — ainsi que toutes les eaux de la mer, — devant la bonté suréminente duquel il n'est rien dans le ciel ni sur la terre que l'on puisse appeler de ce nom, pourquoi ne vous aimerai-je pas, puisque la bonté est l'objet de l'amour ?

O Dieu, qui êtes essentiellement la beauté même, de qui procède toute beauté, où s'absorbent toutes les beautés créées, pourquoi ne vous aimerai-je pas, lorsque la beauté a tant de pouvoir pour entraîner les cœurs à l'amour ?

Et si je ne vous aime pas pour ce que vous êtes par vous-même, pourquoi ne vous aimerai-je pas pour ce que vous êtes pour moi? Le fils aime son père parce qu'il en a reçu l'être. Les membres aiment la tête et meurent pour elle, parce que c'est elle qui les conserve dans la vie. Tous les effets aiment leurs causes, parce qu'ils en ont reçu l'existence, et que par elles ils espèrent recevoir leur complément. Or, quel est celui de ces titres qui vous manque, ô mon Dieu, pour que je ne vous rende pas tous ces droits et ces tributs d'amour ? Vous m'avez donné l'être bien mieux que mes pères. Vous me conservez dans cet être que vous m'avez donné bien mieux aussi que la tête n'y conserve les membres. Achevez ce qui manque à cette œuvre commencée, pour qu'elle puisse arriver au dernier degré de sa perfection. Vous êtes le fon-

dateur de cette maison, le peintre de cette figure faite à votre image et à votre ressemblance, et qu'il faut achever. C'est de vous qu'elle tient ce qu'elle a, et ce qui lui manque, elle espère le recevoir de vous ; car de même que personne n'a pu lui donner ce qu'elle a, hormis vous, de même personne ne peut achever ce qui lui manque, excepté vous. De sorte que ce qu'elle a, ce qu'elle est et ce qu'elle espère, est à vous. Quel autre que vous doit-elle admirer ? Avec qui doit-elle compter, sinon avec vous ? De quels yeux doit-elle dépendre, sinon des vôtres? Qui a droit à tout son amour, sinon celui dont il est entièrement le bien? Est-ce que par hasard, dit Jérémie, la fille peut oublier le plus beau de ses ornements et l'écharpe qu'elle porte sur son sein ? *Jerem.*, II, 32. Si vous êtes donc, ô mon Dieu, tout l'ornement, toute la beauté de mon âme, comment me sera-t-il possible de vous oublier ? Qu'ai-je à voir avec le ciel ? Qu'ai-je à désirer sur la terre ? Ma chair et mon cœur ont défailli. Dieu de mon âme, mon seul héritage, mon Dieu éternel ! Quittez, quittez ma demeure, créatures perfides et adultères de mon Dieu, retirez-vous et éloignez-vous de moi, vous n'êtes pas pour moi, je ne suis pas pour vous.

O mon Dieu et mon tout, pourquoi ne vous aimerai-je pas de tous les amours ; vous êtes mon véritable Dieu, mon Père saint, mon seigneur miséricordieux, mon roi puissant, mon amour plein de beauté, mon pain vivant, mon pontife éternel, mon sacrifice pur, ma vraie lumière, ma suavité sainte, ma sagesse assurée, ma simplicité sans mélange, mon riche héritage, ma miséricorde sans bornes, ma rédemption accomplie, mon espérance certaine, ma charité parfaite, ma vie éternelle, ma joie et mon bonheur éternels.

Puisque vous êtes, ô mon Dieu, tout cela pour moi, pourquoi ne vous aimerai-je pas de toutes mes entrailles et de tout mon cœur ?

O ma joie et mon repos, ô mon allégresse et mon plaisir, épanchez mon cœur dans votre amour pour que toutes mes forces et mes sens sachent combien il est doux de se résoudre tout entier et de se soumettre aux torrents de votre amour. Un fleuve de feu et très-rapide, dit le Prophète, sortait de devant sa face. *Dan.*, VII, 10.

Faites-moi nager, Seigneur, dans ce fleuve; mettez-moi au milieu de ce courant, pour qu'il m'entraîne après lui, là d'où je ne reparaisse plus, et d'où je sois entièrement consumé et transformé en amour. O amour increé, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! O amour qui vivez toujours et bouillonnez sans cesse dans la divine poitrine! O éternel battement de cœur du Père, qui ne cessez jamais de faire sentir à la face du fils les pulsations d'un amour infini! Faites que je sois frappé, moi aussi, de ce battement, que je sois dévoré de ce feu; que je vous suive, ô mon bien-aimé, sur les sublimes hauteurs; que je vous chante mon cantique d'amour; que mon âme défaille en vous louant dans la jubilation d'un ineffable amour.

Très-doux, très-bienfaisant, très-aimant, très-cher, très-suave, très-précieux, très-aimable, très-beau, très-compatissant, très-clément, très-haut, très-divin, admirable, ineffable, inestimable, incomparable, puissant, magnifique, grand, incompréhensible, infini, immense, tout-puissant, tout compatissant, tout amoureux, plus doux que le miel, plus blanc que la neige, plus délectable que toutes les délices, plus suave que la plus suave liqueur, plus précieux que l'or et les pierres précieuses; que dis-je? mon Dieu, ma vie, mon unique espérance, mon infinie miséricorde, ma bienheureuse jouissance; ô tout aimable, tout doux, tout suave; ô très-saint Père, ô Fils très-clément, ô Saint-Esprit très-aimant, quand est-ce que dans le plus intime de mon âme, dans son secret le plus profond, vous serez, ô le plus aimant des Pères, ce qu'il y a de plus intime et me posséderez tout entier? Quand serai-je tout à vous et vous tout à moi? quand cela sera-t-il, ô mon Roi? quand viendra ce jour? ô quand? Oh! s'il venait? pensez-vous qu'il viendra peut-être? O quelle attente! ô quel mortel retard!

Vite, ô bon Jésus, vite! ne vous retardez pas, accourez, ô mon bien-aimé, avec la légèreté du cerf et de la biche, sur les monts de Béthel. O mon Dieu, époux de mon âme, repos de ma vie, lumière de mes yeux, consolation de mes peines, terme de mes désirs, paradis de mon cœur, centre de mon âme, objet de ma gloire, guide de mes chemins, compagnon de mes pérégrinations, joie de mon exil, remède de mes blessures, adoucissement à mes fautes, maître de toutes mes ignorances.

Si vous êtes tout pour moi, Seigneur, comment me sera-t-il possible de vous oublier ? Si je vous oublie, que ma main droite soit mise en oubli, que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de vous. *Psal.*, cxxxvi, 5, 6. Je ne me reposerai pas, ô bienheureuse Trinité, je ne donnerai pas le sommeil à mes yeux, ni le repos aux jours de ma vie, jusqu'à ce que j'aie rencontré cet amour, jusqu'à ce que je trouve un lieu en mon âme pour le Seigneur, et une demeure digne du Dieu de Jacob, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV.

Prière pendant que l'on dit la Messe où s'offre au Père la mort de son Fils, tirée de plusieurs passages de saint Augustin.

O très-clément et souverain Créateur du ciel et de la terre, moi le plus vil d'entre tous les pécheurs, je vous offre conjointement avec l'Eglise ce très-précieux sacrifice de votre Fils unique, pour tous les péchés que j'ai commis, et pour tous les péchés du monde. Regardez, ô Roi très-clément, quel est celui qui souffre et daignez vous souvenir pour qui il souffre. N'est-ce pas, ô Seigneur, le Fils que vous avez livré à la mort pour le salut d'un serviteur ingrat ?

N'est-ce pas l'auteur de la vie qui, conduit à la mort comme un agneau, n'a pas hésité à souffrir un genre de mort si cruel ? Tournez, ô Seigneur Dieu, les yeux de votre Majesté sur cette œuvre d'ineffable bonté. Regardez ce tendre fils étendu sur l'arbre de sa croix. Voyez ses innocentes mains ruisselantes de sang, et consentez à pardonner les iniquités que les miennes ont commises. Considérez sa poitrine mise à nu, percée du fer d'une cruelle lance, et régénérez-moi avec l'eau sacrée qui en a coulé. Considérez ces pieds sacrés qui ne cheminèrent jamais dans les voies du péché, traversés par de durs clous, et veuillez redresser les miens dans la voie de vos saints commandements. Ne voyez-vous pas la tête défaillante de votre fils bien-aimé, son cou éclatant de blancheur incliné sous le poids de la mort ?

Voyez, ô Créateur très-clément, en quel état est réduit le corps de votre Fils si aimé, et ayez pitié du serviteur qu'il a racheté. Voyez comme sa poitrine dénudée blanchit, comme son côté rougit de sang, comme ses entrailles sont efflanquées, comme ses beaux yeux sont abattus, comme sa face royale est blême, comme ses bras étendus sont raides, comme ses genoux d'albâtre pendent, comme ses pieds traversés laissent échapper les ruisseaux de son sang divin. Voyez, glorieux Père, les membres déchirés de votre bien-aimé Fils, et souvenez-vous des misères de votre vile créature. Voyez les tourments du Rédempteur et pardonnez les fautes du racheté.

Il est notre fidèle avocat devant vous, Père tout-puissant. C'est le souverain Pontife qui n'a pas besoin d'être purifié par un sacrifice étranger, et brille par la rosée de son propre sang : sacrifice saint, agréable et parfait, offert et accepté en odeur de suavité. C'est l'agneau sans tache se taisant en présence de ceux qui l'égorgeaient, qui, souffleté, couvert de crachats et d'opprobres, n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre. C'est celui qui sans avoir jamais commis de péché a souffert pour nos iniquités et a guéri nos blessures avec les siennes.

Qu'avez-vous donc fait, ô doux Seigneur, pour être jugé si sévèrement ? Quel crime avez-vous commis, innocent agneau, pour être ainsi traité ? Quelles étaient vos fautes, et quelle fut la cause de votre condamnation ? O merveilleuse providence de Dieu ! c'est le méchant qui pèche et c'est le bon qui est châtié ; l'innocent est frappé pour le coupable, le maître paie pour la faute de son serviteur. Jusqu'à quel point, ô fils de mon Dieu, jusqu'à quel point est descendue votre humilité ! Jusqu'à quel point s'est étendue votre charité ! Jusqu'à quel point avez-vous poussé l'amour et la compassion ! J'ai commis le crime et c'est vous qui supportez le châtiment ; j'ai fait le péché et vous en souffrez les tortures. Je me suis enorgueilli, et vous vous êtes humilié ; j'ai désobéi et vous vous êtes fait obéissant jusqu'à la mort, pour payer la faute de ma désobéissance. Considérez, ô Roi de gloire, considérez votre miséricorde et mon impiété, votre justice et mon iniquité.

Voyez maintenant, Père éternel, comment vous devez prendre

pitié de moi, à cause de l'offrande que je vous ai faite, et qui est la plus précieuse qui se puisse imaginer ; car je vous ai présenté votre Fils bien-aimé, j'ai placé entre vous et moi ce fidèle avocat. Regardez avec des yeux favorables ce bon pasteur et la brebis égarée qu'il porte sur ses épaules. Je vous demande, Roi des Rois, par ce Saint des Saints, de m'unir à lui en esprit, car il n'a point dédaigné de s'unir à moi par la chair. Je vous supplie humblement de m'accorder par cette prière de l'avoir pour protecteur, vous qui, par un effet de votre grâce, me l'avez donné pour Rédempteur lorsque je n'en étais point digne.

CHAPITRE XV.

Pieuse prière où nous demandons à notre Mère d'obtenir de son Fils le pardon de nos péchés.

Glorieuse et bienheureuse Vierge, plus pure que tous les Anges, plus resplendissante que les étoiles, belle comme le soleil, comment ma prière s'élèvera-t-elle jusqu'à vous lorsque j'ai perdu par le crime de mon iniquité la grâce que j'avais obtenue par les mérites de la passion de celui qui m'a racheté? Mais si grande que soit l'énormité de mon péché, j'oserai, en voyant la justice de ma demande, vous prier de m'écouter.

O ma Reine et ma Souveraine, je vous supplie de demander à votre divin Fils de me pardonner, par sa bonté et sa miséricorde infinies, ce que j'ai fait contre sa volonté et ses commandements. Et si je n'étais pas digne de l'obtenir, qu'il me soit du moins accordé que ce qu'il a créé à son image et à sa ressemblance ne périsse pas. Vous êtes la lumière qui luit dans les ténèbres, le miroir des saints, l'espérance des pécheurs. Toutes les générations vous bénissent, tous les affligés vous invoquent, tous les bras vous contemplent, toutes les créatures se réjouissent en vous : les anges dans le ciel, par votre présence, les âmes du purgatoire par vos consolations, les hommes par les espérances que vous leur faites concevoir. Tous vous appellent, et vous leur répondez à tous, et vous priez pour eux tous.

Mais que ferai-je, moi, pécheur si indigne, pour obtenir votre

grâce, moi que mon péché trouble, que mon indignité afflige, et que ma malice rend muet? Je vous prie, très-excellente Vierge, par cette si terrible et mortelle douleur que vous avez éprouvée en voyant votre Fils chéri se diriger avec sa croix sur les épaules au lieu de son supplice, je vous prie d'apaiser toutes mes passions et mes tentations, pour que mon iniquité ne me fasse pas perdre ce que son sang m'a donné; offrez toujours à mon esprit ces larmes de compassion que vous avez versées lorsque le sang du corps défiguré de votre Fils vous montrait le chemin de son calvaire, pour qu'en les voyant mes yeux en répandent une telle abondance, qu'elle suffise à laver les souillures de mes péchés.

En effet, quel pécheur oserait paraître sans vous devant ce juge éternel qui, s'il est patient dans l'épreuve, est juste dans le châtiment; s'il récompense le bien, punit aussi le mal? Qui serait assez juste pour se passer de votre secours à ce jugement? Que sera-ce de moi, bienheureuse Vierge, si je ne reconquiers par votre intercession ce que j'ai perdu par mon péché? C'est beaucoup exiger de vous, si je considère mes fautes, mais c'est peu en comparaison de votre vertu. Ce que je puis vous demander n'est rien en comparaison de ce que vous pouvez m'accorder.

Reine des Anges, corrigez ma vie, disposez mes actes de telle manière que je mérite, quoiqu'imparfaitement, d'être entendu de vous avec compassion. Déployez, ô ma souveraine, votre miséricorde dans l'affaire de mon salut, pour que les bons puissent ainsi vous louer et les méchants espérer en vous. Que les douleurs souffertes par vous dans la passion de votre bien-aimé Fils, mon Rédempteur, Jésus-Christ, soient toujours devant mes yeux, et que vos angoisses soient la nourriture de mon cœur. Que votre appui ne me fasse point défaut, que votre compassion ne me quitte pas, que votre mémoire me soit toujours présente. Si vous m'abandonnez, ô ma souveraine, qui me soutiendra? Si vous m'oubliez, qui voudra se souvenir de moi? Si vous ne m'éclairez pas, vous qui êtes l'étoile de la mer et le guide du voyageur égaré, que deviendrai-je? Ne permettez pas que l'ennemi me tente, et s'il me tente, ne me laissez pas tomber en tentation, et si j'y tombe, tendez-moi votre main pour m'en relever.

Qui vous a jamais invoquée, ô Reine, sans que vous l'ayez entendu? Qui vous a demandé quelque chose, sans que vous le lui ayez accordé? Qui vous a servie sans que vous l'ayez récompensé magnifiquement? Faites, très-glorieuse Vierge, que mon cœur éprouve le transpercement que vous éprouvâtes lorsque l'on fit descendre votre Fils de sa croix et que vous le prîtes dans vos bras, n'ayant plus de force pour pleurer, et admirant cette précieuse image, objet de l'adoration des Anges, et si indignement outragée des méchants, et voyant l'étrange cruauté avec laquelle l'innocence du juste fut payée par la désobéissance du pécheur.

Je contemple, ô ma Reine, l'état dans lequel vous étiez, les bras ouverts, les yeux voilés des suites de la mort, la tête inclinée, le visage décoloré, le cœur plus cruellement torturé que jamais personne ne l'a été dans son corps. Qu'à mes oreilles retentissent toujours ces douloureuses paroles que vous disiez alors à ceux qui vous regardaient: « O vous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne, » pour que je mérite par leur vertu d'être entendu de vous!

Enfoncez dans mon âme, ô ma souveraine, ce poignard de douleur qui perça la vôtre lorsque vous plaçâtes dans le tombeau le corps disloqué de votre précieux Fils, pour que je me souvienne que je suis poussière et que je rendrai à la terre ce que j'ai reçu d'elle, pour que la gloire passagère de ce siècle ne me séduise pas. Rappelez-moi combien de fois vous alliez contempler le monument où vous aviez enfermé un si grand trésor, pour que j'obtienne de vous par une pareille grâce que vous daigniez regarder encore ma demeure. Que ma société soit la contemplation de la solitude où vous vous êtes trouvée pendant cette nuit douloureuse, pendant laquelle rien ne vivait en vous que la douleur, et vous bûtes vos larmes et vécûtes de vos tristes contemplations; afin qu'en pleurant sur vos angoisses de la terre, vous me fassiez participer à votre gloire dans les cieux. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Pieuse méditation avant la sainte Communion ; pour réveiller dans l'âme la crainte et l'amour de ce très-saint Sacrement.

Qui êtes-vous, mon Dieu ? et qui suis-je, pour oser m'élever à vous ? Qu'est-ce que l'homme, pour recevoir en lui Dieu son créateur ? Qu'est-il par lui-même, sinon un vase de corruption, un enfant du démon, un héritier de l'enfer, un artisan de péchés, un contempteur de Dieu, une créature incapable du bien, et ingénieuse pour le mal ? Qu'est l'homme, sinon un esprit méprisable en tout, aveugle en ses conseils, vain dans ses œuvres, souillé dans ses appétits, désordonné dans ses désirs, petit en toutes choses, grand seulement dans sa propre estime ?

Or, comment une si vile créature osera-t-elle s'élever jusqu'à un Dieu, dont la Majesté est si grande? Les étoiles perdent leur éclat devant votre splendeur ; les colonnes du ciel tremblent en votre présence. Les plus puissants Séraphins replient leurs ailes et se considèrent comme de misérables vers de terre en votre présence. Comment donc une si vile et si basse créature osera-t-elle vous recevoir au dedans d'elle? Le bienheureux Jean-Baptiste, sanctifié dans le sein de sa mère, n'ose pas toucher votre chef, et ne se trouve pas digne de dénouer les cordons de vos souliers. Le Prince des Apôtres s'écrie : « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur, » *Luc*, v, 8, et j'oserais me présenter à vous moi si chargé de péchés? Si les pains qui étaient sur la table du temple en présence de Dieu, *Exod.*, xxv, 30, — et qui n'étaient qu'une ombre de ce mystère — ne pouvaient être mangés que par ceux qui étaient purs et sanctifiés, *Reg.*, xxi, 4, comment oserai-je, moi, manger du pain des Anges, moi qui suis si éloigné de la sainteté ?

L'agneau pascal, qui n'était que la figure de ce sacrement, ne pouvait être mangé, selon l'ordre de Dieu, qu'avec du pain sans levain, des laitues sauvages, avec des souliers aux pieds et les reins ceints. *Exod.*, xii, 8, 11. Or, comment oser, moi, m'appro-

cher du véritable Agneau pascal sans cette préparation et cet appareil ? Qu'est-ce autre chose la pureté du pain sans levain, sinon l'absence d'iniquité ? la laitue amère que la véritable contrition ? et par la force des reins et la pureté des pieds faut-il entendre autre chose que les bons désirs ? Je crains et je tremble pour la manière dont je serai reçu à cette table si je m'y présente sans ces préparatifs, car de cette table fut rejeté celui qui ne s'y était pas présenté avec la robe nuptiale, — qui est la charité — et les pieds et les mains liés ; on ordonna de le jeter dans les ténèbres extérieurs. *Matth.*, XXII, 13. Or, que puis-je espérer autre chose, si je me présente à ces noces de la même manière ? O divins yeux auxquels sont découverts et mis à nu tous les recoins de nos âmes, que deviendrait la mienne si elle paraissait nue devant eux ?

Toucher à l'arche du Testament — qui n'était que la figure de ce mystère — était chose si grave que le grand-prêtre Oza, qui y porta la main, fut aussitôt puni de mort. II *Reg.*, VI, 6, 7. Or, comment ne craindrais-je pas le même châtiment, si je recevais indignement celui dont cette arche n'était que la figure ? Les Bethsamites ne firent pas autre chose que regarder avec curiosité cette arche du Testament lorsqu'elle passait sur leur terre, et pour ce seul acte d'audace, l'Ecriture dit que Dieu fit périr cent cinquante mille hommes du petit peuple, I *Reg.*, VI, 19. Or, ô miséricordieux et terrible Dieu, quelle n'est pas la supériorité de votre sacrement sur cette arche ? Combien il est plus important de vous recevoir que de vous regarder ? Comment ne tremblerais-je pas en venant recevoir un Dieu dont la majesté et la justice sont si élevées ?

Et si j'ai tant de motifs pour craindre, en considérant votre grandeur, combien plus ne dois-je pas craindre en considérant mes inquiétudes et ma malice ? Je me souviens, Seigneur, du nombre et de la gravité de mes offenses. Il y avait un temps, — plaise à votre miséricorde qu'il ne dure pas encore — où vous étiez pour moi la chose la plus oubliée et la moins aimée, vous la beauté infinie, et où j'estimais davantage la poudre des créatures que le trésor de votre grâce et l'espérance de votre gloire. Mes désirs étaient la loi de ma vie, j'obéissais à mes appétits et je

n'avais pas plus de rapport avec vous que si je ne vous avais jamais connu.

Je suis cet insensé qui dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » *Psalm.*, XIII, 1. Car j'ai vécu comme si je ne croyais pas qu'il y en eût. Je n'ai jamais rien fait pour votre amour, rien craint de votre justice, jamais renoncé à mon iniquité dans la crainte de votre loi, jamais reconnu vos bienfaits par les actions de grâces qui vous étaient dues, jamais cessé de pécher en votre présence lorsque je vous savais partout. J'ai accordé à mes regards tout ce qu'ils ont voulu, et je n'ai point cherché à priver mon cœur d'aucun de ses plaisirs. Par quels degrés d'iniquités ma malice n'est-elle point passée? Ma vie a-t-elle été autre chose qu'une continuelle guerre contre vous, un renouvellement de toutes les souffrances que vous avez endurées pour moi? Combien de fois ne vous ai-je pas vendu en échange d'un plaisir ou d'un peu d'or, comme un autre Judas? Et si je m'approche de vous pour vous recevoir, ne sera-ce pas pour vous donner le baiser de paix de Judas après vous avoir vendu? Qu'ai-je fait toutes les fois que je vous ai offensé en venant de communier, sinon vous railler avec les soldats qui se prosternaient devant vous pour vous adorer et vous frappaient avec un roseau?

Comment oserai-je donc, ô mon Sauveur et mon Juge, vous recevoir dans une si vile et si impure demeure? Comment déposer votre corps dans une caverne de dragons et dans un nid de serpents? L'âme remplie de péchés est-elle autre chose qu'un antre de démons, une étable d'animaux, un fumier de pourceaux et un amas d'immondices? Comment pourriez-vous demeurer, vous la pureté virginale et la source de beauté dans un lieu si abominable? Voit-on la lumière avec les ténèbres et la compagnie de Dieu avec celle de Bélial? O fleur des champs, lis de la vallée! Comment pourriez-vous consentir à devenir la pâture des animaux? Comment cette nourriture divine peut-elle devenir l'aliment des chiens, et cette perle précieuse celui des pourceaux? O amant des âmes chastes, qui vivez parmi les lis jour et nuit, quelle nourriture pourrai-je vous donner dans ce cœur où ne naissent point ces fleurs, mais des chardons et des épines? Votre

lit est fait de bois du Liban, les colonnes en sont d'argent, l'accoudoir en est d'or et la montée de pourpre. Il n'y a dans cette demeure aucun de ces ornements. Quel siége vous y offrirai-je, lorsque vous y entrerez?

Votre corps sacré a été enveloppé d'un drap pur, et vous avez été enseveli dans un sépulcre neuf ou personne n'avait été enseveli avant vous. Or, qu'y a-t-il dans mon âme de pur et de neuf où je puisse vous ensevelir? Ma bouche a-t-elle été autre chose qu'un sépulcre ouvert par où s'échappait la puanteur et la corruption de mes péchés? Qu'est-ce que mon cœur sinon une source de mauvais désirs? Qu'est-ce que ma volonté sinon la retraite et la maison de l'ennemi? Comment oserai-je avec ces lèvres impures et cet appareil m'approcher pour vous recevoir et vous donner la paix? O mon Rédempteur, je me confonds à me voir tel! Je rougis de voir en quel état je vais dans la bouche et dans les bras de l'époux du ciel qui veut me recevoir encore. Votre compassion est allée au point de recevoir dans votre maison et de prendre pour épouse celle qui a été déshonorée par un si vil rufien? « Tu as forniqué, dites-vous, avec tous les amants que tu as eus; mais reviens à moi, et je te recevrai. » *Jerem.*, III, 1.

Je connais, Seigneur, mon indignité et la grandeur de vos miséricordes. Ce sont elles qui m'enhardissent à me présenter à vous en l'état où je suis, car plus mon indignité sera grande, plus vous serez glorifié de ne pas rejeter et avoir horreur d'une créature si souillée. Vous ne rejetez pas, Seigneur, les pécheurs, au contraire, vous les appelez et vous les attirez à vous. Vous êtes celui qui avez dit : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, je vous soulagerai. » *Matth.*, XI, 28. Vous avez dit aussi : « Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais bien les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » *Marc*, II, 17. On disait publiquement de vous que vous receviez les pécheurs et que vous mangiez avec eux. *Marc*, II, 16. Vous n'avez point changé, Seigneur, vos dispositions d'alors, et je crois que vous appelez maintenant du haut du ciel ceux que vous invitiez alors sur la terre. C'est pourquoi mû par cet appel compatissant, je viens à vous chargé de mes iniquités pour

que vous m'allégiez et succombant sous le poids de mes misères et de mes tentations, pour que vous me soulagiez. Je viens comme un malade vers son médecin pour que vous me guérissiez, comme un pécheur au juste, source de justice, pour que vous me justifiiez.

On dit que vous recevez les pécheurs, que vous mangez avec eux, et que votre aliment est leur conversion. Si ce repas vous est si agréable, considérez un pécheur avec qui vous pouvez le prendre. Je crois bien, Seigneur, que les larmes de la pécheresse publique vous réjouirent plus que le splendide festin du Pharisien, car vous n'avez pas méprisé ses larmes, et vous ne l'avez pas chassée comme une pécheresse; mais vous l'avez reçue et vous lui avez pardonné, et vous l'avez défendue, et pour quelques larmes vous lui avez pardonné beaucoup de péchés.

Voici Seigneur ce qui se présente à vous : une nouvelle occasion de gloire plus grande. Il s'agit d'un pécheur chargé de beaucoup de péchés et qui a moins de larmes. Ce ne fut point la dernière ou la première de vos miséricordes. Vous en aviez aussi bien d'autres, et il vous en restait bien d'autres à accorder. Que celle-ci figure dans leur nombre, et pardonnez à qui vous a le plus offensé et a le moins pleuré son offense. Il n'a pas assez de larmes pour laver vos pieds, mais vous avez répandu tant de sang qu'il a suffi à laver tous les péchés du monde. Ne vous indignez pas, mon Dieu, de ce que dans mon iniquité j'ose m'approcher de vous. Souvenez-vous que vous ne vous êtes pas indigné lorsque cette pauvre femme qui souffrait d'un flux de sang, s'approcha de vous pour vous demander la guérison de son infirmité et toucha la frange de votre vêtement, mais que vous la consolâtes et l'encourageâtes en lui disant : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée. » *Matth.*, IX, 22. Or, comme je souffre d'une autre perte de sang plus dangereuse et plus incurable que la sienne, que puis-je faire, sinon venir à vous pour recevoir le prix de mon salut? Vous n'avez pas changé, Seigneur, la mission que vous aviez sur la terre, parce que vous êtes monté au ciel. S'il en était ainsi, nous aurions eu besoin d'un autre Évangile pour nous faire comprendre la différence entre les deux intentions.

Or, je lis dans vos Évangiles que tous les infirmes et les malheureux tâchaient de le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. *Luc*, VI, 19. Les lépreux venaient à vous, et vous étendiez sur eux votre main bénie et vous les purifiiez. Les aveugles venaient aussi, et les sourds, et les paralytiques, et les possédés des démons eux-mêmes; à vous enfin accouraient tous les monstres du monde et vous ne vous êtes refusé à aucun d'eux. En vous seul réside le salut, en vous la vie, en vous le remède à tous les maux; vous êtes aussi compatissant pour vouloir accorder la guérison que puissant pour l'accorder. A qui aurions-nous recours, pauvres nécessiteux, sinon à vous?

Je reconnais véritablement, Seigneur, que ce divin sacrement n'est pas seulement l'aliment des saints, mais la médecine des infirmes. Ce n'est pas seulement la force des vivants, mais la résurrection des morts, l'amour et la joie des justes, mais la guérison et la purification des pécheurs. Que chacun vienne selon ses moyens et prenne ce qui lui est nécessaire. Que les justes s'approchent pour manger et se réjouir à cette table, et que la voix de leur confession et de leurs louanges retentisse à ce festin. Moi je m'approcherai comme pécheur et comme malade pour recevoir ce calice de mon salut. Je ne puis passer par aucun chemin sans y rencontrer ce mystère, et dans aucune situation je ne m'en puis priver.

Si je suis malade, j'y trouverai la guérison; si je suis bien portant, les moyens de conserver ma santé; si je suis vivant, j'y serai fortifié, et si je suis mort, je ressusciterai. Si je suis brûlé de l'amour divin, je serai embrasé; si je suis tiède, je serai réchauffé. Je ne me désespérerai pas en me voyant aveugle, car le Seigneur éclaire les aveugles; ni si je tombe, car il relève ceux qui tombent. Je ne le fuirai pas, — comme fit Adam lorsqu'il se vit nu, — car il a le pouvoir de couvrir ma nudité. *Genes.*, III, 21, ni en me voyant souillé et couvert d'iniquités, parce qu'il est la source de miséricorde, ni en me voyant pauvre parce qu'il est le Seigneur de toute la création. Je ne pense pas lui faire injure en cela. Je lui donne plutôt l'occasion, — plus je suis misérable, — de faire éclater en moi sa miséricorde. Les ténèbres de l'aveugle,

depuis sa naissance, ont servi à faire éclater davantage en lui les œuvres de la puissance de Dieu. *Joan.*, IX, 3, et la bassesse de ma condition servira à faire voir combien est bon celui qui, étant placé si haut, ne dédaigne pas de descendre si bas. Surtout lorsque je sais qu'il ne fait point cela à cause de moi, mais pour les mérites de mon Seigneur Jésus-Christ, en considération desquels le Père éternel veut bien me prendre pour son fils et me traiter comme tel.

C'est pourquoi je vous supplie, ô Père très-clément, notre Sauveur, de considérer que le saint roi David faisait asseoir à sa table un homme perclu et estropié, parce qu'il était fils de ce grand et cher ami Jonathas. II *Reg.*, XIX, 28. Voulant par là honorer le fils, non pour lui, mais pour les mérites de son père, daignez ainsi, Père éternel, faire asseoir à votre table sacrée ce pauvre et difforme pécheur, non pour lui-même, mais pour les mérites de votre si grand ami Jésus-Christ, notre second Adam et vrai père, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE XVII.

Prière de l'angelique docteur saint Thomas avant la Communion.

Mon Dieu tout-puissant et mon Seigneur, courez pour chercher mon cœur, et volez pour recevoir avec un ardent désir et un souverain respect le sacrement de votre Fils et mon Seigneur. Je viens à vous, ô mon Dieu, comme le cerf à la source d'eau vive, l'aveugle à la lumière, le pauvre au secours dont il a besoin, comme celui qui est privé de tout va au riche, tout-puissant, tout libéral et tout miséricordieux. Je vous supplie donc, ô mon Dieu, par cette libéralité et cette largesse au-dessus de toute largesse et de toute libéralité, de prendre soin de mes infirmités, de guérir mes plaies, de laver mes souillures, de venir en aide à mes besoins, de couvrir ma nudité, de diriger ma volonté, mes soins et mes facultés.

Accordez-moi, Seigneur, de recevoir dignement ce pain des anges, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Créateur de tout ce

qui est créé, joie, conseil et salut de toutes les créatures. Que je vous réserve, Seigneur, avec tant de respect et d'humilité une contrition si parfaite, des intentions si pures, une si tendre piété, une si persévérante foi, une espérance si ferme, une charité si ardente, une si profonde humilité, que mon âme soit saine et sauve. Accordez-moi, Seigneur, je vous en supplie, de recevoir non-seulement le sacrement, mais aussi le Seigneur, c'est-à-dire le mérite, la grâce et la vertu du sacrement.

O Dieu miséricordieux, accordez-moi le corps, l'âme et la divinité et l'humanité de votre Fils Jésus-Christ mon Seigneur. Donnez-moi en lui, avec lui, et par lui les trésors de la grâce et les gages de la gloire. Accordez-moi celui qui prit naissance dans le sein virginal de sa bienheureuse mère, Marie. Accordez-moi d'être éternellement uni à lui, qu'il m'embrasse, m'étreigne, m'incorpore à lui et m'admette dans sa gloire au nombre de ses membres spirituels. Accordez-moi, par votre précieux Fils, le saint don de la persévérance dans le bien, la grâce efficace de me séparer de tout mal. Accordez-moi de voir ce même Jésus, Seigneur et bien de mon âme, que je dois recevoir sacramentellement, de le voir à découvert dans sa gloire, loué et adoré de toutes les créatures dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Prière de l'angelique docteur saint Thomas pour rendre grâces après la Communion.

Je vous rends des actions de grâces infinies, ô Dieu tout-puissant, mon Seigneur et mon Créateur, pour avoir permis à un indigne serviteur comme moi, qui n'a d'autres mérites que ceux qui découlent de votre miséricorde et de votre bonté infinies, de recevoir le vrai corps de votre précieux Fils Jésus-Christ. Je vous supplie de grâce, ô mon Dieu, que cette sainte communion ne tourne point à ma condamnation, mais serve à mon salut et à l'intercession nécessaire au pardon de mes fautes si énormes. O mon Seigneur, que ce sacrement soit le bouclier de ma foi, l'aliment de mon espérance, la vie de ma charité, la direction de mon

amour, le terme de mes iniquités, la destruction de mes mauvais penchants.

Qu'il crée en moi des vertus, me maintienne dans les vertus théologales, me fortifie dans les vertus cardinales et me gouverne dans les vertus morales; qu'il m'accorde l'humilité avec la mansuétude, la patience avec le zèle, et l'obéissance due à vos saints préceptes et à vos saintes inspirations. Qu'il me soit un rempart assuré contre mes ennemis visibles et invisibles, un remède dans mes afflictions, un secours dans mes besoins, un conseil dans mes doutes, un appui consolateur dans mes découragements. Qu'il apaise mes mouvements désordonnés, tant intérieurs qu'extérieurs. Qu'il soit en lui une chaîne éternelle qui me retienne à vous, un calme, une tranquillité, un repos éternel en vous.

Je vous en supplie, ô mon Dieu et mon Seigneur, que mon âme soit adoucie par votre toute-puissante miséricorde et par les mérites de votre précieux Fils, au sortir de cet ineffable et sacramentel banquet où vous serez, ô Père éternel, avec le Fils et le Saint-Esprit, pour les âmes qui vous réjouiront, une véritable lumière, une félicité parfaite, une gloire consommée, une joie sans bornes, une éternelle action de grâces. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIX.

Pieuse méditation pour servir d'exercice le jour de la sainte Communion, en pensant à la grandeur du bienfait reçu et en rendant grâces à Notre-Seigneur de nous l'avoir accordé.

Si toutes les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre s'unissaient à moi pour célébrer de leurs voix les actions de grâces que je vous dois, Seigneur, pour le bienfait que vous venez de m'accorder, il est certain qu'elles n'en seraient pas encore dignes. O mon Dieu et mon Sauveur, comment vous louerai-je assez d'avoir daigné me visiter en ce jour, me consoler et m'honorer de votre présence? La sainte Mère de votre précurseur, remplie de l'Esprit-Saint, lorsqu'elle vit rentrer chez elle la Vierge qui vous portait dans ses entrailles, ravie d'une telle merveille, s'écria : « D'où

me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne me visiter? » *Luc*, I, 43. Que dirai-je donc, moi vil ver de terre, en voyant qu'une hostie consacrée est entrée aujourd'hui en moi, dans laquelle le même Dieu s'est enfermé? Avec combien plus de raison pourrai-je m'écrier : D'où me vient ce bonheur, non pas que la Mère de mon Dieu, mais que mon Dieu lui-même et le Seigneur de tout ce qui est créé ait consenti à venir en moi? en moi qui ai été si longtemps la demeure de Satan? en moi qui l'ai tant offensé? en moi qui tant de fois lui ai refusé ma porte et l'ai éloigné de moi, méritant par là de ne jamais plus recevoir celui que j'avais si indignement chassé? D'où me vient cet honneur, Seigneur, que vous le Roi des rois, Seigneur des seigneurs, — dont le trône est dans les cieux, dont la terre est l'estrade, dont les anges sont les ministres, que les étoiles du matin louent, qui tient dans ses mains toutes les bornes de l'univers — d'où vient que vous ayez consenti à descendre dans un lieu si vil et si bas? Autrefois, mon Seigneur, n'avez-vous pas voulu descendre aux enfers? être livré au pouvoir des pécheurs? naître dans une étable au milieu des animaux? Il est évident, ô mon Dieu, que vous avez aujourd'hui le même cœur qu'alors, puisque ce que vous avez consenti à faire une fois pour les pécheurs, vous le renouvelez chaque jour pour eux.

Si vous me visitiez de tout autre manière, ce serait de votre part une grande preuve de miséricorde assurément. Mais que vous ayez consenti non-seulement à me visiter, Seigneur, mais encore à entrer en moi et y demeurer et à me transformer en vous, et à ne faire qu'un avec moi par une si admirable union qu'elle mérite d'être comparée — comme vous l'avez fait — à cette union très-haute que vous avez avec le Père, — de telle sorte que comme le Père vit en vous et que vous vivez en lui, de même celui qui vous mange vit en vous et vous vivez en lui; *Joan.*, VI, 58, — que peut-il y avoir de plus admirable? Le roi David s'étonnait que vous daignassiez, Seigneur, vous souvenir de l'homme, et placer en lui votre cœur. *Psalm.*, VIII, 4; *Job*, VII, 17. Combien n'est-il pas plus merveilleux que Dieu consente non-seulement à se souvenir de l'homme, mais à se faire homme pour lui et à se

donner à lui en nourriture, à ne faire qu'une seule et même chose avec lui? Le roi Salomon s'étonnait que Dieu consentît à demeurer dans le temple qu'il avait mis tant d'années à bâtir, et il disait :

« Est-il croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? car si les cieux et le ciel des cieux ne peuvent vous comprendre, combien moins cette maison que j'ai bâtie? » III *Reg.*, VIII, 27. Combien plus grande est la merveille, que ce même Seigneur veuille, d'une manière bien plus excellente encore, demeurer dans une âme si misérable qui a travaillé tout au plus un jour à lui préparer sa demeure? Toute la nature est émerveillée de voir un Dieu fait homme, de le voir descendu du ciel sur la terre et demeurer neuf mois enfermé dans le sein d'une Vierge, et elle a lieu en effet de s'émerveiller, car ce fut la plus grande merveille de Dieu, la plus grande de ses œuvres. Mais ces entrailles virginales étaient pleines du Saint-Esprit, elles étaient plus pures que les étoiles du ciel. C'est pourquoi elles parurent dignes de recevoir Dieu. Mais que ce même Dieu veuille demeurer dans les miennes — plus impures que la fange, plus obscures que la nuit, plus souillées que tous les cloaques du monde — comment cela ne serait-il pas une si étonnante merveille? Que les anges vous bénissent, Seigneur, pour une faveur aussi signalée, pour une si grande miséricorde, pour une œuvre si excellente, pour une preuve si manifeste de bonté! Il est bien évident que votre bonté est souveraine, puisque vous êtes si souverainement communicatif de vous-même, et puisque vous avez trouvé un si admirable moyen de nous rendre meilleurs.

Que sera-ce si à tout cela se joint le bienfait que ce divin sacrement opère en nous? O combien ce mystère vous révèle à moi, ô mon Seigneur, et comment le reconnaître assez dignement par mes actions de grâces! Il m'apporte en votre nom l'assurance que vous êtes mon Père, et non-seulement mon Père, mais aussi le doux époux de mon âme. En effet, j'entends dire que l'effet propre de ce sacrement est de maintenir et de réjouir les âmes par de célestes délectations et de n'en faire qu'un avec vous. S'il en est ainsi et si le cœur doit se juger par les œuvres, de quel cœur est-il

sorti une œuvre pareille à celle-ci? Car l'union n'appartient en propre qu'aux époux; un banquet n'est point offert par un maître à son esclave, mais par un père à son fils et à un fils chéri et tendrement aimé. Car il n'appartient qu'à un tel père non-seulement de pourvoir son fils du nécessaire pour la vie, mais aussi des choses destinées à le récréer et à le réjouir. Or, un tel effet d'amour, Seigneur, restait à être connu du monde, et était réservé pour le moment de votre venue et la bonne nouvelle de l'Evangile.

De sorte que dans vos autres sacrements et bienfaits vous me donnez à entendre que vous êtes mon Roi et mon Sauveur, mon pasteur et mon médecin; mais dans celui-ci où vous avez voulu vous unir à mon âme d'une manière si éclatante, et la réjouir de vos ineffables délices, vous me donnez à entendre clairement que vous êtes mon époux et mon père, et un père qui aime tendrement son fils, comme Jacob aimait Joseph au-dessus de tous ses autres enfants. *Genes.*, XXXVII, 3. C'est ce qui me fait comprendre l'effet de ce sacrement. C'est ce qu'il m'apprend de toi. Il n'y a pas de duplicité, Seigneur, dans vos œuvres. Ce qu'elles signifient au dehors est ce qu'elles signifient au dedans.

Or, par cet effet je juge de la cause; par cette œuvre j'apprécie votre cœur. De la manière dont vous me traitez, du banquet auquel vous me conviez, il résulte que je connais votre cœur pour moi; car s'il est dit de cette manne qui tomba dans le désert, que la saveur et la suavité qu'elle portait avec elle signifiaient la suavité et la douceur de votre cœur avec vos enfants, avec combien plus de raison ne pourra-t-on pas en dire de même de cette divine manne dont la suavité est infiniment plus grande? O céleste aliment, pain de vie, fontaine de délices, mine de vertus, mort du vice, brasier d'amour, remède salutaire, réparation des âmes, lumière des esprits, divin aliment, saveur de l'éternelle félicité!

Que dirai-je donc, ô mon Dieu? Quelles actions de grâces te rendrai-je? De quel amour t'aimerai-je si je veux répondre au degré de l'amour que vous me témoignez? Si en étant ce que vous êtes, vous m'aimez à ce point, moi vil et misérable ver de terre, comment ne vous aimerai-je pas, vous sublime et noble époux de

mon âme? Faites donc, Seigneur, que je vous aime, que je vous désire avec ardeur, que je vous mange et que je vous boive.

O suavité d'amour! ô inestimable douceur! que mon âme vous absorbe, et que mes entrailles se remplissent de la suave liqueur de votre douceur. O charité, ô mon Dieu! doux miel, lait délicieux, délectable aliment, mets des grands, faites-moi croître en vous, pour que je puisse jouir dignement de vous! O douceur et abondance de mon âme, pourquoi ne suis-je pas enflammé et embrasé entièrement du feu de votre amour? Feu divin! divine flamme! suave blessure! prison pleine de charmes! Pourquoi ne suis-je pas, pris dans ces chaînes, blessé par cette flèche, embrasé par ce feu au point que mes entrailles soient dévorées et se fondent en amour? Enfants d'Adam, race d'hommes aveuglés et trompés, que faites-vous? Où allez-vous? que cherchez-vous? Si vous cherchez de l'amour, celui-ci est le plus élevé et le plus doux qu'il y ait au monde. Si vous voulez des jouissances, celles-ci sont les plus suaves, les plus durables et les plus chastes qu'il peut y avoir. Voulez-vous des richesses, là est le trésor du ciel, le prix du monde, l'océan de tous les biens. Si c'est à l'honneur que vous aspirez, Dieu est là et avec lui toute la cour céleste vient vous visiter. Or, quel plus grand honneur que celui d'avoir un tel hôte en sa maison et toute la cour du ciel autour d'elle?

Admis dans cette compagnie, assis à cette table, reçu dans ces bras, régalé par de telles délices, obligé par de tels bienfaits, et par-dessus tout enchaîné par de tels liens d'amour, je renonce, Seigneur, dès aujourd'hui à tous les autres amours pour celui-là! Qu'il n'y ait plus de monde pour moi, que ses délices cessent d'exister, et que la pompe du siècle s'évanouisse. Fuyez, fuyez loin de moi, biens faux et mensongers, celui-là est le seul et vrai bien. Celui qui se nourrit du pain des anges ne doit point manger la pâture des animaux; celui qui a reçu Dieu dans son cœur ne peut y admettre d'autres créatures.

Si une femme de basse extraction s'établissait avec un roi, elle dédaignerait bientôt son vêtement de bure et toutes les choses viles auxquelles elle était assujettie, et elle se traiterait en tout comme une reine. Or, si mon âme est arrivée à cette dignité au

moyen de ce sacrement, comment s'abaisserait-elle à se revêtir du vieil habit de la vie passée? Comment pourra-t-il ouvrir la porte de son cœur aux pensées du monde, celui qui a possédé au dedans de lui le Seigneur du monde? Comment donnera-t-il place à une chose profane en son âme consacrée et sanctifiée par la présence divine? Salomon ne consentit point à ce que la fille du roi Pharaon, sa femme, demeurât dans sa maison, parce que l'Arche du testament y avait passé quelque temps, bien qu'elle n'y fût plus. II *Paralip.*, VIII, 2. Or, si ce roi si sage ne voulut pas que sa propre femme — et une femme dont le rang était si élevé — mît les pieds là où l'arche de Dieu avait demeuré, parce qu'elle était de la race des Gentils, comment consentirais-je à ce qu'une chose idolâtre et profane entre dans le cœur que Dieu même a habité? Comment recevrais-je des pensées et des désirs de Gentils, là où Dieu a fait élection de domicile? Comment fera-t-elle entendre des paroles honteuses et vaines, la langue où Dieu est passé?

Si pour y avoir offert un sacrifice, le vestibule du Temple fut sanctifié par le roi Salomon, pour ne plus servir aux choses profanes, III *Reg.*, VIII, 64; avec combien plus de raison faudra-t-il que mon âme le soit, mon âme qui a reçu celui que figuraient tous les sacrifices et toutes les cérémonies de la loi? Et puisque vous m'avez tant honoré, Seigneur, par cette visite, accordez-moi la grâce d'être toujours digne de l'honneur que vous m'avez fait. Vous n'avez jamais honoré personne sans accorder la faveur de se maintenir dans cet honneur; et puisque vous m'avez tant honoré par votre présence, sanctifiez-moi par votre vertu, pour que je puisse remplir cette obligation.

C'est ainsi que vous avez toujours fait partout où vous êtes passé. Vous êtes entré dans les entrailles virginales de votre très-sainte Mère, et en l'élevant à une gloire inappréciable, vous lui avez donné l'inappréciable grâce de la conserver. Vous êtes entré, — lorsque vous étiez encore enfermé dans ces saintes entrailles — dans la maison de sainte Élisabeth, et par votre présence vous avez sanctifié et réjoui le fils et rempli la mère du Saint-Esprit. *Luc*, I, 41. Vous êtes entré dans le monde pour converser avec les hommes, et vous le rétablissez et le sanctifiez par votre grâce après l'avoir

glorifié par votre présence. Vous êtes entré ensuite aux enfers, et vous en avez fait un paradis, en béatifiant par votre venue ceux que vous aviez honorés de votre visite.

L'Arche du Testament entre aussi avec vous, Seigneur, dans la maison d'Obédédom, et vous l'avez béni lui et toute sa maison, II *Reg.*, VI, 2, payant ainsi de la richesse de vos dons l'hospitalité accordée à votre Arche, qui n'était que la figure de ce mystère. Et puisque vous avez daigné, Seigneur, entrer aussi dans ma pauvre demeure et y recevoir l'hospitalité, commencez par bénir la maison de votre serviteur et me donner de quoi répondre à cet honneur en me rendant digne de vous recevoir. Vous avez voulu que je fusse comme ce saint sépulcre où votre corps sacré a été déposé. Donnez-moi les qualités qu'il possédait pour que je puisse remplir le but pour lequel vous m'avez choisi. Donnez-moi cette fermeté de la pierre, ce suaire d'humilité, cette myrrhe de mortification qui me fasse mourir à tous mes appétits et à ma propre volonté, et vivre en vous.

Vous avez voulu que je fusse comme une arche de Testament où vous auriez demeuré. Faites-moi la grâce de ne conserver en mon cœur d'autre pensée ni d'autre désir que les désirs et les pensées de votre très-sainte loi, de même que dans cette arche la première place était réservée aux tables de la loi. III *Reg.*, VIII, 9. Vous avez voulu me donner à entendre par ce Sacrement que vous étiez mon père, — en me traitant comme un fils tendrement aimé, — faites-moi la grâce de répondre à ce bienfait en vous aimant d'un amour si grand et si tendre que mes entrailles en soient consumées, et qu'au seul souvenir de votre doux nom mon cœur s'attendrisse et se fonde. Donnez-moi pour vous un esprit et un cœur de fils ; l'esprit d'obéissance et de respect, d'amour et de confiance, pour que j'accoure à vous dans toutes mes épreuves, avec la même sécurité et la même confiance qu'accourt le fils à un père qui l'aime tendrement.

Vous avez surtout voulu dévoiler à mon âme dans ce Sacrement, l'amour de l'époux pour son épouse et me traiter ainsi. Donnez-moi le même cœur pour vous, pour que je vous aime du même amour fidèle, chaste, intime, et si ardent que rien ne me

puisse séparer de vous. Doux époux de mon âme, étendez vos bras tendres et amoureux, et unis-la si fortement à toi qu'elle ne puisse s'en séparer ni dans la vie, ni dans la mort. C'est pour cette union que vous avez préparé ce sacrement, sachant combien la créature est meilleure en toi qu'en elle-même. La goutte d'eau est desséchée par le premier souffle qui passe; mêlée à l'Océan elle est unie à son principe et demeure toujours. Séparez-moi de moi-même, Seigneur, et recevez-moi en vous, parce que je vis en vous et cesse d'être en moi. Je demeure en vous et je succombe en moi; je dure avec vous en moi; je passe comme la vanité. Ne vous éloignez donc pas, ô bon Jésus! ne vous éloignez pas; demeurez avec nous, Seigneur, parce qu'il est tard, et que le jour est déjà sur son déclin. *Luc*, XXIV, 29.

Et puisque m'est échu le rare bonheur de vous posséder aujourd'hui dans ma maison, — où j'ai une si bonne occasion de négocier avec vous mes affaires particulières, — je n'aurai garde de la perdre. Je ne vous détacherai pas, Seigneur, de mes bras, je vous presserai, Seigneur, toute la nuit jusqu'à ce que vous me donniez votre bénédiction. *Genes.*, XXXII, 24-26. Changez, Seigneur, mon nom ancien contre un nouveau nom, c'est-à-dire contre un nouvel être et une nouvelle manière de vivre; supprimez un de mes pieds, laissez-moi l'autre, pour que l'amour du monde périsse en moi, et que votre seul amour y demeure sain et entier; pour que toutes les autres affections et tous les autres désirs chassés et détruits, je n'aime que vous seul, je ne désire que vous, je ne pense qu'à vous, je ne demeure qu'en vous, je ne vive qu'en vous, en vous seul résident tous mes soins et toutes mes pensées, j'aie recours à vous dans toutes mes épreuves, et je ne reçoive que de vous mon secours. Enfin, Seigneur, soyez tout entier en moi, et que je sois en vous tout entier, ô vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XX.

Prière avant la sainte Extrême-Onction.

O mon Seigneur et mon Père céleste, moi misérable pécheur, je vous demande humblement, par votre Fils unique, notre Sau-

veur, d'avoir pour agréable, tandis que l'on oint mes membres criminels de la sainte huile visible, d'oindre intérieurement mon âme de la grâce de l'Esprit-Saint et de votre infinie miséricorde, et de me délivrer de tous les maux que j'ai mérités par mes fautes. Éclairez-moi de votre lumière et réjouissez-moi de votre vue qui est la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXI.

Paroles que peut dire le malade au dedans de lui-même avec une grande confiance après avoir reçu la sainte Extrême-Onction.

L'onction faite sur moi au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, mon Sauveur, signifie que je suis son membre et son soldat selon la doctrine des apôtres. Prince des ténèbres, esprit de perdition, de malveillance et d'impureté, fuyez donc loin de moi, car il n'y a plus rien en moi qui vous appartienne ; car mon Seigneur Jésus-Christ, mon Sauveur et ton vainqueur t'a chassé de ce monde. Armé des divins sacrements et de la vertu de mon Rédempteur, ma grâce est plus grande que ta malice; j'ai plus d'auxiliaires que toi ; j'ai pour moi toute l'Église des saints qui prie, pour moi, celui-là même qui t'a dépouillé de toutes les dépouilles et des rapines de tes larcins. Avec un tel appui, qu'ai-je à redouter ? Et j'ai d'infaillibles témoins de cette vérité et de cette protection ; j'ai des marques certaines dans les très-saints sacrements de l'Église, qui me garantissent infailliblement l'accomplissement des divines promesses qui y sont contenues.

CHAPITRE XXII.

Manière et forme que l'on doit observer en considération de ce qui suit.

Nous dirons brièvement dans ce chapitre la manière et la forme que l'on doit apporter à l'exercice de la méditation et de l'oraison mentale. Pour cela, l'homme doit chercher premièrement chaque jour le temps propice approprié à son état et à sa vie ; bien que le meilleur moment soit celui du milieu de la nuit ou du point du

jour. Le lieu favorise aussi cette disposition — lorsqu'il est obscur et solitaire ; — car, de cette manière, le cœur est plus recueilli et les sens n'ont pas de quoi se distraire. Placé dans le lieu qui lui convient, lorsque l'homme a fortifié son cœur et son front du signe de la croix, qu'il élève les yeux de son âme pour considérer ce qu'il se propose de faire, c'est-à-dire traiter de Dieu ou avec Dieu pour recevoir son esprit et sa grâce, et lorsqu'il a apprécié son impuissance pour une si grande affaire, qu'il demande à ce dispensateur de tous les biens de recueillir son cœur, de le guérir et de lui enseigner la voie. Et pour cela, il pourra réciter quelques oraisons vocales ou quelques psaumes au commencement de la méditation, — comme il est dit plus haut, — pour commencer à enflammer son cœur du feu des paroles divines.

Il faut prendre ensuite pour chaque jour un passage ou deux, ou même trois, de la vie du Christ pour le temps de son exercice, et penser que là où il est, ce mystère se célèbre et se traite comme il se traita dans son propre lieu. C'est l'affaire de l'imagination qui sait figurer et représenter toutes ces choses de la même manière qu'elles se passèrent et comme un peintre les figurerait. Qu'il considère donc ce que le Seigneur fait dans une telle station, ce qu'il souffre, et ce qui est bien plus encore, avec quel courage il le souffre. De sorte que non-seulement il doit admirer Jésus-Christ pour ce qui apparaît en lui, mais ce qui est au dedans de lui, c'est-à-dire la charité, l'humilité, la bonté, la douceur avec laquelle il traite tout ce qu'il fait. Et dans chacune de ces stations, nous pouvons considérer ces cinq mêmes choses que nous signalons dans chacun des bienfaits divins : savoir ce qui est souffert, qui le souffre et pour qui il est souffert ; par quel motif et de quelle manière, ce qui nous révèle le même cœur et les mêmes vertus dont nous avons parlé ; car chacune de ces circonstances manifeste la grandeur de l'acte et du bienfait. Et il n'est pas nécessaire de penser chaque fois à toutes ces choses ; mais nous pouvons nous arrêter aujourd'hui à telle considération, demain à telle autre, ainsi de suite selon les inspirations du Saint-Esprit.

Et lorsque nous méditons ainsi, nous devons diriger notre attention vers les quatre choses dont nous avons parlé et qui sont

la compassion qu'inspirent les souffrances du Christ, l'imitation de ses vertus, l'horreur du péché et la reconnaissance envers la bonté et la charité immenses de Dieu, qui éclatent dans ces mystères, pour nous exciter à aimer celui qui s'y montre si aimable pour nous.

Mais nous ne devons pas par excès de zèle nous efforcer outre mesure d'exprimer à force de bras notre douleur et notre dévotion, — comme le font plusieurs. — Nous devons au contraire nous présenter à Notre-Seigneur humblement et attentivement, — sans abattement, froideur et faiblesse, — en faisant ce qui nous regarde, car le Seigneur ne manquera pas de faire ce qui le concerne. Et lors même que nous ne retirerions de là d'autre fruit que la sécheresse de cœur, contentons-nous d'avoir accompagné et assisté de notre présence le Sauveur, et combattu le trouble dans son cœur, car cela ne manque pas de fruit et de grand fruit.

Nous ne devons pas non plus nous décourager trop tôt dans notre saint exercice, si nous ne sommes pas de suite exaucés ; car souvent celui qui persévère fidèlement et humblement, n'obtient qu'à la fin ce qui lui est refusé au commencement. Là est la clef de cette affaire. C'est pourquoi nous devons travailler, persévérer et insister ; car telles sont les récompenses que le Seigneur a coutume d'accorder autant que les années passées à les attendre sont bien employées.

Il est vrai qu'une des principales causes de cette stérilité et du retard de la grâce, est d'apporter à cette œuvre un cœur trop occupé des affaires extérieures et étrangères, d'où il résulte qu'il se décide tard et difficilement à s'occuper des choses de Dieu. C'est pourquoi il est important de l'y tenir occupé autant que possible pour que, brûlant du souvenir de Dieu, il s'élève vers lui lorsque l'occasion s'en présente.

Deux choses aident singulièrement à cela. La première est la lecture accoutumée de livres spirituels et pieux qui tient le cœur occupé à ce qui le remplit ; la seconde et la plus importante consiste à faire tout son possible pour vivre toujours en présence de Dieu et ne jamais le perdre de vue, ou tout au moins à élever souvent, dans l'intervalle du jour à la nuit, notre cœur vers lui par

de courtes prières tirées de ce que nous voyons ou de ce qui nous occupe ; de telle sorte que nous ayons nos formules de prières et de méditations toutes préparées lorsque nous nous couchons, lorsque nous nous levons, lorsque nous allons manger, parler, travailler, que nous sommes en proie à la tentation, que les heures sonnent, que les campagnes sont en fleurs, que le ciel est étoilé, que nous assistons aux maux corporels ou spirituels du prochain ; pour que tout nous soit un sujet d'élever notre cœur à Dieu et qu'il puisse conserver toujours en lui par ces étincelles le feu de la dévotion. Car de même que dans un bois sec la flamme pétille vite, de même aussi la dévotion s'allume facilement dans le cœur qui est échauffé toujours par l'usage de l'oraison, de la lecture et de la méditation des choses de Dieu.

Lorsque la méditation a été faite comme nous l'avons dit, on peut terminer son exercice en rendant grâces au Seigneur pour cette station et tous les autres bienfaits qu'on a reçus, et offrir ensuite ce mystère au Père éternel avec le don de lui-même et de toutes ses œuvres, puis lui demander la récompense de la riche offrande des travaux de son Fils unique. Et chacun doit demander en rapport de ses besoins ; c'est la meilleure et plus sûre règle de la prière.

Il résulte de là que cinq parties principales peuvent concourir à ce saint exercice : la préparation, la méditation, l'action de grâces, l'offrande et la demande. Non que ces cinq parties soient toujours nécessaires, mais pour que l'homme ait matière suffisante à occuper son cœur, et trouve ainsi plus d'aiguillons, de stimulants et de dévotion ; car ce qui ne se rencontre pas quelquefois dans une partie, se trouve dans une autre. Et après avoir terminé ce glorieux itinéraire de la voix du Christ, et avoir parcouru toutes ces stations et ce qui suit, il doit repasser, — comme le soleil lorsqu'il a parcouru les douze signes du zodiaque, — par la même route ; car les âmes ne retirent pas moins de fruit de ce mouvement spirituel que le monde n'en retire de la lumière du soleil. De telle sorte que tant que dure la vie de l'homme, il doit passer par ces stations de la vie du Sauveur, sans pour cela fermer sa porte lorsque le Seigneur l'invitera à autre chose capable de fortifier la piété.

Sept considérations pour les jours de la semaine, par lesquelles doivent commencer ceux qui reviennent à Dieu.

CHAPITRE XXIII.

Considération de ses péchés et de soi-même, pour le lundi.

Vous employez ce jour-là à rappeler vos péchés et à vous reconnaître, pour savoir quelles sont vos infirmités, et que tous biens vous viennent de Dieu par lequel nous obtenons l'humilité, mère de toutes les vertus.

Pour cela, vous devez d'abord penser à la multitude des fautes de votre vie passée, surtout de celles que vous avez commises lorsque vous étiez le plus éloigné de Dieu; car, si vous savez bien le comprendre, vous trouverez qu'elles se sont multipliées plus que les cheveux de votre tête, et que vous avez vécu alors comme un gentil qui ne sait pas ce que c'est que Dieu. Passez donc rapidement en revue les dix commandements et les six péchés mortels, et vous reconnaîtrez qu'il n'y en a aucun que vous n'ayez commis plusieurs fois par actions, par paroles ou par pensées.

En second lieu, examinez les bienfaits divins et les moments de votre vie passée; examinez comment vous les avez employés, car vous en devez entièrement compte à Dieu. Et, maintenant, dites-moi à quoi vous avez employé votre enfance? à quoi votre adolescence? à quoi votre jeunesse? à quoi, enfin, tous les jours de votre vie passée? A quoi avez-vous appliqué vos sens et les facultés que Dieu vous a données pour le connaître et le servir? A quoi vous ont servi vos yeux, sinon à voir la vanité? à quoi vos oreilles, sinon à entendre le mensonge? à quoi votre langue, sinon à murmurer et blasphémer de mille manières? à quoi enfin votre goût, votre odorat et votre toucher, sinon à des réjouissances sensuelles? Comment avez-vous profité des saints sacrements que Dieu a établis pour notre guérison? comment lui avez-vous rendu grâces pour ses bienfaits? comment avez-vous répondu à ses inspirations? A quoi avez-vous employé votre bonté, vos forces, les ressources naturelles et les biens de la fortune, et les moyens et les occasions

qui vous ont été donnés pour bien vivre? Quel soin avez-vous pris du prochain que Dieu vous a confié et des œuvres de miséricorde qu'il vous a recommandées à son égard? Que répondrez-vous au jour du jugement, lorsque Dieu vous dira : « Rendez-moi compte de votre administration et du bien que je vous ai confié, car vous ne pouvez plus désormais gouverner mon bien. » *Luc.*, XVI, 2. O arbre stérile, destiné aux feux éternels, que répondrez-vous, en ce jour, lorsque l'on vous demandera compte de tout le temps de votre vie et de chacun de ses instants?

Troisièmement, pensez aux péchés que vous avez commis et que vous commettez chaque jour depuis que vous vous êtes initié davantage à la connaissance de Dieu, et vous verrez qu'Adam vit encore en vous avec de nombreuses racines et des habitudes invétérées. Voyez combien vous êtes irrévérencieux envers Dieu, ingrat pour ses bienfaits, rebelle à ses inspirations, négligent dans les choses de son service, que vous n'accomplissez ni avec la diligence et le soin, ni avec la pureté d'intention que vous devriez y apporter, à moins qu'il ne soit question de vos rapports et de vos intérêts humains.

Considérez, d'un autre côté, combien vous avez été dur envers le prochain et compatissant envers vous-même; combien esclave de votre propre volonté, de votre chair, de votre gloire et de tous vos avantages. Considérez combien vous êtes superbe, ambitieux, emporté, violent, vain, envieux, malicieux, délicat, changeant, inconsidéré, sensuel, ami de vos plaisirs, de vos conversations, de vos dérisions et de vos médisances. Considérez encore combien vous êtes inconstant dans les bons propos, inconsidéré dans vos paroles, léger dans vos actions, lâche et pusillanime dans les graves questions.

Quatrièmement, après avoir considéré dans cet ordre la multitude de vos péchés, examinez-en la gravité, pour juger de la manière dont s'est accrue votre misère. C'est pourquoi vous devez d'abord tenir compte de ces trois circonstances en ce qui concerne les péchés de votre vie passée; à savoir : contre qui vous avez péché, pourquoi et de quelle façon. Si vous examinez contre qui vous avez péché, vous trouverez que c'est contre Dieu, dont la

bonté et la majesté sont infinies, dont les bienfaits et les miséricordes surpassent les sables de la mer. Pourquoi avez-vous péché? pour un point d'honneur, pour un plaisir brutal, pour le plus modique des intérêts, par habitude et par le mépris de Dieu. Mais de quelle manière avez-vous péché? avec tant de facilité, d'audace et d'irrévérence, et quelquefois tant de satisfaction, qu'on eût dit que vous n'offensiez qu'un Dieu de bois, qui ne sait ni ne voit ce qui se passe dans le monde. Était-ce donc là l'honneur dû à une si sublime Majesté? la reconnaissance de tant de bienfaits? Est-ce ainsi que vous payez le précieux sang qui fut versé sur la croix, les coups de fouets et les soufflets qui furent reçus pour vous? O malheureux pour ce que vous avez perdu, bien plus malheureux pour ce que vous avez fait, et bien plus encore si, avec tout cela, vous ne sentez pas votre malheur! Après cela il est de votre plus grand intérêt d'arrêter un moment votre méditation sur votre néant, c'est-à-dire sur la pensée que vous n'êtes rien par vous-même, rien autre chose que néant et péché, et que tout vient de Dieu; car il est manifeste que les biens naturels, comme les biens de la grâce — qui sont les plus grands — sont à lui tout entiers.

En effet, c'est à lui qu'appartient la grâce de la prédestination — qui est la source de toutes les autres grâces; — à lui celle de la vocation, à lui la grâce concomitante, la grâce de la persévérance et celle de la vie éternelle. Or, qu'avez-vous dont vous puissiez vous glorifier en dehors du néant et du péché? Reposez-vous donc un moment dans la considération de votre néant et de la grandeur de Dieu, pour que vous puissiez voir clairement, et d'une manière palpable, qui vous êtes et qui il est; combien vous êtes pauvre et combien il est riche; et par conséquent combien vous devez vous défier de vous-même, et en faire peu de cas; combien, au contraire, vous devez avoir confiance en lui.

Après avoir considéré tout ce que nous venons de dire, ayez de vous la plus humble opinion qu'il vous sera possible; pensez que vous n'êtes qu'un roseau qui plie à tous les vents, sans valeur, sans vertu, sans fermeté, sans stabilité, sans aucune manière d'être. Pensez que vous êtes un Lazare, mort depuis quatre jours, un cadavre puant et dégoûtant, rempli de vers, qui fait boucher

les narines et fermer les yeux de tous les passants. Imaginez-vous que vous puez ainsi devant Dieu et ses anges ; et jugez-vous indigne de lever les yeux au ciel. de trouver d'appui sur la terre, d'être servi par les créatures, indigne du pain que vous mangez et de l'air que vous respirez.

Jetez-vous, avec la pécheresse publique, aux pieds du Sauveur, en couvrant votre face de confusion; avec cette honte qu'éprouverait une femme en présence de son mari qu'elle aurait trompé, et avec une grande douleur et un profond repentir demandez-lui pardon de vos égarements ; demandez-lui, au nom de sa compassion et de sa miséricorde infinies, de vous recevoir encore dans sa maison.

CHAPITRE XXIV.

Considération sur les misères de la vie humaine, pour le mardi.

Ce jour-là vous penserez aux misères de la vie humaine, pour juger par elles combien est vaine la gloire du monde et combien elle est digne de mépris, puisqu'elle repose sur un principe si fragile que l'est cette misérable vie. Et, bien que les infirmités et les misères de cette vie soient pour ainsi dire innombrables, vous pouvez particulièrement, aujourd'hui, considérer les sept suivantes :

Examinez d'abord la brièveté de la vie, dont le plus long âge est de soixante-dix ou quatre-vingts ans; car tout le reste — s'il reste quelque chose, comme dit le Prophète — est peine et douleur. *Psalm.*, LXXXIX, 10. Et si nous en retranchons le temps de l'enfance qui est plutôt la vie de l'animal que celle de l'homme, et ce qui est employé à dormir, lorsque nous n'usons ni de nos sens, ni de la raison — qui nous fait hommes — nous la trouverons encore plus courte qu'elle ne paraît. Et si, par-dessus tout, vous la comparez à l'éternité de la vie future, à peine vous paraîtra-t-elle un point dans le temps. D'où vous jugerez de la folie de ceux qui, pour jouir de ce souffle de vie, s'exposent à perdre les avantages de celle qui doit durer éternellement.

Considérez, en second lieu, combien cette vie est incertaine —

autre misère plus grande que sa brièveté. Comme s'il ne lui suffisait pas d'être si courte, il faut encore qu'elle soit incertaine et douteuse. En effet, combien peu arrivent à soixante-dix ou quatre-vingts ans? Pour combien le fil est coupé, lorsque la trame commence à se tisser? Combien s'en vont en fleur — comme on dit — ou en verjus? Vous ne savez pas, dit le Sauveur, quand le maître de la maison doit venir : si ce sera le soir ou à minuit, ou au chant du coq ou au matin. *Marc.*, XIII, 35.

Troisièmement, songez à la faiblesse et à la fragilité de cette vie, et vous verrez qu'il n'y a pas de vase de verre plus délicat. Un souffle, un rayon, un verre d'eau froide, la seule respiration d'un malade suffit pour nous en déposséder; comme il résulte des expériences journalières faites par tant de personnes qui succombent à ces accidents à la fleur de leur âge.

Quatrièmement, considérez combien elle est changeante et comment elle ne peut jamais demeurer dans le même état : ce qui vous amène à considérer les changements de nos corps qui ne restent jamais dans le même état ni dans la même disposition; et bien plus les changements de nos âmes qui, semblables à la mer, sont agitées par tous les vents et les flots des passions, des appétits, des inquiétudes qui nous troublent à chaque heure. Enfin les changements de la fortune qui ne consent jamais à laisser les choses humaines au même lieu, ni au même degré de joie et de félicité, mais tourne constamment sans s'arrêter. Par-dessus tout, considérez le continuel mouvement de la vie, qui ne s'arrête ni jour ni nuit et marche toujours en s'affaiblissant de plus en plus. D'après cela, qu'est-ce autre chose, notre vie, qu'une lumière qui se consume toujours, et d'autant plus qu'elle brille davantage? une fleur qui s'ouvre au matin, se flétrit au milieu du jour, et se dessèche le soir?

Cinquièmement, considérez combien elle est trompeuse — c'est peut-être son côté le plus dangereux : tant elle fait de victimes, tant d'aveugles amants elle traîne à sa suite — car toute laide qu'elle est, elle a le don de nous paraître belle; amère, elle nous paraît douce; courte, elle nous paraît longue, et misérable comme elle est, elle nous paraît si aimable qu'il n'est point de danger ni

d'épreuve à laquelle les hommes ne soient prêts pour elle au grand détriment de leur vie éternelle, qu'ils compromettent par leurs actes criminels.

Considérez, en sixième lieu, comment, malgré cette brièveté — dont nous venons de parler — elle est sujette à tant de misères, pour l'âme aussi bien que pour le corps, qu'elle n'est pas autre chose qu'une vallée de larmes, et un océan de calamités de toutes sortes. Passez en revue toutes les infirmités et les épreuves du corps humain, par toutes les afflictions et les soins de l'esprit, par les dangers que l'on rencontre dans tous les états comme à tous les âges, et vous verrez plus clairement encore combien sont grandes les misères de cette vie; car en voyant si clairement combien est peu de chose ce que le monde peut donner, vous mépriserez plus facilement tout ce qu'il renferme.

A toutes ces misères vient s'ajouter la dernière, qui est la mort, la plus terrible de toutes, pour le corps aussi bien que pour l'âme, car le corps doit se dépouiller en un moment de tous ses biens, et l'âme prendre la résolution qui la fixe à jamais.

Tout cela vous fera comprendre combien la gloire de ce monde est courte et misérable — or, c'est sur elle que se fonde la vie des mondains — et par conséquent combien elle mérite d'être rejetée et méprisée.

CHAPITRE XXV.

Considération sur la mort, pour le mercredi.

La pensée de la mort est une des considérations les plus utiles pour atteindre à la véritable sagesse, aussi bien que pour éviter le péché et se préparer à temps pour l'heure du jugement.

Or, pour cela, considérez d'abord combien est incertaine l'heure de cette mort, car elle a coutume de venir lorsque l'homme s'y attend le moins et est le moins préparé à la recevoir; lorsqu'il fait ses projets et tire ses plans pour l'avenir. C'est pourquoi il est dit qu'elle vient comme un voleur, I *Thes.*, v, 4, qui a coutume de se présenter lorsque les hommes sont le plus tranquilles et dorment le plus profondément. Considérez ensuite tout ce qui précède la

mort, qui y intervient et qui la suit. Et pour que vous compreniez mieux chacune de ces choses, imaginez que vous êtes celui qui va mourir — car vous devez mourir — et songez dès lors à tout ce qui va se passer pour vous.

Avant la mort, pensez à la grave maladie qui doit la précéder, et à tous les accidents, les dégoûts, les tristesses, les médicaments, les chagrins, les longues insomnies qui doivent vous abattre : toutes choses qui conduisent et disposent à la mort. En effet, de même qu'avant de prendre d'assaut un château-fort ou une ville, on a coutume de mettre en ligne et de faire donner une forte batterie qui renverse les murs et les fortifications, et permet d'entrer dans la place ; de même la mort est toujours précédée d'une grave maladie qui, jour et nuit, et sans désemparer, assiége de telle sorte les forces naturelles et les principaux membres de notre corps, et le maltraite au point que l'âme, ne pouvant plus se défendre ni se maintenir, les abandonne et s'en va.

Pensez ensuite, — lorsque la maladie arrive à son dernier terme, et que le médecin ou elle-même nous enlève l'illusion et l'espérance de la vie — pensez aux angoisses qui vous assiégeront et aux préoccupations qui vous envahiront. C'est l'idée de l'abandon de la vie, de la séparation de tout ce que nous y aimions, nos enfants, notre femme, nos amis, nos parents, nos biens, nos honneurs, enfin ce monde, cet air, cette lumière commune à tous les hommes. C'est ensuite tout le cours de la vie passée, tous les graves péchés qu'on y a commis, surtout tel ou tel dont la gravité est plus grande encore ; le compte qu'on devra en rendre et la sentence qu'il faut attendre. C'est aussi la revue du temps passé et du temps à venir ; du passé qui — n'étant plus — ne semble qu'un souffle ; de l'avenir — qui devant arriver et être éternel — paraît ce qu'il est, c'est-à-dire infini. C'est pourquoi l'homme commence à se réprimander et à se condamner, lorsqu'il voit que pour des plaisirs et des biens qui lui paraîtront alors comme un point dans le temps, il est exposé à endurer des tourments qui dureront éternellement ; et, pour remédier à une si grande erreur, il commence à désirer le temps nécessaire à faire pénitence, à condamner sa négligence et à reconnaître son erreur — si tard

qu'il soit. — Telles sont les fatigues et les agitations, et d'autres semblables qui — en outre du mal — éprouvent et affligent le patient jour et nuit, sans cesse, pendant cette douloureuse épreuve.

Après cela, pensez aux épreuves et aux douleurs qui accompagnent la mort, épreuves bien plus grandes que celles qui l'ont précédée. Examinez comment le corps commence à perdre sa chaleur naturelle ; les membres leur force et leur mouvement pour rester comme s'ils étaient de pierre. Les parties hautes et les extrémités deviennent froides, le visage est défiguré, la couleur est de plomb, les orbites de l'œil sont creux, le regard est vitreux, la bouche pleine de saburre et d'écume, la langue lourde et gênée pour s'exprimer et la gorge atténuée. La poitrine se soulève avec effort, les lèvres deviennent bleues et les dents noires ; et l'homme tout entier paraît être mort avant qu'il ait expiré.

Vous pouvez aussi penser au sacrement de l'Extrême-Onction, qui s'administre en ce moment pour aider dans le dernier combat, et dans les prières et l'assistance que l'Église donne dans cette extrémité, lorsque l'homme agonise à la sortie de la vie, et paie ainsi la dette des douleurs avec lesquelles il y entra, en souffrant pour s'en aller ce que sa mère endura pour l'enfanter. C'est ainsi que concorde admirablement l'entrée de la vie avec la sortie ; car l'une et l'autre sont accompagnées de douleurs, bien que dans l'une ce soient les douleurs d'autrui, et dans l'autre les siennes propres.

Considérez enfin ce qui suit la mort ; c'est-à-dire l'état réservé au corps et à l'âme. La sépulture attend le corps et vous devez vous y trouver présent en esprit, en considérant comment on vous emporte pour vous enterrer, comment on vous accompagne, comment on s'agenouille pour vous, comment on prie pour le mort, comment on vous dépose dans le sépulcre parmi les autres ossements des morts, et l'on vous foule aux pieds, et l'on vous abandonne dans cette étroite et sombre demeure où règne une éternelle solitude.

Après avoir laissé votre corps dans ce lieu, dirigez-vous avec votre âme vers le tribunal de Dieu, où vous irez accompagné d'un

côté par des anges, et de l'autre par des démons, pour faire valoir toutes leurs prétentions et tous leurs droits, et considérez le compte qui vous sera demandé du temps des bienfaits et des inspirations divines, des moyens que vous avez eus de bien vivre et de tous les maux que vous avez faits, des biens eux-mêmes, si vous ne vous en êtes pas servi comme vous le deviez. Et en considérant toutes ces choses, travaillez, ô mon frère, à vivre maintenant comme vous voudriez alors avoir vécu.

CHAPITRE XXVI.

Considération sur le jugement dernier, pour le jeudi.

La considération du jugement dernier sert à réveiller dans nos âmes ces deux principaux sentiments qui doivent animer tout chrétien fidèle; savoir : la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

Lorsque la majesté du Christ, Notre-Seigneur, se fut enlevée au ciel, les anges attestèrent, à cette heure, que ce Seigneur reviendrait une autre fois, de la même manière, pour juger le monde. *Act.* I, 11.

Considérez donc les terribles signes qui précèderont ce jugement, et qui apparaîtront dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles, dans la mer, sur la terre, et qui frapperont les hommes d'étonnement et de stupeur par la crainte des maux qui doivent survenir au monde.

Considérez le son de cette terrible trompette qui retentira dans toutes les parties du monde, et cette voix de l'archange qui dira : « Levez-vous, ô morts, et venez au jugement. » I *Thes.*, IV, 16. Admirez l'épouvante qui éclatera à cette résurrection de tous les morts, les uns de la mer, les autres de la terre, avec les mêmes corps qu'ils avaient en ce monde, pour y être traités selon le bien ou le mal qu'ils auront fait. Admirez surtout la grande merveille qui s'opérera lorsque ces corps, qui auront été convertis les uns en poussière, les autres en cendres, ceux-ci qui seront devenus la pâture des poissons, ceux-là des hommes mêmes, seront triés par

Dieu, au bout de tant d'années, et rendus à leur propre individualité sans aucune confusion des uns avec les autres.

Pensez à l'arrivée redoutable du juge, à l'épouvante des méchants en le voyant venir avec tant de gloire. C'est alors qu'ils diront aux montagnes de tomber sur eux et de les couvrir pour ne pas paraître en sa présence. *Apoc.*, VI, 16. Considérez le partage qui se fera alors de tous les hommes. Les humbles et les doux seront placés à droite ; les superbes et les rebelles à gauche. Considérez l'étonnement dont les grands de ce monde seront frappés en voyant les humbles et les pauvres qu'ils ont tant méprisés, élevés à tant de gloire.

Considérez le compte rigoureux qui sera demandé alors, car le texte précis de l'Évangile nous apprend que nous serons tenus de rendre compte jusqu'à la moindre parole inutile. *Matth.*, XII, 36. Placez donc la main sur votre sein, et jetez les yeux sur toute votre vie passée en vous souvenant que tout ce qu'elle renferme, et toutes les turpitudes seront publiées dans cette assemblée.

Considérez donc quelle terrible chose ce sera pour le méchant de se voir environné de tant de tourments, car il ne pourra tourner les yeux d'aucun côté sans rencontrer des sujets d'effroi. Au sommet des airs se tiendra le juge. L'enfer sera ouvert à ses pieds. A droite, seront les péchés qui nous accuseront ; à gauche, les démons prêts à nous emporter dans les tourments éternels. Hors de nous il y aura le monde tout embrasé ; au dedans les remords de la conscience. Ainsi tourmenté d'angoisses, où ira le pécheur ? Se cacher ? Impossible. Et il ne pourra supporter de se montrer ; car si le juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs ? II *Petr.*, IV, 18 ; D. Greg., hom. XXXIX.

Considérez enfin le tonnerre de cette irrévocable sentence : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc. » *Matth.*, XXV, 41, 42. C'est là que vous apprécierez le mérite des œuvres de miséricorde, la joie et la satisfaction de ceux qui auront été généreux envers le prochain et les tourments de ceux qui, pour n'avoir pas voulu donner ce qu'ils ont

été obligés de laisser dans ce monde, se verront déshérités du royaume des cieux.

CHAPITRE XXVII.

Considération sur les peines de l'enfer, pour le vendredi.

La considération des peines de l'enfer est très-utile pour nous exciter aux épreuves et aux aspérités de la pénitence, et nous affermir dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du péché.

Aussitôt après que la Majesté du Christ Notre-Seigneur aura prononcé la dernière sentence, les justes iront dans la vie éternelle, et les méchants dans le supplice éternel. *Matth.*, xxv, 46. Or, pour comprendre la signification de ce châtiment, vous devez vous figurer l'enfer par certains traits de ressemblance que les Saints nous en ont laissés. Imaginez donc que l'enfer est un lieu sombre, un horrible chaos, un lac souterrain d'horreur et d'abomination, un abîme incommensurable où s'agite un océan de feu. Imaginez aussi que c'est une cité horrible et noire que des flammes dévorantes consument et dont les habitants fatiguent jour et nuit le ciel de leurs clameurs et de leur désespoir, à cause de l'immensité de leurs douleurs.

Pensez ensuite à la rigueur des peines qu'on y souffre, à leur multitude et à leur durée. Pour leur cruauté, considérez à quel point sera intolérable le tourment de cet horrible feu, en comparaison duquel le nôtre ne sera qu'une faible image. Vous devez juger de la même manière le froid glacial et l'infection de ce lieu. L'horreur de ces peines est exprimée dans les Ecritures par les grincements de dents, les plaintes et les gémissements, par les blasphèmes et les rages. *Matth.*, xxii, 13.

Pour apprécier leur multitude infinie, songez à ce feu inextinguible, à ce froid intolérable, à cette puanteur incomparable, à ces ténèbres tangibles, comme l'étaient celles d'Egypte, et bien plus encore. Là tous les sens souffriront et seront torturés, chacun dans l'objet de sa convoitise. Les yeux seront châtiés par l'horrible vue des démons ; les oreilles par les gémissements et les cla-

meurs lamentables de cette déplorable société, de ces cruels bourreaux qui ne se lassent jamais de tourmenter et ne savent pas ce que c'est que la pitié, et qui railleront alors les méchants et leur demanderont avec dérision : « Qu'est devenue la gloire et le faste de votre condition ? Où est cette nuée de serviteurs et de flatteurs que vous teniez auprès de vous? Là le goût et le toucher souffriront aussi avec les autres sens et avec eux les autres membres qui furent les armes et les instruments du péché, chacun d'une manière conforme à la nature de son péché. »

Après les peines extérieures, songez à celles intérieures, surtout à ce ver éternel, remords de la conscience qui s'attache au souvenir de la vie criminelle passée ! Mais qui pourra s'imaginer le dépit et la rage des méchants, lorsqu'ils songeront avec combien peu de peines et de soins ils auraient pu s'épargner de si grands et si intolérables tourments ? Le souvenir de leur prospérité et de leurs joies passées ne les tourmentera pas moins, et ils répéteront ces paroles de la Sagesse : « De quoi nous a servi notre orgueil? Qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre et comme un courrier qui fait son service. » *Sap.*, v, 8, 9.

Considérez par-dessus tout la durée de ces peines qui n'auront de fin ni dans mille ans, ni dans des millions d'années, ni après, ni jamais, car il n'y aura là ni fin, ni terme, ni rédemption, ni révision, ni appel, ni jubilé, ni pénitence, ni rémission, mais une douleur continuelle et un désespoir éternel. Or, dites-moi, homme insensé, s'il vous paraît intolérable de placer votre main au-dessus de charbons ardents, ne fût-ce que pendant l'espace d'un *credo*, et qu'il n'y ait pas chose au monde que vous ne fissiez pour éviter cette peine ; comment ne faites-vous rien pour ne pas habiter une maison de feu et d'un feu qui demeurera éternellement dans les siècles des siècles ?

CHAPITRE XXVIII.

Considération sur la gloire, pour le samedi.

La considération de la gloire des bienheureux est profitable pour que le cœur s'excite par là au mépris du monde et au désir d'obtenir cette gloire.

Pour contempler la gloire réservée aux bons, vous devez aussi imaginer le lieu où elle réside, d'après le tableau que les Saints en font, en se conformant sur ce point à notre nature. Figurez-vous donc une cité toute d'or pur, merveilleusement ornée de pierres précieuses, et dont chacune des portes est un incomparable diamant. Imaginez une étendue égale, vaste et belle, couverte de toutes les fleurs et de tous les ombrages qui se puissent désirer, où règne un printemps perpétuel, des bois toujours verts, et un parfum d'ineffable suavité.

Considérez après cela quelle gloire ce sera de voir cette bienheureuse Trinité, parfait modèle d'où rayonne toute beauté, toute bonté et toute douceur ; dans la vision de laquelle vous posséderez et vous connaîtrez tout ce que vous désirerez, selon la mesure de gloire que vous pourrez désirer. C'est le livre appelé de vie, *Ad Phil.*, IV, 3 ; *Apoc.* III, 5, dont l'origine est éternelle, dont l'essence est incorruptible, dont la connaissance est une source de vie, dont la doctrine est toute facile, dont la science est si douce, dont la profondeur est incommensurable, dont le texte ne se peut altérer, dont les paroles ne se peuvent expliquer.

Pensez ensuite à la gloire qui vient après celle-là et qui est la claire vision de la très-sainte humanité du Christ, qui fut attachée à une croix pour notre salut, et réside pour notre gloire dans le ciel, nous donnant un avantage sur les Anges, en ce que leur Seigneur, aussi bien que le nôtre, a revêtu la nature de l'homme non celle de l'Ange, bien qu'il soit tout en toutes choses. D. Ber., Serm., XX, sup. *Cant.* Considérez ensuite la joie que l'âme retirera de la société et de la vue de la glorieuse Vierge, notre reine et notre avocate, et de tous les autres saints Apôtres, Prophètes, Martyrs, Confesseurs et Vierges qui sont innombrables, joie que

vous partagerez avec eux dans l'immense charité qui les transporte, de telle sorte que vous trouverez en eux ce qui manquera en vous.

Puis considérez ces quatre singuliers dons réservés aux corps des saints pour avoir été les aides fidèles des âmes qu'ils ont servies, et qui sont l'immortalité, l'impassibilité, la légèreté et la beauté ineffable.

Les dons réservés aux âmes ne sont pas moindres : la plénitude de la science, l'absence de toute ignorance, la plénitude de la joie dans la volonté et l'absence de toute tristesse.

Ces dons sont suivis d'autres biens innombrables : la sécurité, qui vous mettra à l'abri de toute tentation et de toute crainte d'être séparé d'une si admirable société ; une liberté souveraine accompagnée d'une santé, d'une aménité, d'une amitié, d'une gloire, d'une concorde souveraines, enfin de tous les biens ; parce que là il y aura tout ce que vous pourrez désirer, et il n'y aura rien que vous ne puissiez désirer. O bienheureux royaume où tous les Saints règnent avec le Christ ; dont la loi est la vérité, la paix, la charité, la vie, l'éternité ; qui ne se divise point, malgré le nombre de ceux qui y règnent, ni ne diminue, où il n'y a ni confusion ni désordre, ni gêne ni changement, ni altération de la part du temps qui altère toutes choses !

CHAPITRE XXIX.

Considération sur les bienfaits de Dieu, pour le dimanche.

La considération des bienfaits divins est très-utile, autant pour nous exciter à aimer celui qui nous a fait tant de bien, que pour reconnaître les obligations que nous avons envers lui. Et il est bon d'avoir là-dessus plusieurs sujets de méditation, pour avoir de quoi enflammer davantage notre cœur et éloigner le dégoût qui pourrait survenir.

Mais quoique les bienfaits divins soient innombrables, ils peuvent tous se réduire aux huit principaux suivants : le bienfait de la création, de la conservation, de la rédemption, de la chré-

tienté, de la grâce, des sacrements, des inspirations divines, des bienfaits particuliers et cachés.

Quant au premier bienfait, considérez ce que vous étiez avant que Dieu vous eût créé. Le Seigneur vous a fait de rien, et il n'a pas fait de vous une pierre, un bâton, ni un serpent, mais une noble créature qui s'appelle l'homme; et il vous a donné ce corps avec tous ses membres et tous ses sens, et cette âme avec les nobles facultés qu'elle possède pour connaître Dieu et arriver au souverain bien. D. Aug., I *Conf.*, II-VI; *in Job.*, XXVI.

Pour le bienfait de la conservation, considérez comment le même Seigneur qui vous a créé et tiré du néant, vous conserve l'être de telle sorte qu'il paraît vous le donner sans cesse, et comment, à cet effet, il a aussi créé cette grande machine du monde avec toutes les choses qu'elle renferme, dont les unes servent à vous conserver, les autres à vous guérir, d'autres à vous enseigner, d'autres à vous réjouir, d'autres enfin à vous châtier; car il est nécessaire qu'il y ait tout cela dans la maison d'un bon père.

Considérez, par rapport au bienfait de la rédemption, toutes les épreuves par lesquelles ce Seigneur est passé pour vous, tout ce qu'il vous a donné, tout ce que vous lui avez coûté, et quel a été son immense amour pour vous, et vous jugerez par là de l'amour et des actions de grâces que vous lui devez. Et pour comprendre davantage la grandeur de ce bienfait et du précédent, songez qu'ils sont destinés à vous seul; car bien qu'ils le soient à tous, vous n'en jouissez pas moins que s'ils n'étaient destinés qu'à vous. En effet, vous profitez de tous les avantages de ce monde et des souffrances du Christ comme si tout cela fût réservé à vous seul.

Remerciez-le maintenant du quatrième bienfait : celui de vous avoir rendu chrétien en vous faisant naître dans une terre chrétienne; tant est grande la multitude des hommes répandus dans les terres et au milieu des océans, qui naissent et meurent païens, et s'en vont aux enfers. Que serait-ce de vous si vous étiez comme eux ? Et que ne devez-vous pas à qui vous a garanti de ce péril, etc. ?

Admirez dans le bienfait de la grâce — si par hasard Dieu vous l'a accordé en vous retirant du péché — admirez combien vous devez vous montrer reconnaissant de ce bienfait en considérant combien de temps vous vous êtes fait espérer de lui, combien il a souffert de vos péchés sans nombre, combien de bonnes pensées il vous a envoyées, et avec quelle douceur il vous a accueilli ; ce qui serait advenu de vous si la mort vous eût pris en état de péché comme cela arrive pour tant d'autres, supposé le cas que personne ne peut être assuré qu'elle n'est pas en lui.

Considérez aussi ce que vous lui devez pour le secours qu'il vous a laissé dans les sacrements de son Église, principalement dans le sacrement de l'Autel, où il se donne lui-même à vous pour vous guérir et vous fortifier ; où enfin vous pouvez vous convaincre de toutes les faveurs et les consolations spirituelles que vous aurez reçues par ce moyen, et de la reconnaissance que vous lui devez pour tout cela.

Considérez ce que vous lui devez pour le septième bienfait, dit des inspirations divines, par lequel le Seigneur vous invite toujours et vous excite à bien faire. En effet, tout ce que vous faites de bien, tous vos bons désirs, vos bons propos, vos bonnes pensées, vos bons mouvements et vos bons sentiments sont des bienfaits et des inspirations venant de lui, des effets de cette providence spéciale par laquelle il veille sur vous. Or, comment pourrez-vous vous acquitter envers lui d'une si grande dette ?

Enfin pour le huitième, qui comprend les bienfaits particuliers et cachés, considérez toutes les faveurs particulières, tant spirituelles que temporelles, que Dieu vous a accordées ; considérez de combien de maux, tant spirituels que temporels, il vous a préservé, sans que vous l'ayez remarqué. Parmi ces maux figurent toutes les souffrances et les châtiments qu'endurent les autres hommes et que vous pourriez endurer comme eux. Celui-ci est aveugle, celui-là perclus, cet autre a les jambes cassées, cet autre est sacrilége, ou blasphémateur, ou débauché. Qui vous empêche d'être comme eux, et que ne donneriez-vous pas — en vous voyant ainsi — à celui qui vous délivrerait de ces maux ? Adorez donc, aimez et servez le Seigneur, car c'est lui qui vous a préservé de

tous ces maux. Et nous ne devons pas lui être moins reconnaissants des maux dont il nous préserve, que de ceux dont il nous guérit. Par là vous verrez donc ce que vous devez à Dieu pour chacun de ses bienfaits, et par ces bienfaits vous reconnaîtrez combien de fois Dieu est votre père, car il est évident qu'il est votre père pour vous avoir créé ; votre père parce qu'il vous conserve l'existence qu'il vous a donnée ; votre père pour vous avoir racheté par les douleurs de la croix ; votre père pour vous avoir adopté comme fils par l'eau sainte du baptême ; votre père pour vous avoir rendu ce titre par le bienfait de la grâce quand vous l'aviez perdu. Or si vous devez tant à celui qui n'a été qu'une fois votre père, et si vous l'aimez tant, combien ne devez-vous pas davantage à celui qui l'a été de tant d'admirables manières? Combien plus ne devez-vous pas l'aimer, le servir, lui obéir, vous confier à lui et y recourir dans tous vos besoins comme à un véritable père?

Et pour mieux comprendre l'étendue de ces bienfaits divins, il faut considérer chaque bienfait avec les circonstances qui s'y rapportent, à savoir : Qui le donne, qui le reçoit, pourquoi et comment.

Et d'abord, pour qui le donne, considérez combien grand est celui qui vous accorde ces bienfaits, car il est Dieu. Considérez la grandeur de son omnipotence à laquelle est soumis tout le système de ce monde et l'universalité de ses créatures. Car si vous considérez cela, je ne dis pas de si grands bienfaits, mais une simple pomme que vous enverrait un si grand Roi et Seigneur, devrait être très-estimée, en raison de la gloire de celui qui l'offre.

Et la grandeur du bienfait n'augmente pas moins, en raison de l'indignité de celui qui le reçoit que de l'excellence de celui qui le donne. C'est ce qui faisait dire à David : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme pour être digne que vous le visitiez ? » *Psalm.*, VIII, 4. En effet, si le monde entier n'est qu'une fourmi en présence de la majesté de Dieu, que sera l'homme qui est une si petite partie de l'univers ? et comment ne pas s'émerveiller de l'étendue d'une miséricorde qui intéresse tout particulièrement un si haut et si souverain Seigneur à une si petite fourmi ?

Que sera-ce, si vous considérez la cause du bienfait? Il est clair que personne ne fait le bien sans espérer ou prétendre à quelque intérêt. Le Seigneur est le seul qui nous comble de tous ces biens sans prétendre ni espérer de nous le moindre avantage en sa faveur. De sorte que tout ce qu'il fait il le fait purement par grâce, par bonté, par amour. Sinon, dites-moi pour quellle cause il vous aurait prédestiné, si vous êtes prédestiné? créé, racheté, fait chrétien et appelé à son service? Quelle autre cause que la bonté et l'amour de Dieu assigner à de si grands bienfaits?

Considérez maintenant le mode et la manière dont il fait tous ces biens, c'est-à-dire le cœur et la volonté qu'il y apporte, car tout le bien qu'il nous a fait dans le temps, il nous l'a préparé dès l'éternité. C'est ainsi que dès l'éternité il nous a aimés avec une charité sans bornes et sans rivale; et que par cette charité et cet amour il s'est déterminé à nous donner tous ces biens et à prendre un soin tout particulier de notre salut. En effet, sa providence y éclate avec tant de zèle qu'on le dirait désoccupé de tout autre soin, et appliqué uniquement à celui que réclame le salut de chacun de nous. L'âme dévote a donc là de quoi ruminer nuit et jour, comme un animal sans tache; elle y trouvera pour toute la vie une nourriture abondante et suave.

Considérations abrégées sur les principales stations et les principaux mystères de la vie du Christ et sur les autres mystères du très-saint Rosaire de Notre-Dame.

CHAPITRE XXX.

Au pieux lecteur, le V. P. M. Fr. Louis de Grenade.

Les prières placées au commencement, lecteur chrétien, servent pour l'usage de la prière vocale, qui se met en rapport et traite avec Dieu par des paroles humbles et précises. Cette manière de prier — entre autres avantages qu'elle possède — présente surtout celui d'être un grand stimulant et un encouragement à la piété lorsque notre cœur est le plus dissipé et le plus froid. Car absorbé qu'il est alors par les pensées qui le captivent, nous n'avons pas de moyen plus efficace que de l'apaiser par des paroles divines —

qui sont comme des flèches et des charbons embrasés — qui nous enflamment et nous excitent à la dévotion.

Mais les sept considérations qui précèdent à l'usage des jours de la semaine, et le présent traité serviront à l'usage de la prière mentale qui se fait dans l'intime du cœur, et où intervient la considération des choses célestes, principale source de la dévotion, comme dit saint Thomas. D. Thomas, II, 2, *Quæst.* LXXXIII, 3. De telle sorte que comme les enfants se servent d'abord des pieds d'autrui, puis — lorsqu'ils sont en âge d'aller seuls — se servent de leurs propres jambes; de même le serviteur de Dieu doit se servir dans ses prières, tantôt de paroles étrangères — qu'il prononcera avec toute la dévotion possible — tantôt des siennes propres, que sa piété ou ses besoins lui inspireront. A ce compte figure l'exercice de la considération des choses divines qui sont l'aliment et le soutien naturels de notre âme.

Et, entre autres considérations, une des plus importantes, c'est la vie et la passion du Christ, généralement efficaces à tout le monde, tant aux âmes novices qu'à celles déjà avancées dans la piété. Car c'est l'arbre de vie planté au milieu du paradis de l'Église, et dont les branches sont hautes et basses : les hautes destinées aux grands — qui s'élèvent par là à la contemplation de la beauté, de la charité, de la science, de la justice et de la miséricorde de Dieu — les basses destinées aux petits qui contemplent, eux, la grandeur des douleurs du Christ, la noirceur de leurs péchés pour s'exciter à la douleur et à la compassion.

C'est un des exercices les plus familiers au vrai chrétien, que d'aller toujours à la suite de Jésus-Christ et de suivre l'agneau où il voudra le conduire. C'est ce que Isaïe nous enseigne quand — d'après la tradition des Chaldéens — il nous apprend que les justes et les fidèles seront la ceinture du Christ et qu'ils marcheront toujours à sa suite, *Isa.*, XI, 5, ce qui arrive spirituellement, lorsque le véritable serviteur du Christ ne se sépare jamais de lui, ne le perd jamais de vue et l'accompagne dans tous les chemins, en méditant sur tous les passages et les mystères de sa sainte vie. Car le Christ n'est pas autre chose — pour qui est doué du sens spirituel — que ce baume suave — dit l'Épouse — qu'il répand

après lui et qui — partout où il passe — parfume l'air de sainteté, d'humilité, de charité, de piété, de compassion, de douceur, et de toutes les vertus. *Cant.* I, 3. D'où il suit que comme celui qui a pour fonction de manier et de porter sur lui des parfums, en répand les odeurs sur ce qu'il touche ; de même le chrétien qui est en commerce avec le Christ parvient à en être parfumé, c'est-à-dire à répandre comme lui l'odeur de l'humilité et de la charité, de la patience et des autres vertus du Christ.

C'est à cet effet que le présent traité a été composé sur les principaux passages et mystères de la vie du Christ, avec le sommaire abrégé de chacun d'eux au commencement, et quelques courtes et pieuses considérations pour disposer l'âme dévote à la méditation. Parmi ces considérations, les unes servent à réveiller la dévotion, les autres la compassion, les autres portent à l'imitation du Christ, à son amour, à la reconnaissance de ses bienfaits, et à d'autres résolutions semblables. J'ai imité dans ce traité celui de saint Bonaventure, appelé l'*Arbre de la vie du Crucifié* — qui fut composé par ce saint docteur pour le même effet — et je l'ai réduit à ce court abrégé pour que l'on pût porter sur son cœur ce qui doit y pénétrer et y demeurer toujours, et que l'homme pût ainsi s'écrier avec l'Épouse des cantiques : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, qui demeurera entre mes mamelles. » *Cant.*, I, 12. Il y a aussi les considérations sur le jugement dernier, la gloire du paradis, les pensées de l'enfer, le chemin qui conduit à l'un et à l'autre, c'est-à-dire la mort dont il est aussi parlé : ce sont là les quatre fins dernières de l'homme, auxquelles il doit toujours penser pour ne pas tomber dans le péché. Puis, j'ai exposé brièvement de quelle manière l'homme devait pratiquer ces saints exercices. Mais avant de traiter en particulier de ces mystères, j'ai voulu, par un court préambule sur le mystère de l'Incarnation du Christ, aider à la considération et à l'intelligence de sa très-sainte vie.

CHAPITRE XXXI.

Préambule sur la vie du Christ, où il est traité du mystère ineffable de son incarnation.

La première et principale chose que nous devons considérer touchant l'ineffable mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, est l'étendue de la bonté et de la sagesse de Dieu qui éclatent dans l'admirable choix du moyen employé pour notre salut. Il est écrit du bienheureux saint Augustin, que dans le principe de sa conversion, il ne pouvait se rassasier de contempler, avec une merveilleuse douceur, la profondeur du moyen que la divine sagesse avait choisi pour opérer le salut du genre humain. D. Aug., IX, *Confes.*, VI. Quiconque voudra éprouver quelque chose de ce qu'éprouvait le Saint, doit comme lui sonder l'abîme de la sagesse que renferme ce divin mystère. C'est pourquoi il sera utile de remonter au principe de ce mystère.

Pour cela, considérez d'abord qu'il y a un Dieu; vérité si évidente même au point de vue naturel, qu'il n'y a pas de nation au monde, si barbare qu'elle soit, qui ne le reconnaisse, alors même qu'on ne peut affirmer quel est le vrai Dieu. Et si vous demandez ce que c'est que Dieu, la parole demeure impuissante et ne peut vous dire autre chose, sinon que Dieu est la bonté, la sagesse et la beauté infinies, le principe et la fin de toutes choses, le Créateur, la Providence, le Seigneur et le Père de toutes choses, un être si grand qu'aucun autre ne peut le surpasser en grandeur et en bonté et mieux mériter de l'homme.

En second lieu, songez, comme conséquence, qu'il ne peut y avoir sous le ciel rien de plus juste et de plus naturel que d'aimer, de craindre, de servir ce Seigneur, de lui obéir et de vivre conformément à sa très-sainte loi. C'est la chose la plus obligatoire, la plus nécessaire, la plus honorable, la plus honnête, la plus utile et la plus belle parmi toutes celles qui existent et peuvent exister au monde, celle qui est due à plus de titres, comme il résulte non-seulement des lumières de la foi, mais encore de celles de la raison, selon que le proclament tous les peuples du monde.

Considérez en troisième lieu, avec attention, l'incapacité où fut réduit l'homme, par la chute de nos premiers pères, d'accomplir une telle obligation ; considérez le degré de son aveuglement, de son infirmité, de son abaissement, de son penchant au vice, de ses répugnances pour la vertu, de ses appétits charnels, de son éloignement des choses spirituelles, de ses affections terrestres et corporelles, de ses négligences envers l'âme, de sa sollicitude pour le présent, — qui passe, — et de son oubli de l'avenir, — qui demeure, — de l'importance qu'il accorde aux hommes, du peu de cas, pour ne pas dire davantage, qu'il fait de Dieu. Et la cause de tous ces maux fut d'avoir offensé et irrité Dieu contre lui, de s'être livré à l'ennemi par son péché.

En quatrième lieu, considérez combien il était nécessaire que Dieu secourût l'homme dans cette dernière extrémité. Car si la philosophie est unanime sur ce point, que l'auteur de la nature ne peut lui manquer dans les choses nécessaires, — puisque nous ne voyons point en effet sur la terre, ni dans la mer, ni dans les airs d'animal, si petit qu'il soit, fût-ce un ver de terre, un insecte des plus infimes, manquer du secours providentiel, — comment pourrait-il faire défaut, ce Dieu, à la plus parfaite de ses créatures et dans son besoin le plus essentiel ? Il y avait aussi cette autre raison que, si l'homme avait été abattu par la malice d'autrui, il était juste que la vertu d'autrui vînt le relever pour qu'il devînt aussi capable de bien que de mal, et que l'on pût l'aider comme l'autre avait pu le tromper.

En cinquième lieu, considérez aussi combien il importait, pour que ce remède et ce secours fussent bien appliqués, qu'ils arrivassent par le ministère d'un seul, afin qu'il n'y eût qu'un Sauveur, de même qu'il n'y avait eu qu'un destructeur, et que le genre humain fût racheté par l'un comme il avait été perdu par l'autre ; afin que le remède arrivât par la même voie que le mal avait suivie. En effet, dans l'ordre de tout cet univers, Dieu ne nous a-t-il point habitué à ce qu'il y ait dans chaque espèce comme une noble tête qui commande à toutes les autres, influe sur elle et leur communique sa vertu, et soit le principe de leur perfection ; de même que nous surprenons, dans le soleil la cause de la lumière

qui brille dans les étoiles, et dans le premier ciel qui s'agite, la raison de tous les autres mouvements de l'univers.

Il convenait donc aussi que dans l'ordre des choses saintes, un être souverainement saint les sacrifiât toutes et fût le principe de cette sainteté.

Donc, nous avions besoin d'un tel saint pour nous sanctifier, d'un sauveur pour nous sauver, d'un père pour nous réengendrer, d'un roi pour nous défendre, d'un prêtre qui priât pour nous, d'un sacrifice qui fût offert en notre nom, d'un réconciliateur pour nous réintégrer dans l'amitié de Dieu, d'un avocat et d'un médiateur fidèle qui intervînt pour nous. Or, si l'homme avait besoin de tous ces titres et de tous ces bienfaits, — lui se reconnaissant si faible et si indigne, — qui pouvait mieux effacer toutes ces fautes, payer toutes ces dettes, guérir toutes ces plaies, remplir toutes ces obligations, devenir médiateur entre Dieu et l'homme, que celui qui était à la fois Dieu et homme; ami des hommes, — parce qu'il était véritablement homme, — et ami de Dieu, — parce qu'il était véritablement Dieu, — si capable de devoir, — parce qu'il appartenait à la race des coupables, — et tout-puissant pour payer, parce qu'il était Dieu? Il est donc évident que, comme il n'y a dans le ciel ni sur la terre d'être supérieur au Fils de Dieu, personne ne pouvait mieux que lui diriger cette œuvre, — par la voie et l'ordre de la justice. — Et il fallait qu'il en fût ainsi, car si les philosophes prétendent que dans les œuvres naturelles Dieu laisse éclater supérieurement sa bonté et sa perfection, cela ne devait-il pas surtout se produire dans les œuvres de grâce auxquelles la Providence doit d'autant plus présider qu'elles sont plus parfaites?

Mais qui pourrait traduire la multitude de biens et d'avantages qui découlèrent de ce moyen de guérison? Car, en laissant de côté tous les autres avantages, l'idée de la dette générale du genre humain et son impuissance à aimer Dieu et à accomplir les autres actes de vertus, quel autre moyen plus efficace de satisfaire à Dieu, de le connaître, d'espérer en lui, de l'aimer, de lui offrir ce qui fut digne de lui? Quel meilleur moyen? Qui pouvait mieux payer pour la dette infinie qu'un Seigneur d'une vertu et d'une dignité infinies? Comment pourrions-nous mieux apprécier la grandeur,

la bonté, la justice, la miséricorde et la providence de Dieu, qu'en voyant ce qu'il a fait pour l'homme et de quelle manière il a châtié son péché? Quel meilleur stimulant pour espérer en Dieu que de nous armer des mérites du Christ? et pour aimer Dieu, que de nous fortifier de sa bonté, de sa charité et du bienfait qu'il nous a rendu? Si un triple cordon se rompt difficilement, *Eccl.*, IV, 12, comment un amour qui repose sur ce triple fondement, pourrait-il se rompre?

Quel autre sacrifice pouvait-il nous être donné d'offrir à Dieu pour la rémission de nos péchés et la guérison de nos infirmités, et qui fût plus efficace et plus agréable que la mort du Fils de Dieu? Pour encourager l'homme à la vertu de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de la pauvreté et de la résignation, pouvait-il y avoir de plus puissant moyen que le spectacle de l'humilité, de la patience, de l'obéissance, de la pauvreté, des souffrances de ce Dieu pour nous? Quel plus puissant moyen, pour nous inspirer la haine contre le péché, que l'aversion que Dieu lui témoigna en déployant contre lui tant et de si grands éléments de destruction? Que l'homme réfléchisse à chacune de ces choses en particulier et profondément, et il verra qu'on ne pouvait appliquer à aucune d'elles de moyen plus convenable, et que ceux employés paraissaient avoir été créés tout exprès. Il appréciera de cette manière la sagesse de Dieu qui a si bien su appliquer le remède à notre mal.

Vous direz peut-être que, malgré l'efficacité reconnue d'un tel remède pour l'homme, il ne convenait pas à la gloire de Dieu de s'abaisser au point de revêtir notre nature et de mourir pour nous. Cette objection naît de ce que nous considérons l'homme dans son état présent, c'est-à-dire revêtu des bassesses et des vices qui lui sont venus du péché et que nous pensons que le Fils de Dieu revêtit tout cela. Erreur profonde; car le Seigneur ne prit rien de ces indignités, et il sépara la nature de la faute, — l'œuvre de Dieu de celle de l'homme, — et prenant l'œuvre de Dieu, il laissa celle de l'homme, tout en acceptant les tourments et la mort qu'il souffrit sans la mériter. C'est ainsi qu'en préservant la nature de tous ses défauts, il l'orna et l'ennoblit, — au-dessus de toute expression, — de tant de richesses spirituelles, de vertus, de sagesse, de puis-

sance et de grâces si abondantes, si admirables, que ce ne fut point pour lui un déshonneur, mais plutôt une grande gloire de se faire homme comme il le fit. Un roi ne se déshonorerait pas en se couvrant d'un habit de bure, si cet habit était tout orné de franges d'or et de pierres précieuses, car la beauté de la façon ferait disparaître ce que la matière aurait de commun. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu ; car, malgré la rudesse du tissu, il sut l'orner de tant de richesses et de façons, par les mains du Saint-Esprit, qu'il put s'en revêtir sans déshonneur.

En effet, il est évident que dès que Dieu voulait se faire homme, il était le maître de prendre telle nature qui convînt à la fois à sa nature divine et humaine, et c'est ce qu'il fit. De plus, le but qu'il se proposait exigeait cet humble vêtement ; car, de même qu'il n'est pas au-dessous de la personne royale de prendre un habit de bure pour aller chasser, — parce que la bure défend mieux que le drap d'or, — de même ce vêtement convenait mieux au dessein que se proposait le Fils de Dieu de réformer le monde, c'est-à-dire de faire la guerre à la vanité, aux richesses et aux plaisirs.

Tout concorde admirablement avec ce choix, aussi bien ce qui précéda que ce qui accompagna et suivit ce mystère. En effet, la venue du Christ fut annoncée chez les Juifs et les Gentils par des prophéties sans nombre et des symboles qui la promirent à travers tous les âges et tous les siècles, depuis le commencement du monde, et lorsque le moment fut arrivé, elle s'accomplit de la manière qui convenait à la Majesté infinie. Elle fut conçue comme un Dieu, cette Majesté, par l'opération du Saint-Esprit ; elle naquit comme un Dieu, d'une vierge mère ; comme un Dieu elle vécut dans ce monde en opérant des miracles innombrables et en répandant le bien sur son passage ; elle mourut enfin comme un Dieu ; car tous les éléments se montrèrent sensibles à sa mort. Elle ressuscita d'entre les morts et monta au ciel d'où elle envoya son Saint-Esprit.

De telle sorte que, bien que Dieu ait été homme comme nous par la nature, il ne l'a point été par la bassesse et l'ignominie ; s'il a été véritablement homme comme nous, il a été conçu, — nous l'avons dit, — du Saint-Esprit, et il est né de la Vierge-Mère ; il a

été chanté par les anges, annoncé par les prophètes, désiré par toutes les nations. S'il a été homme comme nous, il l'a été pour nous sanctifier, guérir les infirmes, rendre la vue aux aveugles, purifier les lépreux, faire marcher les boiteux, ressusciter les morts. Homme comme nous, mais homme qui commandait à la mer et aux éléments, auquel les cieux rendaient témoignage, qui faisait trembler les démons et que glorifiaient les voix de Dieu ; homme comme nous, et pour cela mort comme nous, mais triomphant de la mort dans la mort, et dans le sépulcre victorieux de l'enfer, puis montant au ciel d'où il enverra son Saint-Esprit pour sanctifier le monde. Celui qui voudrait voir cette sanctification, n'aurait qu'à jeter les yeux sur l'âge fortuné de la primitive Église où les déserts sont peuplés de moines, les villes de martyrs, de confesseurs, de docteurs et de vierges. Il verrait les temples des idoles renversés, les tyrans vaincus, le monde converti, et il comprendrait que nul, hormis Dieu, n'était assez puissant pour opérer tant de merveilles.

La conséquence de tout cela fut la rénovation du monde accompagnée des triomphes admirables qui furent mérités en ce jour de délivrance. Premier triomphe sur l'enfer, — dont le règne était pour ainsi dire universel, — et dont les autels et les temples furent jetés à bas. Triomphe sur le monde dont les rois et les empereurs furent vaincus et soumis, — sans combat et par la seule vertu de la souffrance. — Triomphe aussi de Dieu sur ses ennemis, dont le gouvernement et la religion ont été détruits jusqu'aujourd'hui, et qu'il a réduits en une éternelle captivité. Triomphe, le plus grand encore, sur le péché qui s'était souverainement rendu maître des hommes et qui succombe aux attaques de la nouvelle légion de saints, lui qui jusque-là avait vaincu tous les rois et les empereurs. Enfin triomphe sur l'enfer auquel il arrache sa proie, et sur le ciel aussi dont il nous ouvre les portes, en attendant qu'il triomphe de la mort en lui faisant rendre toutes ses victimes, et restituer à la vie ses dépouilles. D'où il résulte, qu'en se faisant homme, tel que nous le confessons et le proclamons ici, Dieu ne s'est point abaissé, mais s'est élevé au contraire à la plus éclatante gloire.

Il importe peu à cela qu'il ait souffert une mort cruelle et igno-

minieuse : le déshonneur n'est pas dans la mort, il est dans la cause qui la donne ; car, de même qu'il n'est rien au monde de plus déshonorant que de subir le châtiment de ses crimes ; de même, il n'est rien de plus honorable et de plus glorieux que de souffrir pour ses bonnes actions, c'est-à-dire pour la patrie, pour la justice, pour la chasteté, pour la gloire et l'autorité de Dieu. Que disons-nous ? C'est d'autant plus glorieux et plus honorable que l'ignominie a été plus grande. Nous ne devons pas plus nous étonner que cette glorieuse mort ait été une semence si féconde de martyrs, de confesseurs et de tout ce qu'il y a eu de saints dans le monde. Fortifiés par l'exemple, la vertu et le bienfait qu'ils en ont reçus, ils souffrirent avec une constance héroïque tout ce que la vertu leur demanda. Louez donc le Seigneur, ô homme, louez-le pour un si grand bienfait, louez-le pour avoir voulu choisir un moyen si douloureux, parce qu'il a paru plus conforme à notre salut, lorsqu'il aurait pu nous abandonner, — sans pour cela renoncer à aucun de ses droits, — ou employer tout autre moyen pour nous sauver. C'est ainsi que le Seigneur s'est fait notre médiateur au point d'obliger Dieu par ses mérites et les hommes par ses exemples. Si nous voulons donc nous prévaloir des uns, il est juste que nous suivions les autres.

CHAPITRE XXXII.

De l'Incarnation du Fils de Dieu ; premier mystère joyeux du saint Rosaire.

Lorsque le temps marqué par la divine sagesse, pour le salut du monde, fut accompli, Dieu envoya le saint ange Gabriel à une Vierge pleine de grâce, la plus belle, la plus pure, la plus prédestinée de toutes les créatures, celle enfin qui était la plus digne d'être la Mère du Sauveur du monde. Et lorsque le céleste ambassadeur l'eut saluée avec le plus profond respect et lui eut fait connaître la mission dont Dieu l'avait chargé pour elle, et la manière dont le mystère devait s'accomplir, c'est-à-dire sans le secours de l'homme, et par l'œuvre du Saint-Esprit, la Vierge s'inclina aussitôt devant le messager céleste avec une pieuse soumission et en

prononçant d'humbles paroles, et aussitôt le Verbe du Dieu tout-puissant descendit dans ses entrailles virginales et fut fait homme pour que l'homme pût se faire Dieu.

Ici, vous pouvez considérer premièrement l'efficacité du moyen choisi par Dieu pour notre salut, — comme nous l'avons exposé dans le préambule précédent. — C'est en effet une des considérations les plus puissantes pour ravir et transporter le cœur de l'homme d'admiration envers cette ineffable sagesse de Dieu, qui prépara d'une manière si efficace l'œuvre de notre salut, et vous pouvez en même temps lui rendre grâces autant pour le bienfait que pour le moyen dont il s'est servi, et surtout pour l'amour incomparable qu'il nous a témoigné en cette circonstance.

Examinez ensuite les vertus éminentes de cette Vierge que Dieu choisit pour son temple et sa demeure. Et d'abord admirez la pureté et l'auréole de sa virginité ; car elle fut la première à donner au monde l'exemple et l'enseignement du vœu de perpétuelle virginité. Admirez son esprit de retraite et de recueillement, tel qu'il convenait à une semblable résolution, les pieux exercices spirituels qui occupaient ses jours et ses nuits solitaires, les larmes qu'elle y répandait; admirez la rigidité de son silence, car, aux nombreuses paroles que lui adressa l'Ange, elle en répandit si peu et de si précieuses ; admirez aussi son humilité et son obéissance dans cet acquiescement final qu'elle donna à l'Ange, en lui disant : « Je suis la servante du Seigneur, etc. ; » son humilité qui la fait se traiter de servante lorsqu'elle est choisie pour mère; sa foi qui lui fait accepter de si grands mystères sans demander de preuves comme Zacharie, *Luc*, I, 18, et comme tant d'autres ; son obéissance qui éclate dans sa résignation et sa confiance dans le Seigneur pour ce qu'il voudra faire d'elle. Mais ce qui est surtout digne d'attention, ce sont les mouvements, les tressaillements, les ardeurs de ce cœur si pur au contact de l'Esprit-Saint, à la pensée de l'incarnation du Verbe divin, du salut du monde, de la nouvelle dignité et de la gloire qui lui étaient offertes, des œuvres surhumaines et merveilleuses qui lui furent alors révélées et qui s'accomplirent en elle. Mais quel entendement pourrait comprendre ces choses?

CHAPITRE XXXIII.

De la Visitation de la très-sainte Vierge ; second mystère joyeux du saint Rosaire.

Aussitôt que la Vierge eut appris de l'Ange que sa parente Élizabeth avait conçu un fils, elle partit, dit l'Évangile, en grande hâte pour la visiter. Et lorsqu'elle entra chez elle, et qu'elle la salua humblement, Élizabeth sentit l'enfant tressaillir dans son sein, et remplie du Saint-Esprit, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur vient me visiter ? »

Vous avez là trois personnes à considérer : l'enfant saint Jean, sa mère et la Vierge. Considérez dans l'enfant le mouvement et le sentiment étranges qu'il éprouva en la présence du Christ qui accéléra en lui l'usage de la raison et lui donna de connaître celui qui venait le visiter. Et la joie qu'il en ressentit intérieurement produisit en lui ce mouvement et ce tressaillement de corps. D'où vous pourrez voir combien est grand le mystère et le bienfait de l'incarnation du Christ, puisque le Saint-Esprit, qui fit tressaillir l'enfant d'allégresse et de respect, voulut qu'il la célébrât ainsi, et par conséquent ce que doit faire l'homme, alors que cet enfant emprisonné dans les flancs de sa mère éprouva un tel sentiment.

Considérez dans la mère quelles ne durent pas être l'admiration et la joie de cette sainte femme par la splendeur subite de l'éclatante lumière, — qui accompagne la connaissance des grandes merveilles qui lui furent alors révélées, — lorsqu'elle éprouva à un si haut point la manifestation de presque toute l'histoire évangélique. En effet, elle reconnut dans cette Vierge, qui était en sa présence, la Mère de Dieu, qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, que le Fils de Dieu était renfermé dans ses entrailles, que le Messie était arrivé, et que le monde allait être réformé par lui. Elle reconnut enfin alors tout ce que l'Ange avait annoncé à la Vierge. Or, si la coutume du Saint-Esprit est de proportionner les aspirations de la volonté aux lumières de la raison, quels ne furent pas les ardeurs et les élans de cette volonté, précédés qu'ils furent

d'une telle lumière ? Il n'est pas de langage capable de traduire la réalité d'une telle chose, et de vous montrer la grandeur des dons et des faveurs de Dieu envers les siens, même dans cette vie mortelle.

Après avoir connu par ce moyen le cœur de cette sainte femme, efforcez-vous, — comme vous pourrez, — de connaître celui de la Vierge et d'apprécier les paroles de ce merveilleux cantique par lequel elle célébra ce si grand mystère. Admirez combien l'humilité y est louée, l'orgueil méprisé, combien y est prônée la miséricorde, la fidélité et la providence paternelle de Dieu envers les siens. O bienheureuse Vierge ! que ressentait votre vertueux cœur quand vous vous écriiez : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant. » *Luc*, I, 46, 47, 49. Quelles étaient ces grandes choses et ces merveilles ? Il ne nous est pas donné de les approfondir, mais d'admirer, de nous réjouir, de nous extasier en les contemplant. O heureuse destinée que celle des justes, eux qui sont si intimement visités et consolés par Dieu !

CHAPITRE XXXIV.

De la révélation de la virginité de la très-sainte Vierge.

Lorsque la Vierge fut rentrée chez elle, saint Joseph remarqua sa grossesse et ne put se l'expliquer. Mais, ne voulant pas la déshonorer, dit l'Évangéliste, il résolut de la renvoyer secrètement. Or, un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui révéla ce grand mystère. *Matth.*, I, 19, 20.

Considérez premièrement là-dessus la grandeur de l'épreuve à laquelle fut soumise la Vierge, en remarquant le trouble et l'affliction de son époux bien-aimé, et jugez par là de l'abandon dans lequel le Seigneur laisse quelquefois les siens, de la manière dont il les exerce et les éprouve par la douleur et la tribulation pour accroître leur perfection.

Considérez aussi la patience, la résignation avec lesquelles la Vierge supporta cette épreuve. Elle ne perdit point pour cela la

paix de sa conscience, ni ne révéla le secret de ce grand mystère, ni ne cessa d'espérer que le Seigneur prendrait son innocence en considération. Passant tout son temps en oraison, elle s'en remettait entièrement au Seigneur.

Pensez ensuite à la révélation faite à saint Joseph, pour que vous compreniez par là comment le Seigneur éprouve et récompense, mortifie et réjouit, précipite jusqu'au fond des abîmes et en retire; comment enfin se vérifie ce que dit l'Apôtre : « Le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent des maux par lesquels ils sont éprouvés. » II *Pet.*, II, 9.

Vous pouvez aussi considérer la joie de ce saint homme en reconnaissant l'innocence de celle dont il aimait tant la pureté, et aussi la joie de la Vierge en voyant d'un côté son saint époux recouvrer sa sérénité, et ses larmes changées en allégresse; de l'autre, en considérant la miséricorde de la divine Providence et la fidélité dont le Seigneur récompense ceux qui ne cessent d'espérer en lui. Comment ne pas être attendri par les larmes que l'époux dut répandre en demandant pardon à l'épouse de ses injurieux soupçons? par les regards d'admiration dont il la couvrait? par le respect et l'amour dont il l'entourait? par les larmes de la Vierge et les louanges qui s'exhalèrent de son âme vers Dieu pendant toute cette nuit?

CHAPITRE XXXV.

De la naissance du Fils de Dieu; troisième mystère joyeux du saint Rosaire.

En ce temps-là, dit l'Évangéliste, l'empereur César Auguste ordonna un dénombrement des habitants de toute la terre. C'est pourquoi la sainte Vierge se rendit de Nazareth à Bethléem pour obéir à cet édit. Pendant qu'elle était là, il arriva que le temps auquel elle devait enfanter s'accomplit, et elle enfanta son fils, et, l'ayant enveloppé de langes, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. *Luc*, II, 1, 3, 4, 6, 7.

Ici, vous pouvez considérer d'abord l'épreuve de ce voyage pour

la Vierge, les difficultés de la route pour une nature si délicate, par un si rude temps, et dans un pays dénué de tout. Cheminez en esprit dans ce saint pèlerinage, suivez ces pieuses traces, rendez-vous utile autant que possible à ces saints pèlerins; voyez comme pendant tout ce voyage ils s'entretiennent tantôt de Dieu, tantôt avec lui, triomphant ainsi du chemin par la prière et la conversation.

Jetez ensuite les yeux sur la très-sainte Vierge et admirez avec quel amour et quel respect elle devait embrasser ce saint enfant et l'adorer; avec quelle piété l'approcher de son sein pour le nourrir de son lait. Admirez les tressaillements de son cœur, les larmes de ses yeux en se voyant mère d'un tel Fils, possesseur d'un tel trésor, en se voyant enfanter sans douleur et sans perdre sa pureté virginale.

Admirez avec quelle piété et quel attendrissement elle allait le coucher dans cette crèche où vous trouverez de merveilleux exemples d'humilité, de pauvreté, de courage, de charité de la part du Fils de Dieu. Quelle humilité plus grande en effet que de naître dans une étable? Quelle pauvreté au-dessous de ces langes qui servirent à l'envelopper? Quelle plus terrible épreuve que d'être couché dans une crèche à un âge si tendre? Et quelle charité plus grande que de condescendre à souffrir tout cela pour nous lorsqu'on est le maître de la création? Et remarquez comment Dieu choisit tout ce qu'il y avait de plus humble pour nous enseigner que c'est ce qu'il y a de meilleur malgré l'opinion du monde.

Admirez aussi — en détournant vos regards de ces deux pures et resplendissantes lumières : la mère et l'enfant — admirez les saintes larmes et la joie incomparable de Joseph, les cantiques des anges et la piété des pasteurs. Et si vous voulez participer comme eux à cette fête, appliquez-vous à imiter leur simplicité, leur humilité, leur pauvreté, leur vigilance, et vous serez, comme eux, visité des anges et couronné de lumière.

Ne soyez point dissimulé, malicieux, ambitieux; contentez-vous des richesses de la simplicité, conformez-vous aux lois de la nature, et sans tarder, cet enfant, ami des simples et des petits, nous fera participer à ces mystères.

Admirez, en dernier lieu, comment la très-sainte Vierge con-

servait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur, — au dire de l'Évangéliste — *Luc.*, II, 19, pour que vous appréciiez ainsi combien est élevée et divine la contemplation de la vie du Christ, puisque celle qui fut le modèle achevé de toute perfection et de toute contemplation ne pouvait jamais s'en rassasier.

CHAPITRE XXXVI.

De la Circoncision du Seigneur.

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, dit l'Évangéliste, il fut nommé Jésus; c'était là le nom que l'Ange avait annoncé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. *Luc.*, II, 21.

Touchant ce mystère, vous pouvez considérer, en premier lieu, la douleur de cette chair si tendre et si délicate à cette nouvelle épreuve, si terrible, — surtout le troisième jour, — qu'il arrivait qu'on en mourût. Vous jugerez par là de ce que vous devez à ce Seigneur qui commença de si bonne heure à souffrir de si cruelles douleurs, et à faire pénitence pour les folies et les turpitudes de vos péchés. Considérez les larmes qu'il versa le jour de sa naissance, le sang qu'il répandit au huitième jour, pour que vous voyiez bien que la charité du Christ ne se lasse point, quoique l'homme réclame de lui des sacrifices de plus en plus grands.

Considérez aussi la douleur et les larmes de saint Joseph qui aimait si tendrement l'enfant, — et fut néanmoins l'instrument de cette circoncision. — Considérez surtout les larmes et la douleur de sa très-sainte Mère qui l'aimait par-dessus tout. Voyez avec quel soin, quel empressement elle berce l'enfant pour apaiser ses cris, — car Jésus, quoique véritablement Dieu, pleurait comme un enfant, — avec quel respect elle recueille ces saintes reliques, et ce précieux sang dont elle connaissait si bien le prix.

Considérez aussi le retard que met le Fils de Dieu à prêcher, et son empressement au contraire à souffrir; puisqu'il ne commence sa vie de prédication qu'à trente ans, et qu'au huitième jour de sa naissance il souffre la circoncision et devient rédempteur dès ce

moment. Considérez comment cet époux du sang commence dès lors à répandre son sang pour l'Église, son épouse; comment ce second Adam, sorti du paradis des entrailles virginales, commence déjà à connaître le bien et le mal, et comment ce riche acheteur et rédempteur de la race humaine, donne le signal de son futur paiement par les gouttes de sang répandues en gage de tout celui qu'il doit répandre. Vous reconnaîtrez par là les désirs qui l'amenaient en venant au monde, puisqu'aussitôt après son arrivée il fait présent à l'homme de ce précieux trésor. Adorez donc, ô mon âme, adorez et révérez cette goutte de sang qui renferme tout le prix de notre salut, et qui suffirait pour notre rédemption si la miséricorde surabondante de Dieu ne voulait satisfaire surabondamment pour nos péchés.

Remarquez aussi ce nom de Jésus, – qui veut dire Sauveur, — afin que si le caractère du péché vous épouvante, ce nom de Sauveur, si plein de douceur et d'efficacité, vous relève et vous encourage. Adorez donc, ô mon âme, embrassez, baisez ce nom divin, plus doux que le miel, plus onctueux que l'huile, plus souverain que le baume, et plus puissant que toutes les forces du monde. C'est le nom que désiraient les patriarches, après lequel les prophètes soupiraient, que répétaient et chantaient les psalmistes et toutes les générations de l'univers; le nom que les anges adorent, qui fait trembler les démons et fuir tous les pouvoirs hostiles; le nom à l'invocation duquel les pécheurs sont sauvés.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Adoration des Mages.

Une des merveilles qui éclatèrent à la naissance du Sauveur, fut l'apparition d'une nouvelle étoile du côté de l'Orient, qui signifiait la nouvelle lumière venue au monde pour éclairer ceux qui vivaient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Or, il s'y trouva de grands sages qui, par une faveur spéciale du Saint-Esprit, ayant reconnu ce que signifiait cette étoile, partirent aussitôt pour adorer le Seigneur. Arrivés à Jérusalem, ils s'informent

du lieu de sa naissance, et aussitôt qu'ils l'apprennent, guidés par l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, ils arrivent aux portes de Bethléem où ils trouvent l'enfant dans les bras de sa mère; et se prosternant ils l'adorèrent et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Considérez d'abord ici la bonté et la charité ineffables du Seigneur qui, à peine arrivé au monde, lui communique déjà sa lumière et ses trésors en appelant à lui par son étoile les hommes des extrémités de l'univers; pour vous faire bien comprendre qu'il ne fuira pas ceux qui le chercheront, après avoir cherché ceux qui le fuyaient.

Vous pouvez considérer aussi la piété, la foi, l'offrande de ces saints rois, et le mystère attaché à cette offrande : leur piété, qui apparaît dans les difficultés, les périls et la longueur de la route qu'ils avaient à parcourir pour aller adorer ce Seigneur et jouir de sa présence; et qui doit vous faire condamner votre paresse, en voyant pour combien peu vous négligez de jouir du même bienfait, lorsque vous ne fréquentez point les églises et les sacrements. Leur foi, qui résulte de l'humilité et du respect avec lesquels ils adorèrent comme roi et comme Dieu, celui qui était si pauvrement couché et entouré : en effet, si la foi du bon larron qui reconnut Jésus sur la croix fut grande, elle ne fut pas moindre, celle de ces saints rois, pour reconnaître et adorer la divinité souveraine dans une si grande humilité. Quant à l'offrande dont ils accompagnèrent cette foi et cette piété, elle nous enseigne que nous devons fortifier la nôtre d'œuvres dignes d'une telle foi; car la foi n'a de vie que par les œuvres.

En considérant plus profondément le mystère de cette offrande, nous verrons qu'elle renferme la somme et le complément de toute la justice chrétienne; car cette justice comprend trois choses qui consistent dans nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes. Or, celui qui offre ces trois dons spirituellement, remplit les trois obligations; car il offre l'encens de la dévotion pour Dieu, la myrrhe de la mortification pour lui-même, et l'or de la charité pour le prochain.

L'homme accomplit le premier devoir en enflammant et en éle-

vant continuellement son esprit vers Dieu par la prière. Le second, en réformant toutes les parties et les forces de son corps et de son âme, en châtiant sa chair, en mortifiant ses passions, en mettant un frein à sa langue et une règle à son imagination; et le troisième en secourant son prochain avec charité, en supportant ses fautes avec patience, en le traitant avec douceur et bienveillance. De sorte que celui qui veut être un parfait chrétien doit posséder trois cœurs en un seul : un cœur très-dévotieux, très-humble et très-ardent pour Dieu; un cœur très-rigide et très-vigilant pour lui-même, et un cœur très-bienfaisant, très-patient et très-doux pour son prochain. Heureux celui qui adore la Trinité dans l'unité et qui possède ces trois cœurs en un seul.

Enfin vous pouvez considérer la joie de la sainte Vierge en voyant la piété et la foi de ces saints hommes, et, en élevant ses regards aux espérances données par ces prémices, en voyant ce nouveau témoignage de la gloire de son Fils, ajouté à ceux qui avaient précédé, tels que la filiation sans paternité, la virginité unie à la maternité, l'enfantement sans douleur, les cantiques des anges, l'adoration des pasteurs, à laquelle s'ajoutait l'offrande des rois venus de l'extrémité du monde. Quelle ne dut pas être la joie de son âme? Quelles les larmes de ses yeux? les ardeurs et les tressaillements de son cœur si pur?

CHAPITRE XXXVIII.

De la Purification de la très-sainte Vierge; quatrième mystère joyeux du saint Rosaire.

Lorsque le temps de la purification de Marie fut accompli, selon la loi de Moïse qui prescrivait à la femme cette purification au bout des quarante jours qui suivaient son enfantement, *Levit.*, XXII, la Vierge, dit l'Évangéliste, alla à Jérusalem pour offrir le saint enfant dans le Temple, où il fut reçu entre les bras du saint vieillard Siméon qui soupirait depuis si longtemps après ce jour, et où il fut aussi reconnu et adoré par la sainte veuve Anne qui survint en ce même instant. *Luc.*, II, 22, 25, 28, 36, 38. Vous pouvez considérer, premièrement, la profonde humilité de cette Vierge qui,

bien qu'elle fût demeurée dans cet enfantement plus pure que les étoiles du ciel, ne dédaigna pas de se soumettre à la loi de la purification et d'offrir un sacrifice qui regardait les femmes impures. Vous verrez ainsi la différence des voies que suivaient la mère et le Fils et que nous suivons. Nous voulons être pécheurs et ne pas le paraître; tandis que le Christ et sa mère ne veulent pas l'être et ne dédaignent pourtant pas de le paraître; car il est dit du Fils qu'au huitième jour de sa naissance il se soumit à la circoncision, — qui était l'épreuve des pécheurs, — et de la mère, qu'au bout de quarante jours elle accomplit la loi de la purification qui était l'épreuve par laquelle devaient passer les femmes impures. *Luc.*, II, 21, 22.

Considérez aussi l'étendue de la joie que ce saint vieillard Siméon ressentit à la vue et en présence de l'enfant, et qui surpasse toute expression. Car lorsque ce saint homme, — si plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, si désireux de voir avant de mourir celui après lequel soupiraient tous les patriarches et qui devait apporter avec lui le salut et la rédemption de tous les hommes, — lorsqu'il l'aperçut et qu'il le prit dans ses bras, et qu'il comprit, par la révélation de l'Esprit-Saint, que dans ce faible corps reposait toute la majesté de Dieu, et qu'il vit une telle mère avec un tel Fils, que n'éprouva pas son cœur soudainement éclairé par ces divines clartés, et la connaissance de si admirables merveilles? Quelles paroles! quels sentiments! quelles larmes! quelle émotion sur son visage! quelle piété dans ce suave cantique qui résume tout l'Évangile! O Seigneur, combien sont heureux ceux qui vous aiment et vous servent; et que leurs soins sont bien placés, puisqu'avant de recevoir la récompense dernière, ils sont si généreusement rétribués dès cette vie!

Après avoir ainsi considéré le cœur de ce saint vieillard, appliquez-vous à considérer et à comprendre celui de la très-sainte Vierge, et vous verrez combien il fut rempli de joie et d'admiration par les grandes et merveilleuses choses que le saint homme disait de l'enfant, mais aussi combien il fut navré de douleur en entendant les tristes choses qu'il prophétisa sur lui. Pourquoi donc, Seigneur, avez-vous voulu découvrir sitôt à votre inno-

cente épouse une si terrible nouvelle, et lui percer l'âme pour toute sa vie? Pourquoi ne pas ensevelir ce mystère dans le silence jusqu'au temps destiné à son martyre? Pourquoi, Seigneur, votre cœur miséricordieux ne s'est-il pas contenté qu'elle fût vierge, mais a voulu aussi en faire une martyre? Pourquoi affliger ainsi celle que vous aimez tant? celle qui vous a toujours servi si fidèlement? celle qui ne démérita jamais de vous? Ah! je comprends, Seigneur, c'est par amour que vous l'éprouvez ainsi, c'est pour ne pas la frustrer du mérite de la patience, de la gloire du martyre, de la pratique de la vertu, de l'imitation du Christ, de la récompense des épreuves, qui, plus elles sont grandes, plus elles méritent la couronne. Que personne donc ne diffame la douleur, que personne n'ait horreur de la croix, que personne ne se tienne pour disgràcié de Dieu parce qu'il lui envoie des tribulations; car la plus aimée et la plus favorisée de toutes les créatures fut la plus frappée et la plus affligée.

CHAPITRE XXXIX.

De la fuite en Egypte.

Lorsque les saints rois Mages s'en furent retournés en leur pays par un autre chemin, — selon l'avertissement de l'Ange, — *Matth.*, II, 12, Hérode voyant ses espérances trompées — car il ne recevait pas de nouvelles certaines de l'enfant — résolut de tuer tous les enfants de Bethléem, pour que celui qu'il désirait tant de faire périr ne lui échappât point. Alors un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit de prendre l'enfant et sa mère et de fuir en Égypte, parce qu'Hérode devait chercher l'enfant pour le faire mourir. Et Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Égypte où il demeura pendant sept ans, jusqu'à la mort d'Hérode, après laquelle Joseph fut averti par le même ange de retourner dans le pays d'Israël, parce que ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie étaient morts. *Matth.*, II, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 21.

Vous pouvez considérer ici d'abord le tressaillement de la Vierge

à cette nouvelle, — qu'un roi aussi puissant qu'Hérode était à la recherche de son Fils bien-aimé pour le faire périr, — la rapidité avec laquelle elle dut se lever et abandonner sa pauvre demeure pour mettre en sûreté son précieux trésor; les larmes de compassion dont elle baigna pendant sa fuite douloureuse le visage de l'enfant que, mère-vierge, elle portait dans ses bras, en reconnaissant déjà l'accomplissement des terribles prophéties du saint vieillard Siméon au sujet des persécutions et des tourments que le Seigneur devait endurer.

Considérez aussi la vie et les douleurs de la très-sainte Vierge pendant les sept années passées sur la terre des Gentils, où elle voyait adorer des pierres et du bois à la place du vrai Dieu, et où elle trouva si peu de soulagement à toutes ses peines et à tous ses besoins, au milieu de païens, elle étrangère et pauvre, si pauvre qu'à la place d'un agneau, elle ne put offrir, le jour de sa purification, que deux tourterelles ou deux petits de colombe, ce qui était l'offrande du pauvre. *Luc,* II, 24.

Considérez en même temps combien tôt le Seigneur commença à souffrir l'exil, les persécutions et les contradictions du monde; pour que nous puissions comprendre par là, nous qui sommes ses membres et qui participons de son esprit, que nous ne devons pas moins attendre de ce monde que ce qu'il en a obtenu, et que si le Christ trouva, après sa naissance, un Hérode pour le poursuivre, nous ne devons pas manquer d'en rencontrer plusieurs, lorsqu'il naît spirituellement en nos âmes, pour l'y poursuivre et essayer de l'y tuer, afin de l'empêcher de vivre en nous.

CHAPITRE XL.

De l'enfant Jésus perdu et retrouvé dans le Temple; cinquième mystère joyeux du saint Rosaire.

Lorsque l'enfant eut atteint sa douzième année, son père et sa mère allèrent à Jérusalem — selon qu'ils avaient coutume au temps de la fête — et l'enfant Jésus demeura dans le temple sans qu'ils s'en aperçussent. Ils le cherchèrent avec une douleur de plus en

plus croissante, et au bout de trois jours finirent par le trouver dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient, étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. *Luc*, II, 42, 43, 46, 47.

Vous pouvez considérer ici, premièrement la douleur de la très-sainte Vierge pendant ces trois jours qu'elle demeura séparée d'un si grand et si incomparable trésor qu'elle croyait perdu; le soin, l'empressement qu'elle mit à le chercher partout, les larmes qu'elle versa, la dévotion et l'humilité avec lesquelles elle devait supplier Dieu de lui rendre ce trésor, et son obéissance à se résoudre, d'un autre côté, à faire le sacrifice de son bien-aimé Isaac et d'elle-même au Seigneur de tous les deux.

Vous pouvez considérer ensuite sa joie et ses transports lorsqu'après ces trois jours de si grande douleur elle le retrouva objet de tant d'admiration. Combien furent tendres ses embrassements! Que de larmes ne répandit-elle pas! larmes de tristesse et de joie confondues! Larmes de tristesse pour l'avoir perdu; de joie pour l'avoir retrouvé comme elle le retrouva. Par là vous reconnaîtrez que la consolation et l'affliction des serviteurs de Dieu ne sont point continuelles en ce monde, car si le Seigneur les éprouve lorsqu'il faut, il les console aussi lorsqu'il faut et à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré son cœur. *Psalm.*, XCIII, 19.

Apprenez aussi par là à ne pas vous décourager lorsqu'il vous arrivera de perdre de vue le Seigneur, — je veux parler de la joie et de la consolation spirituelles qui nous viennent de lui, — car la très-sainte Vierge le perdit aussi sans qu'il y eût de sa faute, et par le seul effet de la volonté et de la disposition divine. Qu'elle nous enseigne à nous résigner dans le Seigneur, lorsque vous le perdrez de cette manière, et à souffrir le martyre pendant tout le temps qu'il lui sera agréable de demeurer loin de vous, à ne point vous décourager dans cet état, mais au contraire à redoubler d'activité et à rechercher avec plus de soin ce que vous avez perdu, comme fit la Vierge qui perdit son trésor pour notre consolation, le chercha pour notre exemple et le trouva pour notre confiance. En effet, c'est pour nous donner tous ces sujets de vertus que le

Seigneur s'absente de nous. Il nous quitte pour nous humilier; il revient pour nous consoler et il se retarde pour nous éprouver, nous purifier, nous enflammer et nous faire connaître ce que nous sommes.

Considérez enfin la soumission et l'obéissance du Seigneur envers ses parents, — ce dont l'Évangéliste fait mention, — *Luc*, II, 51; afin qu'étonné d'une telle soumission et confondu de votre orgueil, vous appreniez ainsi à vous soumettre et à obéir, non-seulement à vos égaux et à ceux qui sont au-dessus de vous, mais aussi à vos inférieurs, pour imiter le Seigneur. Et remarquez comment, à partir de ce moment jusqu'à l'âge de trente ans, il n'écrivit point, ne prêcha point et n'opéra aucun miracle, se contentant de nous enseigner par son silence, et en cela il fit beaucoup, en nous apprenant à nous taire jusqu'au temps marqué pour la prédication. Remarquez, disons-nous, comment ce Seigneur qui est le maître de la parole, le fut aussi du silence qui ne nous est pas moins nécessaire.

CHAPITRE XLI.

Du baptême de Notre-Seigneur.

La trentième année du Sauveur étant accomplie, il alla aux rives du Jourdain trouver Jean pour être baptisé par lui, à la suite des publicains et des pécheurs. *Matth.*, IV, 13.

Avec quelle humilité et quelle douceur le Seigneur des anges s'unit-il aux derniers pécheurs pour recevoir la guérison et le baptême du péché? O beauté du ciel, ô source de pureté et de vie, qu'y a-t-il de commun entre vous et la piscine des impuretés? Quoi de commun entre vous et le remède des péchés, vous qui avez été conçu sans péché? Il ne fallait sans doute pas que tant d'humilité passât sans recevoir le témoignage de quelque grande gloire; car il appartient au Seigneur d'humilier les superbes et de glorifier les humbles. C'est ce qui arriva en cette circonstance : les cieux s'ouvrirent et le Saint-Esprit en descendit sous la forme d'une colombe, et la sublime voix du Père fit entendre ces paroles :

« Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que j'ai mis toute mon affection; c'est vous que l'on doit écouter. » *Luc,* III, 22, 23. C'est ce qui arriva aussi dans toutes les circonstances de la vie du Seigneur, où il fut d'autant plus glorifié de Dieu qu'il s'humilia davantage. Lorsqu'il est circoncis comme un pécheur, il reçoit le nom de Jésus qui signifie sauveur des pécheurs. Il meurt sur la croix entre des voleurs, et les cieux s'obscurcissent, la terre tremble, les pierres se fendent, les morts ressuscitent, le monde est ébranlé dans ses fondements. De même, dans ce mystère, d'un côté il est baptisé comme un pécheur confondu dans la foule des pécheurs; mais de l'autre voilà qu'il est proclamé Fils de Dieu, pour que tous ceux qui sont ses membres, voient bien par là qu'ils ne s'humilieront jamais par amour pour Dieu, sans être glorifiés et honorés par Dieu.

CHAPITRE XLII.

Du jeûne et de la tentation du Seigneur.

Lorsque le Seigneur eut reçu le baptême, il fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert où, pendant quarante jours, il jeûna, pria et fut tenté plusieurs fois par le démon, *Matth.,* IV, 1, 2, tout cela à notre intention et pour notre bien : la solitude pour notre édification, la prière pour notre guérison, le jeûne pour la satisfaction de nos péchés, la lutte avec l'ennemi pour le terrasser et l'affaiblir. Accompagnez, ô mon frère, le Seigneur dans ces épreuves et ces exercices entrepris pour vous; car il s'agit de vos intérêts et de vos dettes. Imitez le Seigneur en tout ce que vous pourrez; priez avec lui, demeurez avec lui dans la solitude, joignez vos épreuves et vos exercices à ses exercices et à ses épreuves, pour que de cette manière ils soient plus agréables à Dieu.

CHAPITRE XLIII.

De la Transfiguration du Seigneur.

De cette solitude le Seigneur se dirige vers une autre solitude, de cette montagne à une autre montagne, c'est-à-dire de la mon-

tagne de la pénitence à la montagne de la gloire, de la montagne du jeûne et de la prière à la montagne de la Transfiguration, — l'une conduit à l'autre, — où vous verrez le Seigneur transfiguré devant ses trois disciples bien-aimés, brillant comme le soleil, les vêtements blancs comme la neige. *Matth.*, XVII, 2. Vous y reconnaîtrez la voix du Père venant du ciel, et dans la nuée le Saint-Esprit, — qui tempère par sa grâce les ardeurs de notre concupiscence. — Vous apercevrez au milieu de cette gloire Moïse et Élie s'entretenant avec le Seigneur des douleurs et des tourments de sa passion.

Écoutez aussi la voix de Pierre disant, — sans se rendre compte de ce qu'il dit : — « Seigneur, nous sommes bien ici. Faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » *Matth.*, XVII, 4. Vous comprendrez par cette œuvre merveilleuse, que la vie des justes, sur cette terre d'exil, n'est pas tout entière dans la croix et les tourments; parce que ce Seigneur et Père compatissant, en prend soin et sait, lorsqu'il le faut, les consoler, les visiter et leur faire goûter quelquefois, dès cette vie, les prémices de la gloire future, pour qu'ils ne succombent pas au découragement et au poids du jour, et qu'ils aient la force de supporter les épreuves qui leur restent. Et saint Pierre nous laisse entendre combien grandes sont ces délices; car il était si transporté et si hors de lui en ce moment, qu'il ne savait plus ce qu'il disait et ne se souvenait plus de rien d'humain, et qu'il ne voulait plus quitter ce lieu, ni cesser de boire à cette source délicieuse.

Considérez aussi que, — comme dit saint Luc, — le Seigneur fut aussi transfiguré pendant qu'il était en prière, *Luc.*, IX, 29, pour que vous compreniez que c'est dans la prière que les âmes dévotes ont souvent coutume de se transfigurer spirituellement; car c'est là qu'elles reçoivent un nouvel esprit, une nouvelle lumière, une nouvelle force, une nouvelle pureté de vie, enfin un cœur si courageux et si transformé qu'il ne paraît plus le même après avoir été ainsi transfiguré par le Seigneur.

Considérez aussi ce dont il s'agit dans ces grandes faveurs qui rappellent ces terribles épreuves qui se préparent à Jérusalem. Comprenez par là la fin à laquelle Notre-Seigneur destine ces ré-

compenses signalées, et les résolutions et les pensées qui doivent animer un serviteur de Dieu en de pareilles circonstances. Ses résolutions et ses désirs doivent être de souffrir et de donner sa vie pour celui qui a été si bon, et mérite qu'on fasse tout cela et bien plus encore. De telle sorte que, lorsque Dieu communique à l'homme ses faveurs, celui-ci doit songer aux souffrances qu'il va endurer pour lui.

CHAPITRE XLIV.

De la prédication du Christ et de ses miracles.

Après cela, considérez comment le Seigneur, arrivé à l'âge de la perfection, commença à prêcher et à sauver les âmes. *Matth.*, IV, 17. Ce qui nous fournit matière à apprécier le zèle qu'il déployait pour la gloire de Dieu et le désir qui l'animait pour le salut des hommes, lorsqu'il allait enseignant de ville en ville, de bourgade en bourgade, tantôt en Judée, tantôt en Galilée, tantôt en Samarie, répandant ses bienfaits avec sa parole, guérissant les malades, chassant les démons, instruisant les ignorants, accueillant les pécheurs et leur pardonnant. Admirez la charité avec laquelle ce bon pasteur parcourait les montagnes et les vallées, à la recherche de la brebis égarée, et la ramenait sur ses épaules au bercail; supportant les épreuves, les privations, le froid, le chaud, les persécutions, les contradictions et les calomnies des Pharisiens, prêchant le jour, priant la nuit, et traitant toujours les affaires de notre salut comme un véritable Père, comme notre pasteur, notre sauveur et notre rédempteur.

Admirez aussi avec quelle bonté il parlait aux pécheurs, entrait dans leurs maisons, mangeait avec eux, pour les attirer à lui par le charme de ses discours et les guérir par l'efficacité de ses enseignements. Témoins Matthieu le publicain, *Matth.*, IX, 9; Zachée, chef des publicains, *Luc*, XIX, 5; cette pécheresse publique qu'il reçut à ses pieds, *Luc*, VII, 38; et la femme adultère à laquelle il pardonna avec tant de bonté, *Joan.*, VIII, 11. O mon âme, suivez ce Seigneur avec Matthieu, recevez-le dans la demeure de votre âme avec Zachée, lavez ses pieds avec vos larmes, à l'exemple de

Magdeleine, pour mériter avec elle d'entendre ces paroles du Seigneur : « Vos péchés vous sont pardonnés. »

CHAPITRE XLV.

De l'entrée à Jérusalem le jour des Rameaux.

L'œuvre de la prédication évangélique étant terminée, et le moment du sacrifice de la passion approchant, l'Agneau sans tache voulut se rendre au lieu de l'immolation où devait s'accomplir le rachat du genre humain. Et pour que l'on vît avec quel amour et quelle joie il allait boire pour nous ce calice, il voulut être reçu, en ce jour, avec une grande solennité par les acclamations et les félicitations de tout le peuple, accourant au devant de lui avec des branches d'olivier et de palmier, et jetant ses vètements sur son passage, en s'écriant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, hosanna, salut et gloire lui soit au plus haut des cieux. » *Matth.*, XXI, 9. Joignez donc, ô mon frère, votre voix à ces voix, vos louanges à ces louanges ; rendez grâces au Seigneur pour l'immense bienfait qu'il vous accorde, et pour l'amour qu'il vous y témoigne. Car si vous lui devez beaucoup pour avoir tant souffert pour vous, vous lui devez plus encore pour l'amour qu'il a souffert; et si grands qu'aient été les tourments de sa passion, son amour a été encore plus grand, il a plus aimé que souffert, et, s'il l'eût fallu, il aurait souffert plus encore. Allez donc sur le chemin recevoir ce noble triomphateur, et recevez-le avec des chants d'allégresse ; offrez-lui des rameaux d'olivier et de palmier; tendez vos vêtements sur son passage; célébrez, vous aussi, son entrée triomphale.

Les chants d'allégresse représentent la prière et l'action de grâces; les branches d'olivier signifient les œuvres de miséricorde; celles de palmier, la mortification et le triomphe sur ses passions; les vètements étendus à terre, c'est le châtiment que nous devons imposer à notre chair. Persévérez donc dans la prière pour glorifier Dieu; soyez miséricordieux envers le prochain, mortifiez

vos passions et châtiez votre chair. De cette manière vous recevrez dignement le Fils de Dieu.

Vous avez là aussi un grand motif pour mépriser la gloire du monde à laquelle les hommes se sacrifient d'une manière si déplorable. Voulez-vous avoir une idée de ce que vaut cette gloire? Jetez les yeux sur les honneurs rendus à ce Seigneur, et vous verrez que ceux qui viennent de le recevoir avec tant d'enthousiasme, d'ici à cinq jours, lui préféreront Barrabas, demanderont sa mort et vociféreront contre lui : « Qu'il soit crucifié. » *Joan.*, XIX, 15. Vous verrez que ceux qui le proclamaient Fils de David, — c'est-à-dire Saint des saints, — le tiendront demain pour le pire des hommes et pour plus indigne que Barrabas. Quel exemple plus manifeste pour nous faire apprécier la gloire du monde et estimer les témoignages et les jugements des hommes? Rien de plus inconstant, de plus bizarre, de plus aveugle, de plus déloyal, de plus divers que ces jugements et ces témoignages? Aujourd'hui le monde dit oui, demain il dira non; il glorifie aujourd'hui, demain il blasphémera; aujourd'hui il vous élève au-dessus des nues, demain il vous précipitera au fond des abîmes ! Aujourd'hui il dit que vous êtes le fils de David, il dira demain que vous êtes au-dessous de Barrabas. Tel est le jugement de cette bête à plusieurs têtes, de ce monstre trompeur qui n'a ni foi, ni loyauté, ni franchise pour autrui, et ne reconnaît qu'en soi la vertu et le courage.

Il ne reconnaît de bon que celui qui est prodigue envers lui, fût-il païen, et de mauvais que celui qui le traite selon son mérite, fît-il des miracles. Car il n'a d'autres poids pour la vertu que son propre intérêt. Que dirai-je de ses mensonges et de ses fourberies? A quelle parole demeurera-t-il fidèle? A quelle promesse? A quelle amitié? Qui peut se vanter de la durée de ses présents? A qui vendit-il jamais un vin qui ne fût mélangé de mille drogues? Sa seule fidélité est de n'être fidèle à personne. C'est ce faux Judas qui, en embrassant ses amis, les livre à la mort. *Matth.*, XXVI, 48. C'est ce traître Joab qui, en donnant un baiser à celui qu'il appelait son ami, lui passa son épée au travers du corps. II *Reg.*, III, 27. Il publie du vin et vend du vinaigre; il annonce la paix

et prépare la guerre en secret. Difficile à conserver, plus difficile à obtenir; dangereux à posséder, non moins à abandonner.

O monde pervers et trompeur, faux ami, véritable ennemi, flatteur public, traître caché, dont la douceur recèle l'amertume, à la figure affable, aux mains cruelles, avare de ses présents, prodigue de sa perversité, payant de mine mais vide au dedans, et portant l'épine sous la fleur!

CHAPITRE XLVI.

Préambule sur la Passion du Seigneur.

Tous les Docteurs affirment que les douleurs et les tourments soufferts par le Fils de Dieu surpassent tout ce qui a jamais été souffert. *D. Thom.*, III part., quæst. XLVI, 6. Si vous voulez en connaître les causes, elles sont innombrables; mais la principale se trouve dans l'immensité de la charité et l'étendue de notre infirmité, car il n'appartenait qu'à la grandeur de sa charité de nous racheter d'une manière aussi complète et aussi victorieuse, elle seule pouvait satisfaire à l'extrémité de nos besoins, tant l'homme était demeuré incapable de bien par le péché, incapable surtout d'amour, de respect et d'espérance envers Dieu; non moins incapable d'humilité, de chasteté, de patience, d'obéissance, de mansuétude, d'esprit de charité, d'austérité et de force d'âme pour triompher de lui-même, enfin des vertus nécessaires aux épreuves et aux exercices du chrétien. Comment en eût-il été autrement lorsqu'il avait été si refroidi envers Dieu par son amour pour lui-même?

Or il fallait que ce Seigneur, venant remédier à tous ces maux, songeât à ces deux principaux, et transformât notre cœur de telle sorte qu'il brûlât pour l'amour qui s'était refroidi et se refroidît pour celui qui était si brûlant.

C'est ce qu'a fait notre sauveur et réformateur, non-seulement en méritant pour nous et en nous envoyant le Saint-Esprit, afin de déposer en nous cette excellente et merveilleuse transformation, mais encore en nous laissant dans sa vie, et bien plus dans

sa mort, les plus efficaces et les plus puissants éléments pour toutes ces vertus. C'est pourquoi nous allons proposer les principaux passages et les principaux mystères de sa sainte Passion, où l'homme trouvera de si grands stimulants d'un côté pour aimer, craindre Dieu et espérer en lui ; de l'autre pour pratiquer les vertus contraires aux instincts de notre chair comme l'humilité, la patience, l'obéissance et toutes les autres, qu'il ne pourra se défendre d'étonnement en ne voyant pas le monde brûler d'amour pour un tel Dieu, et désirer de souffrir mille martyres pour un tel Seigneur.

CHAPITRE XLVII.

De la Cène du Seigneur et du lavement des pieds.

Parmi les œuvres mémorables de notre Sauveur en ce monde, l'une des plus dignes d'éternelle mémoire, est assurément cette dernière cène qu'il fit avec ses disciples, et où fut non-seulement mangé cet agneau figuratif prescrit par la loi, mais aussi cet Agneau sans tache dont celui de la loi n'était que la figure. Ce qui éclate avant tout dans ce repos, c'est la merveilleuse aménité avec laquelle le Christ consentit à s'asseoir, à la même table, avec cette pauvre compagnie de pêcheurs, et le traître qui devait le livrer. C'est l'humilité sans pareille de ce Roi de gloire, lorsque, s'étant levé de table, il s'entoura d'un linge à la façon des serviteurs, versa de l'eau dans un bassin, et, les genoux en terre, se mit à laver les pieds de ses disciples sans en excepter Judas qui l'avait vendu. Mais ce qui éclate bien plus encore, c'est la libéralité et la magnificence sans bornes de ce Seigneur, lorsqu'il donna à ses premiers prêtres, — et à toute son Église en eux, — son sacré corps à manger et son sang à boire, pour que ce corps, qui allait être immolé et devenir le prix inestimable du monde, fût notre perpétuel viatique et notre soutien, et aussi notre sacrifice de chaque jour.

Qui pourrait dire les effets et les vertus de cet admirable sacrement ? Par lui l'âme s'unit à son époux d'une manière merveil-

leuse; par lui s'éclaire l'entendement, la mémoire s'anime, la volonté se fortifie, le goût intérieur se délecte, la piété s'accroît, les entrailles s'attendrissent, la source des larmes se féconde, les passions s'apaisent, les bons désirs se réveillent, notre faiblesse se fortifie, et nous pouvons gravir la montagne de Dieu.

O merveilleux sacrement, que dirai-je de vous? Comment pourrai-je assez vous louer? Vous êtes la vie de nos âmes, le remède de nos blessures; vous êtes le soulagement de nos épreuves, le mémorial de Jésus-Christ, le témoignage de son amour, la précieuse promesse de son testament, le compagnon de notre pérégrination, la joie de notre exil, le flambeau qui communique les divines ardeurs, le gage et le trésor de la vie chrétienne. Quelle langue pourrait dignement raconter les splendeurs de ce sacrement? Qui pourrait payer un tel bienfait? Qui ne se fondrait en larmes en se sentant uni corporellement à Dieu? Les expressions manquent et la raison s'égare en considérant les vertus de ce souverain mystère; mais jamais l'usage ni le souvenir ne doit s'en affaiblir en nous.

CHAPITRE XLVIII.

De la prière au jardin des Oliviers; premier mystère douloureux du saint Rosaire.

Lorsque la cène fut achevée et que le Sauveur eut réglé les mystères de notre salut, il donna accès à toutes les angoisses et à toutes les douleurs de sa Passion, il leur permit à toutes de venir assaillir son cœur compatissant, parce qu'il fut crucifié et torturé dans son âme avant de l'être dans sa chair. Aussi les évangélistes nous apprennent qu'ayant pris avec lui trois de ses disciples, les plus aimés, il commença à s'attrister et à être dans une grande affliction, et qu'alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi; » et que s'en allant un peu plus loin il se mit à prier, pour nous enseigner à recourir à cette ancre toutes les fois que nous serons assiégés par la tribulation. Or, il priait pour la troisième fois, lorsqu'il fut saisi d'une

tristesse si profonde que son âme entra dans une véritable agonie, et que son corps ruissela d'une sueur de sang qui mouilla la terre. C'est alors qu'il prononça ces paroles : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi. » *Matth.*, XXVI, 37, 38, 39; *Marc*, XIV, 33, 34, 35, 36; *Luc*, XXII, 42, 64.

Considérez donc le Seigneur dans cette douloureuse station et reconnaissez comment, en se représentant alors tous les tourments de sa Passion, et les horribles douleurs qui se préparaient pour le plus délicat de tous les corps; comment en se mettant en présence de tous les péchés du monde, pour lesquels il souffrait, et l'ingratitude de tant d'âmes qui ne devaient ni reconnaître son bienfait, ni mettre à profit un remède si salutaire et si coûteux, comment, disons-nous, son cœur fut si déchiré et ses sens si troublés, que toutes les forces et les éléments de son corps se désorganisèrent; sa chair s'ouvrit de tous côtés, et il s'en échappa une sueur de sang qui ruissela jusqu'à terre. Or, si tel était l'état de la chair, qui souffrait ces douleurs par contre-coup, quel ne devait pas être celui de l'âme qui les endurait directement? Prenons-en pour témoins ces précieuses gouttes de sang qui couraient sur son corps sacré; car une si étrange sueur, inouïe jusque-là, atteste évidemment que ce fut une douleur incomparable. O mon Sauveur et mon Rédempteur, pourquoi avez-vous éprouvé une telle angoisse et une telle affliction, vous qui vous êtes offert si volontairement à boire pour nous le calice de la Passion? Vous l'avez fait, Seigneur, pour nous fortifier dans la foi, en nous montrant réunies en vous tant de marques de notre humanité; pour nous fortifier dans l'espérance par cette suite de craintes et de douleurs, et nous enflammer par votre amour en souffrant pour nous d'aussi horribles tourments.

CHAPITRE XLIX.

De l'arrestation du Sauveur et de sa présentation aux princes des prêtres.

Il est facile de reconnaître avec quel empressement et quelle bonne volonté le Sauveur s'est offert pour nous au sacrifice de la

Passion, en voyant de quelle manière il s'avança de lui-même au-devant de ceux qui venaient le saisir, bien qu'ils fussent armés de lanternes, de haches et de lances. *Joan.*, XVIII, 3. Et pour que la présomption humaine reconnût que rien ne pouvait contre la toute-puissance divine; avant d'être saisi il terrassa d'une seule parole ces légions infernales qui, malgré cela, s'obstinant dans leur aveuglement et dans leur malice, ne voulurent point ouvrir leurs yeux ni reconnaître leur témérité. Et cependant cet Agneau compatissant ne tarit point les sources de sa miséricorde; ce suave rayon de miel ne cessa pas de couler; car le Sauveur remit au serviteur l'oreille que saint Pierre lui avait coupée, et il retint la juste vengeance qu'il aurait pu tirer en ce moment de ses ennemis. Maudite soit cette fureur obstinée qui ne fut point touchée d'un si grand miracle, ou apaisée par un si grand bienfait!

Mais qui pourrait s'empêcher de gémir au récit de la manière dont ces cruels bourreaux portèrent leurs mains sacriléges sur cet Agneau de mansuétude et l'attachèrent, — sans qu'il prononçât un mot ni fît un seul mouvement pour sa défense, — et comment ils le traînèrent ainsi que l'on fait d'un larron ou d'un malfaiteur public, à travers les rues de Jérusalem, au milieu des cris d'une populace soulevée? Quelle ne dut pas être la douleur des disciples en voyant leur doux Seigneur et Maître si brutalement enlevé à leur société, après avoir été vendu par un des leurs, en voyant le traître lui-même si pénétré de la grandeur de son forfait, qu'il ne put résister au désespoir et à la tentation de se pendre?

Lorsqu'on se fut emparé du pasteur, les brebis se dispersèrent. Pierre seul, — plus fidèle que les autres, — suivait de loin son malheureux maître. Mais, lorsqu'il fut entré dans la maison du pontife, interpellé par une servante, il renia trois fois le Seigneur avec les plus grands serments et les plus grandes protestations, affirmant qu'il ne le connaissait pas, ni ne savait qui il était, ni ne voulait le savoir. Ce fut alors que le coq chanta et que le Seigneur regarda Pierre avec des yeux de compassion, et que Pierre se souvint de ce que le Seigneur lui avait prédit, et que

sortant, — pour ne pas s'exposer au même danger de scandale, — il se mit à pleurer amèrement son péché. O vous, qui que vous soyez, qui sur les instances et les sollicitations de votre chair, cette servante infidèle, avez nié Dieu de fait ou de volonté en violant sa loi, souvenez-vous de ce doux Seigneur, et profitez de l'occasion pour sortir avec Pierre et pleurer comme lui amèrement votre péché, si celui qui regarde Pierre trouve à propos de vous regarder avec les mêmes yeux, pour vous purifier comme lui et vous rendre digne de recevoir ensuite avec lui le Saint-Esprit.

Considérez, après ce reniement, à quels outrages le Seigneur fut soumis chez le pontife, lorsqu'on l'eut conjuré, au nom de son Père, de dire qui il était, — et qu'il eut rendu témoignage à la vérité par respect pour le nom de son Père, — avec quelle fureur se déchaînèrent contre lui ceux qui, n'étant pas dignes de la réponse qu'il leur fit, en furent éblouis et aveuglés; avec quels blasphèmes ils lui crachèrent à la face et le maltraitèrent. De telle sorte que ce visage adoré des anges, vénéré des hommes, — qui remplit d'allégresse toute la cour céleste par sa sublime beauté, — est souillé par les crachats de ces bouches infernales, profané par les soufflets, outragé de coups, accablé d'injures et recouvert d'un voile en signe de dérision. Enfin le Seigneur de l'univers est traité là comme un vil esclave, un sacrilége, un blasphémateur; et cependant il demeure avec un visage plein de douceur et de sérénité, et il demande avec mansuétude et bonté à l'un de ceux qui le frappaient : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi; et si je n'ai pas mal parlé, pourquoi me frappez-vous. » O doux et compatissant Jésus! Quel homme, en assistant à ce spectacle, pourrait retenir ses larmes et empêcher son cœur de se briser de douleur?

CHAPITRE L.

De la présentation à Pilate et à Hérode, et de la flagellation; second mystère douloureux du saint Rosaire.

Après cette nuit douloureuse passée au milieu des ignominies dans la maison des pontifes, et le matin même du jour suivant, le

Seigneur fut conduit à Pilate, gouverneur de la province pour les Romains, auquel on demanda instamment de le condamner à mort. Et tandis que les clameurs, les fausses accusations et les calomnies s'élevaient de tous côtés autour de lui pour le faire crucifier et obtenir le renvoi de Barrabas, le Seigneur, au milieu de ce tumulte de voix et de cris, demeurait semblable à un paisible agneau devant celui qui l'égorge, sans se plaindre, sans se défendre, ni prononcer une seule parole ; au point que le juge ne put s'empêcher d'être frappé d'une telle dignité, d'une telle réserve et d'une telle sérénité.

Mais, quoique le juge sût très-bien que cette populace était excitée plutôt par le sentiment de l'envie que par celui de la justice, vaincu par sa faiblesse et par le respect humain, il se décida à livrer le saint Roi au cruel Hérode, pour qu'il prononçât. Celui-ci, après avoir exposé le Seigneur aux mépris et aux railleries de toute sa cour, le revêtit d'une robe blanche, en signe de folie, et le renvoya à Pilate.

Alors Pilate, croyant apaiser la rage et la furie des accusateurs, ordonne de battre de verges l'innocent agneau. Les bourreaux arrivent aussitôt et dépouillent Jésus de ses vêtements ; puis, l'attachant fortement à une colonne, ils commencent à le frapper, à déchirer cette chair sans tache, à ajouter plaies sur plaies, blessures sur blessures. Des ruisseaux de sang coulent de ces épaules sacrées, arrosent la terre et s'échappent de toutes parts. O homme pervers, toi qui es la cause d'une telle cruauté, comment n'éclates-tu pas de douleur au spectacle des tourments de cet innocent agneau, battu de verges pour tes forfaits ? Considère aussi quels puissants motifs tu ne dois pas trouver là pour toutes les vertus que nous avons exposées plus haut, surtout pour aimer, craindre Dieu et espérer en lui : pour l'aimer, en voyant tout ce que ce Seigneur a souffert par amour pour toi ; pour le craindre, en voyant avec quelle rigueur il châtia en lui ton propre péché ; pour espérer en lui, en admirant avec quelle générosité il te rachète et s'offre à Dieu pour toi.

CHAPITRE LI.

Du couronnement d'épines ; troisième mystère douloureux du saint Rosaire.

La flagellation achevée, une nouvelle torture, non moins ignominieuse, lui succéda. Ce fut le couronnement d'épines. Tous les soldats du prétoire s'assemblèrent pour se réjouir des douleurs et des injures faites au Sauveur. D'abord, ils lui tressèrent une couronne d'épines qu'ils lui enfoncèrent sur son chef sacré pour joindre la souffrance au mépris. Plusieurs des épines se brisaient en entrant ; d'autres pénétraient jusqu'aux os, — comme dit saint Bernard, — perçant et déchirant toutes les parties du chef sacré. D. Bern., xxxix, *De passione*.

Et, non content de cette douloureuse humiliation, on le revêtit d'un manteau de pourpre, et l'on plaça dans ses mains un roseau en guise de sceptre ; puis, s'agenouillant devant lui, on le souffletait, on lui crachait au visage, et lui prenant le roseau des mains, on l'en frappait sur la tête en lui disant : « Que Dieu te délivre, ô roi des Juifs. » Il ne paraît pas croyable que tant de cruautés aient pu trouver accès dans des cœurs humains, et que, si elles se fussent rencontrées, pour un mortel ennemi, elles n'eussent point attendri le plus inexorable. Mais, comme elles étaient inventées par le démon et souffertes par Dieu, la malice de l'un ne pouvait se rassasier d'aucun tourment, tant était grande sa haine, et la compassion de l'autre, alimentée par un amour non moins grand, ne pouvait être lassée par aucune épreuve.

Et maintenant, ô mon âme, cesse de considérer la cruauté des hommes et la malice des démons, et porte tes regards sur la figure si digne de pitié du plus beau des enfants des hommes. O très-patient et très-clément Rédempteur ! d'où vous vient cette face si lamentable ? Quel est ce martyre nouveau ? cet étrange changement ? Êtes-vous bien celui qui peu de jours auparavant parcourait les villes en prêchant et en opérant tant de miracles ? Est-ce bien vous qui resplendissiez naguère sur le mont Thabor dans une céleste auréole et dont les vêtements étaient plus blancs

que la neige? Êtes-vous celui que les voix d'en haut ont déclaré être le Fils de Dieu et le Maître du monde? Qu'est donc devenue cette éclatante beauté? cette splendeur de votre face? ces blancs vêtements? cette gloire du Fils? cette majesté et cette pompe royales? Est-ce donc là le royaume qui vous était préparé? là la couronne, là la pourpre, là le sceptre, là les cérémonies qui vous attendaient? C'est le remède de mon orgueil, Seigneur, la satisfaction de mes vanités et de mes plaisirs, le modèle de la vraie patience et de la véritable humilité, le chemin de la croix pour arriver au royaume, l'exemple du mépris du monde. C'est ce que me prêchent vos blessures, ce que m'enseignent vos opprobres, ce que je découvre dans le livre de votre passion.

Lorsque le gouverneur eut reconnu clairement l'innocence du Sauveur et qu'il se fut convaincu qu'il était la victime de l'envie, il essaya par tous les moyens de le sauver. C'est pourquoi il avait jugé à propos de l'exposer dans cet état à la vue du peuple furieux, pensant que ce spectacle ne pourrait manquer d'apaiser la furie des cœurs.

Figure-toi, ô mon âme, que tu es présente à ce douloureux spectacle; considère attentivement le visage de celui qui est la splendeur de la gloire du Père et qui a voulu te rendre celle que tu avais perdue par le péché. Contemple sa honte au milieu de ce concours de peuple, revêtu qu'il est de la pourpre du mépris, la couronne d'épines sur la tête, dans les mains un roseau, le corps meurtri, brisé par les fouets, les mains cruellement attachées, sanglant, anéanti; contemple cette figure divine gonflée de coups, souillée de crachats, déchirée par les épines, inondée de sang. Et comme l'agneau sacré ne pouvait faire usage de ses mains pour essuyer les ruisseaux de ce sang qui coulait sur ses yeux, ces deux lumières du ciel se trouvaient obscurcies et comme sans rayons; tout y était confondu, la chair et le sang. Telle apparaissait enfin cette figure que l'on ne pouvait plus distinguer ni de qui elle était, ni si elle était d'un homme, et qu'elle n'était plus qu'un tableau de désolation, peint par ces ignobles bourreaux, et ce cruel gouverneur qui entendait plaider sa cause en exposant cette douloureuse tête.

CHAPITRE LII.

Jésus chargé de sa croix ; quatrième mystère douloureux du saint Rosaire.

Or, comme cela n'avait servi à rien, l'innocent fut condamné à mort, et à la mort de la croix. Et pour comble de douleur et d'ignominie, ses ennemis voulurent qu'il fût lui-même chargé du bois sur lequel il devait être immolé ! C'est pourquoi les bourreaux prennent le bois sacré, — long de quinze pieds selon qu'il est écrit, — et en chargent les épaules du Sauveur qui, brisé par les tortures du jour et de la nuit, affaibli par la grande quantité de sang que la flagellation lui avait fait répandre, pouvait à peine se tenir debout et supporter le poids de son propre corps.

Admirez ici, d'un côté, l'inappréciable résignation du Sauveur; considérez de l'autre l'indigne cruauté de ses bourreaux. Quoi, en effet, de plus atroce que cet acharnement qui ne consent point à accorder à la victime une seule heure de répit depuis le commencement de sa passion jusqu'au moment de sa mort, qui ajoute douleurs sur douleurs, tourments sur tourments ? L'un le saisit, l'autre l'attache, un autre l'accuse, un autre le raille, celui-ci lui crache au visage, celui-là le soufflette ; on le flagelle, on le couronne, on le frappe avec le roseau qui lui sert de sceptre, on lui bande les yeux, on le revêt et on le dépouille tour à tour, on blasphème contre lui, on le charge de sa croix, tous enfin rivalisent de zèle pour le torturer. On le conduit de côté et d'autre, on le traîne de tribunal en tribunal, comme un insensé ou un voleur. Qui ne serait touché de compassion à la vue de cet homme si doux, si innocent, qui avait fait tant de bien à ses semblables, qui les avait guéris de tant d'infirmités, leur avait enseigné une si merveilleuse doctrine, et qui passait maintenant chargé de sa croix et du mépris du public ?

O cœurs de tigres, comment se fait-il que votre pitié ne soit point réveillée par tant de mansuétude ! Comment pouvez-vous faire tant de mal à celui qui vous a comblés de tant de bienfaits ? Comment du moins n'admirez-vous pas cette vertu souveraine qui,

provoquée de tant de manières par vos insultes et vos outrages, ne vous menace point, ne se plaint point, ne s'indigne même pas contre vous ? Que ne puis-je, ô bon Jésus, vous offrir un peu de soulagement dans une si cruelle agonie ! Vous avez veillé et souffert toute la nuit, et d'infâmes bourreaux se sont déchaînés à l'envi sur vous ; ils vous ont frappé et injurié, et après un si long martyre, après avoir épuisé votre corps, ensanglanté vos chairs, ils chargent de la croix vos membres si délicats et vous conduisent ainsi au supplice. O corps débile, quel est le fardeau que vous portez ? Où allez-vous ainsi ? Que signifient ces douloureux préparatifs ? Est-il possible que vous soyez vous-même chargé des instruments de votre passion ? C'est le poids de tous tes péchés, ô mon âme, que supporte là le Seigneur ; rends-lui grâces pour un si grand bienfait ; aide-le à porter sa croix à l'imitation de son exemple ; suis-le en mêlant tes larmes à celles de ces pieuses femmes qui l'accompagnent, et considérez ce qui doit arriver pour le bois sec, si le bois vert est ainsi traité.

CHAPITRE LIII.

Du crucifiement ; cinquième mystère douloureux du saint Rosaire.

Lorsque le Sauveur fut arrivé sur la montagne du Calvaire, il fut dépouillé de ses vêtements qui étaient collés aux plaies que les fouets avaient faites sur ses épaules, et ceux qui en étaient chargés s'en acquittèrent avec une telle cruauté, que ses blessures se rouvrirent et que son sang recommença à couler. Que dut faire alors le Seigneur en se voyant ainsi dépouillé et mis à nu ? Lever les yeux vers son Père et lui rendre grâces d'être arrivé pour son amour à ce point de détresse et de dénûment.

Lorsqu'il fut en cet état de nudité, on lui ordonna de s'étendre sur la croix, — qui était couchée sur le sol, — et il obéit à cet ordre comme un agneau, et il se coucha sur ce lit que le monde lui avait préparé, et livra sans difficulté aux bourreaux ses mains et ses pieds pour être cloués. Lorsque le Sauveur se vit ainsi étendu sur la croix, les yeux tournés vers le ciel, que dut ressentir

son tendre cœur ? Que fit-il, que pensa-t-il, que dit-il ? Il s'adressa sans doute à son père et lui dit :

« Père éternel, je rends grâces à votre infinie bonté pour tout ce qu'elle a opéré en ma faveur dans le cours de la vie passée. Maintenant que le nombre de mes jours est accompli, je retourne à vous par le chemin de la croix. Vous m'avez ordonné de souffrir cette mort pour l'amour des hommes, je viens vous satisfaire et offrir ma vie pour eux. »

Lorsque le Sauveur est étendu sur cette couche, un des bourreaux s'avance avec un énorme clou, et plaçant la pointe de ce clou au milieu de la main sacrée du Sauveur, il commence à frapper dessus avec un marteau et à l'enfoncer dans ses chairs délicates. La Vierge entendit ces coups, elle les ressentit au milieu du cœur ; elle put assister à un pareil spectacle sans mourir, et cependant son cœur fut littéralement traversé par le clou, ses entrailles et son sein virginal en furent déchirés.

La douleur éprouvée par le Sauveur fut telle, que tous ses muscles et ses nerfs se retirèrent du côté de la blessure, entraînant tout le corps, et pendant que Jésus souffrait ainsi, le bourreau lui prit l'autre main, et pour la faire arriver à l'endroit marqué, il la tira si violemment, qu'il disloqua les os de la poitrine et désorganisa l'harmonieuse structure de son divin corps ; de telle sorte que ses os demeurèrent si apparents qu'on les pouvait compter, comme dit le Prophète. *Psalm.*, XXI, 17. On en fit de même lorsque l'on cloua ses pieds sacrés ; et, pour comble d'ignominie, on le crucifia hors de la ville dans le lieu destiné aux criminels, entre deux larrons. Et ceux qui étaient présents, et ceux qui passaient, se moquaient de lui et l'insultaient en disant : « Il a sauvé les autres et ne peut se délivrer. » Et lui, l'agneau plein de mansuétude, priait son Père pendant ce temps pour les uns et pour les autres, et accordait le paradis au larron qui le confessait.

Le Seigneur sentant sa fin s'approcher, et pour que les saintes Écritures s'accomplissent, dit : « J'ai soif. » *Joan.*, XIX, 28. Et on lui servit à boire du vinaigre avec du fiel, pour que l'amertume du remède fût proportionnée à la douceur du fruit qui nous avait perdus. De plus, le Seigneur ne voulait pas qu'aucun de ses mem-

bres restât sans souffrir ; c'est pourquoi comme à tous les autres, il infligea à sa langue le châtiment qui lui convenait. Quelle ne fut pas votre douleur à ce moment, ô bienheureuse Vierge, vous qui assistiez à ces tourments, avez bu à même ce calice, avez vu de vos propres yeux cette chair sacrée que vous avez si chastement conçue, si purement et si délicatement enfantée, que vous aviez tant de fois portée sur votre sein, pressée dans vos bras, en la voyant, dis-je, mise en lambeaux par les fouets, percée par les épines, frappée du roseau, outragée de coups, déchirée par les clous, pendant élevée au sommet d'une croix, brisée par son propre poids, couverte de tant d'infamies, et enfin abreuvée de fiel et de vinaigre ? Vous avez également vu par les yeux de l'esprit cette âme divine remplie du fiel de toutes les amertumes, tour à tour attristée, troublée, accablée, craintive, agonisante, victime tantôt du vif sentiment de ses douleurs, tantôt des offenses et des péchés des hommes, tantôt de la pitié que lui inspiraient nos misères et tantôt de celle qu'elle éprouvait pour vous, sa douce mère, en vous voyant assister à toutes ses tortures, vous qu'il voulut consoler, ce doux Jésus, en vous laissant le disciple bien-aimé qu'il vous recommanda par ces paroles : « Femme, voilà votre fils. » *Joan.*, XIX, 26.

Considérez ensuite de quelle manière le Sauveur expira en poussant un grand cri après avoir prié pour nous, pleuré sur nous, et remis son esprit aux mains de son Père. C'est alors que le voile du temple se déchira tout à coup, que la terre trembla, que les pierres se fendirent, que les sépulcres s'ouvrirent ; alors que les yeux du plus beau des enfants des hommes s'obscurcirent, que son visage couvert de la pâleur de la mort apparut horriblement défiguré, tel que l'avait fait le sacrifice de suave odeur dont il était l'objet, pour détourner des hommes la colère de son Père. Regardez donc, ô Père saint, des profondeurs de votre sanctuaire, la face de votre Christ ; contemplez cette victime sacrée que vous offre pour nos péchés ce pontife souverain. Considère, toi aussi, qu'il a racheté, considère la grandeur de celui qui pend à ce bois, dont la mort ressuscite les morts, que les cieux et la terre pleurent et qui attendrit jusqu'aux pierres. Serais-tu plus insensible qu'elles, ô cœur

humain, en présence d'un tel spectacle? insensible à la crainte, à la compassion, au repentir et à la pitié?

CHAPITRE LIV.

Du coup de lance et de la sépulture.

Et comme si tous ces tourments n'eussent pas suffi sur le corps du Sauveur vivant, ses bourreaux voulurent assouvir leur fureur sur son cadavre. C'est ainsi que, lorsqu'il eut expiré, un des soldats lui enfonça sa lance dans le côté, et lui fit une blessure d'où s'échappa de l'eau et du sang pour laver nos péchés.

Levez-vous donc, épouse du Christ, venez faire là votre nid comme la colombe, dans les trous de la pierre; bâtissez-le comme le passereau, comme la chaste tourterelle, cachez-y vos petits, approchez-en vos lèvres pour y boire les eaux de la fontaine du Sauveur ; car c'est la source qui coula au milieu du paradis, qui féconde, qui arrose et fait fructifier toute la surface de la terre. *Gen.*, II, 6,

Enfin Joseph, le noble centurion, vint avec Nicodème après avoir obtenu la permission de Pilate. Ils enlevèrent le corps de la croix, l'enveloppèrent dans un blanc linceul avec des parfums, et le placèrent dans un tombeau où les saintes femmes, qui l'avaient accompagné pendant sa vie, vinrent lui rendre les derniers soins dans la mort et l'oindre de parfums. Parmi elles, Marie Magdeleine brûlait d'un amour si ardent, qu'oubliant la faiblesse de son sexe, et sans se préoccuper de la profondeur des ténèbres ni de la cruauté des bourreaux, elle ne pouvait s'éloigner du sépulcre et y demeura seule à pleurer, lorsque les disciples se furent retirés. En effet, telle était l'étendue de cet amour, telle était l'impatience de son désir, qu'elle n'était occupée qu'à pleurer l'absence de son bien-aimé en disant avec le Prophète : « Mes larmes m'ont servi de pain jour et nuit, lorsqu'on me dit tous les jours : Où est ton Dieu ? » *Ps.*, XLI, 3. Accordez-moi, ô bon Jésus, — tout indigne que je suis, — et bien que je n'aie pas mérité de me trouver présent en corps à ces douloureuses obsèques, accordez-moi de m'y

trouver en esprit en les méditant avec foi et amour au fond de mon cœur, et en éprouvant quelque chose de cette tendresse et de cette compassion qu'éprouvèrent en ce jour votre sainte Mère et la bienheureuse Magdeleine.

CHAPITRE LV.

De l'admirable Résurrection du Fils de Dieu; premier mystère glorieux du saint Rosaire.

Après ce long combat de la Passion, quand le dragon infernal pensait avoir remporté la victoire sur le doux Agneau, dans l'âme de celui-ci resplendit la puissance de sa divinité ; lion plein de force, il descendit dans les enfers, vainquit et chargea de liens le fort armé, et le dépouilla de la riche proie qu'il retenait dans ce ténébreux royaume ; de telle sorte que ce tyran, pour avoir osé s'attaquer à la tête, sur laquelle il n'avait aucun droit, perdit par une juste compensation le droit qu'il paraissait avoir sur les membres. Ce fut alors que le vrai Samson extermina ses ennemis en mourant ; ce fut alors que l'Agneau sans tache retira par le sang du Testament ses prisonniers de la citerne où il n'y avait point d'eau ; ce fut alors que cette lumière, si longtemps désirée, se leva sur ceux qui habitaient la région des ténèbres et les ombres de la mort. Cette victoire remportée, trois jours après avoir triomphé de la mort, l'Auteur de la vie ressuscita d'entre les morts. Ainsi le vrai Joseph sortit de sa prison sur l'ordre et par la volonté du souverain Roi, ayant dépouillé désormais les faiblesses et les douleurs de la mortalité, revêtu des splendeurs de la gloire immortelle.

Vous avez à considérer ici l'allégresse de tous ceux qui eurent quelque part à ce glorieux mystère : et d'abord des hommes de l'ancienne loi, retenus dans les limbes depuis tant d'années, et qui ne cessaient de soupirer après ce jour ; la joie de la sainte Vierge, joie d'autant plus grande dans la résurrection que la douleur de cette sainte Mère avait été plus profonde dans la passion ; la joie des trois Marie, spécialement celle de Marie-Magdeleine, qui aimait tant le Sauveur et qui dut se réjouir d'autant plus de le voir res-

suscité ; la joie des disciples, que l'absence du Maître avait jetés dans une si grande désolation, et qui furent dès lors si heureux de le revoir. Demandez au Seigneur qu'il vous soit donné de sentir en vous quelque chose de ce que sentirent ces âmes saintes. Et ce n'est pas une fois seulement, c'est à plusieurs reprises et de différentes manières que le Sauveur leur apparut, dans l'espace de quarante jours, allant même jusqu'à manger et boire avec ses apôtres, afin de confirmer notre foi par de telles preuves, de ranimer notre espérance par ses promesses renouvelées, d'enflammer notre charité par les dons qu'il allait nous envoyer du ciel.

CHAPITRE LVI.

De l'admirable Ascension du Fils de Dieu ; deuxième mystère glorieux du saint Rosaire.

Ces quarante jours étant écoulés, le Sauveur emmena ses disciples de la ville et les conduisit sur la montagne des Oliviers ; et là, se séparant d'eux et de sa très-sainte Mère, il monta au ciel dans une nuée lumineuse. En nous ouvrant ainsi le chemin vers la patrie céleste, il entraînait avec lui ses prisonniers et rendait les exilés à leur patrie, en faisant de nous les concitoyens des anges et les familiers de la maison de Dieu.

Comme il nous avait secourus en ce monde par ses travaux, il nous vient en aide là-haut, par ses prières, rédempteur sur la terre, avocat dans le ciel ; car il convenait que tel fût notre Pontife, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux. Assis à la droite de la Majesté suprême, il présente aux yeux de son Père les cicatrices des plaies qu'il a reçues pour nous, et, du haut de ce trône, il gouverne le corps mystique de son Église, répandant ses dons sur les hommes, afin de les rendre semblables à lui. De là vient que, comme lui-même, qui est la tête, fut ici bas dans les tribulations et les tortures, il veut aussi que le corps soit éprouvé par la souffrance, pour qu'il n'y ait ni désaccord, ni difformité ; et la difformité serait grande si, pendant que la tête est couronnée d'épines, les membres étaient dans les

délices. Voilà pourquoi les saints ont été si persécutés dès le commencement du monde, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et les religieux ; tous sont passés par le creuset de la tribulation, et c'est par là que doivent passer de même tous les autres membres vivants du Christ, jusqu'au dernier jour du monde, conformément à ce qu'il a lui-même ordonné. Après cela, tous chanteront avec le Prophète : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez enfin conduits, Seigneur, au lieu du rafraîchissement. » *Ps.*, LXV, 11. C'est du haut de ce trône que notre Pontife immortel dirige le corps mystique de son Église. Que toute langue donc vous bénisse, ô Père éternel, de ce bienfait immense que vous nous avez accordé en nous donnant votre Fils unique pour qu'il fût en même temps et notre chef et notre avocat ; car nos fautes étaient si grandes et si nombreuses, si nombreuses et si grandes étaient aussi nos misères, que nul autre que lui ne pouvait y remédier.

CHAPITRE LVII.

De la descente du Saint-Esprit; troisième mystère glorieux du saint Rosaire.

Au moment de priver ses disciples bien-aimés de sa présence sensible, le jour de sa glorieuse ascension, Jésus-Christ leur recommanda de ne pas sortir de Jérusalem jusqu'à ce qu'il leur eût envoyé le Saint-Esprit. Sur cet ordre, en quittant la montagne des Oliviers, ils allèrent se renfermer dans le cénacle ; là se trouvait ce petit troupeau qui devait plus tard se multiplier d'une manière si prodigieuse, composé seulement d'environ cent vingt personnes, persévérant dans l'oraison, comme dit l'historien sacré, *Act.*, I, avec Marie, mère de Jésus et les autres saintes femmes qui suivaient le Seigneur dans ses courses évangéliques. Pendant qu'ils étaient occupés à ce pieux exercice, dix jours après celui où le Sauveur était monté au ciel, l'Esprit-Saint descendit, annoncé par un vent impétueux, et sous la forme de langues de feu, qui vinrent se reposer sur la tête de chacun d'eux. La lumière, l'amour, la suavité, la connaissance des choses divines, inondaient

tellement leur âme, qu'ils ne purent s'empêcher de paraître en public et d'annoncer les grandeurs et les merveilles de Dieu.

Dans ce mystère, pour en connaître l'excellence et la beauté, vous pouvez considérer d'abord comment le Christ notre Sauveur se fit lui-même le Prophète de la venue du Saint-Esprit, comment tous ses actes et tous ses autres mystères furent dirigés vers ce but. En effet, tout ce que le Sauveur a fait et souffert dans sa vie, est coordonné par rapport à cette fin, puisqu'il s'est uniquement proposé notre salut, qui n'a lieu qu'autant que l'Esprit-Saint habite dans nos âmes. Considérez ensuite les exercices et les sentiments par lesquels la sainte Vierge, les apôtres, les disciples et les pieuses femmes se disposaient à recevoir le Saint-Esprit. Vous verrez par là ce que vous devez faire vous-mêmes si vous désirez le recevoir à votre tour : il faut l'implorer avec humilité, confiance et persévérance, par la voix et les gémissements du cœur.

Considérez encore l'immense bonté de Dieu pour les hommes : non content de leur avoir donné son Fils unique, il leur donne encore l'Esprit-Saint, et de même que le Fils, après être descendu sur la terre, a voulu demeurer avec nous dans le sacrement de l'autel, de même l'Esprit-Saint nous a été donné de manière à rester à jamais dans l'Église et dans le cœur même des fidèles, pour les illuminer et les guider sûrement dans le chemin de l'éternelle vie. En voyant cette conduite de Dieu à l'égard du genre humain, ne dirait-on pas d'une mère qui donne à téter à son petit enfant, et qui lui présente une mamelle après l'autre, pour qu'il soit nourri d'une manière plus abondante ? Considérez enfin les dons et la grâce dont le Saint-Esprit a comblé les apôtres en ce jour ; jamais aucun homme, si nous en exceptons le Christ et sa bienheureuse Mère, n'a reçu de pareilles faveurs. Qui pourrait dès lors exprimer les délices spirituelles, le zèle ardent, la force inépuisable dont ces saintes âmes furent inondées ? Comment leur aurait-il été possible de comprimer en elles ces lumières divines et cette dévorante chaleur ? En vérité, si dans ce moment il ne leur avait pas été permis d'élever la voix comme elles le firent, leur cœur aurait éclaté comme le vaisseau neuf dans lequel fermente un vin trop généreux.

CHAPITRE LVIII.

De l'Assomption de la sainte Vierge; quatrième mystère glorieux du saint Rosaire.

Voici, d'après saint Jérôme et d'autres saints, l'histoire de ce mystère : Après que le Christ notre rédempteur fut monté au ciel, sa très-sainte Mère demeura sur la terre pour le suppléer au milieu des siens ; mais, après avoir passé ici-bas le temps nécessaire pour instruire, consoler et fortifier les apôtres dans l'œuvre de la fondation de l'Église, elle mourut en leur présence, et ressuscitée bientôt par la puissance de Dieu, elle fut transportée au ciel en corps et en âme, pour occuper le trône le plus élevé dans la gloire et le plus rapproché de celui de son Fils, honneur qu'elle méritait, et par son titre de Mère de Dieu, et par la sublimité de ses œuvres, incomparablement supérieures à celles de toutes les créatures réunies.

Au sujet de ce mystère, vous pourrez considérer en premier lieu que, de toutes les fêtes que l'Église célèbre en l'honneur de Notre-Dame, celle de sa glorieuse assomption peut à bon droit être appelée spécialement sa fête. Voici pourquoi : Dans tous ses autres mystères, quelque glorieux qu'ils soient, on sent toujours quelque amertume des fruits de cette vallée de larmes, et par là j'entends un mélange de peine et de douleur. Mais la fête de ce jour, fête du ciel et non de la terre, il n'existe ni trace, ni souvenir de nos maux.

Une autre circonstance appelle votre attention : Quand fut venu l'heureux jour du départ, il lui fut donné par son divin Fils, comme saint Denis l'atteste, au rapport de saint Jean Damascène, d'être entourée des apôtres à l'heure de son trépas. Ce fut là pour la divine mère le sujet d'une grande consolation ; mais il en résulta pour eux une pénible impression d'isolement, puisqu'ils demeuraient de la sorte orphelins de Père et de Mère.

Suivez-la du regard lorsque, appuyée sur son Fils bien-aimé, et suivie des innombrables habitants du ciel, elle fait son entrée

triomphale dans l'immortel séjour, parmi les acclamations de toute la cour céleste. Les saints lui font cet accueil soit à cause des mérites qui la placent à leur tête, soit parce qu'elle est la Mère de ce souverain Seigneur dont l'amour domine en eux tout autre amour, soit parce qu'elle a été la médiatrice et l'instrument de leur gloire, puisque c'est de ses mains qu'ils ont reçu le fruit de vie. Quelle langue pourrait donc nous représenter les splendeurs de ce triomphe et la joie d'une telle réception? Quels cris de bonheur! quels chants d'allégresse! quelle profonde et ravissante harmonie!

Pensez encore à la place qui lui fut assignée dans la céleste patrie, au sein de la gloire éternelle. Tous les habitants du ciel ont des droits à la posséder dans leurs rangs. Les hommes disent qu'elle leur appartient, puisqu'elle appartient à la nature humaine. Les anges la réclament par la raison que sa vie a été plus qu'angélique parmi les abaissements de l'humanité. Les vierges l'appellent à présider leurs chœurs, puisqu'elle est le modèle et le type de la virginité ; les martyrs, parce qu'elle a été plus que martyre ; les apôtres, parce qu'elle a été leur guide et leur soutien ; ainsi, de toutes les autres catégories des bienheureux. Mais à toutes ces demandes, le Fils répond, dans la juste émulation de son amour, qu'il ne convient pas à la dignité de sa Mère de rentrer dans un chœur particulier, qu'elle doit être au-dessus de tout genre de gloire, comme elle fut dans la vie au-dessus de toute vertu. Il la plaça donc à sa droite, sur un trône à côté du sien, et c'est là qu'elle est pour l'honneur de son Fils et pour l'honneur de la nature humaine, éternellement heureuse par Jésus, mais n'oubliant pas d'intercéder pour les hommes. Allons donc à cette puissante Médiatrice dans tous nos travaux et toutes nos peines, adressons-lui nos vœux et nos soupirs, mettons en elle notre confiance ; elle plaidera notre cause auprès de son Fils, et le Fils auprès du Père, pour que nous obtenions tout ce qui doit être le gage du bonheur éternel.

CHAPITRE LIX.

Du couronnement de la sainte Vierge comme reine de l'univers; cinquième mystère du saint Rosaire.

Ce mystère ne se raconte pas, puisqu'il consiste dans la grandeur de la gloire invisible que la Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Reine, a méritée par ses immenses travaux et ses mérites incomparables. Si l'apôtre saint Paul dit avec raison qu'il n'est pas d'intelligence humaine capable d'expliquer la gloire même commune que Dieu donne aux élus, qui pourrait exprimer celle qu'il a réservée à une âme plus sainte que tous les saints et tous les esprits angéliques, à sa propre Mère ? Nous ne verrons clairement cette gloire que lorsque la miséricorde de Notre-Seigneur, nous arrachant à cette prison terrestre, nous admettra dans sa céleste cour.

Considérez d'abord les continuels et fervents exercices de cette pieuse Vierge avant que le Verbe éternel s'incarnât dans ses chastes entrailles ; puis ceux dont elle s'acquitta dans l'éducation de cet Enfant divin, et plus tard en l'accompagnant dans ses courses laborieuses jusqu'à la croix et jusqu'au sépulcre ; enfin, les services éminents et les œuvres merveilleuses de cette auguste Reine depuis l'ascension de Jésus au ciel. Or, s'il est vrai que la première grâce qui lui fut donnée dans sa conception et qui fut le principe de sa sanctification, surpassait déjà celle de tous les saints, hommes ou anges; si cette grâce ne demeura jamais inactive et ne travailla jamais avec relâchement, mais travailla toujours, au contraire, avec toute l'ardeur et toute la perfection possibles ; que ne devait-elle pas être au bout de soixante ans et plus ? Quelle est dès lors la gloire qui correspond à une telle grâce ? Celui qui l'a donnée pourrait seul nous le dire.

Considérez ensuite la profonde humilité de la sainte Vierge, la plus grande cependant de toutes les créatures ; et cette humilité, vous pouvez l'entrevoir par cet acte héroïque, cette ineffable abnégation de Marie, se déclarant la servante du Seigneur, alors que

la sainte Trinité la choisissait pour Mère de Dieu. Quelle magnifique et profonde leçon ! Notre divin Sauveur dit dans son Évangile que celui qui s'humiliera sera exalté, et que celui qui s'exaltera sera humilié. C'est pour cela que Lucifer, le plus exalté des superbes, est tombé dans le dernier abaissement. La plus humble de toutes les créatures, où devait-elle donc monter, si ce n'est au plus haut de la gloire.

Considérez la dignité de la Reine de l'univers, à ce titre surtout de Mère de Dieu ; car ce titre, selon l'expression du Docteur angélique, saint Thomas, renferme une dignité comme infinie. C'est donc là le plus magnifique des priviléges de Marie. Or, si l'honneur de la mère est l'honneur du Fils, quelle place un tel Fils ne devait-il pas donner à une telle Mère dans le royaume de la gloire, si ce n'est un trône supérieur à celui de tous les saints, à la droite de son propre trône ?

Une dernière considération : Si l'Apôtre dit que chacun recevra la récompense ou bien la gloire, en proportion de ses travaux, en partant de ce principe, pouvons-nous concevoir quelle sera la couronne que recevra cette Mère qui, pendant toute la vie, n'a cessé d'avoir devant les yeux la croix, la mort et les persécutions de son Fils ? Mais en particulier, quelle douleur pour elle de vivre encore si longtemps dans l'exil, après que ce Fils, si profondément aimé, l'eut quittée pour remonter au ciel ! Il le comprenait, celui qui disait : « Je désire voir tomber mes liens pour aller me réunir au Christ. » *Philipp.*, I, 23. Il est dit de tous les saints qu'ils désirent la mort et qu'ils supportent la vie. Que dirons-nous alors de cette auguste Vierge, dont la sainteté l'emportait sur celle de tous les saints, et qui désirait d'autant plus revoir son Fils bien-aimé ? Celui-là comprendrait la véhémence de ce désir, qui pourrait embrasser l'étendue de cette souffrance ; il saurait aussi ce qu'éprouvait la sainte Vierge quand elle redisait ces paroles de l'oraison : « Que votre règne nous arrive ; » et la résignation dont elle était animée quand elle ajoutait aussitôt : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. » Ainsi donc, les souffrances de Marie et sa gloire dès lors, la mettent au-dessus des plus sublimes créatures.

DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Dialogue entre saint Ambroise et saint Augustin, composé par le P. Louis de Grenade et publié par le P. François Diago, de l'ordre de saint Dominique.

AU PIEUX LECTEUR.

Entre toutes les œuvres extérieures de Dieu, ou mieux œuvres *ad extra*, comme parlent les théologiens, s'élève et se fait remarquer l'ineffable mystère de l'incarnation de son divin Fils, se revêtant de la chair humaine, se faisant véritablement homme pour nous racheter et nous sauver. Il était le bien suprême étant Dieu, il aspirait dès lors à se donner lui-même, non d'une manière quelconque, mais avec une plénitude absolue; d'où il suit que la plus grande de ses œuvres devait être celle par laquelle il se communiquerait de la sorte à ses créatures : telle est l'œuvre de l'incarnation, puisque le Verbe divin s'unit par là notre nature, lui communiquant sa divine personnalité et son existence immortelle. De plus, il ennoblit tout le reste des créatures par cet honneur qu'il fait à celle qui les représente et qui les résume toutes; car elle possède l'être comme les pierres, la vie comme les plantes, le sentiment comme les animaux, l'entendement comme les anges.

Voilà pourquoi l'évangéliste saint Jean, ne sachant comment exprimer la grandeur de l'amour divin manifesté par cette œuvre, se bornait à signaler la grandeur même du don : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » *Joan.*, III, 16. L'excellence d'un tel don nous donne, en effet, la mesure de l'excellence de l'amour. C'est encore pour cela que Zacharie, dans son hymne prophétique, dit que cette œuvre est sortie des entrailles de la divine miséricorde; c'est par là qu'il explique la présence de Dieu parmi les hommes : « Dieu descendant du ciel et venant nous visiter. » *Luc*, I, 78. Il semble qu'il ne lui suffisait pas pour exprimer le fait merveilleux de cette visite, de dire qu'elle provenait de la miséricorde de notre Dieu; il a fallu qu'il ajoutât : des entrailles

de la miséricorde, de ce qu'il y a de plus intime dans cet attribut divin.

En partant de ce principe, qui serait assez téméraire pour prétendre à apprécier à sa juste valeur cette œuvre souveraine, en y revenant même à plusieurs fois avec toute l'application dont il serait capable? Quel est l'esprit humain qui ne succomberait lorsque, déployant ses voiles au vent, il vogue à travers la mer immense de ce profond mystère? Aussi, comme s'il n'en avait encore rien touché, voudra-t-il recommencer cette navigation dans l'infini; et toujours, quelque bien secondé qu'il soit par le souffle de la grâce, quelque loin qu'il ait été, il aura devant lui une carrière incommensurable.

Nous voyons cela clairement dans les travaux de notre vénérable frère Louis de Grenade. Il avait écrit sur l'Incarnation dans le Mémorial de la vie chrétienne; mais, peu satisfait de ce qu'il en avait dit, il traita de nouveau cette même matière dans les Additions au Mémorial; non content encore de cela et regardant en quelque sorte ce travail comme non avenu, il en parle une troisième fois dans l'Introduction au Symbole. Il avait certes donné dans ce grand ouvrage un libre cours à sa plume; et cependant, dans une vieillesse très-avancée, dans les derniers jours de sa vie pour ainsi dire, il est revenu sur le même sujet dans un dialogue qu'il suppose entre saint Ambroise et saint Augustin. Ces deux illustres docteurs l'ont si bien inspiré dans cette circonstance, que le frère Louis a paru se surpasser lui-même et laisser bien loin tout ce qu'il avait écrit jusque-là touchant ce mystère. On comprendra donc que, ce remarquable dialogue m'étant parvenu par le frère François Oliveyra, qui l'avait écrit sous la dictée du bienheureux vieillard, je n'ai pu m'empêcher de le mettre au jour, afin qu'il soit une source de lumière, un guide assuré, autant du moins que le permet l'obscurité de la foi dans la vie présente, pour toutes les âmes pieuses qui le liront.

PROLOGUE DU V. P. LOUIS DE GRENADE.

Le grand philosophe Sénèque, considérant cette admirable machine de l'univers, la grandeur et le mouvement des cieux, la beauté des étoiles, le cours des planètes, l'ordre et la succession des temps, en un mot, tout ce ravissant spectacle du monde, ne savait mieux rendre son admiration qu'en disant que la vie de l'homme était bien mortelle pour arriver à l'intelligence des choses immortelles, voulant exprimer par ces derniers mots les œuvres visibles de l'Auteur de la nature. Or, si notre vie paraissait trop courte à ce sage pour la contemplation des choses naturelles, combien plus ne le sera-t-elle pas pour la contemplation des choses surnaturelles et divines, de la plus grande de toutes, en particulier, de l'œuvre de notre rédemption?

Aussi Dieu nous commande-t-il, par la bouche d'Isaïe, de laisser de côté ses autres ouvrages, pour fixer nos regards sur celui-ci, dont la splendeur éclipse la beauté de tous les autres. Cela étant ainsi, il est juste que nous consacrions à cette méditation le peu qui nous reste de vie, quand nous avons la certitude que les vies de tous les hommes s'achèveront sans pouvoir épuiser les grandeurs et les merveilles renfermées dans ce mystère. De là vient aussi qu'on peut avec beaucoup de fruit le revêtir de diverses formes et le présenter sous différents aspects : ce sont là comme autant de parures dont on revêt un beau corps, afin de lui donner plus de grâce.

A ceux qui boivent d'une eau particulière propre à guérir certaines infirmités, les médecins conseillent non-seulement d'en user à leurs repas, mais encore d'en prendre à toute heure et à chaque fois qu'on a soif. Puis donc que le remède général à tous nos maux est la passion de notre divin Sauveur, ne perdons pas une occasion de la rappeler et de la méditer. Aussi voulons-nous en parler encore, en variant la forme de notre discours, et commenter quelques passages de l'Écriture sainte qui se rapportent à ce mystère, nous proposant en cela d'attacher de plus en plus notre cœur à cette féconde et salutaire pensée.

Il ne faut pas que le retour du même sujet nous cause du dégoût ou de l'ennui; car bien souvent des choses restées obscures et vagues une première fois, sont beaucoup mieux comprises à la seconde et servent d'autant plus à réveiller notre piété; il peut arriver aussi qu'une nouvelle considération, un trait inaperçu jusque-là vienne frapper notre esprit et réchauffer notre cœur. Cela même ayant lieu, on est toujours obligé de répéter quelques-unes des choses qu'on avait dites auparavant, ne serait-ce que pour faire mieux comprendre ce qu'on ajoute, en déterminant bien le point et le but auxquels ceci se rapporte.

Je veux considérer aujourd'hui le mystère de l'Incarnation sous un jour qui nous est signalé par le Prophète, quand il l'appelle une invention de Dieu et nous recommande de faire connaître cette invention parmi tous les peuples. La divine invention consiste à ce que le Verbe increé soit venu sur la terre revêtu de notre chair pour remédier à tous nos maux. En bénissant Dieu d'un tel bienfait, le Prophète nous invite à nous unir tous à ses actions de grâces, afin de reconnaître, autant qu'il est en nous, la grandeur de la majesté et celle de la miséricorde.

Toutes les fois qu'on revient à ce sujet, on est obligé de poser en principe que Notre-Seigneur aurait pu racheter le monde et le relever de sa chute par beaucoup d'autres moyens; mais comme il est souverainement parfait, il a choisi celui qui présentait aussi le plus de perfection, ou qui réunissait le plus parfaitement les conditions d'une œuvre divine, l'accord de la miséricorde et de la justice, du bonheur de l'homme et de la gloire de Dieu.

Je suppose un dialogue entre saint Ambroise et saint Augustin, parce que l'histoire nous apprend que le premier convertit le second et l'arracha à l'hérésie des manichéens. Ces hérétiques prétendaient que si Dieu avait créé les choses invisibles et supérieures, c'est à un démon que les choses inférieures et visibles devaient l'existence. Détrompé déjà d'une pareille erreur, Augustin ignorait encore le véritable sens des mystères de la religion, et surtout de l'ineffable mystère de l'Incarnation et de la Passion; car il écrit de lui-même : « En quoi consistait le mystère du Verbe fait chair, je ne pouvais pas même le soupçonner. » *Confess.*, VII, 19. Il est

donc assez naturel de supposer que saint Ambroise l'éclaira sur ce point comme il l'avait éclairé sur tant d'autres. Du reste, saint Augustin mit tellement à profit cette connaissance qu'après avoir reçu le baptême, il ne pouvait se lasser, dit-il, de considérer et de goûter la beauté merveilleuse et la profonde sagesse du conseil divin dans le salut du monde; ce qui revient à dire qu'il voyait de plus en plus ce qu'il y avait de sublime, de convenable, de miséricordieux dans le moyen choisi par le Seigneur pour remédier à tous nos maux.

DIALOGUE.

Faites connaître aux nations les inventions de son amour.

Saint Ambroise. — Je désire bien savoir, Augustin, dans quel état se trouve votre âme depuis que vos yeux se sont ouverts à la vérité de notre foi.

Saint Augustin. — Je ne saurais exprimer la paix et l'allégresse qui règnent dans mon cœur, le désir que j'ai de témoigner à Dieu ma reconnaissance pour un si grand bienfait, comme aussi de le reconnaître envers vous, qui en avez été le ministre. En effet, lorsque je considère, d'un côté, les perplexités et les angoisses dans lesquelles j'ai si longtemps vécu, et qui m'ont tourmenté au point de me faire tomber dans la secte des manichéens; et que je vois maintenant, à la lumière de la foi, dans quel étrange aveuglement j'étais plongé, quelle injure on fait à Dieu en le dépouillant du titre de créateur universel, pour attribuer au démon une partie de cette gloire, je ne puis assez rendre grâces au Seigneur pour m'avoir délivré de ces horribles ténèbres.

Ambr. — Rien de plus juste et de plus louable qu'un tel sentiment, puisque le bienfait de la foi est le bienfait par excellence, le principe et le fondement de tous les autres; et si les bienfaits s'obtiennent par la prière, ils s'accroissent par la reconnaissance. Mais je voudrais savoir comment, avec une intelligence aussi vive, après des études aussi sérieuses sur la philosophie,

vous avez pu vous égarer au point d'attribuer au démon la création de ce monde visible, et celle de l'homme en particulier.

Aug. — Je m'empresse de vous l'expliquer; car le souvenir des agitations passées rend plus doux le sentiment du calme et de la paix où je vis; je suis comme le navigateur qui sent d'autant mieux la sécurité du port qu'il vient d'échapper à de plus horribles tourmentes.

Ambr. — Si vous avez du bonheur à revenir sur l'histoire de vos égarements et de vos douleurs, je partage cette joie de votre âme, soit parce que je vous ai tendu la main pour vous aider à sortir de l'abîme, soit parce que la charité nous rend personnel le bien de nos semblables. Commencez donc, je vous écoute.

Aug. — Je vous avouerai d'abord que la vue de la corruption et de la perversité qui règnent dans le monde fut la cause de mes tristes aberrations. Je voyais les larcins, les adultères, les homicides, les blasphèmes, les infâmes voluptés, les guerres continuelles et sanglantes, cet horrible acharnement des hommes à s'entre-tuer, pas un lieu ni sur la mer ni sur la terre qui ne fût souillé de sang humain; je voyais les trahisons, les complots, les soulèvements des peuples contre ceux qui les gouvernent, les implacables fureurs de la tyrannie et les violences des puissants contre les faibles; je voyais en même temps la foi bannie de la terre, aussi bien que la vérité, l'union, l'humanité, la chasteté, la justice, la loyauté, l'amour réciproque des pères et des enfants, des maris et des femmes et l'amour fraternel. D'un autre côté se présentaient à moi le paganisme et l'hérésie, les sectes et les superstitions qui se partagent les peuples, tant de sacrifices impies, les uns barbares, les autres ignominieux, la plupart inutiles et ridicules; la connaissance et la crainte de Dieu ne me paraissaient plus exister dans le monde; au lieu du Créateur, ce sont les démons, ses mortels ennemis, qu'on sert et qu'on adore. Que dirai-je des inimitiés invétérées, des luttes atroces, des implacables vengeances que les hommes exercent les uns à l'égard des autres? Que dirai-je enfin de tant de races barbares qui se nourrissent de la chair humaine, où l'on trafique en détail du corps de l'homme comme de celui des animaux? Comme un tel sujet est inépuisable,

comme la perversité du cœur humain est un abîme sans fond et sans limites, il suffit pour en avoir une effrayante idée, de se souvenir que Dieu lui-même déclare n'avoir trouvé qu'un seul juste parmi les hommes, le patriarche Noé, *Genès.*, VII; tous les autres avaient tellement oublié sa loi sainte et leur propre dignité, que le Seigneur ne pouvant plus supporter la vue de ces désordres, noya le genre humain dans les eaux du déluge.

Or, quand je rapprochais dans ma pensée cette horrible dégradation de la nature humaine et la perfection des œuvres de Dieu, je ne pouvais pas me persuader que des mains de l'Artisan suprême et souverainement sage, qui fait tout avec nombre, poids et mesure, sortît une œuvre aussi abominable que l'est le cœur humain, source impure de toutes ces horreurs. Cette difficulté me jeta dans de telles angoisses, je cherchai avec tant de fatigue d'esprit l'origine et la cause du mal, que, ne pouvant consentir à la voir en Dieu, j'embrassai les déplorables opinions de Manès.

AMBR. — Maintenant que vous m'avez exposé le motif de l'erreur, je désirerais connaître le chemin que vous avez suivi pour en sortir, afin de savoir l'usage que vous aviez fait de mon enseignement sur cette matière.

AUG. — Il suffit pour cela de posséder la notion du péché originel. C'est parce qu'ils l'ont ignorée que les manichéens sont tombés dans des erreurs aussi monstrueuses: ils n'ont pas su distinguer entre la nature et la malice humaines. S'ils avaient fait cette distinction, ils auraient fait remonter chaque chose à sa source : à Dieu, la nature elle-même; au démon, la corruption et le péché. Non, vraiment ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme avec les mauvaises inclinations qui naissent avec lui; il avait fait notre nature plus pure et plus parfaite, plus magnifiquement ornée que ne l'est une épouse quand elle quitte la maison paternelle et qu'elle est conduite à l'autel. Mais par ce premier péché de désobéissance, elle perdit l'apanage de la justice et de la sainteté, en même temps qu'elle perdait l'innocence, elle se plongea dans la corruption : c'est comme les viandes que le sel conserve dans leur intégrité, et qui fourmillent de vers aussitôt que le sel vient à disparaître. La grâce était le sel qui conservait notre nature; et les

vers qui l'ont infectée, ce sont toutes les œuvres de la chair que l'Apôtre énumère dans son Épître aux Galates, v, la fornication, la mollesse, l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, l'envie, la haine, les querelles, les dissensions, les sectes, les homicides, les excès dans le boire et le manger, tous les vices en un mot. Et ce qu'on peut signaler de plus déplorable dans l'homme, c'est qu'il naisse avec une inclination au mal, une sorte d'aversion pour Dieu provenant de l'amour exclusif qu'il se porte à lui-même, ce qui est la plus grande monstruosité qu'on puisse concevoir. Voilà le triste héritage de notre premier père et ce que nous appelons le péché originel, qui fait que l'homme naît dans la disgrâce de Dieu, exclu du paradis et condamné à la mort. Par la désobéissance et la trahison dont ils se rendirent coupables dans leur folle prétention de s'égaler à Dieu, dont ils avaient reçu tant de bien, nos premiers parents perdirent l'apanage de la justice et de la grâce, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour toute leur postérité; tels ils étaient devenus, tels furent leurs enfants.

I.

Exposition raisonnée de l'admirable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Ambr. — Je vois, Augustin, que la doctrine du péché originel vous est bien connue, et que vous avez ainsi trouvé ce que vous désiriez tant savoir, l'origine et la cause des maux de la vie humaine, ce même péché dont le démon fut l'instigateur; et comme vous avez de plus un profond sentiment des douleurs de l'humanité, vous voilà dans d'excellentes dispositions pour que nous traitions ensemble du remède qui doit les guérir. Comme le mal nous est venu par l'envie du démon qui voulut s'opposer au dessein de la bonté divine et en empêcher l'accomplissement, — et ce que Dieu s'était proposé, c'était de réparer la chute des anges par la création des hommes, — il ne fallait pas que le démon, en définitive, prévalût contre Dieu, et qu'il pût se glorifier d'avoir déjoué, par ses manœuvres et par son habileté, la combinaison et le plan de la sagesse divine. Il fallait, par conséquent, que cet en-

nemi de tout bien fût confondu, que Dieu ne perdît rien de sa gloire, et que l'homme, dès lors, fût rétabli dans sa dignité première, réhabilité dans la grâce et la vertu, et qu'il atteignît ainsi la fin pour laquelle il avait été créé.

Ce principe posé, m'adressant à une haute intelligence éclairée des premiers rayons de la foi, je vous ferai cette question : Quel est le moyen qui vous eût semblé le plus propre à rétablir, en effet, l'homme dans sa première dignité, et d'ennemi de Dieu, d'enfant de colère qu'il était, à le rendre enfant de la grâce et ami de Dieu.

Aug. — C'est une chose bien difficile que vous me demandez. Comment voulez-vous qu'un être aussi faible et borné que l'homme indique les moyens et trace en quelque sorte les voies à la divine sagesse pour opérer le salut du monde ? Mais je suppose que vous me faites cette question afin d'y répondre vous-même, après avoir constaté mon ignorance sur un semblable sujet. Je vous obéirai néanmoins, et je vous dirai ce que la raison pure me paraît, là-dessus, dicter à l'homme, vu que je n'ai pas encore été fixé sur ce que la foi nous en apprend.

Voici donc ma pensée : le remède le plus propre à réconcilier Dieu avec l'homme déchu serait que la désobéissance et la révolte de cet homme envers Dieu fussent réparées par la soumission et l'humilité d'un autre homme pur et saint, pouvant par là-même paraître aux yeux de Dieu. C'est ainsi que procède l'art des hommes pour la guérison des corps : il combat un contraire par l'autre, le chaud par le froid, et réciproquement. Ainsi procède encore la justice, en abaissant l'orgueilleux, en dépouillant de ses biens celui qui a volé le bien des autres. Or, comme c'est ici une affaire de médecine et de justice en même temps, puisqu'il s'agit et de guérir une maladie, et de châtier une faute universelles ; ce serait faire droit, me paraît-il, à cette double exigence, qu'un homme obéissant intervînt pour réparer le mal qui nous a été fait par la désobéissance d'un autre. Puisque Dieu avait établi dans la loi un sacrifice pour la rémission des péchés, n'est-il pas naturel de penser qu'un sacrifice qui lui serait extrêmement agréable, dût obtenir le pardon du genre humain tout entier ?

Ambr. — Prenez pour exemple quelqu'un des anciens sacrifices, afin de voir par comparaison ce que devait être celui qui produirait ce bien universel.

Aug. — Le premier sacrifice qui se soit accompli dans le monde, est celui de l'innocent Abel; et ce sacrifice fut tellement agréable au Seigneur, à raison de la sainteté et de la ferveur de celui qui l'offrait, que le feu du ciel consuma la victime, signe évident de l'acceptation de l'offrande. Vient ensuite le sacrifice de Noé, de cet homme si ferme dans le bien qu'il sut s'y maintenir seul, au milieu de toute une génération perverse et corrompue. Son offrande fut assez agréable à Dieu pour qu'il promît alors de ne plus envoyer un pareil déluge sur la terre. Ces deux sacrifices furent bien grands, sans doute ; mais il en est un qui fut beaucoup plus grand encore, celui du patriarche Abraham; car ce fut là un sacrifice, non-seulement de parfaite obéissance, mais encore deux fois parfait : par l'obéissance, le patriarche se montra prêt à immoler son fils bien-aimé ; par la foi, il crut que Dieu ressusciterait cet enfant, même après le bûcher funèbre, pour accomplir la promesse qu'il lui avait faite de propager sa race par ce fils. Un tel sacrifice plut tant au Seigneur, qu'il promit encore une fois au patriarche de lui donner par ce même fils une race aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, race privilégiée de laquelle naîtrait celui par lequel seraient bénies toutes les nations de la terre. Voilà, dans ma pensée, le plus parfait des sacrifices que les hommes aient jamais offerts; la victime n'était pas ici un animal privé de raison, c'était un fils tendrement aimé ; il excelle encore par l'obéissance et par la foi. Je dis en conséquence que, s'il y avait un autre homme aussi saint, ou plus saint même qu'Abraham, offrant à Dieu pour la rédemption du monde un semblable sacrifice, Dieu, dans sa miséricorde et sa bonté, pardonnerait au genre humain. Tel me paraît être le moyen indiqué par la sagesse et la raison humaines pour arriver au résultat désiré.

Ambr. — Oh ! que le Prophète avait raison quand il disait au nom du Seigneur : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, ni mes voies vos voies; autant que le ciel est éloigné de la terre, autant mes voies et mes pensées sont éloignées des vôtres. » *Isa.*, LV, 8, 9.

C'est ce que vous verrez clairement en apprenant de ma bouche la merveilleuse invention de Dieu pour opérer l'œuvre de notre salut. Mais, comme vous êtes encore catéchumène, disposez-vous à faire un humble acte de foi plutôt qu'à soutenir une discussion savante. Dans les sujets que les savants ont coutume de discuter entre eux, on veut comprendre avant de croire : dans les choses de Dieu, nous ne comprenons rien si nous ne croyons pas, comme s'exprime le même Prophète, VII ; mais à la lumière de la foi nous en voyons bientôt les hautes convenances et la profonde harmonie. De plus, vous n'êtes en religion qu'un disciple, un débutant ; et vous devez vous appliquer cet axiome posé par tous les philosophes : « Quiconque apprend doit commencer par croire et non par discuter. »

Cela posé, vous saurez que le dessein de la divine sagesse fut qu'une œuvre éminente comme la rédemption et la sanctification du genre humain, œuvre par laquelle les hommes allaient devenir les enfants de Dieu et les héritiers de son royaume, s'accomplirait par un être supérieur à la nature humaine, mais qui posséderait néanmoins cette nature : homme, il devait représenter le pécheur ; plus qu'homme, il devait effacer le péché. Il y a là quelque chose de si étrange et de si imprévu, qu'il n'est pas d'entendement humain, ni même angélique, capable d'imaginer ou de soupçonner, moins encore de désirer un remède aussi supérieurement rationnel à la déchéance de notre nature. Seuls quelques esprits appartenant à la plus haute hiérarchie céleste le connaissaient par révélation. Sans m'arrêter davantage à ce préambule, je vous ferai l'exposé succinct du mystère lui-même.

Partons d'une incontestable vérité : Dieu, la perfection infinie, désire par là même que toutes ses œuvres soient parfaites, et surtout celles dont l'importance est la plus grande ; c'est au fond ce que vous affirmez vous-mêmes, dans vos écoles de philosophie, que la nature tend toujours à ce qu'il y a de plus parfait. Il faut en outre vous bien persuader que l'œuvre de la rédemption est incomparablement supérieure à celle de la création, ce qui se voit aisément quand on songe combien la fin de l'une diffère de la fin de l'autre. La fin de la création, c'est l'être purement naturel ; et

la fin de la rédemption, c'est l'être surnaturel et divin auquel les hommes sont élevés, et par lequel ils sont rendus participants de la gloire et de la nature divines.

Celui qui règne donc sur l'univers et qui gouverne tout avec une suprême sagesse, sachant d'une manière éminente à quel point la rédemption du monde l'emportait sur sa création, ne jugea pas que le monde dût être racheté par une simple créature, alors que c'était Dieu lui-même qui l'avait créé. Je vais plus loin et je dis que, non-seulement la sanctification du monde, mais celle même d'un seul pécheur, est quelque chose de plus grand que la création universelle ; et, pour s'en convaincre, il suffit de comparer encore ici les fins de ces deux œuvres. Or Dieu déclare par ses prophètes qu'il ne cédera pas à un autre la gloire qui lui appartient ; *Isa.*, XLII et XLVIII ; il ne pouvait donc pas, la gloire de racheter le monde étant plus grande que celle de l'avoir créé, abandonner la première créature pour se contenter de la seconde ; car il serait résulté de là que l'homme aurait dit à Dieu : Je vous rends grâces, Seigneur, parce que vous m'avez créé ; tandis qu'il aurait dit à une créature : Je vous rends grâces parce que vous m'avez racheté. Non, cette bonté suprême n'a pas voulu que notre amour fût scindé entre le Créateur et le Rédempteur ; il fallait que ces deux qualifications fussent appliquées au même être, aussi bien que notre reconnaissance.

Cet accord ressortira d'une autre considération non moins importante. Supposez qu'un peintre, le plus célèbre de l'univers, ait consacré tout son art à faire un tableau magnifique, et que ce tableau soit ensuite détérioré et dégradé par un accident déplorable ; qui pourra, je vous le demande, rendre à cette toile sa perfection et sa beauté premières, si ce n'est le grand artiste qui l'avait peinte ? Cette comparaison vous fera mieux comprendre la vérité qui nous occupe. Il est certain que Dieu lui-même est l'Artiste et le Peintre auquel l'âme humaine devait son être et sa beauté, puisqu'il l'avait faite à son image et à sa ressemblance, puisqu'il l'avait ornée de toutes les vertus et de toutes les grâces comme d'autant de brillantes couleurs. Il n'est pas moins indubitable que par le péché originel cette âme avait été obscurcie et déformée, au point

qu'il ne restait rien en elle de sa primitive splendeur. Si Dieu veut donc, dans son ineffable bonté, former de nouveau cette image, la rétablir dans son ancienne pureté, autant du moins que le permet notre condition présente, quel autre peintre peut et doit en être le restaurateur, si ce n'est l'auteur lui-même? Écoutez encore une chose qui se rapporte à ce sujet : la seconde personne de la sainte Trinité, qui est le Fils, se nomme Image et Parole substantielle du Père, parce qu'elle représente parfaitement la divine substance; et voilà l'image selon laquelle l'homme a été formé. De là vient que l'œuvre de la rédemption et de la restauration de l'homme revenait au Fils plutôt qu'au Père ou au Saint-Esprit : le type immortel devait être remis en présence de l'image effacée.

Aug. — Tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici satisfait ma raison et se déroule à mes yeux avec beaucoup d'ordre; mais je voudrais savoir comment cela a pu avoir lieu. Comme il est nécessaire, en effet, de réparer l'offense faite à Dieu, pour qu'il nous rende sa grâce et son amitié; et comme offrir une réparation, acquérir un mérite sont des actes appartenant essentiellement à la créature et nullement au Créateur, comment un être possédant réellement la divinité pourra-t-il s'acquitter d'un office qui répugne dès lors à sa nature?

Ambr. — Pour que cela pût avoir lieu, il n'y avait qu'un moyen, c'est que la nature divine vînt à s'unir avec la nature humaine dans une même personnalité, laquelle pouvait ainsi mériter et satisfaire en vertu de son humanité, et donner à la satisfaction une valeur sans bornes par sa divinité.

Aug. — De cette façon je comprends que cela serait possible.

Amb. — Eh bien! telle a été, mon frère, la merveilleuse invention de la sagesse et de la bonté de notre Dieu, pour accomplir l'œuvre de notre rédemption, et l'accomplir selon les principes de la plus rigoureuse justice.

Aug. — Mais comment deux natures séparées par une distance infinie ont-elles pu s'unir dans une seule personne?

Ambr. — Dieu choisit avant tous les siècles une Vierge plus pure que les étoiles du ciel, plus enrichie des dons du Saint-Esprit que tous les anges ensemble; et il décréta que son Fils serait conçu

par un acte spécial de la toute-puissance divine et séjournerait dans le sein de cette Vierge. C'est de cet asile sacré qu'il dut sortir pour apparaître au monde, Dieu parfait et homme parfait, appartenant à la race d'Adam, mais sans en avoir contracté la souillure. Après son incarnation, il devait converser avec les hommes, les attirer à la connaissance et à l'amour de Dieu par ses paroles, à la pratique de toutes les vertus par les magnifiques exemples de sa vie, et les corroborer dans la foi par l'éclat de ses miracles.

Aug. — Je demeure frappé d'étonnement par ce que vous me dites : que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, ait voulu se renfermer dans le sein d'une femme, se revêtir de notre chair, se faire homme, vivre inconnu, voiler ainsi sa majesté suprême, s'entretenir familièrement avec les hommes et manger avec eux, c'est une chose qui me jette dans l'admiration et la stupeur. Nourri dans les doctrines des philosophes, sachant qu'un de leurs chefs, Aristote, dit que Dieu est un acte pur, ce qui signifie que dans la substance divine se trouvent toutes les perfections qu'on peut concevoir, mais avec une telle plénitude qu'elles ne sauraient comporter le plus léger accroissement ni une modification quelconque; j'ai toujours compris que la pureté, l'élévation et la simplicité de cette nature sont tellement grandes, qu'elle est incapable de penser autre chose que ce qui constitue sa grandeur et sa beauté; car, comme toute autre existence est inférieure à la sienne, Dieu s'abaisserait et s'amoindrirait, selon l'expression du même philosophe, s'il portait sa pensée hors de lui. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il ne connaisse parfaitement tous les êtres; mais il ne les connaît qu'en les considérant dans sa propre essence. Or, après avoir eu toujours de Dieu ces pures et sublimes idées, entendre maintenant qu'il s'est humilié de la sorte, c'est ce qui donne le vertige à ma raison. Mais je suis forcé de reconnaître que la bonté de Dieu ne doit être ni moins grande ni moins incompréhensible que son essence elle-même, que la première n'est pas au fond autre chose que la seconde, qu'il faut en proclamer l'identité, bien loin de pouvoir y supposer une différence radicale, moins encore une inégalité.

Ambr. — Si ce que je vous ai dit vous étonne, combien plus ne

serez-vous pas surpris de ce que je vais ajouter? Pendant que ce divin Seigneur instruisait les hommes, travaillait à guérir leurs infirmités, à réprimer leurs vices, et spécialement l'hypocrisie et la cupidité des Prêtres et des Pharisiens, ces hommes poussés par la haine et jaloux de sa gloire, s'élevèrent avec fureur contre lui; ils n'eurent pas de relâche qu'ils ne l'eussent fait condamner à la mort, et à la mort de la croix, avec un luxe inouï d'outrages et de souffrances. La divine bonté le permettait ainsi, faisant servir ces passions haineuses à l'œuvre même de notre salut. Cet innocent Agneau, en subissant une mort qui ne lui était pas due, nous délivrait de celle que nous avions trop bien méritée; au prix de son sang divin nous fûmes rachetés de l'esclavage du démon: par le sacrifice dont il a été la victime, tous les péchés du monde furent effacés. Voilà, mon frère, en peu de mots, l'explication et le résumé de tout ce mystère qui pourra vous fournir désormais un ample sujet de méditation.

Aug. — Devant des choses aussi grandes, aussi merveilleuses, aussi extraordinaires que puis-je vous dire, ô mon père, ô mon maître? Les paroles me manquent aussi bien que les pensées, mon intelligence se voile et ma langue est sans mouvement, toutes les forces de mon âme sont paralysées en présence de cet abîme incommensurable de la bonté et de la charité de notre Dieu. Et toutefois, ce que je disais moi-même de la bonté divine, doit me faire comprendre que le Seigneur ait voulu souffrir toutes ces choses quand il s'agissait de nous sauver. En effet, si le propre de la bonté est de rendre les hommes bons et saints, faut-il tant s'étonner des souffrances qu'il a subies dans ce but? Plus même ont été grandes ses humiliations et ses tortures, plus il nous a révélé de gloire dans la bonté et la sainteté.

Ambr. — C'est ce que vous entendrez beaucoup mieux encore, si vous venez à considérer la multitude innombrable de saints et de saintes qui depuis cette mort sacrée ont marché sur les traces du Sauveur dans toutes les parties du monde. Quoi de plus digne de cette souveraine bonté que d'avoir produit sur la terre un changement dont il résulte un si grand bien? Et si vous me dites que ce bien lui a coûté cher, puisqu'il lui a coûté la vie, je vous répon-

drai que, plus le Sauveur a sacrifié pour l'obtenir, plus il en rejaillit de gloire sur lui.

II.

L'Incarnation du Fils de Dieu est le moyen le plus convenable qui se puisse concevoir pour racheter l'humanité et lui donner la facilité de connaître, d'aimer et d'imiter Dieu ; conditions essentielles de la vraie sanctification.

Ambr. — Maintenant que je vous ai présenté d'une manière succincte ce moyen de salut choisi par Dieu, revenons à notre premier dessein, qui était de le comparer avec celui que vous proposiez vous-même, c'est-à-dire avec un sacrifice tel que celui d'Abraham ou d'un homme encore plus saint ; et vous verrez l'immense supériorité du sacrifice offert par le Fils de Dieu.

Aug. — Voilà ce que je désire ardemment apprendre ; car rien ne mérite d'être connu comme les inventions de Dieu, les traces de sa sagesse, les dispositions de ses conseils.

Ambr. — Écoutez-moi donc avec attention, et laissez-moi le temps de développer ma pensée. Vous pourrez vous convaincre, en premier lieu, qu'un des deux caractères qui distinguent les œuvres de Dieu et qui sont la miséricorde et la justice, fait défaut dans le moyen que vous avez indiqué. J'y vois bien la miséricorde, qui pardonne les péchés ; mais je n'y trouve pas la justice, puisque le pécheur n'est pas châtié, ce qui est contraire à l'ordre suivi par Dieu dans toutes ses œuvres. Cela paraît même porter atteinte à sa gloire ; car à la gloire du roi appartient le jugement, ou le pouvoir d'exercer la justice, selon la pensée du Prophète royal ; *Psalm.* XCVIII ; le roi qui n'accomplit pas ce devoir ne mérite pas de porter ce nom de roi. L'idée de justice est si intimement liée à celle de gloire que la richesse et l'ornement du trône sur lequel Dieu s'asseoit, selon l'image employée par le même Prophète, ce sont la justice et le jugement. *Psalm.* LXXXVIII. La royale majesté de Dieu nous est là représentée gouvernant le monde et traitant chacun selon qu'il le mérite, conformément aux lois de la justice. Pour montrer que le châtiment des pécheurs tourne à sa gloire, Dieu dit après la mort des coupables enfants

d'Aaron : « Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent. » *Levit.*, x, 3. Ce qui veut dire que la punition sera proportionnée à l'ingratitude. En parlant du châtiment de Pharaon, il emploie la même expression : « Je serai glorifié dans la mort de Pharaon et de toute son armée. » *Exod.*, xiv, 4. Dans le fait dont il est ici question, le Seigneur montra non-seulement sa toute-puissance, mais encore sa justice, en faisant périr dans les flots celui qui avait donné l'ordre de noyer les petits enfants. Lisez les prophètes, et vous verrez les épouvantables châtiments dont Dieu menace et frappe les pervers ; vous ne le pourrez pas sans frissonner de crainte. Combien de villes et de royaumes il a renversés et dévastés à cause des péchés de leurs habitants. Il n'avait qu'un temple et qu'un autel dans toute l'étendue du monde ; il les renversa néanmoins et les détruisit en même temps que la ville elle-même, comme Jérémie le dit dans ses Lamentations : « Le Seigneur a rejeté son autel, il a maudi son sanctuaire. » *Thren.*, ii, 7. Il a donc mieux aimé demeurer sans autel et sans temple que laisser le péché sans punition. Et ce n'est pas seulement par le renversement des villes et des royaumes qu'il a manifesté cette volonté; c'est par la destruction du monde entier, qui était l'œuvre de ses mains, et qu'il a fait périr dans les eaux du déluge.

Pour mieux montrer sa détermination de laisser agir la justice, il ferme la porte aux prières des justes, comme on le voit par l'exemple de ce même Jérémie, à qui Dieu défend de prier pour son peuple, résolu qu'il est à ne pas l'écouter. *Jerem.*, xiv, 11. Il n'écouterait même pas ses amis les plus chers, puisqu'il ajoute : « Quand bien même Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, ils n'obtiendraient pas grâce pour ce peuple. Otez-le de ma présence et qu'il s'en aille. S'ils vous disent : Où irons-nous? vous leur répondrez : Les uns mourront par le fer, les autres par la faim, un grand nombre dans l'esclavage. J'enverrai contre eux quatre sortes de plaies : l'épée pour les tuer, les chiens pour les déchirer, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre pour les mettre en pièces et les dévorer. » *Ibid.*, xv, 1 et seqq. Ces menaces sont terribles ; mais celles qu'il fait entendre par Ézéchiel ne le sont pas moins. Jusqu'à quatre fois dans le même chapitre xiv, il redit ces

paroles : « Alors même qu'au milieu d'eux se trouveraient ces trois illustres amis de la vertu, Noé, Daniel et Job, j'enverrai contre eux, la famine, la peste, les bêtes féroces pour faire de leur terre un désert, de sorte qu'on n'y rencontre plus ni des hommes, ni des animaux ; mes trois serviteurs ne pourraient pas même arracher leurs fils ou leurs filles au châtiment ; eux seuls seraient délivrés à cause de leur justice. »

De telles sentences nous montrent à découvert la rigueur et l'intégrité de la justice divine. Dieu est le juge universel de ce vaste royaume, le monde entier, dont il est aussi le suprême monarque ; il est de son honneur d'effacer par de justes châtiments la souillure et la laideur que les méchants, par leur corruption, impriment à ce royaume. Moins belle nous paraît la chaîne d'or autour du cou du roi, que le glaive ou le cordon à la gorge de l'homicide et de l'oppresseur ; car, comme le dit le Prophète : « Le Seigneur est juste, et il aime la justice, et ses yeux se reposent sur l'équité. » *Psalm.* x, 8. S'il appartient à cette justice divine qu'aucun bien ne demeure sans récompense, il lui appartient aussi qu'aucun mal ne reste sans châtiment. Faisons maintenant l'application de ce principe à notre sujet. Dans le moyen que vous indiquiez, Augustin, éclaterait sans doute la grandeur de la divine miséricorde ; mais on n'y verrait pas briller la justice, dont Dieu néanmoins est si jaloux.

Aug. — On ne saurait le nier.

Ambr. — De ce qui a été dit, nous pouvons encore tirer cette conséquence, que là manqueraient aussi deux conditions essentielles des œuvres de Dieu, sa gloire et notre bien. Il est vrai que le bien de l'homme s'y trouverait, puisque l'homme serait pardonné ; mais la gloire de Dieu ferait défaut, puisque les offenses et les injures faites à sa majesté demeureraient sans réparation ; l'honneur de l'offensé se répare par le châtiment de l'offenseur.

Aug. — Je vois clairement cela ; il me reste à savoir comment cette lacune est comblée dans le moyen que le Seigneur a choisi.

Ambr. — Voilà cependant une chose qui résulte des explications déjà données ; car en s'unissant personnellement la nature humaine, et puis en souffrant la mort de la croix, le Fils de Dieu

offrait à son Père une pleine satisfaction pour tous nos péchés ; et de la sorte, en même temps que l'homme était racheté, la justice de Dieu se trouvait satisfaite et sa gloire réparée. Le Seigneur était même plus honoré par le sacrifice de son Fils, qu'il n'avait été offensé par tous les péchés du monde. Vous voyez donc réunies dans cette œuvre toutes les conditions exigées par les œuvres de Dieu, la miséricorde et la justice, sa gloire et notre bien.

Aug. — Je comprends maintenant combien le Prophète avait raison en appelant cette œuvre une invention divine, puisqu'elle réunit si parfaitement des extrémités en apparence inconciliables, et qui n'eussent pu se rencontrer nulle part ailleurs. Mais une œuvre aussi grande doit assurément présenter d'autres harmonies et renfermer d'autres avantages; je vous demande aussi de me les faire connaître.

Ambr. — C'est beaucoup me demander. Les profondes harmonies de ce mystère sont telles, tels sont les fruits et les avantages qu'il nous procure, que la langue même des anges ne suffirait pas à les développer. Et déjà vous pouvez conjecturer qu'une chose aussi grande que celle de l'incarnation d'un Dieu et de sa mort sur la croix devait avoir non des résultats vulgaires, cela n'était pas possible, mais bien des résultats proportionnés à la grandeur, à l'étrangeté même de ce fait, Dieu revêtu de la nature humaine.

Et toutefois prenons ce sujet à son principe. Vous devez savoir que trois choses principales sont nécessaires pour l'œuvre de notre sanctification : connaître Dieu, l'aimer, retracer dans notre vie sa pureté et sa sainteté ; et ces trois choses sont tellement unies, dépendent tellement l'une de l'autre, qu'elles se produisent par une sorte de filiation légitime de la connaissance de Dieu nous passons à son amour, et de l'amour à l'imitation. Or, vous allez voir de quel merveilleux secours nous est ce mystère pour réaliser ce triple bien.

Commençons tout naturellement par la connaissance de Dieu. C'était une chose bien difficile, avant que ce mystère se fût accompli et nous eût été révélé, que notre entendement s'élevât à cette connaissance. Il ne saurait, en effet, comme vous ne l'ignorez

pas, tant qu'il demeure renfermé dans cette prison matérielle, percevoir autre chose que ce qui lui est transmis par les sens, et par là même les seuls objets corporels, puisque les objets spirituels ne peuvent pas nous arriver par cette porte; et c'est pour cela qu'aucun philosophe jusqu'à ce jour n'est parvenu à connaître la substance de notre âme, par la raison qu'elle est spirituelle et que nous ne la voyons que dans ses effets, tels que la vie et le sentiment. Du moment donc où notre entendement est si faible qu'il ne peut même comprendre cette âme dont il fait partie, comment s'élèverait-il à la connaissance de Dieu, de l'Esprit souverain et souverainement simple?

Il exista jadis certaines hérésies qui donnaient un corps à Dieu et ne le comprenaient pas sans une forme humaine. Un pieux ermite imbu de ces idées, ne contemplait pas autrement la beauté divine. Détrompé de cette erreur, et voulant désormais contempler Dieu comme un esprit pur et sans aucun mélange de matière, il était hors d'état d'y parvenir, et cette méditation ne donnait aucune prise à sa pensée; aussi versait-il des larmes abondantes en s'écriant : On m'a ravi mon Dieu. La condition de notre entendement étant donc telle qu'il ne puisse contempler les objets spirituels qu'en les revêtant d'une figure corporelle, grande fut la faveur que Dieu nous accorda en se faisant homme, en se revêtant d'une chair humaine; car, si nous étions incapables de le contempler dans sa pure beauté, nous le pouvions au moins dans notre nature. C'est ainsi qu'il nous a été donné de le suivre pas à pas dans le cours de sa sainte vie, de l'accompagner jusque dans sa mort, et dans les mystères de sa résurrection et de son ascension. Voilà comment, en se présentant à nous sur les traits de notre humanité, corporelle et visible, Dieu nous a mis en rapport avec les choses invisibles et spirituelles. En effet, par les œuvres de son humanité sainte, ayant toutes pour but de remédier à nos maux, nous apprenons à connaître cette bonté divine, qui a tant fait pour nous rendre bons et saints; cette infinie charité, qui s'est manifestée pour nous par le sacrifice de la vie; cette miséricorde sans bornes, qui s'est chargée de toutes nos dettes pour nous en délivrer. Nous ne connaissons pas moins par là l'extrême

rigueur de la justice divine, puisque le Père éternel n'a pas épargné son propre Fils, qui s'était offert à satisfaire pour les péchés des autres.

Mais je ne puis pas m'empêcher de m'accorder encore un instant à considérer la bonté divine, source première de tout notre bien. Avant même d'en venir à ce mystère de l'Incarnation, ce fut une bien grande bonté de la part de cette Majesté souveraine, d'avoir voulu élever un pauvre petit vermisseau par-dessus tous les cieux, et le créer pour le rendre participant de sa pureté d'abord, de sa gloire ensuite ; ce qui revenait à l'égaler sous ce rapport aux chérubins et aux séraphins. Il est beau de voir dans l'Écriture sainte par quelles nombreuses et touchantes paroles Dieu nous appelle et nous convie à l'imitation de sa propre pureté. C'est ce même désir qui le poussa plus loin : voyant combien il importait pour nous exciter à cette sublime imitation qu'il se fît homme et qu'il mourût sur une croix, qu'il nous offrît de la sorte le miroir permanent de cette vertu en même temps qu'un secours inépuisable, il n'hésita pas à s'abaisser jusque-là dans ce but. Qu'est-ce que cela, mon Dieu ? Que peut-il en résulter pour nous ? Que gagnerez-vous si nous vous imitons, ou que perdrez-vous si nous ne vous imitons pas, puisque de toute éternité, avant d'avoir créé le monde, vous possédiez le même bonheur et la même gloire dont vous jouissez maintenant ? Quel amour ! quelle bonté ! Il suffisait certes, pour la manifestation de ces attributs, que vous eussiez formé une aussi faible créature pour une fin aussi sublime ; fallait-il donc que le désir d'obtenir cette fin vous poussât à mourir, afin que je fusse bon et heureux comme vous l'êtes vous-même ? Non, Seigneur, une œuvre aussi touchante ne pouvait se rencontrer dans la création tout entière ; le Créateur seul était capable de l'accomplir. Et cette œuvre toute seule pouvait atteindre aux proportions de votre infinie bonté.

C'est une route ouverte, vous pouvez maintenant la poursuivre sans difficulté par la force de votre logique, et parvenir à la connaissance des autres perfections divines qui brillent à nos yeux dans ce profond mystère. Vous verrez alors combien cette invention de l'infinie sagesse est propre à nous révéler les attributs de

Dieu ; combien surtout elle nous manifeste sa miséricorde, en nous le montrant ainsi défiguré, s'il est permis de le dire, en vue de s'accommoder à la faiblesse de notre vue. Voilà pourquoi le Seigneur, en envoyant au monde son Fils unique pour qu'il fût en même temps le maître et l'objet de notre étude, nous invite à lui acheter sans argent, sans aucune autre sorte d'échange, du vin et du lait; *Isa.*, LV, nous donnant à comprendre par là que dans ce sacré mystère les ignorants et les savants peuvent également trouver leur instruction et leur bien ; car le lait est la nourriture des enfants, et le vin soutient les forces de l'homme. Oui, petits et grands, imparfaits et parfaits, y trouveront un aliment propre à l'état de leur âme.

AUG. — Je reconnais que dans ce mystère se découvrent tellement à nous les perfections divines, que cette œuvre de la puissance infinie l'emporte autant sur toutes les autres que la lumière du soleil sur celle des étoiles ; et que dès lors elle nous donne de Dieu une connaissance beaucoup plus claire, beaucoup plus étendue que ne le peuvent toutes les œuvres réelles ou possibles du Créateur.

AMBR. — Puisque ce premier point demeure parfaitement établi dans vos convictions, passons au deuxième et voyons de quel secours nous est ce mystère pour aimer Dieu. Si la rudesse de notre intelligence est un grand obstacle à la connaissance de la suprême vérité, plus grand est encore l'obstacle que présente à l'amour du souverain bien, la dissemblance, l'opposition même qui existe entre le caractère de notre vie et la divine pureté ; vous le savez mieux que moi, la ressemblance est la cause de l'amour, puisque l'amour est l'union des cœurs et des volontés.

Or, je vous le demande, quelle ressemblance y a-t-il entre la sublimité de Dieu et la bassesse de l'homme ? Difficilement peuvent s'unir les choses contraires ou simplement différentes. Cela étant, quelle plus grande différence, quelle distance plus incommensurable que celle qui sépare l'homme de Dieu ? Dieu, esprit d'une absolue simplicité ; l'homme, esprit soumis au joug de la chair : Dieu, au sommet de l'existence ; l'homme, au plus bas degré : Dieu, possédant tous les biens : l'homme, réduit à la plus extrême pauvreté :

Dieu, la pureté par essence ; l'homme, plongé dans l'impureté : Dieu, immortel et impassible ; l'homme, passible et mortel : Dieu ne connaissant aucune misère ; l'homme les subissant toutes : Dieu, souverainement immuable ; l'homme, toujours sujet au changement : Dieu, résidant au ciel ; l'homme rampant sur la terre. Disons enfin, pour mieux nous rapprocher de notre but : l'invisible et le visible, et l'homme, comme tel, à peine capable d'aimer ce qu'il ne voit pas. Vous ne contesterez certainement pas le nombre et la grandeur des empêchements qui s'élèvent de la part de l'homme à l'amour qu'il doit à Dieu. Voilà donc deux êtres, non-seulement différents, mais en quelque sorte diamétralement opposés : le moyen donc que l'amour règne entre eux, quand nous savons que ce sentiment est l'union des cœurs et qu'il est produit par la ressemblance ?

Que fallait-il pour substituer cette ressemblance à des dissemblances si profondes et si multiples ? C'est précisément en cela que resplendit la sagesse de cette admirable invention. D'un seul coup le Seigneur a renversé tous les obstacles, fait disparaître tous les empêchements, et cela, en se faisant homme. Vous voyez désormais cet esprit si simple et si pur, revêtu d'une chair matérielle ; vous le voyez abaissé, pauvre, humilié, mortel, passible, sujet aux changements et aux infirmités de la vie humaine, mais par-dessus tout visible ; afin que l'homme, incapable d'aimer ce qu'il ne voyait pas, comme je l'ai déjà dit, n'eût plus aucune excuse s'il n'aimait pas un Dieu qui se présentait à lui sous une telle forme. Un autre empêchement, bien grand aussi, c'est l'inégalité des personnes ; et de là cette parole de saint Bernard : On ne rencontre guère d'accord et dans la même demeure la majesté et l'amour. *Sup. Cant.*, serm. LIX. Cette inégalité disparaît également par le fait du même mystère, puisque la majesté s'est abaissée et mise au niveau de notre petitesse. Cette ineffable condescendance nous a été merveilleusement représentée par le prophète Élisée, quand il ressuscita l'enfant de cette femme qui lui donnait l'hospitalité ; car, en s'étendant sur le cadavre, il ramena son corps aux proportions de ce petit être ; et c'est ainsi qu'il réchauffa ses chairs glacées et qu'il finit par lui rendre la vie. Que pourrait nous

représenter, en effet, cette étrange cérémonie du Prophète, sinon que ce grand Dieu, qui remplit le ciel et la terre, s'est réduit à la mesure de notre humanité, qu'il s'est rapetissé jusque-là par un prodige d'amour; de telle sorte que l'homme pût venir s'enflammer sans cesse à ce divin foyer. Voilà donc quelle fut l'invention à laquelle le Seigneur eut recours pour se faire aimer des hommes, en prenant à la fois leur petitesse et leur nature.

Aug. — A mesure que vous avancez dans cette matière, mes yeux s'ouvrent et je vois combien fut réellement admirable le moyen choisi par la divine sagesse pour nous élever à la connaissance et à l'amour de notre grand Dieu.

Ambr. — Cette Majesté souveraine ne s'est pas contentée de renverser les obstacles qui s'opposaient à notre amour; par le même mystère elle a donné les stimulants les plus forts à ce sentiment, en manifestant là son inépuisable bonté, en nous comblant de ses bienfaits dans ce bienfait suprême.

Le véritable amour se distingue surtout par deux propriétés : La première est un désir ardent de faire du bien à l'objet aimé. Sous ce rapport, le Fils de Dieu ne pouvait pas faire davantage qu'en nous donnant les biens de la grâce et ceux de la gloire, les uns pour cette vie, les autres pour la vie future. La seconde propriété de l'amour est d'accepter toute sorte de peines et de douleurs pour la personne qu'on aime. C'est ce que nous voyons dans la vie de notre divin Sauveur, et beaucoup plus encore dans sa mort, dans les humiliations et les tortures qu'il a souffertes pour nous délivrer nous-mêmes de la mort.

Il y a là une chose qui touche merveilleusement les âmes pieuses et les jette dans un profond sentiment d'admiration et de reconnaissance. Pour bien comprendre cela, rappelez-vous que Dieu ne saurait, comme Dieu, acquérir un bien qu'il ne possède déjà, que même, en tant qu'homme, il n'a rien gagné, rien mérité pour son propre avantage, puisque le degré de grâce et de gloire qu'il eut à l'instant même de sa conception était le plus élevé possible, et ne pouvait dès lors recevoir aucun accroissement. Il n'est pas même permis de dire qu'il ait mérité plus tard, d'une manière rigou-

reuse, la gloire de son corps et celle de son nom; car il les mérita dès ce premier instant.

Les choses étant ainsi, comment ne serait-on pas frappé de stupeur en voyant qu'il accepte les plus grandes souffrances qui aient été jamais endurées, plus grandes même qu'on ne peut les endurer sur la terre; et cela, sans retour sur lui-même, sans aucune possibilité d'en bénéficier pour son propre compte? Dévouement inouï! abnégation sans exemple! En général, les hommes ne font rien sans espoir de quelque récompense; au bout des plus rudes travaux ils aperçoivent toujours un intérêt en rapport avec la peine. Ne nous offre-t-il donc pas le plus beau, le plus touchant de tous les spectacles, ce divin Seigneur, plongé dans une si profonde agonie, dans des angoisses telles qu'elles suffisent à lui faire suer le sang, puis chargé de liens et traîné comme un malfaiteur, souffleté, couvert de crachats et d'insultes, meurtri de coups, tourné en dérision par un Hérode, couronné d'épines, portant la croix sur ses épaules à travers les rues de Jérusalem, abreuvé de fiel et de vinaigre, cloué sur cette même croix entre deux larrons, en présence de sa mère; et toutes ces tortures s'exercent sur le corps le plus délicat, toutes ces douleurs tombent sur l'âme la plus sensible, sans aucune sorte de consolation, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre; et tout cela, sans intérêt personnel, encore une fois, uniquement pour le bien des hommes?

Les martyrs se consolaient au milieu de leurs tourments, en se souvenant qu'à chaque blessure reçue correspondait un degré de gloire, dont ils jouiraient éternellement; c'est ce qui soutenait leur courage et leur foi. Rien de semblable dans le Christ, pour la raison que nous venons de dire. Ajoutons qu'il souffrait non-seulement pour les bons, mais encore pour les méchants et pour ses ennemis; à ses dépens il payait leurs dettes, il prenait la douleur pour leur laisser la joie, il subissait l'humiliation pour leur ouvrir l'accès de la gloire, il avait réuni sur lui tous les maux pour ne leur en laisser aucun. C'est comme si un père allait s'asseoir sur les bancs des rameurs, aux galères, pour épargner ce travail à son fils qui se serait attiré ce châtiment. Voilà comment Notre-Seigneur, le plus tendre des pères, nous voyant condamnés à mort,

a voulu souffrir une mort si douloureuse pour nous mériter une éternelle et glorieuse vie. Que de puissants motifs dans cette humanité sainte qui nous excitent à l'amour de Dieu! Ils nous auraient manqué si notre chute avait été réparée par le sacrifice d'un saint, selon l'hypothèse que vous avez émise.

Aug. — Je tiens encore cela pour incontestable, et je comprends maintenant combien notre rédemption est copieuse et surabondante, puisque nous avons un tel Rédempteur. Du reste, c'est ainsi que Dieu agit envers l'homme, il va de rédemption en rédemption. Je ne vous tiens pas quitte du troisième point indiqué par vous-même, de ce qui concerne l'imitation de Dieu.

Ambr. — Cela se déduit aisément de ce que nous avons dit. Le moyen inventé par Dieu pour nous sauver, quoiqu'il soit unique, sert si parfaitement à chacune des choses qui constituent notre sanctification, qu'on le dirait uniquement établi pour celle-là, comme vous allez le voir sur l'heure. Il est évident qu'il n'y a pas d'être aussi parfait et aussi digne d'être imité que Dieu; car il est la règle première, le type supérieur de toute vertu et sainteté. Mais, comme nous ne pouvons pas imiter une chose sans la voir, nous étions privés d'imiter Dieu, puisque nous ne le voyons pas, non qu'il ne soit souverainement intelligible, mais parce que notre intelligence ne saurait atteindre à sa pureté. Il n'en est pas ainsi de l'homme, nous pouvons le voir; mais ses imperfections ne nous permettent pas de l'imiter avec sécurité. Il n'y avait donc qu'un moyen pour nous tirer de cette alternative, c'est que Dieu se fît homme, afin qu'il y eût un modèle que nous puissions voir sans peine et imiter sans danger. Vous voyez donc combien cette divine invention répond à ce besoin de notre nature d'avoir sous les yeux un type parfait à retracer, un miroir inaltérable qui nous servît à reconnaître nos défauts, à nous humilier, à nous corriger. De quoi se compose un miroir matériel? D'un corps transparent et d'un corps opaque; d'une lame de verre, très-pure et très-polie, doublée d'une mince couche de plomb ou d'étain : c'est l'union de ces deux choses si différentes, de la lumière et de l'obscurité pour ainsi dire, qui produit l'effet voulu. Il y a quelque chose de semblable dans notre divin Sauveur : l'enveloppe matérielle de son

corps fait resplendir la beauté de toutes les vertus, comme on peut s'en convaincre en parcourant toutes les phases de sa sainte vie.

Aug. — Conduisez-moi vous-même dans ce chemin que vous connaissez d'une manière si complète.

Ambr. — Ce qui frappe avant tout dans la vie du Christ, c'est le zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Voilà pourquoi ses courses infatigables à travers les villes et les campagnes : il s'en allait partout répandant la lumière évangélique et cherchant les brebis perdues de la maison d'Israël. Vous remarquerez la manière dont il avait divisé son temps, consacrant les nuits à la prière, et les jours à éclairer les âmes. Vous verrez sa piété généreuse envers les malades et les lépreux, dont il touchait les plaies de ses mains bénies et qu'il guérissait par sa toute-puissance; il rendait la vue aux aveugles, aux paralytiques la force et le mouvement; en un mot, la santé à tous les infirmes sans exception. Son amour et son obéissance envers son Père ne vous frapperont pas moins; car il lui rapporte toutes les œuvres qu'il accomplit, toutes les paroles qu'il prononce; il cherche constamment à procurer sa gloire, jamais la sienne propre. Vous admirerez sa miséricorde envers la femme adultère, la grande pécheresse de Jérusalem, le publicain qui se frappe la poitrine, saint Pierre qui l'avait renié, tous les pécheurs enfin qui recouraient à lui. L'extrême indigence du souverain Maître de l'univers ne pourra manquer d'appeler aussi votre attention. En effet, « les passereaux ont leurs nids et les renards leurs tanières, selon ses admirables expressions, tandis qu'il n'a pas où reposer sa tête, » *Matth.*, VIII, 20, ni de quoi se nourrir, puisqu'il vit des secours qui lui sont fournis par quelques saintes femmes. Votre cœur sera touché par sa douceur envers ses disciples : ils l'avaient abandonné au moment où ses ennemis s'emparaient de sa personne; et cependant, à peine est-il ressuscité qu'il leur envoie par Madeleine ce gracieux message : « Allez vers mes frères et dites-leur que je remonte à mon Père, qui est aussi votre Père, à mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. » *Joan.*, XX, 17. Après cela, que dirai-je de l'ineffable humilité avec laquelle il lava les pieds de ses apôtres, sans en excepter Judas, qui venait de le trahir et de le vendre? Que dirai-je de sa

merveilleuse patience parmi les injures dont il était accablé, alors qu'on l'appelait samaritain, possédé du démon, séducteur du peuple ; et de sa courageuse condescendance à l'égard des pécheurs, quand il acceptait de manger à leur table, en vue de les toucher et de les gagner à Dieu ?

Voilà les magnifiques exemples de vertu que nous trouverons dans sa vie ; et je suis loin de les énumérer tous. Que serait-ce si nous entrions maintenant dans l'histoire de sa douloureuse passion et de sa mort sanglante ? Qui pourrait, sans éprouver un saisissement inexprimable, considérer en particulier l'humilité dont il nous donne là tant de preuves éclatantes ? Ce drame ne reproduit-il pas, de toutes parts et sous toutes les formes, les traits de cette admirable vertu ? Que dire encore de son obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; de sa résignation au milieu de tant de douleurs ; de sa mansuétude, sous le coup de tant d'outrages ; de son silence en face de tant de faux témoins, au point que le juge lui-même en est étonné ; de sa généreuse prière, enfin, pour les bourreaux qui le crucifiaient ?

Telles sont les sublimes leçons que le Sauveur nous donne dans tout le cours de sa vie, et beaucoup plus encore à l'heure de sa mort. Il est aisé de voir combien ces leçons données ainsi par des faits doivent être efficaces, combien elles doivent nous émouvoir et nous exciter, vu la dignité surtout de la personne qui nous les donne. Sans doute l'homme saint dont vous parliez d'abord eût pu nous donner aussi l'exemple de la vertu ; mais quelle différence entre le Créateur et la créature, sous ce rapport comme sous tous les autres ! Qu'un homme, en effet, soit humble, obéissant, patient, pauvre en esprit et en réalité, ce n'est pas une chose étonnante ; mais que le Seigneur de toute majesté soit descendu si bas, que le Roi des rois obéisse, que la gloire des bienheureux endure toute sorte de douleurs, que l'océan de toutes les richesses soit réduit à la pauvreté, que le pain des anges souffre la faim, que celui qui revêt les cieux et les champs de tant de beauté soit nu sur une croix, vous voyez bien que de semblables choses sont incomparablement supérieures aux exemples des saints ; et n'oubliez

pas encore qu'au même temps qu'il nous instruisait de la sorte, le Verbe incarné opérait l'œuvre de notre salut.

Aug. — Tout ce que vous me dites m'apparaît plein de clarté; et, pour résumer cette belle doctrine, je vois très-bien de quel secours nous est la divine invention pour ces trois choses si importantes, si capitales : la connaissance, l'amour et l'imitation de Dieu. Tout cela nous eût manqué si nous avions été rachetés par un autre moyen. C'est à bon droit, je le reconnais, que le Prophète nous convie à louer le Seigneur, à lui rendre grâces, à publier chez toutes les nations cette merveilleuse invention de la sagesse et de l'amour suprêmes.

III.

De quelques autres biens principaux émanant de l'ineffable mystère de l'Incarnation.

Ambr. — Je me réjouis de l'effet produit sur votre intelligence par le mode spécial de la rédemption du monde. Les biens que nous avons signalés ne sont pas néanmoins les seuls qu'il produit; il en est d'autres qui sont aussi d'une grande importance et que je veux vous indiquer ici. Le premier qui s'offre à ma pensée est que, dans toute la suite de la vie du Christ, dans tous les mystères de la sainte humanité, les fidèles trouvent une abondante matière de méditation pour s'animer et s'exercer à la piété, pour nourrir et fortifier leur âme, pour pénétrer dans le profond sanctuaire de la divinité, en montant le péristyle de son humanité sainte. En effet, si ce mystère, comme nous l'avons démontré, est un merveilleux instrument de connaissance, d'amour et d'imitation, combien d'autres choses, avec celles-là, n'y verront pas à découvert ceux qui le méditeront avec une attention sérieuse? Ils connaîtront par une douce expérience que la vie du Christ est cet arbre que saint Jean aperçut dans sa vision sublime, et qui donnait des fruits douze fois tous les ans, chaque mois; dont les feuilles elles-mêmes, qui représentent les paroles et la doctrine du Seigneur, servaient au salut des nations. *Apoc.*, XXII. Cette vie

nous apparaît encore comme un riche verger, un paradis de délices, couvert de fruits et de fleurs dont la suavité le dispute à la beauté, et qui nous représente les œuvres et les discours du Sauveur des hommes.

Si nous embrassons cette vie du commencement à la fin, du jour de la Nativité à celui de l'Ascension, nous n'y verrons qu'un itinéraire dont chaque pas est marqué par un bienfait, et dont le but constant est notre salut ; nous y trouverons autant de stations à visiter que le Sauveur a posé d'actes remarquables ou souffert de douleurs.

La première de ces stations est dans l'étable et la crèche de Bethléem, où nous contemplerons le souverain Maître de l'univers dans la plus extrême indigence, allaité par une mère qui joint au diadème maternel la pure fleur de la virginité. Là les hommes vraiment grands et vraiment sages se font humbles et petits comme l'enfant Jésus ; ils aiment à le contempler et ne peuvent revenir de leur surprise ; ils compatissent à son dénûment et à son obscurité : là ils apprennent à dédaigner les vanités et les délices du monde.

Bientôt après ils assistent au mystère de la circoncision, et contemplent cet époux de sang donnant alors quelques gouttes de ce sang précieux comme un gage de celui qu'il versera plus tard pour la rédemption des hommes.

Ils se joignent ensuite aux saints rois venus de l'Orient, et lui présentent avec eux leurs dons et leurs hommages, l'or de la charité, l'encens de la prière, la myrrhe de la mortification. De Bethléem ils se rendent à Jérusalem, et se réjouissent en voyant ce divin enfant entre les bras de Siméon, qui publie la gloire du Seigneur et prophétise la conversion du genre humain. Cette joie n'est pas de longue durée ; car Hérode s'acharne aussitôt à la perte de cet enfant, et la tendre mère est obligée de fuir pour le dérober à ce roi barbare. C'en est assez pour vous montrer comment les âmes pieuses font leurs stations dans cet itinéraire, saisissant les principales circonstances de la vie et de la mort du Sauveur : abeilles spirituelles, elles parcourent ce mystérieux jardin, se reposant sur des fleurs qui ne se flétrissent jamais, pour y pui-

ser le suc dont elles se nourrissent, le baume qui guérit tous les maux.

Aug. — En écoutant ces choses, mon cœur a ressenti une bien douce joie. Ce petit nombre d'exemples me suffit; vous m'avez ouvert le chemin, et je puis sans peine en parcourir les points principaux, pour m'y nourrir des salutaires réflexions que l'Esprit-Saint daignera m'inspirer.

IV.

Par l'ineffable mystère de l'Incarnation nous avons obtenu la faveur signalée d'avoir la Mère de Dieu pour protectrice spéciale; de là aussi les principales fêtes que l'Eglise célèbre dans l'année.

Ambr. — De ce bienfait en découle un autre, sur lequel je dois appeler votre attention. En se faisant véritablement homme, en devenant un enfant d'Adam, le Fils de Dieu devait de toute nécessité avoir une mère appartenant à la même race; et dès lors, en possédant le Fils, nous possédons aussi la mère. Nous la trouverons constamment attachée à ses pas, non-seulement pendant les années de l'enfance, mais encore dans les courses évangéliques, dans les douleurs de la passion et jusqu'au pied de la croix. De même donc que notre dévotion s'exerce en suivant pas à pas la carrière du Fils, en se pénétrant de tous ses sentiments; de même elle trouve un aliment dans la vie de la mère. Ce sont là deux cœurs inséparablement unis : Marie se réjouit ou s'attriste avec Jésus, puisque l'amour leur rendait toutes choses communes; elle est crucifiée sur la même croix, ensevelie dans le même sépulcre; elle ressuscite quand il est ressuscité. Et comme dans le Fils nous avons un grand et fidèle médiateur auprès du Père, ainsi dans la mère nous avons une grande et fidèle médiatrice auprès du Fils; ni le Père ne peut refuser à un tel Fils, ni le Fils à une telle mère. Et Marie, toute mère de Dieu qu'elle est, est aussi la mère de miséricorde et l'avocate des pécheurs; elle les aime parce qu'elle sait combien son divin Fils les aima, et le prix immense qu'il paya pour les racheter.

Elle voit de plus que c'est à cause des pécheurs que le Fils de

Dieu s'est incarné dans ses chastes entrailles et qu'elle est devenue sa Mère. Voilà pourquoi elle les regarde d'un œil plus compatissant, et pourquoi, de leur côté, ils accourent à elle avec plus de confiance. Dans le Fils, ils redoutent la Majesté divine ; tandis qu'ils voient une femme dans la Mère, et que le propre de la femme est la douceur et la pitié. Or, la grâce ne détruit pas, mais perfectionne plutôt la nature. Il est vrai que le souvenir de la très-sainte Vierge est agréable à tous les cœurs, il laisse cependant d'une manière toute particulière aux femmes, qui voient en elle l'honneur de leur sexe, une sœur devenue Mère de Dieu. C'est ce qu'on peut remarquer dans les églises : prononcez le nom de la glorieuse Vierge, et vous sentirez aussitôt une douce et vive émotion gagner plus spécialement le cœur des femmes, et de tendres soupirs vous la révéler.

Aug. — Béni soit à jamais l'auteur d'une telle merveille, celui qui pour nous arracher à l'abîme de nos maux n'a pas reculé devant de semblables moyens, celui qui dans une œuvre seule nous a fourni tant de secours pour enflammer notre amour et notre espérance ! Ceux qui craignent de se présenter devant lui ont toujours la ressource de se réfugier auprès de sa Mère ; et celle-ci ne peut pas s'empêcher de faire miséricorde, puisque pendant neuf mois elle a porté la miséricorde renfermée dans son sein.

Ambr. — Il est une chose que je désire ajouter à celles que j'ai déjà dites. et qui en est une conséquence ; car il existe un tel ordre, un tel enchaînement entre nos mystères que l'un appelle nécessairement l'autre. Celui que nous venons d'examiner a donné naissance aux principales fêtes que l'Église célèbre dans le cours de l'année, pour réveiller en nous le souvenir et la reconnaissance des bienfaits divins. Dans ces glorieuses solennités, elle revêt ses plus beaux ornements, elle embellit ses temples et ses autels, elle étale ses richesses et déploie ses trésors, elle compose des offices pleins de piété qui nous représentent l'histoire des mystères qu'on célèbre, elle excite notre dévotion par le chant des psaumes et des hymnes, qu'elle accompagne même du son des instruments, comme le faisait autrefois le prophète David. C'est avec cette

pompe qu'elle célèbre les fêtes du Christ, notre divin Sauveur, et de sa sainte Mère; en même temps qu'elle nous remplit ainsi d'une douce allégresse, elle nous rappelle le souvenir des bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous, et dans lesquels sa miséricorde, tout en revêtant mille formes, se propose uniquement notre salut. La variété de ces fêtes et de ces mystères enflamme notre dévotion et stimule notre zèle.

Aug. — Plus vous avancez dans votre enseignement, plus je vois à découvert les biens inestimables que nous devons à l'incarnation du Verbe. Je comprends mieux aussi le dessein de la divine sagesse : c'est à la vue de notre commune déchéance et des blessures sans nombre qui ont été la conséquence du premier péché, que notre Dieu, touché de compassion, nous a donné cette multiplicité de secours et de remèdes que vous avez signalés jusqu'ici.

V.

D'un autre grand bienfait que nous devons à l'ineffable mystère de l'Incarnation, et qui consiste dans les sacrements de la nouvelle loi.

Ambr. — Vous serez encore plus en droit de tenir ce langage si vous considérez un autre bienfait non moins précieux, émanant de la même source, à savoir les sacrements de la nouvelle loi. Ce sont là les divins remèdes ordonnés et préparés par le céleste médecin pour la guérison de nos blessures. Un homme, quelque saint qu'il eût été, ne pouvait pas les établir; il fallait pour cela un Dieu fait homme qui, comme Dieu, pouvait donner la grâce, et, comme homme, la mériter. Pour traiter de l'excellence et de la nécessité des sacrements, des secours et des biens que nous y recevons, un long discours suffirait à peine. Je laisserai donc ce sujet de côté pour le moment, et je dirai seulement quelques mots du très-saint sacrement de l'autel.

Mais que puis-je dire, pauvre ignorant que je suis, touchant un si grand mystère, que les anges eux-mêmes ne sauraient dignement expliquer ! Je me borne à cette simple observation : tout ce qu'il y a jamais eu de personnes vivant dans la crainte et l'amour de Dieu, depuis la rédemption opérée par le Christ, n'ont dû leur

sainteté qu'à ce divin sacrement. C'est là le pain de vie qui donne aux âmes la vie spirituelle. Il les fortifie contre toutes les tentations de l'ennemi, il les fait croître en toute vertu, il leur donne le goût des choses du ciel et leur enlève celui des faux biens de la terre, il unit les âmes au Christ de telle sorte qu'elles ne font avec lui qu'une même chose, il excite la dévotion, il enflamme la charité, il ranime et soutient l'espérance. Que n'espérerai-je pas, en effet, d'un Dieu qui se donne à moi pour nourriture, qui descend dans mon cœur pour me rendre semblable à lui et me communiquer sa vie divine? Par ce sacrement, nous nous approprions les mérites du Christ; car manger sa chair et boire son sang, ce n'est pas autre chose que participer à ce qu'il nous a mérité par le sacrifice de cette chair et de ce sang divin. Par là nous est donné le gage certain de la gloire que nous attendons, et qui consistera dans la possession de Dieu, puisque dans ce sacrement nous est donné ce Dieu lui-même. C'est là que les martyrs puisèrent leur courage, les confesseurs leur vie sainte, les vierges leur pureté, les veuves leur consolation, les personnes mariées leur pieuse réserve, les pénitents leur joie, les prêtres leur honneur.

Que dire encore de la suavité de ce pain céleste? Tous ne la goûtent pas; elle est seulement le partage de ceux qui brûlent des vives flammes du divin amour. Pour nous en faire une idée, ne prenons pas pour exemple les transports d'une mère ou d'une épouse qui revoient l'une son fils, l'autre son époux, après de longues années d'absence; fixons les yeux sur le bonheur dont fut enivré le patriarche Jacob quand il apprit que son fils Joseph, objet d'un si tendre amour et de tant de larmes amères, était vivant et qu'il gouvernait tout le royaume d'Égypte. Et quand il lui fut ensuite donné de le voir, de l'embrasser, de quelle joie ne fut pas rempli le cœur de ce bon père, aussi bien que le cœur de ce bon fils? Une âme qui mérite réellement le nom d'épouse du Christ et qui l'aime d'un amour plus tendre que celui de cet enfant ou de ce père, quelle joie ne doit-elle pas éprouver lorsque, au moment de la sainte communion, elle reçoit son bien-aimé lui-même, qui descend au fond de son cœur et contracte avec elle l'union la plus intime? Quelle langue est capable d'exprimer cela? Cette joie

divine va quelquefois si loin qu'elle ôte tout sentiment des choses extérieures, qu'elle ravit une âme hors d'elle-même et ne lui laisse que le sentiment de son bonheur. Mais que sont les paroles que je prononce? Encore une fois, tout ce que la langue humaine peut dire, et l'entendement comprendre de ce sacrement, n'est rien en comparaison de la réalité. Et tous ces biens inappréciables, nous ne les eussions jamais possédés, Augustin, si nous avions été rachetés par le moyen dont vous parliez au début.

Aug. — Je le vois, père; aussi je bénis et glorifie l'Auteur de cette invention merveilleuse, par laquelle il s'unit à l'homme et le rend participant de tous ses mérites; de telle sorte que ce qu'il a gagné pour nous dans l'amertume et la souffrance, nous en jouissons dans le calme et la suavité.

Ambr. — Ce n'est pas seulement par la manducation que nous jouissons de ce pain céleste, c'est encore en l'adorant pendant la messe, ou simplement au pied de l'autel sur lequel il repose. Nous pouvons comprendre là, dans la mesure de nos forces, l'amour qu'il a pour nous, puisqu'il a voulu demeurer sur la terre avec les hommes, comme il demeure avec les anges dans le ciel, afin que sa présence réelle augmente notre respect et notre piété, afin qu'en priant dans les églises nous sentions avec plus de vivacité que notre parole ne se perd pas dans l'espace et qu'elle va frapper directement l'oreille et le cœur de Dieu.

Vous remarquerez par là combien l'Église l'emporte sur l'ancienne synagogue. Celle-ci ne possédait rien dans son temple de plus auguste et de plus sacré que le propitiatoire d'or et l'arche de bois dans laquelle étaient renfermées les tables de la loi, tandis que nous avons pour voisin de nos demeures ce même Seigneur dont l'arche était la figure; nous conversons avec lui face à face et nous lui présentons nos besoins avec nos demandes, assurés que celui qui nous a aimés, au point de demeurer au milieu de nous, ne s'éloignera pas au moment de nous guérir. Pourquoi serait-il présent par son essence, s'il ne l'était aussi par sa providence et son amour?

Aug. — Volontiers je crois à cette double présence de notre Dieu, puisqu'il ne saurait être en contradiction avec lui-même,

lui qui est la vérité suprême et l'absolue simplicité. Tel il se montre au dehors, tel il est dans la réalité.

VI.

De quelques autres bienfaits signalés qui résultent pour nous de l'ineffable mystère de l'Incarnation : Jésus-Christ est à jamais notre pontife et notre perpétuel avocat auprès de son Père ; il est la force des martyrs et de tous ceux qui aspirent à la perfection évangélique.

AUG. — Mais allons plus avant ; je suis persuadé que les bienfaits de cette humanité sainte ne s'arrêtent pas là.

AMBR. — Le temps, la vie, les paroles nous manqueraient, mais non le sujet à développer dans un semblable mystère. Un bienfait non moins admirable que les précédents résulte pour nous de l'Incarnation ; c'est que nous avons un Pontife éternel, un perpétuel avocat qui plaide notre cause devant le Père, et ne cesse de remédier ainsi aux maux sans nombre, tant spirituels que corporels, qui nous enveloppent dans la vie présente. Du temps de l'ancienne loi, les enfants d'Israël n'avaient pas d'autre avocat ni d'autre caution qu'Abraham, Isaac et Jacob ; c'est à ces patriarches qu'ils avaient recours pour apaiser la colère du Seigneur. Sous la loi de grâce, nous avons le fidèle et constant patronage, non des serviteurs, mais du Fils même de Dieu. Il plaide incessamment en notre faveur, moins par des paroles que par des actes : il présente à son Père cette sainte humanité dont il s'est revêtu, les cicatrices des plaies qu'il a reçues pour sa gloire et notre guérison. Voilà pourquoi saint Jean nous exhorte à ne jamais perdre confiance, en nous rappelant que, si nos péchés attirent sur nous la colère, le Sauveur nous obtient la miséricorde et le pardon.

AUG. — Grande a été la providence de Notre-Seigneur, et combien ne nous était-elle pas nécessaire ! Car, le monde étant rempli de tant de désordres, que pouvions-nous attendre de Dieu, la justice même et l'ennemi capital du péché, si ce n'est un nouveau déluge qui nous ferait tous périr ?

AMBR. — Il est temps, Augustin, que nous mettions un terme de nous-mêmes à cet entretien, puisque la matière n'aurait pas de fin.

Je veux néanmoins le conclure, en vous signalant un autre bienfait de cette humanité sainte, la force incomparable des martyrs. Pour en concevoir la grandeur, souvenez-vous de cette sentence de Salomon : « Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même, » *Prov.*, XVI, 4, c'est-à-dire pour sa propre gloire. A cela correspond cette autre parole d'un prophète : « Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. » *Isa.*, VI, 3. En effet, pourvu que nous ayons des yeux pour admirer les choses créées et la raison suffisante pour les ramener à leur principe, nous verrons que toutes publient la gloire de leur auteur, en manifestant sa sagesse, sa bonté, sa providence paternelle. Mais, comme il y a plusieurs manières de le glorifier, la plus noble consiste dans l'hommage d'un cœur aimant. Plus on l'aime, plus on le glorifie ; et celui-là l'aime le plus, qui supporte pour lui les plus rudes épreuves. Or, ce sont les martyrs qui ont le plus souffert par amour pour Dieu ; c'est donc eux qui lui ont rendu la plus grande gloire par l'invincible foi, la constance inébranlable et l'admirable fidélité qu'ils ont fait briller au milieu de tant d'autres tortures. Et quoi de plus glorieux pour le Seigneur que d'avoir des serviteurs aussi fidèles, des serviteurs qui n'hésitent pas à souffrir, dans un corps aussi faible, aussi sensible que le nôtre, et que l'est spécialement celui d'une femme, d'une jeune fille, les tourments affreux inventés par la barbarie des hommes et des démons, et cela avec tant de courage et de magnanimité?

On leur coupait les pieds et les mains, on leur crevait les yeux, on leur arrachait les dents, on leur disloquait les membres, on leur brisait les os, on leur versait du plomb fondu dans la bouche, on leur enlevait les chairs avec des crampons et des peignes de fer, on les brûlait dans des poêles ou dans des chaudières pleines d'huile, on les enterrait vivants ; il y en eut qu'on enferma dans des sacs de cuir avec des couleuvres, et d'autres dans des taureaux de métal qu'on exposait ensuite au feu.

Que dirai-je de plus ! On inventait des supplices inouïs, sans exemple. Celui qui fut homicide dès le commencement du monde, et que le nom du Christ transportait de fureur, était leur guide et leur maître dans ces terribles inventions. Souvent on appliquait à

un même corps tous les genres de torture qu'on pouvait imaginer, jusqu'à ce que les bourreaux eussent épuisé leurs instruments et leurs forces, ou qu'il n'y eût plus de chair à mettre en lambeaux sur le corps du martyr. Les bourreaux s'arrêtaient vaincus par la lassitude, sans que le courage du martyr fût épuisé ; son corps était en pièces et sa foi n'était pas entamée, son amour pour Dieu n'avait pas subi la plus légère atteinte. Faut-il s'étonner que ce soit là ce qui glorifie le plus le Seigneur dans ce monde? Ce spectacle suffit à frapper d'admiration les anges eux-mêmes ; en le contemplant ils glorifiaient Dieu de ce qu'il avait mis dans une créature de chair, dans une vierge délicate, cette force et cette intrépidité.

Aug. — Si de tels combats sont admirés par les anges, à combien plus forte raison ne doivent-ils pas l'être par les hommes? C'est l'effet, je l'avoue, qu'ils ont produit dans mon âme. Je reconnais là l'incomparable énergie de la grâce, en même temps que la merveilleuse valeur des soldats de l'Évangile. Qu'on montre un tel courage pour défendre des vérités qui sont à la portée de la raison humaine, l'existence de Dieu par exemple, nous ne devrions pas nous en étonner ; mais le déployer pour des choses au-dessus de la raison, comme sont les articles de notre foi, et qu'un homme se laisse déchirer plutôt que d'en nier un seul, reconnaissons-le, c'est le prodige de la grâce divine beaucoup plus que de la force humaine.

Ambr. — Eh bien ! ce prodige, nous le devons à la sainte humanité du Christ ; c'est par le sacrifice de sa passion qu'il a versé dans le cœur d'un homme une telle énergie. Par là s'explique ce que dit saint Jean dans l'*Apocalypse*, vii, que les robes blanches dont il vit les martyrs revêtus, avaient été lavées dans le sang de l'Agneau ; car c'est par le mérite de ce sang précieux qu'ils ont conservé la blancheur et la pureté de leurs âmes, malgré toutes les attaques des tyrans qui n'aspiraient qu'à les souiller. Le Sauveur leur a de plus inspiré ce courage par son exemple, en marchant devant eux, l'étendard de la croix à la main, couvert de la pourpre de son propre sang ; et de la sorte, comme les éléphants s'animent à la bataille quand ils voient le sang couler, les martyrs

se sont montrés invincibles dans la lutte, en voyant leur Seigneur et leur Dieu répandre son sang, non pour lui-même, mais pour eux.

Aug. — Ceci me fait de plus en plus comprendre mon ignorance; jamais les martyrs n'auraient montré ce courage qui contribue tant à la gloire de Dieu, si le monde avait été racheté par le moyen dont la pensée s'était d'abord offerte à ma débile intelligence; jamais ils n'auraient été ni si forts, ni si nombreux. Que seraient-ils devenus dans ces cruelles épreuves s'ils n'avaient eu pour capitaine et pour compagnon leur souverain Seigneur lui-même?

Ambr. — Le souvenir de ce courage ne doit pas nous faire oublier celui que puisent à la même source tous ceux qui s'efforcent d'arriver à la perfection évangélique. Ils ont, en effet, à souffrir un autre genre de martyre, moins barbare assurément, mais peut-être plus pénible, parce qu'il dure toute la vie; je veux parler de la mortification de nos passions et de notre volonté propre. C'est la croix de ceux qui, selon l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec tous ses vices et toutes ses convoitises, triomphant de leur nature et d'eux-mêmes. Considérez ce genre de combat, et vous verrez quel secours nous trouvons, pour le soutenir, dans la manière dont l'innocent Agneau a traité sa chair très-pure, non pour son bien, encore une fois, mais pour nous donner l'exemple. Portez les yeux sur les amis de l'austérité, de l'abnégation et de la pénitence, sur les ennemis du luxe et des délices; joignez-y les personnes diversement tentées ou qui souffrent l'injustice, celles que frappent les coups de l'adversité, la maladie, l'indigence, l'abandon ou la mort des proches. En pareil cas, où chercher une consolation à ses angoisses, si ce n'est dans les plaies du divin crucifié? Ce port de salut est ouvert à tous, tous peuvent s'appliquer cet exemple, boire à cette source sacrée, obtenir ce remède universel de tous nos maux; c'est pour tous que le Sauveur tient les bras ouverts et qu'il les étend sur la croix.

Aug. — Ceci, joint à tout ce que vous m'avez déjà dit, achève de me montrer la beauté des desseins de Dieu, les trésors renfermés dans cette admirable invention, en me montrant, dans une

seule œuvre, tant de biens différents. Là je vois aussi combien les voies de Dieu sont éloignées de celles des hommes, ainsi que vous l'avez vous-même remarqué. Quel homme, je dirai plus, quel ange eût pu concevoir la première idée d'une chose aussi étrange qu'un Dieu prenant une chair mortelle, se renfermant dans le sein d'une femme, et d'une vierge, mourant enfin sur une croix pour racheter le monde? Mais cette Sagesse infinie, cette bonté suprême, qui se propose toujours ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait, a vû se dérouler les heureuses conséquences de ce moyen, et son choix a été fait. Ce choix s'applique d'une manière surabondante par la comparaison de ce moyen avec celui que j'avais indiqué : d'un côté, tous les biens ensemble; de l'autre, une extrême pauvreté.

Ambr. — C'est donc à bien juste titre que le Seigneur nous exhorte, par son Prophète, à publier parmi les nations les inventions de sa sagesse et de son amour, à nous souvenir de la grandeur de son nom, et par là même de la grandeur et de l'excellence de cette œuvre par laquelle il nous a sauvés.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, mon cher Augustin, avait principalement pour but de vous confirmer dans la foi de ce mystère; mais la foi n'est elle-même qu'un moyen pour arriver à quelque chose de plus sublime, la charité, sans laquelle la foi est morte. Or, est-il rien qui puisse mieux enflammer la charité dans nos âmes, que la considération de ce bienfait?

De là cette parole du Rédempteur : « Je suis venu porter un feu sur la terre; » *Luc.*, xii, 49; car les œuvres et les merveilles qu'il a opérées pour guérir nos maux sont telles qu'il faudrait avoir un cœur plus dur encore que la pierre, pour ne pas s'attendrir en les contemplant. S'il était ordonné aux hommes, dans l'ancienne loi, d'aimer Dieu de tout leur cœur, de tout leur entendement, de toutes leurs forces, avant qu'il eût souffert pour eux; combien plus n'a-t-il pas le droit aujourd'hui de leur demander un tel amour? Autant il a reçu de coups, de soufflets, d'humiliations et de blessures, autant il a donné d'aiguillons à notre amour, jeté de torches enflammées dans notre âme. Nous savons à n'en pas douter que tous les bienfaits qu'il a répandus ou qu'il peut répandre encore sur la

terre, ne sont qu'une ombre comparés à celui-là. Vous resterez ainsi persuadé, mon cher frère, de l'obligation où vous êtes d'aimer un tel bienfaiteur de toutes les puissances de votre âme, et de consacrer les jours et les nuits à la contemplation de ce bienfait suprême, pour croître de plus en plus dans cet amour. Et, puisque le Seigneur ne s'est pas lassé de travailler pour vous, ne vous lassez pas du moins de penser à ses travaux.

AUG. — Je n'ai plus rien à vous demander; il ne me reste qu'à proclamer que ma reconnaissance doit durer autant que ma vie; que je dois bénir à jamais le Seigneur, qui s'est servi de vous, mon père, pour m'arracher d'abord à l'hérésie des manichéens et m'éclairer sur la corruption de la nature humaine par le péché originel, et qui maintenant vient de me montrer le remède à ce péché, comme à tous les autres, dans la grâce de la rédemption.

AMBR. — Vous ne devez pas ignorer, Augustin, que cette grâce, bien qu'elle soit gagnée et méritée pour tous les hommes sans exception, n'est pas cependant le partage de tous, et que ceux-là seulement l'obtiennent, qui remplissent les conditions auxquelles elle est attachée, comme le font les pieux fidèles, les chrétiens qui s'occupent avec zèle de leur salut, et nullement les hommes adonnés au vice, oublieux de leurs intérêts éternels, et qui savent à peine qu'il y a un Dieu. A lui honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PRIÈRE AU GLORIEUX PATRIARCHE SAINT DOMINIQUE,

Composée par le B. F. Jourdain, son successeur immédiat dans la charge de général des FF. Prêcheurs. Nous la donnons ici comme un précieux aliment pour les âmes pieuses : l'auteur l'adressait chaque jour à son vénéré Père.

Saint prêtre de Dieu, illustre confesseur et prédicateur, bienheureux Père, ô Dominique, vierge choisi par le Seigneur, agréable entre tous à la Majesté divine, nous vous invoquons. Vous fûtes glorieux durant la vie par vos enseignements et vos miracles; et maintenant ce nous est une grande joie, une consolation bien douce, de vous avoir pour principal avocat auprès de

Dieu. Père que mon âme révère avec une tendre dévotion, parmi tous les saints et tous les élus, ma voix s'élève vers vous du plus profond de mon cœur dans cette vallée de larmes. Venez, Père compatissant, au secours de cette âme pécheresse, dénuée de toute grâce et de toute vertu, prise dans les filets du vice et du péché. Penchez-vous vers cette âme indigente et malheureuse, ô vous, âme sainte, comblée de biens et de félicités ; la divine grâce vous a été donnée avec tant d'abondance que, non-seulement vous êtes entrée dans le sublime séjour de l'éternel repos, dans le paisible royaume de la gloire céleste, mais vous avez encore, en vous élevant si haut, ouvert l'accès de la même béatitude à des âmes sans nombre entraînées par les exemples de votre vie. Vous les avez ranimées par vos doux concerts et vos sages exhortations, instruites par vos salutaires enseignements, excitées par votre saine et fervente prédication.

Répondez à mes soupirs, bienheureux Dominique, et que l'oreille de votre cœur recueille les accents de ma prière. Ma pauvre âme, mendiant la vie, se fuyant elle-même pour aller à vous, se prosterne à vos pieds avec toute l'humilité dont elle est capable; elle est là devant vous infirme et brisée. Fatiguée de cette vie mortelle, elle vous conjure ardemment de la guérir par vos puissants mérites et vos miséricordieuses prières ; vivifiez-la, remplissez-la de votre bénédiction paternelle. Vous le pouvez, j'en ai l'entière certitude; vous le voudrez, j'en ai la douce confiance. L'infinie bonté du Sauveur m'assure que vous obtiendrez de lui tout ce que vous demanderez. Je compte pleinement qu'il ne vous refusera pas cette grâce, ce Jésus que vous avez tant aimé, qui vous choisit entre mille et vous admit dans son intimité. Son amour pour vous corrobore mon espérance. Que pourrait-il refuser à celui qu'il a toujours comblé de ses biens? Il est prêt à vous donner tout ce qu'il possède; car pour lui vous avez dédaigné tout ce qu'il y a dans le monde et hors du monde; vous avez tout sacrifié généreusement et vous vous êtes sacrifié vous-même.

C'est un secret que votre humilité n'a pu garder; et de là nos louanges et nos hommages. Bien jeune encore, vous avez consacré votre virginité dans sa fleur au céleste Époux des

vierges; et votre âme, toute resplendissante de la blancheur du baptême, ornée des dons du Saint-Esprit, vous l'avez donnée comme une chaste épouse au chaste Roi des rois. Après vous être longtemps exercé dans les armes de la vie chrétienne, vous avez médité de grandes choses. On vous a vu marcher de vertu en vertu, sans cesse impatient de devenir meilleur. Votre corps lui-même, plus pur que le cristal, vous en avez fait une hostie vivante, sainte, agréable aux yeux du Seigneur. En entrant dans le chemin de la perfection, vous vous êtes déjà montré parfait; en vous dépouillant de toutes choses, vous avez suivi le Christ dépouillé de tout, et vous n'avez thésaurisé que pour le ciel. Plein d'une valeureuse abnégation, embrassant la croix avec une mâle vigueur, vous avez avec un zèle infatigable imité Jésus-Christ, notre chef et notre modèle. Embrasé d'amour pour Dieu, respirant les célestes flammes de la charité, vous n'avez eu d'autre souci que le triomphe de la religion catholique.

C'est dans ce but que vous avez fondé l'Ordre des Frères Prêcheurs; vous êtes notre premier Père et l'humble ministre de la divine Providence, qui par vous a réalisé l'un de ses plus magnifiques desseins. Vous avez illuminé la sainte Église dans toutes les parties de l'univers par vos glorieux mérites et vos généreux exemples.

Vous voilà maintenant, après avoir déposé ce vêtement de la chair mortelle, occupant un rang sublime dans les cieux et foulant à vos pieds le monde; mais, dans les premières splendeurs de la gloire, vous n'oubliez pas vos enfants. Je vous en conjure donc, ô mon Père, protégez celui qui vous est si dévoué et dont la vocation est votre ouvrage; protégez tous mes amis et l'Église tout entière, vous dont le zèle ardent eût voulu sauver le genre humain.

Après la bienheureuse Reine des vierges, vous êtes mon espérance et ma consolation, mon refuge et mon unique appui; je n'ai du courage que pour venir à vous, connaissant votre amour et votre miséricorde. Abaissez sur moi un regard favorable; je me prosterne à vos pieds, je me place sous votre protection, je vous invoque avec larmes, je m'abandonne sans réserve à votre

bonté. Je vous en supplie, daignez m'accueillir, me soutenir, me défendre, afin que, par votre bienveillante intercession, j'obtienne la grâce après laquelle je soupire, que je trouve miséricorde auprès du Seigneur, et que je mérite le remède du salut, et pour la vie présente et pour la vie future. Voilà, ô mon bon maître, ô mon tendre père, voilà ce que je désire de tout mon cœur; voilà ce que je vous demande avec instance, non-seulement pour moi, mais encore pour tous les hommes; usez en notre faveur de votre crédit auprès de Dieu; soyez notre perpétuel soutien, et le guide constant de son troupeau. Puisque nous vous appartenons, corrigez nos faiblesses, effacez nos défauts, placez-nous ainsi sous la protection divine, et, quand sera fini le temps de notre exil, présentez-nous vous-même au Seigneur; qu'il nous reçoive de vos mains au sein des éternelles délices, ce divin Rédempteur, ce Fils égal au Père, notre fin dernière et notre amour, à qui gloire, louange, honneur, allégresse et béatitude éternelles, avec la glorieuse Vierge Marie et toute la cour céleste, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Gloire à Dieu, à la bienheureuse Vierge du Rosaire et à notre glorieux Père Dominique.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIX-SEPTIÈME VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME.

(SUITE).

LIVRE TROISIÈME.

DE LA PRIÈRE ET DES SACREMENTS.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

MÉMORIAL ABRÉGÉ.

Guide du chrétien dans la conduite de la vie.

DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION,

Dialogue entre saint Ambroise et saint Augustin.

FIN DE LA TABLE DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

